

03704

FA
5539

GLOIRES NOUVELLES

DE

CATHOLICISME

OU

ÉLOGES FUNÈBRES, VIES ET EXEMPLES

DE QUELQUES GRANDS CATHOLIQUES

Qui ont vécu dans la première moitié de ce siècle

PAR

LE T. R. P. VENTURA DE RAULICA

ANCIEN GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES TRÉATING, CONSULTEUR DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

EXAMINATEUR DES ÉVÊQUES ET DU CLERGÉ ROMAIN

PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR.

— OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN PAR P. LE FAGUEYS —



PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4.

1859

Droits de traduction et de reproduction réservés.

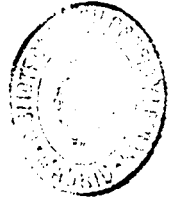


TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.....	VII
LETTRE DE L'AUTEUR AU TRADUCTEUR.....	XXIII

I.

PIE VII, SOUVERAIN PONTIFE, OU LE CATHOLICISME, RESTAURÉ AU COMMENCEMENT DE CE SIÈCLE.....	I
--	---

II.

DANIEL O'CONNELL, LE LIBÉRATEUR DE L'IRLANDE, OU LES RAPPORTS DU CATHOLICISME AVEC LA LIBERTÉ.....	64
--	----

III.

NICOLAS FERGOLA, GRAND MATHÉMATICIEN, OU LES RAPPORTS DU CATHOLICISME AVEC LA SCIENCE.....	157
--	-----

IV.

MONSIEUR GRAZIOSI, CONFESSEUR DU PAPE PIE IX, OU LE PARFAIT ECCLÉSIASTIQUE.....	208
---	-----

V.

LA PRINCESSE DE PETTORANELLO, NAPOLITAINE, OU LE MODÈLE DE LA DAME CATHOLIQUE AU MILIEU DU MONDE.....	251
---	-----

VI.

LE MÉDECIN COTUGNO, OU LES RAPPORTS DU CATHOLICISME AVEC LA MÉDECINE.	288
---	-----

VII.

LE PÈRE CATALDI, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES CARMES, OU LE RELIGIEUX PARFAIT.	301
--	-----

VIII.

L'ABBÉ SCARPATI, OU L'APOSTOLAT DE LA CHARITÉ CATHOLIQUE.	321
--	-----

IX.

L'ÉPOUSE, LA MÈRE ET LA VEUVE CHRÉTIENNE, OU BIOGRAPHIE DE VIRGINIE BRUNI, DAME ROMAINE.	333
CHAPITRE I. — DES DIVERS ÉTATS DE LA VIE DE VIRGINIE BRUNI.	335
§ I. — <i>Naissance de Virginie et preuves de vertu qu'elle donna durant son éducation.</i>	335
§ II. — <i>Virginie dans la situation de jeune fille. — Dispositions chrétiennes qu'elle apporte au mariage.</i>	339
§ III. — <i>Sage conduite de Virginie dans l'état du mariage.</i>	341
§ IV. — <i>Virginie connaît que Dieu la réserve à souffrir. — Elle tombe mortellement malade et donne de nouvelles preuves de sa grande piété.</i>	344
§ V. — <i>Dernière maladie du mari de Virginie. — Inspiration que Dieu lui donne et promesse qu'elle lui fait de rester veuve.</i>	347
§ VI. — <i>Sentiments chrétiens de Virginie, à l'occasion de la mort de son mari et de sa séparation d'avec ses fils.</i>	350
§ VII. — <i>Preuves de généreuse charité, données par Virginie dans la dernière maladie et à l'occasion de la mort de sa mère. — Sa prudence singulière dans les divisions de famille, couronnée du plus heureux succès. — Les quatre principales vertus, propres aux veuves.</i>	354
CHAPITRE II. — DE LA MANIÈRE DONT VIRGINIE PRATIQUA LA PREMIÈRE VERTU DE LA VEUVE. — LA RELIGION.	360
§ I. — <i>On commence par parler de la grande religion de Virginie. — Solidité et fermeté de sa foi. — Son respect tout particulier pour la maison de Dieu.</i>	360
§ II. — <i>Suite de l'article Religion. — Grande confiance de Virginie, surtout par rapport à son salut éternel. Son amour envers Dieu.</i> ...	364
§ III. — <i>Dévotion particulière de Virginie pour la passion du Sei-</i>	

TABLE DES MATIÈRES.

III

<i>gneur, la très-sainte Vierge et les Saints. — Ses exercices de religion et sa grande piété.....</i>	368
§ IV. — <i>Suite et fin de l'article Religion. — La piété de Virginie aussi étrangère à la bassesse du respect humain qu'à la vanité de l'ostentation.....</i>	372
CHAPITRE III. — <i>DE LA MANIÈRE DONT VIRGINIE A PRATIQUE LA SECONDE VERTU DE LA VEUVE. — LA CHASTÉTÉ.....</i>	376
§ I. — <i>Combien il importe à la femme d'être chaste. — Exhortation de saint Paul aux veuves. — On entreprend de parler de l'intègre chasteté de Virginie. — Son désir de s'y consacrer par un vœu perpétuel, dont la réalisation n'est différée que par la crainte d'un sacrilège.....</i>	376
§ II. — <i>Suite de l'article Chasteté. — Comme les craintes de Virginie se changent en un ardent désir de faire vœu de chasteté. — Lutte terrible, ressentie au moment de le faire. — Le moyen à l'aide duquel elle en triompha. — Formule de son vœu.....</i>	380
§ III. — <i>Suite de l'article sur la chasteté de Virginie. — Indicible consolation qu'elle éprouva dès qu'elle eut prononcé son vœu. — Bel acte de charité, accompli par elle ce même jour. — Don singulier de chasteté qu'il plut à Dieu de lui accorder. — Combien Virginie s'estima heureuse, à sa mort aussi bien que pendant sa vie, de s'être obligée vis-à-vis de Dieu à vivre dans la continence.....</i>	384
§ IV. — <i>Suite du sujet précédent. — Estime singulière et dévouement respectueux de Virginie pour les vierges consacrées à Dieu. — Sa tendresse particulière pour sa sœur encore vierge; soins jaloux dont elle l'entourait.....</i>	388
§ V. — <i>On continue à parler du zèle de Virginie pour la conservation de la chasteté. Les âmes pudiques sont d'autant plus circonspectes qu'elles sont moins tentées. — Comment Virginie pratiqua les deux prescriptions évangéliques, la prière et le jeûne, dans le but de conserver l'intégrité de sa chasteté.....</i>	392
§ VI. — <i>Suite du même sujet. Moyens de conserver la chasteté. — Pour la femme particulièrement, l'humilité est le plus efficace. — Détachement de Virginie des vanités du monde; basse opinion qu'elle a d'elle-même.....</i>	397
§ VII. — <i>On continue à parler de l'humilité de Virginie. Son aversion pour les louanges et sa peur de l'orgueil. Son esprit de dépendance et d'humiliation vis-à-vis de tous.....</i>	402
§ VIII. — <i>Autres précautions de Virginie pour la conservation de sa chasteté, c'est-à-dire sévérité et modestie en particulier et en public; importance qu'elle attachait à la réputation d'honnête personne; choix des amitiés qu'elle contractait.....</i>	406
§ IX. — <i>Suite du même sujet. Les spectacles profanes, contraires à l'esprit de religion. Virginie s'en abstient. Son amour pour la retraite, et son aversion pour tenir ou entendre des discours légers. Com-</i>	

<i>bien cette licence messied aux personnes graves. Zèle de Virginie pour les en corriger.....</i>	411
CHAPITRE IV. — COMMENT VIRGINIE S'EST SIGNALÉE DANS L'EXERCICE DE LA TROISIÈME VERTU DE LA VEUVE. — LE SOIN DE LA FAMILLE.....	417
§ I. — <i>Instruction de saint Paul aux veuves sur le soin de la famille.— On commence à parler de la manière dont Virginie a accompli ce devoir. — Façon aussi délicate qu'exquise dont elle usa pour former ses fils à la crainte et à l'amour de Dieu ainsi qu'à la dévotion envers Marie.....</i>	417
§ II. — <i>On continue à parler de ce qui concerne l'éducation de ses fils. — Soin de Virginie à leur inspirer l'amour et la pratique des autres vertus chrétiennes.....</i>	423
§ III. — <i>Suite de la conduite de Virginie vis-à-vis de sa famille. — Tendresse vraiment chrétienne, vraiment généreuse du lieutenant Bruni pour ses filles. Virginie y répond par un amour, un respect et une obéissance exemplaires.....</i>	426
§ IV. — <i>Suite du chapitre sur la famille.— Tendre amour de Virginie pour ses sœurs encore vierges, et soin qu'elle en prenait. — Les mères, indiscrets vis-à-vis de leurs serviteurs, sont pires que les infidèles. — Sollicitude et charité de Virginie pour les personnes, attachées à son service.....</i>	433
§ V. — <i>Fin du chapitre sur la famille. — Vigilance de Virginie au point de vue de l'économie et de l'ordre dans la maison.—Son amour pour le travail. — Intelligent emploi du temps qui la mettait à même de remplir tous ses devoirs.....</i>	437
CHAPITRE V. — DE QUELLE MANIÈRE VIRGINIE A PRATIQUÉ LA QUATRIÈME VERTU DE LA VEUVE. — LA CHARITÉ.....	442
§ I. — <i>Charité dans la femme, preuve de sa chasteté. — Les veuves romaines ont, les premières, fondé des hôpitaux pour les pauvres infirmes et perpétué le pieux office de les y servir. — Empressement avec lequel Virginie se dévoua à cette œuvre. — Exemples remarquables de charité et de zèle qu'elle y donna.....</i>	442
§ II. — <i>Autre preuve de la charité et du zèle de Virginie pour les pauvres malades dans les maisons particulières. — Sa charité n'eut d'autres bornes que celles de sa vie.....</i>	449
§ III. — <i>Fin du chapitre Charité. — Empressement de Virginie à aider le prochain d'autres manières. — Son respect scrupuleux pour la réputation du prochain. — Correction fraternelle, exercée par elle avec autant de fruit que de zèle.....</i>	455
CHAPITRE VI. — DERNIÈRE MALADIE ET MORT DE VIRGINIE BRUNI.....	462
§ I. — <i>Tranquillité de Virginie en entendant déclarer son mal incurable et en se préparant à la mort.—La grande religion et la grande piété qu'elle montra pendant les deux mois qu'elle fut alitée.....</i>	462
§ II. — <i>Souffrances de Virginie dans son corps, souffrances plus</i>	

TABLE DES MATIÈRES.

v

<i>cruelles encore de Virginie dans son cœur durant sa dernière maladie. — Sa patience et sa résignation toute chrétienne à les endurer.</i>	467
§ III. — <i>Grande confiance de Virginie et son ardent désir d'aller en Paradis. — Sa très-pieuse et très-précieuse mort. — Conclusion....</i>	474
LETTRE NÉCROLOGIQUE AUX PÈRES ET FRÈRES DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS THÉATINS A L'OCCASION DE LA MORT DU RÉVÉREND PÈRE D. NICOLAS NERVI, CLERC RÉGULIER.....	484
AUTRE LETTRE NÉCROLOGIQUE AUX MÊMES RELIGIEUX A L'OCCASION DE LA MORT DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE D. GAËTAN DONAUDI, GÉNÉRAL DU MÊME ORDRE.....	489

FIN DE LA TABLE.





AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

L'ITALIE, mère et mattresse de la littérature moderne, est cependant restée de beaucoup au-dessous de la France par rapport à l'éloquence de la chaire. Seigner lui-même, qu'on se plait à regarder comme le prince des orateurs, est plutôt, comme l'affirme le P. Ventura (1), un rhétoricien qu'un prédicateur chrétien. Dans tous les cas, il est incontestable qu'on ne peut citer, au delà des Alpes, personne qui vaille Bossuet et Bourdaloue, ou même qui en approche. Il était réservé au P. Ventura, que les Français, non moins que les Italiens, ont unanimement salué comme le Bossuet de l'Italie, de combler cette lacune, dont l'amour-propre national n'a pas été sans beaucoup souffrir.

Le passé et le présent du P. Ventura avaient été judicieusement appréciés par un pontife aussi habile à discerner le mérite qu'illustre par l'étendue et la profondeur de ses connaissances ecclésiastiques.

Un de nos compatriotes ayant un jour prié Gré-

(1) Voyez la préface à ses homélies sur *les Femmes de l'Évangile*.

goire XVI de lui dire quel était le plus savant homme de la ville éternelle, Sa Sainteté, après un instant de réflexion, répondit : « C'est le P. Ventura. Nous avons, il est vrai, à Rome, ajouta-t-elle, des théologiens, des apologistes de la religion, des philosophes, des publicistes, des littérateurs et des orateurs éminents, mais il n'y a que le P. Ventura qui, à la fois et à lui seul, soit tout cela. »

Considéré sous ce dernier aspect, celui d'orateur, voici le portrait, frappant de vérité, qu'en a fait un écrivain dont la plume, aussi gracieuse que solide, semble ignorer son charme et sa puissance (1) :

« Comme orateur, le P. Ventura n'a pas un rival dans son pays. Ses titres sont aussi nombreux qu'éclatants. Nous ne voulons pas les énumérer ici. Nous aimons cependant à signaler l'un des accidents les plus merveilleux de sa carrière oratoire. Chose inouïe dans l'histoire de la chaire sacrée à Rome ! quatre fois, dans l'espace de six ans, sur les instances réitérées du chapitre, il fit la station de carême à Saint-Pierre ; et, pour ces quatre stations, il improvisa cent quarante homélies, dont soixante-quinze furent depuis livrées à l'impression. Il y eut alors un cri unanime d'admiration et presque de stupeur. Ces homélies, modèles achevés du genre, présentent, à l'imitation de Bossuet, la méthode large et solide des Pères de l'Église du premier ordre. L'orateur y sème à flots toutes les richesses d'une érudition saine et longtemps mûrie ; les textes de l'Écriture se fondent comme d'eux-mêmes dans l'ensem-

(1) M. Hippolyte Barbier.

ble, il s'assimile avec un égal avantage la pure substance des saints docteurs. Tel est le double point d'appui de ses puissantes conceptions. C'est ainsi qu'il développe au grand jour de la logique les mystères chrétiens, et qu'il en fait l'application à la morale. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou la forme ou le fond. Sans nul artifice apparent, les idées s'enchaînent toujours sur un plan hardi, mais régulier. Les mouvements et les images ne manquent point à son style, bien qu'il s'impose à cet égard de très-prudentes économies. Ce qui le distingue avant tout, c'est la précision et la clarté, l'énergie et l'ampleur; c'est l'orthodoxie de l'expression, pour ainsi dire; c'est un prodigieux don d'originalité, qui lui fait envisager les questions sous des aspects tout nouveaux, et qui donne presque à chacun de ses discours l'importance d'une révélation.

« Le dix-neuvième siècle tiendra du P. Ventura une réforme immense et salutaire : il vient de réintégrer dans les chaires chrétiennes les divines Écritures et les livres des Pères, qui en étaient presque entièrement bannis; il vient de substituer, à l'éloquence de l'imagination et des mots, l'éloquence des doctrines et des choses : son influence, déjà visible en Italie, commence également à se faire sentir parmi nous. »

Tel est l'orateur dont le génie provoquait chez M. Berryer, au sortir d'une des célèbres conférences, prononcées à l'Assomption, cette exclamation : « J'ai entendu saint Paul, parlant à l'Aréopage et remuant avec son accent étranger tous les esprits et tous les cœurs, » et qui portait M. de Montalembert à s'écrier, lui aussi, après la magnifique peinture que l'orateur

venait de faire de Dieu et de ses attributs divins : « C'est admirable ! Non, je n'ai jamais rien entendu de plus beau dans notre langue. »

Cette admiration n'a rien qui puisse étonner, puisqu'elle a pour sujet un homme à qui la littérature, les langues, la poésie, la philosophie, la théologie, l'histoire, les mathématiques, sont familières, et dont il n'est pas un discours qui ne suppose une incontestable universalité de connaissances, toutes plus réfléchies, toutes plus coordonnées, toutes plus profondes. Et, en effet, ses conférences réunies ne sont-elles pas un grand et important traité contre les divers systèmes du rationalisme, ancien et moderne, dont, d'après l'écrivain précité, il démontre l'inanité funeste, et dans lequel la langue de la métaphysique, parlée plus puissamment qu'elle ne l'avait jamais été, a été mise à la portée de son auditoire.

Après avoir établi, par des appréciations aussi imposantes qu'incontestables, les titres universels du P. Ventura comme orateur, il convient d'indiquer sommairement les formes tout exceptionnelles sous lesquelles se produit son talent prodigieux dans l'ouvrage dont nous présentons la traduction au public, sous le titre de *Nouvelles gloires du Catholicisme*.

Si les oraisons funèbres qu'a composées et prononcées le P. Ventura ne sortaient pas de la forme, le plus ordinairement adoptée, nous nous serions dispensé de les traduire ; car quel intérêt, soit d'esprit, soit de cœur, pourrait jamais avoir, pour nous autres Français, l'éloge d'un savant, d'un grand politique, d'une éminente chrétienne, nés au fond de l'Irlande ou à

l'extrémité de l'Italie. Ainsi donc, si nous nous sommes déterminé à les faire passer dans notre langue, c'est beaucoup moins parce que nous y avons trouvé l'éloge de personnages qui, en majorité, nous sont complètement étrangers, que, parce que, de chacun et de tous ces éloges, découlent des règles de conduite, des instructions solides et précieuses, utiles et même nécessaires pour tous les temps et pour tous les lieux.

Et, en effet, l'auteur de ces magnifiques productions n'a-t-il pas eu en vue, en célébrant, dans chacune d'elles, les vertus d'un chrétien illustre, de faire, autant que le comportait son sujet, ressortir, toujours davantage, la vérité, la sainteté, l'utilité, l'efficacité, la beauté du christianisme et d'inculquer ces grands principes d'ordre qui, comme il le proclame lui-même, constituent, dans les circonstances étranges où nous vivons, le vrai besoin des esprits, l'unique espérance de la société.

Le P. Ventura, auquel tant de genres de célébrité étaient réservés, devait ne pas laisser inconquis, dans sa propre patrie, celui de l'oraison funèbre, dans lequel Bossuet était resté sans rivaux, jusqu'à lui. Aucun orateur n'avait, en Italie, cultivé encore cette branche intéressante de la prédication, et on peut avancer hardiment qu'à de rares exceptions près, il n'en existait que quelques-unes, isolées et sans écho, parce qu'elles étaient sans valeur.

Il faut néanmoins avouer qu'à part le côté littéraire de l'oraison funèbre qui, chez le plus grand nombre, peut et même doit déterminer plus ou moins d'intérêt, le côté historique ne saurait guère présenter qu'un intérêt

privé, accidentel, restreint, un intérêt d'époque et de localité, et que c'est en cela que se sont précisément toujours rencontrées l'immense difficulté, la presque impossibilité de s'y faire une réputation de quelque importance.

Cette difficulté, cette sorte d'impossibilité, ont été comprises, combattues et vaincues par le P. Ventura. Sans perdre de vue, dans l'oraison funèbre, celui dont il s'était chargé de dire les vertus, il s'est préoccupé avant tout, et par-dessus tout, d'être utile aux vivants, en étendant, pour ainsi dire, le but de l'éloge, en lui donnant un intérêt public, général, constant, universel, et cela par le développement d'une vérité, d'un point de morale, ou en défendant la religion sous un point de vue, sous un rapport particulier, à la manière de saint Jérôme, qu'en ce genre il a pris pour inspirateur et pour modèle.

C'est le P. Ventura lui-même qui nous apprend que c'est là le but qu'il s'est proposé dans ce genre de composition. Dans l'avertissement dont il a fait précéder l'édition romaine de ses éloges funèbres, il s'est ainsi exprimé : « Dans chacun de ces éloges nous avons « fait en sorte de présenter et de défendre la religion « sous un point de vue spécial, ou sous un de ses rap- « ports particuliers....

« Nous avons la conviction d'être resté de beaucoup « en deçà du but que nous nous étions constamment « proposé d'atteindre. Mais nous nous consolons dans « l'espérance bien douce que notre idée de donner aux « éloges funèbres de vertus individuelles un intérêt gé- « néral, en les faisant servir à la défense de la religion

« commune, ne restera pas sans imitateurs, et que,
« prise en considération par quelques-uns de ces puis-
« sants orateurs dont abonde notre Italie, elle sera ap-
« pliquée, suivie et exploitée avec un plus heureux
« succès, et rendra beaucoup plus intéressante et plus
« précieuse pour la religion qu'elle ne l'a été jusqu'ici,
« cette branche de l'éloquence sacrée, restreinte, dans
« la plupart des cas, à la louange pure et simple de
« vertus privées. Si rien de tout cela ne se réalisait, et
« que nos vœux et nos espérances à ce sujet fussent
« déçus, personne, au moins, ne pourrait nous ravir
« le mérite, quel qu'il soit, des bons désirs et de la
« bonne volonté. »

Ainsi, dans l'éloge de Pie VII, il a spécialement considéré la religion dans ses rapports avec la politique et avec l'hérésie, et s'est bien plutôt efforcé de défendre et d'exalter le Pontificat que de louer le Pontife; et, s'abandonnant à des sentiments dont ne peuvent que le féliciter les amis du Saint-Siège, il a essayé, disons mieux, il a réussi à composer un hymne de gloire à la sainte Église romaine, dont il a été invariablement le fils tendre, respectueux et soumis.

Dans l'éloge d'O'Connell, ce chef-d'œuvre de conception et de style et qui, comme le dit M. Hippolyte Barbier, suffirait, le P. Ventura n'eût-il aucun autre titre, pour justifier le glorieux surnom de Bossuet italien que lui donne l'Europe entière : dans cet éloge, dis-je, il montre la vraie religion et la vraie liberté, communes à tous les grands génies, à toutes les âmes élevées, à tous les cœurs généreux, comme personni-

fiées en O'Connell ; il les montre, se manifestant en lui dans toute la perfection de leur nature , dans toute la gloire de leur succès. Il y présente son héros comme le type, comme le modèle parfait du vrai citoyen et, tout à la fois, du vrai chrétien ; du vrai citoyen , qui s'est servi de la religion pour rendre la liberté à son peuple, et du vrai chrétien, qui s'est servi de la liberté de son peuple pour faire triompher la religion. Il y esquisse à grands traits la plus étonnante création du génie d'O'Connell , l'Association catholique, qui excita le rire des hommes dont la courte vue refuse aux petits moyens les grands résultats , et qui, malgré la faiblesse et l'insignifiance de ses commencements, n'en fut pas moins la grande machine de guerre qui battit en brèche la citadelle du despotisme hérétique et en facilita la prise.

Il y expose pour les écarter, les confondre, les deux systèmes politiques païens : 1° celui de l'obéissance passive ou de l'abrutissement, qui livre au bon plaisir d'un pouvoir, oppresseur de la conscience et de la foi, non-seulement les biens, l'honneur et la vie du sujet, mais encore son intelligence , son cœur, sa conscience, sa pensée, sa raison, sa volonté, enfin tout ce par où l'homme est homme ; 2° celui de la résistance active ou de la sédition, dont le succès n'est pas moins funeste que la défaite à ceux qui l'opposent , puisque l'un se borne à changer les personnes, en laissant subsister les choses, à faire de l'esclave le tyran et du tyran l'esclave, à substituer la souveraineté de tous, qui n'est que la servitude de tous, à celle d'un seul ; et que l'autre, la défaite ou compression, attire sur l'opprimé, vaincu, un redoublement de vengeance de la part de l'oppres-

seur, qui, dans sa fureur, ne compte plus le nombre de ses victimes.

Entre ces deux systèmes qui, quoique par des voies différentes, conduisent au même terme, la servitude et la ruine des peuples, il existe le système chrétien catholique qui, condamnant les révoltes, enseigne à n'opposer à l'oppression, principalement en matière de religion, que la *résistance passive*, c'est-à-dire l'usage des armes spirituelles, à l'exclusion de la force matérielle, et l'*obéissance active*, c'est-à-dire l'emploi des moyens moraux que la conscience, la justice et la légalité consacrent et mettent à la disposition de l'opprimé pour se soustraire aux caprices cruels de la tyrannie ; système doux et fort, système pacifiquement militant et presque toujours triomphant, qu'adopta et suivit invariablement O'Connell.

Avec quelle science, avec quelle clarté, avec quelle saisissante conviction d'esprit, avec quelle satisfaction de cœur le P. Ventura n'a-t-il pas fait connaître la nature, indiqué les ressources, proclamé les avantages, célébré les succès de ce système chrétien, aussi sûr dans ses résultats que calme et lent dans son action, dans les victoires remportées par O'Connell sur le bigotisme cauteleux de l'aristocratie anglicane et les grossiers, cruels et indéracinables préjugés d'un peuple, façonné, inspiré par elle. Avec quelle netteté d'idées et quel charme d'élocution n'y a-t-il pas dépeint les effets qu'il était réservé à l'émancipation de produire, entre autres la destruction, dans un prochain avenir, du protestantisme anglais, et l'indépendance de la vraie religion du pouvoir civil ; indépendance à laquelle, elle seule peut

raisonnablement prétendre, puisque, seule, n'étant pas une institution humaine, elle n'a nul besoin de l'appui des trônes, appuyée qu'elle est sur les promesses infaillibles de la source de toute force comme de toute vérité.

En somme, c'est donc moins l'éloge d'un grand chrétien qu'a eu en vue de faire, et qu'a effectivement fait le P. Ventura dans la magnifique composition dont nous venons d'indiquer le mérite, que l'exposition aussi brillante que solide de la vraie politique chrétienne. Aussi le temps, qui réussira peut-être à faire oublier l'homme, sera-t-il impuissant à effacer, ou même à diminuer l'intérêt que puise cet éloge dans les doctrines et l'importance de premier ordre des sujets qui y sont traités.

Dans l'éloge d'O'Connell, le P. Ventura avait enseigné aux hommes de progrès, à concilier, pour les épurer, les ennoblir et les féconder, leurs aspirations libérales avec les devoirs de la religion, avec les sentiments de la piété. Dans celui du professeur Fergola, où il s'est appliqué à considérer *la religion dans ses rapports avec la science en général*, et en particulier avec celle des mathématiques, à en faire ressortir les affinités secrètes, les relations, les liens, et à indiquer le secours et les avantages réciproques que l'une peut raisonnablement se promettre de l'autre, il est allé beaucoup plus loin, il a résolu le problème, bien autrement difficile, de l'alliance du savoir humain avec la foi, et a appris à tous comment on peut s'élever jusqu'aux plus sublimes hauteurs de la science sans compromettre la piété, et se livrer à toutes les pra-

tiques de la piété sans nuire aux progrès de la science : aussi est-il tout naturel de considérer cet éloge comme un manuel pour les savants.

C'est, d'ailleurs, sous ce point de vue que cette étonnante production fut envisagée par le gouvernement autrichien qui, aussitôt son apparition, s'empressa de la faire imprimer et distribuer aux élèves des Universités de Milan et de Pavie, désirant qu'elle devînt leur *vade-mecum*, et qu'en la méditant ils arrivassent à se convaincre qu'il leur était possible, à l'imitation de Fergola, chrétien sage, de s'élever, à l'aide de la religion, à ce que le savoir a de plus sublime, et de Fergola, sage chrétien, de trouver dans la sublimité du savoir terrestre un moyen de s'élever à ce que la religion a de plus parfait.

De même que, dans l'éloge d'O'Connell, le P. Ventura enseigne à concilier la science de la politique, ainsi que la vraie liberté, avec la vraie religion, dans l'éloge de Fergola, les sciences exactes avec la piété, de même, dans celui de *Cotugno*, médecin du roi des Deux-Sicules, poursuivant avec persévérance le but qu'il s'est proposé, celui de ramener tout à la foi, ou plutôt d'expliquer tout par la foi, il a eu l'heureuse pensée de faire ressortir les rapports qui existent entre la médecine et la religion, ce qui ne se rencontre pas souvent dans les discours de ce genre, et de prouver combien il importe, dans l'intérêt de l'humanité, que le médecin soit aussi religieux que savant.

L'oraison funèbre de Graziosi est un vrai chef-

b

d'œuvre, en ce sens qu'elle est un traité complet sur le sacerdoce, traité où le prêtre peut apprendre la grandeur de sa dignité, l'importance de ses devoirs, la manière de les accomplir. En le parcourant, on croit lire le magnifique traité de saint Jean Chrysostome sur le même sujet. Et qu'on nous permette ici une remarque, à la gloire du clergé séculier romain, si méconnu et, par suite, si injustement apprécié. Ce clergé ne manquait pas, parmi ses membres, d'orateurs assez distingués pour faire l'éloge d'une des plus grandes illustrations qui eussent existé dans son sein, et cependant il est allé chercher dans le clergé régulier le panégyriste de son héros. Ce choix n'honore pas moins ceux qui l'ont fait que celui qui en a été l'objet. Le clergé de Rome a donné, dans cette conjoncture, un éclatant témoignage au talent oratoire du P. Ventura, en même temps qu'il a fait preuve de cette générosité catholique qui se fait un devoir de rendre hommage au mérite, là où elle le trouve.

Quant au court éloge de *Scarpati*, on peut le considérer comme le portrait fidèle, et le modèle du prêtre charitable.

L'éloge de *Cataldi* est une instruction solide sur la grandeur et l'importance des obligations de la vie religieuse et sur la pratique de la plus haute perfection.

L'auteur y a répandu à pleines mains son érudition ecclésiastique. On y trouve des aperçus, aussi ingénieux qu'élevés, sur l'éloquence sacrée et sur la vie ascétique.

L'éloge de la *princesse de Pettoranello*, où, avec un charme irrésistible de langage et une prodigieuse élévation de pensées, le P. Ventura loue les vertus d'une grande dame, selon le siècle, vivant au milieu d'un monde brillant et fascinateur, présente aux personnes d'une haute condition, avec un modèle accompli à imiter, une sorte d'exposition théologique du principe, de la nature et des effets de la sainte crainte de Dieu, à laquelle cette femme, d'une foi et d'une illustration antique, dut l'éminence de ses vertus et le glorieux souvenir qui les consacre.

La biographie de Virginie Bruni, production d'un mérite exceptionnel, est parfaitement à sa place dans cet intéressant recueil. Dans un genre tout différent, elle vaut le chef-d'œuvre de l'oraison funèbre d'O'Connell. Là c'est du saint Jean Chrysostome, ici c'est du saint Ambroise ; là c'est du Bossuet, ici c'est du Fénelon ; là c'est en quelque sorte la grandeur dans toute sa simplicité, ici c'est la simplicité dans toute sa grandeur. L'homme de génie manie avec un bonheur égal tous les styles et met partout le cachet de l'originalité. Quelle naïveté dans les récits ! quelle onction dans l'élocution ! quel charme dans les mots ! quelle solidité dans les doctrines ! quelle abondance d'érudition ! quelle profonde connaissance de tous les plis et replis du cœur et des mystères de la vie intérieure ! Dans ce livre, petit par la forme, mais grand par la pensée, l'auteur a pris pour modèle saint Jérôme et a voulu restaurer la manière, propre à ce grand docteur, d'écrire la vie des saints. A son exemple, le révérend

P. Ventura a intercalé dans sa narration, avec un artifice merveilleux, les plus importants passages de l'Écriture sainte, des Pères et de saint Jérôme lui-même, touchant les obligations, les exercices, les ressources, les dangers, les avantages de la vie spirituelle. Il y met constamment l'exemple à côté du précepte, le fait à côté de la doctrine; ce qui ajoute à l'importance et à la variété du livre et en rend la lecture aussi délicieuse qu'utile. Toutes les vertus y sont encouragées, tous les abus de la fausse piété y sont découverts et flétris, toutes les louables industries, si petites qu'elles soient, de la vraie dévotion, y sont relevées et environnées d'une grâce toute particulière. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en Italie, on en ait fait un grand nombre d'éditions et qu'à Rome il se trouve dans toutes les maisons chrétiennes et même dans les communautés religieuses. On regarde ce petit ouvrage comme le traité le plus précis, le plus clair, le plus solide, le plus pratique qui ait été écrit, de nos jours, sur *la vie dévote*, à l'usage de la femme chrétienne au milieu du monde et comme un pendant obligé du livre immortel de saint François de Sales sur le même sujet.

En France, on n'en a fait jusqu'ici qu'une seule édition. Mais outre que cette édition est depuis longtemps épuisée, la traduction française est bien loin d'avoir fidèlement rendu le sens, les beautés et les grâces de l'original. Dans une lettre que le P. Ventura nous a adressée et qui fait suite à cet avertissement, il a hautement désavoué cette traduction, et nous a engagé à y substituer celle que nous donnons.

Dans l'édition milanaise des oraisons funèbres du P. Ventura, se trouvent plusieurs articles nécrologiques du même auteur. Nous en avons choisi deux seulement, ce sont deux lettres circulaires, adressées par le révérend Père aux maisons de l'ordre théatin, pour leur annoncer la perte de deux membres distingués de cette congrégation. Ces morceaux ont un intérêt tout particulier; d'une part, ils révèlent encore davantage l'esprit et le cœur de celui qui les a écrits, et de l'autre, font voir ce que sont, sous le rapport des vertus monastiques et du zèle pour les âmes, ces communautés religieuses de l'Italie, si mal connues, et quel esprit de famille y règne encore.

Quant à notre traduction, nous avons, dans ce travail, moins visé à l'élégance qu'à la fidélité. Nous avons tenu à rendre le plus exactement possible non-seulement la pensée de l'auteur, mais aussi son style qui, pour sentir un peu l'Italie, n'en a pas moins des attraits particuliers. Nous avons voulu laisser à l'éminent écrivain ce cachet d'originalité qui a valu à ses œuvres tant et de si grands succès dans sa propre patrie. Et d'ailleurs la vraie beauté peut bien se passer des ornements de la grâce.

Enfin l'auteur de *la littérature catholique contemporaine* a commencé par ces belles et élégantes paroles la biographie du P. Ventura :

« Quand, dans un siècle grave et au milieu d'un peuple digne de l'apprécier, apparaît tout à coup un de ces hommes aux conceptions vastes et profondes dont

« la raison, puissante et capable de tout comprendre,
« semble aussi capable de tout expliquer, une de ces
« intelligences rares que Dieu semble avoir faites comme
« ses plus beaux ouvrages pour se révéler et pousser
« l'humanité plus avant dans la connaissance de la reli-
« gion et de la nature, de quelque côté que nous vienne
« cet astre, à quelque heure qu'il se lève, il est toujours
« l'objet de notre vénération et de notre amour.

« La terre est sympathique à tout ce qui l'éclaire ;
« et l'homme de génie n'y est nulle part étranger ; il
« porte sur lui le signe auguste d'une royauté dont tout
« ici-bas reconnaît le pouvoir. Il n'a pas besoin des
« distinctions de la fortune qui ne sauraient l'accrot-
« tre : le malheur, s'il venait le visiter, serait sa plus
« belle consécration. »

« Le père Ventura est né à Palerme, dans cette
« Sicile ardente et féconde, qui fut autrefois une se-
« conde Grèce, et qui semble se consoler de sa gloire
« déchue, depuis que le christianisme lui a donné
« deux grandes illustrations : saint Thomas d'Aquin
« et l'illustre orateur dont nous essayons d'esquisser
« la vie. »

Voilà ce qu'est l'auteur que nous avons traduit.
Aussi nous croyons-nous honoré, et nous estimons-nous
même heureux de notre travail : par lui nous avons
concouru, autant que nous l'ont permis nos faibles
moyens, à rendre toujours plus populaires parmi nous
un ecclésiastique éminent et un bon livre.

LETTRE
DU R. P. VENTURA
AU TRADUCTEUR.

NIEDERBRONN (Bas-Rhin), 26 août 1858.

MON CHER MONSIEUR,

J'apprends avec la plus vive satisfaction que vous avez entrepris de traduire mes Oraisons funèbres. N'ayant rencontré jusqu'ici, en France, personne qui connût mieux que vous la langue italienne, je dois être, et suis sans la moindre inquiétude sur la fidélité et le mérite général de votre travail. Je demande à votre amitié, d'abord, de donner à ce recueil le titre de *Gloires nouvelles du Catholicisme*, et ensuite de vouloir bien consentir à y ajouter la traduction française, (que vous exécuterez sans nul doute à merveille), de la *Biographie* de la sainte dame romaine, Virginie Bruni : c'est un de mes livres où j'ai mis le plus de cœur et un de ceux qu'il m'a été le plus doux d'écrire. Malheureusement, la version française qui en a été faite, il y a quelques années, *n'en est pas une* ; c'est plutôt une espèce de contrefaçon, tranchons le mot, une véritable trahison, puisque j'avais fait toucher du doigt à son auteur qu'il n'entendait rien, absolument rien, à l'italien, et que, malgré ma défense formelle de continuer son travail sans me le montrer, il a profité de mon absence pour le livrer à la publicité.

Aussi n'y a-t-il pas une seule page qui ne fourmille de fautes de tout genre, de périodes inachevées, de mots, signifiant tout le contraire de ce que signifient les mots originaux, ce qui (il est aisé de l'imaginer) dénature ma pensée, la rend

inintelligible, ridicule, excentrique et même absurde. Je n'exagère pas en disant que jamais livre n'a été plus maltraité par son traducteur que cette biographie.

Ma première pensée, en me voyant, de mes yeux, ainsi te-
naillé, ainsi déformé, fut de renier cette traduction par la voie
de la presse ; mais si la crainte d'affliger des tiers qui ont
droit à mon estime et à mon respect m'a fait renoncer à cette
idée, je n'ai pas, par cela même, renoncé au désir bien naturel
de voir cet écrit se présenter au public français dans une toi-
lette un peu plus décente ; cela vous dit assez combien il me
serait agréable que vous acceptassiez de le traduire et que vous
missiez en cours, en France, parmi les âmes chrétiennes, un
opuscule qui, si l'amour de père n'égare pas mon juge-
ment, ne sera pas dépourvu pour elles d'agrément et d'in-
térêt.

Recevez l'assurance de mon estime et de ma parfaite
amitié.

LE P. VENTURA DE RAULICA, C. R.

GLOIRES NOUVELLES DU CATHOLICISME

I

PIE VII

SOUVERAIN PONTIFE

ou

LE CATHOLICISME RESTAURÉ AU COMMENCEMENT DE CE SIÈCLE

« Aspicite in gentibus et videte : admiramini et obstupescite : quia opus factum est in diebus nostris quod nemo credet cum narrabitur. »

(HABACUC, 1, 6.)

« Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum. » (PSAL. LXVI, 7.)

QUAND le Très-Haut a voulu signaler la force de son bras puissant par ces révolutions surprenantes qui transportent la victoire et l'empire d'une nation à une autre ; quand il lui a plu de soustraire son peuple au joug pesant d'une domination étrangère ; quand il s'est glorifié de faire connaître aux peuples incirconcis son pouvoir formidable sur tous les êtres : alors il a ordonné que les guerriers de Juda, recouverts d'armures et vêtus de valeur, allassent porter parmi les nations l'épouvante, la désolation, le carnage, avec la rapidité de flammes dévorantes. *Ponam duces Juda sicut caminum ignis* (Zach., XII).

Mais quand il s'est agi, non d'assujettir le monde, mais de le

sanctifier ; non de lui imposer des lois, mais de le débarrasser de ses habitudes criminelles ; non de lui faire craindre les coups vengeurs d'un pouvoir, mais de lui faire aimer les beautés et les charmes de la vertu ; non de former des esclaves, mais de donner au monde tyrannisé et corrompu la liberté et la justice des enfants de Dieu : alors, pour un genre de conquête si nouveau, d'autant plus difficile, quant au succès, qu'il était plus sublime, quant au but, ce même Dieu n'a envoyé ses vaillantes phalanges, qu'armées uniquement de la mansuétude d'inoffensives brebis, pour les faire triompher de la cruelle voracité des loups qui devaient les investir de toutes parts : *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum* (Matth., x). En effet, les premiers conquérants du christianisme n'apparurent au monde étonné, qu'armés surtout de la douceur évangélique ; et on les vit, avec cette seule arme, vaincre les préjugés les plus rebelles, dissiper les préventions les plus enracinées, renverser les raisonnements les plus artificieux, humilier l'orgueil le plus indocile, captiver les appétits les plus effrénés, obtenir le sacrifice des sentiments les plus délicats, imposer silence aux passions et en abattre l'empire. En un mot, l'Hébreu et le Grec, le Barbare et le Romain, les fables de l'Orient et les superstitions de l'Occident, les subtilités du Lycée et les doutes de l'Académie et les forces de tous les souverains, et l'empire de tous les vices, et le despotisme de toutes les erreurs, et les dieux de toutes les nations, n'ont été subjugués ou détruits que par la mansuétude de ces premières brebis de Jésus-Christ.

Cette révolution si étrange et si surprenante, qui devait changer la face de l'univers ; ce prodige, au dire d'Augustin le plus grand des prodiges, celui d'accomplir avec le plus faible de tous les moyens la plus difficile de toutes les entreprises ; cette révolution, dis-je, les prophètes la lisaient dans les ténèbres d'un lointain avenir, alors que pour consoler Sion dans son abatement et sa viduité, Levez, lui disaient-ils, votre regard languissant et fixez-le sur les nations ; et, frappée de stupeur et d'étonnement, contemplez l'œuvre

étonnant, le grand, l'ineffable œuvre, inconnu aux siècles écoulés, et qui ne trouvera que difficilement créance dans les siècles à venir. *Aspicite in gentibus et videte : admiramini et obstupescite : quia opus factum est in diebus vestris quod nemo credet cum narrabitur.* Le Seigneur daignera verser dans les cœurs l'esprit de sa douceur et de sa bonté, *Dominus dabit benignitatem*; et ce sol si ingrat, qui ne correspond aux soins laborieux qu'on lui donne qu'en produisant des chardons et des épines, verra recueillir de son sein les fruits des plus belles vertus, *et terra nostra dabit fructum suum.*

Mais nous n'avons pas besoin de remonter par la pensée à l'enfance du christianisme, pour contempler tout ce que le monde a de plus grand, de plus sage, de plus formidable, de plus puissant, vaincu, abattu, confondu, comme s'exprime saint Paul, par tout ce qu'il y avait de plus vil, de plus insensé, de plus faible, de plus méprisable aux yeux du monde (1).

De nos jours même, il a plu au Seigneur de renouveler ce prodige, qui, dans tous les âges, a fait l'étonnement de l'univers. Et n'avons-nous pas nous-mêmes, nous ne dirons pas entendu, mais vu le christianisme combattu, avili et menacé de sa ruine, se relever plus glorieux et plus fort de ses ignominies et de ses défaites, et cela par la mansuétude et par la douceur évangélique d'un homme seul ?

Vous devinez déjà dans votre esprit, mes auditeurs, le grand homme de la vertu duquel s'est servi le Très-Haut pour changer la face de l'Église et du monde. Ah ! ce grand homme a été le puissant, le magnanime, l'incomparable, le sublime Pasteur de l'Église universelle, le Vicaire du Fils de Dieu sur la terre, notre très-saint Père en Dieu, Pie VII, suprême Pontife, à qui vous, comme à votre illustre confrère (2)

(1) « Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes : et infirma mundi ut confundat fortia : et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. » (I Cor., I, 27.)

(2) Le saint-père Pie VII avait daigné se faire inscrire au nombre des membres de l'archiconfrérie royale de Saint-Joseph, adonnée à l'œuvre de vêtir ceux qui sont nus. C'est dans l'église de cette confrérie que cet éloge fut prêché.

et protecteur, consacrez aujourd'hui cette pompe funèbre et solennelle, afin d'appeler sur sa grande âme paix et repos, et d'en honorer la précieuse et immortelle mémoire.

Oui, la mansuétude évangélique de cet illustre héros chrétien a, au commencement du dix-neuvième siècle, réparé les pertes et vengé les outrages qu'avait éprouvés le christianisme dans le dix-huitième. Je dis d'abord que Pie VII a réparé les pertes du christianisme, puisque, par sa mansuétude, il en a dilaté l'empire ; et vous le verrez dans le premier point. Je dis ensuite que Pie VII a vengé les outrages faits au christianisme, puisque, par sa mansuétude, il en a singulièrement accru la gloire ; et vous le verrez dans l'autre point ; ce qui équivaut à dire : le champ désolé de l'Église reconquis, rendu à son ancienne splendeur par l'héroïsme et la mansuétude dont Dieu a fait don à l'Église dans la personne de Pie VII, souverain pontife, *Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dedit fructum suum* ; voilà le prodige que je me propose de mettre sous vos yeux, non pas tant pour justifier la douleur commune que pour exciter votre admiration et édifier votre piété.

Je ne m'appliquerai donc pas à amplifier ce que l'Europe et le monde ont perdu par la mort de ce chef suprême de la hiérarchie ; mais je vous indiquerai ce que l'Église, l'Europe, le monde lui doivent. Je ne vous inviterai ni aux larmes ni à la douleur, mais à la tendresse, à la reconnaissance, à l'admiration. Je ne vous dirai pas : Pleurez ; mais plutôt : Contemplez le prodige le plus grand dont ait été témoin la terre depuis la fondation de l'Église, que la droite de Dieu s'est glorifiée d'opérer de nos jours, et que la postérité étonnée croirait à peine, si d'immortels monuments n'étaient destinés à lui en transmettre le souvenir : *Aspicite in gentibus et videte : admiramini et obstupescite : quia opus factum est in diebus vestris quod nemo credet cum narrabitur*. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les persécutions auxquelles, depuis son origine, la religion chrétienne a été en butte, sans en devenir toutefois la victime, il n'en existe pas de plus profondément perverse dans ses principes, ni de plus déplorable et de plus funeste dans ses conséquences, que celle que cette même religion a dû soutenir sur la fin du dix-huitième siècle. A sa naissance, l'épée impuissante de tyrans féroces arrosa de sang et couvrit de massacres son berceau; après, l'astuce et la malice de l'orgueil des hérétiques tentèrent d'en obscurcir ou d'en renverser les dogmes; mais à l'époque dont je parle, ce ne furent plus des mains ennemies, mais ses propres enfants qui se levèrent en masse pour déchirer le sein de leur mère commune. Juda, le fidèle Juda, s'est rendu plus énormément coupable que le schismatique Israël. Les attentats de Jérusalem contre le temple saint ont presque fait oublier l'horreur de ceux commis habituellement par la prostituée Samarie. Oui, les fils de l'erreur, après trois siècles de violentes, mais inutiles attaques contre la religion de vérité, paraissaient avoir abandonné la pensée de combattre désormais leur invincible rivale; et, ensevelis dans l'horrible gouffre de l'athéisme pratique, ils s'endormaient stupidement tranquilles dans les bras de la cupidité et de la volupté, aux pieds de l'affreuse idole du néant.

Mais, hélas! l'audace sacrilège de leurs projets, leur esprit de haine cruelle contre le principe de toute autorité religieuse et politique, le venin de leurs doctrines destructives de tout ordre, l'imposture de leur langage, la séduction de leurs systèmes, l'hypocrisie de leurs prétentions, la contagion de leurs procédés, s'étaient insinués, même dans les contrées catholiques; et, après y avoir fait d'amples et lamentables conquêtes, y avaient ourdi une vaste et sacrilège

conspiration, pour chasser Jésus-Christ de son temple, les monarques de la société, la morale des cœurs, la vérité des intelligences, et Dieu lui-même de l'univers.

Ce n'est pas tout, l'on vit aussi le catholique entrer dans cette alliance impie avec les ennemis du nom chrétien, prostituer son ministère à l'accomplissement des vœux impuissants de l'impiété, et faire servir à l'apostolat de l'erreur ce prosélytisme précieux qui est son apanage et qui a enfanté tant de fils et tant de disciples à la vérité. Ainsi donc, à l'aide du mystère ténébreux de toutes les cabales, du renversement de tous les principes, du bouleversement de toutes les idées, de l'abus de tous les talents, de la témérité de ruineuses doctrines, et plus encore de l'opprobre de mœurs corrompues, les enfants de la lumière travaillaient au succès de l'œuvre criminelle des ténèbres; et, après s'être soustraits au tourment de croire et d'obéir, ils proclamèrent, sur les ruines de tout dogme religieux et politique, dans des volumes frivoles et dorés, aussi bien que sur des gibets ensanglantés, la nouvelle et épouvantable charte (1) du genre humain, qui devait constituer le désordre, ramener le chaos et sanctionner la mort de l'intelligence et le suicide de la société.

Hélas! qui pourra jamais raconter les épouvantables effets de ces conseils de l'abîme? Comment trouver des paroles pour nommer ce qui n'a pas de nom, et des larmes pour déplorer ce qui est au-dessus de toute douleur et de toute consolation? Non, la terre, à l'époque du déluge, n'offrit pas à l'expiation des eaux du naufrage universel, d'horreurs plus épouvantables à expier. La *vérité*, la *miséricorde* et la *science* de l'Être souverain, pour me servir de l'expression d'un prophète, bannies de la terre, étaient retournées dans le sein de Dieu; le blasphème, le sacrilège, la rapine, le massacre, le libertinage et l'erreur se ruèrent sur l'Europe, à l'instar d'un fleuve dé-

(1) On a introduit en Europe la coutume d'appeler charte les constitutions politiques des États.

bordé, pour l'inonder, et le sang lui-même fut avide de sang (1).

Quel spectacle ! A travers les autels renversés, les trônes détruits, les temples rasés, les saints mystères sacrilègement parodiés, voici s'avancer le flot fangeux et frémissant qui s'abat sur l'Italie et menace le Vatican et Rome. O Rome, ô Italie, ô religion, vous ne fûtes jamais la victime de plus atroces attentats ! Partout la patrie, armée contre la patrie, et les citoyens, armés contre les citoyens ; les droits du pontife et ceux du souverain, l'autorité du magistrat et celle du lévite, servent de jouet à la licence populaire ; les richesses du sanctuaire et celles de l'Etat, en cessant d'être le subside du pauvre et l'aliment de la piété, deviennent l'aliment de la rébellion et la récompense de l'impiété ; le solitaire, la vierge chrétienne, arrachés de l'autel, fuient bien loin de Sion, pour recevoir le prix de leur apostasie (2). Ici, c'est le soldat qui dogmatise, le libertin qui donne carrière à sa lubricité, la femme qui décide, l'impie qui outrage sous la protection de l'infâme Samarie, dont les encouragements élogieux sont pour les serments trahis, la foi abandonnée, la pudeur vilipendée ; là, ce sont les monarques qui descendent de leurs trônes pour errer dans des contrées lointaines ou rougir de leur sang les échafauds. Et l'arrestation sacrilège du chef de la religion, l'immortel Pie VI, qui, abreuvé d'outrages, arraché de sa capitale et traîné de prison en prison comme un vil assassin, couronne la vie d'un saint, presque par la mort d'un martyr, vient compléter et consommer tant et de si épouvantables excès ; en sorte que la religion est veuve de son chef, les églises privées de leurs pasteurs, le zèle sans énergie,

(1) « Non est veritas, non est misericordia, non est scientia Dei in terra : maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium innumeraverunt, et sanguis sanguinem tetigit. » (Os., vi, 11).

(2) On doit avouer que le crime d'apostasie fut bien rare en comparaison des dispersions involontaires de tant de malheureux religieux ; et que le nombre de ceux qui se nourrissent du pain de la douleur fut infiniment plus grand que celui des apostats qui reçurent le prix de leur trahison.

la fidélité sans courage, les lois sans autorité, les peuples sans frein, les temples sans ministres, les autels sans sacrifices, les saints sans culte, et la Divinité elle-même sans adorateurs.

Tel était l'état de la religion et de la société à la fin du dernier siècle; et vous-mêmes, par une effroyable expérience (1), vous en savez beaucoup plus que ni le temps ni la douleur ne me permettent d'en dire.

Mais quoi ! Dieu a-t-il permis aux portes de l'abîme de prévaloir contre son Eglise ? l'Epoux n'est-il plus sensible aux larmes de son Epouse qui, pâle et désolée, levant ses mains pures vers le ciel, lui demande avec des prières incessantes et pleines d'angoisse un nouvel Esdras pour relever les ruines du sanctuaire ? Non, messieurs : le Dieu d'Abraham a enfin jeté un regard propice sur le vrai Israël ; et dans la solitude du cloître sacré, à l'ombre de la croix de son Christ il a déjà formé un homme qui sera la consolation et le soutien de Sion aux jours de ses amertumes et de son affliction ; et cet homme, c'est l'humble, le modeste, le doux Grégoire Chiaramonti, qui, tout illustre qu'il puisse être aux yeux du monde par la splendeur de son origine (2), l'est encore bien davantage aux yeux de Dieu par le mérite d'une sublime piété.

Peut-être serez-vous tentés de croire que cet homme, que

(1) On fait allusion au vertige révolutionnaire qui bouleversa l'ordre religieux et politique même dans le royaume de Naples en 1799.

(2) Le souverain pontife Pie VII, nommé Barnabé-Louis au baptême, naquit à Césène, le 18 août 1742, du comte Scipion Chiaramonti et de la marquise Jeanne Bini, tous deux rejetons de très-nobles et très-anciennes familles italiennes, et recommandables par la pratique des plus sublimes vertus. La marquise se fit particulièrement remarquer après la mort de son mari, en embrassant la règle sévère des Carmélites déchaussées, dans l'insigne monastère de Sainte-Thérèse de Fano, où elle prit le nom de sœur Thérèse de Jésus. Elle vécut dans ce monastère en réputation de sainteté extraordinaire ; et on lui attribue d'avoir prédit à son fils bien-aimé le pontificat et tout ce qu'il devait souffrir de cruel et opérer de glorieux et de grand. Le jeune Barnabé-Louis, à peine âgé de quinze ans, revêtit l'habit des Bénédictins dans le monastère de Sainte-Marie du Mont à Césène, et prit le nom de Grégoire.

le ciel a choisi dans sa miséricorde pour réparer par de nouvelles conquêtes les regrettables pertes de la religion, sera pourvu d'en haut de ce pouvoir formidable qui fit autrefois trembler l'Égypte, ou de ce zèle foudroyant qui porta autrefois la désolation et l'épouvante dans les contrées du féroce Iduméen : eh bien ! non, messieurs, *Dieu ne l'a prévenu que des bénédictions de sa douceur*, et il n'a versé dans son cœur que l'esprit de sa céleste bonté : *Dominus dedit benignitatem.*

En effet, considérez-le, et dans l'obscurité de la vie monastique, et dans la dignité du ministère épiscopal, et dans la splendeur de la pourpre : quelque grands que soient le mérite de son esprit et l'étendue de ses connaissances (1), ce qui, par-dessus tout, lui concilie tous les suffrages, attire sur lui tous les regards, lui affectionne tous les cœurs, et, disons-le sans hésiter, qui lui conquiert tous les esprits, c'est la suavité et la pureté de ses mœurs, la bonté de son cœur, la modestie de ses sentiments, la douceur de son caractère, l'amabilité de ses manières, sa flexibilité dans l'exercice de l'autorité (2), sa prudence dans les réprimandes, sa modération dans les mouvements du zèle, sa tranquillité dans les infortunes les plus amères, son humilité dans les plus brillants succès ; et finalement, cette mansuétude d'en haut, à l'empire puissant de laquelle est promise dans l'Évangile « la possession de la terre (3). »

Et comment, en effet, résister aux attraits de sa douceur ? Chiaramonti s'élève contre tous les vices, mais respecte toutes les conditions, s'accommode à toutes les circonstances, se plie à tous les caractères, parle, pour ainsi dire toutes les langues ; nouveau Paul, il se laisse attendrir et ressent tout entière en lui l'amertume des disgrâces qui accablent son cher

(1) A Rome, il défendit fréquemment avec talent la théologie, qu'il enseigna ensuite pendant neuf ans à Parme.

(2) Il fut prêtre, ensuite abbé, dans l'ordre insigne et très-illustre auquel il appartenait.

(3) « Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram. » (Matth., v, 4.)

troupeau ; il en prévient les besoins, il en écarte les infortunes, il va jusqu'à assumer sur lui le poids d'impositions publiques qui le grèvent, et il ne se souvient qu'il est Evêque que pour se souvenir davantage qu'il est le vrai pasteur, l'ami, le soutien, la consolation, l'encouragement, en un mot, le père de son peuple.

Combien de fois ne le vit-on pas affronter et vaincre l'orgueil des prétentions les plus injustes, arrêter, nouveau Léon, la fureur implacable de nouveaux Attilas (1), triompher de toute répugnance, faire céder toute obstination, réunir tous les cœurs, faire taire toutes les passions, concilier tous les sentiments, faire triompher la paix et la justice, à l'époque même où la discorde et le crime se déchaînaient avec fureur en Italie ! C'est à peine si le zèle le plus actif, le plus impétueux, le plus ardent, a jamais obtenu tant et de si beaux triomphes dans le gouvernement de l'Eglise, qu'en a obtenu, dans les soins du ministère pastoral, par la force de sa mansuétude chrétienne, le pacifique Grégoire dans les églises de Tivoli d'abord, et ensuite d'Imola : de sorte qu'on entendit maintes fois ces heureux fidèles s'écrier dans les transports de leur tendre reconnaissance : *Le Seigneur s'est plu à envoyer parmi nous un homme ayant l'intelligence de nos besoins, doux, pacifique, plein de douceur : Dominus dedit benignitatem* ; et sa vertu a fait renaître la paix du sein des troubles, et la sainteté du centre de la corruption ; *et terra nostra dedit fructum suum*. Mais ces victoires et ces conquêtes que la mansuétude de Grégoire a obtenues pour l'Eglise, ne sont que les précieux préludes de celles qu'il remportera, à l'aide de la même vertu, sur un plus vaste théâtre, puisque la droite de Dieu se l'est formé pour accomplir de plus vastes desseins de miséricorde. Pour réparer les pertes de l'Eglise universelle et pour le donner à cette Eglise, il opérera

(1) A l'époque où la république exaltait les esprits, il sauva du pillage et de l'incendie la ville d'Imola qui avait été abandonnée à ces deux fléaux.

des prodiges, mais seulement quand sera arrivé le jour, établi pour cet objet dans les décrets éternels : *Dominus dabit benignitatem.*

Et assurément, il n'y avait qu'un prodige des plus sensibles et des plus étonnants qui pût donner le très-doux Pie à la religion, car la pierre immobile du Vatican était déjà tombée au pouvoir de la profanation et du sacrilège. Les membres de l'auguste sénat pontifical, auquel il appartenait de donner à Pie VI un successeur légitime, étaient dispersés dans des contrées lointaines ou gémissaient sous le cruel despotisme du Directoire. L'Italie était opprimée par de féroces sans-culottes, chez qui l'avidité de la rapine et le désespoir du crime tenaient lieu de courage militaire. L'incrédulité qui, à défaut d'un centre d'unité pour la destruction du pontificat romain, caressait l'idée de la ruine entière du christianisme, s'applaudissait déjà dans les transports d'un enthousiasme insensé de la possibilité de voir, à bref délai, l'accomplissement de ses vœux sacrilèges, et publiait avec une insolente assurance qu'en la personne de Pie VI s'éteindrait la série des pontifes romains : et ce même pontife, dont les jours, prolongés miraculeusement par Dieu pour attester la barbarie de ses bourreaux, devenaient de plus en plus sombres et amers à la vue de tant de circonstances qui le faisaient presque désespérer d'avoir un successeur, dans les angoisses de son cœur désolé, faisait retentir l'air de ses gémissements ; et les tristes murs de sa sombre prison répétaient ces lamentables paroles : Grand Dieu ! quel sort on prépare à votre Eglise !

Mais ne craignez rien : eh ! qu'importe à Dieu que les nations, pour me servir de l'expression prophétique, se soient levées pour accomplir, dans les transports de leur rage, les desseins de folle impiété qu'elles ont médités (1) ? Qu'importe que les peuples et les grands aient associé leurs désirs criminels et leurs efforts ténébreux pour faire la guerre à Dieu dans la per-

(1) « Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? » (Ps. II, 1.)

sonne de son Christ, de son vicaire sur la terre (1)? La divine puissance, qui, du haut des cieux, règle les destinées de la terre, dédaignera leurs attentats impuissants et condamnera à la dérision de l'univers la démence de leurs projets stupidement combinés (2). Voici que, des extrémités les plus reculées du septentrion, s'abattent sur le midi les ministres de la fureur divine, *pour parler aux ennemis de Dieu le langage effroyable du courroux céleste, les mettre en désordre et en fuite avec la rapidité de la foudre (3) et changer la face de l'Italie.*

Voici donc les obstacles enlevés, les voies débarrassées pour ménager le congrès apostolique qui doit rendre à la religion son suprême pasteur, et le chef schismatique de l'Eglise grecque (4) prêtant la force de son bras pour rendre impossibles les schismes dont est menacée l'Eglise latine. Tous les intérêts politiques se taisent en présence du plus grand des intérêts religieux, celui de la nomination d'un monarque pour la chrétienté. Le premier des princes chrétiens (5) offre sa protection puissante au sacré Collège, réuni à Venise.

Les prédictions des prophètes de l'abîme sont confondues, les vœux criminels de l'incrédulité sont dissipés, les désirs ardents de l'Eglise sont exaucés, et Pie VII est proclamé. Mais, afin qu'il soit évident que la délivrance de l'Italie n'avait été ordonnée que pour le seul avantage de la religion, aussitôt que celle-ci eut obtenu son chef, la trombe effroyable de la guerre, qui devait produire tant de mal en Italie, revint se condenser sur son obscur horizon. Les triomphes ensanglantés des Vandales nouveaux reprennent leur cours destructeur, qui n'avait été détourné et suspendu qu'en faveur

(1) « Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum, et adversus Christum ejus. » (*Ibid.*, 2.)

(2) « Qui habitat in cælis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos. » (*Ibid.*, 4.)

(3) « Tunc loquetur ad eos in ira sua, et in furore suo conturbabit eos. » (*Ibid.*, 3.)

(4) Alexandre, empereur de toutes les Russies.

(5) François I^{er}, empereur d'Autriche.

de l'Eglise; et la révolution, triomphante à Marengo, renouvelle ses épouvantables conquêtes. Pour peu qu'on veuille ne pas s'obstiner à nier l'évidence, comment est-il possible de ne pas reconnaître dans l'ensemble d'événements si extraordinaires la main visible d'une providence supérieure qui dirige avec un empire absolu les destinées humaines, malgré le cours ordinaire des choses, à l'accomplissement de ses sublimes desseins? Comment ne pas s'écrier que Dieu, Dieu lui-même, a fait don à son Eglise du très-doux Pie VII : *Domini dedit benignitatem?* et comment ne pas s'abandonner à la plus consolante confiance que Pie est l'homme choisi pour l'accomplissement de ses sublimes destinées et pour faire fructifier abondamment par sa douceur le champ du Seigneur que l'ennemi du Saint des saints a dévasté : *et terra nostra dabit fructum suum?*

Cet illustre restaurateur de Sion va enfin mettre la main à cette glorieuse, mais difficile entreprise, non avec l'esprit impétueux et ardent d'Elie qui se présente, la foudre à la main, et qui la secoue sur les campagnes de Samarie, qui tonne et épouvante; mais avec l'esprit tendre, doux, conciliant de Jérémie, qui s'afflige des malheurs de Sion, qui caresse, gagne et réconcilie. Car il ne s'agit plus aujourd'hui, comme à l'époque d'un autre pontife, d'empêcher le troupeau catholique de s'égarer, mais bien de ressaisir la portion de ce troupeau qui s'est déjà égarée. Aux jours de Grégoire VII, le libertinage des grands ose profaner la sainteté du mariage et la pureté du sacerdoce chrétien; la cupidité brûle de s'enrichir de la propriété de l'Eglise, et l'ambition menace la liberté civile et religieuse de l'Italie (1). Grégoire le voit et en frémit,

(1) Tous les auteurs qui ont écrit sur les événements religieux et politiques du moyen âge sans que leur esprit fût préoccupé de préjugés luthériens, calvinistes, jansénistes, royalistes ou parlementaires, n'ont assigné aux guerres qui éclatèrent fréquemment alors, entre le Sacerdoce et l'Empire, que ces trois causes-ci : 1° la sainteté du mariage; 2° le maintien des lois ecclésiastiques et des mœurs sacerdotales; 3° la liberté de l'Italie. Ce fut pour ces objets précieux et non pour des intérêts particuliers que combattirent obstinément les pontifes et spécialement saint Grégoire VII,

et son zèle pour arrêter de si funestes attentats, lui inspire cette force de génie supérieur et imposant qui porte l'épouvante dans les cœurs, humilie, agite et assujettit les esprits (1). Aux jours de Pie VII, l'incrédulité, la révolte, le libertinage ont inondé l'Europe, comme un torrent que rien n'arrête dans l'impétuosité de son cours, et qui se répand sur les campagnes voisines.

Pie le voit, et il pleure ; et son zèle, pour compenser vis-à-vis de l'Église les pertes si nombreuses et si lamentables qu'elle a faites, lui suggère cette attitude pleine de mansuétude et ne respirant que la paix, qui, sans aliéner les esprits, pénètre, amollit, enchaîne, et fait aux cœurs une douce violence. Grégoire s'inspire de tout ce que le courage a de plus généreux et de plus ferme pour repousser, pour remuer, pour arrêter ; Pie s'arme de tout ce que la douceur a de plus insinuant pour attirer, pour gagner. La religion appela Grégoire à se poser sur les remparts qu'avait élevés son zèle, pour épouvanter les ennemis qui voulaient les escalader. La religion appela Pie à édifier, pour user d'une comparaison de

qu'avec beaucoup de raison, un homme d'État, célèbre contemporain, appelle *le plus grand Pontife entre tous ceux qui ont gouverné l'Église depuis saint Pierre*. L'ambition et la cupidité ne furent pour rien dans les plans qu'ils formèrent. Qu'on consulte, à ce sujet, le célèbre comte de Maistre dans son remarquable ouvrage *Du Pape* (t. 1, liv. XI, c. vii), où ce profond publiciste catholique traite cette importante vérité historique, avec une telle force de raisons et une telle abondance d'érudition non suspecte, qu'il est impossible de la révoquer en doute, à moins de repousser volontairement l'évidence.

(1) Aussi est-ce à ce pontife, aussi sublime que méconnu, que l'Europe doit l'observance des lois sévères de l'Évangile sur le mariage, à laquelle les grands prétendaient se soustraire ; le maintien du célibat ecclésiastique ; l'indépendance de l'Église et l'existence politique de l'Italie. On s'explique à merveille que l'Église gallicane lui ait fait la guerre jusqu'à lui contester l'honneur des autels, elle, qui, avec toutes ses libertés si prônées, n'a pu se garantir du despotisme que les parlements ont exercé sur elle durant deux siècles. Mais que cette même antipathie règne encore chez les Italiens qui, entre autres choses, doivent à ce pape d'avoir conservé une langue et un nom, c'est ce qui ne peut s'expliquer que par le despotisme que la France exerce sur les opinions de l'Europe, dont l'Italie adopte les systèmes, non-seulement sans avoir les mêmes motifs et les mêmes intérêts, mais tout en en ayant de diamétralement opposés.

saint Augustin, un pont de miséricorde entre Jérusalem et Samarie, et à tendre lui-même la main à ceux qui voulaient rentrer dans la cité fidèle. Tous deux, réservés par la Providence, dans des temps difficiles, pour des circonstances diverses, ont ouvert une série toute nouvelle d'événements et forment une époque glorieuse dans les fastes de la religion et du monde ; puisque Grégoire, par le prodige de sa force, a empêché les passions conjurées de faire de nouvelles conquêtes, et que Pie, par le prodige de sa douceur, a privé l'erreur de celles qu'elle avait déjà obtenues : l'un conserve, l'autre conquiert ; l'un assure l'empire de la justice, l'autre dilate celui de la foi ; l'un maintient la splendeur du sanctuaire, en en écartant le désordre ; l'autre en répare la perte, en en étendant l'empire. Divers, il est vrai, sont les systèmes, les plans, les sentiments qu'ils adoptent ; diverses les voies qu'ouvrent à leurs entreprises ces deux génies immortels ; mais, comme le but auquel ils visent, aussi bien que l'esprit qui opère en eux, l'esprit de sagesse surnaturelle est un esprit qui, veillant au maintien de l'Église, applique les remèdes propres à ses maux, et lui forme et lui envoie les héros qui doivent la soutenir : *Divisiones ministracionum sunt, unus autem spiritus qui operatur* (I Cor., xii, 6). *Dominus dedit benignitatem.*

Mais cette grâce, qui règle les mouvements du cœur du grand Pie, en illumine encore l'esprit ; car il est écrit que *Dieu se charge de diriger les esprits doux et pacifiques* dans la sagesse de ses divins conseils (1). On voit Pie presque oublier l'Europe, le monde, pour s'occuper de la France, comme si la vérité avait besoin de la France. Eh bien, oui ! voulant restituer ou conserver la religion à l'Europe, il fallait commencer par la rendre à la France. Cette nation, grâce au génie de sa langue, à l'esprit de son prosélytisme, à l'empire de ses modes, à la tyrannie de ses coutumes, à l'opinion qui s'attachent à son talent, à la séduction de ses charmes, exerce

(1) « *Diriget mansuetos in iudicio.* » (Ps. xxiv, 6.)

une grande magistrature, et, pour dire mieux encore, une sorte de despotisme sur les esprits européens. Les nations mêmes qui rivalisent de grandeur avec elle, ne peuvent s'empêcher d'en adopter les mœurs, les usages et d'en parler le langage ; le sceptre des opinions, l'empire des intelligences lui appartient. Toutes les forces réunies des autres peuples pourraient bien subjuguier l'Europe ; la France toute seule peut la révolutionner, en la faisant changer de sentiments, d'opinions et d'idées ; et, tandis que le peuple le plus faible et le plus misérable croirait se dégrader en adoptant les mœurs et les idées de peuples plus puissants, les peuples les plus puissants, au contraire, et les plus orgueilleux de leurs propres institutions, se prosternent pour rendre hommage même aux frivolités françaises.

Le philosophisme anglais et le fanatisme germanique ont pu imaginer la révolution qui, en ces derniers temps, a désolé la terre ; mais la France seule a pu la réaliser, et elle seule, aujourd'hui, peut la dépouiller de ses effroyables conquêtes, et elle s'y prépare avec le désintéressement et la magnanimité d'une grande nation. Ainsi donc, rendre la religion à ce peuple, destiné dans tous les temps (qu'on me passe cette phrase, à donner le ton à son siècle, n'était autre chose qu'en assurer la possession à l'Europe. Cette heureuse contre-révolution d'intérêt universel devait donc, à tous égards, fixer les sollicitudes, les préoccupations, les pensées du chef de la religion universelle.

Mais quoi ! rendre la religion à la France, et la France à la religion, grand Dieu, quelle entreprise ! Car qu'était devenue cette célèbre et illustre Eglise des Gaules, si féconde en héros, dans tous les temps ? Comme sa beauté native s'était soudainement évanouie et son éclat éclipsé ! Sous un symbole de prostitution, l'orgueil humain y avait été élevé à l'honneur des autels, paré d'un nom inconnu aux plus superstitieux des peuples païens, celui de déesse de la Raison (1). Cette nouvelle

(1) Par une loi du 10 novembre 1793, la Convention avait déclaré que la

et formidable divinité avait signalé son épouvantable pouvoir en immolant à chaque instant des centaines de victimes humaines; et son culte s'était établi avec le sang de cent mille ministres du sanctuaire. Les temples une fois détruits, les autels une fois renversés, tout rit chrétien une fois aboli, tout ce qui pouvait réveiller des souvenirs religieux une fois effacé, l'adoration de Jésus-Christ une fois réputée un délit; un déisme légal fut la seule religion de la France, puisque cette troupe de héros, que le zèle le plus pur et le plus généreux rendait intrépide en face de la fureur aveugle et de la basse cruauté du Directoire, était condamnée à opter entre la hache inexorable du jacobinisme et les sables ardents de la Guyane, en expiation du crime d'administrer aux fidèles, privés de tout secours spirituel, le confort des sacrements et les consolations de l'espérance.

Dieu et le roi, la religion et l'État même avaient disparu. Les ruines, comme s'exprime un moderne, étaient accumulées sur des ruines, et les souvenirs eux-mêmes étaient des ruines; et ce royaume, le plus beau (1) après le royaume du ciel, présentait l'image d'une cité dévastée, sur laquelle la haine du vainqueur a fait passer la charrue, que le so-

nation française cessait de reconnaître l'Être suprême. Le christianisme fut donc par cela même légalement proscrit. Les prostituées furent placées toutes nues sur les autels, reçurent l'encens dû au Saint des saints, et furent adorées sous le nom de déesses de la Raison. Cette époque fut celle de la plus cruelle barbarie. Et chose incroyable! la croix, signe d'infamie et de sang, qui fait cesser, à peine arborée au milieu des peuples, les sacrifices humains, et, avec eux, l'effusion du sang, est en France à peine renversée et remplacée par un signe de volupté, que le sang humain y coule par torrents. Robespierre, le monstre qui tyrannise la France, épouventé de tant d'horreurs, s'empresse de rappeler l'idée conservatrice de Dieu. Après six mois d'athéisme égal, il déclara lui-même que la nation française reconnaissait l'Être suprême. C'est ainsi que ces tyrans stupides donnaient et retiraient, suivant leur caprice la Divinité à trente millions d'hommes. Alors fut établie la théophilanthropie ou le déisme avec les pompes ridicules que le monde connaît. Il convient de confesser que le despotisme des peuples sauvages n'a jamais rien imaginé de semblable et que jamais l'homme n'a subi un état de dégradation plus révoltant.

(1) Ainsi Grotius appelle la France.

leil a cessé d'illuminer, et sur laquelle plane l'emblème d'une éternelle stérilité; et, comme dans la société, l'homme pervers qui viole l'ordre public est mis hors la loi, ainsi la France était en Europe comme une nation proscrite, anathématisée par les lois de tous les pays; semblable, dit un philosophe, à ces criminels fameux dont la fabuleuse antiquité nous a transmis le crime et le châtement, et que les païens regardaient avec une religieuse terreur, comme des victimes consacrées à la fureur des dieux, *Diis sacer*.

Toutefois, moins par la supériorité de sa tactique ou par la sagesse de ses généraux que par la terreur qui a coutume de précéder ses armées, l'indiscipline si redoutable de ses soldats et la témérité furibonde de ses chefs, la France menaçait d'envahir l'Europe. Si donc cette nation eût continué à gémir dans l'imposture du culte philosophique, *composé d'une couple de dogmes*, comme s'exprimait un de ses tyrans (1); si elle fût restée ce que l'avait faite la philosophie, sans autre morale que celle de ses passions, dégénérées elles-mêmes en appétits, sans autre Divinité que la *déesse de la Raison*, sans autre culte que le déisme, sans autre sacrifice que les hécatombes de victimes humaines, dont la philosophie, au nom de l'humanité, ensanglantait chaque jour l'idole de la volupté; si la France, dis-je, fût demeurée plus longtemps dans cet épouvantable état, par suite de cette manie furieuse avec laquelle elle a toujours prétendu, partout où elle a pénétré avec ses armes, établir ses institutions, ses mœurs, ses croyances, son culte, il était fortement à craindre qu'elle n'eût introduit dans des contrées devenues sa conquête, avec la contagion de ses désolantes doctrines, les fléaux, les crimes et les horreurs de son déisme sur les ruines mêmes du Christianisme. Et de quoi n'est pas capable le délire armé du pouvoir? *Le règne*

(1) « Je voudrais, avait dit un des membres du Directoire, une religion simple, composée d'une couple de dogmes. » Ce vœu insensé s'était plus qu'accompli en France où le Symbole était réduit à deux dogmes, moins deux; mais, hélas! ce symbole, dans ces fatales circonstances, pouvait devenir celui de l'Europe!

*de Dieu eût été ôté à l'Europe, pour être rétabli dans des contrées étrangères : et alors que serait-il advenu de la civilisation, et, pour dire plus encore, de la société européenne? Grand Dieu, quel abîme s'était entr'ouvert sous nos pieds! La pensée recule épouvantée devant une idée aussi désolante! Mais, non! Dieu a pitié de l'Europe et sauve la France. Dieu inspire des pensées de paix, de conciliation, de douceur à son auguste Vicaire : *Dominus dedit benignitatem*; et cette terre ruinée, porte des fruits abondants de foi et de vertu : *Et terra nostra dedit fructum suum*.*

Ce monarque pacifique déploya alors toute la magnificence, tout l'empire de sa prédominante bonté (1), sous les formes variées d'une longanime patience et d'une inaltérable douceur. Il ne croit pas avilir son caractère de pasteur suprême, en priant et conjurant hautement et ouvertement celui qui, en France, s'était emparé en maître des rênes abandonnées du pouvoir ; et par la persuasion et par la prière, il obtient de l'infidélité, des traités, et de la mécréance qu'elle entend parler de religion. En vain le génie de l'impiété crée des obstacles, ce que le zèle le plus énergique n'aurait pu se flatter d'obtenir, la mansuétude l'obtient.

O empire de la douceur chrétienne ! l'astuce est vaincue par la loyauté, l'orgueil des prétentions cède aux charmes de l'humilité, la perfidie se dissipe devant la candeur, la modestie triomphe de la licence militaire, la faiblesse impose à la force, la douceur conquiert la fureur, le vaincu commande au vainqueur : la mansuétude de Pie suffit à tout et triomphe de tout. On lui crée des embarras, il les aplanit ; on multiplie les difficultés, il les dissipe ; des prétentions insolentes s'imposent à lui, il les élude ; les intrigues se croisent, il les déconcerte ; on lui demande des sacrifices, il y consent. Pie ferme les yeux à toutes les considérations, fait taire tous les intérêts, sacrifie tous les usages ; *tout est dû à la France*, et les sacrifices, faits pour elle, sont le salut de l'Europe et du monde. Des

(1) « *Rex pacificus magnificatus est.* » (Ecc., *In nativ. Dom.*)

circonstances impérieuses réclament une nouvelle organisation de l'Église et du clergé : l'intérêt de la religion, en France, ce grand intérêt européen exige donc de notre pacifique héros, qui ne sut jamais contrister personne et que personne ne parut jamais réussir à contrister, le plus douloureux des sacrifices, celui de demander aux Évêques, les plus dignes de l'être, de se démettre de leur charge épiscopale. Victimes illustres de l'Église gallicane, martyrs vivants de la fidélité et du zèle pastoral, consentirez-vous à abandonner vos épouses, que vous pouvez avec raison appeler *épouses de sang* (1), et quel pouvoir y a-t-il sur la terre qui puisse vous persuader de la nécessité de ce divorce volontaire, et que la révolution, armée de tout ce qu'a de plus barbare la barbarie, et de plus cruel la cruauté, a vainement espéré d'obtenir ?

Or, ce grand acte d'obéissance, le plus glorieux, après celui d'Abraham, que la terre ait jamais vu pratiquer, et qu'avec une expression prophétique, je crois pouvoir appeler un *sacrifice de parfaite justice* (2) ; ce sacrifice, dis-je, Pie l'obtient par sa douceur, non moins imposante que victorieuse. Ah ! c'est ici le cas de dire que l'empire *de la terre*, pour en changer la face à leur gré, *appartient bien réellement aux hommes doués de mansuétude*, comme leur légitime héritage (3) ! Sans allumer la foudre ni faire tonner l'anathème, à peine cet homme plein de douceur, seul juge, comme successeur de saint Pierre, de ce qu'exigeait l'intérêt de l'Église, à peine, dis-je, a-t-il parlé que les pasteurs, après avoir édifié leur troupeau par leur patience et leur courage, croient devoir l'édifier par leur obéissance ; et, plus grands par leur docilité à l'égard de l'interprète suprême de la foi que par les tourments, soutenus pour la défense de la foi, au sacrifice de leurs biens, de leur réputation, de leurs vies, ils ajoutent le sacrifice de leurs cœurs, de leur zèle, de leur amour, de leur esprit,

(1) « Tu es mihi sponsus sanguinum. » (Exod., iv, 25.)

(2) « Sacrificate sacrificium justitiæ » (Ps. vi, 7.)

(3) « Mansueti hæreditabunt terram. » (Ps. xxxvi, 11.)

et je dirais presque, de leur foi, en déposant entre ses mains leur démission volontaire. Chose surprenante ! les vicaires du Fils de Dieu sur la terre, les plus illustres par leur zèle et par leur puissance n'avaient jamais exercé une plus grande et plus magnifique autorité que celle qu'exerce ce pasteur par l'empire de sa douceur. Le pouvoir pontifical, si avili dans ce dernier âge du crime, y est précisément exercé avec une majesté, avec une pompe et un succès sans exemple, et la Chaire éternelle, rendue à son antique splendeur, y est vengée.

Tous les vœux sont donc comblés, toutes les espérances sont donc réalisées, toutes les craintes sont donc dissipées. Le plus important, et, par les conséquences dont il est impossible de calculer la portée, le plus utile de tous les Concordats que le sacerdoce ait jamais conclus avec le pouvoir, est signé. Le grand pacte qui rend à la France désolée cette religion, à laquelle cette nation était redevable de quatorze siècles de prospérité et de grandeur, est publié au milieu des bénédictions des bons, des applaudissements de l'Église, des acclamations de la piété, comme une *bonne nouvelle*, et le peuple très-chrétien, misérable enfant prodigue, retourne dans les bras du père de l'Église universelle.

La constitution civile du Clergé, qu'une secte turbulente (1) avait inaugurée comme un monument de sa haine profonde contre l'unité, rentre dans l'infamie et dans le néant. Le schisme désolateur qui avait enfanté à l'Église un nouveau peuple de martyrs et qui retenait, divisés du centre commun, trente millions de chrétiens, s'éteint inopinément. Religion sainte, voici les jours de votre triomphe ! A peine le Catholicisme renaît-il de ses cendres, à peine le signe auguste de la Rédemption, signe de paix, de consolation, de salut, est-il arboré sur les ruines de l'idole de la prostitution, avide de carnage et de sang, que tout change d'aspect sur cette terre naguère si infortunée ! La hache du jacobinisme retombe fa-

(1) Le jansénisme, qui eut la part la plus active et joua le premier rôle dans l'épouvantable tragédie de la révolution française.

tiguée sur le sol, la dévastation s'arrête ; à l'ancienne et effroyable énergie qui créait le chaos et fertilisait la mort, succède une force nouvelle, qui féconde jusqu'aux ruines elles-mêmes. Les temples se relèvent, les autels se réédifient, le culte renaît, la hiérarchie se réorganise, les églises reçoivent leurs pasteurs, l'apostolat chrétien, source de paix et d'espérance, reprend avec de nouvelles entreprises ses anciens succès. La voix du ministre de l'Évangile console les oreilles des bons, attristés par les diatribes désolantes de l'athéisme et réunit les brebis qu'avait dispersées la tempête (1).

Le génie de saint Vincent de Paul, vif comme la foi, actif comme l'espérance, fort comme la charité, renaît de ses cendres pour consoler l'humanité dans tous ses genres d'infortunes (2) : le peuple revoit son Christ ; l'Église recouvre la plus noble portion de son troupeau ; Dieu revient habiter dans Sion. La France reprend ses rapports précieux de fraternité avec le monde catholique, rentre dans la grande famille européenne, et, avec le titre de très-chrétienne, de horde de larrons sacrilèges que l'avait faite l'impiété, elle devient une nation et s'assied au premier rang que la religion lui a assigné entre les peuples civilisés.

Avec le Christianisme on voit ressusciter également tous les sentiments de générosité et de tendresse qu'il est donné à lui seul d'inspirer. Les haines s'éteignent, les inimitiés se dissipent, les cœurs divisés se réunissent, et les victimes illustres de la fidélité, les martyrs de la religion oublient en-

(1) Après le concordat de 1801, diverses congrégations de missions, prosrites antérieurement par la Révolution, furent rétablies en France.

(2) Ce ne fut pas sous le règne de la Terreur et pendant que fonctionnait la hache de Robespierre, mais bien pendant les beaux jours de la philosophie régénératrice, que les filles de Saint-Vincent de Paul, consacrées au service de la religion et de l'humanité souffrante, dans les ministères les plus sublimes, furent traînées par les rues et publiquement battues de verges, par le souverain de la France (le peuple). Après le concordat, elles furent rétablies, et leur rétablissement fut un vrai triomphe pour la religion. On ne peut exprimer l'empressement qu'elles mirent à reprendre leur saint habit et leurs sublimes fonctions, pour faire des heureux, après avoir fait des ingrats.

tièrement l'horreur des maux qu'ils ont soufferts, embrassent leurs persécuteurs et leurs bourreaux, assez heureux de pouvoir à la fin pleurer librement au pied des autels du Dieu qui console. Et comment s'étonner de cette disposition de leur part, lorsque la conduite du Père commun, en cette mémorable circonstance, sert à tous d'exemple et de règle, et rappelle et persuade au bon Français que le chrétien est le disciple du Dieu qui pardonne? On voit Pie, cédant aux tendres sentiments de son cœur, tempérer, par la douceur, la sévérité des peines, prononcées par l'Eglise contre ceux qui rompent l'unité et déchirent la robe sans couture de l'Homme-Dieu. Se dépouillant presque de l'autorité du Juge, pour ne *se revêtir que des entrailles de miséricorde* et d'amoureuse condescendance d'un père tendre, sa bonté tire un voile sur le délire d'une époque à laquelle sa miséricorde a posé un heureux terme. Infliger la punition la plus légitime des erreurs qui s'y commirent, serait plus douloureux pour son cœur qu'il ne serait dur et humiliant aux coupables de la subir. Aux plus grands coupables il n'adresse que des paroles de bonté et de consolation, et conquiert ainsi la paix à l'aide de la douceur.

Ce n'est pas tout. Avec la France rentrèrent alors dans le sein de l'unité les provinces cisalpines que l'influence du Gouvernement français et la contagion de son exemple en avaient séparées; mais ce qui semble encore plus surprenant, c'est que la mansuétude de Pie ne dilata pas seulement, par ce célèbre concordat, l'empire de la religion en Europe, mais aussi dans les contrées les plus éloignées. Les missions évangéliques, à cette grande époque, furent étendues jusqu'à Alep, Alger, Constantinople et même jusqu'en Chine; et la bonne nouvelle et le nom de Jésus-Christ furent prêchés en Asie par les bouches mêmes qui, peu auparavant, eussent dû le faire oublier en Europe. Ah! il faut convenir qu'une mansuétude qui, sur la terre, recueille des fruits si précieux, ne peut descendre que du Ciel : *Dominus dedit benignitatem, et terra nostra dedit fructum suum!*

Mais le grand pacte, qui avait rendu légale, en France,

l'existence du catholicisme, n'avait pu réussir encore à y réveiller dans les cœurs l'antique enthousiasme. Pour cela il fallait une démonstration extérieure, extraordinaire, capable d'impressionner un peuple chez lequel les images tiennent souvent lieu de raisons et d'idées. Ce résultat si précieux, Pie VII l'obtient par son fameux voyage en France. Quel délicieux spectacle ! A l'apparition du chef suprême de la hiérarchie, la foi des Français se réveille, le sentiment s'enflamme et éclate en un précieux enthousiasme. Les peuples des contrées les plus éloignées viennent à sa rencontre et se prosternent à ses pieds sur son passage. La présence du Vice-Dieu sanctifie ces contrées, théâtre de tant d'horreurs et de sacrilèges. Pie les traverse au milieu des hosanna de la piété et des acclamations des peuples, et appelant sur ces mêmes peuples les bénédictions de la paix. Ce n'est pas tant Pie VII que la religion, dont il est le chef et qu'il résume en sa personne, qui, dans le char de son triomphe, traîné par l'athée, l'hérétique, le libertin et par le catholique, recueille avec majesté et douceur les plus humbles hommages, là où, quelque temps auparavant, il avait reçu les outrages les plus dégradants, les plus amers. Ce jour-là, la nation française, sous une forme frappante autant que publique et solennelle, accueille de nouveau, dans la personne du chef de tous les chrétiens, le christianisme dans son sein, religion sainte que, dans un moment de délire, elle avait, sous une forme non moins publique et non moins solennelle, répudiée et proscrite ; et à l'aide de ces hommages, rendus au représentant de ce Dieu dont elle avait naguère détruit les temples, profané les mystères, immolé les ministres, effacé jusqu'au nom, elle expie les sacrilèges dont elle s'est rendue coupable à la face du ciel et de la terre.

Qui peut compter les esprits rebelles, les cœurs encore hostiles à la vérité qui furent conquis à son empire par la seule présence de ce monarque pacifique ? Sa modestie dans l'exaltation, son humilité dans la grandeur, sa mansuétude dans le commandement, la sérénité de son visage, l'amabilité

de ses manières, l'attrait de ses discours, la simplicité de sa conversation furent une réfutation complète des dégoûtantes infamies qu'un siècle d'impudente philosophie avait vomies pour discréditer dans l'opinion publique le pontificat romain, et suffirent pour concilier, non tant à la personne de Pie qu'à la religion dont il était le chef, tous les sentiments et toutes les affections. Personne ne put se séparer de Pie, après avoir fixé le regard sur lui, sans se sentir meilleur. Ainsi donc le passage de ce conquérant pacifique est semblable à celui du plus grand des apôtres chrétiens, qui marchait, au dire de saint Jean Chrysostome, *en érigeant incessamment autels et trophées à la vérité* (1). Je ne sache pas qu'apostolat catholique ait jamais recueilli tant de fruits : et je ne saurais me représenter ce voyage autrement que comme la plus grande, la plus importante, la plus utile des missions évangéliques qui aient eu lieu dans ces derniers temps en Europe (2). Bien plus encore ! la présence de Pie obtint par la douceur que la France fasse respecter la religion, partout où cette nation porte la terreur de ses armes, et assure ainsi le libre exercice de la religion aux catholiques dans les contrées protestantes ; les phalanges françaises concilient aujourd'hui au catholicisme, et commandent en sa faveur ce respect dont elles sont pénétrées elles-mêmes, là où peu d'années auparavant elles propageaient un déisme insensé. Ainsi le Christ triomphe dans la personne de son auguste Vicaire, et la religion, en un

(1) « *Singulis horis tropæa erigens veritati.* » (Chrysost., *De Laudibus D. Pauli.*)

(2) Une personne, que l'auteur de cet éloge connaît intimement, ayant eu occasion à Rome de baiser le pied de Pie VII, en société d'un bon catholique français, affirme que le Saint-Père, ayant, avec sa bénignité accoutumée, choisi pour sujet de conversation son voyage en France, laissa échapper ces paroles : « On nous a blâmé pour notre voyage en France ; quant à nous, nous nous le rappelons toujours avec plaisir : notre présence dans ces contrées, comme un réveille-matin, y a réveillé dans le cœur des peuples la religion assoupie. » On voit, par ces paroles, que ce sublime Pontife, fermant l'oreille à toute considération terrestre, ne jugeait de la bonté de ses grandes actions que d'après l'avantage qui devait en résulter pour la religion.

seul homme, je dirais presque en un seul jour, se trouve vengée des outrages d'un siècle et des attaques de nations entières.

Et qui pouvait ne pas respecter une religion aux pieds de laquelle on voyait prosterné cet homme formidable qui avait vu se courber à ses pieds tant de souverainetés? et qui ne resta frappé d'étonnement en voyant le Vice-Dieu dans toute la magnificence de son rang, dans toute la majesté de son caractère auguste, lui placer une couronne sur la tête?... Mais je comprends ce que vous voulez m'opposer. Les partisans de la légitimité ne peuvent pardonner à Pie VII d'avoir couronné l'usurpation... Mais jusques à quand les grands faits sociaux de ceux qui dirigent les destinées du monde seront-ils appréciés, même par des hommes de jugement droit, avec la légèreté propre à la femme et à l'enfant? et jusques à quand la réalité sera-t-elle jugée sur les apparences? Ah! messieurs, ou je m'abuse grossièrement, ou Pie VII, en couronnant Napoléon, a rendu le service le plus important à la légitimité en Europe.

Peut-être ai-je dit une chose qui, à première vue, pourra sembler étrangère à mes sentiments, à mes opinions, à mes devoirs; mais je ne crains pas que le langage de la vérité puisse être pris dans ma bouche pour celui de la satire et de l'imposture. La voix de l'amitié, alors même qu'elle parle un langage sévère, a un je ne sais quoi de particulier qui la fait distinguer de la voix de la mauvaise foi. Ferme ment attaché par caractère, par conviction, par sentiment à ma religion, à mon prince, à ma patrie, mes paroles ne peuvent leur devenir suspectes, comme d'ailleurs elles ne l'ont jamais été. Et pourquoi le ministre d'une religion qui fait tout pour les peuples et pour les rois, ne pourra-t-il pas dire aux rois et aux peuples que, sans elle, ils chercheront en vain la sécurité et la paix? Mais revenons à notre sujet, et, nous élevant un peu plus haut par la pensée pour découvrir un horizon plus étendu dans le monde social, considérons les causes, même éloignées, qui préparèrent tout ensemble le mystère de justice et de miséricorde, dont l'Auteur Suprême de la société a voulu l'accom-

plissement en France, à l'époque dont il s'agit. Vous me pardonnerez une digression que l'engagement pris de justifier mon héros rend nécessaire.

Lorsque le robuste sauvage du septentrion vint mettre en pièces l'empire romain, déjà affaibli et corrompu, et en former tant de diverses et si peu importantes dominations, le souverain Pontife, aux mains duquel se trouvait réuni le pouvoir religieux tout entier, s'empara de ces nouveaux despotes; et, tantôt les caressant et tantôt les combattant, il entreprit d'appriivoiser ces féroces roitelets, et, visiblement établi de Dieu comme tuteur de la monarchie européenne encore dans l'enfance, il la dirigea de manière à en faire le prodige que nos yeux ont été à même d'admirer; et chose bien surprenante! en dehors du christianisme il n'y a que des maîtres qu'on tolère en frémissant. Les nations chrétiennes seules ont des rois qui sont chéris. Là seulement où a pénétré l'action puissante du souverain Pontife, le pouvoir a perdu ce qu'il avait d'odieux et est devenu une vraie *paternité sociale*. Mais cette entreprise, si ardue et tout à la fois si précieuse, n'a pu s'exécuter sans froissement, sans résistance; le moyen, d'ailleurs, *d'élever sans réprimer, et par cela même sans provoquer de l'opposition?*

Mais voici la grande différence entre l'action pontificale et les travaux de la philosophie. Le pouvoir pontifical a été quelquefois gênant et désagréable pour les souverains, mais il a toujours été le tuteur, l'ami et le principe conservateur de la souveraineté; tandis que la philosophie n'a fait que détruire la souveraineté, à force de flatter bassement les souverains. L'un, en combattant les passions des souverains, a exalté le caractère de la souveraineté; l'autre, en secondant les passions et en les caressant, en a dégradé le caractère. Celui-là ayant assujéti les princes à la seule autorité dont les prérogatives forment une partie de la révélation, avait soustrait le pouvoir et la dignité des princes aux caprices et aux passions de la multitude; celle-ci, au contraire, assujétit le pouvoir et la dignité des princes aux décisions, aux jugements

de la multitude, en soustrayant les princes à la dépendance d'une autorité unique et sacrée. La voix de la religion, en découvrant aux peuples l'origine céleste du pouvoir politique, avait fait des souverains autant d'images de la Divinité sur la terre : la voix de la philosophie, en donnant à ce même pouvoir une origine terrestre, en a fait autant de commis, autant d'agents temporaires du peuple. La souveraineté, en s'inclinant devant une autorité toute divine, trouva dans sa dépendance religieuse sa garantie et son indépendance politique; mais, en prêtant l'oreille aux doctrines séduisantes de l'erreur et en adoptant les systèmes, elle trouva des dangers imminents et l'esclavage politique dans son indépendance religieuse (1); ce fut l'hérésie de Luther qui bouleversa l'ordre en Europe. Ennemie de toute autorité politique et religieuse, elle dénonça aux souverains, comme antimonarchique, le pouvoir pontifical, puis dénonça au peuple le pouvoir monarchique comme antisocial. Ah! que ces leçons aussi ruineuses que mensongères, qui dépouillaient les princes et les peuples de la garantie qu'ils trouvaient dans une dépendance raisonnable, portèrent tristement leurs fruits chez les princes et chez les peuples! Il est vrai que les doctrines de Luther ne purent pas s'établir partout, mais son esprit d'aversion contre l'autorité pénétra partout. Les gouvernements, restés fidèles à l'unité catholique, se mirent, eux aussi, à considérer le pontificat comme un rival incommode; sans s'apercevoir qu'ainsi ils autorisaient les peuples à regarder aussi comme un rival incommode la monarchie. Depuis environ trois siècles on n'a parlé en Europe que des usurpations, du despotisme, de l'injustice de la puissance religieuse; mais hélas! pendant tout ce temps, on y a autant parlé des prétendues usurpations, du despotisme et de l'injustice de la puissance politique. Ce fut alors que naquirent ces disputes irritantes entre le Sacerdoce et l'Empire qui ont provoqué l'étonnement, le scandale,

(1) Toutes les nations séparées du Pontife romain tendent à la démocratie ou au despotisme, ou y sont déjà parvenues.

et excitent encore aujourd'hui les risées de l'hérésie. C'est à dater de cette époque qu'il fut permis aux fils de se révolter contre le Père commun, de tourmenter ses jours et de fouler aux pieds son autorité.

On vit la souveraineté dispenser ses récompenses et décréter des pensions à l'audacieuse et sacrilège impudence, dont l'habileté excellait à rendre odieux par des satires envenimées le Pontife romain. Malheureuse souveraineté! elle tarda peu à se voir obligée de lui décréter des gibets (1). La France avec le scandale de ses assemblées, avec le délire de ses chimériques libertés religieuses, arbora, la première parmi les nations catholiques, l'étendard de la rébellion contre la plus sacrée des autorités, elle voulut en limiter la juridiction, elle se rit de ses menaces, dédaigna ses anathèmes et, placée à la tête du catholicisme, elle entraîna aussi dans sa révolte les autres États catholiques; en sorte que presque tout le catholicisme politique ne fut qu'une vaste conspiration contre le Pontife. Mais la Providence, qui punit d'une manière sévère les délits commis contre toute autorité quelle qu'elle soit, parce que ces délits sont des attentats contre l'autorité conservatrice de l'ordre, et, en conséquence, des délits de lèse-société, voulut que les gouvernements trouvassent, dans leur liberté mensongère, leur propre châtement. La souveraineté européenne ne comprit pas que, née du christianisme et identifiée avec lui, elle n'a d'autre force que celle qu'elle en reçoit. Lorsque celle-ci se rit des anathèmes, les peuples à leur tour se moquèrent des baïonnettes. Les nations ne s'arrêtent jamais sur la pente de la révolte. Autorisées à se soulever contre une autorité, comment se résoudraient-elles à en respecter ensuite une autre? Du moment donc où le pouvoir se transforma en parti d'opposition permanente contre l'Église, il commença à perdre



(1) Les plus ardents détracteurs de Rome ont été ensuite découverts et punis comme jacobins. Ceux qui avaient flatté la souveraineté en France votèrent, quelque temps après, la mort de Louis XVI. Les vrais ennemis du pape ont été dans tous les temps les ennemis secrets des rois. L'histoire, sur ce point, ne présente aucune exception.

ce caractère divin (1) que lui avait imprimé la religion par les mains de son grand Prêtre ; et la doctrine, qui dans l'opinion des princes avait détrôné le Pontife, détrôna aussi les rois dans l'opinion des peuples. De la hauteur où les avait élevés la religion, ils furent précipités par terre. Les *filis du Très-Haut*, les représentants de la Divinité, Dieux eux-mêmes (2), ne devinrent que des hommes. L'anarchie put impunément fixer son regard féroce sur leur visage d'où avait presque disparu ce caractère divin qui les rendait invulnérables ; ils en furent réduits à demander à la terre ce pouvoir qui ne peut venir que du ciel, et, au moyen de traités temporaires, stipulés avec la révolte, ils durent abandonner une partie du pouvoir, afin que la multitude furibonde leur pardonnât de conserver l'autre : ignorant qu'une telle division du pouvoir, essentiellement un, est une aliénation illégitime et est elle-même un délit ; que la multitude ne fait jamais grâce à l'autorité et que, si elle parvient à lui commander, c'est pour l'obliger à monter sur l'échafaud. Les princes sur qui tombèrent ces effroyables châtimements ne s'en étaient pas rendus personnellement coupables ; ils ne furent pas punis comme hommes, mais comme souverains (3). Et comme la souveraineté euro-

(1) Au commencement de la révolution, Louis XVI fut obligé de se montrer au peuple le *bonnet républicain* sur la tête. Voici ce que dit à ce sujet le comte de Maistre : « Le bonnet rouge, en touchant le front royal, en a fait disparaître les traces de l'huile sainte, l'ancien prestige s'est évanoui, de longues profanations ont détruit l'empire divin des préjugés nationaux. Pendant longtemps encore, et aussi longtemps que la froide raison fera courber les corps, les esprits resteront dans l'attitude de l'hostilité et de la défiance contre la vérité. » (*Consid. sur la France*, chap. x.)

(2) « Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes. » (Psal., LXXXI, 6.)

(3) Un des plus grands mystères du monde moral consiste en ce que les *individus qui composent une famille, une dynastie, une nation, sont solidaires les uns des autres*. S'il était possible de pénétrer par la raison ce mystère, sur lequel s'appuie tout le gouvernement temporel de la Providence, il cesserait d'être un mystère : ce qui, toutefois, n'empêche pas que ce ne soit un *fait évident*, reconnu et attesté par le sens commun de tous les hommes et de tous les siècles, qui ont toujours observé et confessé que *les délits des pères sont punis dans leurs enfants (patres nostri peccaverunt, et nos iniquitates eorum portavimus)*. Toute famille, toute dynastie, et, à plus

péenne ne forme qu'une personne morale, elle fut dans ses membres plus ou moins durement traitée par la Révolution, selon les lieux où elle s'était rendue plus coupable. Ainsi donc, quand, par le forfait le plus énorme qui se soit jamais commis sur la terre, depuis le déicide des Juifs, le fils de saint Louis expira sur l'échafaud, ce ne fut pas seulement un mortel vertueux qui resta victime de la fureur des méchants, ce fut la puissance elle-même, image vivante du Dieu dont elle émane, ce fut le grand principe de l'ordre et de l'existence politique, ce fut la souveraineté européenne qui périt dégradée ; et un seul trône renversé fit par sa chute chanceler tous les trônes. Mais ici je ne dissimulerai rien. Le sacerdoce a eu

forte raison, toute souveraineté ne forme donc qu'une *personne morale* ; et le prince qui monte sur le trône, n'étant qu'un *membre* représentant de cette personne, en recevant des titres honorifiques et le droit à l'empire, en assumant sur lui les dettes de toute sorte, en devient responsable *in solidum*, et, en face du ciel et de la terre, s'impose l'obligation d'y satisfaire, attendu que *l'hérédité universelle s'accepte avec toutes les charges qui y sont attachées* ; d'où il suit qu'un prince souffre quelquefois des infortunes qu'il semble n'avoir pas personnellement méritées. Aussi n'est-ce point alors l'*individu*, mais la famille, la dynastie, la souveraineté, le sacerdoce, qui sont punis, à une époque, pour de grands crimes sociaux commis à une autre époque. Voltaire, en faisant remarquer que les révolutions, ces châtimens effroyables des délits sociaux, arrivent toujours sous des *princes débonnaires*, a énoncé un fait très-vrai ; et, en effet, dans ces derniers siècles, se sont produites en Europe des révolutions tout à fait inconnues aux siècles écoulés ; mais peut-être n'a-t-on pas encore observé que l'Europe n'a jamais possédé, dans d'autres temps, un choix de princes meilleurs que ceux qu'elle a eus en ces derniers temps, et dont elle jouit encore. On pourrait dire que la Providence a voulu ôter par là même tout prétexte à la révolte, mais on y trouve encore une raison d'un ordre plus élevé ; et cette raison se découvre incontinent, quand l'observation de Voltaire se traduit en ces autres paroles : « *La souveraineté est punie dans le temps où elle est exercée et représentée par les meilleurs souverains*, » puisque la proposition ainsi énoncée rappelle aussitôt à la pensée le grand principe chrétien sur lequel repose tout le christianisme, savoir, que *l'innocent seul peut et doit expier les fautes du coupable* ; ce qui, en réduisant la proposition à la portée de nos idées, équivaut à dire que celui qui a, doit payer pour *celui qui n'a pas*. Le ciel et la terre ont besoin de victimes pures et riches de mérites ; et aussi longtemps que ces victimes sur lesquelles doivent se réunir, pour être expiés, les torts d'une famille et d'une dynastie, etc., n'apparaissent pas, les vrais coupables semblent épargnés ; ce qui revient à dire : *les dettes d'une famille, d'une dynastie, etc., subsistent aussi*

aussi ses torts. La corruption du siècle profane ne s'était pas arrêtée devant le seuil du sanctuaire. Un certain air mondain, empreint de souplesse, d'intrigue et de dissimulation, s'y était, glissé frauduleusement pour défigurer la politique franche et courageuse, propre à l'Église. Le sacerdoce et l'empire, à force de se heurter, de se combattre, s'étaient en quelque sorte réciproquement affaiblis; aussi la chute de l'autorité royale avec le trône de France fut-elle suivie de la chute du trône temporel du pontife, dans l'emprisonnement sacrilège de Pie VI. L'ambition et la cupidité donnèrent lieu alors à des projets d'agrandissement et de conquête; espérances in-

longtemps qu'il ne se trouve pas une personne qui puisse et veuille les payer. Une victime pure et innocente put seule acquitter la dette universelle du genre humain; et des victimes pures et innocentes qui, représentant la victime universelle, héritent de son esprit et de ses mérites et dont les satisfactions sont, pour ainsi dire, par cela même divinisées, ces victimes, dis-je, peuvent satisfaire pour des crimes particuliers. De plus, la justice de Dieu ne se contente pas de victimes qui luttent avec la main qui les immole; le grand sacrifice qui réconcilia le ciel avec la terre ne fut pas infini dans son efficacité, seulement parce qu'il fut offert par l'Homme-Dieu, mais encore parce que de sa part il fut volontaire (*oblatus est, quia ipse voluit*). Or, cette disposition sublime à souffrir volontairement pour les crimes d'autrui, Dieu la donne dans une proportion convenable à ces victimes humaines que la justice choisit pour accomplir des expiations particulières. De là cet étonnant contraste que, tandis que le coupable se scandalise, se plaint, accuse la Providence des tribulations qui oppriment le juste; le juste, au contraire, qui en est accablé, en bénit le Seigneur et offre d'un cœur généreux le sacrifice que le ciel demande de lui; et l'honneur, le mérite et la récompense éternelle centuplée, réservée aux victimes propitiatrices des crimes d'autrui, les récompensent surabondamment de la douleur causée par l'immolation. *Les mauvais cesseraient d'exister, si les justes cessaient de souffrir.* Qui sait si la France, comme le fait observer le comte de Maistre, ne doit pas son existence au grand sacrifice de Louis XVI et de l'angélique Elisabeth, sa sœur? On ne peut nier, à en juger par le sublime testament de Louis, que sa grande âme se trouvait à ses derniers instants, toujours si redoutables, dans des dispositions tout à fait surnaturelles; et qui pouvait connaître, d'une part, les oblations secrètes, de l'autre, les acceptations? L'héroïsme qui s'offre, la miséricorde qui accueille, la justice qui efface, un cœur plein d'amour céleste, un esprit parfaitement humilié, le sang pur qui baigne l'échafaud? Quels rapports! quels abîmes! quels mystères! Mais n'entrons pas plus profondément dans ces considérations, pour ne pas humilier, outre mesure, la profonde et impudente frivolité du siècle.

sensées ! Ce n'était pas le temps de songer à de nouvelles acquisitions, quand le ciel avait déjà sanctionné la perte des anciennes. La Révolution, en effet, cet épouvantable fléau de la colère de Dieu, parcourut l'Europe avec la rapidité de la foudre et abattit tous les trônes. Après cette lamentable époque, plusieurs princes recouvrèrent le commandement, mais aucun d'eux ne régna. Aussi longtemps qu'il exista en France des consuls, il ne put exister dans le reste de l'Europe des monarchies stables. L'intérêt public de l'Europe exigeait donc que le trône de France, par l'influence duquel devaient être rétablis tous les autres trônes, fût d'abord rétabli lui-même. Mais le trône de France ne pouvait être restauré que par la main de la religion qui l'avait fondé (1). Aussi longtemps que le droit de Dieu n'aurait pas consacré de nouveau le pouvoir que l'impiété y avait profané, la France aurait continué d'être le siège d'un dictateur cruel, et non d'être le sanctuaire du trône de Charlemagne et de saint Louis ; et l'Europe elle-même aurait eu des dictateurs. Ainsi donc, pour le bien de la souveraineté européenne, il fallait que l'unité du pouvoir fût rétablie en France, par un fils de la révolution, d'une façon publique et solennelle, comme elle avait, d'une manière publique et solennelle, été détruite par les fils de la révolution : en un mot, Bonaparte devait être couronné. Pie VII, éclairé par une lumière divine (2), comprit que ce couronnement, interdit, en quelque sorte, par les prescriptions d'une justice ordinaire et privée, était toutefois réclamé du ciel, au nom des principes de justice générale, et qu'il tournerait à l'avantage des personnages mêmes dont, à première vue, il semblait léser les droits, et céda, non à des calculs humains et à des vues d'ambition personnelle, mais aux dispositions supérieu-

(1) Chacun sait, comme l'a fait observer Gibbon, que la monarchie française a été fondée par les évêques, qui l'ont formée, dit M. de Maistre, comme les abeilles forment leur ruche.

(2) La sainteté de la vie, les grâces qu'on dit avoir été obtenues de Dieu par la vertu des prières de cet excellent Pontife, rendent vraisemblable, en cette circonstance mémorable, une inspiration supérieure, ce dont ne doutent aucunement des personnes très-graves.

res et aux motifs d'un grand intérêt européen. Que si, dans la circonstance solennelle dont je parle, les esprits superficiels ne virent qu'un gendarme couronné, les esprits réfléchis y virent la monarchie européenne ressuscitée de ses cendres en ce jour. Pie VII ne consacra donc pas l'usurpation, mais rétablit la souveraineté; il n'institua pas une monarchie nouvelle, mais restaura l'ancienne, qui devait servir de soutien et d'appui aux autres; il ne couronna pas le fils de la révolution, mais l'agent, le vicaire de la légitimité. Oui, Napoléon Bonaparte relevait, préparait, consolidait, peut-être (1) sans y prétendre, un trône à Louis, qui, pour son plus grand bien, ne devait en prendre possession que très-longtemps après.

Si, d'une liberté effrénée, la France fût passée sous la domination paternelle de Louis, pleine encore des idées de désordre et de révolte dont l'avait imbue un siècle de philosophie, elle n'eût cessé de regarder comme tyran le père de son peuple et ne lui eût jamais pardonné l'exercice le plus légitime de l'autorité. Comme les factieux avaient eu besoin du peuple proprement dit, ou de la multitude, pour bouleverser l'Europe; ainsi en tombant de tout le poids de leur rage sur les classes aisées, ils avaient nécessairement épargné la multitude. Cette classe avait seulement vu la révolution; il convenait qu'elle en sentît et, pour ainsi dire, qu'elle en dégustât toutes les amères conséquences: à cet effet, un pouvoir exorbitant, une main pesante, un sceptre de fer devait s'appesantir sur elle pour la faire rentrer dans l'ordre, la former aux habitudes de l'obéissance, la réunir autour d'un centre d'autorité conservatrice et lui faire subir la dernière espèce de despotisme (2)

(1) Bonaparte donna vraiment à entendre aux amis de la légitimité qu'il n'avait en vue que de réunir les débris du trône de France et de le relever au profit des Bourbons; aussi les amis de l'ancienne dynastie lui prêtèrent-ils leur concours dans cette entreprise. L'assassinat du duc d'Enghien fit connaître que Bonaparte avait changé d'opinion, mais Dieu n'avait pas pour cela changé ses décrets.

(2) C'est une chose remarquable que la France, du moment qu'elle proclama la liberté, commença à subir l'esclavage le plus complet: toutes les diverses constitutions et les 15,000 lois, toutes d'urgence, qui furent alors fabri-

qui lui restât à expérimenter : le despotisme impérial, afin qu'elle aimât, en conséquence, davantage le sceptre paternel, à l'ombre duquel elle était destinée à vivre sous l'empire d'un descendant de saint Louis et de Henri IV.

A l'exemple de la France, les autres nations européennes, complices de sa révolte et victimes de ses délires, devaient, elles aussi, gémir pendant plus d'un lustre sous le joug d'un pouvoir usurpé, afin qu'elles aussi comprissent ce qu'elles avaient perdu, et ce qu'elles avaient recouvré dans la personne de leurs princes légitimes.

La révolution avait prêché à satiété que tout pouvoir vient du peuple; maintenant la révolution elle-même, dans la personne et par la bouche de Bonaparte, qui la représentait tout entière et qui, peu soucieux du vœu populaire, demande, avec une sorte d'importunité (peu importe dans quelles intentions), la *consécration pontificale*, la révolution, dis-je, fit, par cette démarche, en face du peuple qu'elle avait séduit, une rétractation solennelle de ses désastreuses doctrines et, par là, rendit un hommage public au grand principe conservateur de l'ordre, à savoir que *tout pouvoir vient de Dieu*. Les fils de la révolution travaillèrent alors en faveur de l'ordre, à l'aide des systèmes de l'anarchie, consolidèrent les trônes légitimes avec les armes de la révolte, rétablirent avec les doctrines de la licence populaire le principe monarchique et, à dater de cette époque, en préparèrent le triomphe.

Pie VII et Bonaparte, l'agneau et le lion, les deux hommes les plus opposés de caractère, de génie, de naturel, de mœurs et de sentiments, furent les grands instruments choisis de Dieu pour accomplir cette admirable régénération européenne (1). Bonaparte releva les trônes, et Pie VII les consacra

quées et détruites successivement, ne furent autre chose qu'un despotisme varié, il est vrai, mais ininterrompu.

(1) Cela a été dit en 1823, mais la souveraineté européenne que ces deux grands personnages avaient concouru à restaurer, n'ayant rien appris à l'école des malheurs qui l'avaient frappée, rendit vaine, par ses fautes, cette action restauratrice et se créa elle-même de nouveaux malheurs.

cra tous en un seul. Bonaparte rappela la souveraineté pros-
crite et Pie la réconcilia avec la société; par sa reconstitution,
l'un fournit le pouvoir, l'autre l'autorité; l'un agit avec sa
force prodigieuse, l'autre avec l'héroïsme de sa vertu et la
sainteté de son caractère. Ainsi, dans cette circonstance mé-
morable, le pouvoir pontifical fut ce qu'il a toujours été : *un
pouvoir vraiment constituant.*

Princes, vous ne vîtes rien de tout cela dans les grands
événements dont la France était alors le théâtre; vous ne com-
prîtes point alors ni ne pûtes comprendre qu'il s'agissait de
vos plus grands intérêts, que vos trônes se consolidaient et
que, sans cela, vous ne seriez pas ce que vous êtes!

Grand Dieu, combien profonds sont vos desseins dans le
gouvernement de la société, dont vous êtes l'auteur! Comme
vous vous servîtes de l'hérésie, qui est une vraie révolte dans
l'Église, pour consolider l'autorité religieuse, ainsi faites-vous
encore servir la révolte, qui est une sorte d'hérésie dans
l'État, pour consolider l'autorité politique. Vous dominez les
passions de la multitude et les faites servir à atteindre un but
tout opposé à celui auquel aspire la multitude. Elle s'est le-
vée en masse pour abattre le christianisme et la monarchie;
et le terme de cette longue lutte ne sera et ne pourra être que
le triomphe de la monarchie et du christianisme. Quant à
nous, déjà nous le voyons, tous les gouvernements popula-
ires sont disparus sous l'empire des doctrines populaires. Ja-
mais autant de monarchies n'ont été érigées qu'à cette époque
où une guerre implacable a été faite aux monarques; et les
républiques se sont évanouies au moment même où on s'obsti-
nait à ne vouloir que des républiques.

D'un autre côté, le christianisme, attaqué dans ses bases,
discrédité dans ses dogmes, persécuté dans ses ministres,
ressuscité de ses ruines apparentes, plus glorieux et plus fort,
et dilate son empire. Oui, partout où a pénétré le génie paci-
fique et doux de Pie VII, la religion a remporté de nou-
velles conquêtes; nouvelle conquête sur la politique par la
destruction de ces différends qui retenaient les nations ca-

tholiques, sinon en dehors, au moins sur le bord du grand cercle de l'unité, et que la modération et la sagesse des concordats a effacés; nouvelle conquête sur le désordre, par le choix de nouveaux pasteurs qui ont consolé les églises désolées par un long veuvage; nouvelle conquête sur l'erreur, par la manifestation et la dernière condamnation (1) des trames insidieuses d'hommes criminels qui, associés par l'enfer au mystère de l'iniquité, s'efforçaient, sous le masque de vertus menteuses, par des intrigues ténébreuses, des profanations sacrilèges, de séduire la bonne foi des simples et d'engager le peuple du Seigneur dans les voies de l'irréligion, du libertinage et de la révolte; nouvelle conquête sur l'imposture, par le rétablissement de cet ordre illustre qu'on affecte de faire croire dangereux aux rois autant qu'à la religion, tandis que la philosophie n'a voulu le déraciner que pour arriver plus facilement à détruire la religion et les rois, et qui, rappelé à une vie nouvelle, a repris les nombreux et précieux exercices de son apostolat; nouvelle conquête enfin sur l'esprit du siècle, par la résurrection des autres ordres religieux qu'une main profane avait dispersés pour enlever avec eux un soutien à la piété, des appuis à la religion, et qui vont chaque jour se multipliant, pour continuer à bien mériter de la société et de la religion (2).

(1) Ici on fait allusion à la fameuse bulle du 13 septembre 1821 contre les sociétés secrètes.

(2) La scandaleuse correspondance entre Voltaire, d'Alembert et Frédéric II, roi de Prusse, est, tout entière, la plus grande apologie des avantages que les religieux procurent à la religion. Plus de cent fois Frédéric répéta cette phrase : « Pour abolir la superstition christicole (la religion chrétienne), il faut commencer par abolir les religieux : ce sont les trompettes du fanatisme qui maintiennent la piété vivace dans le cœur des peuples. J'ai remarqué dans mes voyages que là où il y a des moines, les peuples sont plus attachés à la superstition. » Or, comme on sait que les sophistes entendent par *superstition* précisément la religion catholique, le plus grand apologiste des ordres religieux ne pourrait dire, pour leur défense, rien de plus que n'en dit leur plus acharné détracteur.

Sous le rapport de la politique, j'éprouve une vive satisfaction à transcrire, à l'honneur des ordres réguliers, un passage vraiment profond de M. le comte de Maistre :

Ce n'est pas tout. Dans les contrées protestantes, le génie si doux de Pie VII n'obtient pas des succès moins brillants que ceux obtenus dans les pays catholiques. Il y concilie à la religion, dont il est le chef, l'affection l'amitié des princes qui les gouvernent, il conclut des traités, il leur envoie des ministres, assure aux catholiques le libre exercice de leur religion et rapproche tellement de l'Église les nations protes-

« Toutes les fois, dit-il, qu'on peut soumettre les volontés sans opprimer les sujets, on rend à la société un service incomparable, en exonérant le gouvernement du soin de surveiller ces hommes, de les employer, *surtout de les payer*. Y eut-il jamais idée plus heureuse que celle de réunir des citoyens pacifiques qui travaillent, prient, étudient, écrivent, font l'aumône, cultivent la terre et *ne réclament rien de l'autorité*?

« Cette vérité est particulièrement sensible en ce moment où les hommes viennent en foule, de toutes parts, se jeter dans les bras du gouvernement qui, de son côté, ne sait qu'en faire. Une jeunesse impétueuse, innombrable, trop libre pour son malheur, avide de distinctions et de richesses, se précipite par essaims dans la carrière des emplois ; toutes les professions imaginables ont quatre et cinq fois plus de candidats qu'il ne leur en faut. Il ne se rencontrera plus en Europe, dans une cinquantaine d'années, un seul bureau où le nombre des employés n'ait été triplé et même quadruplé. On allègue que le nombre des affaires s'est accru ; ce sont les hommes qui créent les affaires, et aujourd'hui trop d'hommes se mêlent d'affaires ; ils s'élancent tout d'un trait vers le pouvoir et les fonctions, forcent toutes les portes et nécessitent la création de nouveaux emplois : *Il y a trop de liberté, trop de mouvement, trop de volontés déchaînées dans le monde*. A quoi servent les ordres religieux ? ont dit une foule d'imbéciles. Comment donc ! ne peut-on, par hasard, servir l'État sans être revêtu d'une dignité ? comptera-t-on pour rien l'avantage d'enchaîner tant de passions et de neutraliser tant de vices ?...

« Cent auteurs ont mis en lumière les nombreux services que l'état religieux rendait à la société ; mais je crois utile de le présenter sous un aspect peu remarqué et qui est cependant un des plus importants, c'est-à-dire comme le maître et le directeur d'une masse de volontés ; comme le suppléant inestimable du gouvernement, dont le plus grand intérêt consiste à modérer le mouvement intérieur de l'État et à augmenter le nombre des hommes qui n'ont rien à lui demander.

« Chaque jour, grâce au système d'indépendance universelle et à l'immense orgueil qui s'est emparé de toutes les classes, chaque homme veut avoir une fonction ou dans l'armée, ou dans la magistrature, ou dans la littérature, ou dans l'administration, ou dans le gouvernement. La société se perd dans le tourbillon des affaires, gémit sous le poids opprimant des écritures : la moitié du monde est employée à gouverner l'autre, sans toutefois y réussir. »

(De Maistre, *Du Pape*, liv. III, chap. VII.)

tantes qu'elles-mêmes sont devenues quasi catholiques, comme peu d'années auparavant les nations catholiques paraissaient être devenues elles-mêmes protestantes. Le catholicisme est devenu plus beau aux yeux de nos frères séparés, et ils tendent déjà les bras vers le père commun. Genève elle-même, le centre du fanatisme, le boulevard de l'erreur, l'asile de l'apostasie, a accueilli l'envoyé du très-doux Pie et a reçu son pasteur catholique. L'Église catholique, devenue plus respectable par la douceur de son auguste chef, se dilate, se propage, triomphe. Un moment encore, un élan que tous les intérêts rendent nécessaire, et le grand schisme européen est fini; les esprits y sont disposés, les esprits en ressentent un impérieux besoin; les peuples séparés y tendent de toute l'impétuosité de leurs désirs; et déjà ils attachent une idée d'honneur, de gloire, de grandeur à se trouver, eux aussi, réunis par les liens d'une même croyance, sous les auspices amoureux d'un même père; et ce qu'on n'avait pu entendre jusqu'ici sans horreur, est désiré avec transport. La mansuétude céleste dont, dans la personne de Pie VII, le ciel a fait don à la terre, a déjà recueilli des fruits abondants : *Dominus dedit benignitatem et terra dedit fructum suum*. C'est pour cela que Pie VII a non-seulement réparé les pertes de la religion, en en dilatant l'empire par sa douceur, mais qu'il en a, en outre, vengé les outrages, en en accroissant la gloire par sa douceur : prodige ineffable, sublime, étonnant que, bien que s'étant accompli de nos jours, nous avons peine à croire, même sur le témoignage de nos yeux : *Opus factum est in diebus nostris quod nemo credit cum narratur*.

SECONDE PARTIE.

« Le Pape et l'Église sont une seule et même chose, » disait un grand saint (1), « et quand il s'agit du souverain Pontife, ajoutait un sublime docteur (2), il ne s'agit de rien moins que du christianisme. »

En effet, puisqu'il a plu à son divin fondateur de l'édifier sur Pierre (3), il est clair que, Pierre une fois supprimé, le christianisme doit crouler comme un édifice dont s'affaissent les fondements sur lesquels il est assis (4). La rage antireligieuse du dernier siècle, comprenait parfaitement cela, et le comprenait peut-être mieux encore que la bonne foi de bon nombre de catholiques; en conséquence, toutes les attaques ont été dirigées contre le Vatican; on a fait en sorte d'en discréditer l'esprit, d'en obscurcir les vertus, de mettre en doute la stabilité et la durée du pontificat romain. Les plus grands génies en ont pris la défense et ont vengé la chaire éternelle des agressions de l'imposture et de la perfidie. Mais quel remède peut jamais guérir le préjugé religieux, quand surtout l'orgueil le fomenté? Ce que les esprits les plus profonds n'avaient encore pu obtenir par la force du raisonnement, Dieu s'est plu à l'accomplir sous nos yeux par le fait même des événements, et Dieu s'est servi de la mansuétude de son auguste vicaire pour opérer ce désabusement universel si précieux. Pie VII, par le prodige de sa douceur plus que les hommes

(1) Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*, lettre 49.

(2) « Etenim quâ de re agitur cùm de primatu pontificis agitur? brevissimè dicam, *De summa rei christianæ.* » (Bellarminus, *De summo pontifice*, præf.)

(3) « Super hæc *petram* ædificabo ecclesiam meam. » (Matth., xvi, 18.)

(4) « Cum de primatu summi pontificis agitur, id quæritur: Debeatne Ecclesia diutius consistere, an vero dissolvi et concidere. Quid enim aliud est quærere: An oporteat ab ædificio fundamenta remove, quam, an oporteat ædificium ruere. » (Bellarminus, *loc. sup. cit.*)

les plus éclairés et les plus profonds dans la science de la religion, a fait connaître à nos frères égarés le véritable esprit, la sublime sainteté, la fermeté prodigieuse du pontificat, et avec cela encore celle de l'Église catholique. Il en a enfin vengé les outrages et accru la gloire. Je dis d'abord qu'il en a fait connaître l'esprit.

Que ne peut-on persuader à des esprits imbus de préjugés et quelles énormités n'est pas capable d'adopter l'aveugle crédulité de la haine et de la malveillance? Tout ce que la mansuétude de Pie VII avait opéré, en vue seule de la religion, fut considéré comme l'effet d'une vile condescendance du Pontife, envers celui qui, avec son sceptre de fer, gouvernait la France; et les grands sacrifices, faits par Pie en faveur des plus grands intérêts, furent interprétés comme étant des hommages que la timide bassesse de l'Église rendait à un pouvoir formidable. Dans une mémorable circonstance (1), l'aveugle hérésie et le fanatisme politique furent entendus prêcher à l'Europe scandalisée : « que Pie VII, sur un signe de l'usurpateur, aurait, sans hésiter, expédié des satellites, lancé des bulles, pour soulever les catholiques contre les gouvernements établis. » Cette énorme extravagance, produit d'outrager, n'avait pas encore pénétré sur le continent européen, que le même pontife, si mal connu et si follement calomnié, forcé par l'ascendant de la terreur à entrer dans les vues du despote de la France contre l'Angleterre, répondit à ses sollicitations, par ces paroles mémorables, vraiment dignes du chef de l'Église universelle et capables, à elles seules, de faire connaître l'esprit de bonté et de paix qui lui est propre : *Je suis*, répondit Pie, *je suis* le père de tous les chrétiens, et ne puis parmi eux avoir des ennemis (2); et plutôt que de consentir à entrer dans une ligue dirigée contre l'illustre nation britannique, il se laisse dépouiller de son autorité temporelle,

(1) Dans les fameux débats du parlement d'Angleterre sur l'*émancipation des catholiques*, l'an 1805.

(2) Voyez la note du cardinal-secrétaire d'État, du 19 avril 1808, en réponse à la note de M. Lefebvre, chargé d'affaires de France.

rassasier d'opprobres, charger de chaînes et traîner captif dans des contrées éloignées.

Ce seul trait de la douceur paternelle de Pie VII fait rougir l'Angleterre. Convaincue qu'elle était que les chefs du fanatisme anglican, placés dans les mêmes circonstances, eussent été bien éloignés de montrer une semblable fermeté dans l'intérêt des nations rebelles à leur autorité et de s'imposer de tels sacrifices, elle jeta sur elle-même un regard de honte. Alors les préjugés les plus enracinés, les préventions les plus invétérées, les bandeaux les plus épais tombent et se dissipent. Le pontife romain, naguère objet d'horreur aux yeux de la nation anglaise, devient, aux yeux de cette même nation, un personnage grand, sublime, vénérable. Les injures se changent en louanges, les accusations en respect, la guerre en amitié, et l'image du chef de l'Église passe de la place d'infamie dans les galeries du monarque pour y servir d'ornement (1).

Le bon sens anglais, supérieur parfois à toutes les erreurs, connu, dans cette fameuse circonstance, l'esprit de l'Église catholique, esprit aussi tendre, aussi indulgent et aussi pacifique envers les personnes qui sont victimes d'erreurs qu'inoxorable envers les erreurs dont elles sont les victimes. Tous comprirent alors que le souverain pontife ne voit dans les hérétiques qu'autant de fils égarés, et non des ennemis : ils l'insultent, et il les prend en pitié ; ils le persécutent, et il les plaint ; ils en ont juré et ils en accélèrent la chute, et il les invite à la réconciliation, au pardon. Inflexible contre les doctrines criminelles qui ont arraché de ses bras tant de brebis, le pasteur universel ne se départ jamais de la tendre bonté

(1) Chaque année, à Londres, on brûlait sur une place publique le portrait du pape au nom de la tolérance universelle, bien qu'à Rome, cette Rome intolérante, on n'ait jamais brûlé l'effigie d'aucun souverain protestant. L'Église catholique n'aime pas les représailles ; mais cet usage barbare, ayant été aboli en Angleterre, le monarque de cette illustre nation a envoyé tout exprès un peintre anglais distingué à Rome pour peindre Pie VII, et le roi en a placé le portrait dans son cabinet. Quel changement de sentiments !

qu'il nourrit pour eux ; ils se réunissent sous l'étendard ténébreux de ses ennemis, ils ont pu oublier qu'ils sont ses enfants ; mais le pontife, en les comblant de tendresse, même dans le cours de leur apostasie, n'oublie jamais qu'il est leur père.

Et, en effet, image vraie du Sauveur qui, sur les collines de Jérusalem accueille avec un air de douceur charmante les plus désespérés d'entre les pécheurs, Pie VII revêtu de cette *grâce que Dieu répand dans tout l'extérieur des hommes doux* (1), humble et modeste sur le trône du Vatican, il ouvre son sein et les entrailles de sa tendresse paternelle, même aux plus perfides des hérétiques. Oui, les hérétiques de tous les pays furent toujours accueillis, dans la cité où Pie a son empire, comme dans leur propre patrie, et ils y trouvèrent défense, protection, égards sous le sceptre du père universel ; aussi, si, élevés dans la haine de l'Église romaine, ils en abhorrent les dogmes, ils ne sont plus maîtres d'en haïr le chef, et, bien plus encore, l'admiration qu'ils ressentent fait expirer dans leur cœur leur injuste antipathie contre l'Église. Les loups deviennent plus doux à la vue de l'agneau. L'esprit peut encore être rebelle, mais le cœur est subjugué. « Non, disait l'un d'eux, en se rendant à Rome (2), on ne sent pas dans son cœur ce vide plein d'angoisses et cette défaillance d'esprit qui vous avertit que vous êtes en pays étranger : là le cœur est parfaitement tranquille, comme dans le séjour de la confiance, *tant le pontife y exerce dans toute sa plénitude sa paternité universelle!* » « La présence de Pie, dit un autre personnage (3), m'a enchanté : j'ai trouvé dans le Souverain Pontife moins un souverain qu'un père : j'ai demandé plusieurs fois à ce vénérable vieillard sa bénédiction, et elle a répandu en moi une nouvelle vigueur. » Ainsi

(1) « *Et mansuetis dabit gratiam.* » (Prov., III, 34.)

(2) Bonnet, *Essai de l'art de rendre les révolutions utiles.*

(3) Le prince d'Hardenberg, ministre de Prusse, venu à Rome pour conclure un concordat avec le Saint-Siège en faveur des catholiques, concordat conclu, en effet, en trois jours.

l'hérétique, conquis par la mansuétude de Pie VII, emportait au sein de sa patrie, avec de l'admiration pour le chef, de l'estime pour l'Église catholique, vis-à-vis de l'esprit de laquelle l'aveuglement n'était plus possible. Les ennemis du pontife en deviennent dans leurs pays des panégyristes, et les fils de l'erreur sont transformés en apôtres de la vérité; la mansuétude de Pie a fait connaître l'esprit de l'Église romaine; ajoutez qu'elle en a rendu sensible la vérité.

Peut-être n'y eut-il jamais au monde un homme chargé par la Providence de missions plus opposées entre elles que celles auxquelles, sans s'en douter, fut appelé Napoléon Bonaparte, fils de la révolution. Son but unique n'était autre que d'en réaliser les systèmes, les vœux, les desseins; mais en cela, et peut-être à son insu, il était le grand exécuteur des hauts desseins de Dieu qui voulait par lui punir les peuples, mais conserver la société, menacée de dissolution; donner aux souverains d'effroyables leçons et consolider la souveraineté; affliger les ecclésiastiques et rendre plus évidentes la vertu et la solidité de l'Église. Il réunissait en lui-même un double caractère, et, sous certains rapports, il peut être considéré comme le Cyrus et l'Antiochus, l'Attila et le Charlemagne des temps modernes, le persécuteur et le soutien du peuple de Dieu; l'aveugle instrument, en un mot, de cette main suprême qui, dans les grands châtimens, prépare de grandes miséricordes et qui, selon l'Écriture, *ne blesse que pour guérir, ne dépouille que pour enrichir, n'humilie que pour glorifier, ne précipite dans l'abîme de la tribulation que pour élever ensuite au séjour de la joie*, qui ne mortifie que pour rendre à une vie nouvelle. Sans cette distinction, on n'arrivera jamais à se former une idée juste de cet homme extraordinaire, de cet homme de mystère, et lui-même un mystère. Or, cette double mission de sévérité et de miséricorde, il l'a accomplie fidèlement, surtout à l'égard de l'Église catholique: ainsi la persécution qu'il dirigea contre les ministres de l'autel tourna à la plus grande gloire du ministère, et l'humiliation et l'oppression dont il accabla le chef des

ecclésiastiques, tourna, sans qu'il pût aucunement le prévoir, à l'avantage tout particulier de l'Église, puisqu'il en fit connaître toujours et plus évidemment la vertu.

Oui, la persécution qu'il suscita contre le doux Pie VII, fut une persécution féroce; car cette expression profondément cruelle qu'une rage bestiale put seule suggérer aux monstres infernaux qui couvrirent la France de massacres et d'échafauds, cette expression dont se servait la philosophie pour ordonner avec une froide barbarie la tuerie lente et sauvage des prêtres du Seigneur, disant aux instruments furibonds de sa férocité : *Pour vaincre la résistance des prêtres, désolerez leur patience*; cette expression, dis-je, fut particulièrement appliquée à la personne du chef de l'Église dans toute l'énergie de la lettre. Le despote de l'Europe, désespérant de vaincre, par des promesses ou par des menaces, la constance de ce héros chrétien, ordonna précisément aux vils satellites de ses folies d'en désoler la patience par des amertumes et des chagrins d'autant plus poignants qu'ils étaient plus lents. Chaque jour, le souverain prêtre voit se consommer un attentat nouveau contre son double caractère de pontife et de monarque, et s'offrir à lui le calice de la tribulation, afin que, bugoutte à goutte, son amertume en soit accrue. Le saint Père et souverain voit donc par une injustice atroce occuper ses pacifiques domaines; il voit des magistrats vénérables, emprisonnés ou bannis, expier dans de sombres prisons le crime honorable d'avoir été fidèles à leur prince et à Dieu; il voit des pasteurs zélés, arrachés de leurs sièges et des bras de peuples dont ils étaient la consolation, les délices et le soutien: il voit les princes augustes de l'Église séparés violemment du souverain dont ils étaient les conseillers et les appuis: il voit ses plus fidèles et ses plus intimes familiers ravis à sa personne: il voit son peuple, accablé de contributions énormes et décimé par de cruelles conscriptions: il voit son armée pacifique dissoute; il voit les archives de l'Église romaine livrées pour ainsi dire au pillage, les sources de la piété publique taries: il voit enfin renaître ces jours de cruauté et d'injustice sur lesquels

Job répandait alors des larmes de si amère douleur, lorsqu'il s'écriait: *O forfait, ils ont détruit tout ce qui était le soutien et la consolation du pauvre, et juré l'oppression et l'esclavage des hommes doux et pacifiques dont la terre doit le plus s'honorer* (1), et il voit à un terme rapproché le moment où on attentera à ses jours précieux, et, comme il se préoccupe de tous et se souvient affectueusement de tous, ainsi il ressent en lui les peines, les émotions, les vexations que chacun éprouve individuellement en lui-même. D'autre part, la sollicitude de toutes les églises, privées de leur chef et maître, et la douleur de voir le troupeau dispersé, après la disparition du pasteur, lui déchire le cœur; et cet amas d'iniquités, de profanations, de sacrilèges qui se commettaient dans toute l'Europe et qui, comme des torrents débordés, pour user d'une expression prophétique, tombait d'aplomb sur son cœur qu'il plongeait dans un océan d'amertume et de confusion (2), et, dans cet état de désolation, l'unique consolation qu'il se permet, consiste à renouveler plusieurs fois, chaque jour, le sacrifice de sa vie pour épargner à ses peuples et à l'Église les malheurs qui l'oppriment; tant il est éloigné de vouloir éviter les attaques de la persécution.

Aussi la piété de Ferdinand, notre auguste monarque, eut-elle tout le mérite de l'offre sans le plaisir du résultat, alors qu'ayant trouvé le moyen de soustraire l'auguste personne du chef de l'Église des serres des monstres qui en menaçaient la vie, il lui envoya offrir passage et asile en Sicile (3). Ah!

(1) « *Subverterunt pauperum vias, oppresserunt pariter mansuetos terre.* » (Job, xxiv, 4.)

(2) « *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* » (Ps., xvii, 5.)

(3) Cette importante ambassade fut confiée par Sa Majesté au zèle et à l'habileté du célèbre père don Gaetano Angelini, qui se trouvait alors en Sicile, revêtu de la charge de procureur général de la Compagnie de Jésus pour le rétablissement de son ordre dans ce royaume. Ce religieux s'embarqua sur un vaisseau de guerre anglais que le ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique avait mis gracieusement, par ordre de son gouvernement, à la disposition de Sa Majesté Sicilienne, pour une si précieuse expédition. Le bâtiment étant arrivé dans les eaux de Fiumicino, le père Angelini, suivant les instructions reçues de Sa Majesté, fit mettre à terre le révéren-

non, il fallait que le monde connût la sainteté de l'Église catholique dans la vertu de son chef. Ainsi, « Remerciez, répondit Pie aux envoyés de notre souverain : remerciez le religieux roi Ferdinand, assurez-le de la gratitude dont mon cœur est pénétré. Dieu le récompensera de ce trait de piété, et du vif intérêt qu'il prend à la conservation de la liberté et de la vie du chef de l'Église. Mais je ne donnerai pas aux fidèles, dont je suis le pasteur, l'exemple d'une timidité qui fait la persécution; la violence seule pourra m'arracher à mon siège et me ravir à l'amour de mon peuple. » Et la violence, en effet, fut employée pour exécuter le crime horrible de l'arrestation du plus doux des hommes, du plus saint des princes, du plus auguste personnage de l'univers.

Déjà ils en escaladent le palais, déjà ils profanent la majesté de l'Église dans son asile sacré. Ces loups affamés se pressent déjà en foule auprès de ce doux et inoffensif agneau, déjà ils s'emparent de lui; et Pie, que fait-il? que dit-il? Ah! messieurs, alors seulement qu'on veut lui arracher brutalement le fidèle Pacca, placé à côté de lui, cet illustre compagnon de ses sublimes infortunes, alors seulement Pie fut vu s'armer de toute l'attitude et de toute la majesté du souverain et s'élançer intrépidement au milieu d'une bande d'hommes

dissime père Procida, Mineur réformé, homme de grande habileté et de grand courage, et connaissant parfaitement Rome, et lui confia les dépêches de Sa Majesté pour le Saint-Père et pour plusieurs éminents cardinaux, et ses lettres particulières pour toutes les personnes qui pouvaient influer sur l'heureuse issue de cette affaire. Le père Procida, travesti en séculier, fit à pied le trajet de Finmicino à Rome, déjoua la vigilance des gardes françaises, pénétra dans Rome en plein jour, visita les cardinaux et le Saint-Père, remit les dépêches et les lettres, en reçut les réponses, puis s'en retourna avec la même assurance, avec la même adresse, au rivage, où, comme il avait été convenu, il trouva le bateau qui le recueillit et le porta à bord du vaisseau anglais; et tout cela se fit sans que personne, ni sur ces entre-faites, ni dans la suite, ait rien su de cette tentative. On doit révéler, à la louange de la piété de la reine, qu'elle remit au père Angelini ses plus riches tapisseries pour en décorer l'appartement destiné au Saint-Père dans le vaisseau où il devait s'embarquer. Ces détails, l'auteur les a pris dans l'histoire de cette expédition, écrite par le père Angelini et qui n'est pas encore imprimée.

armés, pour arracher son ministre fidèle, des mains de ces monstres qui, stupéfaits à la vue de ce courage surhumain, n'eurent pas celui de le lui disputer : ce fut alors la pacifique brebis qui ravit l'agneau aux griffes de loups. Mais quand il s'agit de le faire lui-même prisonnier pour la plus juste des causes, il va alors au-devant de ceux qui lui apportent des chaînes, et, sans se troubler à l'aspect de tant d'armes, en face de tant d'ignominie et de danger pour sa personne, véritable image du divin Pasteur, oublieux de lui-même et tout plein de sollicitude pour ses chers amis, d'un air de majesté et tout à la fois de douceur, comme le Sauveur dans le jardin. « Si c'est moi que vous cherchez, leur dit-il, faites prisonnier le souverain, mais ne touchez pas ses sujets : telle est ma volonté : *Sinite hos abire* (JEAN, XVIII, 8) ; » et ainsi il assure le salut des siens. Ce n'est pas assez ; il assure en même temps la vie des misérables auteurs de cet outrage aussi amer que sacrilège ; il retient l'impétuosité du zèle de ces braves qui, veillant à la garde de son auguste personne (1), ne peuvent souffrir paisiblement qu'on l'arrache à leur affection, et se préparent à réprimer par la force l'attentat qu'on essaie de commettre sur leur souverain, ou à mourir pour lui : « Non, leur dit-il, comme autrefois le Christ aux apôtres, enflammés du même zèle dans une circonstance toute semblable, que personne aujourd'hui n'emploie ni la résistance ni les armes pour s'opposer à leur dessein, que je boive jusqu'à la lie le calice amer que le Père céleste m'offre par leurs mains : » et il se livre lui-même à leur pouvoir. Mais juste ciel, sera-t-il vrai qu'un homme qui pense ainsi, qui parle ainsi, soit destiné à devenir la victime des traitements les plus cruels et que tant de mansuétude, unie à tant de grandeur, tant de courage, uni à un amour si calme et si tendre, ne suffisent pas à apprivoiser ces bêtes féroces?... Superbes Philistins, oui, venez admirer l'issue de votre triomphe sacrilège, assouvissez votre haine en couvrant d'outrages

(1) La garde suisse.

le nouveau Samson, ou plutôt venez apprendre ce que c'est qu'un pontife chrétien digne de ce nom. Le calme, la mansuétude, la douceur mêlés à la majesté, au courage; la physionomie, le regard, l'attitude, tout en lui annonce le souverain et nullement le prisonnier : les paroles de bonté, de paix sont les seules armes qu'il oppose à l'injustice, à la violence; et toutefois son coup d'œil fait trembler et remplit d'une horreur sacrée ces lions avides de proie et habitués au carnage, et leur commande des hommages.

Dieu attend de la France de grandes choses. La Providence semble en quelque sorte exclusivement occupée de cette nation privilégiée. Elle revoit une autre fois son Pie, mais dans une attitude bien différente de celle dans laquelle elle l'avait vu précédemment. Il y était venu alors en pontife pour consacrer le pouvoir; aujourd'hui il vient pour être la victime du pouvoir qu'il a consacré. Elle le vit, la première fois, dans toute la majesté du souverain, aujourd'hui, elle le voit dans tout l'abaissement du prisonnier. Ce spectacle était dû à la France; il fallait qu'elle étudiât ce grand prototype des vertus chrétiennes sous tous les aspects. Il fallait qu'elle vît, mises en action, les doctrines de la religion chrétienne dans la personne du chef de cette même religion; et en effet, elle déploya alors dans la conduite de son héros toute sa sublime simplicité et montra ce qu'elle est capable de produire dans l'homme d'extraordinaire et de grand. La France avait admiré en Pie VII l'abaissement volontaire et l'humilité dans la grandeur : elle devait aussi en admirer la grandeur et la majesté dans l'humiliation et dans l'abaissement. Il n'était pas encore arrivé, le temps où le Dieu fort qui répand le calice de sa fureur sur l'Égypte devait faire connaître au Pharaon nouveau l'impuissance de ses phalanges aguerries; mais bien celui de montrer le Dieu des vertus, pour découvrir au Français séduit, l'insuffisance, l'injustice, l'imposture de la philosophie qui l'a fait errer. C'est pour cela que le nouveau Joseph semble abandonné de Dieu à la fureur du crime. Après avoir traversé les Apennins et les Alpes, marquant son chemin de chutes, à travers les sommets

escarpés et les sentiers détournés ; accablé d'incommodités, usé par l'âge, affaibli par les infirmités, abattu par les angoisses que lui occasionnait l'état de l'Eglise, qu'il lui est interdit de gouverner, de consoler, d'instruire, il arrive agonisant sur les hauteurs du mont Cenis où il reçoit les dernières consolations de la religion. Toutefois le terme de ses jours précieux n'est pas encore arrivé. Sa vertu est réservée à de nouveaux combats, à de nouveaux triomphes ; ensuite, à peine relevé de la prostration mortelle où il était tombé, et, comme pour le remettre des épreuves qui avaient pour ainsi dire consumé sa vie et des amertumes dont était inondé son cœur, il est jeté dans une obscure prison.

Ce ne sont pas cependant, il faut le reconnaître, les violences, les tourments, les traitements brutaux, les affronts, les injures, poussés au point de menacer les jours précieux du pontife, qui constituent la partie la plus douloureuse et la plus cruelle de son long martyre. Ces peines diverses ne sont pas pour le Saint-Père sans quelque adoucissement. La piété industrielle des vrais Français, malgré la sévère surveillance des persécuteurs, trouva le moyen d'en diminuer la rigueur. Bonaparte lui-même, par un contraste de sentiments qu'il ne savait s'expliquer à lui-même, ordonne que le pontife soit vexé de toutes manières, et tout aussitôt se montre satisfait d'apprendre qu'on lui prodigue des consolations ; il redouble de vigilance, et dissimule en paix le tort de ceux qui l'éludent ; il veut qu'on le prive de tout, et il ne s'irrite pas du zèle et de la charité qui le mettent à même de ne manquer de rien ; il se dépite de ses refus et admire sa fermeté. Il le maltraite et il l'honore ; il l'éloigne de sa personne et il l'appelle ; il le comble d'éloges et le vilipende ; tantôt il s'intéresse à sa vie, et tantôt il s'impatiente de le voir encore vivre ; il le hait et il l'aime (1) ; son existence le gêne, mais une force invisible l'oblige à la respecter.

(1) Dans divers entretiens que Bonaparte eut avec le cardinal Fontana, il exprimait la confusion de ses sentiments envers l'auguste personne du Pape ;

Ce ne sont donc pas les peines qui affligent son corps et le danger auquel est exposée sa précieuse existence, je le répète, qui forment la partie la plus dure de son martyre. Ce qui le navre le plus, c'est d'être environné par l'astuce, combattu par la perfidie, qui, par de fallacieux conseils, par des subtilités étudiées, l'engage entre des extrêmes également périlleux. Aujourd'hui on lui offre, sous le rapport religieux, des avantages qu'il doit accepter par devoir, mais on y associe des menaces qui doivent produire une ruine immense, menaces qu'il ne peut mépriser sans crime; demain on lui propose des arrangements qu'il ne peut accepter sans danger, ni refuser sans outrage. Dans des alternatives si cruelles, Pie n'a ni un ami qui le console ni un conseiller qui dissipe ses doutes, son trouble. Qui peut exprimer les combats intérieurs, les longues réflexions, les incertitudes pleines d'angoisses qui l'assiégeaient lorsqu'il devait porter une décision sur le sort de tant de millions d'âmes, confiées à sa sollicitude par Jésus-Christ? Grand Dieu! permettez-vous donc que la sainteté devienne la victime du crime, que l'astuce l'emporte sur la bonne foi? *Souvenez-vous du nouveau David opprimé et de sa mansuétude méprisée* (1). Levez-vous dans la puissance de votre bras pour le salut de vos âmes, douces victimes de la férocité: *Salvos fac omnes mansuetos terræ* (Psal. LXXV, 10).

Oui, le Seigneur, comme il l'a promis (2), lui indique les conseils qu'il doit prendre, les voies qu'il doit suivre, les partis auxquels il doit s'attacher. En effet, Pie, fidèle d'abord à l'oracle de l'apôtre, n'abhorre rien plus que la dureté, qui, loin de trancher les difficultés, ne fait que les éterniser et en faire

tantôt il lui disait: *Le pape est bon, mais vous autres moines vous le rendez mauvais: le pape a des entrailles de père; et tantôt il reprenait: Père! beau père, qui excommunie ses enfants!* On voit par là que l'excommunication avait frappé son imagination, mais que son cœur n'était pas étranger à tout sentiment d'estime.

(1) « Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus. » (Psal. CXXXI, 1.)

(2) « Docebit mites vias suas. » (Psal. XXIV, 9.)

naître de nouvelles ; et, plein d'une douceur angélique en face de l'orgueil, et de flexibilité pour tout ce qui porte l'empreinte de la raison et de l'équité, patient dans les continuel dégoûts qu'on lui suscite, il s'étudie, par des plaintes modestes, par de tendres remontrances, à ramener à de plus sages desseins ceux qui font la guerre à la vérité (1).

Mais si la mansuétude de Moïse forme le vrai caractère de Pie VII, et, pour ainsi dire, le fond de sa nature, il n'est cependant pas étranger au zèle ferme et intrépide d'Élie ; non, sa bonté ne serait pas une vertu céleste, si elle s'établissait sur les ruines des autres vertus. La douceur de son cœur ne diminue en aucune façon son courage ; sa condescendance n'altère pas sa fermeté ; il sait céder et résister, condescendre et commander, respecter et imposer ; par conséquent, autant il est prompt à sacrifier ses intérêts personnels à la religion, autant il est loin de sacrifier les intérêts de la religion aux considérations humaines ; et cet homme, dont le soin constant est de n'offenser jamais personne, n'abhorre rien tant que cette sacrilège connivence qui se concilie l'approbation et l'estime aux dépens du devoir. Aussi, à peine les circonstances semblent-elles l'exiger, c'est-à-dire quand, après avoir épuisé toutes les mesures, inspirées à sa bienveillance, par sa douceur, il se sent manifestement appelé à garder intact le dépôt sacré de la foi qui lui est confié, à réprimer l'audace qui veut le soumettre à une illégitime subordination, à imposer à la rapine qui veut dépouiller l'Église d'une souveraineté précieuse (2), à combattre la licence des passions qui,

(1) « Servum autem Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes, docibilem, patientem, cum modestiâ corripientem eos qui resistunt veritati. » (II Tim., II, 24, 25.)

(2) Cette parole *précieuse* convient, dans toute la force du terme, à la souveraineté temporelle du Pape, la seule qui, dans le monde, n'a coûté à personne ni une larme ni une goutte de sang, formée qu'elle a été par la piété des princes, au moyen de donations et par la dévotion et la confiance des peuples, au moyen de redditions spontanées. Le Pape ne possède pas un pouce de terre qui ne lui soit arrivé par ces moyens pacifiques. Il appartient au vicaire du Prince de la paix de posséder un domaine dont l'acquisition ne

à l'aide du divorce, veulent attenter à la constitution de la famille et détruire la société domestique; alors on voit cette aimable colombe rompre, pour ainsi dire, avec sa douceur naturelle et s'armer de l'extérieur menaçant et imposant du lion. C'est en vain qu'en multipliant ses refus, il voit multiplier ses peines. On peut *désoler son corps*, mais jamais sa *patience* ni son courage, *ni les flatteuses séductions de la vie, ni le cruel aspect de la mort, ni l'horreur des maux présents, ni le présage funeste des calamités futures, ni la hauteur de l'orgueil, ni les trames occultes de l'envie, ni aucune autre tentation*, de quelque part qu'elle vienne, ne peuvent affaiblir la fermeté de ce Paul nouveau, et son amour pour la pureté de la foi (1),

rappelle ni conquêtes sanglantes, ni usurpations, ni injustices d'aucune sorte. C'est une chose qu'on n'observe pas assez que le Pape ne possède pas un arpent de terre de plus qu'il n'en possédait il y a mille ans, et qu'il ne s'est jamais servi du pouvoir illimité qu'il exerçait jadis sur les rois pour dépouiller une dynastie et agrandir ses propres domaines. Un souverain, pourvu du pouvoir le plus étendu sur les autres royaumes, et qui n'a jamais songé à l'agrandissement du sien propre, est un phénomène singulier dans l'histoire et véritablement bien frappant. Cette souveraineté est donc *justifiée en elle-même*. Mais, en outre, elle est encore précieuse pour le christianisme. Pour preuve de cela, je m'abstiens de citer le sublime morceau de Bossuet et les profondes réflexions de Fleury à ce sujet : je préfère faire parler en faveur de la souveraineté du Pape, un ennemi du Pape. Frédéric II, dans une lettre à Voltaire, s'exprime ainsi : « Le besoin d'argent éveillera l'idée de recourir à la facile conquête du Saint-Siège, afin de couvrir les dépenses extraordinaires. On assignera une grosse pension au Saint-Père. Mais que résultera-t-il de cela ? La France, la Pologne, en un mot, toutes les puissances catholiques refuseront de reconnaître un vicaire de Jésus-Christ, subordonné à la maison impériale : chacune se créera son propre patriarche, des conciles nationaux se réuniront, et peu à peu chaque nation s'éloignera de l'Église, et on finira par avoir dans son propre royaume non-seulement sa langue à part, mais encore sa religion à part. » Ainsi donc, de l'aveu de Frédéric, dépouiller le Pape de sa souveraineté temporelle, c'est exactement la même chose, dans la situation politique actuelle du monde, que détruire l'unité. Par là, on comprendra facilement quel est le mobile des récriminations des sectaires contre le domaine temporel du Pontife, et l'on reconnaîtra encore l'immense ridicule des imbéciles de bonne foi qui les reproduisent, sans se douter précisément de ce qu'ils disent ni de quels vœux ils se font les échos.

(1) « Neque mors, neque vita, neque instantia, neque futura, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a charitate. » (Rom., VIII, 39.)

qui est d'autant plus fort et plus puissant qu'il paraît plus faible (1). Aussi de l'obscurité de la prison où Pie est caché à tout regard, sort le plus beau triomphe de la religion pour faire sentir la force du christianisme aux vils satellites de l'athéisme et leur faire admirer, dans la force surprenante du chef des chrétiens, une mansuétude vraiment céleste, éclipsant le courage des prétendus héros de l'incrédulité.

Et en effet, elle dut se convaincre qu'il est réservé au catholicisme d'inspirer ce courage héroïque, cette humilité sublime qui s'abaisse seulement dans la prospérité, et qui devient grandeur dans l'adversité. Pie, citoyen pacifique, humble, modeste, sur le premier trône du monde, se montre impérieux et puissant aujourd'hui qu'il se trouve désarmé et dégradé dans les chaînes. Digne chef d'une religion qui, avec une croix de bois, a triomphé des attaques de l'univers, investi par la terreur, il ne craint rien et se rend formidable avec sa faiblesse même. On dirait que lui, Pie, est le vainqueur, et que Bonaparte est le vaincu ; il donne des lois, au lieu d'en recevoir ; gouverne l'Eglise de sa prison, mieux peut-être que du trône pontifical ; il frappe d'anathème ses persécuteurs, dissipe les assemblées illégitimes, commande et obtient des rétractations, soutient le zèle des siens, encourage par son exemple, par ses exhortations, par ses conseils le peuple fidèle, dans une circonstance où lui-même a besoin d'encouragement : *Cum infirmor, tunc potens sum.*

Chose vraiment prodigieuse ! les monarques les plus puissants de l'Europe descendent de leurs trônes ; d'humiliants traités les obligent à sacrifier la splendeur de leurs couronnes, les richesses de leurs états et l'illustration de leurs familles : et un pauvre prêtre, armé seulement du nom d'un Dieu crucifié, oppose à l'usurpation une résistance dont ont été incapables les puissants du monde avec leurs chars nombreux et leurs foudroyants coursiers : en sorte qu'il peut s'appliquer ce

(1) « Cum infirmor, tunc potens sum. » (II Cor., XII, 10.)

passage de l'Écriture : *Hi in curribus, et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri* (Psal. 8, XIX.).

Bonaparte lui-même, dans son dépit furieux, ne pouvait s'empêcher de s'écrier que ce vieillard, bien que faible et désarmé, lui donnait plus à penser que toutes les puissances armées du continent, liguées ensemble; de sorte que la seule résistance qui fût capable de le consterner, lui est opposée par la religion qui se chargea de lui prouver qu'il n'était pas aussi facile de l'enchaîner qu'il le lui avait été de s'asservir tout le reste. Les ennemis du nom chrétien *désolent* la patience de Pie; et loin de le faire plier à leurs scandaleuses prétentions, la douceur, la patience, la mansuétude de Pie *désolent* leur férocité, humilie leur orgueil, désespère leur barbarie, confond leur puissance; et l'agneau, dans les serres du loup, loin d'en rester la victime, change lui-même les loups en agneaux. Religion sainte, applaudissez à votre héros : sa mansuétude a fait connaître votre esprit, votre vertu, et elle provoquera du ciel des prodiges capables de prouver d'une manière visible votre stabilité, non moins que votre perpétuité!

A l'aspect du souverain pontife chassé, exilé, outragé, emprisonné par une puissance colossale et prépondérante devant laquelle demeurerait muette et palpitante la terre, il ne fallait pas avoir un esprit supérieur pour prophétiser que, naturellement parlant, c'en était fait de la suprématie spirituelle et de la souveraineté temporelle de l'Église.

Aussi les prophètes de mensonge se mirent-ils, avec les accents d'une satire perfide et d'un outrage grossier, à prédire la chute du pontificat romain, ou bien, selon l'expression qui leur était familière, de « l'empire de Babylone. »

La bonne foi catholique ne pouvait opposer, à ces blasphèmes et à ces délires, d'autres armes que celles d'un raisonnement imposant et invincible. Mais la droite de Dieu, lorsque la gloire de son nom l'exige, se sert des prodiges les plus éclatants pour montrer l'immense ridicule de l'esprit de mensonge et prouver que c'est lui, Dieu, qui soutient la hiérarchie de l'Église fondée par lui, et l'immuabilité de la foi, dont

cette hiérarchie est l'appui. Or c'est un pareil prodige, que de nos jours la mansuétude de Pie a provoqué, et c'est en lui et par lui qu'il s'est accompli sous nos yeux, *opus factum est in diebus nostris*.

Bonaparte, irrité des nobles et généreux refus par lesquels la mansuétude du pontife émoussait son formidable pouvoir, osa, dans un excès d'orgueil désolé, insulter de ses mains à la vénérable vicillesse du père de tous les fidèles (1). Pie n'oppose que ses armes accoutumées, les paroles de la bonté, et n'élève la voix que pour appeler les divines miséricordes sur l'auteur de cet exécrable outrage. Mais Dieu est inexorable dans la punition des attentats que le sacrilège se permet contre le caractère de son Oint sur la terre. Aussi les princes qui, en différentes manières, ont chagriné, tourmenté, persécuté le pontife des chrétiens, ont-ils, dans les calamités d'un règne, ou agité ou de courte durée, dans une mort ou tragique ou accompagnée d'infamie, trouvé infailliblement, ici-bas, la punition de leurs sacrilèges attentats. Depuis Julien l'Apostat jusqu'à Philippe le Bel, et depuis Philippe le Bel jusqu'à Bonaparte, cette loi redoutable de prompt et visible vengeance n'a souffert aucune exception. *L'Église est une enclume qui, dans son immuabilité et sa fermeté, a déjà brisé plus d'un marteau, sans compter tous ceux qu'elle use encore tous les jours*. En effet, à l'époque dont il s'agit, ce fut la majesté pontificale, sacrilègement insultée dans la personne du très-doux Pie, qui accéléra la chute du nouvel Attila. Pie, en élargissant son cœur et les entrailles de sa misé-

(1) L'auteur, dans ce passage, avait avancé, ce qui, partout, était tenu pour certain, aussi bien que ce qu'avait écrit en 1814 le vicomte de Châteaubriand, dans son opuscule, intitulé *De Bonaparte et des Bourbons*; mais, après la première publication de cet éloge, ayant été informé par des personnes dignes de foi que Bonaparte n'en était pas arrivé à l'excès de porter les mains sur la personne du Saint-Père, mais seulement d'avoir frappé violemment sur une table sur laquelle était appuyé le Pape, table qui, en se brisant, faillit l'entraîner sans connaissance à terre, il se fait un devoir, par respect pour la vérité, de publier aujourd'hui cette circonstance, comme y étant plus conforme.

ricorde, y avait accueilli même ses persécuteurs ; il n'eut pour eux d'autres sentiments que ceux de la compassion et de la paix. Mais la mansuétude qui rend pour des offenses, des bienfaits ; pour des insultes, des bénédictions, engage d'autant plus la justice de Dieu à se souvenir des torts dont elle eut à souffrir, et à en tirer une éclatante vengeance, que, plus oublieuse d'elle-même, elle se les dissimule à elle-même, elle les pardonne. Voici donc que tout change d'aspect à l'improviste. Dieu se déclare, dès ce moment, en faveur du chef auguste de son peuple et se dispose à *tourner en gloire et en salut pour les doux, l'ignominie et l'amertume dont ils ont été les victimes* (1) ! Oui, sa droite déploie à l'avantage de ses pacifiques serviteurs opprimés toute la sévérité de ses châtimens visibles ; la portion de la terre qui a été le théâtre et la complice de tant d'injustices, est châtiée par la verge vengeresse de sa divine bouche, et un seul souffle d'indignation, sorti de ses lèvres, suffit pour dissiper l'impiété et accabler l'impie (2) ! Voici donc le moment où le persécuteur de Pie cesse de monter plus haut et où il commence à rebrousser chemin dans le sentier qui l'avait guidé vers la grandeur, pour rentrer dans l'obscurité de son origine. La fortune des batailles l'abandonne, et soudain les événements changent leur cours. Les entreprises les plus heureuses jusque-là se changent en désastres ; la furie des éléments et la force des armes, les sentiments nobles et les passions viles, le crime et la vertu, les peuples et les rois, le ciel et la terre, les hommes et Dieu, par un accord qui, lui seul, est le plus grand des prodiges, se lèvent dans leur indignation contre la grandeur d'un homme qui, durant sa grandeur, les avait insultés tous. Un seul moment détruit un empire qui semblait fondé pour l'éternité. Bonaparte se trouve, presque dans le

(1) « Quia beneplacitum est Domino in populo suo, et exaltabit mansuetos in salutem. » (Ps. cxlix, 4.)

(2) « Arguet in æquitate pro mansuetis terræ, et percuet terram virgâ oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium. » (Is., xi, 4.)

même instant, maître du monde et dépouillé de tout, vainqueur et vaincu, empereur et prisonnier.

Les oracles prophétiques se sont donc accomplis : Dieu a détruit les trônes d'orgueilleux conducteurs des peuples et rappelé d'un exil injuste les monarques pacifiques et doux ; il les a rendus à leurs trônes (1), et a fait disparaître les usurpateurs, comme le rayon d'un soleil brûlant dessèche et réduit en poudre une plante fragile et en dissipe le misérable et fugitif éclat (2), et, non content de frapper les personnes, il en dissipe encore la mémoire ; et la renommée, invoquée par eux pour éterniser les entreprises de leur orgueil, ne répétera plus que les noms des humbles (3).

Mais cette nouvelle révolution a dû commencer par la délivrance de Pie : et cette délivrance devait s'accomplir aussi d'une manière prodigieuse : elle fut ce qu'elle devait être. Bonaparte perd tout ce qu'il avait acquis, et Pie recouvre tout ce qu'il avait perdu par une grande injustice. L'un descend du trône, l'autre y remonte. Ce qui est plus saisissant encore, le même Bonaparte, au moment même où ses dernières destinées, comme souverain, flottaient incertaines, rend au pontife sa liberté. Frappé par la colère de Dieu, il reconnaît que le chef de la religion, retenu captif et profané par lui, attirait sur lui la haine et la vengeance célestes. C'est ainsi que l'Égyptien superbe rendit à regret la liberté à Israël prisonnier, pour se soustraire aux plaies désolatrices, que la droite de Dieu irrité multipliait sur ses infortunés États.

Mais cet acte de repentance arrivait trop tard : l'heure avait sonné où, dans les décrets éternels de Dieu, devait prendre fin le règne du sabre, de l'ambition et de l'injustice, et où la chute du nouveau Nabuchodonosor devait mettre un terme à la plus grande des persécutions qu'ait éprouvées l'Église

(1) « Sedes ducum superborum destruxit Dominus, et sedere fecit mites pro eis. » (Eccl., x, 17.)

(2) « Arefecit ex ipsis et disperdidit eos. » (*Ibid.*, 20.)

(3) « Memoriam superborum perdidit Deus, et reliquit memoriam humilium sensu. » (*Ibid.*, 21.)

depuis sa naissance. Son chef recueille donc de nouveau les hommages de l'univers. L'hérésie et le schisme sont les premiers à se prosterner à ses pieds. Quel prodige ! la vie et la liberté du chef de l'Eglise catholique sont confiées au schismatique moscovite et au protestant anglais ; et, en leurs mains, elles furent assurées, puisque Dieu lui-même les avait confiées à leur garde. Les chefs de l'erreur sont appelés à porter en triomphe le chef auguste de la religion de vérité. Un officier anglais (1) reçoit de la main des Français ce précieux dépôt, qui, de la main des catholiques ses fils, passe dans celle des protestants ses ennemis : et, qui le croirait ? cette transmission est pour lui un passage de l'esclavage au commandement, de l'humiliation à la gloire. Bonaparte se voit arracher sa couronne de la tête par ses amis, par ses propres satellites. Pie VII reçoit la sienne de la main de ses plus implacables ennemis. Un million de combattants ne suffit pas à assurer à Napoléon son empire, et Pie recouvre le sien avec les seules armes de la mansuétude et de la douceur. Les peuples et les rois se prosternent à ses pieds pour rendre hommage à la vertu, à l'innocence qui, par la prière et par les larmes, avait émoussé la force des phalanges françaises et remporté sur elles un complet triomphe. Le vrai Israël rivalise pour applaudir au nouveau David qui, avec des armes fragiles, avait brisé l'orgueil du nouveau Goliath.

Savone se rappelle encore avec bonheur et attendrissement le jour mémorable où elle vit, sur la place publique, la majesté de ses religieux princes, prosternée aux pieds du vice-Dieu sur la terre ; c'était en ce lieu même que, peu d'années auparavant, Pie VII avait été l'objet d'une arrestation sacrilège ; et cette humiliation devait être récompensée. Bologne vit le ministre d'un monarque hétérodoxe, offrir au chef de la religion orthodoxe, aide, force et argent. Ainsi il retourne dans la Ville éternelle au milieu des applaudissements de la religion et des bénédictions des peuples. Ouvre donc tes portes,

(1) Lord Bentinck.

ô Sion nouvelle, voici ton roi qui vient à toi plein de mansuétude et de douceur (1); accueille avec de vifs transports de joie le pontife que désire ton amour, et que te ramène une série de prodiges surprenants, tandis que son persécuteur fait d'inutiles efforts pour retenir sur sa tête une couronne, et dans sa main un sceptre qui déjà lui échappent pour aller embellir une existence plus digne de les posséder. Pie VII passe donc de la prison sur le trône, et Bonaparte descend du trône pour prendre le chemin de l'exil : la vertu reçoit sa récompense et l'ambition son châtiment. L'humiliation, soutenue pour la cause juste, enfante la gloire, et la gloire, acquise par le sabre, tombe dans l'ignominie et s'efface! Tout reprend sa place, l'humilité sur le trône et l'orgueil dans le néant.

Oui, dans le néant, puisque Bonaparte, à Sainte-Hélène, meurt au monde, même avant de mourir à la vie, et Pie VII sur le Vatican vit encore, même après qu'il a plu au Seigneur de l'appeler à lui pour lui accorder la récompense de tant de vertus et de tant de sacrifices. Oui, il vit au ciel où l'ont accompagné les vœux, les prières, et les sacrifices qu'ont offerts pour lui la piété, la reconnaissance et l'admiration de la terre. Il vit dans la mémoire et dans le cœur de tous les fidèles qui se sont presque plaints de ce que le ciel eût accordé à la terre un si grand homme sans le rendre immortel. Il vit dans les monuments illustres que lui ont érigés le sacerdoce, dont il fut le modèle; la souveraineté dont il fut le restaurateur; la science, dont il fut le protecteur; les pauvres dont il fut le père; la discipline ecclésiastique, dont il fut le vengeur; la vertu chrétienne, dont il fut le miroir; l'hérésie qu'il détrompa; l'impiété même dont il fut le fléau; en un mot, le genre humain dont il a fait les délices, l'ornement et l'honneur.

Que dira donc l'incrédulité à la vue de ce spectacle magnifique qu'il a plu au Seigneur de déployer à nos yeux : le christianisme combattu, vilipendé et menacé des dernières extrémités au dix-neuvième siècle, rétabli, étendu, glorifié

(1) « Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. » (Matth., xxi, 5.)

dans le même siècle par la mansuétude évangélique du souverain pontife Pie VII? Que dira, je le répète, l'incrédulité, en voyant que les efforts sataniques, au moyen desquels elle a essayé d'abattre l'Église en ces derniers temps, n'ont fait que contribuer à la rendre stable et à multiplier pour elle avec les attaques les triomphes, avec les pertes les conquêtes, avec l'humiliation la gloire? Que dira-t-elle en voyant la religion si combattue, s'élever plus glorieuse et plus forte sur les ruines de tout ce qui avait conspiré pour la renverser; montrer son front majestueux, couronné de lumière, pour recevoir les hommages de l'univers.

Que dira désormais l'hérésie, et qu'entend-elle par le mot miracle, si elle ne voit pas que la conservation et, pour mieux dire, avec un moderne, la résurrection de l'auguste trône pontifical a été un vrai et grand miracle, un miracle manifeste et incontestable, un miracle contre toutes les lois de la probabilité humaine, en dépit du cours naturel des choses, et qui, accompli sous nos yeux, aura de la peine à être cru par la postérité : *opus factum est in diebus nostris quod nemo credet cum narrabitur?*

Que l'hérésie l'entende proclamer et qu'elle se confonde, l'impiété, et qu'elle en frémissse, l'homme de peu de foi, et qu'il se rassure; que les doux et dociles fils de l'Église, surtout, l'entendent publier et qu'ils en jouissent (2) : et nous tous pénétrés d'une pure joie glorifions le Seigneur à l'envi et exaltons sa gloire et son nom (2) : qu'il soit comblé toujours davantage de bénédictions et de louanges, ce nom puissant, qui a voulu se signaler par des prodiges si étonnants et si consolants (3); et si les passions n'ont pas éteint en nous tout sens moral, pouvons-nous ne pas nous applaudir du privilège fortuné d'appartenir à cette même religion immuable et immor-

(1) « Audiant mansueti, et lætentur. » (Psal. xxxiii, 3.)

(2) « Magnificate Dominum mecum et exaltemus nomen ejus in idipsum. » (*Ibid.*, 4.)

(3) « Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in sæculum » (Psal. cxxxiii, 5-7.)

telle comme Dieu même qui en est l'auteur? Remplis d'admiration, partagés entre la reconnaissance, la tendresse et la surprise que doit exciter la vue des prodiges que la bonté de Dieu a daigné opérer en lui et par lui, écrivons-nous :

O sainte Église romaine, véritable arche de salut, colonne de fermeté, maîtresse d'infailible vérité, *vraie Jérusalem, s'il arrive jamais que je t'oublie (1), que je sois méprisé et oublié moi-même; et que ma langue desséchée et immobile s'attache à mon palais, si ton souvenir n'excite pas mes transports et si je ne fais pas consister ma principale gloire à être ton fils soumis!* O sainte Église romaine, aussi longtemps que la parole me sera conservée, je l'emploierai à te louer toujours davantage! Salut donc, ô triompatrice immortelle de tout ce que la terre et les abîmes ont de plus formidable et de plus puissant! Salut, ô tendre mère! oui, c'est toi qui nous accueillis à notre première entrée dans la carrière de la vie, qui nous soutiens dans ce laborieux exil et qui nous sauves! Ah! ne permets jamais qu'aucun de nous soit assez malheureux pour t'abandonner et te répudier, aujourd'hui principalement que nos frères, que l'erreur a séparés de toi et de nous, tendent les bras vers le Capitole, te cherchant, toi leur ancienne mère qui, malgré leurs folies, ne t'es jamais lassée de les poursuivre, pour les atteindre et les ramener au bercail. Ouvre donc ton sein, ô heureuse mère, introduis-y tes fils égarés qui, après avoir foulé les longs et tortueux sentiers de l'erreur, reviennent en foule se précipiter dans tes bras; et que tes prières, ta vertu, ta puissance et ta force hâtent ce moment tant désiré, pour l'avènement duquel tout se prépare en Europe avec un accord vraiment merveilleux; moment après lequel on soupire, prophétisé depuis des siècles, où tous les chrétiens n'auront plus qu'un pasteur, parce qu'ils ne formeront plus qu'une seule bergerie.

(1) « Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea; adhaereat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero te in principio lætitiæ meæ. » (Psal., CXXXIII. 5-7.)

O jours, hâtez-vous de nous apporter cet instant heureux qui doit rendre à l'Europe, avec la foi la paix, avec l'unité religieuse l'unité politique. Et nous aussi, accélérons l'avènement de cet instant, ô chrétiens ; accélérons-le par la stabilité de notre foi, par l'union de nos cœurs, par la docilité de nos esprits, par la ferveur de nos supplications, par la pureté de nos mœurs, afin que ce grand, extraordinaire et incompréhensible prodige, déjà commencé par la mansuétude de l'immortel Pie VII, ait sa plénitude et son perfectionnement sous nos yeux, et que nous puissions dire à la génération naissante : *Aspicite et videte, admiramini et obstupescite : quia opus factum est in diebus nostris quod nemo credet cum narrabitur.*

II

DANIEL O'CONNELL

LE LIBÉRATEUR DE L'IRLANDE

OU

LES RAPPORTS DU CATHOLICISME AVEC LA LIBERTÉ.

« Simon magnus, qui liberavit gentem suam à
« perditione, et in diebus suis corroboravit tem-
« plum. » (ECCLE. 1, 1 ET 5.)

1. **C'**EST donc ainsi que se sont changés en sujet de douleur et de larmes, ces jours, objets de nos désirs et de notre allégresse ! Il est venu au milieu de nous, mais, hélas ! non pas tel que nous l'attendions ! *Conversi sunt nobis dies votorum nostrorum in lacrymas ; siquidem nobis, non qualis sperabamus, advenit.* (AMBROS., *in Obitu Valentiniani.*)

2. C'est en ces termes que saint Ambroise exhalait ses gémissements sur la mort de l'empereur Valentinien ; et c'est de la même manière que nous devons exprimer les nôtres sur celle du célèbre et immortel chrétien, Daniel O'Connell, une des plus belles gloires du catholicisme, le plus grand, le plus extraordinaire, le plus étonnant personnage des temps modernes... avant que Pie IX se fût révélé à la terre. Tandis que Rome l'attendait pour le fêter, elle a vu arriver une portion de sa dépouille mortelle, son cœur (1), pour pleurer sur lui ; et tandis que nous nous félicitons de pouvoir l'admirer plein de

(1) En mourant, à Gênes, pendant son voyage à Rome, O'Connell ordonna dans son testament que son cœur fût envoyé dans cette ville, pour y être déposé dans l'Église du collège irlandais. C'est à l'occasion de l'arrivée du cœur que fut célébré, pour l'âme du héros, le magnifique service funèbre après lequel cet éloge fut prononcé.

vie, nous avons été conviés ici à lui appliquer les suffrages des morts : *Conversi sunt nobis dies votorum nostrorum in lacrymas ; siquidem nobis, non qualis sperabamus, advenit.*

Mais comment expliquer, auditeurs, tout votre empressement, tout votre enthousiasme à applaudir naguère la personne d'O'Connell, et à en honorer présentement la mémoire et le nom ? Comment un étranger, né à cinq cents lieues de Rome, a-t-il pu éveiller dans Rome un intérêt si profond et si universel ? Ah ! je crois trouver, je crois lire dans votre cœur la raison de tout ceci. Je vous connais, je vous vois animés de deux nobles instincts, de deux amours sublimes pour deux grands objets dans lesquels toute force se rencontre, contre lesquels tout ce qui se pense est vain, tout ce qui se fait est nul, tout ce qui s'entreprend est funeste, tout ce qui s'oppose doit infailliblement succomber, c'est-à-dire, la vraie religion et la vraie liberté.

Or, Daniel O'Connell, le Simon de la nouvelle loi, a été vraiment grand pour avoir consacré toute sa vie à faire triompher la véritable Église, le vrai temple de Dieu parmi les hommes, et pour avoir délivré son peuple de l'oppression ; aussi, il mérite bien le bel éloge que l'Écriture a fait du Simon de la loi ancienne : *Simon magnus qui liberavit gentem suam a perditione et in diebus suis corroboravit templum.* Si cet homme singulier, qui est né et qui a vécu si loin de vous, est nonobstant admiré et pleuré de vous, comme s'il fût né parmi vous, c'est précisément parce que les deux nobles amours de la religion et de la liberté, communes à tous les bons princes, à tous les grands génies, à tous les vrais savants, à toutes les âmes élevées, à tous les cœurs généreux, se sont trouvées comme personnifiées dans Daniel O'Connell, s'y sont manifestées dans toute la perfection de leur nature, dans toute l'énergie de leur conviction, dans toute la puissance de leur force, dans toute la splendeur de leur magnificence, dans toute la gloire de leur succès. C'est encore précisément pour cela que ce grand caractère, cette sublime nature a excité toutes vos sympathies, et que son noble cœur, qui ne palpita

que de l'amour de la religion, de la patrie et du pauvre, fait aussi palpiter le vôtre.

3. Ainsi donc vous m'avez prévenu, vous m'inspirez, vous me tracez la marche de l'éloge funèbre que vous m'avez appelé à faire du noble héros dont le monde chrétien déplore la perte. Vous vous attendez, que dis-je ! vous voulez que je vous le présente comme le type, le modèle parfait du vrai citoyen aussi bien que du vrai chrétien. Eh bien ! voyons d'abord comment Daniel O'Connell, citoyen chrétien, s'est aidé de la religion pour rendre la liberté à son peuple : *Liberavit gentem suam a perditione*. Voyons ensuite comment Daniel O'Connell, chrétien citoyen, s'est servi de la liberté de son peuple pour faire triompher la religion : *Corroboravit templum*, afin que ce tribut de louange, offert à un défunt si illustre, soit pour nous encore vivants, une nouvelle leçon qui nous confirme dans notre sainte résolution, dans nos sentiments sincères de ne séparer dans aucun cas la cause de la liberté de celle de la religion, condition unique pour devenir grand devant les hommes et devant Dieu et mériter ce bel éloge : *Magnus qui liberavit gentem a perditione, et in vita sua corroboravit templum*.

Mais je ne puis, en un seul discours, m'acquitter de cette tâche qui tire une grandeur et une importance particulière de la grandeur et de l'importance du personnage qui en est le sujet. Me bornant donc aujourd'hui à traiter le premier des deux points énoncés, je traiterai le second mercredi prochain.

J'espère toutefois, si vous voulez être justes, que vous serez obligés de convenir que, sous le voile du langage moderne, j'aurai développé des idées anciennes ; qu'en faisant l'éloge de la liberté, j'aurai travaillé au bien de la religion et de l'ordre public, et qu'en aucun cas je ne proférerai une parole qui ne soit digne de l'auguste caractère dont je suis revêtu et de la sainteté du lieu où je parle.

PREMIÈRE PARTIE.

4. Un des mots dont on a le plus abusé dans le monde est le mot *peuple*. On a appelé *peuple* un essaim de scélérats, ou une secte fanatique, ou une faction turbulente. On a appelé aussi *peuple* quelques ambitieux égoïstes, et même un tribun, un consul, un dictateur. On a appelé *peuple*, la lie, le rebut, l'exécration, les ennemis, les tyrans du peuple. Et, hélas! combien de fois a-t-on aussi appelé intérêt commun du peuple, l'intérêt privé de quelques-uns; volonté du peuple, le délire ou le caprice d'un seul; et liberté du peuple l'oppression du peuple!

Si cet abus de mots prend souvent sa source dans l'hypocrisie et la perversité, souvent aussi il est le fruit de la sottise et de l'erreur. Combien, en croyant, avec simplicité et de bonne foi, faire le bonheur du peuple, ont consommé sa ruine! et combien, avec l'intention de lui faire rendre la liberté, ont appesanti ses chaînes et stipulé son esclavage!

Et cela pourquoi? parce que ces prétendus amis du peuple n'ont pas demandé à la vraie religion les règles de justice à suivre pour faire réussir la cause du peuple ou de la vraie liberté; parce qu'ils ont oublié, parce qu'ils ont répudié Dieu: *Non proposuerunt Deum ante conspectum suum* (Ps. LIII); et que, sans Dieu, il est impossible d'améliorer, sous aucun rapport, la condition de l'homme.

Si Daniel O'Connell a heureusement réussi à soustraire son peuple à une dure oppression, cela n'a eu lieu que parce que, grand chrétien et grand citoyen, il s'est aidé de la religion dans sa sublime entreprise de rendre le peuple libre.

5. Il naquit dans le comté de Kerry en Irlande, l'an 1775, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles du

royaume (1). A peine sorti de l'enfance, on l'envoya étudier en France, car l'intolérance anglicane ne permettait alors qu'aux protestants seuls de tenir des écoles et de diriger des collèges, et, mettant par là les enfants des catholiques dans la cruelle alternative ou de faire naufrage dans leur foi ou de demeurer ignorants, elle les contraignait à aller mendier à l'étranger le pain de l'intelligence, de l'instruction et du savoir.

Les grands hommes s'annoncent de bonne heure pour ce qu'ils seront ; aussi le jeune Daniel laissa-t-il bien loin derrière lui, dans les fameux collèges de Saint-Omer et de Douai, les compagnons de ses études, par le prodige de sa mémoire, par la solidité de son esprit, par la promptitude de son intelligence, par la richesse de son imagination, et y obtint-il des succès aussi rapides que surprenants.

Ajoutons qu'à la fois profondément religieux, mais sans fanatisme ; dévot, mais sans hypocrisie ; modeste, mais sans affectation ; noble de caractère, mais sans orgueil ; sévère de mœurs, mais sans dureté ; gai, mais sans dissipation ; docile, mais sans légèreté, ferme, mais sans obstination ; respectueux, mais sans bassesse ; serviable, mais sans obséquiosité, il sut s'attirer, avec l'admiration, l'amour de tous ; en sorte que chacun s'estimait heureux de son amitié et honoré de sa compagnie.

6. Mais Dieu prend un soin particulier des hommes qu'il destine à de grandes entreprises. Par le moyen des situations où il les place, des personnages avec lesquels il les met en rapport, des événements dont il les rend témoins, il les prépare, il les forme aux desseins de sa Providence, et fait en

(1) La famille d'O'Connell a régné sur l'Irlande aux temps où cette Ile était séparée et complètement indépendante de l'Angleterre. Il est évident que l'exergue des armoiries de cette famille : *L'œil d'O'Connell, c'est le salut de l'Irlande*, démontre clairement que l'Irlande tout entière a été sauvée par un O'Connell. Mais la plus grande gloire de cette famille illustre, c'est d'avoir toujours été éminemment catholique, et, depuis des siècles, très-zélée pour la vraie religion.

quelque sorte lui-même leur éducation bien plus que leurs parents. Or tout ceci peut précisément se dire d'O'Connell. Il se trouva en France à l'époque sanglante de la révolution française. Il assista à cet horrible drame où apparurent sur la scène toutes les horreurs, associées à tous les forfaits. Il vit de près les abus qui en fournirent la cause, les folies et les injustices qui servirent de moyen, les abominations qui en furent la conséquence. Il vit de ses yeux la royauté, contrainte à se dégrader et à se donner la mort de sa propre main ; le trône que d'ignobles courtisanes avaient déjà traîné dans la fange, plongé et effacé dans le sang par des mains parricides ; le meilleur des rois expirer sur un échafaud, victime de sa propre faiblesse, autant que des crimes d'autrui ; le vice appelé vertu, la scélératesse érigée en morale, l'athéisme proclamé religion ; la *Déesse de la Raison*, ou une vile prostituée, reconnue comme unique divinité et honorée par des hécatombes de victimes humaines ; le peuple décimé, opprimé par de vils tyrans, au nom du peuple ; à l'ombre de l'arbre de la liberté, constituée la servitude universelle ; et la plus chrétienne et la plus policée de toutes les nations, descendue aux dernières limites de l'impiété et de la barbarie.

Or, Dieu, en disposant que le jeune O'Connell fût témoin de cet événement, le plus frappant et le plus instructif que rappelle l'histoire, lui inspira l'horreur la plus grande pour l'impiété politique ; lui persuada que rien n'est plus insensé et plus funeste que de proclamer les droits de l'homme, en foulant aux pieds ceux de Dieu, que d'établir sa liberté sur les ruines de la religion, que de faire des lois sous la dictée des passions, et sous l'inspiration du sacrilège ; il lui persuada que, pour régénérer un peuple, la religion est tout, et la philosophie peu ou rien, et le forma ainsi à cette sublime science sociale, essentiellement conservatrice de l'ordre et amie de la vraie liberté, qui fut dans la suite, comme l'âme de ses desseins, la règle de ses opérations, la force de ses combats, et la raison de ses succès.

7. Et malheur à l'Irlande, si son O'Connell n'eût été formé

à cette école et ne se fût bien pénétré de ces leçons ! O Irlande, ô grande, ô sublime, ô héroïque Irlande ! aucun peuple chrétien n'a jamais tant souffert à cause de sa fidélité à la religion catholique. Pendant trois siècles entiers, ses nobles fils, contre lesquels l'hérésie anglicane a renouvelé les sévices des anciens tyrans, ont, de leur côté, rivalisé de constance avec les anciens martyrs ! Si, en ces derniers temps, l'hérésie dominatrice, lasse de tourmenter avant que l'Irlandais catholique le fût de souffrir, avait tempéré quelque peu la rigueur de sa cruauté (1), elle avait cependant laissé cette héroïque contrée sous l'empire de lois propres à en faire le théâtre de toutes les misères et de toutes les souffrances humaines, et le peuple de la terre, le plus malheureux, le plus humilié, le plus opprimé, car dépouillée depuis peu, par la corruption et la terreur, de son parlement national (2), cette noble et héroïque

(1) Parce que l'Angleterre était alors en guerre avec les États-Unis d'Amérique, insurgés contre la mère patrie, et qu'elle avait un intérêt positif à tenir l'Irlande tranquille. En général, l'Irlande a toujours retiré quelque avantage des circonstances critiques dans lesquelles s'est trouvée l'Angleterre.

(2) Il est prouvé que l'insurrection qui éclata en Irlande, en 1798, fut le fait des Orangistes, qui, pour l'exciter et la fomenter, eurent recours aux manœuvres les plus indignes. C'étaient ces sectaires fanatiques dont les ancêtres se signalèrent si atrocement dans la révolution de 1688, qui chassa les Stuarts d'Angleterre pour y introniser la dynastie d'Orange, et qui sont restés invariablement les ennemis les plus acharnés des catholiques, le soutien le plus énergique du protestantisme anglais, comme les janissaires l'étaient du mahométisme à Constantinople. Cette révolution fut encore opérée sous l'inspiration, avec l'aide et dans les vues du gouvernement protestant qui voulait, à son occasion, se créer un prétexte homicide pour aggraver la position politique de l'Irlande, pour la dépouiller de son parlement particulier, pour la réduire à l'état de province, ce qu'elle fit en effet. L'Angleterre dépensa six millions d'écus pour acheter les votes destinés à donner une forme légale à cette grande iniquité.

Il est vrai qu'en compensation de la perte de son parlement, on promit à l'Irlande une sorte d'émancipation religieuse ; mais les préjugés protestants de Georges III et de l'aristocratie anglaise ayant empêché Pitt d'accomplir cette promesse, ce fameux ministre se démit de sa charge. Cette fois encore, comme toujours, l'insurrection ayant eu une issue funeste pour l'Irlande, le génie d'O'Connell comprit et fut convaincu que désormais une agitation légale et pacifique pouvait faire recouvrer à l'Irlande sa liberté. De là son

contrée était, de royaume qu'elle avait été, devenue une chétive province de l'Angleterre ; aucun catholique ne pouvait être propriétaire de terres ; il ne pouvait en être que le fermier, et encore pour un temps assez court, sans compter que chacun de ses fils, en embrassant le protestantisme, avait le droit de lui enlever la moitié de ses biens. L'Église privée de ses revenus, n'avait d'autre ressource, pour maintenir ses ministres et son culte, que l'aumône spontanée du pauvre peuple qui, par surcroît, était condamné sans pitié à payer sa dime au culte protestant et par là à engraisser les ministres parasites de l'erreur, de ses sueurs et de son sang. Plus que cela encore, exclusion absolue pour les catholiques, de toutes les dignités, de tous les honneurs, de tous les emplois civils et militaires ; incapacité légale de faire partie du Conseil de la commune et du parlement de la nation ; et, en conséquence, empêchement absolu pour eux d'améliorer leur propre condition par un moyen constitutionnel quelconque. Le catholique n'avait ni le droit d'invoquer la justice des magistrats, tous protestants, ni espoir de l'obtenir. La misère était à son comble. La libéralité anglaise n'avait laissé à l'Irlande que les dégoûtants haillons de la plèbe de Londres pour se couvrir, que la pomme de terre pour se nourrir et les yeux pour pleurer ; en sorte qu'il y avait encore des Irlandais, mais plus d'Irlande. Ce peuple si bon, si religieux et si fidèle, n'était plus un peuple, ou plutôt, s'il était un peuple, ce n'était qu'un peuple d'esclaves, sans privilèges, sans droits, sans défense, abandonné à l'arbitraire, au caprice, à l'avidité, à la dureté de maîtres insolents, orgueilleux, avares, sans cœur, sans humanité, sans discrétion.

8. Tel était l'état de l'Irlande lorsque O'Connell, après avoir achevé le cours de ses études de droit, apparut pour la première fois au barreau pour y plaider. Aussi sa première harangue fut-elle une généreuse protestation contre l'acte brutal

aversion profonde, implacable, contre toute espèce de révolution et contre l'usage de la force matérielle pour la défense des droits les plus incontestables.

de l'union gouvernementale des deux royaumes, une lamentable élégie sur les maux de sa patrie, une oraison funèbre, un chant de douleur.

Mais Dieu eut enfin compassion de ce peuple confesseur et martyr de la vraie foi ; et il semble que, comme autrefois à Moïse, Dieu ait dit à Daniel O'Connell : « Les lamentations des enfants d'Israël sont arrivées jusques à moi. J'ai vu l'affliction dont l'abreuvent leurs cruels oppresseurs. Viens, courage ! j'ai décidé de t'envoyer pour délivrer mon peuple. Je serai toujours avec toi : « *Clamor filiorum Israel venit ad me, vidique afflictionem eorum quia ab Ægyptiis opprimuntur. Sed veni, mittam te ut educas populum meum... ego ero tecum.* (Exod., III, 9.) Aussi est-ce pour cela que la générosité sans exemple, l'intrépidité, la constance, l'entier abandon de soi-même avec lesquels O'Connell entreprit l'immense cause de la délivrance de l'Irlande, ne peuvent s'expliquer autrement que par la supposition qu'il a été intimement convaincu d'avoir reçu du ciel une si grande mission.

9. En effet, tout d'abord, son éloquence parut vraiment prodigieuse. Elle offrit réunis tous les caractères qui, séparés, suffirent à faire la gloire des orateurs les plus fameux de l'antiquité : la dialectique d'Eschine, la force de Démosthènes, la gravité d'Hortensius, l'onction de Tullius, le sel et les finesses de Phocion ; elle brilla encore autant que tout autre dans tous les genres. Au Parlement O'Connell est un orateur à vues larges, à expédients les plus heureux, à sentiments élevés, à la parole majestueuse, qui, avec un bonheur sans égal, dévoile les secrets les plus profonds de la science de l'homme d'État ; qui fait frémir de rage ses rivaux et les oblige à lui donner raison, et qui, ne commençant jamais un discours sans attirer sur lui l'attention la plus sérieuse, ne le termine jamais non plus sans laisser l'assemblée dans l'estase d'une admiration silencieuse et d'un silence admirateur. Au barreau, c'est le juriste le mieux initié à la connaissance du chaos sans limites des lois anglaises et qui, avec une merveilleuse précision de termes, en pénètre l'esprit, les interprète,

les concilie, les compare, les applique et en tire les plus heureuses conclusions dans l'intérêt de sa cause. Dans les réunions populaires, c'est un orateur vif, nerveux, pressant, hardi sans être téméraire, franc sans être insolent, gracieux et terrible tout à la fois ; qui s'assimile le langage et les sentiments des masses, et les élève jusqu'à lui et les entraîne après lui sans résistance ; qui, maître de toutes ses affections et riche de tous les artifices, de toutes les ressources de sa parole, prend, quand bon lui semble, et comme bon lui semble, le pathétique de l'élegie, l'onction du psaume, l'âpreté de la satire, l'aménité de la nouvelle, la lumière de l'éclair, la terreur du tonnerre, l'air imposant du législateur et l'inspiration du prophète. Nul ne sait mieux que lui exciter les passions populaires et les contenir, caresser le peuple et le morigéner, lui rappeler les plus dures vérités et les lui faire aimer et apprécier par la manière de les dire. Non, l'histoire de l'éloquence ne nous offre pas d'exemple d'un orateur plus complet, plus varié, plus original, plus abondant, plus vif, plus impétueux et plus puissant.

10. Or, il semble, à ne juger que par les apparences, qu'O'Connell doive la gloire de ses succès à la force de son empire, à cette éloquence dans laquelle il n'eut pas de modèles et n'aura jamais d'imitateurs ; eh bien ! non. Saint Augustin a dit que le véritable orateur n'est qu'un honnête homme éloquent : *Vir bonus dicendi peritus*, parce que, de même que la probité, sans l'éloquence, est impuissante, de même aussi l'éloquence, sans la probité, est funeste : elle ne sert qu'à bouleverser les États et à soulever les peuples. Si l'éloquence d'O'Connell a fait le bonheur du peuple et la sûreté de l'Etat, *firmamentum gentis et stabilimentum populi* (Eccl., XLIX, 17) ce n'a été que parce que, citoyen chrétien, il a uni à la force et à la grâce de la parole la vertu et la sainteté de la vie, et qu'il a fait servir au triomphe de la liberté l'accomplissement des pratiques qu'impose la religion.

11. Quel homme fut plus attaché que lui aux différents devoirs de fils, d'époux, de père, de citoyen ? quel chrétien

fut jamais plus fidèle que lui aux lois de Dieu et de l'Église ? Mais j'entends ce que vous voulez m'opposer. Vous voulez m'opposer qu'en contradiction aux lois de Dieu et de l'Église, O'Connell s'est battu une fois en duel et a eu le malheur de tuer son adversaire. C'est vrai ; mais je pourrais vous répondre que cet adversaire n'était qu'un sicaire que la municipalité orangiste de Dublin, impatiente de se débarrasser du grand défenseur de la cause catholique, envoya provoquer notre jeune héros, sûre qu'elle était du résultat ; puisque d'Esterre (tel était le nom de ce misérable) était un habile tireur dont les coups étaient toujours certains. Je pourrais encore faire remarquer que pendant longtemps et avec sang-froid, O'Connell, pour ne pas violer les lois de l'homme et du chrétien, ne répondit que par le mépris au défi perfide dont l'acceptation faisait espérer au fanatisme orangiste la destruction, par les armes, du grand homme qu'il ne pouvait vaincre ni par la raison ni par le droit. Ne pourrais-je pas ajouter encore que le vil sicaire le guettait à chaque angle de rue, l'accablait d'injures et d'affronts et le menaçait de mort ; en sorte que le malheureux O'Connell était contraint à ne marcher qu'armé et escorté d'hommes armés, que ce d'Esterre était le Goliath des nouveaux Philistins, l'ennemi le plus acharné et le plus redoutable de la foi de Rome, qui se faisait un titre d'honneur d'insulter à la prétendue faiblesse du vrai Israël ; qu'O'Connell, dans un moment de religieuse illusion, put se croire le nouveau David, choisi pour venger l'opprobre du peuple du Seigneur, et qu'il ne céda seulement que dans un moment d'impatience, de colère, de ressentiment chevaleresque, excité par des provocations si répétées et si viles, et qui lui éclipsa la raison ; qu'il céda, dis-je, au principe d'un faux point d'honneur et d'un zèle malentendu et en vint à un combat où, Dieu l'ayant ainsi réglé pour conserver à l'Irlande et à l'Église *son homme*, celui qu'on voulait assassiner terrassa son assassin, la victime immola son bourreau. Je pourrais faire valoir toutes ces circonstances, sinon pour excuser mon héros, du moins pour atténuer sa faute. Mais

que le ciel me garde d'oser, moi ministre d'une religion de paix, en présence de la divine victime qui a répandu tout son sang pour que le sang de l'homme fût épargné, défendre un crime que les lois de la nature et la loi évangélique condamnent également; me garde le ciel de me faire le patron d'une coutume aussi insensée que barbare au moyen de laquelle on veut, par la justesse du coup d'œil et la force du bras, prouver l'innocence du cœur; me garde le ciel d'excuser un préjugé inexusable, par la mise en pratique duquel on prétend s'honorer par l'homicide et se sauver d'une tache éphémère par l'effusion du sang, et que l'Eglise appelle, à juste titre, diabolique : *A diabolo invectum* (Conc. trid.). Je dis donc qu'O'Connell eut tort et très-grand tort de se battre en duel. Mais après avoir entendu l'aveu de sa faute, entendez-en l'expiation.

Lorsque le paroxysme de la fièvre de l'honneur mondain et d'un faux zèle pour la religion se fut amorti, et que la raison et la foi eurent repris dans l'âme d'O'Connell leur empire, il fut si désolé de sa triste victoire qu'il ne put jamais y songer, sans en gémir et en frémir d'horreur de la tête aux pieds; qu'il fit un vœu solennel à Dieu de ne jamais accepter et encore moins provoquer le cruel et insensé jugement des armes, et qu'enfin, toutes les fois (et cela arrivait fréquemment à un homme qui, eu égard à la cause importante qu'il défendait, était forcé d'exciter beaucoup de passions et de se faire beaucoup d'ennemis), toutes les fois, dis-je, que, repoussant avec horreur les provocations au duel qui lui étaient faites, il était traité d'infâme et de lâche : « Mon Dieu, s'écriait-il, que ces injures, que ces affronts que je souffre, soient une expiation du sang que j'ai répandu ! » Et, nouveau David, il finit de vivre avant de cesser de se repentir et de pleurer son péché.

12. Qui le surpassa en dévotion et en piété? Au milieu des sollicitudes multipliées de son apostolat politique, sous le poids des pensées les plus graves, comme celles de soutenir tout un grand peuple et d'en combattre un autre encore plus

grand, il ne manqua jamais d'assister chaque jour à la messe, et chaque semaine, une fois et même plusieurs fois, de s'approcher du tribunal de la Pénitence et de la Table eucharistique. Qui professa jamais pour le nom de Dieu un respect plus profond? Malheur à quiconque eût osé en sa présence le prononcer sans la vénération qui lui est due (1)!

(1) Il était aussi très-attaché à l'exercice de l'oraison mentale. L'exemplaire de l'ouvrage intitulé *Préparation à la mort* (dont il est parlé plus loin dans cet éloge), tout usé et plein de marques et de notes de sa main à chaque page, en est une preuve sans réplique. Son confesseur nous a assuré que le grand homme récitait ses actes chrétiens de foi, d'espérance, de charité et de contrition, dans un certain dialecte grossier, qui ne se parle, pour ainsi dire, aujourd'hui, en Irlande, que par la plus basse classe du peuple; c'est-à-dire qu'adulte et vieillard, il priait dans le langage de son enfance et du peuple, comme avec le peuple.

Il avait, en outre, une dévotion toute particulière envers le très-saint sacrement de l'autel. Non content de l'honorer personnellement, il l'a victorieusement vengé et défendu contre les blasphèmes et les impertinences des protestants, dans un admirable traité qu'il a écrit sur cet auguste mystère; et combien il est beau de voir un séculier, défendant dans ce précieux traité, avec la science d'un théologien et l'onction d'un saint, la doctrine et la tradition de l'Église sur ce dogme de notre foi.

A tout ceci on peut ajouter qu'il possédait la vraie humilité du cœur, recommandée dans l'Évangile. A peine lui avait-on fait remarquer qu'il s'était trompé, qu'aussitôt il en convenait et s'en accusait: quoique ces erreurs ne fussent pas graves et que ce fussent des erreurs, provenant de la bonté de son cœur, qui, maintes fois, lui fit regarder avec trop de facilité, comme amis sincères, les hypocrites et astucieux ennemis de la patrie et de la religion. Enfin, s'il lui arrivait d'avoir contristé ou attristé quelqu'un, la peine qu'il en ressentait lui-même, en l'apprenant, était plus vive que celle de l'offensé, auquel il s'empressait d'offrir excuse et réparation.

Voici encore un trait qui révèle la trempe du cœur d'O'Connell: O'Connell, dans un de ses discours au parlement, ayant laissé tomber de ses lèvres je ne sais quelle expression contre les prétentions de don Carlos au trône d'Espagne, un prêtre espagnol, émigré à Rome, s'en plaignit à un prêtre Irlandais, en lui disant: « Et votre O'Connell aussi lance des pierres contre nous. » Le prêtre irlandais, ayant fait, la même année, un voyage en Angleterre, et ayant rencontré O'Connell à Londres, se permit de lui rapporter la plainte du bon prêtre espagnol. En l'entendant, O'Connell poussa un profond soupir et fondit en larmes, comme un enfant. « Malheureux que je suis, s'écria-t-il, qu'ai-je fait? J'ai blessé au cœur les pauvres émigrés espagnols! Je reconnais et confesse que j'ai eu tort. » Et jamais, dans la suite, il ne parla de don Carlos qu'avec le respect dû à une grande infortune.

Qui fut jamais plus tendre que lui pour la Reine du ciel et plus zélé pour son culte ? Il en parlait au peuple comme de la Mère du peuple. Et magnifique est l'éloge qu'un jour (1), transporté par un sentiment extraordinaire de dévotion et de tendresse pour Marie, il en fit en présence de plus de cent mille personnes catholiques et protestantes. Cette multitude, les yeux attachés, comme dans une sorte d'extase, sur ses lèvres, crut entendre alors un docteur, un Père de l'Église tresser une couronne de louanges à la Mère de Dieu.

Après le célèbre discours, prononcé par lui dans le but de faire ouvrir enfin aux catholiques les portes du Parlement, et pendant que des débats solennels avaient lieu entre les plus fameux orateurs sur cette grande question, dans ce terrible moment d'où dépendait la liberté ou l'asservissement de l'Irlande, O'Connell se tenait retiré dans un angle, récitant le rosaire à l'honneur de la Vierge, destructrice de toutes les hérésies. Ah ! il avait mis la cause de l'émancipation sous la garde tutélaire de cette grande Maitresse du ciel et de la terre, et c'est de sa protection qu'il en attendait le succès, plus que de ses propres efforts, et c'est à elle qu'il en attribua toute la gloire.

Quel attendrissant et émouvant spectacle n'était-ce pas de voir le plus grand homme du Royaume-Uni, le vengeur du catholicisme, le fléau de l'hérésie, le personnage le plus obéi de l'Irlande, le plus redouté de l'Angleterre, le plus admiré du monde, s'associer dans l'Église au peuple, exercer les pratiques de piété du peuple avec l'humble simplicité, avec le recueillement, avec la modestie que l'orgueilleuse science,

(1) C'était le jour de la fête de l'Assomption au ciel, de la très-sainte Vierge, en 1843 ; comme il n'y avait pas d'église capable de recevoir l'immense foule de peuple accourue d'une distance de plusieurs journées de chemin, pour entendre O'Connell, la messe fut célébrée en pleine campagne, sur un autel érigé à cet effet ; et ce furent ces circonstances qui donnèrent lieu à ce remarquable discours. Toutefois, comme le même jour d'autres orateurs succédèrent à O'Connell pour traiter de matières politiques, O'Connell, pendant qu'ils parlaient, se mit à réciter le rosaire et d'autres prières à l'honneur de la Reine des anges.

la grandeur hautaine laissent le plus souvent pratiquer exclusivement au peuple !

13. O'Connell, loin de rougir jamais de la religion catholique, s'en fit un titre d'honneur, non pas seulement depuis qu'elle commença à entrer, par l'œuvre d'O'Connell, jusque dans le Parlement, jusques à la cour, et à y recueillir en reine les hommages de tout ce qu'il y a de plus sérieux et de plus respectable dans la société anglaise ; mais lors même que cette religion sainte, privée de tous les droits, n'obtenait que l'indifférence et le mépris d'une infortunée proscrite. Il ne se présenta jamais à la cour sans être accompagné d'un prêtre catholique, dont toujours et partout il fit sa société. Il ne s'assit jamais à un banquet politique quelconque, composé de catholiques et de protestants, d'hérétiques de toutes sectes et de toutes opinions, sans que son prêtre, auquel, d'ailleurs, il céda toujours et partout la première place, eût béni la table. Qui plus est, dans ces réunions publiques, il se faisait une gloire toute particulière de professer par les actes et par les paroles la foi romaine. Hélas ! dissimuler les sentiments de la vraie foi, rougir d'en exercer publiquement les pratiques n'est qu'une faiblesse, et la plus grande de toutes les faiblesses ; aussi, est-ce pour cela qu'on la rencontre le plus ordinairement dans les petites âmes, dans les esprits faibles, dans les femmes et les jeunes gens. Le vrai génie a toujours été sincèrement religieux et a aimé à le paraître, et jamais il ne connut la bassesse du respect humain.

14. Que dirai-je ensuite des sentiments de ce grand chrétien pour le clergé de sa patrie ? Roi de fait de l'Irlande, arbitre du cœur et des actions de huit millions d'hommes qui, comme des enfants, obéissaient au moindre de ses signes ; vrai champion et soutien de l'Église catholique, qui lui fut redevable de sa plus grande gloire et de sa liberté, jamais il ne franchit les bornes de l'humble dépendance vis-à-vis de son évêque et de son curé. A la tête de tous, comme personnage politique, comme homme religieux, il se tenait pour le dernier de tous ; et, nouveau Constantin, à peine osait-il pren-

dre la dernière place dans les assemblées du clergé, lorsqu'il y était appelé pour y manifester ses desseins, y donner ses conseils pour la défense de la religion et des libertés. Prêt à s'élançer comme un lion contre quiconque eût osé articuler contre les prêtres une parole irrespectueuse, il donnait lui-même des preuves du plus grand respect pour ce corps vénérable, non moins illustre par ses souffrances que par sa doctrine et ses vertus. Il le regardait non comme une classe d'hommes, mais comme une réunion de Saints et un collège de martyrs ; il n'en parlait qu'avec le plus grand respect et la plus tendre affection (1).

Le motif qui doit nous faire fuir les sociétés secrètes, c'est, disait O'Connell au peuple, que notre clergé les a interdites. Y aura-t-il parmi nous un homme qui ose désobéir à ce clergé si sage, si bon, si généreux et si édifiant (2)?

(1) Il professait les mêmes sentiments pour le clergé catholique de l'univers entier. En 1837, ayant appris que les journaux du continent l'accusaient d'avoir parlé peu respectueusement du clergé espagnol, O'Connell démentit immédiatement, dans un discours au peuple, cette odieuse accusation, et répondit à l'ami qui l'en avait informé : « Non, je n'ai pas manqué de respect au clergé espagnol, je ne me suis pas rendu coupable de ce crime... Comment a-t-on jamais pu croire que j'aie ainsi parlé des ministres du Seigneur? Le langage qu'on m'attribue ressemblerait à celui des prétendus libéraux de France, qui sont plus ennemis de la religion qu'amis de la liberté. Je crois qu'il existe peu d'hommes qui soient plus éloignés que moi d'injurier et de calomnier les prêtres de Dieu. Je vous ai toujours manifesté mes sentiments les plus intimes à l'endroit de la vénération que m'inspire un prêtre.

« Vous vous moquerez peut-être de moi si je vous dis que je pousse le respect pour les prêtres jusques à la superstition ; mais le fait est qu'en cela je ne sais pas maître de moi. Je n'ai jamais connu une seule personne qui ait traité avec inconvenance les ministres de la religion et qui ait prospéré en ce monde. Il y a pour cette espèce d'hommes une malédiction, même sur cette terre. » A cette preuve confidentielle, et par cela même très-convaincante, de la profonde piété et du respect du grand homme pour les ministres de Dieu, ajoutons qu'ayant eu plusieurs fois raison d'être peu satisfait de la reconnaissance d'un membre du clergé, il ne s'en plaignit jamais vis-à-vis de personne.

(2) Voici ses propres paroles à ce sujet : « Ces sociétés sont en outre réprouvées par toutes les personnes d'éducation, de caractère et de rang. Elles le sont notamment par le clergé, si aimable, si intelligent, si laborieux,

15. Pour les ordres religieux, institutions si précieuses pour la religion et pour la vraie civilisation, ils furent aussi fréquemment le sujet de ses discours publics, de ses magnifiques éloges, comme ils étaient l'objet de son amour le plus tendre. Il faisait fondre en larmes son immense auditoire, lorsqu'il rappelait les jours heureux où l'Irlande était couverte de tant de monastères, temples de la prière, écoles de la sainteté, asiles de la science, refuges des pauvres et qui méritèrent à l'Irlande le nom d'*Ile des Saints* (1)? Son éloquence devenait plus énergique, plus animée, plus poétique, lorsque, rappelant toutes ces choses, il comparait l'Irlande, mourant de faim sous le joug d'un protestantisme sans entrailles, avec l'Irlande indépendante, forte, riche et prospère, aidée et escortée par ses moines dans les sentiers de la vraie vertu et du vrai savoir (2)! C'est ainsi qu'il tenait toujours éveillé dans le

si pieux, et par vous tant aimé. Vous sera-t-il possible de fermer l'oreille aux paroles, aux conseils de ce clergé? Ignorez-vous peut-être qu'il n'a d'autre intérêt que le vôtre? qu'il ne poursuit d'autres fins que vos avantages temporels et éternels? » O'Connell n'était cependant qu'un séculier : plutôt à Dieu que certains ecclésiastiques parlissent du clergé avec autant de bienveillante impartialité que ce séculier modèle!

(2) Le vénérable Bède atteste que les monastères d'Irlande étaient le rendez-vous de la jeunesse studieuse de toute l'Europe. Ware, écrivain remarquable, bien qu'Anglais et protestant, dit aussi : *Constat fuisse olim in Hibernia scholas insigniores, ubi Galli, Saxones, etc., tanquam ad bonarum litterarum emporia, confluerunt*. D'autres écrivains affirment encore que des vaisseaux, chargés exclusivement de jeunes nobles anglais, abordaient fréquemment en Irlande, et que ces jeunes nobles venaient étudier dans ces monastères célèbres la littérature et les sciences sacrées et profanes : *Quos omnes, écrit le vénérable Bède précité, Hiberni libentissimè suscipientes, victum eis quotidianum sine pretio, libros quoque ad legendum præbere curabant*. (*Histor. eccles.*, lib. III, cap. xxii.) Non contente, toutefois, d'accueillir dans ses monastères la jeunesse studieuse de toute l'Europe, de la nourrir et de l'instruire gratuitement, la généreuse Irlande envoyait avec empressement ses saints et doctes moines, non pas un à un, mais par essaims, répandre la lumière de la vraie foi et de la vraie science dans toute l'Europe. C'est un écrivain protestant et anglais, Cambden, qui relève ce fait : *Hiberni in universam Europam sanctissimorum virorum examina emisierunt*.

(2) Le protestant Cobbet, dans ses fameuses lettres contre le protestantisme anglais, prouve qu'une des causes de l'extrême misère où est plongé le bas peuple en Angleterre même, aussi bien qu'en Irlande, provient de

peuple le sentiment de la nationalité et de l'amour pour une patrie jadis si grande, si bonne, si sainte, et aujourd'hui si infortunée; et, qu'en même temps, il ravivait toujours de plus en plus le sentiment d'amoureuse reconnaissance pour la foi catholique, source unique, pour l'Irlande, de ses gloires passées et consolation et remède unique de ses maux présents.

16. Mais ce qui surpasse toute idée et toute expression, c'est le zèle d'O'Connell pour cette même religion; il oubliait tout, il sacrifiait tout dès qu'il s'agissait de la servir et de se dévouer pour elle : les pauvres curés, les communes, les villages sans ressources et manquant d'églises avaient recours à lui; et lui, par son activité et par son éloquence, trouvait aussitôt les moyens de leur en faire construire, comme par enchantement, de plus grandes et plus belles.

En vain, l'anglicanisme, changeant ses armes, sans cependant jamais changer ses sentiments de haine profonde envers les catholiques, médite de vaincre par les stratagèmes d'une fine malice ceux qu'il ne pouvait plus opprimer par de cruelles tortures. O'Connell veille sans cesse pour découvrir, et il est toujours prêt à combattre intrépidement les insidieuses machinations de l'hérésie, qui, pour être devenue hypocrite, n'en est pas moins persécutrice, moins ennemie. Que n'a-t-il pas fait, que n'a-t-il pas écrit et dit, et quels combats n'a-t-il pas livrés jusqu'à son dernier jour pour faire avorter les deux *bills*, tristement fameux, qui abandonnent l'un les legs pieux et les revenus de l'Église, l'autre les collèges et l'é-

la suppression des monastères, opérée par l'hérésie, en haine de la vraie religion. Quand existaient les monastères, quand on rencontrait à de courtes distances une abbaye, personne ne pouvait souffrir de la faim; car, outre l'hospitalité qu'on y accordait, pendant trois jours, à tout voyageur indistinctement, chaque pauvre qui se présentait à la porte d'un de ces établissements de la charité publique en recevait assez de nourriture pour pouvoir en emporter même chez lui. Aujourd'hui la masse de pauvres est à la charge de l'État et des particuliers, qui sont obligés de concourir à les sustenter par d'énormes taxes, et on sait quel malheureux succès a obtenu ce moyen ! La *taxe des pauvres* n'empêche pas le paupérisme d'augmenter dans des proportions effrayantes, et les pauvres de mourir de faim.

ducation des jeunes catholiques (1), à la surveillance, à la direction, ou, pour mieux dire, à la domination des protestants? Et, bien que la faiblesse et l'erreur de quelques membres du clergé catholique les aient fait adopter par l'appui qu'elles leur ont fatalement prêté, il faut cependant reconnaître que le discrédit où les a fait tomber l'éloquence d'O'Connell, que les coups qu'il leur a portés sont tels que ces bills sont quasi-mort-nés ou qu'ils disparaîtront totalement par la transformation, à laquelle ils sont nécessairement condamnés.

Si quelqu'un s'avisait, à voix basse et sur l'ancien ton d'insulte sacrilège, de l'appeler *papiste*, se retournant aussitôt contre cet impertinent, il lui répliquait intrépidement : « Misérable ! en croyant me faire injure de m'appeler ainsi, tu m'honores. Je suis papiste, et m'en fais gloire ; car papiste veut dire que ma foi, par le moyen de la succession non interrompue des papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ ; tandis que

(1) D'après cette loi, doivent être érigés en Irlande des collèges provinciaux où doivent aller étudier les jeunes gens de toutes les religions, mais sous des professeurs et avec des livres médiatement et immédiatement choisis par le gouvernement protestant, constitutionnellement ennemi de la foi catholique. Cette institution aurait quelque chose de l'Université de France, contre laquelle les pères de famille, les vrais catholiques et l'épiscopat de cette grande nation réclament depuis nombre d'années avec tant de zèle et tant de constance. Ces collèges provinciaux seraient le moyen le plus efficace pour propager l'indifférentisme et l'incrédulité, non-seulement parmi les catholiques, mais même parmi les protestants, et de détruire tout germe de christianisme : aussi est-ce pour cela qu'un protestant considérable les a dénoncés au public comme un *plan gigantesque d'éducation impie*. Il n'en fallut pas davantage pour que l'intrépide et infatigable champion de la vraie foi se levât pour attaquer cette horrible loi, avec toute la force de son éloquence et de son autorité ; et cela de manière à soulever contre elle l'exécration de l'Irlande entière ; et, quoique votée par le parlement, pour le motif indiqué dans le texte, cette loi n'a pu recevoir son exécution, tant est grande l'opposition qu'elle rencontre ; et il est probable qu'elle ne s'exécutera jamais. Si cependant on y parvenait, les vrais Irlandais en reviendraient à faire ce qu'ils ont fait pendant trente ans : ils pourvoiraient eux-mêmes à l'éducation de leurs enfants, et, dans tous les cas, ils préféreraient toujours que leurs enfants restent sans instruction dans les sciences humaines, plutôt que de les envoyer étudier à ces sentines de l'impiété, pour leur y faire perdre la foi divine.

la tiende s'arrête à Luther, à Calvin, à Henri VIII, à Élisabeth ; eh bien, oui, papiste ! si tu avais une étincelle de sens, ne comprendrais-tu pas, ô ignorant, qu'il vaut mieux, en matière de religion, dépendre du Pape que du Roi, de la Tiare que de la Couronne, de la soutane que du jupon, des conciles que des parlements ? Rougis donc toi-même, rougis de n'avoir ni foi vraie ni intelligence, et tais-toi. »

17. Ce n'est pas là tout ! la défense des dogmes, des cérémonies, de la discipline de l'Église catholique était le sujet favori de ses harangues publiques et de ses discours privés. Prêtez-moi ici toute votre attention : voici un nombreux rassemblement de peuple au milieu duquel une tourbe de prédicants bibliques, lancés tout exprès de Londres pour inoculer à l'Irlande un protestantisme nouveau, s'épuise en violentes invectives, en outrages atroces, en sarcasmes sacrilèges contre tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus vénérable dans l'Église catholique. A peine ces apôtres de l'erreur ont-ils pris la parole qu'O'Connell y apparaît inopinément et frappe de terreur, comme s'il eût été un spectre, ces pervertisseurs des âmes.

Mais que va faire un séculier, ici, au milieu d'ecclésiastiques, un homme de loi, là où l'on dispute sur la religion ?

Ah ! O'Connell est citoyen, mais aussi il est chrétien. Il aime la patrie, mais il aime encore davantage la religion catholique. Dans une guerre d'invasion tout homme est soldat ; quand la foi est attaquée, tout chrétien est apologiste. Rassurez-vous, dans cette grande circonstance, O'Connell ne parle pas en homme de loi, mais en docteur : ce n'est plus un homme habitué aux bruyants débats du barreau, mais un Antoine, un Athanase, quittant la solitude et la méditation de Jésus-Christ crucifié ! Chaque sentence qu'il articule est un éclair ; chaque parole est un dard ; chaque argument est une blessure. Jamais les quatre grands caractères de la véritable Église ne furent démontrés avec des preuves plus solides, dans un langage plus brillant et plus coloré. Jamais la honteuse origine de la réforme prétendue, l'humeur brutale de son auteur, les mœurs

dissolues de ses apôtres, les blasphèmes, les contradictions de sa doctrine, la bassesse de ses manœuvres, l'hypocrisie de ses promesses, les turpitudes de ses intentions, les injustices de ses rapines, la cruauté de ses massacres, l'horreur de ses sacrilèges, les maux immenses qu'elle a accumulés sur les plus belles contrées de l'Europe, non, jamais, dis-je, tout cela ne fut dépeint avec des couleurs plus vives, avec des coups de pinceau plus vigoureux, avec une plus grande abondance d'images, avec plus de magnificence, avec plus de force d'expression (1).

(1) Non content de combattre les hérétiques par sa parole, il les combattit encore par ses écrits. Outre le *Traité sur l'Eucharistie*, ci-dessus mentionné, il a composé deux autres traités célèbres, en forme de lettres, contre les méthodistes. Dans le premier de ces traités, O'Connell venge l'authenticité de l'édition de la sainte Écriture dite Vulgate, avec une érudition sacrée aussi vaste que solide et exacte ; et par les raisons les plus fortes et en même temps les plus intelligibles, même au peuple, il y démontre comment il est impossible à un protestant de faire un seul acte de foi divine en s'appuyant uniquement sur l'Écriture interprétée suivant les principes du protestantisme. Ensuite O'Connell prouve, contre les calomnies des méthodistes, qui avancent que l'Église romaine est opposée à la diffusion des Livres saints, que, dans le court intervalle qui s'écoula entre l'invention de l'imprimerie et la prétendue réforme protestante, les catholiques ne publièrent, en divers pays, pas moins de huit cents éditions différentes de la sainte Écriture, dont deux cents le furent dans les différentes langues vulgaires de l'Europe. Notez encore un fait de la plus haute importance, à savoir que les éditions de la sainte Écriture dont il s'agit, exécutées en langue vulgaire, l'ont été dans des pays qui, à l'époque de la réforme, demeurèrent attachés à la foi catholique, et qu'au contraire il n'avait été publié en langue vulgaire aucune édition de l'Écriture en Angleterre, en Écosse, en Danemark et en Suisse, avant que ces contrées eussent embrassé le protestantisme. D'où il conclut victorieusement que les pays que l'hérésie accuse d'être restés catholiques par défaut de connaissance des saintes Écritures étaient réellement ceux où ce livre divin était le plus répandu, et qu'au contraire les pays qui se vantent d'avoir embrassé la réforme, en conséquence des doctrines de l'Écriture, sont réellement ceux où ce livre sacré était le plus ignoré.

Quant aux versions protestantes de l'Écriture en anglais, qui ont été en usage en Angleterre jusqu'en 1611, O'Connell prouve que plus de mille ministres protestants les déclarent « pleines d'absurdités en plusieurs endroits, et, en beaucoup d'autres, semées de sens qui falsifient et dénaturent la parole de Dieu. » Et cependant, conclut O'Connell, voilà quelles étaient les sources auxquelles vos premiers protestants puisèrent leurs nouvelles doctrines !

Or, il est impossible de décrire les effets produits par cette fameuse harangue. Qu'il suffise de dire que les coryphées de l'erreur, confondus, battus, mis en déroute, le silence sur les lèvres, la confusion sur le visage, la rage dans le cœur, reprirent nuitamment le chemin par lequel ils étaient venus, à la grande joie des catholiques, à la honte des protestants, et à la risée générale. Oh belle victoire (1) ! le nouveau Daniel a démasqué, a vaincu les perfides vétérans de l'hérésie, qui osaient accuser la belle et pudique matrone de la vraie foi, des turpitudes dont ils s'étaient souillés.

Dans le second traité, il s'applique spécialement à faire voir quelle espèce d'apôtre était Jean Wesley, fondateur des méthodistes. O'Connell nous le montre d'abord fervent ministre de l'Église anglicane, partant, entraîné par son fanatisme pour les Indes, où cependant il ne parvint pas à convertir au christianisme même un seul homme, et terminant son apostolat par l'excommunication d'une jeune fille qui refusa de l'épouser. Puis il nous le représente successivement indifférentiste, enclin au papisme, membre de la secte des frères Moraves, calviniste antinomien, et enfin rejetant toutes les croyances comme mauvaises et inventant une nouvelle religion toute de sa façon, le *Méthodisme*. Ces tableaux sont traités avec le pinceau d'un Bossuet. Wesley et ses premiers compagnons y sont représentés dans des attitudes faites pour provoquer autant d'horreur pour leurs personnes, convaincues de la plus fine hypocrisie et de toutes sortes de crimes, que pour leurs doctrines, démontrées absurdes, monstrueuses et ridicules. O'Connell, dans tous ces traités, montre jusqu'à l'évidence qu'il était aussi profond théologien que fameux jurisconsulte, et qu'il savait manier avec une égale facilité et un égal succès la science du droit et la polémique religieuse ; et ces beaux traités ont été jugés dignes d'être cités avec éloges par le savant P. Perrone, jésuite, dans son fameux *Cours de théologie*.

(1) Le *Standard*, journal anglais, acharné protestant, dans un long article sur O'Connell, l'appelle le Thomas Morus du dix-neuvième siècle ; il l'appelle un vrai papiste fanatique (c'est-à-dire un catholique fervent). Il soutient qu'O'Connell eut toujours, dans tout ce qu'il fit, principalement en vue le triomphe de la foi et de l'Église de Rome, et que cette supposition donne à elle seule la clef de sa vie, et explique le prodige de la constance de son action. D'autres journaux du même esprit, anglais et allemands, parlent dans le même sens. Ce qui a achevé de les convaincre qu'O'Connell était un grand catholique, et rien autre chose que catholique, c'a été d'apprendre qu'il avait légué son cœur à Rome. Voilà comment les protestants ont jugé O'Connell. Quelle honte pour certains catholiques, qui lui ont attribué des vues ambitieuses et intéressées, et qui l'ont persécuté, mort aussi bien que vivant !

Des scènes semblables se renouvelaient fréquemment non-seulement en Irlande, mais encore en Angleterre, non-seulement dans les assemblées privées, mais encore en plein parlement. Si quelqu'un osait articuler une seule parole contre la foi catholique, en présence d'O'Connell, celui-là était sûr d'être dominé, écrasé par le bruit de sa voix, par l'abondance de son érudition, par les piquûres de son ironie, par l'impétuosité de sa parole : en sorte qu'en présence de cet homme terrible, comme on avait coutume de l'appeler, l'hérésie se tenait constamment muette et respectueuse et n'osa jamais plus insulter à la foi de Rome.

18. De là cette expression simple, mais pleine de sens et souverainement honorifique, dont les bons Irlandais se servaient pour le désigner ; ils l'appelaient : *Notre homme*, » donnant à entendre par là qu'O'Connell était non-seulement le défenseur de leur liberté, de leurs droits, mais encore le soutien, le vengeur, la gloire de leur religion. Et de là l'immense confiance qu'ils mettaient en lui, la tendre affection qu'ils lui portaient et l'immense pouvoir qu'il exerçait sur eux.

Ce zèle généreux, intrépide, intelligent avec lequel O'Connell professait et défendait la religion, lui avait attiré les sympathies et même le respect des plus sages protestants anglais, car il y a dans la nature de l'Anglais un élément de dignité et de justice, un sens religieux qui le porte (lorsqu'il n'est pas gâté par les préjugés et le fanatisme de secte), à honorer et à respecter toute conscience sincèrement religieuse, toute noble conviction, autant qu'à abhorrer l'impie et le mécréant.

A la différence d'un peuple corrompu et impie, un peuple religieux et moral a un bon sens exquis et ne s'incline devant une haute intelligence qu'à proportion qu'il la voit s'humilier et s'abaisser devant Dieu ; il n'aime, il ne respecte que la grandeur qui se fait petite devant Dieu ; il ne se rend à une parole éloquente, il ne se laisse conduire par elle qu'autant qu'il la voit sortir d'une bouche religieuse, d'un cœur honnête. Et tout pouvoir public est sûr, à mesure qu'il s'abaisse devant Dieu,

de s'élever dans l'opinion et dans l'amour du peuple, et de doubler sa force et son autorité.

19. Mais la plus grande, la plus étonnante création du génie d'O'Connell, ce fut l'*association catholique*. Les hommes à courte vue, qui ne saisissent pas les grands résultats qui peuvent sortir de petits moyens, rirent de la pensée d'O'Connell de prétendre, par la souscription de deux oboles par mois, vaincre la puissance britannique, riche des richesses du monde entier. Mais le fait a prouvé que cette *association*, si faible et si peu appréciée à son principe, fut la machine de guerre qui battit en brèche la citadelle du despotisme hérétique et en facilita la prise (1).

Constituée non dans l'ombre, mais à la lumière du jour, non contre les lois, mais conformément aux lois, cette association s'étendit rapidement dans toutes les classes, pénétra dans les lieux les plus éloignés, réunit, non-seulement tous les catholiques, animés du zèle de la religion et de l'amour de la patrie, mais encore tous les amis sincères de la liberté de conscience, chez les protestants. Semblable aux associations de l'Église naissante, elle forma comme un État dans l'État, sans ébranler l'État. Ses chefs, comme autrefois l'ancien clergé, furent les vrais représentants, les vrais rois élus du peuple : ils formèrent un vrai pouvoir souverain, qui, bien que

(1) Les efforts faits par le gouvernement pour supprimer cette *association* furent incroyables : il fit, à cet effet, intervenir non-seulement le ministère public, mais aussi le parlement, armé de lois d'exception, appliquées avec toute la sévérité possible. Quoi qu'il en fût, supprimée sous un nom, O'Connell la ressuscitait sous un autre, et se trouvait toujours, grâce à cet expédient, en règle vis-à-vis de la loi. Quand ensuite, pour en finir avec toutes les subtilités légales, le gouvernement obtint du parlement, pour le duc de Northumberland, nouveau vice-roi d'Irlande, les pouvoirs les plus étendus pour supprimer toute association *politique*, quelle qu'en fût la dénomination, O'Connell donna à l'*association* une forme et un nom auxquels nul n'eût jamais songé ; il l'appela : *Association pour faire des goûters* ; en sorte que le gouvernement, fatigué, en fin de compte, de persécuter, et désespérant plus encore d'abattre cette institution O'Connellienne, qui, réprimée sous une forme, renaissait sous une autre, plus menaçante et plus terrible, prit le parti de laisser faire, et il s'avoua vaincu par les inépuisables expédients et l'invincible constance d'un seul homme !

privé de l'autorité du droit, n'en fut pas pour cela moins fort, grâce à la libre adhésion du peuple, et n'en gouverna pas moins, de fait, l'Irlande. Il impose des tributs, et ils sont payés ; il fait des lois, et on les observe ; il ordonne des pétitions, et on obéit. Il discute les bills proposés au parlement, condamne les uns, approuve les autres. Il surveille les élections, et fait admettre à la représentation du peuple ou en fait repousser qui bon lui semble. Il examine les listes électorales et en fait exclure les noms des orangistes qui y sont indûment entrés. Il acquitte les dettes des pauvres prisonniers et les fait rendre à la liberté. Il prend la défense des opprimés et leur fait rendre par les tribunaux la justice qui leur est due.

Jamais gouvernement n'exerça avec une plus grande facilité un plus ample pouvoir. Jamais, non jamais, homme d'État n'eut de conceptions plus vastes et plus redoutables. Jamais le génie de la politique ne sut mieux réunir une masse de plusieurs millions d'hommes, et la contenir dans les bornes de la légalité et du devoir. On serait tenté d'inférer de tout ce qui précède, qu'O'Connell dut son triomphe à cette association, dont il était le chef et qui le fit roi de fait de l'Irlande ; eh bien, non : s'il triompha, ce ne fut que par la vertu des doctrines qu'enseigne la religion et qu'il se fit gloire de professer.

20. Aussi est-ce pour cela qu'en dehors du catholicisme, il n'existe que deux procédés vis-à-vis de la tyrannie et de l'oppression : celui de les subir avec une stupide apathie, et celui de les repousser par la force : celui de se courber sous elles, comme esclave, et celui de se lever contre elles, comme rebelle. L'un s'appelle *obéissance passive*, l'autre *résistance active* ; l'un est le système du fatalisme musulman et infidèle, l'autre, du rationalisme hérétique. Mais ces deux procédés sont pires que le mal qu'ils prétendent atténuer !

Le système de l'*obéissance passive*, ou d'une résignation inerte à tout ce que le pouvoir veut faire d'un peuple, abandonne à l'arbitraire d'un tyran, non-seulement les biens, l'honneur et la vie du sujet, mais encore son intelligence, son

cœur, sa conscience, sa pensée, sa raison, sa volonté ; tout ce que l'homme a de plus intime, de plus noble, de plus sacré, de plus personnel, de plus inaliénable et de plus indépendant ; tout ce par quoi l'homme est homme. Il abaisse donc l'homme jusqu'à la brute qui, *tout entière*, est au pouvoir de celui qui la possède. Il ne laisse à l'homme rien d'humain, excepté la forme, et encore, cette forme, rien n'y révèle-t-il plus ni l'origine divine de l'homme, ni sa dignité.

Le système de la *résistance active* ou de la sédition, soit qu'il avorte, soit qu'il triomphe, est toujours funeste. S'il triomphe, il ne fait d'ordinaire que changer les personnes, sans rien changer aux choses : les rôles sont joués par des hommes différents, mais le drame de l'oppression est presque toujours le même ; l'esclave devient tyran, et le tyran devient esclave. Et voilà le résultat final. La souveraineté de tous est la servitude de tous au profit d'un petit nombre. Si ce mouvement produit un avantage, ce n'est qu'après bien longtemps, après que ceux qui en furent les auteurs l'ont payé de leur vie, et après que les traces des passions qui procurèrent son triomphe ont été complètement effacées.

Mais malheur au peuple, si la révolution échoue ! l'orgueil blessé de la tyrannie ne connaît plus de bornes. Ce qu'elle ne faisait que par caprice, elle se croit ensuite obligée de le faire par devoir ; elle opprimait par son instinct naturel, elle opprime ensuite par la nécessité de sa conservation. La défiance se change en haine, la haine en fureur. On écarte les formes judiciaires. Toute pensée est punie comme un attentat, toute parole comme une sédition. Le talent, la richesse, la vertu deviennent des crimes, et le soupçon l'unique motif de condamnation ; les fers s'appesantissent, les chaînes se multiplient ; les flatteurs deviennent plus impudents, les satellites plus vils, les bourreaux plus cruels, le despotisme plus atroce, la persécution plus barbare.

21. Entre ces deux systèmes qui mènent, bien que par des routes opposées, au même terme, à l'esclavage et à la ruine du peuple, il y a le système chrétien catholique qui condamne

les révoltes et les séditions (1), enseigne qu'on ne doit opposer à l'oppression, principalement en matière de religion, que la *résistance passive* et l'*obéissance active*.

La *résistance passive*, par laquelle le sujet refuse d'obéir à l'homme, commandant des actes contraires aux devoirs de la conscience et à la loi divine et lui résiste, mais *passivement*, c'est-à-dire en souffrant, sans avoir recours à la force matérielle, les glorieuses peines de sa confession. Car Jésus-Christ a dit : Qui se sert du glaive pour repousser l'oppression religieuse périra par le glaive (*Omnes enim qui acceperint gladium, gladio peribunt.* Matth., xxvi, 52) ; ce qui veut dire que la persécution religieuse doit être combattue par la vertu de l'âme, et non par la force du corps ; que, dans une guerre toute spirituelle, on doit repousser l'usage des armes matérielles avec lesquelles on peut, il est vrai, vaincre, mais par lesquelles on peut aussi périr, mais se servir des armes spirituelles et invisibles : la constance dans sa foi, la mansuétude, la patience et la prière ; et que le succès de telles armes est aussi sûr que leur usage est noble. Quand il s'agit de la confession de la vraie foi, il est plus facile de détruire le persécuteur, en consentant à verser notre propre sang, qu'en essayant de faire couler le sien. Le martyr dans son sépulcre est plus redoutable au tyran que le rebelle qui l'affronte armé sur le champ de bataille. Celui qui souffre est plus fort que celui qui résiste ; celui qui reçoit les coups, que celui qui les porte ; le chrétien qui succombe, que le séditionnaire qui triomphe. C'est en étant décimés que les chrétiens, enfants du Calvaire, se multiplient ; c'est en mourant qu'ils

(1). En condamnant, au concile de Constance, toute conspiration et tout attentat, de la part de tout membre de la société, contre le Pouvoir public, l'Église n'a jamais condamné le droit qu'a la COMMUNAUTÉ PARFAITE de se débarrasser par les moyens légaux, de tout pouvoir oppresseur. C'est que le pouvoir souverain, ayant son origine et sa raison en Dieu, n'est conféré *immédiatement* aux princes que par la *Communauté*. Celle-ci peut donc le reprendre et le déposer en d'autres mains, toutes les fois que le prince en abuse contre la société qui le lui a confié. Voyez les chapitres VIII et IX de notre *Essai sur le Pouvoir public* où cette doctrine se trouve amplement développée, prouvée et défendue.

ressuscitent, et leur triomphe est le fruit de leur humiliation : *Quò plures metimur, plures eò effcimur* (Tertull.); et tandis qu'ils acquièrent pour eux-mêmes une couronne immortelle dans le ciel, ils assurent à leurs frères, à l'Église, une force, une victoire infaillible sur la terre. L'antique Rome chrétienne et l'Irlande moderne catholique sont une preuve évidente de la vérité et du succès d'une telle doctrine.

En prescrivant une *résistance passive* au pouvoir oppresseur de la conscience et de la foi, l'enseignement catholique conseille toutefois une *obéissance active*. Tandis qu'il prêche la nécessité de *résister en souffrant*, il permet, en même temps, qu'on *obéisse en agissant*, pour se soustraire à ce qui est injuste. C'est-à-dire qu'en condamnant la rébellion, l'enseignement catholique ne proscribit pas l'action ; en interdisant de résister par la force, il n'interdit pas de réclamer par les voies de la légalité et de la justice ; en tenant à ce que le sujet respecte les droits du pouvoir, il n'exige pas qu'il renonce aux siens propres. En effet, saint Paul qui a tant prêché l'obéissance au pouvoir légitime, comme à l'ordre établi de Dieu, n'a cependant pas laissé d'en appeler à César de l'injuste oppression d'un tribunal subalterne : *Ad Cæsarem appello* (Act.); ni de réclamer ses droits et ses privilèges de citoyen romain : *Civis romanus sum*. Ensorte que si, d'un côté, le système catholique exige des sujets opprimés la résignation, de l'autre il leur conseille de ne pas renoncer à leur personnalité humaine et de ne pas se livrer, comme une chose inanimée, aux caprices sanguinaires de la tyrannie ; il leur recommande, avec une raison respectueuse comme sujets, un hommage raisonnable comme hommes : *rationabile obsequium* (Rom.). Il assure bien l'obéissance au pouvoir, mais il ne sanctionne pas comme légitime l'oppression, et même il permet qu'on réclame contre elle, et ainsi concilie la dignité de l'homme avec l'ordre de la société.

22. Or cette sublime doctrine du christianisme, la seule qui soit utile et sage parce qu'elle est la seule vraie, notre Daniel l'a professée en paroles et traduite en faits ; il l'a inspirée, in-

culquée et profondément imprimée dans le cœur de son peuple. Dans toutes ses harangues populaires, il ne cessait jamais de répéter les grandes maximes suivantes, que, dans les circonstances où nous nous trouvons, chers Romains, je recommande, moi aussi, avec la plus grande instance, à votre attention : « Quiconque recourt à la force n'est pas digne de la liberté. — Quiconque viole les lois trahit sa patrie. — Quiconque vous conseille de résister vous expose à périr. — Quiconque vous prêche l'insurrection ourdit une trame perfide contre vous ; fuyez-le, saisissez-le, livrez-le à l'autorité pour qu'elle en fasse justice. Irlandais, le spectacle le plus agréable pour les ennemis de votre foi serait de vous voir transgresser les lois du pays. Vos oppresseurs ne désirent rien tant que de vous voir prendre les armes, que de vous entendre prononcer des cris séditionnels contre l'autorité, et cela, pour avoir de nouveaux prétextes de vous opprimer davantage. Le jour où l'Irlande recourra à la force, ce jour-là elle perdra tout espoir de recouvrer sa liberté. » D'autres fois il s'écriait : « Irlandais, aimez-vous votre patrie ? — Oui ! oui ! — Eh bien ! pas de désordres, pas de clameurs, pas de sociétés secrètes, pas de trames, pas de complots contre l'autorité établie. »

Les démagogues d'un pays voisin s'avisèrent un jour d'envoyer une députation au libérateur pour lui offrir de concourir avec lui à la délivrance de l'Irlande. O'Connell leur fit répondre : « Ne vous dérangez pas : artisans de révolutions, vous n'avez rien de commun avec nous qui voulons l'ordre et la légalité. Démolisseurs des trônes, vous ne sauriez être les bienfaiteurs du peuple. Ennemis de la religion, vous ne pouvez être que de mauvais conseillers de la liberté. »

23. Mais tout en recommandant et insinuant, avec toute la force de son éloquence, avec tout le poids de son autorité, l'obéissance aux lois les plus injustes, le respect au pouvoir le plus oppresseur, il ne cesse jamais pour cela d'exciter l'énergie du peuple à protester et contre l'injustice des lois et contre l'oppression du pouvoir ; bien qu'il tonne en faveur de la lé-

galité, cela ne l'empêche pas de réveiller, et d'aviver toujours davantage dans ce peuple, démoralisé par trente années de servitude, le sentiment de sa propre dignité et de sa propre indépendance. « Souffrez, leur dit-il, mais réclamez. Obéissez, mais demandez. Soyez sujets fidèles sans renoncer à être de généreux chrétiens. La subordination toujours ; la dégradation, l'abjection, jamais. »

24. Ces leçons étaient soutenues par son exemple, et chose prodigieuse ! pendant quarante ans qu'il agita tout un peuple, par ses actes et par ses harangues, durant une lutte si longue et si compliquée, jamais on ne put lui reprocher d'avoir agi en dehors des lois ou contre les lois ; jamais la plus légère atteinte à l'ordre ; jamais une parole, jamais une expression qui ne fût sage et respectueuse pour le souverain.

Enfin, pour arriver à faire condamner ce nouveau Naboth, il fallut que la vraie Jézabel, l'hérésie, fit calomnier celui qu'elle ne pouvait même pas accuser ; qu'elle recueillît, à l'aide de la corruption, pour témoins, les fils de Bélial ; qu'elle intervînt iniquement dans la formation des listes des jurés, pour trouver en eux, non des juges, mais des complices de son oppression. Eh bien, ces malheureux, malgré le honteux intérêt, malgré le zèle infernal qui les poussait à l'immoler avec quelque apparence de raison, ne trouvant aucune parole, aucun fait illégal dans la conduite de notre héros, furent obligés d'établir sur une supposition gratuite (1), sur une tendance, sur une pensée, leur inique décision, au point qu'en la prononçant, le président de cet assassinat juridique, couvert de confusion et agité par le remords, ne put retenir ses larmes. Sentence vraiment inique, et si manifestement inique, que la chambre des pairs, près de laquelle en fut porté l'appel, quoique animée des sentiments les plus hostiles contre O'Connell, qu'elle considérait comme son ennemi le plus

(1) Cette supposition fut qu'O'Connell, dans le cas où le gouvernement ne se fût pas conformé à ses désirs, aurait soulevé toute l'Irlande contre la couronne ; supposition dont, pendant quarante années, la conduite et les maximes d'O'Connell démentirent la fausseté.

acharné, comme son fléau, par un de ces traits de justice qui la fit monter bien haut dans l'opinion et dans l'estime du monde, n'hésita pas à déclarer O'Connell innocent. Pendant le cours de sa captivité O'Connell, à l'exemple de saint Paul, ne parlait à ses concitoyens que pour les conjurer de se montrer ses dignes amis et fils, en usant de mansuétude et de patience, en respectant cette même autorité qui, par une injustice manifeste, l'avait privé de sa liberté : *Obsecro vos ego vincitus in Domino digne ut ambuletis in mansuetudine et patientiâ* (Eph., iv, 1). En sorte qu'on peut dire que toute la conduite de cet homme extraordinaire n'a été autre chose que le modèle et comme le Code des lois, à l'usage des opprimés, durant le temps de l'oppression.

C'est encore pour cela que, tandis que d'un côté il combattait les théories homicides des turbulents chartistes, de l'autre il faisait sentir tout le poids de la sujétion servile à une aristocratie usurpatrice ; que tandis que, d'une main, il empêchait le peuple de se précipiter dans l'abîme de la sédition, de l'autre, il lui montrait l'ignominie où l'on tombe lorsqu'on ploie la tête en silence sous le joug d'un système oppresseur et tyrannique. C'est en se comportant ainsi qu'il réussit à faire des Irlandais un peuple observateur des devoirs chrétiens jusqu'au scrupule, et jaloux de ses droits civils, jusqu'au fanatisme ; qu'il le maintint dans les limites de la subordination et développa la noblesse de son caractère et la grandeur de son cœur ; qu'il éleva les classes les plus grossières et les plus obscures de la société jusqu'à la sublimité du devoir, et qu'il réussit à rendre parmi elles la probité civique commune et l'héroïsme chrétien vulgaire ; qu'il fit des Irlandais un peuple modèle, un peuple digne de l'admiration et de l'amour de tous les peuples, un peuple qui a soutenu, durant quarante ans, une lutte sérieuse, opiniâtre, implacable, sans toutefois violer aucun droit, sans fouler aux pieds aucun devoir, et qui a marché d'un pas ferme et assuré à la conquête de sa liberté religieuse et civile, manifestant un éloignement égal et pour la servitude religieuse de l'hérésie qui peut, seule, faire

supporter la servitude politique, et pour les violences sangui-
naires de l'anarchie, au moyen desquelles les peuples, trop
souvent aveugles, au lieu d'atteindre à la liberté, retombent
plus misérables et plus avilis qu'auparavant dans les bras de
la tyrannie ; qu'il a fait connaître, qu'il a mis en action la
doctrine catholique de la *résistance passive* et de l'*obéissance
active*, qu'il en a démontré sur un vaste théâtre, par un
exemple magnifique, la vérité des principes, l'importance de
l'application, la garantie du succès, et qu'il a bien mérité du
souverain et du peuple, de la religion et de la politique, de
l'Eglise et de la société (1).

25. Enfin les moyens qui, en dernier lieu, servirent à
O'Connell pour triompher de l'injustice de l'hérésie furent
sa profonde intelligence des hommes et des choses, sa prodi-
gieuse fermeté, son activité infatigable.

Profonde intelligence, dis-je, des hommes et des choses. Ja-
mais ses pronostics ne portèrent à faux, jamais ses desseins ne
furent privés d'exécution. Il prédit aujourd'hui ce qui doit
arriver dans dix ans, et l'événement vient à point justifier la

(1) Si, à l'époque des soulèvements tentés par le *radicalisme anglais*, les
Irlandais se fussent joints aux *chartistes*, auteurs de cette révolution sociale,
c'en était fait de l'Angleterre. Les Irlandais sont si nombreux en Angleterre,
que, dans une seule ville, on n'en compte pas moins de quatre-vingt mille ;
aussi est-ce pour cela que les *chartistes* tentèrent tous les moyens pour les
attirer à leurs idées et à leur parti, faisant valoir principalement les trop justes
griefs de l'Irlande contre les injustices dont elle avait été la victime. Mais
les doctrines et les avertissements d'O'Connell, touchant le devoir de res-
pecter l'ordre et d'être fidèles au souverain, étaient toujours présents à
l'esprit, retentissaient toujours aux oreilles des enfants de l'Irlande, au
point que parmi les milliers de sectaires qui furent traduits devant les tri-
bunaux comme coupables de haute trahison, il ne s'y rencontra pas un seul
Irlandais. L'histoire impartiale dira donc qu'O'Connell, l'homme le plus
méritant de l'Irlande, fut aussi l'homme le plus méritant de l'empire bri-
tannique et de l'Europe entière.

Si jamais le fanatisme puritain, anglican, piétiste, orangiste, ce qui n'est
pas impossible, conjure contre le trône d'Angleterre, on peut affirmer que la
reine Victoria ne trouvera jamais de volontés plus fidèles pour la soutenir,
de bras plus énergiques pour la défendre, de cœurs plus généreux pour
l'aimer que ceux des pauvres Irlandais, que la couronne d'Angleterre, par
trois siècles de persécutions, a essayé de dégrader et de détruire.

vérité de ses prédictions. Tout ce qu'il dit a force de loi ; tout ce qu'il prévoit arrive ; tout ce qu'il conseille réussit ; tout ce qu'il entreprend, il l'achève, de sorte qu'il s'était acquis la réputation d'être l'homme du coup d'œil le plus sûr, du tact le plus délicat, de la pénétration la plus profonde et des expédients les plus infaillibles pour conduire à bonne fin les affaires les plus difficiles.

26. J'ai ajouté *prodigieuse fermeté*. De même que jamais homme ne se lança dans une entreprise plus grande, plus noble et plus hardie ; de même aussi n'exista-t-il jamais personne qui ait été en butte à plus d'attaques, à une persécution plus obstinée. Insultes et calomnies, sarcasmes et blasphèmes, satires et procès, promesses et menaces, tout a été employé avec une horrible persévérance pour abattre un aussi grand courage, mais tout a échoué. Les oppositions ne le découragent pas plus que les louanges ne l'enivrent. Les défaites ne l'abattent pas plus que les succès n'excitent son orgueil. Il met autant de constance à exécuter ses desseins que d'ampleur et de magnificence à les concevoir. Or où trouve-t-on dans l'histoire, qu'on me l'indique, qu'on me le montre, un autre exemple d'un homme qui, pendant un demi-siècle, ait lutté contre la plus grande puissance de la terre, non-seulement sans se laisser intimider ou arrêter jamais, mais avec une vigueur, un courage, une constance toujours croissants ?

27. Je dis enfin, une *infatigable activité*. Son repos, c'est de ne pas en connaître ; vous l'eussiez vu toujours en agitation et toujours en mouvement pour encourager les timides et réprimer les audacieux, soutenir les faibles et diriger les forts, enrôler les amis et découvrir les traîtres, confirmer les hommes sincères et démasquer les hypocrites. Se multipliant en quelque sorte lui-même, il est presque en même temps, en Angleterre et en Irlande, dans les assemblées nationales et dans le parlement, dans les réunions des grands et dans les *meetings* du peuple, dans les municipalités et dans les tribunaux. Là où il n'est pas présent en personne, il y est présent par son action ; là où il n'arrive pas par sa parole, il y arrive par ses écrits.

Tous les points de l'Irlande ressentent son influence, toutes les classes de citoyens sont agitées par sa force, tous les esprits sont unis dans ses desseins, tous les cœurs sont d'accord pour se laisser guider par son autorité. Comme le Géant de la Fable qui, par ses mouvements, remue et soulève une montagne ; ainsi O'Connell, ayant fait, de huit millions d'hommes, comme un seul homme, agite et ébranle à son gré ce grand peuple et le lance contre l'Angleterre qui recule épouvantée pour n'être pas écrasée sous son poids.

28. Or tout ceci est vrai, et très-vrai, mais il n'est pas moins vrai non plus que ce qui ajouta une force irrésistible à tant d'intelligence, à tant de fermeté, à tant d'activité, ce fut la charité qu'inspire la religion, et dont son cœur fut sans cesse pénétré. Tirant de l'Évangile ses règles de conduite, jamais il ne fit la paix avec les hypocrites, ce furent les seuls qu'il n'épargna jamais ; qu'ils fussent paysans ou ministres, nationaux ou étrangers, ecclésiastiques ou séculiers, il leur arracha le masque et les signala au public dans toute leur turpitude, dans toute leur difformité. C'est contre eux et contre eux seuls qu'il versait à pleines mains le fiel de ses invectives, qu'il lançait les foudres de sa parole ; ce sont eux seuls qu'il livrait à la risée et à l'exécration du monde : car les scribes et les pharisiens n'ont-ils pas toujours été la pire espèce d'hommes qui ait souillé la terre ; ils ont autrefois crucifié Jésus-Christ, et de nos jours ils sont la plaie et la ruine du christianisme.

Aussi est-ce pour cela que rien n'égalait l'amertume et le zèle avec lesquels il poursuivait les méthodistes et les orangistes, les plus hypocrites et par cela même les pires entre les hérétiques ; dignes descendants du plus grand hypocrite des temps modernes, Cromwell, ses coadjuteurs féroces, ses légitimes héritiers dans sa haine furibonde et cruelle contre l'Église catholique. « O braves chrétiens, leur disait-il, qui, la Bible d'une main et le glaive et la torche embrasée de l'autre, n'avez laissé derrière vous que traces de ruines et de sang ! aujourd'hui vous amassez des calomnies contre nous, contre



nous que vous massacriez naguère. Il n'est pas une seule de vos paroles, pas une seule de vos actions qui ne prouve que c'est moins le pouvoir que la volonté qui vous manque pour faire revivre les jours de Cromwell, d'Ireton et de Ludlow ! »

29. Mais, quant au protestantisme de bonne foi, aux âmes sincères et généreuses qui s'y trouvent, à ses ennemis politiques, O'Connell, fidèle à la maxime chrétienne de saint Augustin, *Diligite homines, interficite errores*, se faisait un devoir d'en respecter et d'en aimer les personnes, lors même qu'il combattait les erreurs dont elles étaient les victimes. D'où il résultait que sévère, irréconciliable et redoutable vis-à-vis d'eux, dans l'arène de la discussion politique, il n'articulait jamais un mot contre eux dans ses rapports privés ; il se faisait une loi de les excuser, de les défendre et de leur rendre tous les bons offices de la charité chrétienne. Aussi est-ce pour cela qu'il disait en toute vérité : « Comme homme public j'ai un monde d'ennemis, j'ai pour ennemis tous les ennemis de la liberté et de la religion de l'Irlande ; mais, comme homme privé et comme chrétien, je n'ai pas, je ne me connais pas d'ennemis. » On entendit ses adversaires politiques eux-mêmes rendre maintes fois justice à la générosité chrétienne de ses sentiments. « O'Connell, disaient-ils, est une grande âme ; on est forcé de lui vouloir du bien. Ennemi impitoyable de nos opinions, il est l'ami le plus dévoué de nos intérêts et de nos personnes (1) ! » Aussi le visitaient-ils volontiers, s'honoraient-ils de sa familiarité et de sa confiance. Et il était beau de les voir passer la soirée en société amicale avec ce même

(1) Les journaux protestants d'Angleterre et d'Irlande sont remplis des aveux des propriétaires et des riches d'Irlande, qui déclarent reconnaître qu'ils doivent à l'influence et à l'action d'O'Connell la conservation de leurs richesses, de leurs propriétés et de leur vie. Tous les hommes de sens ne font aucune difficulté de confesser que la mort d'O'Connell a laissé dans l'économie du gouvernement un vide immense que rien ne saurait combler. L'avenir est désormais privé de ce bras puissant qui, s'interposant entre les oppresseurs et les opprimés, conseillait à ceux-là la modération, à ceux-ci la patience, et maintenait ainsi l'ordre civil et politique dans une grande nation.

O'Connell contre lequel, le matin, ils avaient combattu comme des lions, et dont eux-mêmes avaient eu à soutenir les redoutables assauts. Ah ! c'est que personne ne connut intimement O'Connell sans l'aimer !

30. Si tel il était avec ses ennemis, il vous sera facile d'imaginer ce qu'il dut être avec les amis de la cause de sa chère Irlande. Pour ses infortunés concitoyens, il est impossible d'exprimer combien il les aimait. Rappelez-vous les premières années de ce siècle où la haine des orangistes contre les catholiques par suite de l'insurrection de ces derniers, en 1798, étant encore dans toute son horrible vivacité, les magistrats protestants siégeaient dans les tribunaux comme de vils satellites de la tyrannie et non comme les prêtres de la justice, les protecteurs de l'innocence et les vengeurs du crime. Aussi le seul nom de catholique était-il un titre suffisant de proscription et de condamnation. Or, dans ces jours néfastes et d'horrible mémoire pour les catholiques, se révèle O'Connell qui, héritier de l'esprit comme du nom de l'ancien Daniel, se fait le défenseur intrépide de l'innocence opprimée. Un jour il rencontra sur son chemin une foule de catholiques qu'on traînait au tribunal, pour y être, disait-on, jugés comme criminels d'État, mais, en réalité, pour y être immolés comme catholiques, puisque les juges, tous acharnés protestants, étaient de ceux que l'Écriture appelle loups portant la toge, et qu'ils formaient moins un tribunal d'hommes sages qu'une ménagerie de bêtes féroces altérées de sang : *Principes ejus leones rugientes; judices ejus lupi vespere*. A ce tribunal se présente O'Connell, entraîné par l'enthousiasme de sa charité, pour prendre la défense des accusés ; il parle, il crie, il tonne avec tant de force, avec tant de véhémence, avec tant de chaleur, qu'il fait rougir, trembler, les juges sur leurs sièges, qu'il les rappelle aux sentiments d'hommes, aux devoirs de magistrats, et parvient à faire absoudre ses frères en religion, et ce fut le premier acte de justice que les hérétiques rendirent aux catholiques de l'Irlande dans le dix-neuvième siècle.

31. A dater de cette époque, O'Connell fut, jusqu'à sa mort,

c'est-à-dire l'espace de quarante-cinq ans, le défenseur gratuit de tous les accusés catholiques (1); et qui peut jamais dire combien il en arracha à la prison, à l'exil et à la mort ? Il était en même temps pour eux la ressource de toutes les misères, l'appui de tous les infortunés, la consolation de tous les affligés, puisque les opprimés, en recourant à lui pour en obtenir défense, les veuves assistance, et les pauvres secours, trouvent en lui l'homme qu'ils cherchent, l'homme dont ils ont besoin, l'avocat qui les dirige, l'homme charitable qui les secourt, le tendre père qui a compassion d'eux, qui les caresse, qui les console, le nouveau Paul qui s'est fait tout à tous, *omnibus omnia*, et qui, par une sorte de réflexion d'amour, ressent dans sa belle âme la douleur dont est tourmenté le prochain, la peine qui l'attriste, l'infirmité dont il est atteint, le feu dévorant du scandale qui le scandalise : *Quis infirmatur, et ego non infirmor ? Quis scandalizatur, et ego non uror ?* (II Cor., XI, 29.)

Il n'est pas moins actif et ingénieux pour assurer à la misère des secours publics et permanents, que généreux et empressé à la secourir dans ses nécessités privées. Et combien ce seul homme, par son influence personnelle, par l'autorité de sa parole, n'a-t-il pas érigé sur toute la surface de l'Irlande, d'ateliers pour les ouvriers, de maisons de refuge pour les

(1) Tous les militaires de l'armée anglaise, à quelque confession qu'ils appartenissent, étaient obligés d'aller, chaque dimanche, à l'église protestante. Un soldat irlandais, Patricio Spence, refusa un dimanche d'y aller, en disant qu'il était catholique et qu'il ne pouvait assister aux exercices d'un culte hérétique. Jeté au fond d'une horrible prison et n'ayant pour aliment qu'un peu de pain et d'eau, il déclara, après une semaine de ce traitement, qu'il consentait à accompagner les autres au temple protestant. Mais à peine le ministre anglican eut-il commencé sa fonction que le brave catholique, tirant de sa poche un livre de dévotion, se mit à lire ses prières, tournant le dos au ministre de l'hérésie. Expulsé pour ce fait de son régiment, il fut condamné à la déportation et à un exil perpétuel. Mais O'Connell, instruit de ce fait, fit tant de démarches, écrivit tant contre l'injustice cruelle, l'intolérance tyrannique d'obliger les pauvres catholiques à assister au service protestant, qu'il obtint non-seulement la réintégration de Spence à son régiment, mais en outre qu'il contraignit le gouvernement à donner aux soldats catholiques la faculté d'assister le dimanche à la messe dans les églises catholiques.

pauvres, de maisons de retraite pour les orphelins, d'hôpitaux pour les infirmes, d'écoles pour les enfants, d'asiles pour la pudeur ? Aussi peut-on affirmer que jamais souverain pour son peuple, général pour son armée, supérieur pour ses subordonnés, pasteur pour son troupeau, père pour ses enfants, ne montra autant de zèle, autant d'affection, autant de générosité qu'O'Connell pour ses Irlandais bien-aimés. Il n'aimait qu'eux ; il ne vivait, il ne respirait que pour eux ; et leur sacrifier tout, biens, élévation, peine, vie même, ce furent toujours là ses délices et son bonheur. Qui peut imaginer, je ne dit pas exprimer, la douleur, l'angoisse, dont fut traversé et déchiré son tendre cœur à la vue de sa pauvre Irlande, travaillée par la famine, dévorée par la peste, sans démentir jamais sa patience, sans être ébranlée dans sa fidélité ! Aussi le voyait-on, le visage pâle et marqué au sceau d'une auguste tristesse, taciturne et souvent pleurant, même en plein parlement où il se rendait pour demander d'un air suppliant du pain pour l'Irlande, donnant à deviner l'horrible torture que subissait son cœur ! Avec son éclat et son courage anciens, ses forces s'affaissent, on le voit tomber dans une noire mélancolie, dans un abattement profond ; et cette robuste nature, qui avait résisté à cinquante ans d'efforts et de fatigues, succombe sous le poids de la souffrance et de la douleur du cœur. En sorte qu'on peut dire en toute vérité qu'ayant vécu pour la charité, il n'est mort que par les mains de la charité, seul prêtre digne d'une si noble victime !

32. Mais si rien n'égale la tendresse, l'amour d'O'Connell pour son Irlande, rien non plus n'égale l'amour, la tendresse de l'Irlande pour son O'Connell, huit millions d'hommes l'aiment tous comme leur père, lui obéissent comme à leur chef et le vénèrent comme leur souverain.

Quelle confiance dans ses conseils ! quelle docilité à ses avertissements ! quelle obéissance à ses ordres ! Une masse de centaines de mille hommes frémissent-ils contre un acte oppressif et injuste de l'autorité, une seule parole d'O'Connell les calme, les disperse, et les renvoie pacifiques à leurs habita-

tions. Et cette contrée ne compte pas moins de plusieurs millions d'hommes affamés; et quelle conseillère pire que la faim ! Il n'est pas de raison qu'elle écoute, de droit qu'elle respecte, de risque qu'elle n'affronte, de châtement qui l'épouvante ! O'Connell crie : « Respect à la propriété, la religion l'ordonne, » et sa parole obtient seule ce que toute l'artillerie d'Angleterre aurait espéré en vain d'obtenir, la patience dans la faim, la résignation dans la mort (1).

(1) L'anglicanisme comprend parfaitement qu'aussi longtemps que le clergé catholique d'Irlande fera cause commune avec le peuple, ce peuple ne sortira jamais des voies de l'obéissance et de l'ordre, et qu'au moyen d'une agitation toujours pacifique et légale il obligera l'Angleterre à lui rendre son parlement spécial et ses libertés. Et comme la pensée d'une Irlande vraiment et entièrement libre fait peur à l'hérésie, l'hérésie cherche, par tous les moyens, à diviser le clergé du peuple, afin que le peuple, privé de la direction du clergé, s'abandonnant à des actes de sédition, offre au gouvernement une apparence de raison pour lui refuser la liberté qu'il réclame et même pour le dépouiller de celles qu'il a déjà obtenues. Mais voyant que le brave clergé d'Irlande demeure inaccessible à la séduction de l'or, l'anglicanisme a eu recours à l'hypocrisie; et, profitant de la stupidité et de la faiblesse de quelques catholiques anglais, il a fait prêcher sur tous les tons à l'Irlande que « c'est un scandale de voir le clergé catholique de cette île oublier ses fonctions ecclésiastiques et prendre part à l'agitation politique de l'Irlande; » et, usant de mille honteux artifices, il a répandu partout ce préjugé et ces calomnies contre le clergé le plus zélé de la chrétienté, et est parvenu à les accréditer jusqu'à Rome, où nous avons nous-même entendu des personnes peu avisées répéter la même doléance, sans s'apercevoir, les pauvres crédules, qu'en parlant ainsi ils étaient le jouet de l'hérésie et les défenseurs de sa cause, tout en croyant défendre le véritable honneur du sacerdoce et de l'Église. Heureusement cependant pour la religion et pour l'ordre public que le clergé d'Irlande a fermé l'oreille à ces homélies ou hypocrites ou insensées. J'ai d'abord dit : *Heureusement pour la religion; car si le clergé se sépare du peuple et ne prend pas à cœur tous ses intérêts corporels, civils, politiques, il n'a plus ni force ni autorité lorsqu'il lui parle de ses intérêts spirituels et divins. Le prêtre qui ne commence pas par exercer la charité ne saurait persuader avec succès la vérité. Était-ce pour cela que Jésus-Christ commençait par guérir, par nourrir les corps avec un pain matériel, avant de nourrir les âmes avec le pain spirituel de sa céleste doctrine. Le prêtre qui ne prend pas part à la condition civile et politique du peuple se prive d'une grande partie de sa force morale.*

J'ai dit aussi : *Heureusement pour l'ordre; car si le clergé catholique d'Irlande ne se fût mêlé à l'agitation politique du peuple, cette agitation serait devenue terrible : les réunions eussent dégénéré en séditions, la liberté en licence, l'égalité en anarchie; le sang eût coulé par torrents; une révo-*

Non, l'histoire ne nous présente pas un autre exemple d'une puissance morale aussi grande, aussi colossale, et tout à la fois aussi obéie et aussi respectée ; je ne connais aucun souverain de droit qui, plus que ce souverain de fait, ait été fidèlement obéi, respectueusement vénéré, cordialement aimé.

33. Sa marche est un triomphe continuel, triomphe dont il serait impossible de se faire une idée, si nous n'en avions, dans les triomphes de Pie IX, la réalité sous les yeux. A peine se répand le bruit de l'arrivée du libérateur, que des provinces entières s'ébranlent, que les représentants des comtés, des villes, que des corporations des citoyens, que les populations tout entières viennent à sa rencontre, des contrées les plus éloignées, rangées en ordre et bannières déployées. Du plus loin qu'on voit apparaître le grand homme, aux formes athlétiques, à l'air sublime, au front majestueux, au regard bienveillant, au sourire aimable, les vivats les plus joyeux, mille fois répétés et articulés avec toute l'énergie du cœur, font résonner les échos d'alentour. Pour lui, cependant, il prend, avant tout, le chemin du temple pour y adorer Dieu, à travers les arcs-de-triomphe et les voies tendues de tapisseries magnifiques et jonchées de fleurs, au milieu d'une haie épaisse formée par des foules immenses, impatientes de contempler ses traits et d'entendre sa voix.

A sa vue, la joie éclatait sur tous les visages, la jubilation inondait tous les cœurs. En présence d'O'Connell, ce bon peu-

lution sociale eût immanquablement éclaté ; l'empire britannique eût été remué jusque dans ses fondements ; et si l'Angleterre fût parvenue à opérer un schisme en Irlande entre le clergé et le peuple, elle eût été sans aucun doute la première à s'affliger de cette triste victoire. L'intervention du clergé a, au contraire, imprimé à ces mouvements politiques un caractère d'ordre, de décence, de légalité et de justice, au nom de la religion, qui en a prévenu toutes les exagérations, tous les excès.

Je serais curieux de savoir quels moyens aurait employés l'Angleterre dans la terrible circonstance de la famine qui a désolé l'Irlande, pour maintenir dans l'ordre et le respect de la propriété plusieurs millions d'hommes affamés, sans l'action du clergé, qu'O'Connell sut faire valoir si admirablement !

ple semblait oublier ses misères et ses angoisses ; tous ceux qui le voient, ne se rassasient jamais de le voir. Tous ceux qui l'écoutent ne se fatiguent jamais de l'écouter. Voyez-le entouré de deux, trois et même six cent mille personnes. Comme toutes ont les yeux fixés sur ses lèvres ! Oh ! avec quelle tendresse et quelle complaisance ils le regardent, avec quelle avidité ils l'écoutent, avec quel enthousiasme ils l'applaudissent ! ô applaudissements ! ô cris ! qui, articulés par toutes les langues, partent de tous les cœurs ! Oh ! comme tous prennent intérêt à sa santé, à sa vie, à sa gloire ! C'est notre père, disent-ils, c'est notre ami, notre appui, notre libérateur, et c'est pour cela, qu'après Dieu il est notre unique espérance, notre gloire, nos délices, notre amour !

34. Qui peut se faire une idée de la consternation, de la peine, de la douleur de tout ce bon peuple lorsqu'il vit le grand homme, qu'il affectionnait tant, emprisonné pour lui ? L'Irlande se couvrit de deuil comme pour une calamité publique. La tristesse était peinte sur tous les visages, l'amertume débordait des cœurs. Dans toutes les familles on récitait des prières, dans toutes les églises on adressait au ciel des vœux *pour la liberté* d'O'Connell. Des points les plus éloignés de l'Irlande, des populations entières, leurs prêtres et leurs évêques à leur tête, venaient processionnellement visiter le grand prisonnier de la foi et de la liberté de l'Irlande, et déposer à ses pieds l'hommage de leur amour et de leur compassion. Aussi cette prison se changea-t-elle en royale demeure. O'Connell, plus grandement qu'un souverain, y recevait chaque matin d'une manière solennelle. Plus grandement qu'un souverain, dis-je, puisqu'il n'a jamais été donné à aucun souverain de recevoir sur son trône autant d'honneurs que ce nouveau Paul dans sa prison.

Quels furent ensuite le contentement et la joie de l'Irlande lorsque la haute chambre du parlement d'Angleterre, cette fois plus *haute* par la noblesse de ses sentiments que par l'élévation de son rang, en le rendant à la liberté, par un acte d'admirable justice, rendit son champion à l'Irlande, au

peuple son père, précisément le dernier jour de la neuvaine qu'O'Connell avait conseillé de faire à la grande Mère de Dieu, pour obtenir son élargissement ? A sa sortie de prison, O'Connell fut reçu dans un magnifique char de triomphe par un peuple immense, au milieu des vivats et des témoignages d'un enthousiasme, d'une ivresse et d'un contentement plus aisés à imaginer qu'à décrire. Ce jour fut pour O'Connell un vrai triomphe, en comparaison duquel eussent paru pâles et mesquins les triomphes des empereurs romains, qui ne furent, d'ailleurs, que les triomphes de la force, tandis que celui d'O'Connell fut le triomphe de l'amour.

35. Ce qui est encore plus particulier, c'est l'enthousiasme, la confiance, l'amour que son désintéressement, sa charité, son zèle pour la patrie et pour la religion étaient parvenus à inspirer aux femmes. L'enthousiasme de ce sexe forma une partie importante de l'immense force morale au moyen de laquelle il régna constamment sur le peuple, car, qu'ils se pénètrent bien de cette vérité, les hommes à courtes vues, les hommes d'esprit obtus et dont le cœur est de pierre, les hommes qui se croient les seuls bons à gouverner l'homme qu'ils ne connaissent pas, et le peuple aux instincts duquel ils n'entendent rien ; qu'ils se pénètrent bien, dis-je, de cette vérité, à savoir que, quand une idée, soit politique, soit religieuse, descend de l'esprit des hommes dans le cœur des femmes et y devient un sentiment, sa force se centuple, résiste à tout, et triomphe de tout. Or, la femme irlandaise était pour O'Connell, qu'elle regardait comme l'unique et vrai soutien, comme le vengeur de la patrie et de la religion ; et c'était elle qui dans le cœur du père, de l'époux, du fils, en entretenait toujours vivant l'amour, et leur inspirait pour le libérateur commun les plus grands sacrifices.

Voyez cet homme à la marche mal assurée, la rougeur de la honte au front, s'approchant d'une main tremblante de l'urne électorale. C'est un pauvre fermier, père de famille, qui déjà emprisonné pour dettes, a vu s'ouvrir les portes de sa prison par la main cruellement bienfaisante du propriétaire,

son créancier, à la condition de voter contre O'Connell. Eh bien ! oui, son amour pour sa famille désolée l'emportant sur celui qu'il a voué au libérateur de sa patrie, il se dispose à voter contre lui, lorsqu'une voix de femme fait entendre ces paroles : Malheureux, que fais-tu ? souviens-toi de ton âme et de la liberté (*remember your soul and liberty*).

O paroles ! ô femme ! c'est l'épouse de cet infortuné Irlandais, c'est l'épouse qui préfère la victoire d'O'Connell à la liberté de l'époux, à l'alimentation, à l'éducation de ses propres enfants ! A cette voix, rappelé à lui-même, le malheureux oublie aussi qu'il est époux, qu'il est père, pour se rappeler qu'il est citoyen, il vote pour le libérateur et, nouveau Régulus, il regagne tranquillement la prison. Aussitôt la sublime parole de l'épouse magnanime se répète d'une extrémité à l'autre de l'île des Saints, se grave sur le bronze (1), s'inscrit sur les bannières de l'association catholique. Car dans cette grande parole se trouve résumée l'histoire de ce peuple héroïque, exprimés les sentiments d'un cœur vraiment irlandais, qui depuis trois siècles ne cesse de se sacrifier à Dieu et à la patrie, à la religion et à la liberté.

36. Imaginez maintenant si ce peuple peut consentir que son libérateur et père, qui a sacrifié tous ses biens, les revenus de sa charge, son repos, son existence à l'Irlande, ne vive pas des largesses de l'Irlande. Mais, hélas, faut-il que le peuple le plus catholique, le plus moral, le plus courageux, le plus noble des peuples de la terre soit aussi le plus misérable ! Pour lui, arriver à grand'peine à se rassasier de pommes de terre, c'est le comble de la félicité ; et cependant, ô peuple généreux ! oh ! comme il se prive volontiers même de sa pomme de terre pour donner son obole pour le libérateur auquel il était arrivé

(1) Dans la médaille que fit aussitôt frapper l'association catholique et qu'elle décerna publiquement à la noble héroïne, dont le nom était Brigitte Pruenty, nom digne d'une éternelle mémoire, car il est une nouvelle preuve que le patriotisme s'allie et figure parfaitement bien avec la vraie religion.

à faire une liste civile d'environ cinq cent mille francs (1).

L'insolence protestante n'a pas manqué, à cause de cela, de donner à O'Connell le surnom de roi Mendiant.

L'insensée ! elle l'honore, en croyant le railler ; car quelle plus belle royauté que celle qui vit, non de tributs extorqués par la force, mais d'offrandes volontaires inspirées par l'amour ? Quelle plus belle royauté que celle qui n'a d'autre épée que la plume, d'autre artillerie que la parole, d'autre cortège que les pauvres, d'autre Garde du corps que l'affection de son peuple ? Quelle plus belle royauté que celle qui ne fait pas couler les larmes, mais les essuie ; qui ne fait pas verser le sang, mais en arrête l'effusion ; qui n'immole pas les vies, mais les conserve ; qui ne domine pas le peuple, mais l'améliore ; qui ne forge pas des chaînes, mais les brise ; qui maintient l'ordre, l'harmonie, la paix, sans aucun préjudice pour la liberté ? Ah quel souverain ne s'estimerait heureux de régner de la sorte ? En sorte qu'on peut dire en quelque manière de cette royauté pacifique ce qui a été dit de celle de Salomon, qu'aucune autre n'égala jamais sa grandeur, sa gloire et sa magnificence, *Rex pacificus magnificatus est super omnes reges terræ* (2).

(1) Avec sa profession d'avocat, il parvenait à gagner cette somme chaque année. Ayant dû y renoncer, pour se consacrer tout entier à la grande œuvre de l'émancipation de sa patrie, n'était-il pas de toute justice que sa patrie l'indemnisât de ce gain considérable qu'il avait perdu pour elle ; et ceci était d'autant plus nécessaire qu'O'Connell devait non-seulement pourvoir aux besoins de sa famille et aux siens propres, mais encore entretenir les relations les plus étendues, pénétrer les dispositions secrètes du gouvernement, et acheter des voix, notoirement vénales, aux conditions les plus douces. Aussi ne rencontra-t-il jamais parmi les souscripteurs de l'association une seule personne qui l'ait accusé d'avarice, de cupidité ou d'intérêt. Personne n'ignorait qu'O'Connell dépensait pour l'Irlande ce qu'il en recevait, et puis ce peuple, noble et généreux dans sa pauvreté même, tenait et avait même à cœur que son représentant, son roi *de fait* vécût grandement et pût honorablement figurer parmi l'aristocratie anglaise ; et cette liste civile d'une nouvelle espèce se payait aussi volontiers que toute autre ; elle se percevait à la porte des églises, et le pauvre, comme il arrive d'ordinaire, y contribuait plus volontiers que le riche.

(2) III Reg., Z.

37. Ainsi donc, après avoir, avec de tels moyens, que son esprit religieux avait sanctifiés et élevés à une merveilleuse hauteur, après avoir, dis-je, disposé l'opinion publique en Irlande et en Angleterre, à la cour et au parlement, dans le sanctuaire et dans le peuple en faveur de la délivrance de sa patrie, il se présente aux suffrages de ses concitoyens pour être élu représentant d'Irlande au parlement britannique. C'est en vain que le gouvernement, pour ruiner cette prétention si nouvelle et si inattendue de la part d'un catholique, lui opposa pour compétiteur un illustre personnage (1) récemment appelé au ministère et considéré en Irlande dont il avait défendu les intérêts. C'est en vain que, pendant les cinq jours que dura cette mémorable lutte électorale, furent mis en œuvre tous les moyens dont peut disposer un grand pouvoir pour faire exclure un homme dont le nom était devenu l'épouvantail de l'Angleterre. Cette fois, le mérite prévalut sur la richesse, le zèle de la patrie sur le honteux instinct qui porte à flatter le pouvoir, l'homme du peuple sur l'homme du ministère, le catholique sur le protestant : et O'Connell fut élu aux applaudissements des vrais fidèles, et aux frémissements de rage des orangistes.

La difficulté n'était pas qu'un catholique fût élu, qu'il fût accepté comme membre du parlement, d'où, par la loi, tout catholique était depuis trois siècles formellement exclu. Peu importe; le génie d'O'Connell, avec cette sûreté de prévision qui ne lui fait jamais défaut, plein de confiance dans la justice de sa cause, et beaucoup plus encore dans la protection de la Reine du ciel, se persuade à lui-même, après avoir obtenu cette première victoire, que la seconde lui appartenait; et comme si, par le seul fait de cette élection, l'Irlande fût déjà devenue libre, il entonne, entre les rires moqueurs des uns et les signes d'incrédulité des autres, l'hymne de la délivrance, en disant à ses électeurs : « Hommes de Clare, vous savez que la seule base de la liberté, c'est la religion. Vous

(1) Lord Fitz-Gerard.

avez triomphé, parce que votre voix qui s'est prononcée pour la patrie, avait précédemment dirigé sa prière vers le Seigneur. Aujourd'hui que des chants de liberté se fassent entendre dans nos campagnes; que ces sons parcourent nos vallées, retentissent sur nos collines, murmurent dans les eaux de nos fleuves, et que nos torrents, avec leur voix de tonnerre, crient aux échos de nos montagnes : *L'Irlande est délivrée.* »

38. Comme il le prédit, ainsi il arrive. Il se présente à la Chambre des communes, un huissier lui en refuse l'entrée. Vous êtes catholique, lui dit-il, il n'y a pas de place pour des catholiques dans une assemblée protestante, et ensuite consentez-vous à jurer les trente-neuf articles de la religion anglicane? « Je jure, répliqua O'Connell, fidélité à mon roi et à toutes les lois justes du parlement, mais je ne jure pas l'hérésie et le blasphème. Je demande à la Chambre d'être admis à prouver mon droit. » L'objet de cette demande si inusitée est accordé plutôt par instinct de curiosité que par principe de justice : le grand homme est introduit. Ange tutélaire de l'Irlande, venez au secours de son généreux avocat! jamais cause plus grande ne fut mise en délibération au tribunal des hommes. Jamais intérêts plus graves ne dépendirent de la parole d'un homme. Il s'agit de la liberté ou de la servitude d'un grand peuple : il s'agit de la stabilité ou de la ruine d'un grand empire. Toutefois soyons sans crainte, ces circonstances ont déjà élevé l'âme d'O'Connell au-dessus de lui-même. Il sent toute l'importance de la mission dont il est chargé. L'assemblée prend l'attitude la plus sérieuse ; personne ne souffle ; tous les yeux sont tournés vers lui, tous les cœurs palpitent soit d'espérance, soit de peur. O'Connell parle, mais il parle avec un ton si majestueux, une voix si ferme, une telle magnificence de style, une telle vivacité d'expression, une telle ardeur de sentiments, qu'il fait trembler d'abord ses auditeurs, et qu'il parvient ensuite à convaincre les plus difficiles, à dompter les plus rebelles, à émouvoir les plus durs, et enfin à les frapper tous d'une sorte de stupeur extatique, de sorte

que, se regardant ébahis l'un l'autre, ils semblaient se dire dans un silence éloquent : « Non, jamais homme n'a parlé ainsi; qui aurait le courage de donner tort à un tel homme? » Les préjugés cèdent donc, les haines religieuses se taisent, les vieilles coutumes sont abrogées, l'hérésie se rend, la justice triomphe; et voici que, dans la personne d'O'Connell, le catholicisme prend place dans le Parlement britannique, trois siècles après en avoir été banni.

39. Mais l'émancipation ! Ne redoutez rien, la brèche est faite, l'ennemi est dans la place. Il est impossible que la citadelle résiste, et, en effet, un an se passe à peine, que le même ministère *Tory*, constitué pour aggraver la servitude de l'Irlande, subjugué par la puissante parole d'O'Connell, la force de l'opinion et les sympathies des peuples qu'O'Connell avait réussi à intéresser à sa cause (1) est obligé de proposer le *bill* de la liberté.

Une partie notable des membres de la Chambre des communes s'y oppose; l'aristocratie menace; l'anglicanisme proteste; Georges IV lui-même, dont les excellentes qualités d'Anglais et de chrétien étaient obscurcies par le fanatisme d'un sectaire, en frémit; dans la rage de l'orgueil royal, humilié d'être contraint de céder à un particulier, frappant des pieds, jetant sa plume et éclatant en imprécations de carrefour : « Que Dieu, dit-il, damne O'Connell (*God damn O'Connell*) ! » et refuse de signer. Cependant tout est inutile. Il faut céder, il faut se rendre; et la grande loi qui honore tant la trop tardive justice, la générosité, le bon sens anglais, est sanctionnée, et la liberté civile et religieuse de l'Irlande, qu'on a été contraint d'accepter, comme un traité de paix à la suite d'une défaite, est stipulée à la joie des hommes libres et aux applaudissements du monde !

O victoire ! Après la victoire par laquelle le christianisme

(1) Des adresses d'encouragement et des promesses de secours de toute espèce pour aider l'Irlande à recouvrer sa liberté, lui étaient arrivées, même des États-Unis d'Amérique.

primitif obtint ses droits civils et sa liberté religieuse, des empereurs qui, pendant trois siècles, l'avaient traité en esclave, il n'y en a jamais eu de plus noble, de plus magnifique et de plus surprenante que celle qui fut remportée par O'Connell.

D'un côté étaient des intérêts politiques, et des rivalités de fortune, des privilèges de caste et des préjugés d'éducation, des antipathies nationales et des haines religieuses, l'opposition du roi et la répugnance du peuple, et enfin une hérésie, enracinée depuis trois cents ans dans le sol, intelligente, intéressée, maîtresse des terres, des capitaux, de la marine, de l'armée, du parlement : ce qui revient à dire que, d'un côté, le combat fut livré et soutenu par toutes les passions, toutes les erreurs, tous les talents, toutes les richesses, toutes les forces; et de l'autre par un particulier pauvre, désarmé, appartenant à une nation asservie, à une race proscrite; un particulier, appelé par l'un, téméraire, par l'autre, forcené, par celui-ci ambitieux, par celui-là fanatique, objet d'insultes, de moquerie, de mépris, de menaces, de sourires de pitié, et de rage; et cependant cet individu si combattu, si contrarié, fort uniquement de son éloquence, soutenue par la religion, triomphe d'ennemis si vigoureux, si puissants; et O'Connell a résisté à cette colossale puissance qui dispose à son gré des destinées du monde et du sort de l'humanité, à qui rien ne résiste et qui triomphe de tout. O grand événement, événement unique, étonnant, qui change la face du monde et honore un siècle! événement qui, accompli sous nos yeux et transmis à la postérité, trouvera incrédule la postérité, étonnée de si incroyables merveilles; événement dont on peut dire : *Opus factum est in diebus nostris quod nemo credet cum narabitur.* (Habac.)

40. Les lois municipales d'Irlande avaient été combinées par l'hérésie, de manière à ce que les catholiques ne pussent obtenir aucun poste dans la commune, exercer aucun droit, pas même y faire un commerce, y ouvrir une boutique, que du consentement et selon le bon plaisir des protestants. L'émancipation politique des catholiques était, en droit, un fort

beau résultat, sans doute, mais, en fait, sans l'émancipation civile, elle n'était rien. Or, O'Connell fait aussi cette conquête, et, grâce à elle, fait passer aux mains des catholiques toutes les municipalités d'Irlande. Car, accoutumé à n'entrer au parlement qu'en poussant le cri attendrissant et tout à la fois terrible de « Justice pour l'Irlande, » il fait frissonner d'horreur tous ceux qui l'entendent, et à la force de ce cri, soutenu par une agitation toujours vive, par une éloquence toujours puissante, par des millions de pétitions (1), tout cède, tout capitule, tout se rend !

Aussi obtient-il par les mêmes moyens la diminution de la moitié des évêchés anglicans et la suppression d'un grand nombre de paroisses hérétiques, plantes parasites qui s'alimentaient des sueurs de la catholique Irlande ! Aussi obtient-il encore, pour cette contrée, l'exemption du paiement des dîmes odieuses, affectées à l'entretien du culte protestant dont elle avait à porter le lourd fardeau. Aussi obtient-il que sa patrie, naguère encore assujettie à l'Angleterre, en devienne la rivale ; naguère son esclave, redevienne libre, naguère agrégation d'individus pauvres, humiliés, malheureux, se transforme en une nation possédante, massée, majestueuse et terrible.

41. Si la mort l'a empêché de compléter le triomphe de l'Irlande, en arrachant à l'Angleterre la révocation de l'acte inique qui réunit les deux peuples sous un même régime, ce triomphe, O'Connell, l'a cependant si bien préparé par son agi-

(1) Voici un passage d'un discours qu'O'Connell prononça en cette circonstance : « Me voici devant vous dans cette enceinte pour demander la même justice qu'ont réclamée nos pères ; non d'une voix humble et suppliante, mais avec le sentiment de ma force et la conviction que l'Irlande saura dans l'avenir faire sans vous ce que vous aurez refusé de faire pour elle. Je n'entre point ici en compromis avec vous. Je veux pour nous les mêmes droits que pour vous, le même système municipal pour l'Irlande que pour l'Angleterre et l'Écosse. S'il en arrivait autrement, que deviendrait notre union avec vous ? Une union sur le parchemin, uniquement. Or, nous mettrons ce parchemin en pièces, et la division de l'empire sera consommée. »

tation, par ses desseins, par ses exemples, par ses sacrifices, qu'il est impossible qu'on ne parvienne pas à le remporter. Et puis n'a-t-il pas laissé ses fils, héritiers de son esprit, de ses vertus et de sa gloire, aussi bien que de son sang? Et puis son fils cadet n'a-t-il pas déjà été appelé par les honorables sympathies et le libre choix du clergé et du peuple, à occuper le rang politique qu'occupait son père? Et puis n'a-t-il pas déjà commencé à suivre les principes, les plans de son père, à marcher dans les mêmes voies?

Oh! oui, Jean achèvera l'œuvre de Daniel! le nouveau Josué introduira le nouveau peuple élu dans la terre promise d'une nouvelle indépendance, que le nouveau Moïse ne put saluer que de loin. L'Angleterre sera contrainte, elle aussi, de laisser partir en liberté les saintes tribus. Elle commence à comprendre que deux peuples, différents de caractère, de mœurs, de langage et encore beaucoup plus de religion, ne peuvent rester unis ensemble sous un même régime; que l'Irlande privée de son parlement est moins un appui pour l'Angleterre qu'un embarras, qu'un fardeau, et qu'elle ne saurait être sauvée de la famine et de la peste qui menacent de la détruire que par un régime approprié à sa constitution. Oui, ô généreuse nation, tu sortiras plus libre, plus glorieuse et plus forte du travail d'enfantement qui aujourd'hui te désole et t'opprime. Angleterre et Irlande, vous ne formerez plus désormais deux peuples, l'un assujéti à l'autre, pour vous haïr et vous affaiblir l'un l'autre; mais, selon les intentions sublimes, les généreux sentiments du grand homme que vous honorez tant et dont vous êtes également honorées, vous serez deux joyaux de la même couronne, deux appuis du même trône, deux nobles sœurs de la même famille, et vous aimant, vous soutenant l'une l'autre, vous marcherez sûrement dans les voies de la vraie liberté, de la vraie grandeur, à l'accomplissement des desseins auxquels vous a destinées la Providence, pour la diffusion de l'Évangile, l'émancipation des hommes et le salut du monde!

42. Voici donc une légère esquisse de ce qu'a été O'Con-

nell comme citoyen. Oh ! combien, précisément à cause de cela, sa gloire fut-elle plus éclatante que celle de Napoléon ! Ah ! l'histoire impartiale, en comparant ces deux hommes, les plus extraordinaires des temps modernes, et qui ont rempli la première moitié de notre siècle de la grandeur de leur nom, O'Connell et Bonaparte, dira que l'un a été le génie de la paix, l'autre le génie de la guerre ; l'un a conservé les fils aux mères, les maris aux épouses, les pères aux petits enfants, l'autre les leur a ravis ; l'un a sauvé des millions de vies, l'autre les a immolées ; l'un a prêché la fidélité aux gouvernements établis ; l'autre les a tous renversés. Le nom de l'un ne rappelle que grand désintéressement, grand amour de la justice, de la légalité, de l'ordre ; le nom de l'autre ne rappelle que grands bouleversements, grandes injustices, grands dépouillements, grandes usurpations. L'un a fait revivre les principes d'indépendance civile, déposés dans les antiques constitutions des monarchies chrétiennes, l'autre les a détruits ; l'un, pendant quarante ans, a travaillé pour la vraie liberté de tous les peuples ; l'autre, sous le nom de centralisation, a créé une servitude universelle. Et cela pourquoi ? parce que Napoléon a cédé aux inspirations de l'ambition (1), et O'Connell à celles de la charité. Celui-là a outragé la religion, en emprisonnant son auguste Chef ; celui-ci l'a honorée, l'a aimée, en envoyant à ce Chef son cœur, en hommage de foi et d'amour ; celui-là, citoyen mondain, s'est servi d'une philosophie mécréante pour créer la servitude ; celui-ci, citoyen chrétien, s'est servi des pratiques qu'impose la religion, des doctrines qu'elle enseigne, de la charité qu'elle inspire, pour faire régner la

(1) Notre intention n'est pas de dire ici que Napoléon ait été un incrédule. La conférence qu'il eut avec le général Bertrand, et dans laquelle il lui démontra que Jésus-Christ est Dieu, est réputée célèbre. Sa mort fut celle d'un chrétien, et l'état d'humiliation où le réduisit la main du Seigneur permet d'espérer pour son salut éternel ; car le Dieu qui humilie est le plus souvent le Dieu qui sauve. Par la comparaison que nous en avons faite avec O'Connell, nous avons eu uniquement en vue de faire voir combien nul, combien funeste devient le génie le plus grand, quand il néglige de s'appuyer sur la religion.

liberté, et conséquemment l'un a obtenu de solides conquêtes, l'autre, avant de mourir, a vu les siennes s'évanouir. L'un a laissé derrière lui un sillon de lumière, l'autre une trainée de sang ; et si la mémoire de Napoléon inspire un je ne sais quoi de lugubre et de sinistre, et n'excite qu'une stérile admiration mêlée de larmes, la mémoire d'O'Connell, au contraire, fait tressaillir de joie, et, toujours en bénédiction, elle sera l'amour et les délices du monde !

43. Car le libérateur de l'Irlande n'a pas restreint à l'Irlande les bénéfices de la liberté, mais il les a étendus aussi à toute l'Europe, au monde entier. Dieu ne forme pas les grands hommes pour l'utilité d'une seule période de temps ou d'un seul peuple, mais pour l'utilité de tous les peuples et de tous les temps ; et c'est pour cela que l'homme de génie appartient à toute l'humanité. Ici cependant, pour vous faire comprendre toute ma pensée, j'ai besoin de vous indiquer, au moins, une importante doctrine, qui seule peut nous donner l'intelligence des deux principales époques de l'histoire moderne.

L'histoire de notre siècle est écrite dans celle du seizième siècle. Des hommes, doués de tous les talents, mais livrés à toutes les infamies et à tous les crimes, en poussant le cri de *Réforme*, bouleversèrent alors le monde chrétien ; et de nos jours, des hommes de même trempe, en poussant le cri de *liberté* ont mis sens dessus dessous le monde politique. Mais comment cela ? il est donc donné au génie du mal, personifié dans un homme, d'agiter, de retourner à son gré le monde et de l'entraîner dans les abîmes de la rébellion et de l'hérésie ? Non, non, il n'en est nullement ainsi. Les hérésiarques du seizième siècle aimaient aussi peu la *réforme* que les révolutionnaires de notre époque aiment peu la *liberté*. Dans la bouche de ceux-là le mot *réforme*, comme dans la bouche de ceux-ci le mot *liberté*, n'est qu'un prétexte, un mensonge, une imposture. Avec ces paroles magiques, ceux-là voulurent détruire l'Église, ceux-ci la société. Tout cela est vrai, tout cela est prouvé par l'expérience. Les uns et les autres n'ont accumulé sur leur passage que des ruines ; et, maîtres du ter-

rain, les uns se sont montrés les chrétiens les plus impies et les plus corrompus ! les autres, les plus despotes et les plus cruels entre les hommes d'État (1).

Comment donc et par quels moyens sont-ils devenus assez puissants pour entraîner à leur suite la moitié de l'Europe dans leurs vues de désordre et d'erreur ? Je vais vous le dire.

Semblable à un fleuve qui, sur certains points de son cours, amasse des immondices, le temps réunit, à certaines époques, des désordres et des abus. Ce phénomène est commun à toutes les sociétés humaines, même les mieux constituées ; et l'Église elle-même, dans ce qu'elle a d'humain, n'en est pas exempte. Alors un malaise, une atonie, une perturbation secrètes'empare du corps social, qui réclame, qui cherche un remède prompt et efficace ; et quiconque, avec la recommandation de la hardiesse, de la science et du génie, s'offre pour l'appliquer, est sûr de réussir.

Comme les scandales et les abus des ecclésiastiques, accumulés par les siècles antérieurs sur le seizième siècle, firent de la *réforme* un besoin universel dans l'Église ; ainsi les in-

(1) Dans une harangue qu'il fit le 10 janvier 1827, voici comment s'exprima O'Connell sur la réforme de Luther et de Calvin : « La réforme, à mon avis, a été une des plus horribles calamités qui aient affligé le genre humain. Je ne l'envisage point aujourd'hui par rapport à ses doctrines bizarres, mais comme événement politique et moral. Ses caractères distinctifs les plus frappants, ses conséquences les plus immédiates et les plus propres ont été un déluge d'immoralités et de vices, unis à la licence, à la perfidie et au crime. Le mépris de toutes les lois divines et humaines caractérisa son enfance et annonça son progrès. Ce que j'avance sont des vérités auxquelles les plus distingués d'entre les réformateurs rendent eux-mêmes involontairement les plus manifestes hommages. Luther, Zwingle, Mélancthon, Bèze et Calvin, en dissentiment sur tout le reste, s'accordent sur ce seul point ; tous, d'un commun accord, déplorent le progrès de l'immoralité parmi les disciples de la réforme, en disant : « A mesure que les hommes se perfectionnent dans la foi, ils se dépravent dans les œuvres. » La réforme ne s'en tint pas là : elle dépouilla l'Église de ses biens, pour en faire la propriété des laïques ; elle enleva aux peuples leurs droits, et aux pauvres leur patrimoine, et anéantit les capitaux, qui jusque-là avaient suffi à pourvoir au soulagement des malheureux, à la consolation des malades, à l'habillement des indigents, au soutien de l'orphelin et de la veuve désolée.

justices et le despotisme des hommes politiques des siècles précédents, arrivés jusqu'au nôtre, ont fait dans l'État un besoin universel de la *liberté*.

Ce n'est donc pas parce qu'ils ont enseigné de fausses doctrines que les hérésiarques et les séditeux ont obtenu de si grands et si funestes succès, mais parce qu'ils ont deviné un besoin vrai, un besoin universel de l'Église et de l'État, qu'ils l'ont, pour ainsi dire, prévenu, qu'ils se sont offerts à le satisfaire, promettant et prêchant de bouche ce qu'ils n'avaient certainement pas dans le cœur, c'est-à-dire, ceux-ci la *liberté* et ceux-là la *réforme*.

44. Mais dans ce rapide coup d'œil sur les deux époques que nous avons indiquées et sur les horribles perturbations qui y éclatèrent, se trouve révélée non-seulement la philosophie de leur histoire, mais encore la nature de leur remède.

Par quels moyens l'hérésie fut-elle, au seizième siècle, arrêtée dans son épouvantable cours qui menaçait d'envelopper de ses eaux immondes l'Europe entière? L'Église, pour atteindre ce but, ne fit autre chose qu'adopter la parole même de l'hérésie, elle aussi poussa le cri de: *Réforme*. A peine l'Église, d'abord par la bouche du grand pontife Paul III (1), et ensuite dans le grand concile de Trente, prononça-t-elle cette grande parole, *reformatio!* que cette promesse, cette espérance d'une réforme sérieuse, donnée par l'Église, paralysa la fausse réforme, proclamée et offerte par l'hérésie, lui fit voler en éclats au visage le formidable talisman de sa parole magique, grâce auquel elle avait séduit les peuples; et l'hérésie luthérienne et calviniste, qui était sur le point d'envahir la France et l'Italie, restant, il est vrai, comme doctrine politique des États qui en avaient fait la base de leurs constitutions et de leurs dynasties, cessa toutefois, comme doctrine théologique, de faire de nouvelles conquêtes et d'accumuler de nouvelles ruines.

(1) Voy. la bulle de convocation du concile de Trente, et le concile de Trente lui-même, dans ses sessions *de reformatione*.

Or, de la même manière, la révolution qui menace de faire le tour du globe, ne pourra être arrêtée dans sa marche dévastatrice des trônes et des États que lorsque les gouvernements eux-mêmes, adoptant la même parole, pousseront encore, eux aussi, le cri de : *Liberté*. Cette parole, je le répète, est sans aucun doute aussi fallacieuse dans la bouche des démagogues que le fut la parole *réforme* dans la bouche des hérétiques. Mais si, prenant exemple de ce qu'a fait l'Église vis-à-vis de la *réforme*, les gouvernements adoptent la même politique grande, large et généreuse vis-à-vis de la *liberté*; s'ils font une vérité de cette parole qui, dans la bouche de la sédition, n'est qu'un mensonge, s'ils se hâtent d'exécuter ce que la révolution peut promettre, sans jamais pouvoir ou le réaliser ou le maintenir; si, arrivant ainsi à temps pour satisfaire à ce qui, aujourd'hui, est un besoin réel, sensible, évident des peuples chrétiens, ils les délivrent de la séduction de la démagogie; s'ils font de bon gré et, dans de certaines limites, ce qu'ils pourraient bien être contraints, plus tard, de faire en dehors de toutes mesures par une inexorable nécessité; ils enlèveront par là aux ennemis de l'ordre la faveur des peuples; et de même qu'une sage réforme, exécutée dans l'Église désarma l'hérésie, ainsi une sage liberté, accordée par les gouvernements, désarmera la révolution, et c'est là, qu'on le comprenne bien, le moyen unique, le moyen sûr, infaillible de lui imposer une fin.

45. Or cette grande doctrine si simple, mais en même temps si profonde, comprise d'un petit nombre, et que personne n'a professée au commencement de ce siècle, O'Connell a été le premier à la proclamer, à l'inaugurer, à la mettre en pratique avec le plus grand succès.

Quand cet homme singulier commença à se montrer sur la scène politique du royaume-uni, c'est-à-dire sur le plus grand théâtre du monde, les meilleurs esprits étaient, à l'égard de la liberté, dominés par des préjugés funestes, mais par malheur trop justifiés par la vue de tant de trônes vacillants ou renversés, de tant de dynasties anéanties ou proscrites, de tant

de spoliations, de tant de massacres, de tant de ruines, exécutés au nom et sous l'étendard de la liberté. Cette parole, indice de tant d'excès, faisait palpiter de frayeur; cet étendard, souillé de tant de sang, n'excitait que de l'horreur. Toutes les idées d'ordre s'étaient, à cause de cela, identifiées avec les idées d'un absolutisme insensé, et toutes les idées de liberté avec celles d'un jacobinisme cruel. Liberté était synonyme de rébellion; libéral, de régicide. Toute tentative de réforme était réputée un attentat contre la stabilité des trônes et la tranquillité des États. Un despotisme éclairé était regardé comme l'unique refuge de l'ordre, l'unique soutien de la société.

Ainsi la fidélité moderne ne comprit plus l'ordre sans le despotisme, comme la philosophie antique ne comprit jamais la société sans la servitude.

Mais depuis qu'avec un homme comme O'Connell, dont on ne peut mettre en doute ni la grandeur du génie, ni la pureté des intentions, ni la fidélité à son prince, ni l'amour pour son peuple, ni, avant tout, l'intelligence de sa foi, ni la sincérité de sa religion; depuis, enfin, qu'on a vu ce grand citoyen, tout à la fois grand chrétien, invoquer, prêcher la liberté et se dire et se déclarer lui-même franchement libéral, ces mots de liberté et de libéralisme commencèrent à résonner moins désagréablement aux oreilles délicates et chatouilleuses du catholicisme et de la fidélité irlandaise, puis devinrent familiers parmi ce peuple où ils se naturalisèrent, et avec eux les idées qu'ils représentent, les sentiments qu'ils inspirent. Enfin l'Irlande, à l'école et sous les inspirations de son O'Connell, devint le peuple le plus libéral de l'Europe et le plus enthousiaste pour la liberté. Mais pour quelle liberté! ah! la nation irlandaise contre laquelle blasphème et qu'insulte, après l'avoir crucifiée, l'hérésie anglicane, orgueilleuse et cruelle comme les Juifs, est cependant une nation de héros. Formée par les théories chrétiennement libérales d'O'Connell, elle a adopté la vraie liberté, fille de la religion, et a su se garantir de la fausse, fruit monstrueux de la révolte; et a présenté au monde le spectacle unique d'un peuple, désintéressé dans ses

sollicitations, docile dans son obéissance, jaloux de son indépendance, ennemi de toute rébellion, ami de son pays et fidèle à son roi, assez fier pour ne pas se dégrader, assez sage pour éviter l'insolence, sublime dans sa résignation et modéré dans sa résistance, très-susceptible pour ce qui touche à ses propres droits et scrupuleux dans le respect qu'il porte à ceux d'autrui ; sachant se réunir sans tumulte, se plaindre sans injures, crier contre les injustices sans jamais franchir les bornes de la légalité.

O gloire, ô triomphe d'O'Connell d'avoir ainsi réconcilié, le premier, la liberté avec l'ordre, l'indépendance avec la fidélité, et d'avoir transformé en principe de sécurité et de félicité le principe de la destruction des trônes et de la désolation et de la servitude du peuple !

46. Cette grande révolution, pacifique dans les idées et dans les sentiments, passa bientôt d'Irlande en Angleterre, et d'Angleterre en Europe, qu'elle parcourut en tous sens. L'exemple d'une nation de huit millions d'hommes qui, fidèle aux doctrines de son maître, je dirais presque de son prophète, est toujours agitée et toujours tranquille, toujours prête à discuter ses droits et toujours exacte à accomplir ses devoirs, toujours indignée contre l'injustice qu'elle souffre et toujours fidèle ; cet exemple, dis-je, fit ouvrir les yeux à plusieurs, et jeta une grande lumière sur la science d'État. Les préjugés se dissipèrent. A dater de ce moment, les grands esprits considérèrent comme possible une alliance entre la liberté et l'obéissance, entre l'agitation la plus vive et le respect des lois, entre les droits de la sujétion et la sécurité de l'autorité du prince, entre l'indépendance du peuple et la stabilité des empires. On commença dès lors à prononcer sans répugnance le mot liberté. On commença à reconnaître qu'on peut aimer le peuple sans être l'ennemi des rois, et être libéral sans être *Jacobin*.

Et, chose plus extraordinaire, où vous figurez-vous que se rencontrent aujourd'hui les provocateurs audacieux de lois d'exception, les vils adulateurs du pouvoir, les suppôts de la

doctrine des anciens peuples païens, de la suprématie *absolue* de l'État; doctrine qui livre tout un peuple chrétien au bon vouloir, au caprice d'une poignée d'hommes qui se disent *l'État*, et crée une servitude universelle? où croyez-vous que se rencontrent aujourd'hui ceux qui refusent aux parents la liberté d'élever leurs propres enfants; à la commune de régler ses propres dépenses, à la province de pourvoir à sa prospérité; à l'Église de prêcher et de conduire les peuples dans les voies de la vérité et de la justice? où croyez-vous que se rencontrent aujourd'hui ceux chez qui la haine du peuple égale l'insolent mépris avec lequel ils en parlent? Où croyez-vous enfin que se rencontrent les ennemis de toutes les libertés, les auteurs impudents de toutes les servitudes? Ils se rencontrent parmi les plus fanatiques démagogues, parmi les élèves du Jacobinisme et de la rébellion, tandis qu'au contraire, la liberté ne trouve pas d'amis plus sincères, de sectateurs plus constants, de défenseurs plus intrépides, d'avocats plus généreux que parmi les partisans dévoués de l'ordre monarchique, les héros et les martyrs de la fidélité.

Or un changement si étrange et si inattendu a eu son principe, sa cause en Irlande, et est éclo sous les auspices et la magistrale direction d'O'Connell. C'est lui qui, avec l'exemple de sa patrie, a ici modifié, là changé radicalement les idées politiques d'une grande partie de l'Europe. C'est lui qui a discrédité la fausse liberté et recommandé la vraie. C'est lui qui a démasqué l'hypocrisie des démagogues et à jamais déshonoré la séduction (1).

(1) Lorsque éclata la révolution de 1837 au Canada, les catholiques irlandais qui y avaient émigré, imbus des maximes d'O'Connell, ne voulurent y prendre aucune part et demeurèrent constants dans leurs sentiments de fidélité à la couronne d'Angleterre. Les démagogues français qui avaient excité le mouvement en devinrent furieux, et conçurent le dessein de démolir l'église cathédrale et la résidence de l'évêque, qui, dans une lettre pastorale, avait exhorté le peuple au respect et à l'obéissance vis-à-vis de l'autorité. Informés de ce projet, les bons Irlandais s'armèrent tous, comme ils purent, de fusils, d'épées, de barres de fer, de bèches et autres instruments, et ne pouvant mieux faire, de nouveaux bâtons, et entourèrent l'église et l'évêché,



Cette doctrine, il est vrai, est celle des anciens apôtres, des anciens chrétiens, des anciens martyrs qui, bien que réclamant de vive voix et par leurs écrits, par leurs protestations dans les tribunaux et leurs apologies mises sous les yeux des empereurs, ne cessaient pas pour cela d'être fidèles. Mais la peur d'une situation pire avait éclipsé et presque effacé cette noble doctrine parmi les personnes fidèlement chrétiennes et chrétiennement fidèles. Une pensée, une parole de plainte contre une injustice, de censure contre un abus de pouvoir, leur eût paru un crime, O'Connell a ressuscité aujourd'hui cette doctrine conciliatrice, l'a restaurée, l'a répandue, l'a enseignée par la puissance de sa parole et par le fait de ses succès, l'a rendue commune et populaire en Europe.

47. O Romains qui m'écoutez, n'êtes-vous pas vous-mêmes une preuve que les influences de l'apostolat politique d'O'Connell ont pénétré jusque dans cette belle partie d'Europe.

Car il est vrai, et je le dirai avec douleur, il est vrai qu'il existe très-probablement encore parmi vous quelque sectateur arriéré de la philosophie du siècle dernier, quelque pédant insensé qui désire avec ardeur voir se réaliser au sein de Rome chrétienne les théories républicaines de Rome païenne, et appliquer ses idées de collège à la société. Il n'est que trop vrai qu'il existe de ces hommes, pour lesquels, comme naguère pour les sanguinaires sans-culottes de 93 dont ils descendent, le mot de liberté du peuple recèle la sinistre idée de la destruction et l'horrible sentiment de la haine de la souveraineté. Mais ces citoyens dégénérés (si l'on peut appeler citoyen celui qui médite la ruine de sa patrie) sont peu nom-

menaçant de mort quiconque eût osé porter la main sur la maison de Dieu ou sur la demeure de leur pasteur. Cette attitude des braves Irlandais déconcerta les séditions, les obligea à renoncer à leurs projets de destruction et les rendit doux comme des agneaux. Nous tenons ces faits de Mgr. Bourget, évêque de Montréal, au Canada, qui, cette année-ci même, est venu à Rome, où il a prêché dans cette vénérable église de Saint-André de la Vallée, à l'occasion du *triduo*, ordonné par le souverain Pontife, en faveur de l'Irlande.

breux ; pour le peuple, le vrai peuple romain, devenu par son esprit d'ordre, d'obéissance et d'amour envers son prince, l'admiration de l'Europe et du monde ; pour ce peuple, dis-je, il ne regarde qu'avec horreur et oblige à se couvrir d'un masque ces artisans clandestins de révolte dont il exècre les doctrines de désordre et de sang. Son bon sens exquis ne se laisse pas prendre à leurs embûches et à leur hypocrisie. Il ne comprend la liberté qu'avec l'ordre ; il ne sépare pas ses aspirations vers une situation meilleure de la fidélité et de l'obéissance à son souverain. Ce peuple si bon et si intelligent est même allé jusqu'à perfectionner, je dirais presque la doctrine, accréditée en Europe par l'apostolat d'O'Connell. Rome a associé l'enthousiasme de l'amour à la plus stricte légalité. Elle demande par le moyen d'une agitation amoureuse, comme l'Irlande a demandé par le moyen d'une agitation légale, la réforme des abus par lesquels le temps et les passions, comme il arrive toujours et partout, sont parvenus à altérer la nature de l'ancienne constitution des États de l'Église, qui conciliait si bien (1) l'ordre et la liberté. Et comme il est impossible que le langage d'un peuple qui aime, ne soit pas entendu d'un pontife tout amour pour son peuple, comme il est impossible que des cœurs qui s'aiment sincèrement ne finissent pas par se comprendre, je suis enhardi à te dire, ô Rome, qu'elle est grande, qu'elle est belle, la gloire que tu te prépares, si toutefois on ne reste pas sourd à tes demandes, si l'on ne t'arrête pas, si l'on ne te trompe pas, si l'on ne te trahit pas ! ô la belle page à ajouter à ton histoire, que celle où la postérité étonnée lira la conquête d'une sage, d'une vraie liberté, obtenue par toi, à l'aide des seuls expédients qu'inspire l'amour.

48. Je dis d'une vraie liberté ; car, de même qu'il y a de l'or vrai et de l'or faux, de même aussi il y a la vraie et la fausse liberté. Oh ! combien celle-là est belle ; oh ! combien

(1) Voltaire a dit des Romains modernes : « Conquérants, ils ne le sont plus, mais ils sont heureux. »

celle-ci est repoussante ! oh ! combien celle-là est majestueuse ! oh ! combien celle-ci est terrible ! oh ! combien celle-là respire la grâce et le calme ! oh ! combien celle-ci répand l'épouvante et l'horreur ! l'une a la tête ornée de l'auréole splendide de l'ordre, l'autre l'a coiffée du bonnet rouge de l'anarchie. L'une tient en main l'olivier de la paix, l'autre le flambeau de la discorde. L'une est vêtue d'une robe, blanche comme celle de l'innocence, l'autre est enveloppée du hoqueton du crime, souillé de sang. L'une est le soutien des trônes, l'autre en est la ruine. L'une est la gloire et la félicité des peuples, l'autre en est l'ignominie et le fléau. Celle-ci sort de l'enfer comme une vapeur empoisonnée de l'esprit du démon, celle-là descend du ciel, comme un souffle embaumé de l'Esprit de Dieu : *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas.* (I Cor. III, 17.)

49. Aussi est-ce pour cela, comprenons-le bien, mes chers frères, que cette vraie liberté ne procède pas des orgies clandestines de la rébellion, mais du sanctuaire; qu'elle n'est point engendrée par les doctrines de la philosophie, mais par celles de la religion. La liberté c'est le rayonnement pacifique de la vérité, comme la servitude est la lueur funeste de l'erreur; on ne peut l'obtenir sincère et pure que de l'Église, dans laquelle seule se rencontre sincère et pure la vérité. Ainsi donc, de même que ç'a été l'Église qui a défendu la liberté *métaphysique* de l'âme contre les philosophes et les hérétiques qui l'ont combattue; de même que ç'a été l'Église qui a créé la liberté *domestique*, en élevant l'épouse et en consacrant les enfants; de même que ç'a été l'Église qui a introduit la liberté *civile*, en abolissant parmi les peuples chrétiens la vente de l'homme et l'esclavage; de même aussi l'Église seule pourra proclamer la liberté politique, en fixant les vraies, les justes limites de l'obéissance et du commandement, les vrais et justes droits, les vrais et justes devoirs du peuple et du prince: en résumé, fidélité, obéissance, confiance, amour pour la vraie religion; à l'imitation du grand homme dont nous pleurons la perte, qui non-seulement s'est servi de la religion pour obtenir la vraie liberté, comme nous l'avons vu, *liberavit*

gentem suam à perditione, mais qui s'est en outre servi de la liberté pour faire triompher la religion, *corroboravit templum*. C'est ce que je vais dire dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

50. De même qu'il y a une vraie grandeur, fille de la vertu et du mérite ; de même il y en a une fausse, fille de la faveur et du caprice de celui qui la confère, ou du préjugé et de l'erreur de celui qui la répute telle, ou enfin de l'adulation, de l'intrigue, de la bassesse de celui qui se la procure.

Toutefois, comme la grandeur est diverse dans son principe, ainsi est-elle diverse dans sa durée ; la fausse grandeur ne suffit pas même à recommander, à élever la personne qui en est revêtue comme d'un habit mal ajusté, elle périt avec elle et souvent encore avant elle. La vraie grandeur au contraire n'ennoblit pas seulement une personne, ou une famille ; comme une lumière pure, elle se reflète aussi sur une longue descendance, et les emblèmes les plus brillants en transmettent la gloire jusqu'à la postérité la plus éloignée.

C'est pour cela que nous lisons dans les magnifiques armoiries de la famille O'Connell ce bel exergue : — L'œil d'O'Connell est le salut de l'Irlande : *Salus Hiberniæ oculus O'Connell*.

51. Aussi ce splendide exergue n'est-il pas seulement la preuve des gloires passées de cette famille illustre, mais encore a-t-il été comme une prophétie de ses gloires futures, accomplie dans la personne de Daniel O'Connell, puisque c'est l'œil vigilant et pénétrant d'O'Connell qui, de nos jours, a sauvé l'Irlande : *Salus Hiberniæ oculus O'Connell* ; comme citoyen chrétien, il s'est servi de la religion pour conquérir la liberté de sa patrie, comme je vous l'ai déjà prouvé ; et comme chrétien citoyen il s'est servi de la liberté pour faire triompher la religion, ainsi que je dois vous le

démontrer ce matin ; et voici pourquoi il a été grand de la vraie grandeur, et pourquoi on peut lui appliquer l'éloge de l'Écriture : *Simon magnus, qui liberavit gentem suam à perditione, et in diebus suis corroboravit templum.*

Aujourd'hui, chers Romains, je ne réclame plus votre attention, votre bienveillance ; vous me les avez déjà accordées de la manière la plus flatteuse pour moi ; j'en suis en possession. Il ne me reste donc qu'à vous en remercier cordialement, à en profiter et à commencer.

52. Semblable à une souveraine légitime, la vérité n'a besoin que d'elle-même, n'a besoin que de se révéler pour ce qu'elle est, pour recueillir l'adhésion, l'hommage et régner dans le monde des intelligences. Au contraire, semblable à un tyran usurpateur, l'erreur ne peut s'imposer aux esprits des hommes, ne peut conserver sur eux son empire qu'à l'aide de la force et du mensonge.

Ainsi donc, tandis que l'hérésie commence toujours par caresser les grands, pour pouvoir ensuite, à la faveur de leurs passions et par la force de leur pouvoir, dominer le peuple ; la doctrine catholique, au contraire, commence toujours par s'annoncer d'elle-même, et sans intermédiaire, au peuple, daignant après cela admettre les grands à sa suite, pourvu toutefois qu'ils viennent s'asseoir avec le peuple à la même table et y boire à la coupe de l'égalité chrétienne, couverts des insignes de l'humilité. Tandis que l'hérésie, toujours à genoux au pied des trônes, sollicite d'eux un lambeau de pourpre pour cacher sa difformité, une épée pour se défendre ; la doctrine catholique, saintement fière de son origine divine, ne se présente au pied des trônes que pour leur prêcher les plus dures vérités, les plus austères devoirs. Tandis enfin que les églises hérétiques et schismatiques s'en vont mendiant la protection des hommes, la vraie Église se borne à demander à Dieu la liberté : *Ut Ecclesia tua securâ tibi serviat libertate.*

Il suit de là, comme je l'ai fait remarquer ailleurs, que la *liberté de conscience* qui, dans le sens *absolu*, n'est qu'indif-

férence, athéisme, impiété, puisqu'elle est la négation de toute révélation, de toute religion positive, de toute règle de foi et de morale, dans le sens *relatif* cependant, c'est-à-dire par rapport à la puissance civile, qui n'a pas reçu de Dieu la mission de prêcher et d'interpréter l'Évangile, cette liberté de conscience est un principe catholique, professé, enseigné, défendu par l'Église et auquel elle ne pourrait renoncer sans abdiquer sa divine mission, sans se détruire ; car c'est là une condition nécessaire de son existence et de sa propagation.

53. Mais, l'Église catholique ayant vu, sur la fin du dernier siècle, au nom et par le fait même des apôtres de la liberté, emprisonner ses pontifes, disperser ses ministres, renverser ses autels, profaner ses temples, violer ses vierges, voler ses biens, abolir ses cloîtres, discréditer, ruiner ses doctrines, ses lois, son culte, ses institutions ; ayant vu enfin, à cette époque funeste, la liberté ne marcher qu'en société du blasphème et du sacrilège, on commença à la regarder comme l'ennemie nécessaire, irréconciliable de la vraie religion ; les vrais fidèles ne pouvaient entendre le mot liberté sans frémir et ne croyaient pouvoir le prononcer sans crime.

Bien plus, comme à la même époque, l'autel était tombé sous les coups de la même hache qui avait brisé le trône, on se figura de toute part qu'ils ne pouvaient ressusciter qu'unis ensemble, en sorte que *le trône et l'autel* inspirèrent le même intérêt et se trouvèrent associés dans l'esprit, dans le cœur et sur les lèvres de tous les gens de bien. Et comme une triste expérience avait prouvé que le trône ne pouvait se passer de l'autel, on commença aussi à croire que l'autel ne pouvait pas davantage se passer du trône, et conséquemment le trône fut considéré comme l'appui nécessaire non-seulement de l'ordre politique, mais encore de l'ordre religieux.

Ces idées étaient devenues communes en Europe, les vrais fidèles tenaient leur regard attaché, non-seulement sur les trônes catholiques, mais encore sur les trônes protestants. Les catholiques d'Irlande eux-mêmes n'attendaient que de la

libéralité de la couronne protestante d'Angleterre l'émancipation de leur conscience et de leur religion, et avaient placé toutes leurs espérances dans un trône constitutionnel, ennemi de leur foi.

54. Mais agir ainsi, c'était faire de la divine religion une institution humaine qui ne peut se passer de l'appui de l'homme. Ce n'était qu'abandonner la foi, la morale, le culte, l'Église à l'arbitre du pouvoir civil, qui, sous prétexte de s'en faire le protecteur, n'aurait pas manqué de s'en faire le pontife; et il est prouvé que l'Église a eu plus à se plaindre de ses protecteurs que de ses persécuteurs. C'était absolument faire dépendre du bon ou mauvais vouloir du prince, la foi du peuple, consacrer comme politiquement légitimes tous les systèmes d'erreur, même l'athéisme, et consentir à la plus dure, à la plus insupportable, à la plus humiliante de toutes les servitudes, la servitude de la conscience, et vouloir détruire jusqu'au dernier vestige de la dignité humaine.

Combien n'était-il donc pas important, nécessaire de faire comprendre aux peuples que le pouvoir civil qui étend sa main sur la religion, la domine en feignant de la protéger, qu'en la dominant, il l'annule et la dégrade, et que la vraie religion ne peut subsister et se propager qu'à l'ombre et à l'aide de la liberté ?

Mais, grand Dieu ! détruire un préjugé qu'une complication de fâcheuses circonstances avait enraciné profondément dans les esprits les plus sages, savoir que la « liberté est l'ennemie de la religion ; » calmer les appréhensions, les peurs, les terreurs trop justifiées que le mot liberté éveillait dans les cœurs les plus religieux et les plus pieux; entraîner un peuple aussi catholique que celui de l'Irlande à chercher dans la liberté le triomphe de ce catholicisme qui, dans le reste de l'Europe, était ou éteint ou meurtri sous les coups de la liberté : quel travail ! quelle entreprise ! Une génération entière d'hommes apostoliques semblait pouvoir à peine y réussir. Eh bien, un seul homme, un seul séculier, O'Connell tout seul, a fait tout cela. Son génie a suffi pour concevoir ce plan, son courage

pour l'entreprendre, sa constance et sa puissance pour y mettre la dernière main.

55. Avec quelle prudence, avec quelle discrétion, ne s'appliqua-t-il pas d'abord, et cela pour ne point effrayer des préjugés trop raisonnables, des sentiments trop délicats, à persuader au peuple et au clergé, dans ses harangues publiques, dans ses discours privés, qu'il n'y avait rien à espérer d'avantageux, pour la religion catholique, de la liberté spontanée d'un gouvernement protestant ; que l'émancipation religieuse ne pouvait être obtenue que par l'émancipation politique et en union avec elle ; que l'indépendance de l'Église catholique en Irlande devait être une conquête légale, pacifique du peuple et non une concession gratuite du pouvoir ; et que la liberté était l'unique moyen pour faire triompher la religion ! Il avait coutume de répéter que rien ne lui avait été plus difficile que de convaincre le clergé que la religion ne devait ni ne pouvait vaincre qu'à la faveur de la liberté.

Au commencement il ne manqua pas d'esprits pieusement faibles, ou hypocritement méchants, qui, en entendant un langage si nouveau dans la bouche du jeune O'Connell, se défièrent de lui et le traduisirent au tribunal de l'opinion publique comme un esprit excentrique, infecté de la philosophie du dix-huitième siècle, et comme un sinistre émissaire chargé d'inoculer à l'Irlande les doctrines anarchiques de la révolution de France, ou, en un mot, comme un sectaire. Mais son horreur pour le sang, son amour pour la légalité, la force de sa conviction et surtout son zèle sincère pour la religion dissipèrent bientôt ces soupçons et ces calomnies. Ses saintes intentions furent reconnues, ses doctrines furent comprises, ses desseins goûtés, approuvés, applaudis.

Aussi l'effet magique de sa parole et de son action fut tel que, dans l'espace de cinq années, il réussit à pénétrer l'Irlande de tout son esprit et à la transformer en lui-même ; à attirer à ses idées non-seulement les catholiques en masse, mais encore beaucoup de protestants : non-seulement les laïques, mais encore les ecclésiastiques, non-seulement les

hommes, mais encore les femmes, et cela en Angleterre aussi bien qu'en Irlande, et à établir l'*Association de la liberté religieuse* (1), dans laquelle tous les hommes de bonne foi, tous les cœurs nobles, tous les caractères généreux du royaume-uni, de toute confession et de toute opinion, se trouvèrent unanimement associés, dans la même pensée de réclamer, à l'aide de leurs efforts réunis, la liberté de conscience, du pouvoir civil, et de faire triompher leur propre religion au moyen de la liberté.

56. Là où il fit singulièrement connaître la noblesse de son âme catholiquement libérale et libéralement catholique, ce fut dans la grande affaire du *Veto*, qui n'était autre que la prétention du gouvernement protestant d'Angleterre de participer à la nomination des évêques catholiques d'Irlande ; car il montra, dans cette circonstance, la science d'un docteur, le zèle d'un apôtre, le courage d'un héros, et même, tant il eut à souffrir, la patience d'un martyr.

La prétention du gouvernement semblait modérée ou insignifiante. Le gouvernement anglais convoitait la faculté d'exclure un seul des trois candidats que le clergé d'Irlande était accoutumé, comme il l'est encore, à présenter au choix du saint-siège pour en faire un évêque ; les avantages qu'il promettait en compensation de cette concession étaient grands, flatteurs et capables d'éblouir les plus circonspects et de séduire même les plus pieux ; ils n'étaient rien moins que l'émancipation ou la liberté religieuse et politique de tous les catholiques du royaume-uni et la dotation de l'épiscopat d'Irlande. Le peuple souriait déjà à une proposition qui s'offrait à lui comme le terme de trois siècles d'horribles angoisses ; une portion du clergé, dans l'intérêt de la dignité de la religion, ne parut pas éloignée d'accepter une dotation permanente, qui fit cesser pour lui la

(1) Cette association comptait parmi ses membres, outre un grand nombre de lords et de députés de la chambre des communes, deux membres de la famille royale.

de dure nécessité de vivre presque d'aumône. L'épiscopat lui-même, qui, réuni en synode, avait, au commencement, d'un accord unanime, repoussé ce don, offert par une main grecque, comme attentatoire à l'indépendance et à la discipline de l'Eglise, se trouva divisé ; car quelques évêques, séduits par de fallacieuses promesses, par des flatteries affectées, avaient donné au *bill* du gouvernement une adhésion dont ils eurent honte et douleur et qu'ils rétractèrent ensuite. Les catholiques anglais, eux aussi, ne voyant dans le *bill* insidieux qu'une importante concession qui faisait cesser leur dégradation politique, leur état de citoyens sans cité, et leur ouvrait les portes du parlement, se rangèrent du côté du gouvernement et entrèrent avec un zèle si déplorable dans toutes ses vues qu'ils taxèrent d'imprudente témérité l'opposition de l'épiscopat d'Irlande, chassèrent du comité catholique et excommunièrent, pour ainsi dire, le célèbre monseigneur Milner, le seul membre du clergé catholique d'Angleterre qui, dans un éloquent mémoire au parlement, avait combattu la mesure gouvernementale avec le zèle, le courage et la doctrine d'un Athanase. Rome elle-même sembla, dans cette grande lutte, incliner vers les ennemis de l'Eglise d'Irlande, et, comme le disaient en pleurant les paysans Irlandais eux-mêmes : « Rome semblait être aussi devenue orangiste. » Monseigneur Quarantotti, vice-préfet de la Propagande, pendant la captivité de l'immortel Pie VII, avait, par un rescrit, consenti à accepter les insidieuses propositions du gouvernement anglais, qui pouvaient devenir funestes à la liberté de l'Eglise. L'orangisme, fort de cette prétendue concession de Rome, s'en prévaut avec hauteur ; le pays, déchiré par des divisions intestines, abandonné par ses frères d'Angleterre et par ses appuis de Rome, ne peut résister tout seul aux phalanges serrées de l'hérésie anglicane, les plus courageux sont exténués par une lutte inégale et qui ne présente aucune probabilité de succès. Le découragement est dans tous les esprits, le refroidissement dans tous les cœurs.

O infortunée Eglise d'Irlande ! faut-il qu'à tous tes mal-

heurs vienne s'ajouter le plus grand et le plus humiliant de tous : la perte de cette religieuse indépendance que tes généreux fils avaient achetée au prix de trois siècles de persécutions sanglantes!...

Mais non, ne craignez pas ! il existe un O'Connell, que la Providence a, comme un nouveau Machabée, suscité pour veiller à la défense de cette Église. O'Connell justifiera encore cette fois la vérité de l'exergue gravé sur son noble écusson : « L'œil d'O'Connell est le salut de l'Irlande : *salus Hiberniæ oculus O'Connell.* »

57. O grande âme ! tant de difficultés accumulées, loin d'abattre son courage, l'enflamment ; dans le désespoir commun, lui seul ne désespère pas ; dans les terreurs communes au sujet de la conduite que tiendra Rome, lui seul est plein de confiance dans la sagesse de Rome ; et dans la privation de tous les moyens et de tous les secours pour combattre un ennemi puissant il ose, lui tout seul, engager la bataille comme un homme qui est certain de la victoire !

Dans ce but, il adresse des proclamations à la nation sur les embûches qu'on lui dresse ; réunit des ecclésiastiques et des séculiers en grandes assemblées, et là leur démontre, avec la science d'un théologien et l'habileté d'un légiste, comment une puissance hérétique aurait abusé indubitablement de la concession demandée à l'Église, puisque des puissances catholiques avaient abusé elles-mêmes de semblables concessions. Il commente le *bill* et lui arrache le masque qui en voile la perfidie, il en examine les promesses et en fait toucher au doigt la vanité et la supercherie ; il perce à jour les vues du ministère, qui le proposait, et, rappelant le traité de Limerick (1), il taxe le bill de mauvaise foi et d'infamie. Il

(1) Ce célèbre traité fut fait en 1691, à Limerick, au moment où l'Irlande était armée pour défendre Jacques II, roi d'Angleterre, contre l'usurpateur Guillaume III, prince d'Orange. L'armée irlandaise se battit si vaieusement, que, bien qu'elle ne réussit pas à remettre Jacques sur le trône, elle put obtenir un traité très-honorable, où furent largement garantis aux Irlandais tous leurs droits religieux et civils. Avant que le traité fût signé, une

s'adresse aux catholiques ministériels et les humilie, sans oublier les prêtres courtisans qu'il stigmatise.

Ce n'est pas tout; on le voit presque simultanément encourager le clergé et animer le peuple, réveiller le zèle et la vigilance des évêques, et soutenir leur courage; faire expédier dix députés à Londres pour implorer le secours de la Société des *Amis de la liberté religieuse*, et faire voler à Rome auprès du souverain Pontife, de retour de son glorieux exil, deux évêques, porteurs d'un mémoire, où, au nom des catholiques, ses concitoyens, il expose avec une force irrésistible de raisons les maux que l'admission du *veto* attirerait sur l'Église d'Irlande; et, en tout temps et en toute occasion, en public et en particulier, il ne cesse de crier et de répéter : « Présentement et toujours, nous regretterons toute faveur qu'il nous faudra acheter par le sacrifice de notre religion et de notre liberté. »

58. Or, que parvient-il à obtenir par les efforts de son éloquence, de son activité, de son zèle? Il obtient le succès le plus complet, le plus éclatant; il obtient que l'épiscopat, réuni en concile, déclare : « Que le clergé d'Irlande s'opposera toujours, et par toutes les voies canoniques et constitutionnelles, à toute intervention du pouvoir temporel dans les affaires de religion. » Il obtient que la nation entière rejette les offres frauduleuses de l'anglicanisme, et que toutes les feuilles publiques soient remplies de protestations dans les-

flotte française vint au secours de l'Irlande, flotte qui eût pu, par son secours, mettre cette nation à même d'obtenir une victoire complète. Mais la catholique Irlande, ayant engagé sa parole par ce traité, refusa d'accepter les secours qu'on lui offrait, pour ne pas violer la foi donnée. La conduite de la protestante Angleterre fut bien différente. Peu de mois se passèrent à peine qu'elle annula le traité avec la plus insigne mauvaise foi; car on n'enleva pas seulement aux catholiques les droits dont la conservation leur avait été assurée lorsqu'ils étaient armés pour une guerre juste, mais on commença à les opprimer par les lois les plus impies et les plus cruelles. Ce célèbre traité fournissait un argument perpétuel à O'Connell pour prouver la perfidie innée de l'hérésie anglicane et du fanatisme orangiste, et la fidélité et l'honorable probité de l'Irlande catholique.

quelles le peuple jure : « Que toute tentative , faite dans le but d'affaiblir l'Église d'Irlande, serait vaine , et qu'en dépit du pouvoir, du parlement, des Orangistes, des Quarantottistes, l'Irlande conserverait toujours dans sa pureté la foi de saint Patrice, son protecteur. » Il obtient que ces mêmes sentiments soient exprimés dans la forme officielle au gouvernement, au nom du clergé et du peuple d'Irlande, dans la déclaration suivante : « La liberté politique et religieuse de l'Irlande étant le seul but auquel tend ce peuple catholique, nous croirions nous dégrader en stipulant, pour les avantages qui nous sont offerts, une condition qui augmenterait l'influence des ministres du gouvernement au détriment de la discipline de notre Église. » Il obtient, enfin, que le souverain Pontife lui-même, justifiant la confiance qu'O'Connell avait mise dans la sagesse du siège apostolique, désapprouve le rescrit de Mgr Quarantotti.

En vain, pour faire accepter leur apostasie honteuse de la cause de l'Église, les partisans lâches et cachés des concessions royales, souvent plus dangereux que des adversaires avoués, opposaient à notre sublime champion : « Que c'était témérité et folie d'espérer de l'Angleterre protestante une émancipation sans condition. » O'Connell répondait : « Pour obtenir une réconciliation, je suis prêt à tout, excepté à immoler la religion de ma patrie et de mes pères. » Et le peuple répétait : « Nous aimons notre liberté civile, mais nous aimons plus encore notre religion. S'il faut mourir pour obtenir notre liberté civile, nous sommes prêts à donner notre vie pour cet objet, mais jamais notre foi. Nous préférons être catholiques esclaves que protestants libres. Le martyr n'est pas pour nous chose nouvelle. Trois cents ans de persécutions ont déjà passé sur nous. S'appesantissent davantage nos chaînes, plutôt que de consentir à la plus légère altération de la discipline de notre Église. »

Ensuite, à ceux qui s'efforçaient d'altérer la constance du clergé par la perspective d'une ample dotation qui l'eût soustrait à la dure condition de mendier son pain, ce noble clergé

n'hésitait pas à répondre : « Les chaînes, fussent-elles d'or, sont toujours des chaînes. Mieux vaut une liberté pauvre qu'un opulent esclavage. L'honneur peut être associé à la pauvreté, mais l'infamie est la compagne inséparable de la servitude volontaire. Prêtres pauvres que nous sommes, nous recueillons plus de respect que les prébendiers opulents de l'hérésie (1). L'Église n'a pas besoin d'être aidée à bien vivre, mais d'être laissée libre de bien faire ; elle n'a pas besoin de richesses, mais de liberté. »

Or, ces sentiments si généreux, mais si naturels et si profonds du clergé et du peuple d'Irlande, c'est l'action puissante d'O'Connell, l'invincible supériorité de son génie, l'autorité de ses discours, de ses leçons, de l'exemple de son courage, de sa constance, de sa magnanimité, de son désintéressement, qui les ont excités, fortifiés, fait valoir, et leur ont ouvert une carrière où ils ont brillé dans toute leur magnificence, dans toute leur splendeur, à la gloire de la foi catholique, qui seule a l'énergie de les créer. Car, quel magnifique spectacle ne fut-ce pas, dans un siècle si intéressé et si égoïste, au milieu d'une nation mercantile, de voir le peuple qu'O'Connell a pénétré de son esprit, peuple pauvre, manquant de

(1) L'immense confiance, le tendre amour des Irlandais pour leur clergé, indépendamment de toute autre considération, provient de ce que le prêtre Irlandais est l'homme de l'Irlande, est l'homme du peuple. Si jamais il devenait salarié ou attaché au gouvernement par un lien quelconque, par cela même il deviendrait l'homme du gouvernement, l'instrument servile de la couronne ; il cesserait d'être l'homme du peuple, dont aussitôt il perdrait la confiance et l'affection. Un clergé salarié par un gouvernement, ennemi de sa religion, est un clergé dégradé, et un clergé dégradé ne peut plus, au nom de Dieu, parler au peuple ni en être obéi, d'où il s'ensuivrait que le peuple commencerait à s'éloigner de la pratique des lois de Dieu et de la religion, et tomberait peu à peu dans l'immoralité et l'indifférentisme. Moins on peut soupçonner le prêtre de parler dans l'intérêt du pouvoir humain, plus il a de force et d'autorité pour inculquer la loi divine. Plus il est indépendant, plus il est respecté ; plus il est libre, plus il est puissant ; plus il est désintéressé, plus il est aimé. L'œil perçant et zélé d'O'Connell découvrait toutes ces conséquences dans la proposition insidieuse du gouvernement protestant, de salarier le clergé catholique ; aussi est-ce pour cela qu'il attaqua sans cesse cette mesure avec une énergie et une persévérance supérieures à tout ce qu'on peut imaginer.

tout, et préférant, malgré son dénûment, s'ôter le pain de la bouche pour subvenir aux besoins de l'autel et de ceux qui le desservent, plutôt que de tendre la main aux libéralités de l'hérésie! Qu'elle est belle, cette lutte, entre un gouvernement opulent qui offre et un peuple mendiant qui refuse, entre l'Angleterre, qui promet de tout donner, et l'Irlande, qui s'obstine à ne vouloir rien recevoir, pour ne pas faire subir à sa propre religion le plus léger préjudice!

59. Or, il était impossible qu'une si grande générosité, un si noble héroïsme ne finît pas par triompher. Par cela même que l'Irlande n'avait pas voulu sacrifier le spirituel au temporel, elle devait, en conservant le spirituel, obtenir même le temporel, puisque la Vérité incarnée a solennellement promis que le peuple qui cherche, avant tout et au prix de tout, le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire le triomphe de la vraie religion, conservera la religion et obtiendra, par surcroît, tous les avantages temporels désirables : *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis* (Matth.). C'est pourquoi O'Connell ne cessait de dire à son peuple : « Ne craignez rien, ne cédez à rien. Patience et persévérance, et vous aurez la gloire de conquérir votre liberté civile, sans rien sacrifier de la religion de vos pères. »

Jamais humaine prédiction ne s'accomplit plus littéralement que celle-ci. A l'aspect de la fermeté généreuse, de l'invincible résistance de l'Irlande, l'anglicanisme gouvernant renonça à l'espoir d'obtenir la concession si désirée du *veto*, qu'il avait en vain, pendant six années, brigüée à l'aide de toutes sortes de violences, de menaces, de promesses, de fourberies. L'Eglise d'Irlande resta pour lors dans sa glorieuse pauvreté, mais dans son indépendance plus glorieuse encore du pouvoir civil, quant à la nomination de ses pasteurs. Elle resta riche, mais de la vraie richesse, puisque la vraie richesse d'une nation catholique consiste dans son indépendance religieuse, de même que le plus bel ornement d'une chaste matrone consiste dans sa beauté. Dix ans après,

passés dans une nouvelle agitation, dans des efforts, dans des luttes, dans des souffrances, dans des angoisses incroyables, l'Irlande, toujours guidée par son libérateur, finit par conquérir son émancipation, sa liberté civile, sans conditions humiliantes ou funestes, et, comme l'avait prédit O'Connell, *sans avoir véritablement rien sacrifié de sa religion.*

O vous qui, par un préjugé funeste, issu d'une déplorable ignorance et d'une foi qui ne croit pas, ne suivant que la politique mondaine dans les affaires de religion chrétienne, exigez que les sentinelles d'Israël se transforment en chiens muets qui n'aboient pas contre le loup, qui imposez aux nobles athlètes de la foi un silence commode à une politique usurpatrice et funeste à l'Eglise, et qu'à cause de cela vous devriez même condamner ; qui taxez d'imprudences les réclamations, de hardiesse excessive les protestations, de fanatisme le zèle des défenseurs de l'Eglise, que vous devriez plutôt encourager, soutenir, récompenser ; et tout cela, pour obtenir pour l'Eglise quelque avantage temporel, quelque appui humain, dont se peut fort bien passer l'Eglise ; ah ! remarquez que Dieu se doit à lui-même de renverser tous ces calculs judaïques, en sorte qu'on dise de vous ce qui fut dit des Juifs : « Que pour avoir préféré les choses temporelles aux choses éternelles, ils perdirent à la fois et les unes et les autres ; » *temporalia amittere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt, et sic utrumque amiserunt* (saint Augustin). Et apprenez, par la politique noble et généreuse par laquelle O'Connell a fait triompher la religion en Irlande, que ce n'est pas par le sacrifice de la juridiction, de l'indépendance ecclésiastique, qu'on triomphe du pouvoir civil et qu'on le maintient dans ses justes limites, mais par la résistance légale à ses prétentions, par l'absence de toute peur, par la démonstration d'une fermeté et d'une constance à toute épreuve.

60. Il ne faut pas croire que ces victoires, que le génie d'O'Connell a procurées à la véritable Eglise au moyen de la liberté, soient restreintes à l'Irlande ; elles ont eu un écho efficace ; elles ont produit des effets merveilleux dans le reste

du monde. Pour vous faire bien comprendre ceci, je suis obligé d'élever vos pensées jusqu'au sanctuaire des desseins de Dieu, autant qu'il nous est donné, à nous autres mortels, d'y pénétrer.

Le plus grand, le plus important, le plus prodigieux événement de l'histoire providentielle du monde moderne n'est pas la séparation des Amériques de l'Europe, la Révolution française et l'Empire, mais bien l'économie des moyens les plus différents entre eux, des causes les plus contradictoires, que Dieu a choisis avec une indépendance absolue pour la propagation de l'Évangile, pour la gloire de son Eglise.

Or, de tous ces moyens, le principal, visiblement ordonné de Dieu pour une fin si sublime et si sainte, c'est l'esprit mercantile de l'Angleterre; on dirait qu'elle a dilaté les bornes du monde pour trouver où verser les produits de ses manufactures. Mais Dieu se sert de son infatigable activité, de sa soif brûlante du gain, pour répandre sur le monde les produits célestes de sa divine miséricorde : la grâce et la vérité. L'Angleterre a occupé les principaux points du globe pour étendre et établir partout l'empire du lion britannique; mais Dieu prépare par cet envahissement même un facile accès aux ministres de l'Évangile qui doivent établir partout l'empire de la Croix, et déjà les pauvres enfants de l'Irlande, que l'intolérance et la tyrannie hérétiques obligeaient à l'émigration et à l'exil, répandus sur tous les points de la terre, dans toutes les colonies anglaises, dans les immenses continents de l'Océanie, y avaient porté les semences précieuses et la glorieuse confession de la vraie foi; et, par ce moyen inespéré, l'esprit persécuteur, le bigotisme cruel de l'hérésie avaient, sans le vouloir, prêté la main à la fondation de plus d'évêchés nouveaux dans tout le monde qu'ils n'en avaient détruit en Europe.

Mais, gémissant et humilié, le catholique Irlandais, sous le joug des lois brutales qui le retenaient dans la condition d'esclave, ne pouvait que faire imparfaitement valoir la vérité et la sainteté de sa religion, esclave elle-même vis-à-vis de la

religion dominatrice de ces durs maîtres ; il fallait donc, pour l'accomplissement de la fin pour laquelle la nation irlandaise paraissait avoir été destinée de Dieu, qu'elle rompit les fers de son servage politique, seul moyen d'acquérir la liberté et l'indépendance religieuse de sa foi.

61. Or ce fut précisément ce que comprit, ce que vit le génie pénétrant d'O'Connell. A la différence de certains hommes que le préjugé seul et l'adulation seule font grands et qui, ensuite, apparaissent moins grands qu'ils ne le sont réellement ; O'Connell est en réalité beaucoup plus grand qu'il n'apparaît. Ses intentions, ses vues, sont plus sublimes et plus étonnantes que ses œuvres ; par quelques expressions tombées de sa bouche, par le zèle inouï et par la constance sans exemple dans l'histoire du vrai patriotisme, qu'il a montrés en assurant la liberté de sa patrie, on a pu seulement comprendre qu'O'Connell, en luttant pour l'émancipation de l'Irlande, ne croyait pas traiter une cause ordinaire de politique humaine, mais coopérer au grand travail de Dieu dans le plus grand des desseins de sa miséricorde et qu'il ne se considérait pas comme simple Irlandais, mais comme le serviteur, l'instrument de Dieu dans son Eglise.

Aussi c'est pour cela qu'à mesure que les preuves de la noble destinée de l'Irlande, dans l'intérêt de la religion, augmentent et deviennent de plus en plus visibles à son regard, O'Connell se pénètre toujours davantage du caractère religieux de la charge qu'il a reçue de Dieu d'affranchir, d'élever l'Irlande ; son action devient plus intrépide, ses intentions plus pieuses. Il considère comme sainte *l'Ile des Saints*, non pas seulement parce qu'elle est couverte d'ossements de saints et inondée du sang de millions de martyrs, mais aussi parce qu'elle est occupée à répandre abondamment, par le monde, la sainteté ; il l'honore d'un respect toujours plus grand, l'aime, la caresse, se complait en elle avec une tendresse toujours plus vive, jusqu'à en faire ses délices ; ne va-t-il pas jusqu'à l'appeler : « la perle de l'Océan, le joyau de la terre ; » il ne lui adresse pas les salutations les plus affectueuses, les

plus douces expressions, pour la salubrité de son climat, pour la fertilité de son sol, pour le charme de ses contrées pittoresques, pour la vigueur, la beauté la grandeur de cœur de ses habitants; mais bien parce qu'il voit dans cette noble nation, qu'on a voulu faire passer pour la plus inculte et la plus mobile de la terre, une nation dépositaire de la vérité et de la grâce de Dieu, parée de la majesté de la mission de Dieu, appelée à donner des preuves de la fécondité que, comme l'Eglise primitive de Rome, elle s'est acquise par trois siècles de martyres et de sang, pour engendrer grand nombre d'enfants de Dieu dans tout le monde. Ce qui explique toute la patience qu'il mit à la discipliner, tout le courage qu'il employa à la défendre, la donation et l'immolation qu'il lui fit de tout lui-même avec tant d'empressement, avec tant de joie, et cette persévérance de volonté à la rendre libre au prix de tant d'efforts et de tant de sacrifices. Ainsi une mère élève avec la plus grande sollicitude, veille avec la plus grande jalousie, caresse avec la plus grande tendresse, mêlée de respect, un jeune fils qu'elle sait destiné à régner.

Dieu a béni ces nobles desseins, ces saints transports que sa grâce avait fait naître dans le cœur de son serviteur. O'Connell a vu la liberté civile qu'il avait prophétisée et conquise à sa patrie, convertie en moyen de triomphe pour la religion en différentes parties du monde.

62. Et, en effet, ce ne fut que grâce aux efforts de l'Irlande que la liberté religieuse fut accordée à tous les catholiques de la couronne britannique. Voici donc, de cet instant, la religion catholique, regardée jusque-là en Angleterre avec un superbe dédain, comme la religion des esclaves et, sous le nom de *religion papiste*, reléguée avec mépris dans le bas peuple et dans les prisons, appelée à déployer une grande importance, une grande force, une grande dignité. La voici donc saintement fière, qui monte dans les palais des grands, qui pénètre dans le parlement, qui s'introduit à la cour, qui s'assied dans les secrets conseils de la royauté, qui oblige l'orgueilleuse politique, qui ne daignait pas même l'honorer d'un regard, à

traiter avec elle d'égale à égale et peu à peu à la respecter comme maîtresse ; voici cette religion, réputée, l'apanage des ignorants et des faibles, de la populace et des femmelettes, qui envahit les universités les plus fameuses d'Oxford et de Cambridge, et qui y recrute des sectateurs parmi les meilleurs sujets qu'y avaient formés les traditions catholiques que le venin de l'hérésie n'avait pu radicalement détruire, et qui compte au nombre de ses plus humbles disciples les meilleurs esprits, les hommes les plus érudits et les plus profonds dans la science de la religion, les plus nobles âmes, les caractères les plus généreux.

Ah ! ce n'est plus aujourd'hui le temps d'insulter à une religion qui, sans aucun appui de la part des pouvoirs humains, et en dépit de leur opposition, forte seulement de sa liberté et de ses charmes, attire à l'odeur de ses parfums divins les grandes âmes, les engage à la suivre dans les voies les plus difficiles, à sacrifier les positions les plus lucratives et les plus éclatantes, à embrasser la pauvreté avec l'unique ambition de posséder la vérité !

63. O merveilleux contraste ! la religion catholique qui, privée de ses droits civils, n'apparaissait que sous la forme d'une esclave, apparaît aujourd'hui sous celle d'une reine ; la liberté a contribué à en faire mieux connaître et apprécier la vérité et la beauté ! Devenir catholique n'est plus aujourd'hui, auprès des protestants anglais eux-mêmes, se dégrader, mais s'élever, s'honorer dans l'opinion publique. Les conquêtes toujours nouvelles, que fait à chaque instant la religion catholique dans les classes les plus distinguées de la société, sont l'objet, non d'un sentiment de mépris, mais d'un sentiment d'envie, excité par le bonheur de ceux qui ont pu échapper aux filets du protestantisme. Ceux qui y restent jettent sur eux-mêmes un regard de honte qui les humilie, mais ne vomissent plus d'injures, ne lancent plus des regards de colère sur ceux qui se séparent d'eux ; ils ne blâment plus celui qui se fait catholique, mais se désolent de n'avoir pas le courage de suivre son exemple. Les grossièretés de halle,

les sarcasmes, les violentes invectives, les affronts sanglants contre les catholiques ne se rencontrent plus que dans la bouche de bigots fanatiques dont la bassesse des sentiments ne le cède en rien à la bassesse de l'extraction; la haute aristocratie, la vraie science, la bonne foi, le philosophe qui réfléchit, l'homme d'État qui se respecte n'a pour l'Église catholique et pour son auguste chef que des expressions de respect, d'admiration et de louange. Les voûtes de Westminster résonnent chaque jour des accents généreux qui rendent hommage à la vérité catholique et font justice des insolences surannées, désormais intolérables, des vieux sectaires. Or, les choses continuant à marcher sur ce pied, comment douter de la vérité de la prophétie sortie des lèvres d'un beau génie italien (le comte de Maistre), au commencement de ce siècle : « qu'avant qu'il soit fini, on célébrerait la messe à Saint-Paul de Londres? » Mais, si la messe se célèbre une seule fois dans l'église de Saint-Paul de Londres, qui peut dire en combien d'autres églises des vastes domaines d'Angleterre elle le sera aussi le même jour? la couronne d'Angleterre, chose bien étonnante! exerce sa domination sur environ quatre-vingts millions de sujets. Or, c'est cependant à une aussi énorme masse d'hommes, différents de langage et de religion, qu'O'Connell, en faisant recouvrer à l'Irlande la liberté, a ouvert les portes de la véritable Église, et assuré pour toujours la liberté de devenir catholiques. A qui est-il donné de mesurer l'étendue, l'importance d'un tel succès! Ah! le zèle d'O'Connell, n'eût-il obtenu d'autre résultat que celui que nous venons de signaler, suffirait, et au delà, à lui tout seul pour lui assurer une place distinguée, une gloire tout à fait exceptionnelle dans les annales de l'apostolat catholique!

64. Et, du reste, admirez les effets précieux que la foi catholique, émancipée dans la mère-patrie, produit dans toutes les dépendances de ce vaste empire, partout où flotte le drapeau de la Grande-Bretagne, la foi de l'Irlande déploie, à l'ombre de la liberté, une force et une majesté aux-

quelles rien ne résiste. Le soldat Irlandais, le prêtre, le missionnaire Irlandais sont l'objet d'un respect particulier de la part de ceux qui commandent (1). La religion catholique n'y a, pour ainsi dire, d'autres ennemis que les méthodistes ; les autres sectes sentent la supériorité de l'action catholique dans la conversion et la civilisation des peuples et lui rendent hommage, et l'Église, devenue libre dans ces vastes contrées, s'y fortifie, s'y propage et y triomphe chaque jour de plus en plus.

Or, cette révolution, la plus grande après celle qu'opéra dans le monde le christianisme naissant, cette révolution si précieuse pour ses principes, pour ses moyens, pour ses résultats, Dieu l'a opérée par un seul homme ! Daniel O'Connell est celui auquel, après Dieu, doit en revenir la gloire.

65. Que pourrai-je jamais dire des effets que l'émancipation d'Irlande a produits sur le protestantisme anglais ? la prédiction que firent les plus profonds politiques de la Grande-Bretagne, alors que s'agitait cette grande cause de l'émancipation : « que l'Église catholique émancipée, la destruction du protestantisme était infaillible ; » cette prédiction, dis-je, s'accomplit déjà avec une merveilleuse rapidité. Le protestantisme ne vivait que de lois d'exception : il n'avait quelque sécurité qu'à l'ombre de l'intolérance et de la tyrannie ; privé de l'aide de ces horribles auxiliaires, abandonné à sa propre faiblesse, à sa difformité, qui est le propre de l'erreur, il doit s'affaïsser sur lui-même et crouler de toutes parts.

C'est pour ce motif que l'orangisme expirant, en proie aux fureurs convulsives du désespoir, tourne son regard de sang vers le trône et lui demande à grands cris le retrait du bill d'émancipation. C'est aussi pour le même motif que le bi-

(1) Il y a quelques années, le commandant anglais de Gibraltar s'avisait d'entamer une persécution en forme contre l'Église catholique, jusqu'à faire incarcérer Mgr Hugon, vicaire apostolique de cette résidence. Il suffit aux bons catholiques de cette ville de recourir à O'Connell, dont le zèle, l'influence, l'activité et les réclamations franches auprès de la reine, du ministère et du parlement, firent réintégrer le prélat dans l'exercice de sa charge, déposer le commandant, et rendre à cette église sa paix et sa liberté.

gotisme anglican tremble, à la pensée d'accorder à l'Irlande le complément de ses libertés, et que les universités protestantes, ces citadelles de l'erreur, plantées, ainsi qu'on le disait, pour sauver le principe du libre examen, base première du protestantisme, frappent de destitutions et expulsent de leur sein ceux dont la noble ardeur est parvenue à se convaincre, à l'aide du libre examen, que la religion catholique est l'unique vraie, qui croient à sa vérité et la confessent !

En émancipant l'Église catholique en Angleterre, O'Connell a donc porté avec cela seul au protestantisme anglais un coup dont il lui est impossible de se relever. Cet horrible scandale de la royauté chrétienne, cet enfantement monstrueux de l'esprit de luxure uni à l'esprit de cupidité et d'orgueil, est sur le point d'expirer, et c'est le bras puissant d'O'Connell qui l'a percé de part en part avec le glaive de la liberté.

Mais le protestantisme anglais est attaché par des liens secrets au protestantisme suisse, au protestantisme allemand, et leur donne de la valeur, de l'autorité et de l'appui. L'Angleterre est à la tête du protestantisme, comme la France est à la tête du catholicisme dans le monde ; il s'ensuit qu'en frappant mortellement le protestantisme en Angleterre, notre apôtre en a préparé la chute dans l'univers.

66. Ces triomphes ne sont pas encore les seuls qu'O'Connell ait enfantés à l'Église, au moyen de la liberté ; le principe de l'indépendance de la religion, du pouvoir civil, a, de nos jours, été proclamé pour la première fois par la philosophie irréligieuse du siècle dernier, avec l'intention infernale de nuire à la véritable Église. Cette philosophie, partant de cette fausse idée que l'Église catholique est une institution purement humaine, destituée d'une vie et d'une force qui lui soient propres, et ne subsistant que par l'appui que lui prêtent les trônes, crut que la doctrine de l'indépendance de la religion, du pouvoir civil, ou la doctrine de la séparation de l'Église de l'État, venant à prévaloir, l'Église, privée du soutien de l'État et battue en brèche par la science et par toutes les pas-

sions humaines, était inévitablement destinée à crouler. Mais, o calculs non moins insensés qu'impies ! ô économie admirable de la providence de Dieu sur son Église ! depuis dix-huit siècles l'Église ne cesse de déclarer au pouvoir civil qu'il n'a aucune juridiction propre sur la conscience et sur la foi ; il y a dix-huit siècles qu'elle lutte avec ce pouvoir pour assurer son indépendance et sa liberté. Ainsi donc l'incrédulité, en prêchant cette même doctrine, a emprunté le langage de l'Église ; a parlé pour elle, en croyant parler contre elle : elle a été divinement inspirée ; elle a servi, sans s'en douter, à l'accomplissement des desseins de Dieu sur l'Église ; l'âne de Balaam a parlé le langage de l'intelligence. L'imposteur, plein de l'esprit de Satan, a plaidé la cause du ciel. Caïphe a prophétisé, Judas a prêché l'Évangile, l'ange apostat s'est exprimé comme l'ange de Dieu, les ennemis de l'Église ont eux-mêmes proclamé le vrai besoin de l'Église, le vrai principe auquel est attaché le succès de sa force régénératrice, sa propagation, son triomphe ; et, en songeant à combattre contre elle, ils ont combattu pour elle.

67. On n'ignore pas, toutefois, de quelle façon la philosophie mécréante, devenue pouvoir, a mis en pratique cette doctrine de la *liberté de conscience*, qu'elle avait proclamée. On sait comment, sous son empire, il fut loisible à chacun d'être janséniste, schismatique, hérétique, athée, déiste ; mais aussi, malheur à ceux qui, prenant au sérieux cette liberté de conscience, s'avisèrent de se déclarer catholiques ! La guillotine était en permanence, et le bourreau toujours à son poste pour en faire justice ! Aussi voilà pourquoi la *liberté de conscience* n'était pour les uns qu'une aberration d'esprit et qu'un doute pour les autres, et qu'elle ne comptait de partisans que parmi les incrédules et les indifférents. Mais depuis qu'O'Connell s'en est emparé et l'a convertie en vérité, là où jusqu'alors elle n'avait été qu'un horrible mensonge, qu'il l'a proclamée de sa voix puissante, entourée du prestige de son autorité, professée avec la plus grande sincérité, mise en action avec le plus grand courage ; qu'il l'a fait valoir avec le plus

grand succès; qu'il l'a en quelque manière purgée de la tache dont l'avaient flétrie, en en prononçant le nom, les lèvres de l'impiété; qu'il l'a baptisée, sanctifiée et fait servir au triomphe de la vraie religion dans sa patrie; cette doctrine, restée jusqu'alors cachée dans quelque coin obscur de la France et de l'Allemagne, a aussitôt retenti avec un écho sonore dans toute l'Europe, a envahi les universités, est entrée dans les cabinets, a pénétré dans le sanctuaire, et, fatale à l'hérésie et à l'erreur toutes seules, ici elle a enfanté, là elle a préparé à la vérité les plus brillants triomphes.

68. En effet, devant cette doctrine de l'indépendance de la conscience, du pouvoir civil, et, conséquemment, de la libre discussion en matière de religion, dans les pays où la vraie religion se trouve environnée par les fausses religions, toutes les nouvelles sectes religieuses, nées de l'orgueil ou de la volupté, comme les vers de la corruption, sont mortes presque dès leur naissance; et tandis que l'incrédulité et l'hérésie voient chaque jour leurs rangs s'éclaircir, la vérité catholique, sortant de ses luttes plus forte et plus vivace, voit chaque jour se multiplier le nombre de ses disciples; elle seule profite de la *liberté* sous les coups de laquelle on craignait de la voir succomber! Ah! avec combien plus de raison peut-on dire de la liberté ce qu'on a dit de la science: « qu'elle est un dissolvant qui décompose tous les métaux, excepté l'or, » puisque la liberté décompose et anéantit toutes les religions, à l'exception de la vraie! et si cette assertion n'avait pas pour elle la certitude et l'évidence, si la liberté, un des plus grands attributs de Dieu, pouvait ne pas convenir à la religion de Dieu; vous ne m'entendriez certainement pas en faire l'éloge dans la chaire que j'occupe, chaire consacrée à tout ce qui est vrai, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est divin.

Ce n'est pas tout! Cette arme en main, le rationalisme allemand refuse hardiment de se soumettre au culte officiel de la Prusse, et, déniaut au pouvoir toute compétence pour imposer des symboles et pour les interpréter, il renverse les derniers

vestiges de l'édifice de Luther et travaille pour l'entière liberté des catholiques. Cette arme en main, la démocratie de Genève, combattant les prétentions intolérantes, la juridiction doctrinale des ministres de l'hérésie, abat l'impiété de Calvin dans la métropole de son empire et prépare au catholicisme la liberté. Cette arme en main, la diplomatie européenne bat en brèche l'intolérance musulmane à Constantinople, le paganisme ombrageux de la Chine, et ouvre les portes à la libre prédication de l'Évangile. Enfin, aujourd'hui, les fidèles, les prêtres, les évêques de l'Église catholique, en Espagne, en Portugal, en France (1), en Belgique, en Hollande et en diverses autres contrées de l'Allemagne se sentent forts de cette arme, recourent uniquement à elle et la manient avec une confiance égale à la peur qu'elle leur inspirait, dans le but d'obtenir l'indépendance dont l'Église a besoin et qu'un libéralisme hypocrite s'obstine à lui refuser ; avec elle, ils arrêtent le pouvoir civil, tenté de forger de nouvelles chaînes à l'Église, et le contrai-

(1) Ce système de se servir des moyens légaux plus ou moins efficaces, qui, dans chaque État, sont à la disposition de tous les citoyens, à l'effet de revendiquer auprès de la puissance civile la liberté de l'Église, a reçu la sanction du souverain pontife Pie IX, dans ces paroles, par lui prononcées, à la louange de l'épiscopat français, corps distingué de pasteurs de la vraie Église, dans le consistoire du 11 juin dernier : « Car, dit Sa Sainteté, rien ne saurait nous être plus cher et plus désirable que d'attacher toujours plus étroitement à nous et à ce siège apostolique les évêques de France, afin qu'ils continuent à faire avec plus d'empressement ce qu'ils font, c'est-à-dire à défendre courageusement, avec toute la constance, toute la prudence et toute la patience que peut leur inspirer leur dignité épiscopale, la saine doctrine, les droits et les libertés de l'Église catholique, et à combattre ce bon combat en valeureux soldats de Jésus-Christ. Quant à nous, profondément préoccupés, comme l'exige le devoir de notre suprême apostolat, du salut de tout le troupeau du Seigneur qui nous a été divinement confié, nous ne cesserons jamais d'exhorter chacun et tous à rendre à César ce qui appartient à César, de même que nous ne cesserons non plus d'élever avec une liberté tout apostolique notre voix, pour que tous rendent à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Or, après une approbation aussi auguste, aussi solennelle, donnée par le Vicaire de Jésus-Christ au zèle avec lequel l'épiscopat français réclame, par toutes les voies constitutionnelles, la liberté de l'enseignement pour l'Église, ce n'est plus le cas, pour les vrais catholiques, d'accuser ces courageux prélatés d'imprudence, de zèle excessif, de fanatisme.

gnent à briser les anciennes. Ah! désormais la cause de la vraie religion une fois transportée par le génie d'O'Connell sur le large terrain de la liberté, agitée à la grande lumière de la publicité, ne peut plus périr : ses droits ne peuvent plus être contestés ; ses légitimes progrès et ses conquêtes ne peuvent plus être arrêtés !

69. Aussi, et précisément à cause de cela, est-ce vainement que certains gouvernements se flattent de pouvoir davantage dominer l'Église ou dominer dans l'Église. Maintenant que le grand apostolat d'O'Connell a fait du principe de l'indépendance de la religion, du pouvoir civil, un dogme universel ; maintenant qu'il l'a persuadé à tous les esprits, qu'il l'a imprimé dans tous les cœurs, qu'il l'a fait adopter, goûter aux plus zélés, aux plus pieux d'entre les pasteurs de l'Église ; ce principe ne saurait tomber en oubli. Il acquerra de la force par la résistance même qu'on voudra lui opposer ; il triomphera de tous les obstacles et assurera le triomphe de la religion.

Et malheur, malheur aux gouvernements qui croiraient pouvoir encore faire du despotisme religieux au dix-neuvième siècle, après la grande révolution qui s'y est opérée dans les idées ! Les empereurs qui, en se faisant chrétiens, ne voulurent pas comprendre le christianisme, et prétendirent continuer à exercer le despotisme païen sur l'Église chrétienne, furent abandonnés par l'Église, tombèrent dans toutes les bassesses, qui firent donner à leurs règnes le titre d'*histoire du bas-empire*, et disparurent de la scène politique du monde sans héritiers comme sans successeurs. L'Église, qui ne dédaigne pas, mais recherche ; qui ne méprise pas, mais accueille, mais sanctifie tout ce qui a force et vie, se tourna alors vers la barbarie, dont les mains avaient fait justice des misères et des fautes de l'empire romain, lui lava la tête avec un peu d'eau, l'oignit au front d'un peu d'huile et en fit le miracle de la monarchie chrétienne. Si jamais il arrivait donc que leurs successeurs, se laissant pénétrer par l'élément païen, essentiellement despotique, renonçassent à l'élément chré-

rien, essentiellement libre, parce qu'il est charitable, et ne voulussent pas accepter la doctrine de la liberté religieuse des peuples et de l'indépendance de l'Église, qui fit la sûreté et la gloire de leurs aïeux ; l'Église alors saura bien aussi se passer d'eux ; elle se tournera probablement vers la démocratie, baptisera cette sauvage matrone, la fera chrétienne, comme elle fit jadis chrétienne la barbarie ; elle reconnaîtra quelqu'un de ses fils que les événements auront placé sur le trône, lui imprimera sur le front le sceau de la consécration divine, lui dira : « Règne ! » Et il régnera, en dépit de son origine plébéienne (1) ; tant il est vrai que les gouvernements n'ont d'appui, n'ont de salut, n'ont de défense, n'ont de probabilité de durée que par la liberté qu'ils donnent à l'Église (2) ; par les égards et le respect qu'ils ont pour les peuples, considérés par eux comme enfants de Dieu !

70. Quelle ne fut pas aussi la joie qui inonda le cœur d'O'Connell en voyant de ses propres yeux ces avantages signalés, ces triomphes splendides, gages de triomphes plus splendides encore dans l'avenir, que son zèle intelligent, ses doctrines, ses sentiments généreux avaient procurés à la vraie religion ! Mais combien fut encore plus grande cette joie religieuse, lorsqu'il vit la main de Dieu élever et placer sur la

(1) Pour éviter toute équivoque, nous déclarons ne pas entendre, en nous exprimant ainsi, que l'Église dispose à son gré des couronnes et des royaumes ; mais que, reconnaissant les droits des gouvernements qui reconnaîtront les siens, elle leur prêtera une nouvelle force par sa sanction et par son appui.

(2) Si les gouvernements entendaient bien leurs intérêts véritables, ils s'empresseraient de rendre libre et indépendant le clergé catholique, parce qu'un clergé, dépendant du gouvernement, ne saurait rien faire pour le gouvernement ; un clergé au pied du trône ne peut servir d'appui au trône. Un clergé sous la main du pouvoir civil sera réputé faire cause commune avec lui, et parler au nom et sous l'inspiration de ce même pouvoir, lors même qu'il parlera pour son propre compte.

Les paroles du prêtre, proférées en faveur de la puissance qui le tient sous sa domination et qui se sert de lui, sont sans efficacité. Les évêques ne sont que des agents mitrés, des commis de police en soutane, associés à la fortune du gouvernement, destinés à devenir les premières victimes des troubles plutôt qu'à les apaiser.

chaire de saint Pierre l'adorable Pie IX, un grand esprit, capable de comprendre les instincts, les besoins religieux du siècle, un grand cœur ardemment désireux de les satisfaire (1)! Car il devina aisément que ce génie singulier et précieux de Pie IX aurait marché d'un pas plus ferme et plus assuré dans la route que lui, O'Connell, avait ouverte; qu'il aurait ramassé et manié avec une égale habileté et un égal courage la grande arme qu'avait déterrée O'Connell, qu'il aurait accompli sur un plan plus vaste, avec un succès plus complet, parce qu'il agissait en vertu d'une autorité divine, ce qu'avait entrepris O'Connell, le triomphe de la foi catholique et de l'Église catholique à l'aide de la liberté!

En sorte qu'il put répéter avec le bon Siméon : Désormais, Seigneur, vous pouvez m'envoyer jouir de la paix du tombeau; maintenant je meurs sans regrets; mes yeux ont vu ce que désirait mon cœur, mais ce que je me croyais indigne de voir; ils ont vu accomplir votre promesse de ménager à de grands besoins, de grands secours; ils ont vu l'Église, confiée par votre sollicitude à des mains intelligentes, pour que, par elles, elle fût bien dirigée, le monde confié à un grand zèle pour que, par lui, il fût sauvé. » *Nunc dimittis servum tuum Domine, secundum verbum tuum in pace. Quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Oh! qu'il est grand l'astre qui a commencé à resplendir sur le Vatican. Oh! combien grande est la lumière de Dieu qu'il révélera et fera briller sur les nations! Oh! à quelle hauteur de gloire commence aujourd'hui à atteindre votre peuple, le vrai Israël, l'Église! *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebsis tue Israel.*

(1) Voici ce que nous trouvons dans une lettre de l'évêque de Meath sur l'idée qu'O'Connell s'était formée de Pie IX : « Dans ma dernière visite à M. O'Connell, je fis quelques observations sur la difficulté des circonstances dans lesquelles nous nous trouvions, ajoutant que, si quelque chose de fatal lui arrivait, on pourrait considérer comme désespéré l'état de l'Église d'Irlande. — Non, me répondit-il, ne craignez rien, Dieu nous a donné l'immortel Pie IX. Il est jeune et jouit de la plénitude de la santé. Dieu l'a choisi pour les besoins du temps présent; il sera le salut de l'Église d'Irlande. »

71. Aussi, dans le pressentiment de sa fin prochaine, désireux de se prosterner devant cet astre divin, il voulut venir déposer aux pieds de ce grand représentant de Dieu sa dépouille mortelle. Ah ! l'âme d'un O'Connell paraissait bien digne d'être transmise aux portes du ciel par un Pie IX et déposée par lui dans le sein de la miséricorde de Dieu ! Ce fut dans ce but qu'il fit vœu d'exécuter un pèlerinage à cette sainte cité, la métropole de l'empire de Jésus-Christ sur la terre, la source des consolations du cœur, la patrie universelle, le lieu du repos terrestre de ceux qui ont eu le bonheur de renaître par le baptême. Mais la mort vint le surprendre à Gênes, sur la route de Rome (1).

Eh bien, non ; la mort ne le surprit pas. J'ai vu moi-même, j'ai eu moi-même entre les mains le précieux exem-

(1) Voici la touchante et sage proclamation qu'adressa au peuple d'Irlande l'*Association de la révocation*, à l'occasion de la mort d'O'Connell :

« COMPATRIOTES,

« O'Connell n'est plus ; l'esprit vivificateur de l'Irlande est éteint, la lumière des nations s'est éclipsée.

« Lamentez-vous et pleurez, ô fils de l'Irlande, car la coupe de votre affliction déborde et vos tourments sont sans mesure. Celui qui faisait la gloire de vos cœurs a été frappé, la splendeur d'Erin s'est amortie, le libérateur de la patrie est mort. A une époque de crise horrible, il a plu au Très-Haut de mettre le comble à nos maux. La peste et la famine déciment notre peuple, et voici que sur un autre sol, loin de la patrie bien-aimée, gît le vieux champion de l'Irlande. Oui, pleurons-le, parce que le genre humain tout entier pleure sa perte, et que le deuil qui nous couvre s'étend au monde entier... Oui, dans le monde tout entier, un grand vide se fait sentir. Qui le comblera ? Quelle nation, quel peuple n'a pas perdu en lui un bienfaiteur ? Notre patrie a perdu son guide et son capitaine. Cependant nous avons conservé les maximes de sa sagesse, et ces maximes sont les règles que l'Irlande doit suivre pour être toujours sous l'étendard d'O'Connell. Les enseignements, répandus parmi nous, le sont également par tout le monde. Il n'est pas de temps, quelque long qu'il puisse être, qui puisse faire oublier sa doctrine. Ses sentiers sont ceux de la paix ; il marche dans les voies de la loi et de l'ordre. Rappelez-vous cette expression qui lui était familière : Celui qui commet un crime donne de la force à l'ennemi.

« Or, par ses longs et fidèles services, par l'exemple si noble de sa vie, par la gloire de son nom immortel, nous vous prions, nous vous conjurons, ô compatriotes, de n'abandonner jamais les principes et de n'oublier jamais les enseignements d'O'Connell. »

plaire de l'œuvre de saint Alphonse de Liguori, intitulée *Préparations à la mort*, dont il se servait constamment, et qu'il avait annotée de sa propre main : preuve évidente qu'au milieu des grandes agitations de sa vie il ne cessa jamais de se préparer à la mort et qu'il réglait toutes ses actions dans le temps à la lumière fidèle de l'éternité. Aussi plein du grand courage, de la sainte sécurité qu'inspire au vrai chrétien une vie passée dans la fidélité aux pratiques, dans le zèle pour la gloire du christianisme, il vit sans effroi s'approcher la mort, et reçut sans répulsion le coup dont elle le frappa : *Spiritu magno vidit ultima* (*Eccli.* 48). Il demanda et reçut les derniers sacrements avec l'humilité d'un petit enfant, avec la ferveur d'un saint, et cette grande Parole qui avait remué l'univers s'éteignit en répétant fréquemment l'affectueuse prière de saint Bernard : *Memorare, ô piissima Virgo* ; et c'est en récitant continuellement des psaumes, en renouvelant à chaque moment des actes de contrition, de confiance et d'amour de Dieu, et en articulant les doux noms de Jésus et de Marie, que cette grande âme qui avait excité l'admiration de la terre s'envola au ciel ; et s'il ne lui fut pas donné de venir à Rome en personne, il y vint en esprit, et y mourut par la volonté et l'amour, puisqu'il renferma toutes ses dispositions dernières dans ces courtes paroles : « Mon âme au ciel ! Mon corps à l'Irlande ! Mon cœur à Rome ! »

72. Quelles dispositions ! quels legs ! que peut-on imaginer de plus sublime et tout à la fois de plus pieux qu'un pareil testament ! L'Irlande est la patrie, Rome est l'Église, le ciel est Dieu. Ainsi donc Dieu, l'Église, la patrie, ou bien la gloire de Dieu, la liberté de l'Église, la félicité de la patrie : voilà les trois grandes fins de ses actions ; voilà les nobles objets, les objets uniques de son amour ! Il aime la patrie, puisqu'il lui laisse son corps ; il aime encore davantage l'Église (1), puisqu'il lui lègue son cœur ; et il aime Dieu

(1) Parmi tant d'âmes vraiment chrétiennes et généreuses, et conséquemment amies de la vraie religion et de la vraie liberté, qui se rencontrent dans

bien plus encore que l'Église, puisqu'il lui donne et lui remet son esprit. Il aime Dieu pour lui-même ; il aime l'Église par rapport à Dieu, parce qu'elle est divine ; il aime la patrie, par rapport à l'Église, parce qu'elle est catholique. Voilà l'ordre et la genèse de ses amours, voilà le fond de son être, voilà le caractère de son âme, voilà l'économie de sa conduite, voilà l'histoire de sa vie ; voilà O'Connell peint fidèlement par

le parti *légitimiste*, il s'en trouve un grand nombre de dégénérées et de viles, qui, sous prétexte de défendre le principe de la légitimité, se courbent devant tout despotisme, se font les flatteurs de tout despote et n'hésitent pas à sacrifier les intérêts les plus importants, même ceux de la religion, même ceux de la patrie. Pour ces âmes-ci, O'Connell a dû être et a été un signe de contradiction, un objet de mépris. Il n'est sorte d'injures dont elles ne l'aient abreuvé ; il n'est sorte d'accusations qu'elles n'aient dirigé contre lui dans leurs journaux ; de sorte que non-seulement en France, mais aussi en Italie et même jusqu'à Rome, elles sont parvenues à créer les plus sinistres préventions contre son orthodoxie, dont il avait d'ailleurs donné des preuves si grandes et si lumineuses ; d'où il est résulté qu'ayant sollicité pour son confesseur, attaché d'ailleurs exclusivement à sa personne, la faculté d'en être entendu en confession, dans quelque diocèse qu'il se trouvât, sans être obligé d'en obtenir la permission de l'évêque du lieu, cette faveur lui fut refusée. L'ami chargé de la solliciter eut cependant la délicatesse de lui cacher ce refus, et se borna à lui confier que, par suite des canons et des intrigues d'un parti, on en était venu à Rome à douter de la sincérité de ses sentiments vis-à-vis du Saint-Siège. O'Connell, apprenant qu'on mettait en doute ses sentiments d'affection filiale pour le Siège apostolique, en pleura de douleur, et écrivit instantanément une lettre, qu'il termine par ces admirables et tendres paroles, dignes d'un saint Jérôme et d'un saint Augustin : « Je vénère en toute chose l'autorité du Saint-Siège. J'espère bien (car je me connais) qu'il n'existe pas une seule personne dans l'Église qui, plus sincèrement que moi, fasse au Saint-Siège, de tout son cœur (dans la plus large acception du mot) l'acte de soumission que l'Église catholique exige de ses enfants. Je n'ai jamais dit ni ne dirai jamais une seule parole que je ne lui soumette avec la plus profonde obéissance. Je suis attaché de cœur au centre de l'unité, avec le plus vif désir de ne m'en séparer jamais, ni en pensées, ni en paroles, ni en actions ; et si jamais il m'arrivait de me tromper dans les opinions que j'énonce, je compte qu'on aura la discrétion de les interpréter dans le sens de mes sentiments, attendu que *ma soumission à l'autorité de l'Église est complète, entière, universelle.* » Ce bel acte de foi, cette magnifique profession des sentiments d'un vrai catholique, d'un vrai fils de l'Église, ayant été mise sous les yeux du Souverain-Pontife, Sa Sainteté en fut émue jusqu'aux larmes. Les injustes préventions se dissipèrent, et la grâce qu'il avait sollicitée lui fut accordée sans délai.

O'Connell lui-même ! Voilà le testament du vrai grand homme, du vrai philosophe, du vrai citoyen, du vrai chrétien ! heureux celui qui peut, en mourant, disposer ainsi de lui-même, en disposer avec une égale raison, avec une égale confiance, avec une égale vérité !

73. Mais observez, en outre, que la patrie, c'est la liberté, que l'Église, c'est la religion, que Dieu, c'est le lien qui unit entre elles la patrie et l'Église, la religion et la liberté. En léguant son corps à la patrie, son cœur à l'Église, son âme à Dieu, Daniel O'Connell a donc prouvé que, dans ce grand esprit, l'amour de la patrie et de la liberté était uni à l'amour de la religion, mais pour Dieu, en Dieu et avec Dieu.

Mettons donc à profit cette grande leçon, soutenue par un si magnifique exemple, par un homme si grand et si justement cher à l'Église, à la patrie et à l'humanité, et dont le nom fait frémir l'hérétique, tressaillir de joie le catholique, rougir le lâche, espérer le malheureux, respirer l'opprimé, et trembler l'oppresser ; et puisque, citoyen chrétien, il a, lui, doté sa patrie de la liberté, en s'aidant de la religion ; et que, chrétien citoyen, il a fait triompher la religion en s'aidant de la liberté, pour nous, gardons-nous bien de séparer ce qui *par Dieu et en Dieu est uni* : la vraie liberté de la vraie religion.

Car tel est aujourd'hui l'état des opinions et des sentiments des peuples en Europe, que la liberté ne peut pas plus se passer de la religion que la religion de la liberté ; que les ennemis de la religion sont les vrais ennemis de la liberté, et les ennemis de la liberté les vrais ennemis de la religion. Qui dit « religion sans liberté » dit une institution humaine ; qui dit « liberté sans religion » dit une parole infernale. La religion sans la liberté perd sa dignité ; la liberté sans la religion perd tout son enchantement. La religion sans la liberté tombe dans l'avilissement, la liberté sans la religion se transforme en anarchie. La liberté ôte à la religion ce qu'elle peut avoir d'humiliant ; la religion dépouille la liberté

de ce qu'elle a de sauvage. La liberté rend la religion plus belle, de même que la beauté rend la vertu plus gracieuse et plus aimable (1)! la religion conserve la liberté comme le sel prévient la corruption.

Mais ces idées et ces sentiments, mes chers Romains, vous les avez dans l'esprit et dans le cœur. Avant-hier, vous m'avez entendu combattre toute erreur et proclamer toute vérité de la science sociale; plaider la cause de l'ordre et condamner la sédition; parler, en faveur du trône, un langage d'autant moins suspect qu'il était plus libre et plus exempt d'adulation; stigmatiser l'anarchie, faire l'éloge de la liberté, mais de cette liberté qui a pour fondement et pour appui la religion. Vous m'avez applaudi, autant que vous l'a permis le respect dû au lieu saint. Vous vous êtes confessés en public, vous avez prouvé de la manière la plus évidente et la plus solennelle que vous n'êtes pas tels que la calomnie aime à vous représenter. Non, non, vous n'êtes pas les ennemis du trône pontifical, des ecclésiastiques et de l'ordre. Si vous aimez une honnête liberté, vous aimez aussi la souveraineté du chef de l'Église et la religion. Le grand pontife qui nous gouverne n'est pas plus capable de se jouer de vous que vous ne l'êtes, vous, d'oublier la fidélité que vous lui devez. La feinte et la révolte sont choses trop abjectes, pour se rencontrer dans des cœurs nobles et généreux comme le sont ceux d'un Pie IX et du peuple romain.

Je me bornerai donc à vous exhorter à demeurer fermes dans vos dispositions actuelles, et à vous dire : Montrons-nous disciples fidèles de la vraie religion en aimant la vraie liberté, et rendons-nous dignes de la liberté par la pratique sincère de la vraie religion. Faisons de la liberté l'auxiliaire de la religion, et prenons la religion pour tutrice de la liberté. Laissons à l'*obscurantisme* la religion servile et à l'anarchie la liberté mécréante. Soyons citoyens chrétiens et chrétiens ci-

(1) *Gratior est pulchro veniens in corpore virtus* (Virg., *Æneid.*, lib. X); E quell' invitata forza che ha la virtù a beltà mista (Trad. d'Annibal Caro).

toyens ! joignons à l'amour du peuple l'amour de l'Église, et l'amour de la liberté à l'amour de la religion ; et marchant ainsi dans les voies larges et sûres du grand chrétien et du grand citoyen, pour le repos de l'âme duquel nous prions et dont nous honorons la mémoire, nous ne pouvons manquer d'être associés à la récompense éternelle dont il jouira dans le ciel, et d'avoir sur la terre la gloire de bien mériter de sa patrie et de la religion, et d'entendre dire de nous, à juste titre : *Liberavit gentem suam à perditione, et in diebus suis corroboravit templum.* Ainsi soit-il.

III

NICOLAS FERGOLA

GRAND MATHÉMATICIEN

ou

LES RAPPORTS DU CATHOLICISME AVEC LA SCIENCE.

« Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia... Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita sua. » (Eccl. xxxi, 8, et xxxix, 14.)

MESSIEURS (1),

Deux espèces de sagesse règnent dans le monde et s'en disputent l'empire.

L'une est la sagesse céleste dont la sainte crainte de Dieu, comme le dit l'Écriture, est la racine, le principe, la règle, la plénitude, la récompense : *Timor Domini radix.... initium.... disciplina..... plenitudo..... et corona sapientiae* (Eccl. I, *passim*) : sagesse qui, ennemie de l'orgueil, marche toujours et habite en compagnie de l'humilité : *Ubi humilitas, ibi et sapientia* (Prov., XI, 2); sagesse dont la bouche du juste forme le sujet de ses méditations, qui fait parler à sa langue le jugement et garder à son cœur la divine loi : *Os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium: lex Dei ejus in corde ipsius* (Psal. xxxvi, 30, 31); sagesse finalement qui, selon le portrait enchanteur qu'en a tracé l'apôtre saint Jacques, a pour ornement la pudeur, pour cachet distinctif la paix, pour caractère la docilité, pour défense la modestie, la réserve pour naturel, la candeur et la

(1) Le corps des professeurs de l'Université royale des études.

sincérité pour langage, la conversation avec les bons et la déférence à leurs désirs pour délice, et qui, impatiente de se rendre utile même à autrui, après s'être sanctifiée elle-même, se répand au dehors par les transports de sa charité et édifie par le spectacle de ses vertus : *Quæ de sursum est sapientia, primum quidem pudica est, deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, non judicans, sine simulatione, plena misericordia et fructibus bonis* (Jac., III, 16).

L'autre est la sagesse mondaine que le même apôtre appelle *terrestre*, parce que jamais il ne lui arrive de lever son regard vers le ciel ; *animale*, parce qu'elle tend à caresser la corruption de l'homme corporel et à multiplier les jouissances des sens ; *diabolique*, parce que pour la première fois elle fut introduite dans le monde par le prince des ténèbres, pour perdre le monde : *Non est sapientia desursum descendens, sed terrena animalis, diabolica* (Jac., III, 15); sagesse profane, qui, si elle n'est purifiée, ennoblie, redressée par la sagesse des Saints, devient l'ennemie de Dieu, qu'elle ne connaît que pour lui disputer l'hommage de la raison et lui en contester témérairement la gloire : *Sapientia carnis inimica est Deo* (Rom., VIII, 7); funeste à l'homme, puisque, commençant par l'orgueil, elle va finir dans l'impudicité et l'ignominie du sens réprouvé : *Obscuratum est insipiens cor eorum, propter quod tradidit illos Deus in immunditiam, in reprobum sensum* (ibid.); sagesse enfin que, pour, toutes ces raisons, Dieu doit à sa majesté et à sa gloire d'humilier et de couvrir d'opprobre; et que, comme il l'a juré dans sa colère, il se fera toujours un plaisir d'anathématiser, de perdre, de réprouver : *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo* (1 Cor., I, 19).

Qu'il est difficile, cependant, de réussir à concilier en soi-même ces deux espèces de sagesse qui s'excluent perpétuellement l'une l'autre, et se combattent avec une antipathie implacable et incessante ! qu'il est difficile de réunir dans une étroite intimité, d'une part, ce que la sagesse terrestre a de plus innocent, de plus utile, de plus sublime, et, de l'autre, ce

qu'a de plus saint, de plus héroïque, de plus parfait la sagesse céleste ! c'est-à-dire : l'élévation du génie et la tendresse de la dévotion, l'étendue des connaissances humaines et la simplicité de la foi, la science qui enfle et la charité qui édifie, la sublimité du savoir et l'humilité du cœur.

Ainsi donc, s'il existe un homme qui, ayant réalisé cette réunion si difficile, ait sanctifié par les pratiques de la justice la gloire de la science, et bien mérité de la science sans contrister la piété, c'est à cet homme que s'appliquerait, dans toute l'étendue de la lettre, la louange adressée par l'Écriture au vrai sage, lorsqu'elle dit : Il a, par le spectacle de ses vertus, édifié la terre, qu'il avait remplie d'admiration par la sublimité de son savoir ; il aura, en conséquence, droit à l'admiration des peuples et aux applaudissements de la religion : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enumerabit Ecclesia.*

Or, quel est l'homme extraordinaire, dans ce siècle malheureux où nous vivons, qui ait droit à un tel éloge ? où le trouver jamais ? qu'on nous l'indique, car nous voulons en faire l'objet de nos hommages, de notre admiration, de nos éloges : *Quis est hic, et laudabimus eum ?* attendu que cet homme aurait opéré, dans le cours de sa vie, des prodiges dont la réalisation est des plus difficiles sur la terre : *fecit enim mirabilia in vita sua.* Ah ! cet homme vénérable et exceptionnel, que tu ne connais pas assez, tu le possèdes dans ton sein, ô ma cité : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis* (Joan., I, 26). Le ciel, dans sa miséricorde, pour la confusion et tout à la fois le désillusionnement d'un siècle de frivolité, de corruption, d'orgueil, t'en a fait don dans la personne de l'incomparable, de l'illustre, du fameux professeur public Nicolas Fergola, grand homme, parce qu'il était grand mathématicien, grand philosophe, grand jurisconsulte, grand littérateur, mais bien plus grand encore, parce qu'il a été grand chrétien.

Et où est-il, celui dont nous voulons admirer le génie et exalter la vertu : *Laudabimus eum.....* Mais hélas ! à quoi bon

le chercher désormais, ô ma cité ? O cruel souvenir ! o catastrophe douloureuse ! tu l'as perdu : à quoi sert-il de le chercher parmi les vivants, puisqu'il erre désormais dans la région des morts, et qu'il ne nous reste plus de lui que ce froid cadavre, objet de cette lugubre cérémonie et cause d'une douleur universelle.

Mais si Fergola aujourd'hui ne vit plus, si son corps appartient à la terre, son esprit au ciel, sa vie à l'histoire, son nom appartient à la gloire et sa mémoire à l'immortalité : *In memoriâ æternâ erit justus* (Psal., cxi, 7).

Suspendons donc pour de courts moments le regret commun pour rendre à son précieux souvenir le tribut de nos derniers hommages. *Laudabimus eum* ; puisqu'il a présenté en lui-même le prodige extraordinaire et singulier de la sublimité de la sagesse terrestre, unie à la perfection de la sagesse céleste : *fecit enim mirabilia in vita sua*.

Combien je suis heureux de pouvoir aujourd'hui louer dans un grand homme, selon le monde, un grand chrétien selon Dieu ! Combien il m'est avantageux que l'opinion publique m'ait déjà prévenu dans la tâche qui m'incombe, de peindre sa vertu, d'en fixer le caractère ; et que, fidèle écho de la pensée publique, je n'aie à redouter la contradiction de qui que ce soit, en vous le présentant comme un *vrai chrétien savant et un vrai savant chrétien*, dont l'homme profane doit admirer le savoir et l'homme religieux exalter la vertu : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enumerabit Ecclesia*.

Vrai chrétien savant, dis-je, puisqu'il se sert de la religion pour s'élever à tout ce que le savoir terrestre a de plus sublime. Argument de la première partie.

Vrai savant chrétien, ajouté-je, puisque, par la sublimité du savoir terrestre, il s'éleva à ce que la religion a de plus parfait. Argument de la seconde partie.

Je le propose donc, à vous d'abord qui calomniez la dévotion, en la déclarant ennemie de la science, et vous dis : Admirez un homme qui est, avant tout, redevable de la

grandeur de sa science à l'héroïsme de sa dévotion ; et confondez-vous.

Je le propose, ensuite à vous qui discréditez la science, en l'accusant d'être ennemie de la dévotion, et vous dis : Admirez un homme qui est arrivé à l'héroïsme de la dévotion, malgré les tentations et les dangers du savoir ; et instruisez-vous.

Je le propose finalement à tous, afin que la science à la fois et la piété, le talent et la dévotion, les grands esprits et les cœurs élevés, l'homme érudit et le simple fidèle, réunissent leurs larmes, leurs prières, leurs éloges, *Laudabimus eum*, pour honorer la tombe d'un homme qui a été leur apologie vivante, leur modèle, leur ornement, leur splendeur : puisque, par un prodige singulier, il a résumé à un degré éminent en lui seul toutes les grandeurs de la science et toutes les grandeurs de la foi : *fecit enim mirabilia in vitâ suâ* (1).

PREMIÈRE PARTIE.

LA religion n'a pas seulement été établie dans le monde comme un moyen propre à rendre un culte à la majesté suprême de Dieu, mais encore comme un remède pour toutes les misères et toutes les faiblesses de l'homme. Or, comme parmi les misères et les faiblesses qui dégradent le plus l'esprit de l'homme, l'ignorance domine, il appartient à la religion de la déraciner, de la combattre, et, par une conséquence toute naturelle, l'enseignement est la première de ses attributions et de ses œuvres. C'est pourquoi le christianisme s'empara de l'enseignement, dès le jour de sa naissance, et, en ayant fait, dans une pensée complètement inconnue à

(1) A peine publiée pour la première fois à Naples, cette Oraison funèbre fut réimprimée à Milan, par ordre du Gouvernement, afin d'être distribuée aux étudiants de l'Université.

l'orgueil égoïste du paganisme, un sujet de mérite, un exercice de vertu, il le rendit gratuit et le plaça sous l'ombre auguste de son patronage ; et c'est pourquoi aussi, quand les sciences et les lettres fuyaient épouvantées devant la fureur et la persécution des barbares, le christianisme leur ouvrit un asile dans le temple. C'est donc dans le temple que s'est toujours conservé le feu sacré du savoir ; c'est du temple qu'il est sorti ensuite pour éclairer et civiliser l'univers ; en sorte que toute science, toute civilisation qui ne procède pas du temple est ou nulle, ou fausse, ou dangereuse.

Tout cela est incontestable. Et tout cela cependant n'a pas empêché l'impudence sacrilège du siècle dernier de calomnier, comme amie et protectrice de l'ignorance, cette religion qui va jusqu'à menacer de ses anathèmes les adversaires de la science : *Vae vobis, qui tulistis clavem scientiæ, ipsi non introistis, et eos qui introibant prohibuistis* (Luc., xi, 52). Et, dans l'excès de son ingrat orgueil, elle s'est applaudie d'avoir pu, à l'aide de ses accusations malignes, séculariser la science en la séparant de la religion, et n'a pas compris ou voulu comprendre que, par cette séparation, elle l'a dégradée, avilie, dépouillée de ce qu'elle peut avoir de solide, de noble, d'avantageux. Car, ces qualités ne se trouvent réunies que dans la science que la religion consacre, attendu qu'il n'appartient qu'à ce qui est vrai de produire ce qui est noble, ce qui est utile pour l'homme et pour la société.

Quand bien même tout autre exemple manquerait à l'appui de cette vérité, il suffirait de vous montrer le grand homme dont la perte nous accable de douleur. Il dut à la religion la sublimité, l'utilité, la perfection de son savoir ; puisque 1° la pureté que la religion conseille y disposa son esprit ; puisque 2° la modestie que la religion inspire en facilita les progrès ; puisque 3° la docilité que prescrit la religion en prévint les écarts. En définitive, Nicolas Fergola fut le vrai chrétien savant, parce qu'il se servit de la religion pour s'élever à ce que la science terrestre a de plus sublime. Revenons sur ces traces.

I. Nicolas Fergola naquit ici, dans cette ville de Naples, en octobre 1752, d'une famille honnête et aisée ; ce qui le frappa le plus dans la maison paternelle, ce furent les exemples de vertu antique qu'il y trouva ; et le principal et peut-être le seul héritage qu'il recueillit fut une succession précieuse de vertu, de candeur, d'innocence.

Entre toutes les vertus que la religion inspire, celle qui, dès l'aurore de ses premiers ans, fixa tous ses transports, toutes ses sollicitudes, toutes ses tendresses, ce fut la vertu précieuse qui forme le plus bel ornement de la terre comme elle est l'objet des plus chères délices du ciel, la vertu qui, soulevant l'homme au-dessus de la corruption de la chair, en fait un être extraordinaire et nouveau dans l'ordre des êtres créés, le fait entrer dans un ordre tout nouveau de grâce et le place dans la hiérarchie des esprits ; la vertu qui l'approche autant des anges que le vice opposé l'abaisse au-dessous des brutes, et que les siècles les plus corrompus et les peuples les plus dissolus ont toujours honorée d'un culte religieux et presque divin, en un mot la vertu de la virginité. Voyez-le au pied des autels de l'auguste Mère de Dieu, qui réussit principalement par sa pureté à attirer sur elle les regards et les complaisances du Très-Haut (1) ; voyez-le lui consacrer avec serment et par vœu son cœur, fermé de bonne heure à la séduction des passions et aux attraits de la volupté.

Je dis d'abord que ce fut le culte de cette vertu précieuse qui, avant tout, disposa l'esprit de Fergola à la sublimité de la science terrestre.

Car n'est-il pas évident qu'une âme qui, insensible aux beautés de la vertu, sensible seulement à l'appât des plaisirs, indocile à la voix du devoir, et docile aux sollicitations de la concupiscence, court sacrifier ses premiers jours à l'idole de la volupté et permet que le libertinage en infecte les inclinations dans leur source et insinue son venin dans les retraites les plus intimes du cœur, n'est-il pas évident, dis-je, qu'une

(1) *Virginitate placuit*. Saint Bernard.

âme d'une telle trempe, avec une raison affaiblie et pour ainsi dire matérialisée par la mollesse et obscurcie par les épaisses vapeurs de l'impudicité, dans les ardeurs d'une imagination corrompue, dans l'irritation des sens insoumis, dans le tumulte d'inclinations dominatrices, est dans l'impossibilité de parvenir à apprendre la sagesse, même terrestre et profane dont l'Écriture dit qu'elle ne se rencontre pas au milieu des danses voluptueuses et des raffinements d'un libertinage efféminé : *Non invenitur in terrâ suaviter viventium* (Job, xxviii, 13). Ah ! ce n'est que trop vrai ; et toi, entends-le bien, précieuse jeunesse ici présente, celui-là ne peut goûter les plaisirs de la raison et les chastes délices de la science, qui ne sait s'interdire sévèrement à lui-même les grossières satisfactions des sens ; *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (I Cor., ii, 14). Ce qui corrompt les inclinations obscurcit encore la raison, et ce qui ravit les cœurs à la vertu détourne encore les esprits de la science.

Enfin, par une conséquence tout opposée, un esprit comme celui du jeune Fergola que l'amour de la virginité maintient dans une précieuse liberté de tout attachement profane, dans la sérénité d'une imagination que ne salissent pas de lascifs fantômes, dans l'indépendance des sens, dans le calme du cœur, dans le silence des passions, un tel esprit, dis-je, est le plus propre à parcourir la carrière du savoir humain et à y obtenir les progrès les plus rapides et les plus surprenants.

Mais cette vertu elle-même qui tient son cœur dans le calme le plus parfait, préserve aussi son esprit de la dissipation et du tumulte. Considérant cette vertu de pureté comme d'autant plus fragile qu'elle est plus précieuse, comme un lis délicat, dont le rayon le plus fugitif suffit à altérer l'éclatante blancheur, comme un miroir resplendissant dont le plus léger souffle profane peut ternir la clarté, Fergola se condamne à une austère solitude, et, loin de s'engager dans ces assemblées mondaines dont la licence pervertirait même les Saints, et qui sont devenues fameuses par les fréquents

naufrages qu'y fait l'innocence, il s'interdit même les liaisons les moins dangereuses, les moins suspectes, les correspondances les plus innocentes et, pour parler plus exactement, les plus vertueuses ; il s'interdit même toute familiarité avec les personnes qui lui appartiennent par les liens du sang, familiarité que, d'une part, la nature semble légitimer, et qui, d'autre part, semble ne devoir éveiller la moindre appréhension dans l'âme la plus susceptible et la plus délicate. Au milieu du monde, il vit donc comme s'il était hors du monde. Les bruits de cette tumultueuse capitale ne le distraient pas plus que ses délices ne parviennent à le corrompre. Ses jours, partagés entre l'étude et la prière, sont de ceux que l'Écriture appellerait *pleins* : *Dies pleni invenientur in eis* (Psal., LXXII, 10), parce qu'ils sont exclusivement employés aux pratiques de la dévotion et à l'acquisition de la science.

En outre, persuadé que la prière, comme s'exprime saint Thomas, est la clef de l'érudition, et qu'il faut que la science qui doit éclairer la terre descende du ciel comme la lumière, il demande incessamment des lumières pour son esprit à cette Vierge à laquelle il a donné son cœur et qui est appelée *la mère du conseil et le siège fortuné de la science*. Sa prière n'est pas vaine, puisque l'esprit d'intelligence, qui a juré de ne pas habiter dans un cœur mauvais ou dans une chair livrée au péché, descend de la manière la plus abondante dans cette âme innocente, dans ce sanctuaire intime, consacré par la pudeur et sanctifié par le sacrifice de la chasteté ; et comme il excite dans son cœur des sentiments plus tendres, des impressions plus profondes, des motifs plus droits, il remplit également son esprit d'idées plus nobles, de principes plus grands, de vues plus pures, en sorte que sa raison, déchargée presque entièrement du poids des sens, devient plus grande qu'elle-même, s'étend, s'ennoblit, s'élève.

Or dans une liberté de cœur si parfaite, dans une tranquillité d'esprit si complète, dans un recueillement d'intelligence si profond, je ne suis nullement surpris que, sans peine, sans

effort, avec un cœur gai et empressé, d'un pied ferme et assuré, il s'élançe comme un géant dans la carrière scabreuse des sciences, et que, presque en même temps, il embrasse et cultive, avec un admirable succès, les langues latine et grecque, les lettres, les sciences, et les beaux-arts. Dans les matières diverses et variées auxquelles il s'applique, l'étude de l'une ne retarde aucunement les progrès de l'autre ; et il progresse aussi rapidement dans chacune d'elles que s'il ne s'adonnait qu'à une seule chose. Il trouve, dans les précieuses dispositions dans lesquelles s'entretient la vertu qui forme les délices de son cœur, du temps pour donner à chaque chose la mesure de temps qu'elle requiert. Ses jours semblent se doubler et s'étendre. Il paraît fait pour toutes les sciences, et toutes les sciences semblent s'adapter au caractère de son génie et comme faites pour lui. En un seul jour, il obtient en effet les progrès de plusieurs mois. A peine a-t-il entrepris d'apprendre quelque chose, je dirais presque avant de l'avoir appris, qu'il est, pour ainsi dire, en état de l'enseigner aux autres (1). On se demande s'il étudie des sciences qu'il ignore ou s'il se rappelle et répète celles qu'il possède déjà, tant est grande la facilité avec laquelle il expose aux autres ce qu'il a appris lui-même sans le plus léger effort. Les grands hommes dont il fréquente les écoles, ne le considèrent pas comme un disciple qu'ils instruisent, mais comme un maître qu'ils respectent et un successeur qu'ils se préparent. Il n'a pas encore terminé ses études littéraires qu'il jouit de la réputation d'écrivain cultivé et élégant. La qualité d'écolier, pendant qu'il parcourt la carrière de la jurisprudence, ne l'empêche pas d'être avidement recherché en particulier pour exercer les fonctions de maître, et, avant d'avoir atteint sa vingtième année, il entreprend de former des élèves dans la science du droit, élèves dont quelques-uns figurent avec honneur dans les plus hautes places de la magistrature du royaume.

Il cultive en même temps la musique, comme pour distraire

(1) Avant quinze ans, il commença à enseigner la géométrie.

et soulager tant soit peu son esprit, fatigué par les plus austères et les plus sérieuses méditations, et, en peu de temps, il se rend maître de toutes les formes, de toutes les grâces, de toutes les délicatesses de cet art, en sorte que, par son habileté à toucher les instruments les plus difficiles et le charme merveilleux de sa voix, le jeune Fergola est proclamé un prodige dans la sublime et délicieuse science de l'harmonie.

Il cultive les armes, et bientôt il ne connaît pas d'égal dans l'art difficile de manier l'épée, non-seulement par l'adresse et l'agilité des mouvements, mais plus encore par la clarté des principes qu'il découvre sur un tel sujet et à l'aide desquels il résout des problèmes qui avaient vainement fatigué les Académies les plus renommées de l'Europe (1).

Que si, dans de telles études, il n'acquît pas généralement un nom qui répondît aux grands progrès qu'il y fit, ce fut parce que la gloire qu'il s'acquît dans la métaphysique d'abord, puis dans les mathématiques, éclipsa en lui et fit, je dirais presque oublier en lui toute autre gloire.

Sans autre disposition que sa candeur, sans autre appui que son génie, sans autre guide que son désir de savoir, tandis que ses instituteurs l'entretenaient en public de livres élémentaires, il se familiarisait en particulier avec les mathématiciens transcendants, avec les métaphysiciens les plus élevés ; Pappo d'Alexandrie, Euclide, Cudworth, Euler, Leibnitz, Newton, Locke, Bernouilli faisaient d'une manière particulière le sujet de son application la plus obstinée ; et, nouveau Pascal, il s'élève de lui-même, par le seul mérite de son génie, au-dessus de ceux qui le priment par l'âge et par la

(1) Un des élèves de Fergola, de retour à Naples, après avoir parcouru l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie, se promenant un jour avec son illustre maître, se plaignit à lui qu'ayant proposé aux plus célèbres académies, visitées par lui, un problème sur l'oscillation de la pointe de l'épée, il n'en avait reçu d'autre réponse que celle-ci : Le problème est tout à fait insoluble. Fergola sourit et lui en donna sur-le-champ la solution. Cette anecdote et ce qui y est relatif est rapporté avec des expressions d'admiration dans un opuscule sur l'Écriture, publié par ce même élève.

distinction du grade. Appelé, jeune encore, à enseigner dans le collège de Jésus-Vecchio, il y commença ses leçons publiques, et avec elles commença aussi le prodigieux ascendant de son érudition. A dater de cette époque les mathématiques brillèrent parmi nous d'un éclat tout nouveau. Alors furent jetés les fondements de cette école, qui devait dans la suite faire connaître à la France et à l'Angleterre que nous aussi, sous le rapport de ce genre d'études, nous avions une existence honorable dans la république des lettres. Fergola y répandit de nouvelles lumières, donna à ces études une nouvelle existence, et je ne crains pas d'être taxé d'exagération, en affirmant qu'il les fixa et, permettez-moi cette expression, qu'il les créa parmi nous.

Mais, revenant sur ce que j'ai déjà dit, je ne puis, en cette circonstance, me dispenser de vous faire observer que, si la religion n'avait pas inspiré à Nicolas Fergola la magnanime résolution de se consacrer dans l'âge des passions à la chasteté, nous aurions probablement eu en lui un homme de génie dont les jours, utiles à lui seul ou à une famille qui en aurait absorbé toutes les pensées et tous les soins, se seraient écoulés dans l'obscurité; mais nous n'aurions pas eu en lui un homme de génie qui, sous le rapport d'une science, a donné à la nation tout entière, un grand homme : en sorte que cet exemple suffirait tout seul à prouver jusqu'à quel point est précieux pour la science le célibat que la religion conseille, lors même que cette vérité ne serait pas suffisamment prouvée par l'expérience de tous les temps, qui, comme l'a fait observer un philosophe de notre époque(1), démontre qu'aucun savant de premier ordre n'a jamais fondé une race, que les hommes les plus célèbres dans les annales des sciences sont éternels dans leurs livres, mais qu'ils n'existent plus dans la société, et que les ennemis mêmes du célibat, moins fameux par la sublimité de leurs talents que par le détestable abus qu'ils en

(1) De Maistre, *Du pape*, discours préliminaire.

ont fait, ont, eux aussi, été célibataires, non pas chastes (1).

Ainsi donc la pureté que conseille la religion, dispose l'esprit de Fergola à la sublimité de la science terrestre ; ajoutons que la modestie que la religion persuade en facilite les progrès.

II. Le plus grand ennemi du savoir, c'est l'orgueil qui, ne sachant rien ou ne sachant pas assez, se félicite en secret de tout savoir. Ce délire si funeste aux progrès de la science est, en outre, la maladie épidémique de la jeunesse moderne. Sortie à peine des lycées publics, ou l'on n'étudie pas, mais où l'on apprend seulement à étudier, elle se figure être assez instruite pour s'exempter de l'application quotidienne, qui seule pourrait développer les germes de l'instruction reçue et former l'homme, et se vante d'avoir pénétré dans le sanctuaire des sciences, seulement parce que de loin elle en a à peine aperçu et salué le seuil : funeste orgueil, présomption insensée, combien de génies remarquables dont est si fécond notre sol, et qui seraient la gloire de la littérature et l'ornement du nom national, ne rends-tu pas inutiles, quand tu n'en fais pas le scandale de la science et le fléau de la société !

Si Fergola ne s'arrête pas dans sa marche rapide à travers les voies difficiles de la science terrestre, ce n'est que parce que la religion a placé de bonne heure dans son cœur un sentiment d'humble défiance, de modestie précieuse, qui forme je dirais presque le fond de son caractère et le caractère de sa vertu.

Il ne m'appartient pas, messieurs, de le suivre pas à pas dans tous les efforts intrépides de son génie, dans tous les progrès de son application aux sciences mathématiques ; de dire l'état où il trouva ce genre d'études parmi nous, celui où il le laissa en mourant ; l'influence que les tentatives de son génie ont exercée sur les progrès de cette science, et la noble et puissante impulsion qu'il a donnée, vers elle, à nos plus grands

(1) Bayle, d'Alembert, Voltaire, Rousseau, furent célibataires, mais, comme on le sait généralement, cyniquement impudiques.

esprits ; les nouvelles méthodes qu'il y introduisit, les découvertes qu'il y fit, les nouvelles applications qu'elles lui donnèrent lieu d'opérer ; les nouveaux rapports qu'il y rencontra. Ces considérations trouveront place dans un éloge académique que prépare un esprit plus habile que le mien (1), mais elles seraient un sujet aussi inopportun pour la mission que je remplis ici que pour le lieu où je parle. Ce qu'il m'importe principalement de faire remarquer ici, c'est que Fergola dut, avant tout, à la modestie qu'inspire la religion les rapides et importants progrès qu'il fit. A ce sujet, permettez-moi de vous faire le portrait de son génie, ne pouvant entreprendre de faire ici l'analyse de ses œuvres.

Esprit facile et prompt, Fergola, d'une seule vue, comprend tout et s'approprie tout. D'un seul coup d'œil, il pénètre jusque dans les profondeurs des questions les plus compliquées, des problèmes les plus obscurs. Peu d'heures dérobées au sommeil lui suffisent pour examiner les systèmes et les œuvres qui ont exigé les plus longues méditations, pour les analyser, pour les développer, pour les combattre. Les pensées les plus sublimes naissent spontanément et se multiplient sous sa plume, dont la rapidité étonne.

Esprit pénétrant et incisif, tous les principes, toutes les vérités relatives à la science qu'il possède en maître, ne sont pas développées par lui avec une pareille extension ; mais il les montre toutes comme de loin, et une parole, lancée souvent avec inadvertance de sa part, est un trait brillant de lumière qui découvre des régions immenses dans le monde des abstractions et indique un auteur plus grand et plus sublime que ses œuvres, un auteur qui a tout mesuré, tout calculé, tout connu et compris, alors même qu'il ne dit pas tout.

Esprit clair et lumineux, déduisez ces deux qualités de l'expression de ses pensées, du caractère de son style, toujours

(1) Le célèbre littérateur chanoine Nicolas Ciampitti, professeur d'éloquence, de poésie latine et d'archéologie à l'Université des études, et membre de l'Académie herculanienne.

si propre, si exact, si précis, si serré que vous ne pourriez en rien retrancher. Il voit les choses dans leur aspect naturel et comme elles sont, et les énonce avec autant de clarté qu'il les voit. En parcourant ses précieux écrits, on y admire l'homme qui constamment descend à la capacité de ceux qui ne peuvent s'élever jusqu'à lui; et ses œuvres, annoncées sous le titre le plus simple et le plus modeste, satisfont les jeunes gens en même temps qu'elles surprennent les plus savants.

Finalement, esprit solide, ferme, robuste, rien ne l'étonne. Un moment de réflexion, de recueillement en lui-même suffit à représenter à son imagination les calculs les plus longs et les plus compliqués. En se promenant, souvent même en badinant, il mesure, il multiplie, il déduit, il réunit et exécute complètement les opérations les plus difficiles, avec la précision, l'exactitude, la facilité d'un homme recueilli dans le silence du cabinet, et en proclame d'un ton badin et enjoué, mais, avec l'assurance du génie, les difficiles et profonds résultats (1).

Quel homme donc avait plus de motifs pour se dispenser de sa longue et pénible application au travail ? à qui accordera-t-on un tel privilège, si on le conteste au génie ? Toutefois Fergola descend autant par modestie au-dessous des autres qu'il leur est supérieur en génie, et on l'entend répondre avec une aimable simplicité à qui veut l'arracher à sa docte solitude : « J'enseigne, il faut que j'étudie ; » et quoiqu'il étudie, qu'il approfondisse, qu'il discute, qu'il découvre, qu'il progresse toujours, il ne se croit jamais assez instruit pour enseigner.

En vain, dans sa sublime dissertation *sur la résolution de quelques problèmes* d'optique, il avait fait admirer ce que pouvaient produire de grand, l'analyse infinitésimale et la synthèse, appliquées avec un bonheur tout nouveau à la physique.

En vain par ses excellents *mémoires sur les problèmes de site et de position*, et par son fameux *traité de la géométrie*

(1) Voyez la note à la page 77.

sublime, s'était-il acquis une réputation de génie extraordinaire et de profond géomètre.

En vain, finalement, s'était-il mesuré par son beau livre des *fractions brisées et de leur résolution en fractions partielles* avec le célèbre luminaire du Nord, Euler, et avait-il remporté la palme sur un si noble et si puissant adversaire ; tant de brillants succès ne le satisfont pas.

Fergola étonne tout le monde, mais n'est jamais content de lui-même. Plus il avance, plus le courage et l'ardeur redoublent en lui pour aller plus loin encore dans la dure carrière où il s'est engagé. Sa modestie lui persuade de nouveaux efforts, de nouvelles études, de nouveaux essors, de nouveaux élans. Il revient incessamment avec une gaieté toujours plus grande à ses sublimes méditations. Plus il marche en avant, et moins il se croit près du but final, près de la dernière limite de la science.

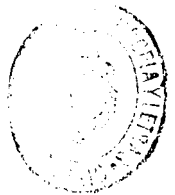
Ce que tous voient et admirent en lui, lui seul ne le voit pas, lui seul ne s'en doute pas ; et si quelqu'un, dans les transports de son admiration, s'avise de le saluer comme le premier homme du siècle, il répond sans hésiter, en couvrant du voile du badinage le sentiment délicat de sa modestie : *Ne dirait-on pas qu'il est né au monde un nouvel Adam ?*

C'est à ce précieux sentiment de modestie que nous sommes redevables de tant d'autres insignes travaux, fruit de nouvelles méditations et d'efforts persévérants. C'est à lui que nous devons les *Leçons préliminaires sur les principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton*, livre que la France et l'Espagne se sont attribué avec une impudence qui est le propre du siècle (1). Nous lui devons le *Traité*

(1) Cet ouvrage, comme la plupart de ses productions, fut publié par Fergola, sans son nom, qu'un sentiment de modestie lui faisait cacher. Cette circonstance parut devoir encourager la hardiesse de l'étranger à se l'attribuer, car il semble qu'il soit écrit que l'étranger doit s'enrichir des dépouilles de l'Italie. Un mathématicien célèbre en France, en a traduit les meilleurs passages et les a insérés dans plusieurs de ses ouvrages, sans jamais les signaler comme appartenant à autrui. Plus conséquent, bien que

des sections coniques, dans lequel il a éclipsé la splendeur du fameux marquis de l'Hôpital, que la France considère comme une lumière unique en ce genre. C'est à lui finalement que nous devons le *Traité analytique des lieux géométriques*, œuvre surprenante, qui présente, construite dans tous les cas, l'équation générale, et dans laquelle Fergola semble avoir touché la limite extrême qu'il semble être donné à l'homme d'atteindre en de semblables matières (1).

Plus Fergola étudie, et plus il croit devoir étudier davantage. Il s'abaisse jusqu'à ses disciples, et leur demande des avis, des lumières, des explications, même des conseils, comme à des maîtres, et cela parce qu'il n'est pas de parole, si sotté et si vide de sens qu'elle soit, qui n'éveille dans un grand génie une pensée sublime. Aussi Fergola, avec une simplicité d'autant plus édifiante qu'elle est plus rare, ne dédaigne pas de se déclarer reconnaissant des lumières qu'il croit devoir à ses élèves. Il les écoute tous, les approuve tous et tire de tous, stimulant, encouragement et profit pour ses nobles études, et là, tandis que, généralement parlant, ceux qui se sont, en ces derniers temps, appliqués aux mathématiques n'ont apporté pour toute disposition qu'une vanité démesurée qui, à chaque pas en avant, les a remplis d'un orgueil toujours nouveau et a retardé leurs progrès, Fergola, lui, pour s'y être appliqué et maintenu dans des dispositions tout à fait différentes, y a obtenu des résultats bien différents, savoir cette plénitude de sagesse qui, selon l'Écriture, est la portion de ceux qui imitent la simplicité des enfants : *Sapient-*



non moins téméraire, un Espagnol traduisit en langue castillane le livre entier de Fergola, et le fit imprimer sous son propre nom. Quelques jeunes militaires, qui avaient été disciples de Fergola, étant allés en Espagne, découvrirent par hasard le plagiat, et revendiquèrent la gloire de cet ouvrage pour leur concitoyen.

(1) Cet ouvrage est le dernier de tous ceux qui sont sortis de la savante plume de Fergola. Or, une personne qui habitait avec lui lorsqu'il le composa, nous assure qu'il est le fruit de dix à douze heures de méditations quotidiennes, ininterrompues de la part de l'auteur.

tiam præstans parvulis (Ps., XVIII, 8), et la récompense de leur humble piété : *Piè agentibus dedit sapientiam* (Eccli. XLIII, 37). Ainsi donc, à mesure qu'il s'abaisse davantage, il s'élève davantage vers la source des vraies lumières, et son esprit devient plus capable d'acquérir de nouvelles connaissances. C'est la modestie qui lui fait fidèle compagnie, le guide, le soutient, le conduit toujours plus en avant dans la carrière ardue de la science, lui en ouvre les retraites les plus impénétrables jusqu'alors à l'orgueil, et le rend capable de méditer, de découvrir toujours des rapports différents, des points de vue nouveaux, des idées sublimes.

Le système tout entier de ses études et la marche de ses progrès sont donc une preuve nouvelle de cette précieuse vérité, savoir que la modestie chrétienne n'est pas seulement, comme on le croit abusivement, la vertu des femmes, des dévots, des êtres pusillanimes, mais bien plutôt que si chaque état, chaque condition a une vertu qui lui est propre, la modestie chrétienne est le caractère distinctif de l'homme savant; non-seulement parce qu'émoussant l'orgueil, l'ennemi de la science, elle en encourage les progrès, mais aussi parce qu'elle dispose à cette docilité précieuse que commande la religion, et que, seule, elle prévient les écarts du savoir.

Fergola nous offre aussi en sa personne une preuve de cette vérité.

III. Je ne sais par quelle fatalité les grands esprits sont exposés d'ordinaire à de grands égarements. L'érudition ose trop souvent se permettre des attentats qui la déshonorent; et, à notre époque malheureuse, l'abus des talents est devenu si universel que toutes les branches de la science n'ont été autre chose qu'une vaste conspiration contre la religion et l'ordre public, et que la science, en ces derniers jours du monde qui semble déjà incliner vers son couchant, a été aussi fatale qu'elle le fut au commencement du monde. Alors la science perdit l'homme, aujourd'hui la science perd la société.

Entretoutes les connaissances humaines, les mathématiques

sont celles qui ont pris la direction la plus fausse et la plus funeste, elles furent appelées les premières à entrer dans le plan d'attaque ourdi par les philosophes contre le christianisme; étant considérées comme une arme d'autant plus utile à leurs desseins qu'elles étaient moins connues du vulgaire, elles servent admirablement à tromper l'ignorance et à surprendre la crédulité. L'homme le plus simple est dans le cas d'apprécier la force des preuves morales de la religion; mais qu'ils sont rares, ceux qui peuvent juger de l'exactitude des calculs géométriques! Dès l'instant donc que les mathématiques ont été prostituées à un but si sacrilège et si détestable, et dépouillées de cette sagesse d'idées, de ce ton de décence, de cet esprit de modération que la religion seule persuade, l'équerre et le compas sont devenus des armes homicides dans les mains de l'impiété et de l'orgueil; aussi ont-ils rompu tout frein, déchaîné toutes les passions, et sapé les fondements de la religion et de la société.

Ah! la religion seule peut rendre inoffensifs et utiles les talents; parce que, comme le dit gracieusement Bacon : *La religion est l'arome qui empêche la science de se corrompre.*

Les talents sans religion n'enfanteront jamais autre chose que l'orgueil intempérant, que le libertinage de l'esprit, qu'un faux amour de la science, qui ne laisse dans l'âme aucun sentiment du bien. Les talents sans la religion ne produiront que la fureur de raisonner sans cesse; qu'un vain luxe de connaissances superflues, d'études oiseuses, qui nous éloignent d'autant plus de la connaissance et de la possession de la vérité qu'elles se multiplient davantage : *Semper discentes, nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* (II Tim., III, 7). Les talents sans la religion n'aboutiront enfin qu'à la licence de l'impiété, masquée sous les apparences menteuses d'un esprit systématique, réfléchi, illuminé, licence qui a produit tant de crimes, mêlés à tant de folie, *et qui n'est pas encore assouvie* (Isa., IX, 20).

Que si la foi et la morale n'ont rien à reprocher à Nicolas

Fergola de ces produits malheureux de l'orgueil que la science enfante, et si nous pouvons, en face des autels, louer sa science toujours utile et toujours vraie, il dut ce double avantage à la docilité commandée par la religion, qui en prévint les égarements trop communs parmi les grands talents de son époque.

Car ils avaient déjà commencé à poindre, même sur notre horizon, ces jours de crime et d'infamie, traînant à leur suite toutes les calamités que le Saint-Esprit semble avoir prédites dans les saintes Écritures, et pendant lesquels des esprits indociles au joug de toute doctrine salutaire, *Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt* (II Tim., iv, 3), se mirent fiévreusement en recherche de docteurs d'impiété, capables de flatter leurs oreilles par le mensonge et de les aider à composer un symbole de nature à ne pas blesser l'orgueil de leur raison, et un décalogue de nature à ne pas contrarier la corruption de leurs passions, *Sed ad sua desideria coaccervabunt sibi magistros puerientes auribus* (*ibid.*, 4); et par un contraste monstrueux de crédulité et de mécréance, de bassesse et de hauteur, d'arrogance et de souplesse, de condescendance et d'obstination, ils abandonnèrent les plus solides vérités pour prostituer leur foi à des systèmes extravagants, à des illusions ridicules, à des fables insensées; *a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur* (*ibid.*).

Alors on vit nos plus beaux génies, après avoir délaissé la foi, subjugués par l'esprit d'erreur, associés au ministère de l'abîme, vomir, à l'aide du mensonge et sous le masque de l'hypocrisie, tout le venin contagieux d'une conscience ulcérée et corrompue. *Discedentes a fide, attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum, in hypocrisi loquentium mendacium, et cauteriatam habentes suam conscientiam* (I Tim., iv, 2); et déviant également et du sentier de la foi et de celui de la vraie science, où ils auraient pu obtenir de grands et glorieux succès, devenir des enfants, pour m'exprimer avec l'Apôtre, ondoyants entre les flots tumultueux

d'opinions téméraires, vains jouets de tout souffle de doctrines profanes, pour servir à la perversité et à la perfidie, toujours empressées d'envelopper les imprévoyants dans les filets de l'erreur : *Ut non simus parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia, ad circumventionem erroris* (Ephes., iv, 14).

Fergola, à une époque de tant de danger et de tant de scandale pour la science, est du petit nombre de ceux qui ne se laissent, selon l'enseignement de l'Apôtre, ni entraîner ni subjuguier par des systèmes étrangers (*Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci* : Hebr., xiii, 9) ; tout au contraire, au milieu de chocs si nombreux, il conserve intact le dépôt précieux de la religion, laquelle à son tour le prémunit contre toute nouveauté profane et contre la séduction si flatteuse d'une fausse renommée de science, dans la poursuite effrénée de laquelle la foi d'un certain nombre fit un déplorable naufrage (*Depositum custodi, devitans profanas novitates et oppositiones falsi nominis scientiæ quod quidam promittentes, circa fidem exciderunt* : I Tim., vi, 20, 21) : et dans l'apostasie presque universelle des plus beaux génies, à l'endroit des vraies doctrines, il leur resta invariablement fidèle.

La religion lui enseigna de bonne heure, et Fergola avait coutume de le répéter souvent, que Jésus-Christ n'a pas fondé un culte de disputes tumultueuses de vaine science, d'investigations téméraires, mais un culte, comme dit saint Paul, d'obéissance de la part du cœur, de soumission de la part de l'intelligence, assujettie au joug de la foi : *Captivantes omnem intellectum in obsequium Christi* (II Cor., x, 5), et que, dans la profondeur des desseins divins, le monde n'est pas conduit à la connaissance et à l'amour de Dieu par le sentier de la science orgueilleuse, mais que les âmes dociles doivent être guidées vers le salut par la folie apparente de la prédication de la croix : *In Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum; placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (I Cor., i, 21).

Aussi, à l'époque où les Lalande, les Laplace (1), esprits ou trop bornés s'ils n'ont pas vu ce grand principe, savoir *qu'il existe différents ordres de vérités et, précisément à cause de cela, différents moyens de les connaître*; ou trop pervers, si, le voyant, ils l'ont combattu; dans un temps, dis-je, où de tels hommes, en faisant des mathématiques la science universelle, la clef et le fondement de toutes les connaissances humaines et des vérités, même de pur témoignage, ils s'efforçaient d'établir qu'il n'y avait rien de certain, sauf ce qui pouvait être réduit en théorèmes de géométrie; dans un temps où, par une pensée, je ne sais si je dois l'appeler ou plus sacrilège ou plus insensée, les dogmes de la Providence, de la distinction du bien et du mal, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme étaient relégués parmi les préjugés de l'enfance, par cela seul qu'ils ne pouvaient se démontrer par des lignes, des angles, des cercles, des carrés; dans un temps finalement où l'on était arrivé à *algébriser*, qu'on me permette de m'exprimer ainsi, jusqu'aux sentiments du cœur et à soumettre aux preuves du calcul, la Divinité même, on avait attiré sur la science un immense ridicule et une ignominie éternelle; le génie de Fergola, émule des Newton, des Leibnitz, des Pascal, des Cassini, des Torricelli, non-seulement

(1) Le système de Laplace (si toutefois un chaos de principes absurdes et de conséquences téméraires mérite le nom de système); le système de Laplace, intitulé : *Essai philosophique sur la probabilité*, a été victorieusement combattu par le célèbre Paul Ruffini de Modène, recteur de cette université, dans quatorze vigoureuses dissertations, dernier travail par lequel cet homme éminent, chrétien savant et savant chrétien, a couronné une vie consacrée au progrès de la science, au soulagement de l'humanité, à la défense et à la gloire de la religion. Voyez les *Mémoires de religion, de morale et de littérature* compilés par le célèbre abbé Baraldi, professeur d'esthétique et bibliothécaire de la maison d'Este, homme d'un profond savoir, d'une vaste érudition, d'un zèle laborieux et infatigable, d'une tendre et discrète piété, comme le témoignent les admirables articles biographiques insérés par lui dans ses *mémoires*; dans cette collection vraiment précieuse et chère à la religion et aux lettres, qui acquiert chaque jour une plus grande célébrité en Italie et hors de l'Italie, se trouvent deux beaux éloges sur la mort du professeur Ruffini, et deux *extraits* de dissertations contre Laplace.

par rapport à la sublimité du savoir, mais encore par rapport à l'usage droit et honorable qu'ils en ont fait, regarde la raison humaine comme un instrument bon pour nous diriger dans les choses de la terre, mais prend un bien autre guide dans la connaissance des vérités qui conduisent au ciel. Il reconnaît donc en elles une raison supérieure; et, docile à sa voix, il se contente de connaître les motifs de sa croyance, sans élever jusqu'à elle un regard téméraire pour en sonder les mystères; de là le phénomène, assez rare dans des esprits de sa trempe, de permettre à la raison, dans l'acquisition des sciences terrestres, des élévations sublimes, sans toutefois lui laisser dépasser jamais les limites que la foi prescrit à l'esprit humain; de parcourir librement les espaces immenses du savoir et de ne jamais sortir des sentiers de l'humble foi; de soumettre tout à l'examen de sa raison, et d'ordonner à cette raison qui triomphe de tout, de briser les flots de son orgueil naturel à l'aspect du roc immobile des divines autorités : *Huc confringes tumentes fluctus tuos* (Job, xxxviii, 11). Ainsi donc, étude, réflexions, recherches, critiques sévères dans les sciences, voilà le savant; candeur, simplicité, soumission, humilité dans la croyance religieuse, voilà le chrétien. Comme sage, selon le monde, il fait régner la raison sur tout; et comme chrétien, selon Dieu, il fait régner la foi sur la raison; et plus il s'élève au-dessus des autres intelligences, par la sublimité des talents, dans la carrière des sciences, plus il s'abaisse, dans la simplicité de la religion, jusqu'à rivaliser d'abaissement avec l'humble femme du peuple.

Voici donc un savant dont on peut rappeler l'éminente doctrine sans qu'il soit nécessaire d'en faire l'apologie, un savant qui a pu tant errer dans les champs de la science, et tant écrire, sans que la religion ait à lui reprocher, je ne dis pas une seule erreur, mais pas même un seul principe équivoque, une seule expression hardie qui réclame son indulgence; un savant dont la critique ecclésiastique la plus austère, le zèle le plus délicat, la foi la plus simple peuvent parcourir les œuvres multipliées sans crainte d'être blessés, dégoutés,

scandalisés; un savant, dont le savoir, toujours noble, toujours utile, toujours vrai, sort de sa bouche, pour me servir des expressions de l'Écclésiastique, comme une pluie bienfaisante, et porte la fécondité dans les champs stériles de l'ignorance, sans offrir la plus légère inquiétude à la piété : *Tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ* (Eccl., xxxix, 9); science, qui, utile à la jeunesse, précieuse à l'innocence, admirée des savants, passera à la postérité la plus éloignée pour recueillir tout à la fois l'admiration des peuples et les applaudissements de l'Église : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.*

Ainsi donc on ajoutera désormais à la liste des grands hommes qui doivent à la sainteté, à l'efficacité, à la force de la religion la perfection de leur science, le nom de Fergola, puisque la pureté, que la religion conseille, en disposa l'esprit à l'acquisition de la science terrestre; puisque la modestie, que la religion inspire, en facilita les progrès, puisque la docilité, que la religion prescrit, en prévint les écarts.

O vous qui, complètement étrangers à l'esprit, au caractère, au génie, à l'histoire, à l'influence, aux avantages du christianisme, calomniez la dévotion comme ennemie du savoir, admirez un homme qui doit précisément à l'héroïsme de la dévotion, la sublimité, l'étendue, l'innocence et la virginité, si je puis m'exprimer ainsi, de sa science, et confondez-vous.

Et vous également, instruisez-vous, vous qui discréditez la science comme ennemie de la dévotion, maintenant que nous allons considérer en Nicolas Fergola un homme qui est arrivé jusqu'à l'héroïsme de la dévotion, malgré les tentations et les dangers de la science.

Car non-seulement Fergola, *vrai chrétien savant*, s'est servi de la religion pour arriver à ce que la science terrestre a de plus sublime, comme nous venons de le voir; mais, *vrai savant chrétien*, dans la sublimité même de la science terrestre, il n'a rencontré aucun obstacle pour s'élever à ce que la religion a de plus parfait, comme nous allons le voir, pour en

tirer, en définitive, cette conclusion, que Fergola nous présente dans son système de vie quelque chose de grand, d'extraordinaire, de merveilleux : *Fecit mirabilia in vitâ sud.*

SECONDE PARTIE.

Dans les siècles de piété et de foi, on vit la religion, perfectionner, sanctifier, je dirais presque, diviniser jusqu'à la science; dans les siècles d'incrédulité et d'impiété, on vit la science, au contraire, attaquer, combattre, profaner même jusqu'à la religion. Le dix-septième siècle fut un siècle de piété et de foi; et les mathématiques, étudiées alors, furent une science intellectuelle qui éleva l'homme jusqu'à Dieu. Telle fut la science mathématique des Newton, des Leibnitz, des Pascal, hommes d'une immense célébrité, qui rappellent à la mémoire de grands talents, unis à de grandes vertus. Le dix-huitième siècle, qui dure encore, a été, au contraire, un siècle de mécréance et d'impiété, et les mathématiques, cultivées avec empressement, n'ont été qu'une science matérielle qui dégrade l'homme jusqu'au-dessous de la brute : telle est la science mathématique des d'Alembert, des Condorcet, des Lalande, des Laplace, hommes qui rappellent un grand orgueil et de grands écarts. Les génies sublimes qui, agrandis par la foi, excités par l'amour, se sont élevés, par des élans plus heureux, vers le ciel, ont donc été suivis de misérables algébristes, froids, altiers, décisifs, qui, dégradés, stérilisés par l'athéisme et occupés constamment de la terre, n'ont été, comme les appelle un des esprits les plus brillants de notre époque (1), que des machines géométriques, exécutant des opérations compliquées comme la machine arithmétique de Pascal.

Ceux-là étaient de *grands mathématiciens*, ceux-ci d'humbles calculateurs; ceux-là ne levèrent jamais leurs regards

(1) Vicomte de Châteaubriand, *Génie du christianisme*, vol. II.

vers la voûte des cieus, sans y adorer la main puissante qui a semé les globes dans l'espace, ne contemplèrent jamais les merveilles de la création sans s'élever jusqu'au Créateur, n'opérèrent jamais sur les nombres et sur les figures, sans remonter à l'éternel Géomètre de Platon ou au premier Moteur d'Aristote, et à travers le cercle et le triangle ils apercevaient Dieu. Ceux-ci n'ont vu que des lignes droites et courbes dans l'univers. $A + B = C$ a captivé toute leur attention et n'a laissé dans leur esprit aucun intérêt pour la vérité, ni dans leur cœur aucun sentiment pour la vertu. En opérant sur la série des nombres, ils n'ont pas voulu reconnaître la grande Unité d'où émane tout ordre et sur laquelle il repose. A travers le carré et le cercle, ils n'ont découvert que la matière et au delà de la matière ils n'ont trouvé que le néant. Ainsi donc au siècle pendant lequel les deux termes de *mathématicien athée* semblaient contradictoires a succédé le siècle pendant lequel, au contraire, semblaient contradictoires les termes de *mathématicien dévot et religieux*. Ces termes, de nos jours, semblent s'exclure dans l'opinion commune ; et c'est un vrai prodige dans l'histoire des sciences modernes que de trouver un grand saint dans un grand mathématicien. Or, malgré l'opposition que ces deux qualités présentent en elles-mêmes, il a plu à Dieu, pour notre édification, notre désillusionnement et notre condamnation, de les réunir à un degré éminent dans Nicolas Fergola. Et, en effet, en lui se sont trouvés associés : 1° des talents abstraits et une piété tendre et solide ; 2° des talents profanes et le zèle pour la religion ; 3° des talents applaudis et un abaissement profond ; 4° des talents égoïstes et les transports de la plus vive charité ; 5° des talents spéculatifs et un esprit souverainement intérieur. En un mot, dans Nicolas Fergola, s'est rencontré le *vrai savant chrétien* qui, dans la sublimité, dans les tentations, dans les dangers de la science humaine, a opéré le prodige de s'élever à tout ce que la religion a de plus parfait : *Fecit mirabilia*. Reprenons.

I Talents abstraits, unis à la plus solide, à la plus délicate piété. C'est une sorte de fatalité malheureuse que les hommes

qui ont le plus de lumières dans leur esprit aient généralement moins de piété dans leur cœur, et que, s'ils sont chrétiens, ils ne le sont pour ainsi dire presque toujours que par raison, par spéculation, par foi, et presque jamais par amour, par inclination, par tendresse, par sentiment : tant il est vrai, messieurs, que plus l'esprit spécule, moins il est capable de sentir ; et que, si un tel homme, savant profond, s'applique à la religion, il saura en faire ressortir le côté magnifique, grand, sublime, qui frappe l'esprit, sans pouvoir jamais en saisir le côté doux, délicat et tendre, qui inspire l'amour, qui touche, qui passionne le cœur. Aussi l'union des talents abstraits avec la tendresse de la dévotion est-elle un phénomène singulier qui tient du prodige. Ce prodige est plus singulier encore dans un homme, absorbé par l'étude des mathématiques, qui donnent, sans aucun doute, de la précision, de la clarté au raisonnement, mais qui, à mesure qu'elles rectifient l'esprit, refroidissent l'imagination et dessèchent le cœur. Qui a jamais entendu parler, de nos jours, d'un mathématicien dévot ?

Or ce prodige qui, rare dans tous les temps, est devenu aujourd'hui très-rare, Fergola le présente en lui-même, *fecit mirabilia*.

Sa piété, le dirai-je, n'est pas seulement une piété de raison, de foi, qui commande les actions, qui réprime les désirs, qui, par les raisonnements, persuade la dévotion, mais elle est en outre une piété de tempérament, d'humeur, d'inclination, de transport ; c'est un mouvement rapide, une tendance naturelle, un sentiment très-suave qui l'entraîne vers Dieu. Les plus légères impressions de la grâce sont toujours accueillies par lui instantanément et avec empressement, suivies avec docilité et entretenues avec fidélité. Les fautes les plus légères le remplissent de confusion et de douleur et, chaque jour, il a hâte, baigné dans ses larmes, de les expier au tribunal de la pénitence.

Piété généreuse et fervente. Ne croyez pas trouver en Nicolas Fergola un de ces cœurs avarés, qui, toujours la ba-

lance à la main, comme pour peser (et plutôt à Dieu qu'ils le fissent avec équité) ce qu'ils ne peuvent rigoureusement refuser à Dieu et ce qu'ils peuvent impunément accorder au monde, et qui, partagés entre Jésus-Christ et les passions, entre la nature et la grâce, s'étudient à déterminer les limites de l'empire que la grâce doit exercer sur leurs mouvements. Fergola ignore ces réserves, cette prudence d'un cœur qui se refuse en même temps qu'il affecte de se vouloir livrer. Pour lui il s'abandonne sans réserve à toutes les impressions de la grâce, à tous les attraits de la dévotion ; il ne distingue pas entre ce qui allume la colère de Dieu et ce qui se borne à en refroidir l'amour ; et comme il n'établit pas de distinction entre dogme et dogme en fait de croyance ; ainsi, dans l'action, ne fait-il aucune différence entre conseil et précepte, et je dirais presque, qu'il craint plus de déplaire à Dieu que de se perdre lui-même.

Piété sage et éclairée qui modère et règle les vertus pour en écarter tout excès ; aussi l'esprit de pénitence qui l'anime n'est-il ni capricieux ni morose ; son humilité ni vile ni abjecte ; sa sincérité ni indiscreète ni imprudente ; sa vigilance est attentive à observer toutes les délicatesses de la religion, sans toutefois négliger les égards dus au monde. Vous croyez peut-être que là se bornent toutes ses vertus ? eh bien, non, sa joie était exempte de dissipation ; sa prudence, de dissimulation ; sa constance, de dureté ; sa pudeur, de fierté ; sa libéralité, de faste ; son humilité, d'affectation ; sa délicate vertu, de scrupules.

Piété tendre et affectueuse. Son cœur est toujours à la porte des tabernacles saints où Jésus-Christ réside dans le Mystère de son amour. Là se concentrent toutes ses affections, toutes ses délices. Non content de se nourrir chaque jour de ce pain vivifiant qui purifie toujours davantage les sentiments de l'homme, accroit ses lumières et le transforme pour ainsi dire en un être nouveau, chaque jour il va l'adorer dans les temples sacrés où il est exposé aux hommages des âmes fidèles. Nous-même l'avons vu agenouillé devant la sainte Eucharistie et

rester, dans cette position, immobile pendant quatre heures, comme un séraphin pénétré de la majesté du Dieu qu'il adore et embrasé des sentiments du plus vif amour : et nous confessons que ce spectacle nous a confondu autant qu'édifié.

Qui peut redire les transports de sa tendresse envers le Dieu crucifié ? On l'entendait souvent s'écrier : *Jésus est le Dieu de mon cœur. Jésus nous appartient, et nous appartenons à Jésus. En dehors de Jésus, il n'y a rien de grand, rien de sublime. Celui-là est tout-puissant qui a confiance en Jésus. Jésus, Jésus de mon cœur ! pourquoi les hommes sont-ils si insensibles aux richesses de votre amour ?* et alors de se dilater, de s'enflammer de telle sorte que son cœur semblait s'échapper de sa poitrine par impétuosité de tendresse et se briser par excès de douleur.

Un cœur possédé d'amour pour le Fils de Dieu ne pouvait pas ne pas être pénétré de la plus tendre piété envers la Mère. Ah ! Nicolas Fergola n'était pas seulement un simple dévot de Marie, il en était un amant passionné. A qui lui demandait comment il avait acquis tant de savoir, *voici*, répondait-il, en montrant du doigt une ravissante image de Marie; *voici ma conseillère, ma maîtresse, ma défense, mon tout*. Son cœur ne cesse jamais de l'aimer, ses lèvres ne se lassent jamais d'en répéter le nom et les louanges.

Chose vraiment admirable, tous les samedis de l'année, il n'omit jamais, même avec une pluie battante, des vents déchainés, un froid rigoureux, souvent même pieds nus, de se transporter de sa retraite de Capodimonte au sanctuaire de *san Orsola* (1), pour rendre le tribut de son hommage filial et de ses prières à *Marie conçue sans péché*. Tout son empressement avait pour objet d'en propager la dévotion et l'amour. Toute sa gloire consistait à en être le fils. L'unique marque de distinction et d'honneur qu'il était scrupuleusement jaloux de n'abandonner jamais, c'était celle du

(1) Ce sanctuaire des *Ermîtes Théatines de la Conception*, sur le mont Saint-Elme, est à une lieue de Capodimonte.

rosaire de Marie, dont il se parait avec complaisance, quand des hommes de mœurs corrompues et de religion équivoque, attirés par la renommée de sa science, venaient lui rendre hommage ; et on le vit se faire une gloire de porter ce signe, dans ces jours où tout emblème chrétien, toute pratique de dévotion, était réputée préjugé d'esprit et faiblesse de cœur.

II. *Talents profanes et zèle pour la religion.* Ne se permettre aucune erreur, c'est le devoir de tout savant ; mais attaquer et combattre l'erreur, même dans les autres, c'est le ministère, le mérite, la vertu d'un apôtre. Qui se serait cependant attendu d'entendre que ce zèle actif, industriel, constant, intrépide, qui distingue l'apôtre chrétien, ait régné dans un laïque mathématicien et ait été la vertu d'un homme nourri de spéculations profanes, plongé, passionnément absorbé en elles ? Ainsi donc, un esprit uniquement sensible aux progrès et aux intérêts de la science peut-il, en outre, avoir essentiellement à cœur les avantages, les progrès, les intérêts, la défense de la science céleste ? Eh bien, oui ; la passion dominante pour l'étude, qui maîtrise et fait taire toute autre passion, n'empêche pas Fergola de s'abandonner à tous les mouvements qu'inspire le zèle pour la religion ; et telle est la contradiction précieuse, le prodige que Fergola nous présente en sa personne.

Les pieuses industries qu'emploie Fergola pour ranimer ou rétablir dans les autres cette religion dont surabonde son cœur, sont si nombreuses que vous diriez qu'en s'abandonnant à de semblables pratiques, il a moins en vue de promouvoir la gloire du nom de Dieu et les intérêts du prochain que de seconder un besoin impérieux que sent son cœur de répandre, d'allumer en autrui les étincelles de cette charité sainte dont il est pénétré et consumé lui-même. Aussi, et tout naturellement, dans ses leçons privées comme dans ses leçons publiques, en chaire aussi bien que chez lui, dans ses discours comme dans ses écrits, dans ses exhortations comme dans ses conseils, dans ses prières comme dans ses réprimandes, dans

ses paroles comme dans ses exemples, il s'efforce de raviver, de défendre, de propager les principes et les maximes de la religion. Ses leçons, même profanes, commencent par Dieu et se terminent par lui. Et loin de laisser jamais échapper l'occasion qui se présente à lui de développer un dogme chrétien, pour inculquer une maxime, on l'a vu parfois, je dirai presque, faire violence à la science pour l'amener à rendre hommage à la religion. Qui ne connaît les arguments entièrement nouveaux, à l'aide desquels, dans ses traités *d'optique et d'astronomie* et dans sa *Mécanique*, il travaille à entourer d'une lumière toujours nouvelle la grande, sublime et capitale vérité de l'existence d'un Dieu, au moyen de conséquences, déduites, avec un bonheur tout nouveau, des principes du calcul appliqués à la science? Heureux enfant de la lumière, il prend, pour éviter l'amoureux reproche du Sauveur du monde, *filii sæculi prudentiores sunt filii lucis* (Luc., xvi, 8), les mesures de son zèle sur celles du zèle des enfants de ténèbres du siècle; et pour des intérêts tout à fait contraires, il en excède l'activité, l'industrie, la prudence. Ceux-ci, entre tous les talents qu'ils possèdent ou croient posséder, manquant du plus important de tous, celui de ne point abuser des talents qui leur sont confiés (*Si quis autem se existimat scire aliquid, nondum cognovit quemadmodum oporteat eum scire*: I Cor., vii, 2), ont fait en sorte de séculariser la science; Fergola, lui, s'est appliqué à la diviniser; ceux-ci ont été de ces philosophes profanes sur lesquels tombent les anathèmes de saint Paul, puisque, ayant connu Dieu, au lieu de le glorifier, ils lui ont disputé ses adorateurs: *Qui, cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt* (Rom., i, 21); Fergola, lui, s'étudie à en accroître le nombre; et si les livres des savants du siècle dernier offrent, à chaque pas, l'erreur semée dans un terrain où il semble qu'elle ne devrait pas se trouver, ne soyez pas surpris de rencontrer dans les écrits de Fergola sur les mathématiques, semée aussi et défendue, la vérité là où vous vous attendez le moins, et avec raison, à la rencontrer, et de vous sentir, presque insensi-

blement, en suivant ses traces, soulevé de la science mondaine jusqu'à la science des Saints, de la terre jusqu'au ciel, de l'homme jusqu'à Dieu. Les hommes, sacrilègement téméraires, accoutumés à blasphémer ce qu'ils ignorent et ce qu'ils ont un honteux intérêt à ignorer, osent jeter le doute sur le prodige toujours ancien et toujours nouveau de la liquéfaction du sang de ce grand héros du christianisme, qu'un de nos plus insignes orateurs appelle élégamment : *Un vivant toujours martyr, et un martyr toujours vivant* (1).

Sang de saint Janvier, prodige, grand, éclatant, qui fait la gloire de la foi, la consolation de l'Église, le tourment de l'hérésie, le supplice de l'incrédulité, l'apologie vivante du christianisme, l'ornement, la défense, l'importance de cette auguste métropole, de ce royaume, prodige qui serait unique, s'il n'en existait pas encore un plus grand, moins concevable, celui de l'aveuglement volontaire qui n'en croit pas à ses propres yeux. Le zèle de Fergola, dont la tendre dévotion, l'enthousiasme pour cet illustre martyr surpasse toute idée, toute expression, s'enflamme et s'impose l'engagement de porter toutes les lumières des sciences naturelles dans l'examen de ce miracle. Deux années de suite, il se transporte chaque jour pendant les deux octaves, pour l'observer, emportant avec lui des instruments propres à mesurer et à calculer les températures diverses de l'atmosphère dans le moment même où s'accomplit le miracle ; et le résultat de ces longues, délicates et exactes observations et de ces calculs, Fergola le présente sous la forme d'une vigoureuse dissertation (1) qui, dès qu'elle sera rendue publique, condamnera, j'en suis certain, l'impiété au silence, bien qu'elle ne réussira pas à en commander

(1) Giacco. *Panegyrique de S. Janvier.*

(2) La dissertation dont il s'agit ici, ainsi qu'une autre sur les miracles, contre Rousseau, nous avait été promise par l'auteur, pour être publiée dans notre *Encyclopédie ecclésiastique*; mais tandis qu'il était occupé à ordonner et corriger l'une et l'autre, ayant été surpris par cette épilepsie qui l'enleva à ses études deux ans avant de l'enlever à la vie, il lui fut impossible d'achever son travail; et ces deux dissertations importantes sont restées inédites parmi les précieux manuscrits qui seront successivement publiés.

la foi : car l'orgueil, qui ne se plie pas sous l'autorité de l'Église, n'est pas plus docile à la voix puissante des prodiges : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent* (Luc. xvi, 31).

III. *Talents applaudis et profond abaissement.* L'effet le plus naturel de toute science profane est, dit saint Paul, d'inspirer et de fortifier l'orgueil. Comme tout est personnel dans les jouissances du savant, comme il ne doit rien à la faveur, à l'intrigue, à la fortune, et qu'il est riche de son propre fonds, chaque progrès qu'il fait le remplit d'admiration pour son propre mérite, exalte son imagination et enfle son cœur : *Scientia inflat*. Si cela est vrai de toute espèce de science, cela l'est encore plus des mathématiques. Comme cette science est l'unique science qui puisse se dire de *création humaine*, de même il n'y en a pas une autre qui soit plus propre à inspirer le culte de la propre raison, et cette idolâtrie, si je puis m'exprimer ainsi, de soi-même qui porte à raisonner de ce qu'on ignore comme de ce qu'on connaît ; qui ne respecte ni les limites de la raison humaine, ni les secrets de la nature, ni les mystères de la religion, et qui prétend assujettir d'une manière absolue à ses calculs, jusqu'au bon sens universel des hommes (1) : et si notre siècle matérialiste, dont la corruption

(1) A l'appui de ce que nous disons sur l'orgueil, propre aux mathématiciens sans religion, qu'il me soit permis de rapporter deux traits, peu connus, d'un des plus célèbres géomètres de ces derniers temps. Condorcet était si enflé de son savoir et s'était formé une idée si extravagante du progrès des lumières, qu'il n'hésita pas à affirmer que l'homme, à force d'avancer dans les sciences, arriverait à découvrir le moyen de prolonger la vie *indéfiniment et pendant des siècles innombrables*. Telle était l'idée qu'il se formait de la science. Pour savoir ensuite quelle était l'idée qu'il avait de lui-même, il suffit de rappeler le blasphème insensé articulé par lui chez la duchesse d'Angoulême. On y parlait des diverses religions du globe, et Condorcet semblait méditer profondément, lorsque tout à coup, s'étant échauffé, il prit la parole pour soutenir que les mathématiciens pouvaient faire naître une religion nouvelle. La compagnie, comme il était bien naturel, accueillit cette proposition par des éclats de rire ; mais le stupide sacrilège, ayant pris la chose au sérieux, vomit ce blasphème qui dénote en même temps la perversité de son cœur et le désordre complet de sa raison : *Pourquoi ne puis-je faire, moi aussi, ce qu'ont fait Moïse et Jésus-Christ ? Je suis plus qu'eux, je suis ma-*

semble conspirer en faveur des sciences physiques exclusivement, a excepté les seules mathématiques de la proscription générale à laquelle il a condamné toutes les sciences purement intellectuelles et spéculatives ; ce n'est que parce que les mathématiques, étant les études les plus propres à enorgueillir la jeunesse, elles sont aussi le moyen le plus efficace de répandre l'erreur et de propager la révolte ; car que ne parvient-on à persuader à l'orgueil ?

Que serait-ce donc si à l'orgueil qu'une telle science inspire par elle-même venait s'ajouter celui qui naît de la considération dont jouit le vrai savant et des éloges qui lui sont prodigués ?

Les esprits médiocres n'ont aucun droit à la célébrité, mais les grands génies ne peuvent demeurer ensevelis dans l'obscurité et l'oubli. Un trait suffit, à lui tout seul, pour trahir leur modestie ; il les découvre, les annonce et recueille en leur faveur cette unanimité de libres suffrages qui sont le tribut que la conscience publique, supérieure aux surprises de la séduction, rend à un mérite solide et réel. Fergola reçut constamment ce tribut si flatteur pour l'amour-propre. A la tentation délicate, naissant de la sublimité de sa science, vint se joindre celle de l'estime publique, qu'il parvint, en peu de temps, à se concilier. Devant lui s'évanouit, pour ainsi dire, la rivalité des talents, et l'envie se vit elle-même contrainte d'accorder aux premiers essais de son talent les louanges qui couronnèrent les derniers et sublimes efforts de son génie. Il n'existe pas d'académie en Europe qui ne s'empresse d'inscrire son nom parmi celui des membres dont elle se compose ; il n'est pas d'étranger de distinction et dont l'esprit soit tant

thématicien. Effectivement, ces mathématiciens réussirent à fonder une nouvelle religion, dont les blasphèmes étaient les cantiques ; les hécatombes de victimes humaines, les sacrifices ; une prostituée, placée sur les autels, sous le nom de Déesse de la Raison, sa divinité ; Condorcet, Robespierre, Marat et Danton, les prêtres, dont on peut hardiment dire : Prêtres dignes d'une telle divinité. On ne doit pas laisser passer une occasion de signaler au public les erreurs et les délires d'une fausse philosophie.

soit peu cultivé qui, en venant visiter ce que cette auguste métropole offre de grand et d'enchanteur au regard étonné de l'étranger, ne commence par rendre hommage au génie modeste de Fergola. Londres et Paris se le disputent à l'envi. Ces deux sièges fameux de la science lui adressent les invitations les plus flatteuses et les plus séduisantes, lui offrent les places les plus distinguées dans leurs illustres académies ; il n'est pas une personne de qualité qui n'ambitionne son amitié ; il n'est pas de savant qui ne se répute honoré d'être en correspondance avec un homme si justement fameux. Celui-ci offre des sommes fabuleuses pour acquérir ses ouvrages immortels, et celui-là, plus généreux, en fait autant uniquement pour les faire publier.

Maintenant, considérez-le, entouré de tant d'honneurs, flatté par tant de témoignages d'estime publique, si désintéressés et si magnifiques, vénéré et objet de nombreux hommages. Considérez-le attentivement et reconnaissez que, par un retour sévère sur lui-même et un contraste aussi précieux que difficile, sa vertu le rend plus humble et plus modeste, à proportion que ses succès le rendent plus célèbre. Tant d'honneurs ne l'éblouissent pas, tant de louanges ne l'abusent pas, tant d'applaudissements ne le dérobent pas à lui-même et ne parviennent pas à lui persuader, contre la défense de l'Écriture (*Non gloriatur sapiens in sapientiâ suâ* : Jerem., ix, 23), la moindre pensée d'élévation, la moindre complaisance de gloire en sa science. Sa préoccupation constante consiste à éloigner de lui le regard du public. Il vit, autant que possible, loin du monde, pour empêcher que les attentions du monde n'arrivent jusqu'à lui. Non, jamais l'ambitieuse fureur de figurer, de se distinguer, qui, à force d'être devenue commune, a cessé d'être un délit ; jamais, dis-je, cette fureur dévorante n'a fait autant d'efforts pour s'élever de son obscurité originelle, pour occuper des postes éclatants et se décorer de distinctions honorifiques, qu'en fait Fergola pour les éviter, lorsqu'il y est appelé par le mérite et le suffrage public, comme aussi lorsque ces distinctions flatteuses

et amoureusement importunes vont le chercher et pour ainsi dire le surprendre dans sa solitude.

En vain la cour le recherche pour en faire le précepteur du prince héritier du trône, délice de la nation, grand par ses talents, plus grand par sa piété : Fergola pleure, gémit, se trouble, prie, conjure, combat, laissant ses affectueux adversaires, incertains s'ils doivent plus admirer en lui la vertu et les talents qui méritent tous ces honneurs que l'humilité qui les refuse tous.

En vain l'astuce vaniteuse qui régna environ dix ans dans le royaume de Naples, désireuse de s'accréditer dans l'opinion publique par le suffrage de ceux à qui elle est le plus favorable, tente tous les moyens, frappe à toutes les portes, met en œuvre tous ses efforts pour l'engager à accepter des décorations, des titres, des positions brillantes, des pensions, des récompenses ; et, dans ce but, des messages obligeants, des offres généreuses, des lettres, des invitations flatteuses pleuvent sur lui : rien ne l'abuse, rien ne l'ébranle, rien ne le fait plier, et, tandis que des personnages, d'ailleurs respectables, durent céder à la force des circonstances, et furent, malgré eux, obligés d'ajouter au nombre de leurs titres et d'orner leurs poitrines, jusque-là honorées, de croix profanées, d'insignes prostitués à tous les genres de prévarications : seul Fergola, parmi les hommes qui ont le plus de droit aux honneurs, reste ce qu'il était, Nicolas Fergola, et rien de plus : voilà tous ses titres. Je sais que ce nom se suffit à lui-même et qu'il est lui tout seul l'éloge le plus complet de celui qui le porte ; mais, dans un siècle aussi frivole, aussi vain, est-il rien de plus étonnant que de voir les hommes, que son esprit subjugué, ajouter à la fièvre qui les dévore, d'obtenir les distinctions des titres, des honneurs, l'affectation menteuse d'un mépris simulé par eux ; ce qui équivaut à dire qu'au crime d'une ambition diabolique, l'homme du siècle, par un caractère qui lui est propre, ajoute encore celui d'une impudence hypocrite et mensongère ?

Fergola ne se conduit pas dans le monde selon les inspi-

rations de l'orgueil que fait naître la sagesse charnelle, mais bien selon les règles de la simplicité évangélique et les exemples de l'innocence ; et la gloire qu'à l'imitation de saint Paul, il poursuit avec ardeur, n'est autre chose que le témoignage que lui rend à ce sujet sa conscience : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiae nostræ, quoniam in simplicitate cordis, et non in sapientiâ carnali conversati sumus in hoc mundo* (II Cor., I, 12). Ainsi donc, l'homme d'une science consommée, grand aux yeux du monde, n'est à ses propres yeux que misère, faiblesse, néant. Ce sentiment est en lui le fruit de vingt années d'études sur la connaissance de soi-même ; science sublime, importante, fondement unique de toute sainteté et de toute science. Conformément à ce sentiment, ce qui absorbe tous ses efforts, ce sont les pratiques de l'humble mansuétude, caractère de la vraie sagesse, et auxquelles la sainte Écriture nous apprend à reconnaître le vrai sage : *Qui sapiens est inter vos ostendat ex bonâ conversatione operationem suam in mansuetudine sapientiæ* (Jac., III, 13). Il cède à tous, devant tous il s'humilie, il s'abaisse ; et non-seulement en présence des ministres de Jésus-Christ, des arbitres de son cœur, dont il ne se sépare jamais sans avoir couvert de baisers et baigné de larmes les pieds, mais aussi devant ses disciples, devant des idiots, devant des pauvres avec lesquels, malgré l'élévation de son savoir, il préfère s'entretenir. Voyez-le à peine descendu de la chaire, couvert d'applaudissements et l'objet de l'admiration des savants, aller se confondre, uniquement avec le bas peuple, pour s'exercer dans les pratiques de la religion, propres au peuple : cet esprit qui a inventé de si beaux théorèmes, qui a résolu tant de problèmes importants, n'aime, pour chanter les louanges du Créateur des êtres, à mêler sa voix presque céleste qu'avec la voix du peuple : et cet esprit si vaste, si profond, si lumineux, si ordonné ne se plaît à entendre d'autres orateurs sacrés que ceux qui précisément distribuent le pain de la divine parole et développent les éléments de la religion au peuple, du style le plus négligé, du langage le plus simple ; et

on le voit, suspendu à leurs lèvres avec une attention aussi soutenue, un recueillement aussi pieux que s'il eût écouté des Chrysostomes : conduite admirable, qui devrait couvrir de honte ces esprits frivoles, étroits, qui ne connaissent d'autres moyens de s'élever au-dessus du vulgaire qu'en le scandalisant par leur indifférence affectée pour les devoirs que la religion prescrit et les pratiques modestes qu'elle inspire. Infortunés ! ils ignorent que ces folies apparentes donnent, comme dit saint Paul, précisément du relief aux talents et rendent l'homme, estimé sage par le monde, plus sage encore aux yeux de Dieu : *Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens* (I Cor., III, 18) ; et comme ils n'ont jamais goûté rien de ce qui est de Dieu, *non sapiunt ea quæ Dei sunt* (Matth., XVI, 23, Marc, VIII 33) ils sont, par cela même, incapables de comprendre que ce sont les pratiques de la religion qui précisément remplissent le cœur de suavité et de joie ; car, comme le fait observer un sublime philosophe de notre époque (1), ces pratiques sont semblables aux petites sollicitudes de l'amour et de l'amitié, qui font la douceur de la vie et la félicité des âmes sensibles.

Talents égoïstes et cependant tous les transports de la charité chrétienne. La science profane, inspirant, comme nous l'avons fait voir, l'orgueil, persuade et fortifie encore l'égoïsme : en effet, qu'y a-t-il dans toutes les démonstrations du géomètre qui le sollicite à s'occuper des rapports qui existent entre ses semblables, ou qui appelle son attention sur les besoins du malheureux ? qu'y a-t-il qui puisse éveiller dans son âme le moindre sentiment de compassion ou de bonté ? n'est-il pas plutôt vrai qu'un esprit, absorbé sans relâche dans des arguments froids et inanimés, concentré dans d'arides discussions, transporté par cette ardeur dévorante de savoir qui consume toute son activité, perd cette énergie morale, cette tendresse de cœur qui inspire les plus belles actions, et devient insensible à tout ce qui se passe autour de lui ?

(1) De Bonald, *Pensées*, t. I.

Tous les sentiments délicats se retirent pour faire place à l'amour propre et aux plus abjectes passions ! Ah ! qui niera que de la folle estime de soi à l'insouciance et au mépris pour autrui, il n'y ait qu'un pas et un pas très-glissant.

Il s'ensuit que ceux qui cultivent les sciences, notamment les sciences mathématiques, loin de chercher à extirper de leur cœur leur sublime égoïsme, par la considération des misères humaines et l'intérêt que le prochain peut exciter, en arrivent plutôt, sous certains rapports, à oublier jusqu'à eux-mêmes, si bien que les abstractions mathématiques sont passées en proverbe.

Ici vous avez sous les yeux un mathématicien d'une espèce bien différente : Nicolas Fergola est mathématicien pour s'oublier lui-même au point de ne pas se souvenir des torts qui lui sont faits, et de faire les premiers pas vers ceux qui l'ont offensé ; il est mathématicien pour oublier ses propres ressentiments, et pour n'opposer avec calme que la vérité à la calomnie, les égards au mépris, la patience aux vaines déclamations de l'orgueil, la charité à la haine ; mais il n'est pas mathématicien pour oublier le pauvre, l'infirme, la veuve, le pupille, c'est-à-dire, pour parler le langage de saint Paul : Qu'il est simple, sincère, innocent, lorsqu'il s'agit d'apprendre le mal ou de le faire, et qu'il est sage quand il s'agit de chercher les occasions d'opérer le bien : *Volo autem vos sapientes esse in bono et simplices in malo* (Rom., xvi, 19).

Pauvres infirmes de Capodimonte, combien de fois le vîtes-vous venir vers vous, pénétrer dans vos humbles chaumières, séjour de la tristesse, de la misère et de tous les maux qui en sont la conséquence, pour y apporter une assistance spontanée à vos infortunes, et se montrer plus heureux, lui en vous la procurant, que vous en la recevant ! Pauvres honteux, doublement infortunés, d'abord parce que vous l'êtes en effet, et ensuite parce que vous craignez de le paraître, combien de fois la main charitable de Fergola ne fit-elle pas passer dans vos maisons, désolées par l'indigence, des secours qui ne laissaient aucune trace de leur passage, se déro-

bant à votre reconnaissance pour ne pas blesser votre délicatesse ! Jeunes filles infortunées, condamnées par la misère à vieillir dans une virginité involontaire, entre les murs paternels attristés, et à vous nourrir de larmes et de douleur, combien de fois Fergola ne vint-il pas, par d'abondantes largesses, au secours de votre pudeur vacillante ! Infirmes abandonnés au désespoir et ne comptant plus sur aucun secours humain, combien de fois ne vîtes-vous pas dans Fergola, pour user d'une expression prophétique (*Misit Deus misericordiam suam : Ps., lvi, 4*), l'image vivante de la miséricorde divine dépêchée vers vous, vous assister près du lit de votre douleur et vous fournir, avec les consolations de l'espérance, si propres à ranimer l'esprit abattu, les moyens de vous procurer les soulagements et les remèdes du corps.

Ses entretiens les plus agréables étaient avec les pauvres. Quel spectacle que de voir l'homme qui a rempli l'Europe du bruit de son nom, entouré de bandes d'enfants pauvres, hâves, sales, repoussants, parler leur langage, se conformer à leurs mœurs, se plier à leurs manières, les instruire dans la religion, les reprendre, les rendre sensibles et repentants ; et de cette main qui a tracé les sublimes traités des lieux géométriques, distribuer à l'affamé le pain, sécher les larmes de l'affligé et consoler l'infortune ! Ah ! si ce siècle malheureux a été témoin de grands crimes, il a aussi vu s'opérer des prodiges de grandes vertus : *Fecit mirabilia.*

V. *Talents spéculatifs, et un esprit profondément intérieur.* On peut concevoir qu'un homme, nourri de spéculations profanes et comme plongé en elles, puisse être bon chrétien par l'accomplissement des devoirs que l'Évangile commande ; mais il n'est pas aussi facile de comprendre qu'il puisse être chrétien parfait par les vertus intérieures que se borne à conseiller l'Évangile. Qu'y a-t-il de commun entre l'application des mathématiques et l'étude de la plus haute perfection ? Quelque frappante que soit la contradiction qui paraisse exister entre la vie cachée et tranquille du solitaire et la vie laborieuse et active de l'apôtre, cependant elles peuvent plus

facilement s'accorder ensemble. Après tout, il ne s'agit que de passer de la contemplation des grandeurs de Dieu à l'exaltation et à la propagation de sa gloire. Dieu, qu'on a laissé dans la solitude, se retrouve plus encore, s'il est possible, dans les œuvres tumultueuses du zèle : les moyens de lui plaire changent, mais le cœur ne perd jamais de vue son noble objet. Mais quelle relation, quel rapport y a-t-il entre la culture assidue et obstinée de la science terrestre et une vie éminemment spirituelle ? entre un esprit incessamment hors de lui-même, pour errer plus librement dans le monde des abstractions profanes, et un esprit toujours renfermé, toujours concentré en lui-même, pour tout réformer dans son propre cœur, pour réprimer le plus léger élan d'humeur, la moindre susceptibilité d'amour-propre ? Aussi est-ce là le vrai caractère de la vertu prodigieuse, et disons dans le sens dans lequel il nous est permis de le dire, de la sainteté de Nicolas Fergola : un esprit éminemment intérieur : *Fecit mirabilia*.

Attachez-vous d'abord à en étudier les exercices et les pratiques. Il est l'homme qui a renoncé à lui-même, qui s'est effacé lui-même de la façon la plus héroïque. Je ne parle pas ici de l'austérité de ses jeûnes presque continuels, interrompus à peine par une nourriture simple, insuffisante et mal préparée ; je ne parle pas de ses nuits, partagées entre l'étude et la prière. Écoutez des prodiges dans un homme du monde ! Prière souvent prolongée pendant huit heures entre le jour et la nuit. Je ne parle pas de l'austérité de ses macérations, qu'attestent les chaînes, les cilices, les disciplines que nous avons, de nos yeux, vus parsemés de gouttes de sang. Toutes ces pratiques paraîtront peut-être surprenantes dans un mathématicien ; mais elles sont trop ordinaires, trop communes parmi les saints pour être données par nous comme la preuve d'un mérite éminent et d'une vertu extraordinaire. Ce qui surprend le plus dans Fergola, c'est son système d'abnégation perpétuelle, non pas seulement de ces désirs, de ces inclinations dont il n'est ni illusion, ni subtilité qui puisse cacher le désordre ni pallier la malice ; non pas seulement de tout ce

qui enchante, de tout ce qui flatte, de tout ce qui passionne, mais des désirs les plus simples, des inclinations les plus innocentes, des affections les plus légitimes. Représentez-vous donc en Nicolas Fergola un homme qui incline sans cesse vers ce à quoi il n'a aucune inclination, et qui ne se plie jamais vers ce à quoi il tend instinctivement; qui veut toujours ce qu'il ne veut pas, et qui ne désire jamais ce qu'il désire; qui se refuse constamment à ce à quoi le pousse la nature, et qui s'élançe avec ardeur au-devant de ce qui répugne à la nature. Toujours l'œil ouvert sur son propre cœur, il suffit qu'il puisse y soupçonner une affection qui ne procède pas de Dieu ou qui n'y conduise pas, que le voici aussitôt aux prises avec sa sensibilité pour la réprimer, la combattre et l'extirper jusque dans ses racines. Ah! disait-il souvent, il n'y a pas de vigilance sur notre propre cœur, quelque soutenue qu'elle puisse être, qui suffise pour en fermer l'entrée à tout ce qui est terrestre. Aussi contrariait-il en lui les goûts les plus innocents, s'interdisait-il les soulagemens les plus nécessaires dans le genre de vie qu'il avait adopté; en sorte que le corps et l'âme, le cœur et l'esprit sont par lui dominés, captivés, et, pour parler avec saint Paul, crucifiés avec Jésus-Christ sur la croix : *Christo crucifixus sum cruci* (Galat., II, 19).

Ainsi donc ne prolonge-t-il ses jours que pour multiplier ses héroïques sacrifices pendant quarante ans, dont le premier date du jour qu'il avait coutume d'appeler celui de sa conversion. Pour me former une idée de ce système difficile de sainteté, j'imagine un athlète combattant sans cesse contre lui-même, sans jamais se permettre ni repos ni trêve; un arc, toujours tendu, sans se rompre ni se relâcher jamais; une victime toujours en état d'immolation et toujours immolée; un sacrifice qui, pendant quarante ans, chaque jour s'accomplit, pour se renouveler le lendemain plus complet, plus sanglant; puisque, pendant tout ce temps, il ne s'écoule pas un instant où l'abnégation et la pénitence ralentissent le bras, déposent le glaive, qui immolent et torturent la victime, en sorte qu'il pouvait bien répéter avec le Prophète : *Propter te mortifica-*

mur totâ die; æstimati sumus sicut oves occisionis (Psal., XLIII, 22).

A l'héroïsme des exercices de sa vie intérieure correspondent la rigueur et l'austérité des épreuves auxquelles sont exposés son amour et sa fidélité. Ah ! les épreuves les plus affligeantes, les plus dures auxquelles la grâce abandonne les grandes âmes qu'elle veut élever à une sainteté éminente, ne sont ni les douleurs, ni les infirmités qui tourmentent le corps, ni les persécutions, ni les calomnies, ni les opprobres qui ternissent la réputation. Toutes ces choses, que notre délicatesse regarde comme des épreuves pénibles de patience, les Saints les considèrent comme des sources de délices intérieures, jouissent et triomphent de les subir et volent à leur rencontre avec toute l'impétuosité de leurs désirs et de leurs transports. Les peines des Saints sont, pour la plupart, intérieures ; ce sont les amertumes, les difficultés, les incertitudes désolantes, le vide inquiet de l'âme, ces craintes, ces agitations qui torturent l'esprit, et qui peuvent bien se sentir, mais s'expliquer, jamais. Les peines des Saints ne sont pas les sacrifices de l'amour-propre dont l'abjection de la victime diminue de beaucoup le mérite de l'offrande. Leurs peines les plus amères sont ces efforts intérieurs que le Prophète appelle sacrifice de justice : *Sacrificate sacrificium justitiæ* (Psal., IV, 6), dans lesquels le prêtre est l'amour, l'autel le cœur, et la vertu même, je n'hésite pas à le dire, la victime.

Or la vertu de notre Fergola fut, au témoignage de ceux qui en connurent et en apprécièrent l'esprit, pendant nombre d'années, abandonnée à la rigueur de ces épreuves, d'autant plus douloureuses qu'elles étaient plus intérieures et plus cachées.

Dans le monde avec le corps, et hors du monde avec l'esprit, partagé entre les pratiques de la plus haute perfection et l'étude des sciences, Fergola goûtait, dans les tabernacles de la confiance, dans les enchanteresses beautés de la paix, dans un riche et abondant repos intérieur, toutes les délices de l'innocence et parcourait d'un pied ferme et constamment

assuré les voies du salut, jonchées pour lui de fleurs et de suaves enchantements. Mais une fois engagé dans les voies intérieures, assez avant pour que sa vertu puisse être soumise aux plus dures épreuves, sans en être ébranlée, voici que, tout à coup, tout change pour lui d'aspect. La solitude l'ennuie, l'étude l'opprime, la prière le chagrine, la pénitence l'épouvante, les scrupules le torturent, les suggestions malignes naissent en foule pour combattre sa foi et précipiter son esprit désolé dans l'abîme du désespoir, et alors les riantes images des séduisants plaisirs l'assiègent de toutes parts; alors il ressent toute la force de la lutte que soutient son cœur contre les concupiscences rebelles; alors il lève vers le ciel sa voix interrompue par ses tristes soupirs; mais le ciel, pour lui de bronze, ne l'écoute plus, et la douceur de la prière, changée pour lui en amertume de méditations pénibles, il ne sait plus ni élever sa pensée à Dieu par la prière, ni réchauffer son cœur glacé par des élans tendres et affectueux.

Il ne lui reste d'autre consolation que de courir tous les jours chez ceux qu'il a choisis pour directeurs de son esprit et pour arbitres de son cœur. Et déposant dans leur sein, au milieu des sanglots et des larmes, sa profonde douleur : Dans quel abîme suis-je tombé soudainement, s'écriait-il? Dans quelle voie ardue suis-je inopinément engagé? Hélas! qui me rendra ces jours anciens pendant lesquels le Tout-Puissant se complaisait d'habiter dans mon cœur : *Quis mihi det ut sim juxta menses pristinos quando Omnipotens erat mecum* (Job, xxix, 2)? Ah! ces jours si sereins, si brillants, si purs, se sont donc évanouis sans retour? Quel mur de séparation s'est élevé pour s'opposer à ce que j'admire amoureusement mon Dieu? Dieu, Dieu de mon cœur, pourquoi ne le vois-je plus? pourquoi ne m'est-il plus donné de le sentir en moi? et qui peut dire s'il daignera écouter la voix de mon angoisse et le gémissement de ma douleur?

Toutefois, écoutez et édifiez-vous. Dans cet état de tribulations intérieures, isolé de la terre, et presque repoussé

du ciel, suspendu, partagé, combattu entre des impulsions contraires, dans cet état de pure peine, où l'homme peut se dire absolument privé de toute consolation, nouveau Job, on ne l'entend jamais éclater en plaintes moins chrétiennes, et, au contraire, il se montre d'autant plus fidèle qu'il est plus éprouvé : *In omnibus his non peccavit Job labiis suis* (Job, 1, 22). Le ciel le voit constamment courber humblement la tête sous le poids de ses rigueurs, et tendre une main dévouée au calice d'amertume pour le boire jusqu'à la lie, sans que jamais sa foi défaille, sans que jamais son courage vacille, sans que jamais sa ferveur habituelle se relâche : *Non peccavit Job.*

Rappelez-vous enfin cette vision d'horreur, cet assaut menaçant que soutint sa foi dans l'église de Saint-Sévère, et dont il ne se souvenait jamais et dont il ne parlait jamais à ses amis sans être glacé d'effroi. Ce fut alors qu'il vit tout à coup s'entr'ouvrir sous ses pieds l'abîme des réprouvés, et lui-même sur le point d'être précipité au milieu de ces flammes dévorantes. Sur ces entrefaites, sa raison, enveloppée de ténèbres profondes, ne jette plus qu'une lueur fugitive pour lui rendre sa situation plus épouvantable encore, et, au travers d'un nuage d'horreur, il n'aperçoit plus dans le Dieu qu'il aime qu'un Dieu sans clémence, un père sans tendresse, un juge sans miséricorde ; dans ses yeux il ne découvre que les traces menaçantes de la colère éternelle, prête à éclater, et n'entend sortir de sa bouche que l'anathème épouvantable de la réprobation, qui, résonnant à ses oreilles d'une manière terrible, va s'appesantir sur son âme pour le désespérer ; alors le frissonnement, le frémissement, l'horreur lui descendent jusque dans la moelle des os, l'assiègent et oppriment son cœur désolé. Justice éternelle, s'écrie-t-il avec les sentiments du prophète, fondant en larmes et s'exhalant en soupirs, justice éternelle, ce glaive fatal qui brille à mes yeux épouvantés ne le remettez-vous jamais plus dans son fourreau : *Eduxisti gladium vaginâ suâ irrevocabilem* (Ezech., xxi, 5). Visage de mon Dieu, seras-tu toujours pour moi menaçant et terrible.

Numquid in æternam rascetur Dominus ? (Psal., LXXXIV, 6), et, en parlant ainsi, il se prosterne la face contre terre, et palpite et frémit, et s'inquiète et soupire ; et il soutient cet atroce combat pendant quatre longues heures, jusques enfin que s'étant tourné vers Marie : Et vous, lui dit-il dans un élan de tendresse et de confiance d'un cœur profondément affligé, et vous, lui dit-il, O Marie ! permettez-vous qu'un de vos enfants soit damné et irrévocablement perdu ? Il n'a pas fini de prononcer cette prière que déjà il en éprouve la miraculeuse efficacité. Aussitôt les criminels fantômes se dissipent, les furies infernales l'abandonnent, l'abîme se ferme sous ses pieds. Dieu se montre à lui avec la beauté dans laquelle il est donné à l'homme voyageur de le contempler. Son esprit s'illumine, le calme rentre dans son cœur.

Or, en entendant un tel récit, dont le sujet appartient aux opérations des âmes vraiment intérieures, vous croiriez peut-être qu'on y parle des épreuves des Saints des temps passés, d'un André Avellin, d'un Jean de la Croix, d'un Jean Marionio, d'une Thérèse ? Non, messieurs, je ne vous ai indiqué que quelques traits de la vie intérieure d'un mathématicien de nos jours. C'est qu'il a plu à la grâce d'accomplir, sous nos regards, de tels prodiges ; et je me dois de ne pas vous dissimuler ces mystérieuses opérations de la grâce qui, du reste, sont toujours les mêmes dans une âme qui s'y abandonne entièrement. Ah ! s'il n'est que trop vrai que le nombre des chrétiens est diminué de nos jours, il ne l'est pas que le christianisme ait changé.

Vous venez d'entendre les sacrifices, les épreuves de la vie intérieure de Fergola ; remarquez-en présentement les récompenses.

A dater de l'instant où la grâce le trouva digne d'elle, toutes les douceurs de l'oraison, toutes les délices qui accompagnent l'union ineffable de l'Époux céleste avec l'âme aimante viennent inonder son cœur et comme y surabonder. Ah ! pour quoi une modestie sévère couvrit-elle d'un voile épais ce qui se passait dans l'esprit de Fergola ? Combien le récit de tels

prodiges ne serait-il pas pour nous tendre et édifiant ! Tout ce qu'il nous est donné d'en savoir, c'est que Fergola possède le don de calmer d'une seule parole les esprits, ce que sont prêtes à confirmer toutes les âmes éminemment spirituelles et dévotes que la grâce possède, et même en grand nombre, dans cette capitale, et que le monde ne connaît pas, parce qu'il n'est pas digne de les connaître, mais qui connaissaient parfaitement Nicolas Fergola et en étaient connues. Transportez-vous par la pensée dans sa demeure. La grâce s'étant plu à réunir dans la personne de Fergola une science excellente avec une sainteté extraordinaire et à en rendre la réputation fameuse sous des rapports non-seulement différents, mais presque contradictoires entre eux, vous ne devez pas être surpris si sa solitude est devenue à la fois une académie de sciences profanes et un théâtre de prodiges, un temple de prière et une école d'éminentes vertus. Aussi la voyez-vous assiégée par des savants consommés dans l'étude de la science terrestre et par des âmes simples, qui n'étudient que les voies de Dieu et la science du ciel. Ceux-là cherchent dans Fergola l'érudit, celles-ci le saint, et les uns et les autres y trouvent ce qu'ils y cherchent. Écoutez ces âmes pieuses déposer dans son sein les doutes qui les agitent, les angoisses qui les désolent, les ennuis qui les oppriment, les scrupules qui les torturent, les appréhensions qui les remplissent d'effroi. A Fergola peu de mots suffisent pour ramener dans ces cœurs le calme qu'ils cherchent : *Eh bien ! ce n'est rien*, dit-il à l'un. *Tout est fini*, dit-il à l'autre ; à celui-ci : *Pourquoi ne pas avoir confiance ?* à celui-là : *N'avez-vous pas Marie ? Courage, Jésus est tout-puissant, tout cède à Jésus*. Ce n'est pas tout. Souvent, à l'aide d'une courte prière mentale, souvent encore d'un de ces regards que le cœur n'oublie jamais, il dissipe les doutes, fait évanouir les frayeurs, ramène dans les esprits la sérénité et dans les cœurs la paix.

C'est dans l'exercice de tant de vertus, de tant d'œuvres merveilleuses que vint le surprendre la fatale maladie qui l'enleva à la science trois ans avant que de l'enlever à la vie.

A dater de ce moment, les jours précieux de Fergola sont exclusivement employés au soulagement du prochain dont il adoucit les misères par des secours larges et opportuns, et à l'accroissement de sa propre piété dont il perfectionne le mérite et la ferveur dans les souffrances atroces d'une longue et cruelle infirmité.

Il avait coutume de dire « que les temps étaient passés où la grâce formait le plus ordinairement ses martyrs au milieu des haches, des chevalets et des bûchers ; et que, de nos jours, elle se glorifiait de former des martyrs sur le lit pacifique de la mort. » Hélas ! cette observation sur l'économie de la grâce à l'égard d'autrui ne parut qu'une prophétie, qui devait bientôt s'accomplir en sa personne de la manière la plus rigoureuse.

Le corps de ce nouveau Job devint une plaie des pieds à la tête, et non-seulement il ne lui en resta pas une partie de saine, mais le long séjour qu'il fit au lit envenima, ulcéra ses plaies mêmes. D'un côté, les nausées fastidieuses qui lui déchirent les entrailles, les spasmes aigus qui le torturent incessamment, les inquiétudes désolantes qui lui rendent insupportable un reste de vie, épuisée et languissante ; de l'autre, une sérénité d'esprit qu'il conserve entière dans l'abattement total des forces physiques, le rendent en quelque sorte semblable à l'homme décrit par le prophète : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (Isa., LIII, 3), à l'homme de douleur, qui embrasse pour ainsi dire sa peine et en ressent toute l'âpreté.

Aussi sur cette nouvelle sorte de chevalet dont le tourment se prolonge plusieurs mois, quel spectacle édifiant de le voir souffrir avec une tranquillité, et je dirais presque avec une indifférence telles qu'on eût pu croire que c'était moins sa propre chair qu'une chair étrangère à sa personne qui était la victime d'un traitement si dur et si cruel ! et sans jamais articuler un seul accent de plainte, sans manifester jamais un seul mouvement de répugnance, mais la sérénité dans le regard, la joie constante sur le visage, l'aimable sourire de l'innocence sur les lèvres, le calme au

cœur, attendre la consommation de son sacrifice, la résignation d'un juste, avec l'allégresse d'un martyr.

Mais s'il paraît insensible à l'acuité de la douleur, il ne l'est pas pour cela aux doux attraits de la grâce et à l'espérance de la bienheureuse éternité. Aussi, soit qu'il entende parler ou de Dieu, ou de l'âme, ou de Marie, ou de la béatitude céleste, voilà aussitôt que ses yeux s'enflamment, que sa face se colore et s'anime et que, par un effort véhément, sa langue, enchaînée par la violence du mal, rompt ses liens pour attester l'impétuosité de sa ferveur et les transports de sa dévotion. Dans des dispositions de cette sorte, il reçoit fréquemment et toujours avec des marques d'une tendre piété, les secours de la religion qui forment l'unique délice de son cœur. La vue des ministres de Jésus-Christ, qui est si triste et si amère pour l'homme de désordre, lui cause une joie constante, et son incessante occupation consiste à tenir son regard fixé sur l'image de Marie, et, par des coups d'œil tantôt amoureux et tristes, tantôt affectueusement vifs, il fait voir que, si sa langue reste silencieuse, son cœur ne se tait jamais, et que le fils et la mère se communiquent des choses mystérieuses. Enfin, lorsque arrive le moment où doit s'accomplir le sacrifice de tant d'années, il exhale son âme par la mort précieuse des saints au milieu des transports de l'amour et des larmes des assistants (1)!

Ce moment de son passage, de cette vie à l'éternité, fut celui de son triomphe, car à peine se répand dans cette vaste métropole, la nouvelle de sa mort, que, de toute part, on accourt vénérer les dépouilles mortelles du juste ; la tristesse est peinte sur tous les visages, le regret afflige tous les cœurs. On pleure sur sa fin comme on pleurerait sur une calamité publique. Rappelez-vous la journée d'hier où ses restes précieux furent transportés dans ce temple. Naples a rarement vu un spectacle plus attendrissant et plus édifiant ; cette cérémonie, bien qu'ayant pour objet une pompe funèbre, eut tout l'air d'un triomphe.

(1) Le 21 juin 1824, à l'âge de soixante-douze ans.

Une troupe immense de jeunes gens qu'il avait instruits, de pauvres qu'il avait secourus, de savants qu'il avait édifiés se suivaient dans l'attitude de l'affliction et de la douleur. Le peuple se précipitait en foule sur son passage pour apercevoir et vénérer le *mathématicien saint*; car c'est de cette dénomination que chacun le qualifiait, partagé entre les sentiments de tristesse et d'admiration, inspirés par sa vie non moins que par sa mort.

L'un s'attriste d'avoir perdu en lui le plus bel ornement de la littérature; l'autre, le plus fidèle disciple de la foi; celui-ci en rappelle le savoir, celui-là la religion; Celui-ci loue en lui le savant, celui-là le saint; presque tous l'exaltent sous ces deux titres, c'est-à-dire qu'ils le proclament à la fois le vrai savant et le vrai chrétien, l'homme extraordinaire, l'homme unique, l'homme des prodiges, attendu qu'à la possession de tout ce que la science terrestre a de plus sublime il a su unir la pratique de tout ce que la religion a de plus parfait : *fecit enim mirabilia in vitâ sud.*

Ainsi donc l'oracle, prononcé par le Saint-Esprit à la louange du vrai sage, s'accomplit dans toute l'extension de la lettre, dans la personne de Fergola. On entend les savants et les simples, les grands génies et les âmes pieuses, la science et la religion applaudir à leur héros; et tandis que les bouches profanes ne se lassent pas de célébrer le prodige de sa science, le sanctuaire aussi ne cesse de retentir des louanges de sa vertu : *sapientiam ejus enarrant gentes, et laudem ejus enarrat Ecclesia.*

Messieurs, je n'ai plus rien à ajouter à un exemple si noble, si sublime et si édifiant. Par lui-même il est assez éloquent pour persuader que la religion, loin de retarder les progrès de la science, a, elle seule, la précieuse efficacité de rendre recommandable, de perfectionner, de sanctifier, je dirai presque, de diviniser la science.

Souffrez que je m'adresse à vous, personnages illustres, auxquels la sagesse du roi a confié la garde du dépôt précieux de l'enseignement; et qu'au nom du roi même et du peuple,

de la religion et de la patrie, je vous conjure de ne jamais cesser de veiller à ce que le feu sacré du vrai savoir se maintienne toujours, non-seulement vivant; mais, ce qui importe davantage, toujours pur parmi nous. Que votre zèle soit toujours actif pour seconder les nobles efforts, encourager les utiles talents, couronner les innocents élans du génie; mais que votre main soit également prompte, à humilier à confondre l'intempérance audacieuse, l'indocilité orgueilleuse de ces esprits déréglés qui ont la prétention d'outré-passer les bornes, posées à la raison humaine. Opposez-vous à ce que l'abus des talents, après avoir introduit l'anarchie et le désordre dans la littérature, en vienne ensuite, en attaquant la religion, à introduire cette anarchie et ce désordre dans l'État; faites en sorte d'empêcher qu'avec l'homme chrétien ne disparaisse aussi le vrai savant, le vrai honnête homme, le citoyen pacifique, et que la science, après s'être déshonorée elle-même, ne devienne par cela même le fléau de la société.

Dans ce but, ne cessez jamais de répandre à larges mains l'aromate précieux de cette religion qui seule est *utile à tous*, qui est le patrimoine du simple de cœur et le trésor inestimable du savant, *car elle empêche la science de se corrompre*. Enfin que tous vos soins tendent à former pour la patrie, pour la littérature, pour le roi, pour le peuple, des chrétiens savants et des savants chrétiens qui, à l'instar de Nicolas Fergola, soient l'honneur de la science, la consolation des fidèles, l'ornement de la nation, la gloire de l'Église, le fouet vengeur de l'incrédulité et le triomphe de la religion. Ainsi soit-il.

IV

MONSEIGNEUR GRAZIOSI

CONFESSEUR DU PAPE PIE IX

ou

LE PARFAIT ECCLÉSIASTIQUE.

« Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta
« cor meum et animam meam faciet... et ambu-
« labit coram Christo meo cunctis diebus. »

(I REG., XI, 35.)

DE toutes les fonctions dont sont revêtus les hommes en société et qui établissent entre eux une distinction, la plus auguste dans son origine, la plus noble dans son exercice, la plus précieuse dans son but, c'est sans contredit la fonction ou dignité sacerdotale.

Toutes les autres fonctions ont leur principe ou dans une loi de la nature ou dans une nécessité de l'ordre civil et politique, ou dans une institution purement humaine : seul le sacerdoce dérive de la consécration divine. Toutes les autres fonctions se bornent à régler les relations des hommes entre eux ; seul le sacerdoce préside aux relations des hommes avec Dieu et des hommes entre eux par rapport à Dieu. Toutes les autres fonctions sont restreintes, dans leurs résultats bien-faisants, au temps ; seul le sacerdoce a en vue la béatitude éternelle. Aussi est-ce pour cela, dit saint Jean Chrysostome, que la dignité sacerdotale surpasse de beaucoup, en noblesse et en importance, même la dignité royale ou impériale.

Mais, comme il n'existe pas d'amertume plus prononcée que celle qui est produite par l'altération de ce qui est doux, aussi n'y a-t-il pas de perversité plus grande que celle qui naît de la corruption de ce qui est le plus parfait : *Corruptio opti-*

mi pessima. Aussi est-ce pour cette raison que le sacerdoce, selon qu'il est légitime ou usurpé, ou savant ou ignorant, ou saint ou corrompu, ou fidèle ou parjure, est le baume ou la peste, la consolation ou le fléau, l'édification ou la pierre d'achoppement, le salut ou la ruine, la gloire ou l'opprobre, la source précieuse de tous les biens ou l'origine funeste de tous les maux des hommes et de la société.

Et voilà pourquoi toutes les sollicitudes de l'Eglise ont pour objet principal d'assurer la sainteté, la science, l'honneur du sacerdoce, et pourquoi Dieu lui-même, comme il l'a fait connaître dans les saintes Écritures, prend soin de susciter de temps en temps des prêtres fidèles, par leur esprit, conformes à ses intentions et à ses sentiments, qui marchent constamment sur les traces des exemples de Jésus-Christ : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet ; et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.*

Or, Rome possédait un de ces prêtres fidèles que Dieu forme lui-même dans son Église pour servir d'exemple aux autres, pour le bien des peuples et la gloire de la religion ; Rome, dis-je, le possédait dans l'homme dont nous pleurons la mort prématurée, dans le docte et bien-aimé chanoine D. Joseph Graziosi, le catéchiste des enfants, et l'oracle des savants, le directeur universel des consciences et le flambeau des écoles, l'ami du peuple et le modèle du clergé, cher à Dieu et aux hommes pour les hautes qualités de son esprit, pour les œuvres du ministère ecclésiastique qu'il exerça à l'imitation et avec l'esprit de Jésus-Christ, et à cause de cela un de ceux qui ont été désignés et compris dans l'oracle divin : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet ; et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.*

Il convenait donc que la mémoire d'un prêtre aussi remarquable fût honorée d'une manière toute particulière par le peuple et par le clergé romains ; et c'est dans ce but qu'a été ordonnée et disposée cette cérémonie funèbre et solennelle, et que m'a été confiée l'honorable mission de rappeler le mérite de

cet homme d'élite, pour justifier la douleur universelle qu'inspire son trépas.

Afin cependant que mes paroles ne soient pas seulement un stérile tribut de louanges, payé à la mémoire d'un défunt, mais encore qu'elles tournent au profit et à l'édification des vivants, en vous exposant d'abord ce qu'il fut et ensuite ce qu'il fit, mon intention est de vous présenter dans la personne du chanoine Graziosi, le miroir, le modèle du vrai prêtre, et, par là, de m'encourager toujours davantage, ainsi que de vous encourager vous-mêmes, vénérables confrères dans le sacerdoce, à imiter la vie de celui dont nous déplorons la mort, et à devenir des prêtres véritablement fidèles, dont le Seigneur puisse dire, de chacun en particulier, avec une parfaite complaisance : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet ; et ambulabit cunctis diebus coram Christo meo.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous trouvons dans l'Évangile deux profondes vérités, révélées par le Sauveur du monde, touchant l'économie des âmes. L'une quand il dit aux Juifs : Vous êtes les fils du diable et vous vous efforcez d'accomplir tous ses désirs par la pratique des vices auxquels vous vous livrez : *Vos ex patre diabolo estis et desideria ejus vultis perficere* (Joan., VIII, 44) ; l'autre quand il dit aux disciples : Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père et d'achever son œuvre : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei et perficiam opus ejus* (Joan., IV, 34).

De ce langage de la sagesse incarnée, il est aisé de conclure qu'il existe dans le monde deux missions, l'une issue du ciel, l'autre de l'enfer ; l'une de Dieu, l'autre du démon ; l'une aboutissant au salut et à la vie, l'autre à la perte et à la mort ; que l'une, aussi bien que l'autre, a besoin, pour être exécutée, consommée, perfectionnée sur la terre, de l'action extérieure et visible du ministère des hommes ; et que, comme

les ministres de celle-ci sont des hommes, remplis de l'esprit du diable, de même les ministres de celle-là sont des prêtres, animés du zèle de Jésus-Christ.

En effet, comme, au dire de Salvien, le démon recherche et s'attache les hommes de scandale en qualité d'organes, pour opérer la ruine des âmes, *dæmones organa quærent per quæ operentur* ; ainsi, selon saint Paul, Jésus-Christ suscite et se forme, dans les vrais prêtres, comme autant de coadjuteurs pour les sauver : *Dei enim adiutores sumus* (I Cor., III, 9).

Mais le succès de ce grand et sublime ministère dépend non-seulement de la divinité de notre caractère et de la sainteté de notre mission, mais encore, et peut-être encore davantage, de la sainteté de notre vie.

Il est vrai que l'efficacité des sacrements n'est pas plus attachée à la sainteté de celui qui les administre, que le fruit de la divine parole ne dépend de la sainteté des prédicateurs. Mais il n'en est pas moins vrai que les ministres sacrés dont la vie n'est pas en harmonie avec la sainteté du ministère ecclésiastique, n'inspirent aux fidèles aucune confiance, que les fidèles ne vont pas à eux, qu'ils les évitent, qu'ils les fuient même. Ah ! disent-ils dans le secret de leurs cœurs, celui-là ne peut traiter les autres, puisqu'il a lui-même besoin de médecin et de médecine. Une main blessée ne peut soigner les plaies d'autrui. Au lieu de nous guérir de nos infirmités, n'est-il pas à craindre qu'il ne nous passe les siennes ? « Et puis le peuple, dit saint Bernard, se laisse généralement conduire bien plus par nos exemples que par nos paroles : il considère bien plus notre conduite que notre doctrine, il prend notre vie bien plus que notre foi pour règle, et croit bien plus fermement à ce qu'il voit en nous qu'à ce qu'il entend enseigner par nous : *magis oculis quam auribus credunt.* »

D'où il suit que les prêtres qui ont le caractère du sacerdoce sans la sainteté, devenus les agents du diable, changent en une mission diabolique leur mission divine. Au lieu d'être, dit saint Grégoire, les pasteurs du saint troupeau pour le paître, ils en sont les loups cruels pour le dévorer ; au lieu

d'être les médecins des âmes pour les guérir, ils en sont les bourreaux pour les empoisonner ; au lieu d'être les modèles et les guides du peuple pour le sauver, ils en sont la pierre d'achoppement, le scandale pour les perdre : *Causæ sunt ruinæ populi sacerdotes mali.*

C'est précisément pour cela que Dieu, dans les saintes Écritures, exige avant tout du prêtre la sainteté ; *sacerdotes sancti erunt Deo suo* (Levit. XXI, 6). Car, comme le fait observer le Docteur angélique, ceux qui sont choisis pour interpréter les mystères de Dieu, acquièrent, par le fait même de cette élection, comme une dignité royale dans l'ordre spirituel. Ainsi donc, supérieurs aux autres par l'élévation de leur rang, ils doivent s'élever également au-dessus des autres par leur mérite et la perfection de leur vertu : *Qui divinis mysteriis applicantur, adipiscuntur regiam dignitatem, et perfecti in omni virtute esse debent* (in 4 sent., d. 24. q. 3. art. 1.)

Or voici, dans le grand homme dont nous honorons la mémoire, un prêtre, fidèle à ce premier devoir de son sublime état et qui s'est distingué par la réunion, la pratique parfaite de toutes les vertus de l'Évangile.

I. Il est vrai que Joseph Graziosi, né à Rome, d'honnêtes parents (1) peu pourvus des biens de la fortune, mais riches du patrimoine d'une religion sincère et solide, se trouva, dès ses premières années, comme enveloppé par une atmosphère de foi et de piété. Mais s'il conserva intacte cette piété héréditaire malgré sa jeunesse, malgré la fréquentation des écoles publiques, malgré son application à des études sérieuses, il dut cet inappréciable et glorieux avantage à la diligence, à la délicatesse, à la ferveur, avec lesquelles, encore enfant, et dans un temps où, exempt d'occupations scolastiques, et dédaignant les jeux enfantins, il n'avait d'autre passion et d'autre

(1) Le 2 mars 1793, Nicolas Graziosi, son père, était économe dans la maison Doria. Pendant quelque temps, il administra, comme mandataire du prince, les biens que cette grande famille possédait dans le royaume de Naples.

bonheur que ceux de servir à l'autel, de visiter les sanctuaires, et de s'exercer à des actes de religion.

C'est ainsi que le jeune Graziosi, déjà si admirable par sa beauté extraordinaire, par son application à l'étude, s'attirait toujours davantage les regards et l'amour de tous, par son esprit de dévotion qui rend l'innocence si chère et si aimable.

Il conserva ces mêmes sentiments toute sa vie. Ni le charme si distrayant de la littérature, ni les arides recherches de la philosophie, ni les sévères études du dogme, ni le bruit de la controverse religieuse ne purent altérer la simplicité de sa foi, la ferveur de sa dévotion. Habitué, n'étant encore que tonsuré, à s'approcher de la table eucharistique plusieurs fois par semaine, devenu prêtre, il n'omit jamais de célébrer la sainte messe, même en voyage. La récitation du bréviaire n'était pas pour lui un ennui, un poids, mais un délice, une consolation; aussi s'en acquittait-il avec le plus grand recueillement, avec la piété la plus édifiante.

Quant à sa tendresse pour la grande Mère de Dieu, il la manifestait, en en récitant exactement chaque jour le rosaire, en se préparant par des pratiques et des prières particulières au retour de ses principales solennités, et par le refus de desservir la chapelle Borghèse à Sainte-Marie Majeure, charge qui lui fut spontanément offerte, « parce que, dit-il, je ne puis en remplir exactement les devoirs, et que je tiens essentiellement, au contraire, à ce que la madone soit consciencieusement servie. »

A une telle foi, aussi solide et aussi vive dans ses motifs que simple dans sa manifestation, il joignit une espérance sublime qui, le regard invariablement fixé sur les richesses du ciel, semblait avoir éteint en lui tout désir, et lui faisait regarder avec indifférence et mépris tous les biens de la terre.

Étranger par cela même à cet esprit d'insatiable cupidité, intolérable dans un séculier, odieux dans un ecclésiastique qui désire d'autant plus avoir et avoir par toutes les voies imaginables, qu'il a davantage, Graziosi loin de s'appliquer, loin de s'abaisser à amasser le superflu, néglige de demander même

le nécessaire. L'autorité, dispensatrice des biens ecclésiastiques, reçut de lui plusieurs renonciations, jamais une seule demande. Digne d'obtenir les plus considérables bénéfices, d'occuper les postes les plus élevés dans l'Église, il fut, Dieu le permettant ainsi pour accroître le mérite et faire briller la vertu de son serviteur, jusque dans les dernières années de sa vie, oublié et contraint, pour vivre, à s'occuper dans le laborieux ministère de l'enseignement. Bien que d'une corpulence pesante par l'obésité, et plus pesante encore par les infirmités, il se traînait à des heures incommodes et par des temps affreux, plusieurs fois le jour, de chez lui à Saint-Apollinaire, de Saint-Apollinaire à la Propagande pour y donner des leçons. Oh ! quelle peine pour quiconque connaissait son mérite, de voir cet ecclésiastique si remarquable par sa vertu et par son savoir, forcé de pourvoir à son existence par ses fatigues et son travail ; tandis que tant de nullités odieuses ou ridicules, élevées à des postes qu'elles étaient indignes d'occuper et que, par conséquent, elles ne pourront jamais bien soutenir, comblées d'honneurs et de richesses, occupées à ne rien faire quand elles ne le sont pas à mal faire, mènent des jours joyeux dans les trompeuses illusions de l'adulation et les commodités de la vie !

Mais ce qui, à son occasion, excitait du dépit contre les autres, n'excitait chez lui pour les autres que de la compassion. Quant à lui, bien que vivant toujours pauvre, jamais il n'articula une plainte, mais se montra, au contraire, toujours résigné et toujours tranquille dans sa pauvreté. Privé de ces commodités, de ces soulagements dont peut, à la rigueur, se passer la vie de l'homme ordinaire, mais non celle de l'homme d'étude, du précepteur, de l'homme lettré, jamais il n'en montra la moindre tristesse. Fréquemment tourmenté vers la fin du mois par le défaut de ressources suffisantes pour en atteindre le terme, jamais il ne parut ni inquiet ni irrité (1) et,

(1) Il fut un jour contraint à vendre, pour vivre, quelques médailles anti-ques auxquelles il tenait beaucoup.

avec l'espérance des biens futurs, il sut supporter, en plaisantant même quelquefois sur sa position, la privation des biens présents.

A la suite d'un concours pour le grade de docteur en théologie dans lequel il figura d'une manière brillante, ses supérieurs, trouvant trop minime, comme récompense d'un mérite hors ligne, la pension annuelle de trente écus, dont, en semblable circonstance, on gratifiait l'élu, voulurent lui donner en échange un simple bénéfice ecclésiastique dont le produit se serait élevé au double de la pension. Le bénéfice lui fut en effet conféré, mais il n'en retira jamais une obole : ce qui lui faisait dire habituellement en souriant, à ce sujet : « Pour avoir voulu doubler la pension par le bénéfice, je n'ai eu ni bénéfice ni pension ; pour avoir voulu me donner davantage, je n'ai jamais rien reçu. Voilà comme je suis heureux. Mais qu'importe que nous ne soyons pas heureux ici-bas, si nous devons l'être dans l'autre vie ? »

Une autre parole de lui, à ce sujet, confiée à l'oreille de l'amitié, nous révélera encore mieux la pureté de ses intentions et l'élevation de son cœur.

Il arrive fréquemment que, ou la sympathie naturelle, ou l'intérêt privé, ou la qualité des recommandations, ou l'étiquette de cour, préside à la distribution des charges, à la collation des faveurs des autorités publiques ; et que la noblesse de la naissance est préférée à la distinction du mérite, l'ignorance au savoir, le jeune homme au vieillard, l'étranger au citoyen, l'intrigant au galant homme, le fourbe, l'adulateur, l'ambitieux, à l'homme sincère, retiré, modeste. Or, par suite de ce désordre, que rendent inévitable les passions humaines et qui est plus ou moins fréquent dans toute société humaine, on voit parfois ici à Rome des prêtres zélés qui soutiennent tout *le poids du jour et de la chaleur* dans l'exercice du ministère ecclésiastique, et qui, nonobstant, n'ont aucune part aux libéralités, aux bénéfices de l'Eglise, et ne recueillent de leurs efforts et de leurs sacrifices, que l'oubli dans le

présent et la perspective d'une vieillesse malheureuse pour l'avenir.

Or, un des fils spirituels de Graziosi, que ce digne prêtre avait instruit avec les soins du plus tendre amour, qu'il avait formé jusqu'à en faire un des plus savants et des plus zélés pasteurs de l'Église, exprimant un jour à son cher maître et père sa propre douleur sur cette triste condition du clergé romain, Graziosi lui répondit : « Ne l'étonne pas de cela ; telle est la sainteté de notre clergé qu'elle ne peut ni ne doit être récompensée sur la terre, mais dans le ciel. »

Oh ! la grande et belle parole que celle-là ! en nous attestant la profonde estime, la tendre affection que le grand homme nourrissait pour ses vénérables confrères et collaborateurs dans l'exercice du ministère ecclésiastique, elle nous découvre le ressort secret de son cœur, la nature de ses intentions, de ses fins, de ses espérances. Elle nous dit qu'il ne travaillait qu'en vue du ciel, pour les richesses du ciel, pour la gloire du ciel ; et que les récompenses et les honneurs de la terre lui étaient tout à fait étrangers et indifférents ! elle nous dit que ce prêtre de Dieu, si ordinaire, si simple, si gai, si aisé dans ses manières et dans tout son extérieur, était cependant un homme profondément intérieur, un noble esprit, un sublime cœur ; qui, vide de lui-même et plein de Dieu, ne marchait qu'en la présence de Dieu, n'agissait que par l'impulsion de l'esprit de Dieu, n'était sensible qu'aux attraites de l'amour de Dieu, n'aspirait qu'à l'union avec Dieu, qu'à la possession, à la jouissance de Dieu ; que Dieu était l'âme de son zèle, le motif de son désintéressement, le soutien de sa patience, l'aiguillon de son courage, la cause de son hilarité, l'objet unique de ses pensées, de ses désirs, de ses affections, la règle de sa vie, l'espérance, la consolation de sa mort, ses délices dans le temps et dans l'éternité, et que c'est pour cela qu'à juste titre il s'appliquait à lui-même et avait sans cesse à la bouche et plus encore dans le cœur les belles paroles du Prophète : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum* (Psal., LXXII, 26).

Puis, que dirai-je de son amour de Dieu, de sa tendresse pour Jésus-Christ? Avec quel plaisir il en expliquait les mystères! avec quel transport il en faisait connaître les grandeurs! avec quelle onction il en rappelait les bienfaits! avec quelle diligence il s'efforçait d'en inculquer les doctrines! avec quelle tendresse il aimait l'Église! avec quel zèle il en défendait la religion!

A l'unique heure du jour où, toujours en compagnie d'ecclésiastiques, ou d'amis, ou d'élèves, il prenait, en se promenant, un peu de repos, en faisant trêve à ses continuelles fatigues, à ses sérieuses applications, bannissant toujours les frivolités et les critiques, les discours qu'il tenait roulaient le plus souvent sur la religion, sur l'Église, sur Jésus-Christ, sur Dieu; et, dans ces discours, dans lesquels on ne saurait qu'admirer le plus, ou la clarté, ou l'éloquence, ou la force de la diction, ou l'onction de l'amour, Graziosi trouvait ses délices, sa consolation.

Que dirai-je aussi de sa chasteté? ô chasteté! ô vertu, fruit précieux de la grâce de l'Évangile, ornement de la terre, admiration du ciel, complaisance des saints, rivale des anges, délice de Dieu, amour de Jésus-Christ, gloire de l'Église! O chasteté! O vertu qui rend le sacerdoce catholique si cher au peuple, si noble, si sublime, si efficace, si puissant, si respecté, et supérieur à tout autre sacerdoce, autant que l'esprit est supérieur à la chair, le ciel à la terre, la grâce à la nature, la perfection au mal! O chasteté, qu'un ancien Père appelle, à cause de tout cela, le principal ornement, l'honneur et la gloire propre du Prêtre! *Castitas proprium ac præcipuum clericorum decus* (Clém. d'Alex.), Graziosi en fut un conservateur jaloux.

Sans exagération, sans affectation, sans attitudes contraintes et forcées, sans manières dures et rebutantes, mais avec une modestie aisée, avec un maintien affable, il sut garder rigoureusement ses sens et plus encore son cœur contre les assauts de la concupiscence et de l'amour profane. Pour atteindre ce but il refusa constamment d'entendre les femmes en confes-

sion ; il évita toujours avec une exquise politesse et leur conversation et leur société ; bien que vivement sollicité, on ne put jamais le déterminer à chercher un adoucissement à ses fatigues de la journée dans ces joyeuses sociétés de la nuit, au sein desquelles, disait saint Jérôme, les appâts de la volupté sont si puissants qu'ils réussissent à faire triompher la luxure, même dans les consciences de diamant et dans les cœurs de fer. *Inter tantas illecebras voluptatum etiam ferreas mentes libido dominatur.* Dans ce but enfin, quant à ce qui regarde l'admission dans sa maison de personnes du sexe, même dévotes, même pieuses, sans en excepter le temps de maladie, sa conduite, sa circonspection, sa susceptibilité furent l'accomplissement rigoureux des règles que saint Jérôme traçait, à ce sujet, au prêtre Népotien dans l'admirable instruction qu'il lui adressait sur la vie cléricale, lui disant entre autres choses : *Hospitulum tuum aut raro aut nunquam mulierum pedes terant. Omnes puellas et virgines Christi aut æqualiter ignora, aut æqualiter dilige, nec sub eodem tecto mansites. Memento semper quod paradisi colonum de possessione sua mulier ejecerit. Scis quosdam convalescere corpore et animo ægrotare cepisse. Periculosè tibi ministrat cujus vultum frequenter attendis. Si propter officium clericatus aut vidua à te visitatur aut virgo, solus cum solâ absque arbitro vel teste ne sedeas. Caveto omnes suspiciones.*

Non content de ces précautions extérieures, il usa encore de précautions intérieures pour conserver sa pudicité intacte. Et d'abord il prit en aversion l'abondance des aliments qui, d'après saint Bernard, est la pâture des vices : *Abundantia ciborum fomenta vitiorum.* Et, satisfait de son pauvre dîner et de son souper plus pauvre encore, il refusait de prendre place à la table des séculiers, donnant pour motif de son refus les obligations de son état ; mais, en vérité, parce que, selon la remarque de saint Ephrem, la pureté se conserve difficilement au milieu des banquets joyeux : *difficile inter epulas servatur castitas.*

A la parcimonie dans la nourriture, il joignait l'application incessante à la prière, qui, comme le fait observer saint Grégoire de Nazianze, est aussi pour la chasteté un rempart puissant, une citadelle inexpugnable : *Pudicitiae praesidium et tutamen, oratio* ; le Seigneur ayant dit que le démon de l'impudicité ne saurait être vaincu que par la prière ou l'humilité et le sacrifice de l'esprit, uni au jeûne ou à la mortification du corps : *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejunio* (Marc, ix, 28). Aussi est-ce pour cela qu'outre la prière d'obligation, qu'outre la prière dont il faisait précéder et suivre la célébration du saint sacrifice, fréquemment il interrompait ses études pour prier. Plusieurs fois par jour il se recueillait dans la prière comme dans une cellule mystique où il trouvait à la fois sa force, son repos et sa consolation. Et, en général, selon le conseil de saint Bernard, il se fit un devoir de la prière et attendit plutôt d'elle que de ses œuvres le succès de son ministère : *Orandi officium gerat, in omni plus fidat orationi quam labori*.

Mais je serais trop long, si je voulais énumérer ici une à une toutes les hautes qualités, toutes les vertus sacerdotales qui ornèrent l'esprit de Graziosi et en firent ce que, selon saint Pierre Chrysologue, doit être le vrai prêtre, c'est-à-dire le type, la forme vivante de toutes les vertus : *Sacerdos forma virtutum*. Obligé, pour éviter cet inconvénient, de les passer sous silence, je ne puis cependant me dispenser de m'entretenir avec vous un instant sur son amour, sur son goût pour la vie simple, obscure, cachée, et sur son éloignement pour l'intrigue qui convoite les places et les dignités.

Loin d'aimer à fréquenter les riches, à courtiser les grands, quand, contraint par le devoir ou la charité, il dut les visiter, il ne monta jamais les marches de leurs palais, l'encensoir à la main, mais la vérité sur les lèvres ; et, à cause de cela, n'y rencontra-t-il le plus souvent, d'autre accueil, d'autre sort que ceux que rencontre d'ordinaire la vérité, c'est-à-dire d'y être toujours redouté, parfois moqué, souvent persécuté, mal vo-

lontiers écouté, presque jamais récompensé par l'accomplissement de ses vues.

Mais, je me trompe, il existe un grand personnage devant lequel peut se présenter la vérité sans avoir besoin de faire acte d'abnégation. Il existe un palais, sous les voûtes dorées duquel (phénomène bien rare!) la vérité n'est pas contrainte à se voiler, à s'abaisser, à rougir, à craindre; mais où elle peut se montrer à visage découvert, dans toute la majesté de sa liberté et de son indépendance, sûre qu'elle est d'y être bien accueillie, d'y être agréée, d'y être aimée et d'y recueillir l'hommage de l'approbation, de la reconnaissance, du respect qui lui est dû : et ce palais est le Quirinal; et ce grand personnage est le souverain Pontife Pie IX. Oui, l'une des qualités admirables de l'âme de Pie IX, c'est son désir sincère de connaître la vérité, son humilité à l'honorer, sa promptitude à la suivre.

Aussi avec quelle joie, avec quel transport de cœur, Graziosi ne vit-il pas miraculeusement élevé au sacerdoce suprême et placé sur le premier trône du monde celui qu'il avait eu pour disciple dans les sciences théologiques! non pas parce que l'élévation d'un tel disciple était un présage assuré de l'élévation d'un tel maître. Ah! les âmes vraiment grandes sont supérieures aux calculs d'un égoïsme abject. Graziosi ayant eu d'abord Mastaï comme élève, et étant ensuite demeuré avec lui dans les termes de la plus constante amitié, de la plus étroite intimité, de la plus tendre affection, et cela pendant de longues années, avait pu lire dans son esprit et dans son cœur; et, appréciateur éclairé des hommes non moins que des choses, il avait mesuré la grandeur de son esprit, l'élévation de ses sentiments, l'accord merveilleux et rare de tous les dons qui font l'homme grand selon le monde avec les vertus qui font l'homme saint selon l'Évangile. Et voici pourquoi Mastaï, n'étant encore que simple prêtre, Graziosi n'hésita pas à le croire et à le proclamer un de ces personnages que la providence de Dieu destine à de grandes choses, et à peine le vit-il revêtu de la pourpre romaine qu'il dit en termes clairs

à un illustre prélat qui peut l'affirmer : « Mastai est un homme de grande intelligence et de grande vertu : un jour tu le verras pape. » Il se réjouit donc de l'exaltation de Pie IX, parce qu'il vit en lui une lampe pleine de l'huile de la clémence évangélique et resplendissante de la pure lumière de la foi divine, transportée, de dessous le boisseau, sur le chandelier du siège de Pierre pour illuminer ceux qui sont dans la vraie maison de Dieu (Matth., v, 15); parce qu'il y vit le principe d'une ère nouvelle pour l'Église, pour l'État, pour le monde, et non à cause de l'espérance que l'avènement de Pie IX pouvait lui faire concevoir de voir améliorer sa position.

Ce fut pour cela que, quand Pie, à peine devenu pontife, nomma Graziosi chanoine de l'église mère de toutes les églises, de la basilique patriarcale de Latran, celui-ci, loin de se réjouir de ce trait de bienveillance souveraine, en fut affligé, humilié, confus; craignant qu'on ne pût croire qu'il avait aspiré à cette charge, qu'il en avait provoqué la collation, lui qui n'attendait et ne souhaitait d'autre récompense pour son zèle à servir le pontife par ses œuvres, ses lumières, ses conseils, ses encouragements, que la satisfaction du souverain, le bien du peuple, la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église.

Ce fut encore pour le même motif que, loin de se prévaloir, de s'enorgueillir de la place éminente qu'il occupait dans les bonnes grâces du souverain, de laisser altérer le moins du monde par une vaine complaisance, la simplicité de son maintien, la grâce de ses manières, il n'en parut que plus modeste, plus poli et plus populaire qu'auparavant. Ah ! les âmes légères et dépourvues de mérite, en arrivant aux honneurs, prennent un air d'importance, de hauteur et d'orgueil, afin, par ce moyen, d'en imposer et d'obtenir l'hommage forcé de la peur, désespérant d'obtenir l'hommage spontané (le seul qui honore) de l'estime et de l'amour. Mais l'homme grand par lui-même, convaincu qu'il n'a rien à perdre à être humble dans l'élevation, modeste dans les dignités, ne change pas de sen-

timents, en changeant de position, et n'a que du mépris pour les prétentions de l'élévation, fille de la faveur, de la bassesse, de l'intrigue, prétentions qui, de ridicule qu'elle est, la rendent odieuse, et lui attirent plus de censures que de louanges, plus de satires que d'applaudissements, plus de dédains que de respects.

II. Ce que j'ai déjà dit doit nous suffire pour être convaincus que Graziosi fut un prêtre vraiment fidèle au premier et au plus important devoir du sacerdoce, c'est-à-dire à l'étude et à la pratique des vertus de l'Évangile. Hâtons-nous de voir comment et pourquoi il unit la gloire du savoir à la perfection de la vie.

Pour cela rappelons-nous que les dix lépreux de l'Évangile qui se présentèrent à Jésus-Christ en le priant de les guérir, figurèrent, selon l'Émissène et plusieurs autres Pères et interprètes, l'universalité des pécheurs qui violent les dix préceptes du décalogue. *Per decem leprosos intelligitur universitas peccatorum peccantium contra decalogum* (Luc). Ainsi donc Jésus-Christ qui renvoya ces lépreux aux prêtres, *Ite, ostendite vos sacerdotibus* (Luc, xvii, 14), fut Jésus-Christ, assujettissant dès lors l'universalité des hommes au jugement des ministres de la vraie Église, et déclarant, dit saint Jean Chrysostome, qu'à ces ministres seuls appartient le jugement, non-seulement des erreurs qui sont comme le péché et la maladie de l'intelligence, mais aussi du péché qui est comme l'erreur et la maladie du cœur : *Illorum est verum à falso, mundum ab immundo discernere* (Luc), et saint Jérôme ajoute : *Ostendit sacerdotes oportere cognoscere peccatorum species et varietates* (Matth.).

Mais les grandes dignités entraînent de grands devoirs. Aussi de cette grande prérogative dont nous sommes revêtus de décider du véritable état des âmes, de la vérité et de l'erreur, de la vertu et du vice, de la malice et de l'espèce du péché, résulte pour nous le grand devoir d'étudier profondément la religion.

Car remarquez que le recours au souverain Pontife n'est possible ni à tous ni toujours, et qu'on n'en use la plupart

du temps que dans les controverses publiques qui s'élèvent dans l'Église sur les doctrines ; mais que d'ordinaire on s'adresse aux évêques, aux curés des paroisses, aux confesseurs dans les tribunaux de la pénitence, aux simples prêtres, dans les cas particuliers, sur les doutes qui naissent en matière de dogme, de morale et de discipline, et qu'on le fait, persuadé que le jugement de ces ministres de l'Église, unis en communion avec le chef suprême, est vrai, est juste en matière de religion parce qu'il est écrit : *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ab eo* (Malach., II, 7).

Remarquez encore, je vous prie, que l'infailibilité des jugements est divinement promise au souverain Pontife, tandis qu'elle n'est humainement supposée dans les autres ministres qu'autant qu'on est fondé à les croire instruits dans la religion dont ils sont les docteurs et les maîtres. Aussi est-ce pour cela que le souverain pontife, quel que soit son degré d'intelligence et de science, ne peut errer quand il porte, comme souverain Pontife, une décision en fait de doctrines. Pour les autres prêtres, il ne leur est donné de juger juste qu'autant qu'ils implorent le secours divin par la prière. Mais cela seul ne suffit pas ; il faut ajouter qu'il ne leur est donné de juger juste qu'autant qu'ils associent le savoir à la prière et sont solidement instruits dans la science du sanctuaire. De là la nécessité absolue, claire, manifeste d'études solides, sévères, profondes, continuelles pour les ministres de la vraie Église, et quand ces études font défaut, quand on n'a qu'une légère teinture de connaissance ecclésiastique, qui peut énumérer alors les préjugés qui s'accréditent, les erreurs qui se persuadent, les vocations qui font fausse route, les consciences erronées qui se forment, les scrupules qui se créent, les fautes qui s'autorisent, les familles qui se ruinent, les âmes qui se perdent par la stupidité des décisions, des conseils qui se donnent ? En sorte, disait saint Laurent Justinien, que le prêtre qui, particulièrement en morale, ne sait pas parfaitement distinguer telle espèce de lèpre de telle autre, tel vice de tel autre, telle erreur de

telle autre erreur, se perd lui-même sans être utile aux autres : *Sacerdos si ignorat inter lepram et lepram discernere, et nesciat qualitates criminum sine profectu pœnitentis, proprio seipsum mucrone interimit*. Or voici dans Graziosi un prêtre qui, pour être dispensateur vraiment fidèle des mystères de Dieu, ne s'est pas contenté d'être saint, mais qui, en outre, a aussi voulu devenir savant ; cultiver son esprit et son cœur, la science et la piété, le savoir et la vertu, avec un zèle égal, avec un succès égal.

Il faut convenir qu'il commença dès l'enfance et continua dans sa jeunesse à donner sérieusement aux études tout le temps qu'il ne consacrait pas à l'exercice de la charité et de la prière, et c'est pour cela qu'il obtint constamment, dans tous les exercices littéraires et dans les concours, les premières couronnes et les plus grands éloges ; et qu'il fut toujours, par l'élévation de son esprit, par le prodige de sa mémoire, par la continuité de son empressement, autant que par la sagesse et la perfection exemplaire de sa conduite, le modèle des ecclésiastiques, l'admiration de ses condisciples, les délices de ses maîtres, la gloire des écoles.

Ce qu'on admirait le plus généralement dans Graziosi, c'était sa facilité extraordinaire à apprendre, et la prodigieuse rapidité de ses progrès dans tous les genres d'études et de sciences.

Agé à peine de dix ans, il avait déjà fait tant de progrès dans la langue latine, qu'il obtint la première place gratuite d'élève au séminaire romain, non à l'aide de protections, mais par son propre mérite, constaté dans un concours sévère et public. A peine avait-il passé trois mois à étudier la philosophie, qu'appelé par hasard à en soutenir une thèse, il le fit avec une force de raisonnement, avec une clarté, avec une éloquence telles qu'il excita l'admiration des maîtres et l'envie des étudiants non-seulement de philosophie, mais encore de théologie ; au point que ces derniers, confus de voir l'adolescent Graziosi commencer sa carrière avec des succès et une considération avec lesquels ils se seraient estimés heureux de ter-

miner la leur propre, se mirent à le persécuter. Le concours auquel il prit part pour l'obtention du doctorat en théologie, après avoir terminé le cours de cette étude, les disputes publiques auxquelles il se livra à l'académie de théologie, surprirent tellement ses professeurs qu'ils l'en déclarèrent *censeur émérite*, et le proclamèrent digne d'une récompense, autre que celle de la pension accoutumée.

A peine avait-il fini d'apprendre une chose, qu'il était déjà dans le cas de l'enseigner. Il fut nommé suppléant, puis maître de philosophie et de théologie, à un âge où on ne peut en être que difficilement le disciple.

Or, croyez bien que tel fut Graziosi jeune homme, tel il fut adulte, et qu'il termina sa carrière, comme il la commença. Plus il étudiait, plus il désirait étudier ; plus il savait, plus il cherchait à savoir. Sa conversation la plus assidue était avec les livres, sa conversation la plus agréable avec les savants.

C'est en vain que, dans l'intérêt de sa santé, on l'exhortait à ménager avec plus de soin sa complexion jusque-là débile, en modérant son ardeur pour les études et la longueur de son application. « Ah ! répondait-il, je ne me suis pas fait prêtre pour réciter le bréviaire, ni par politique, ni par convenance, ni par intérêt, mais pour être utile à l'Église, et pour cela il faut que j'étudie. » Et il avait bien raison de s'exprimer ainsi ; puisque la faveur ne donne pas plus le mérite, que l'ordination ne donne la science, la chape, le jugement, le petit collet, les talents, le petit manteau, le savoir, la pourpre, l'intelligence.

Aussi, quoi d'étonnant que Graziosi soit devenu un des plus doctes ecclésiastiques de notre époque, et un des plus grands ornements du clergé romain ?

En effet la science de Graziosi était d'abord une science variée et étendue. Élevé avec un soin et une tendresse particulière par le célèbre polyglotte D. Ignace de Rossi, il écrivait et parlait le latin avec une élégance parfaite, avec une facilité admirable. Outre diverses langues vivantes, il possédait encore à un degré éminent le grec et l'hébreu ; il entendait l'arabe, le

cophte, le chaldéen ; et, grand littérateur, poète, historien, géographe, il était à la fois grand philosophe, théologien, controversiste. Il ressemblait à une bibliothèque que chacun pouvait consulter à loisir et étudier avec profit.

La science de Graziosi était ensuite une science solide et profonde, j'oserais presque dire qu'aucune branche des connaissances humaines ne lui était inconnue, et qu'il paraissait si versé dans chacune d'elles qu'on eût pu supposer que celle qu'il traitait, avait fait l'unique objet de son application, ne s'arrêtant pas à la surface des choses, mais descendant jusqu'au fond, s'étant formé, non sur les journaux et les dictionnaires, mais sur les auteurs classiques de chaque matière ; il connaissait la littérature et les sciences dans leurs principes les plus abstraits, dans leurs rapports les plus secrets, dans leurs conséquences les plus larges et les plus éloignées. De là, la hardiesse et l'assurance avec lesquelles il y découvrait de nouvelles perspectives, il en exposait les systèmes, il en comparait les doctrines, il en jugeait les tendances, il en distinguait les erreurs, il en indiquait les progrès.

Il ne cessait de recommander, pour bien apprendre la théologie, l'étude continue et approfondie des Écritures et des Pères, qui en sont les maîtres et les guides. Il ne cessait de vanter le livre le plus surprenant qu'ait produit le génie de l'homme (puisque la Bible a été écrite sous la dictée de l'Esprit de Dieu) ; le livre, limite extrême où puisse atteindre la raison, avant d'être élevée à la vision ; le livre, répertoire admirable de tout vrai savoir, et, en conséquence, capable de former, lui seul, le vrai savant, en toute espèce de doctrines, j'entends ici la *Somme* du grand saint Thomas, doublement angélique et par la pureté de son âme, et par l'élévation et la force de son intelligence.

La recommandation pressante qu'il faisait de ces livres, montrait évidemment qu'il avait puisé à ces riches sources et qu'il s'était lui-même formé sur ces grands modèles. De là cette possession complète et imposante de la science divine, au moyen de laquelle, en l'enseignant dans les deux chaires

les plus brillantes du clergé séculier de Rome, celles du collège romain et de la Propagande, tantôt il élevait avec lui ses auditeurs à la plus grande hauteur dans la connaissance du dogme et du mystère de Dieu, exactement comme l'aigle transporte ses petits au-dessus des nuages, et les oblige à fixer le soleil ; tantôt il descendait jusqu'aux esprits les plus faibles, s'adaptant à leur capacité, et leur donnait l'intelligence des doctrines les plus obscures, comme un ruisseau suit doucement la pente du sol qu'il arrose ; et tantôt, loin d'é luder les plus grandes difficultés de l'hérésie et de l'incrédulité, ou de les dissimuler, ou de les affaiblir, il les présentait dans tout leur jour, les attaquait de front, les combattait avec une facilité surprenante, les broyait, les anéantissait comme un torrent furieux démantelle, abat, détruit tout ce qu'il rencontre dans l'impétuosité de son cours. Après cela est-il étonnant qu'il ait réussi à former en théologie ces élèves prodigieux que tout le monde connaît et qui sont la gloire du clergé romain et de l'Église, parmi lesquels se distingue l'immortel Pie IX, disciple digne d'un si grand maître ?

La science de Graziosi était, en outre, une science reconnue et admirée de tous. Ah ! les hommes qu'aucune spécialité de connaissance n'élève, qu'aucun mérite ne distingue, qu'aucune vertu ne recommande, gisent dans l'oubli ; et quels que soient le degré de leur noblesse, la couleur de leur habit, l'élévation de leur position, le nombre de leurs possessions, personne ne s'occupe d'eux, personne ne les recherche, personne ne les cite, personne ne les considère. Au contraire, voyez Graziosi : ce n'est qu'un pauvre prêtre, sans titre, sans insignes, sans dignités ; cependant cinq pontifes l'ont honoré de leur estime, les cardinaux les plus illustres l'ont admis dans leur intimité. Dans les assemblées ecclésiastiques, ses avis théologiques étaient sollicités avec instance, et pris en grande considération. Les personnages les plus distingués ont voulu se l'attacher pour profiter de ses conseils et de ses lumières. Tous soupiraient après son amitié et recherchaient sa conversation pour profiter de sa science.

A l'étranger, il n'était pas moins que dans sa propre patrie, connu et apprécié comme philosophe, comme théologien et comme littérateur. Le célèbre Galluppi prétendait que personne n'avait mieux que Graziosi, compris et combattu le rationalisme allemand. Divers savants d'Allemagne, d'Angleterre, de France désirèrent faire le voyage de Rome pour le voir. Aucun étranger de marque n'arrivait à Rome sans qu'il s'empressât de faire sa connaissance, d'entrer en correspondance avec lui. Telle est la magie qu'exercent le vrai savoir et le vrai mérite, qu'ils se concilient, qu'ils s'attirent comme irrésistiblement l'estime, le respect et l'admiration universels.

Enfin la science de Graziosi était une science sans prétention et sans orgueil. Non, si Graziosi n'eût été savant qu'à la façon des profanes, qui, vrais *animaux* de gloire, comme les appelle Tertullien, font servir leur savoir à la satisfaction de leur orgueil et de leur vanité, non, je le répète, sa science ne mériterait pas d'être mentionnée avec honneur ici dans le sanctuaire. Si j'en fais le sujet des louanges que je lui adresse ici en face des autels, ce n'est que parce qu'aux qualités qui font le vrai savant, il sut unir les vertus de simplicité et d'humilité évangéliques qui rehaussent tous les dons qu'il est donné à l'homme de posséder, puisqu'elle les sanctifie, les orne, les embellit, les perfectionne.

Et, en effet, lui seul n'aperçoit pas ce que les autres voient et admirent en lui. Tenu par tous pour un grand homme dans les diverses branches des connaissances humaines, à ses propres yeux il n'est que petit, il n'est qu'un pauvre écolier. Son maintien, son attitude extérieure, ses manières de s'exprimer et les témoignages d'estime et de respect avec lesquels il accueille tous ceux qui ont ou un mérite quelconque ou un nom, montrent assez l'humble sentiment qu'il a de lui-même et la préférence d'estime qu'il accorde aux autres sur lui-même dans ses appréciations.

D'où il résulte encore que, sans séparer la *science qui enfle de la charité qui édifie*, l'étendue de ses connaissances, la

profondeur de son savoir et les manifestations publiques et privées de louanges qu'il en recueille, loin d'être pour lui un obstacle, lui sont un aiguillon, un moyen pour accorder ensemble l'ordre des libres conceptions avec l'ordre des humbles et respectueuses croyances, l'intelligence des savants avec la foi des simples. Oh ! qu'il était beau de voir dans Graziosi le grand littérateur, le philosophe profond, le maître de théologie, qui, dans les chaires, s'élevait à la hauteur du génie, descendre ensuite dans les églises et dans les chapelles, affectées aux exercices religieux de la soirée, aux plus simples pratiques de la religion du peuple, et, à l'exemple des Nazianze, des Didyme, des Augustin, des Anselme, des Albert, des Thomas, des Bonaventure, qui surent si bien associer la simplicité de la croyance à la supériorité du génie dans l'enseignement, se montrer lui aussi d'autant plus pieux qu'il était plus savant, croyant d'autant plus humble qu'il était logicien plus profond, et présenter dans sa personne le vrai modèle du savant chrétien, qui sait unir la science et la foi, l'érudition et la ferveur, la doctrine et la piété.

Voici une légère esquisse de ce que fut Graziosi. Il nous reste à parler de ce qu'il fit, et après l'avoir admiré comme un prêtre fidèle, au point de vue des vertus et des qualités de son esprit et de son cœur, qui le rendirent si agréable à Dieu, *suscitavi mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam fecit*, il nous reste à l'admirer aussi, comme un prêtre fidèle, au point de vue des œuvres de Jésus-Christ qui le rendirent si cher et si utile aux hommes, *et ambulavit coram Christo meo cunctis diebus*. Aussi est-ce le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dans la belle parabole du Samaritain, le Rédempteur de l'homme a dépeint sous les traits les plus touchants, avec les couleurs les plus gracieuses ses amoureuses sollicitudes pour l'homme. Ah ! sa passion et sa mort, l'huile et le vin des sacrements n'eussent servi de rien à l'humanité, cruellement blessée dans son premier père par d'inférieurs voleurs, si ce même Rédempteur l'eût laissé sans secours dans le désert du monde et livré à lui-même. Nos misères se seraient accrues, nos plaies se seraient rouvertes, irritées, gangrenées, faute de soins charitables. Ce Sauveur divin a donc chargé notre humanité sur la sienne, l'a déposée dans l'Église, vraie hôtellerie publique, dit Origène, parce qu'elle est ouverte à toute heure à quiconque désire y entrer pour s'y restaurer et s'y reposer, qu'elle accueille tous ceux qui se présentent, qu'elle ne repousse personne ni ne refuse son assistance à personne.

Le maître de l'hôtellerie, dit aussi Origène, c'est le clergé, c'est le corps des Pasteurs, c'est Pierre avec qui tous les prêtres ne font qu'un, qui préside à l'Église et à qui est confiée la dispensation des mystères de Dieu pour le salut des hommes, et c'est le clergé, que le céleste Samaritain a chargé de donner des soins à la malheureuse humanité blessée et languissante. *Curam illius habe* (Luc, x, 34).

Oh ! que de grandeur dans cette parole, proférée par ce Dieu qui crée tout ce qu'il nomme, qui produit tout ce qu'il appelle ; elle fut comme un décret, un commandement, une institution. Par elle, il répandit dans son Église son esprit, son cœur, ses sentiments, ses sollicitudes, et les transports de sa généreuse charité pour les hommes.

Et en effet, depuis le moment où cette parole fut prononcée, dans la grande hôtellerie de l'Église, par le divin Samaritain, aussi puissante qu'amoureuse, cette parole s'y est répétée

et continue à s'y répéter avec un écho toujours énergique, toujours actif, toujours fécond, et y a fait naître et y entretenait toujours vivant, dans l'un et dans l'autre clergé, l'esprit d'amour et de sacrifice, toujours prêt à soulager les misères, à guérir les blessures de l'humanité.

Or, le prêtre Graziosi a été précisément une nouvelle preuve que cet esprit règne dans le clergé de la véritable Église, car, marchant dans la voie des maximes, des doctrines, des exemples de Jésus-Christ, *ambulavit coram Christo meo cunctis diebus*, il ne respira que zèle pour le salut des âmes, et ne se lassa jamais de travailler par la parole et par les écrits, par la prédication et par l'enseignement, par les discours et par les instructions, par les exhortations et par les conseils, par la prière et par le bon exemple à combattre et à détruire l'erreur dans les esprits, le vice dans les cœurs, pour y faire régner la vérité catholique et la vertu sincère.

Bien plus, la plupart du temps il n'avait pas besoin de prêcher ; il lui suffisait de se montrer pour édifier. Son port était l'image fidèle du beau portrait qu'a fait du vrai prêtre le grand saint Bernard, puisque, prévoyant dans le conseil, discret dans le commandement, habile à tout disposer, actif et laborieux à accomplir, *in consilio providus, in jubendo discretus, in disponendo industrius, in agendo strenuus* ; pieux et dévot dans la prospérité, résigné et calme dans l'adversité, zélé sans fanatisme, fin sans dissimulation, sincère sans imprudence, compatissant sans faiblesse, *in zelo sobrius, in silentio discretus, in loquendo modestus, in misericordiâ non remissus* ; rien, dans son visage, dans son regard, dans son habillement, dans ses manières, ne sentait ni la dissipation ni l'immodestie, mais au contraire, il se montrait en tout, le modèle, le type de la réserve, de la gravité et de la dignité sacerdotales ; *in vultu, in habitu, in incessu, nihil impudicum, nihil indecens ; patiens, in omnibus bene moratus*.

Sa simple conversation et sa manière de traiter n'étaient pas moins profitables ; dévoré du désir de faire le bien, il ne

tenait que des discours religieux, moraux dans leur but, avec ceux qui venaient chez lui ou chez lesquels il allait, bien que ces discours fussent, dans la forme, assaisonnés de gaieté, de grâces et de saillies innocentes, de sorte qu'on peut dire que quiconque eut occasion de l'approcher, ne se sépara jamais de lui sans se sentir meilleur.

Obligé quelquefois par les convenances ou par la charité de s'asseoir à la table des laïques, jamais il n'oublia ni la sainteté de son caractère ni les industries familières à son zèle. Avec une adresse charmante il élevait les discours, des sujets les plus frivoles aux sujets les plus graves, racontait des faits d'où on pouvait tirer quelque réflexion morale, répondait volontiers aux questions qu'on lui adressait en matière de religion, et en prenait occasion de développer avec une clarté et une grâce uniques, les plus importantes doctrines; quant au maintien ecclésiastique, dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, il l'observait si rigoureusement qu'il laissait, en se retirant, les convives aussi satisfaits qu'édifiés. En sorte qu'on peut dire des repas auxquels assista Graziosi ce que Haïmon a dit de ceux auxquels participait le Sauveur, qui dans cette circonstance fut aussi son modèle, comme il devrait l'être de tous les prêtres; c'est-à-dire qu'il venait moins y chercher pour lui une nourriture matérielle qu'y présenter aux autres l'aliment spirituel des célestes doctrines; et que les dîners avec les séculiers n'avaient pas pour fin le rassasiement de son propre corps, mais bien plutôt le salut des âmes des autres. *Adibat carnalia convivium non ut exterioribus epulis vesceretur, sed ut ipse dapas superni consilii erogaret.... vides cœnas Christi nempè in utilitatem animarum, non in satietatem corporum convertuntur* (in Luc, XIV).

Mais le moyen à l'aide duquel il opérait le plus grand bien dans les âmes, c'était le sacrement de pénitence, qu'il ne cessa d'administrer jusqu'à sa dernière maladie dans tous les temps et à toutes les heures dont il pouvait disposer. Opposé par nature à tous les systèmes rigoureux de morale qui désespèrent les pécheurs plutôt qu'ils ne détruisent le péché, étranger

à cet esprit de dureté qui éloigne, qui endurecit les pénitents, au lieu de les attirer, de leur inspirer de la componction, il siégeait au tribunal sacré plutôt en père qu'en juge, en père qui accueille avec bonté le fils ramené à ses pieds par le repentir; en médecin compatissant, qui souffre et s'afflige des plaies d'autrui autant que ceux qui en sont victimes, entreprend de les guérir avec toute l'attention, avec toute la délicatesse de la charité; en frère affectueux enfin, qui, comme Joseph, ressent tout le poids des fautes de ses propres frères, les détermine à les pleurer, en les pleurant lui-même, et qui, plutôt que de les leur reprocher, les plaint et leur inspire la confiance et le repentir qui en mérite et en assure le pardon.

D'après cela, quoi de surprenant, qu'ecclésiastiques et séculiers, hommes de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les rangs courussent à lui sans cesse en foule pour être entendus de lui en confession ?

Pendant le transport à l'église de sa dépouille mortelle, nous avons entendu ce dialogue : « Oh combien de fois, disait l'un, je me suis confessé à lui ! — Et moi aussi, reprenait un autre, je l'ai eu pour confesseur. » Quand un troisième les interrompait en disant : « Et qui dans Rome ne s'est pas confessé à lui ? »

Cependant cette affluence, ce concours de pénitents au confessionnal de Graziosi ne put faire moins que d'exciter le mécontentement des *rigoristes*, des niais ou des envieux ; de là le surnom blessant « de Manche large » au tribunal de la pénitence que lui donnèrent certains d'entre eux. Mais qui peut raconter les fruits, produits par cette facilité ? énumérer les scandales qu'il supprima, les habitudes coupables qu'il détruisit, les intrigues qu'il fit cesser, les restitutions qu'il fit effectuer ? Qui peut énumérer combien de pères il réconcilia avec leurs fils, de maris avec leurs femmes, de maîtres avec leurs serviteurs, de patrons avec leurs ouvriers ? Qui peut énumérer combien d'incrédules il attira à la religion, de tièdes à la ferveur, de séculiers à l'état ecclésiastique, de pécheurs in-

vétérés et couverts de vices à la pureté et à la perfection de la vie chrétienne ?

Et pourquoi cela ? Parce que Graziosi était pénétré, animé de l'esprit de Jésus-Christ, qui, toujours terrible avec les princes des prêtres, avec les pharisiens, avec les docteurs de la loi, avec les grands du monde, et leur réservant exclusivement les plus sanglants reproches, les plus dures menaces, les épithètes les plus humiliantes, les plus terribles anathèmes, ne parla jamais, au contraire, avec les petits, avec les pauvres, avec les simples, avec les ignorants, avec le peuple que le langage de l'indulgence, de la compassion, de la miséricorde et de la bonté.

Parce que Graziosi comprenait parfaitement et répétait souvent que, dans la jeunesse et dans le peuple, beaucoup d'excès sont plutôt l'effet de l'ignorance de tous les devoirs, du manque de tous secours que d'une perversité consommée ; tandis que les riches, les puissants, les savants ne peuvent en aucune manière atténuer, à l'aide de ces excuses, leurs fautes, lorsqu'ils ont le malheur d'en commettre. Parce que Graziosi enfin, s'étant formé à l'école de saint Alphonse de Liguori et de saint François de Sales, amenait aisément, par son onction, par sa charité et par sa douceur, les cœurs les plus durs à la componction et au repentir, qu'il préparait le mieux qu'il lui était possible, à l'absolution sacramentelle ceux qui n'y étaient pas suffisamment disposés, et qu'il n'en renvoyait qu'un bien petit nombre, sans leur avoir octroyé la grâce du pardon.

Ce fut particulièrement sur la jeunesse qu'il concentra toutes les sollicitudes de son zèle. Parce qu'en effet, rappeler du mal, former au bien la jeunesse, c'est le service le plus signalé qu'on puisse rendre à l'Église, aux familles, à la société, Aussi consacrait-il avec satisfaction, tous les loisirs qu'il pouvait se ménager, après l'accomplissement des graves fonctions d'un enseignement supérieur, à cultiver l'esprit et le cœur des jeunes gens, à en entendre les confessions, et cette satisfaction était telle qu'on eût cru que l'exercice de ce minis-

tère qui, d'ordinaire, est pour les autres le plus onéreux, le plus ennuyeux, le plus humble, était pour lui une source de consolations et de délices.

L'empressement avec lequel la jeunesse se pressait autour de Graziosi et les avantages qu'elle retirait de ses rapports avec lui ne le cédaient en rien au dévouement avec lequel celui-ci, de son côté, s'adonnait à sa culture intellectuelle et religieuse. Outre les jeunes gens de diverses congrégations spirituelles, de divers établissements et collèges, où il se rendait plusieurs fois chaque semaine pour entendre les confessions, il avait encore pour pénitents la majeure partie des élèves de l'Apollinaire et de l'Université : la réputation de savant dont il jouissait à juste titre, lui attirait l'estime des jeunes gens ; celle de parfait ecclésiastique, lui en conciliait la confiance ; celle de l'homme charitable, l'affection. Aussi la jeunesse recourait-elle à lui pour en obtenir conseil, direction et assistance, non-seulement à l'endroit des études, mais encore et bien plus à l'endroit des choses de l'âme, de la conduite de la vie, du choix d'un état. Aussi est-il impossible de rappeler combien il a donné d'excellents prêtres à l'Église, de parfaits religieux au cloître, de magistrats intègres au barreau, de bons citoyens à toutes les classes de la société, par la vertu du zèle évangélique qu'il exerça incessamment au bénéfice de la culture religieuse, morale et scientifique de la jeunesse.

Les préférences de son zèle, parmi les jeunes gens, étaient pour les enfants du pauvre, comme, parmi les adultes, pour les hommes du peuple. Qu'il était édifiant de voir, certains jours de la semaine, le professeur de théologie du séminaire Romain, une des plus grandes illustrations du clergé, occupé fort avant dans la nuit, à écouter les confessions des enfants pauvres des écoles du soir et des artisans non moins pauvres de l'humble, mais précieux établissement de Tata Giovanni !

Mais comme Graziosi ne comptait qu'un très-petit nombre de grands, de riches, de nobles et de dignitaires parmi les élèves, objet de son zèle ; comme il exerçait son minis-

tère dans les ténèbres de la nuit, ou dans sa modeste maison ou dans les réunions des pauvres ; comme il faisait tout sans bruit, sans prétention, sans éclat, avec aisance et d'un air presque badin ou indifférent, il a été comme un missionnaire pacifique, un apôtre ignoré, silencieux, obscur. Mais ô missionnaire, ô apôtre, par cela même le plus heureux et dont le fruit de la mission et de l'apostolat a été d'autant plus abondant que la gloire en a été moins éclatante !

Mais on rencontre encore dans le sanctuaire de ces hommes qui, comme le disait saint Jérôme, se sentent humiliés, confondus, contrits en voyant opérer par les autres le bien qu'ils ne font pas ; qui, pour se délivrer de ce tourment, s'étudient à faire supposer que pas un prêtre n'est bon, parce qu'ils ne le sont pas eux-mêmes, et qui dénaturent les saintes intentions de quiconque se consacre à la gloire de Dieu, au salut des âmes : *Lacerant sanctum propositum, et pœnæ suæ remedium arbitrantur si nemo sit sanctus.*

Or, de tels hommes, en voyant les œuvres du zèle de Graziosi, ne manquaient pas de dire : « Que fait celui-là ? Au lieu de tant confesser et de perdre son temps avec les jeunes gens et les enfants, il pourrait, ce nous semble, étudier davantage, et puis il n'est ni curé ni évêque. » Mais Graziosi entendait bien autrement les devoirs du prêtre ! Aussi répondait-il sans s'émouvoir à ceux qui lui rapportaient, comme dites par d'autres, ou qui lui disaient pour leur propre compte des pauvretés de cette sorte : « Il est vrai que, simple prêtre, et sans charge d'âmes, je ne suis pas obligé par justice à exercer le saint ministère ; mais il ne s'ensuit pas que je n'y sois pas obligé au moins par charité. Le Dieu qui a fait à tous un précepte de coopérer, selon leurs moyens, au salut éternel de leurs propres frères, *unicuique mandavit de proximo suo* (Eccli., xvii, 12) l'a imposé beaucoup plus rigoureusement à ceux qu'il a honorés de la dignité et de la grâce sacerdotales. » Et tantôt il citait saint Jean Chrysostome qui dit ne pouvoir se persuader qu'un prêtre puisse se sauver sans travailler d'une manière quelconque au salut des âmes : *neque mihi persuasi salvum*

fieri quemquam posse qui proximorum saluti nihil laboris impenderit ; et tantôt il rappelait l'expression de saint Léon : « Ah ! quel peut être l'état de la conscience de ceux qui recueillent l'honneur, le respect et les avantages, dévolus au sacerdoce, et consentent à en jouir sans exercer l'importante fonction sacerdotale de travailler au salut des âmes ? » *Quâ conscientia honorem sacerdoti præstitum sibi vindicant qui pro animabus non laborant ?*

C'est pour cela que ni la multitude de ses occupations scientifiques, ni les incommodités, résultant de sa chancelante santé, ni la fatigue qui lui commandait le repos, ni le danger évident de compromettre son existence ne l'empêchèrent jamais d'accourir de jour et de nuit au lit des infirmes, non-seulement à la demande de ses pénitents, mais encore de tous ceux, indistinctement, qui le faisaient appeler pour se confesser et en être assistés au dernier moment.

Et, en effet, rappelez-vous l'époque funeste que dix années à peine séparent de nous, l'époque de cette épidémie d'autant plus effroyable dans son action que mystérieuse dans sa nature, qui, moissonnant chaque jour par milliers les vies des citoyens, avait répandu dans la cité la consternation, l'épouvante et l'horreur. Ah ! le clergé de Rome se montra alors ce qu'il avait toujours été dans des circonstances pareilles, ce que devait être un clergé duquel est sortie et s'est répandue incessamment dans toute l'Église la véritable règle de la vie cléricale. *Romanus clerus, ex quo præcipuè in omnem Ecclesiam forma cleri processit.* Or, dans le nombre immense de prêtres qui, uniquement par esprit de charité chrétienne, exposèrent leur vie pour porter les consolations de la religion aux malades et assister les pestiférés à l'article de la mort, Graziosi se distingua particulièrement par la promptitude avec laquelle il se transporta partout et toujours, par l'intrépidité avec laquelle il assista jusqu'au dernier soupir les pauvres cholériques. Et comme, les écoles étant alors en vacances, il était dispensé des fonctions de l'enseignement, il profita de ce loisir pour passer alors tous ses jours et beaucoup

de ses nuits à exercer le ministère d'une si grande et si héroïque charité.

Remarquez, toutefois, que l'Évangile dit du mystérieux Samaritain qu'il ne se borna pas à prendre soin du voyageur blessé, *Curam ipsius egit*, mais qu'il ordonna aussi à l'hôtelier d'en avoir également soin, *Curam ipsius habe*. Le Seigneur a voulu nous avertir par là que nous autres prêtres, qui sommes à la tête de l'hôtellerie de l'Église, nous devons aussi prendre de la malheureuse humanité le même soin qu'il en prit autrefois lui-même.

Or, le soin que Jésus-Christ prit de l'humanité ne se borna pas seulement à sauver les âmes, mais il eut aussi pour objet l'amélioration de la condition des corps; il ne se proposa pas seulement la vie à venir, mais aussi la vie présente : d'où il suit aussi que notre mission, que notre ministère est non-seulement spirituel mais encore corporel; non-seulement relatif à l'éternité mais encore au temps, et que nous devons être non-seulement des hommes de zèle, mais encore des hommes de charité. C'est ce que fut précisément Graziosi, digne par cela même de l'éloge acquis à ceux qui ont toujours marché, les yeux fixés sur les exemples de Jésus-Christ : *Ambulavit cunctis diebus coram Christo meo*.

Charité de Graziosi pour la considération et la réputation du prochain, trésor qui souvent nous est plus précieux que la vie.

Étranger à ce sentiment de secrète envie, de basse jalousie qui porte à considérer l'éloge du mérite d'autrui comme un préjudice au nôtre propre, loin de diminuer les louanges d'autrui ou d'y mettre des réserves, il y ajoutait, il les confirmait, il s'y complaisait plus que si ces louanges eussent été les siennes mêmes.

La critique et le blâme du prochain lui étaient d'autant plus difficiles qu'il était plus enclin à le louer; on le voyait souffrir sensiblement en entendant dire du mal des autres : de là son empressement à excuser, à atténuer leurs fautes, si elles étaient publiques; à se taire, si elles étaient cachées, et à faire

cesser tout discours préjudiciable à la réputation du prochain, au moyen d'un badinage, d'une historiette qu'il savait toujours introduire à propos. Poli, aimable, gai avec tous, il ne se montrait sérieux et sévère qu'avec les médisants. Par cette attitude, il donnait à deviner qu'il sentait toute la difformité, toute la malice, tout le scandale de la conduite de ces hommes du sanctuaire vis-à-vis desquels il n'est action si bonne, intention si pure, personnage si sacré, mérite si réel, vie si irrépréhensible qui trouve grâce et soit épargnée, et qui, à l'étonnement autant qu'au scandale des hommes du siècle, prostituent à la licence de censures amères, de critiques effrontées, de détractations cruelles, une langue qui devrait méditer la sagesse, parler le jugement et montrer gravée sur elle la loi de la clémence et de la charité. *Os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium* (Psal. xxxvi, 30). *Lex clementiæ in linguâ ejus* (Prov., xxxi, 26).

A cette charité si industrielle et si délicate pour la réputation de son frère, Graziosi sut unir une charité patiente et généreuse envers son ennemi.

Il n'est que trop vrai que, comme la foudre, épargnant la vallée, s'abat, le plus souvent, sur le sommet de la montagne pour la dépouiller du bouquet de feuillage qui la couronnait ; ainsi l'envie, laissant l'homme médiocre dans sa paisible obscurité, ne s'attaque d'ordinaire qu'à un grand homme, qu'un mérite solide et incontestable distingue et élève au-dessus des autres, pour lui disputer et lui ravir l'auréole de gloire à laquelle il a droit. Aussi ne doit-on pas s'étonner que Graziosi ait été, de la part d'âmes viles et ingrates, le jouet et la victime de la calomnie et de la médisance.

Cappellari, préfet de la Propagande, était fort attaché à Graziosi ; mais, lorsque Cappellari fut élevé sur la chaire de saint Pierre, l'intrigue et la méchanceté des rivaux de Graziosi, dont les meilleurs princes ne parviennent pas toujours à se garantir, lui rendirent odieux ou au moins indifférent son ancien ami.

Or, comment le bon prêtre supporta-t-il cette épreuve aussi

sévère qu'injuste? Il nous l'a donné lui-même à connaître ; car à tous ceux qui lui exprimaient leur douleur de le voir injustement persécuté, il avait coutume de répondre : « Souvenez-vous de saint Joseph Calasanzio. » Par cette parole, il nous a clairement révélé qu'il cherchait et trouvait dans les exemples des saints, qui ne sont autre chose que l'Évangile mis en action, et non dans la froide apathie ou dans l'impassibilité philosophique, les motifs de sa générosité et de sa patience : *ambulavit coram Christo meo*. Aussi, tandis que tous ceux qui s'intéressaient à lui souffraient des dispositions du pontife à son égard, lui seul semblait ne s'en inquiéter nullement. Sans jamais proférer contre eux une plainte, sans jamais éprouver contre eux, dans son cœur, aucun ressentiment, il ne parla des auteurs de sa disgrâce que pour les louer, il ne se souvint d'eux que pour leur faire du bien.

Mais ce nuage, à l'aide duquel la malveillance essaya d'éclipser aux yeux du grand pontife le mérite de Graziosi, finit par se dissiper. Grégoire reconnu à la fin que sa justice avait été surprise, sa bonne foi trompée; et rendant à Graziosi son estime et son affection, il le créa consultant de la sacrée congrégation de l'*Index*, examinateur du clergé, membre du collège théologique de l'université romaine, théologien de la Daterie, et chanoine de la basilique de Sainte-Marie *in Trans-evere*.

Une autre fois, dépouillé par la menace et la violence du petit pécule destiné à le faire vivre jusqu'à la fin du mois, par un scélérat venu chez lui pour le surprendre, sous prétexte de se confesser, il se désola d'avoir été entendu dire dans un premier moment de trouble : « Mon Dieu, cet homme m'a assassiné ! » Mais il ne consentit jamais, malgré l'instance qu'y mit celui qui l'avait entendu, à révéler ce qui lui était arrivé, moins encore à porter plainte auprès de l'autorité.

Mêmes dispositions vis-à-vis des personnes qu'il avait favorisées ou aidées ou secourues et qui n'avaient reconnu ses bienfaits et son affection que par un oubli absolu ou une noire ingratitude. On ne l'entendit jamais s'en plaindre, moins en-

core en parler avec mépris, comme si elles en eussent été dignes.

Gratuitement offensé, de son côté, il n'offensa jamais personne, ne nuisit jamais à personne, recevant le mal, il ne le rendit jamais qu'en faisant le bien. Ami de tous, on eût dit un homme qui jamais ne s'était connu d'ennemi. N'ayant jamais contristé volontairement personne, on eût dit un homme que jamais personne n'avait réussi à contrister.

Vous comprendrez aisément ce que fut, à l'égard de ses amis, un esprit si noble et si chrétiennement généreux à l'égard de ses ennemis; car saint Paul ayant mis au nombre des crimes des Gentils, celui d'être entre eux sans affection, *Gentes sine affectione* (II Tim., III, 3), nous a donné par cela même à entendre que le vrai chrétien est homme de cœur, de sentiment et d'affection; et la morale chrétienne, en condamnant les amitiés trop sensibles, trop intéressées, trop charnelles, trop humaines, approuve et exalte le prix d'une amitié vertueuse, pure, sincère, spirituelle et divine; *beatus qui invenit amicum verum* (Eccli., XXV, 12). Or, personne ne fut jamais plus sensible que Graziosi aux sentiments de l'amitié chrétienne, personne n'en éprouva plus vivement les émotions, personne n'en remplit mieux les devoirs: et qui, en effet, aima plus tendrement ses amis, les défendit avec plus de zèle, les loua plus volontiers, les secourut avec plus de promptitude, les recommanda avec plus d'empressement? Manquant de tout, il ne demanda, il n'essaya jamais de se rien procurer à lui-même; mais pour les personnes qui lui étaient attachées par l'amitié qui a la vertu pour base, l'affection pour lien, la science et l'esprit pour ornement, il fut tout zèle, et n'épargna ni courses ni efforts pour les faire connaître, pour les accréditer, pour les produire. Ah! il les aimait comme des frères; et à défaut de parenté rapprochée, il considéra ses amis comme sa propre famille, comme l'objet de ses sollicitudes et de toutes ses affections.

Mais ses amis les plus chers furent les pauvres. Membre de ce remarquable clergé romain qui, à l'intégrité des mœurs, à

la gloire du savoir unit le sentiment exquis, l'exercice généreux de la charité, il sentait profondément combien c'était chose monstrueuse, pour un prêtre chrétien de, connaître, d'entendre la misère du pauvre sans en être ému, sans se déranger d'un pas ni se priver d'une obole ; et de s'éloigner, lui ministre de la religion, lui prêtre, en détournant le regard, du pauvre, devant qui le Samaritain c'est-à-dire le séculier, l'homme, la femme du monde, le jeune homme dissipé, la jeune fille vaine et légère ne passent presque jamais sans lui déposer dans la main une pièce de monnaie, sans jeter sur sa personne un regard de compassion, *sacerdos, viso illo, præterivit* (Luc, x, 31) : trop heureux ce pauvre, si ce prêtre, d'un ton pieusement hypocrite, daigne lui adresser ce souhait : « Dieu vous assiste ! » C'est pour cela que notre bon prêtre, tout zèle pour le salut des pécheurs, était encore tout charité pour le soulagement des malheureux.

Ah ! les fortunes médiocres sont, d'ordinaire, les plus charitables. Le pauvre, chrétien, fait plus fréquemment que le riche l'aumône au pauvre, et quelque peu qu'il ait, la charité lui fait toujours trouver quelque chose à donner. Tel fut en tous points Graziosi. Privé de bénéfices ecclésiastiques, de traitements, de pensions, n'existant que du produit du laborieux exercice de l'enseignement, il partageait avec le nécessiteux le pain, gagné à la sueur de son front, puisque la moitié de ses modiques honoraires était mensuellement affectée au soulagement des malheureux.

Bien plus, il savait et répétait souvent à ses amis que la générosité chrétienne n'a pas déposé dans l'Eglise, n'a pas confié aux mains des prêtres et des lévites, ses richesses, pour transporter dans le sanctuaire la mollesse et le faste du siècle profane ; pour y créer de riches prébendiers, vivant dans l'aisance et le luxe ; et, moins encore pour que ces richesses soient appliquées par des voies tortueuses à des usages mondains ou converties en patrimoine des familles privées, mais plutôt afin d'élever, à l'ombre de l'autel, un asile à la vertu malheureuse, de pourvoir à l'honnête entretien des ministres sacrés et

tout à la fois à la majesté du culte et à l'assistance du pauvre ; et que c'est pour cela que, si l'ecclésiastique s'applique à lui seul ce qu'il n'a pas reçu pour lui seul, les mondains eux-mêmes l'avertissent, par leurs censures, que ce procédé est injuste, et que ce jugement du monde sera un jour confirmé au tribunal de Dieu.

De telles dispositions, lorsqu'il dut désespérer de retirer quoi que ce soit du petit bénéfice ecclésiastique que lui avaient valu ses succès brillants dans le concours auquel il prit part pour les grades théologiques, lui arrachèrent cette exclamation : « Tant mieux pour moi ! Ainsi je puis dire ne jouir d'aucun bénéfice ecclésiastique, et, partant, je n'ai aucun scrupule sur l'usage que je devrais en faire. » Quand ensuite, dans les dernières années de sa vie, il fut nommé chanoine, d'abord de Sainte-Marie *in Tanstevere*, et ensuite de Latran, les pauvres eurent la plus grosse part de son revenu ecclésiastique ; et, s'abstenant d'améliorer son existence matérielle, il destina au prochain le fruit d'un bénéfice dont il ne se réserva que les charges.

Un prince romain (1) dont la grandeur du nom est rehaussée par l'excellence de la piété et de la religion, l'ayant fait appeler un jour, lui annonça qu'en récompense de services extraordinaires, rendus à sa famille par le père de Graziosi, il se croyait obligé, en conscience, de donner à son fils mille écus, en dix annuités de cent écus chacune. Or cette bonne fortune inespérée remplit de joie le cœur de Graziosi ; mais savez-vous pourquoi ? « Parce que, dit-il, j'aurai par là de quoi donner plus largement aux pauvres. » En effet, en exceptant le peu qu'il employa à se pourvoir de livres qui lui étaient nécessaires, cette pension décennale fut par lui entièrement consacrée au soulagement de pauvres familles, et à des œuvres de charité chrétienne.

Et qui peut dire toutes les privations auxquelles il se con-

(1) Le prince Doria, à la maison duquel le père de Graziosi avait été attaché en qualité d'économiste.

damna pour soulager autrui dans les siennes propres? Un jour, ayant donné aux pauvres tout ce qu'il avait, et manquant de l'argent nécessaire pour se faire faire un vêtement dont il avait un extrême besoin, il dit en souriant à son plus grand ami : « Si le mois ne finit vite, il me faudra me mettre au lit, faute d'habillements. Mais patience ! il convient de souffrir tout cela pour l'amour des pauvres. »

Oh ! comme il sentait le poids de la triste condition des malheureux ! Avec quelle bonté il les accueillait ! Avec quelle patience il les écoutait ! avec quelle tendresse il compatissait à leurs douleurs ! Avec quel empressement il s'employait, il se portait sur tous les points pour solliciter en leur faveur les secours et les ressources qu'il ne pouvait lui-même leur procurer ! En sorte qu'on peut dire qu'aucun pauvre n'implora sa charité sans en avoir été ou aidé, ou consolé, ou secouru.

Ce n'est pas tout. Honoré de l'estime, de la familiarité, de la confiance du souverain, qui, dans son nouveau sujet, se rappela et honora toujours son ancien ami, son ancien maître, il s'attacha à lui comme à une divinité favorable au malheur, et ne se prévalut de l'accès facile qu'il avait auprès de lui, de l'inclination affectueuse qu'il trouva toujours pour lui auprès du Pontife que pour lui faire connaître les besoins et les vœux de son peuple, pour porter à ses pieds les plaintes, les supplications, les larmes du mérite oublié, de la vertu malheureuse, de la justice méprisée, de l'innocence opprimée. Il écoutait tout le monde et à toute heure, accueillait les suppliques sans exception, et, lorsqu'il avait obtenu de Pie IX, au grand cœur duquel la pauvreté n'en appela jamais en vain, des réponses favorables, lui-même parcourait les maisons, désolées par la misère, pour y répandre les consolations et les secours. Hélas ! la pauvreté a perdu dans Graziosi un avocat, un intercesseur, un père ; et Pie IX un sincère interprète de ses tendres sentiments, un fidèle ministre de sa bonté.

Or, une vie devant Dieu si sainte et si utile au prochain, si pleine de mérites et si glorieuse par ses œuvres ne pouvait

finir que, selon la promesse, par une mort précieuse : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* (Psal. cxv, 15).

En effet, dans sa dernière maladie, Graziosi, assisté jour et nuit par des ecclésiastiques et par des laïques avec le dévouement de la piété, avec l'amour de fils, tout en Dieu par l'esprit et par le cœur, ne parlait que de Dieu, des grandes conversions à l'unité catholique que chaque jour voyait s'opérer, des magnifiques destinées qui se préparaient pour l'Église. A propos de conversions, le dernier discours qu'il fit avant sa mort eut pour sujet le moderne Tertullien qui, jadis, glorieux rival de l'ancien par la force et l'élévation du génie, a eu le malheur de le suivre dans sa chute et de perdre ainsi, en un instant, tout le mérite des sacrifices, toute la fécondité du génie, toute la gloire du nom. Interrogé sur ce qu'il pensait du plus ou moins de facilité de l'amener à se convertir, il répondit : « Il lui sera facile de se convertir s'il sait s'humilier. » O parole ! ô moment ! Ah ! faites, ô Seigneur, dans votre miséricorde que cette grande parole, sortie de la bouche de votre serviteur moribond, soit un augure qui se vérifie, une prophétie qui s'accomplisse ! Ah que la brebis égarée revienne enfin au bercail, que la pierre précieuse revienne en possession du maître, l'enfant prodigue dans le sein du père qu'il a délaissé, et le philosophe à l'humilité de la croyance chrétienne ! Accordez-moi, ô Seigneur, l'âme de mon ami et frère ; et de même que vous avez été assez bon pour ne pas permettre que je tombasse, soyez-le de même assez pour lui accorder la grâce de se relever ; afin que, combattant, comme autrefois, avec moi sous la même bannière, pour la défense de la vraie religion, pour l'avantage réel de l'humanité, il ménage une nouvelle joie à votre vicaire sur la terre, une nouvelle consolation à vos fidèles, un nouveau triomphe à votre Église !

Revenons aux derniers moments de Graziosi. Oh ! combien, je le répète, ils furent pieux et édifiants ! Comme il ne s'entretenait que de religion, ainsi n'aimait-il qu'à entendre par-

ler de religion ; il ne cherchait pas des soulagements pour le corps, il n'était préoccupé que de s'appliquer les saintes indulgences, il n'avait de goût que pour la prière.

Aussi avec quel transport de reconnaissance affectueuse, de foi chrétienne, de dévotion tendre, ne reçut-il pas, ne pressa-t-il pas sur son cœur, ne couvrit-il pas de baisers le crucifix que lui avait envoyé son cher ami Pie IX, avec l'indulgence plénière *in articulo mortis*.

Ce n'est pas tout ; comme il ne s'était jamais fait illusion sur le caractère fatal de sa maladie, aussitôt qu'il en fut atteint, il réclama et reçut les derniers sacrements avec les sentiments de la tendresse la plus grande, de la piété la plus fervente. Ayant vécu dans le monde sans s'y attacher, il l'abandonna sans regret. Ayant passé sa vie sans crime, il la vit cesser sans remords. Souffrant dans son corps les douleurs inséparables de la mort, son esprit en fut complètement exempt, selon la prophétie : *et non tanget illos tormentum mortis* (Sap., III, 1). Ses tourments ne lui arrachèrent jamais une plainte, mais au contraire, patient, résigné, pacifique, tranquille, gai et vif, comme un homme qui est certain d'être sauvé, lorsqu'on lui parlait du bonheur éternel, de la compagnie de Jésus-Christ, de Marie et des Saints, sa figure s'animait et laissait transpirer tant d'allégresse qu'il semblait ne pas distinguer s'il allait au ciel ou s'il y était déjà, et si, comme saint Paul, il ne commençait pas, dès ici-bas, à goûter les délices de la conversation des cieux : *conversatio nostra in cœlis est*, jusqu'à ce qu'accompagnant par des signes, sa langue étant devenue muette, l'invocation des doux noms de Jésus et de Marie et les prières de l'Église, il s'endormit du sommeil des justes avec la sérénité de l'innocence sur le front, la joie de la grâce sur les lèvres et alla recevoir la récompense de la fidélité avec laquelle il avait pratiqué les vertus du véritable prêtre et en avait accompli les œuvres.

Il en est de la vertu comme des péchés, c'est-à-dire que, de même que souvent les péchés sont jugés et punis, de même aussi les vertus sont reconnues et récompensées dès cette vie,

avant de l'être au tribunal de Dieu : *sunt quædam peccata præcedentia iudicium* (I Timoth., v, 24).

Telle fut la vertu sacerdotale de Joseph Graziosi. Comme il s'en trouva rarement une plus agréable à Dieu et plus utile aux hommes, de même aussi s'en trouva-t-il rarement une plus universellement proclamée et récompensée par le témoignage et l'approbation du monde.

Vous le savez : à peine la triste nouvelle de la maladie grave qui menaçait ses jours, se répandit-elle dans Rome que la peur s'empara de tous les cœurs, que la tristesse se peignit sur tous les visages. Dans toutes les compagnies et dans toutes les sociétés, dans tous les ateliers et dans toutes les boutiques, au palais comme dans les sacristies, dans les maisons des grands et dans les réunions du peuple, dans les collèges et dans les séminaires, dans les communautés religieuses d'hommes et dans les monastères de femmes, la première question qu'on s'adressait mutuellement pendant les premiers jours de cette maladie était celle-ci : « Comment va Graziosi ? » Et la tristesse ou la joie que tous ressentaient, selon que la réponse à cette question éveillait une crainte ou une espérance, montrait assez combien cette vie était chère et précieuse à la ville de Rome.

Quand ensuite on annonça sa mort, l'affliction, la douleur aussi sincère qu'universelle de tous ne furent pas inférieures à celles qu'eussent fait éclater une calamité publique, la perte d'un père, d'un frère, d'un ami.

Le transport de ses restes mortels, d'abord à l'église, ensuite au tombeau, furent un véritable triomphe. N'y figuraient pas, il est vrai, des serviteurs en livrée, des carrosses et des chevaux drapés de noir, un accompagnement fastueux de faux amis, de vils parasites, ou de bandes salariées, ordonnées plutôt pour repaître la vanité des vivants que pour le soulagement et l'honneur des morts. Un modeste cercueil, surmonté des insignes du sacerdoce, du canonicat et du doctorat, entouré de cierges que n'avait pas disposés la vanité, mais qu'avait allumés la dévotion, un accompagne-

ment sans le moindre apparat, sans aucune marque de pompe mondaine, composaient le convoi funèbre d'un des plus grands hommes de notre époque ! mais aussi ce modeste cercueil était précédé et suivi de tout ce que la métropole renferme de plus remarquable par la science, le mérite et la vertu, la fleur de l'un et de l'autre clergé, de la prélature romaine et du barreau romain, le séminaire et tous les collèges ecclésiastiques de Rome, les étudiants de l'Université et de l'Apollinaire, les élèves des écoles de nuit et un immense concours de citoyens de tous rangs, confondus ensemble et réunis dans l'unité de la même tristesse et de la même douleur. Or, croiriez-vous que tous ces individus, qui avaient été soit élèves, soit pénitents, soit amis ou connaissances de Graziosi, ou aidés ou protégés par lui, ne devaient pas tous quelque chose à sa science, à son zèle, à son amitié, à sa charité ? Ainsi donc l'unique sentiment d'une pieuse reconnaissance les avait tous réunis autour du cercueil de leur maître, de leur père, de leur bienfaiteur : ô funérailles d'autant plus magnifiques qu'elles ont été plus simples ! O cortège d'autant plus solennel qu'il a été plus volontaire ! O pompe funèbre singulière et unique qui l'a emporté sur les pompes funèbres des grands du monde ; parce que ni l'obligation, ni la flatterie, ni le faste, ni la richesse, ni la convenance, ni la curiosité, mais les plus purs sentiments, la religion, l'estime, la reconnaissance, l'amour l'entourèrent et en formèrent tout l'ornement et toute la gloire.

Ce n'est pas tout ; avant que je prononçasse l'oraison funèbre de l'illustre trépassé, le bon sens exquis, le jugement impartial du peuple, qui fréquemment exprime le jugement de Dieu, lui en avaient fait une belle, une magnifique, une glorieuse. Partout où passait le cortège, on n'entendait que cette exclamation : « Quelle belle chose ! quels magnifiques honneurs ils lui rendent ! Assurément il le méritait, c'était un grand homme, un homme charitable, un véritable prêtre, un saint homme. Quel dommage ! Quelle grande perte ont faite le Pape, Rome et l'Église ! » Et les hommes et les femmes, et les ecclésiastiques et les séculiers, et la noblesse et le peuple disaient

et répétaient, d'une voix pleine de larmes et le cœur brisé, ces élogieuses paroles.

Or, cette unanimité, cet accord sans exemple de louange universelle, de deuil universel avec lesquels Rome entière a rendu un public et solennel hommage à Graziosi sont-ils autre chose que le témoignage le plus éclatant, la preuve la plus incontestable d'un mérite aussi solide que grand et universel ?

O vous qui, calomniant le bon peuple de Rome, le dites hostile à l'autorité, à l'influence, à l'existence, au nom même du prêtre ; reconnaissez donc que, dans ce que vous avancez, rien n'est vrai. On ne peut nier que le prêtre qui n'a souvent du prêtre que l'habit sans le caractère, sans les mœurs ; qui s'applique les bénéfices du sacerdoce sans en supporter les charges ni en pratiquer les devoirs ; qui, se faisant centre de tout, attire tout à lui pour son bien-être ou sa vanité : on ne peut nier, dis-je, qu'un tel prêtre n'inspire autre chose qu'antipathie, répugnance, haine et mépris. Mais donnez-moi le prêtre, comme celui dont nous pleurons la mort, le prêtre qui réunisse la vertu à la science, le zèle à la charité, l'amour sincère de la patrie et du prince à l'amour de la religion ; et je garantis à ce prêtre le respect, l'estime, l'amour non-seulement des ecclésiastiques, mais aussi des séculiers, non-seulement des hommes pieux, mais aussi des mondains, non-seulement des fidèles, mais aussi des incrédules. Ah ! le peuple de Rome, en général, est juste ; et si, parfois, il est sévère à l'excès dans ses jugements, dans le blâme, dans le ridicule ou dans le mépris qu'il déverse sur l'ignorance, la dissipation, l'égoïsme, l'ambition, l'avarice de l'homme du sanctuaire, il est encore plus enclin à l'estimer, à l'aimer, à l'applaudir, à l'honorer, à le combler de prévenances affectueuses, quand il voit en lui l'homme de Dieu, l'homme de l'Église, et l'homme du peuple.

Vénérables prêtres, en soulageant aujourd'hui par nos prières l'âme bénie de don Joseph Graziosi, pénétrez-vous toujours de plus en plus des besoins spirituels et des misères temporelles de ce bon peuple, confié à vos soins, et empressez-vous d'y apporter un remède : *curam ipsius habe*. Distribuez avec

une fidélité qui ne le cède en rien à l'intelligence, le double trésor de la charité et de la grâce dont le dépôt est entre vos mains : et ne vous relâchez en rien de votre zèle pour un peuple si sage, si docile, si bon, si généreux et si reconnaissant : *curam ipsius habe*. Ne vous laissez jamais, à l'imitation de celui dont la perte vous navre de douleur, d'instruire l'ignorant, de réprimander le vicieux, d'aller à la recherche du pécheur, de diriger le juste, d'encourager le timide, de soutenir le faible, d'assister le malade, de secourir le pauvre, de consoler l'affligé, de protéger l'opprimé; prenez soin de tous, parce que Jésus-Christ vous les recommande tous : *curam ipsius habe*. Ne vous contentez pas de faire ce que le devoir impose; faites davantage. Ne mettez point de bornes à la générosité de votre désintéressement, à l'étendue, aux transports de votre charité; car Jésus-Christ vous tiendra compte de tout et ne mettra point de bornes un jour à la magnificence de ses récompenses : *Si quid supererogaveris, ego, cum rediero, omnia reddam tibi*.

Et vous, peuple fidèle, secondez de si pieux desseins, de si nobles soins, dont l'honneur peut bien revenir à l'Église, mais dont l'utilité et le fruit vous appartiennent exclusivement. Unissez-vous de pensées et de sentiments à ces pasteurs zélés pour le salut de vos âmes : contribuez par vos prières, par votre obéissance, par votre respect, par votre amour à leur rendre moins difficile l'accomplissement auprès de vous de l'œuvre de leur zèle et de leur charité; afin que, devenus par leurs efforts et votre coopération la complaisance de Dieu, la gloire de l'Église, les délices de Rome, ils participent, eux aussi, à l'éloge divin : *Suscitavi mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum fecit, et ambulavit cunctis diebus coram Christo meo*. Ainsi soit-il.

LA PRINCESSE DE PETTORANELLO

NAPOLITAINE

OU

LE MODÈLE DE LA DAME CATHOLIQUE AU MILIEU DU MONDE.

« Mulier timens Dominum ipsa laudabitur. »
(PROV., XXXI, 30.)

Beauté séduisante, rendue, au moyen de mille étranges artifices, l'écueil de la vertu et l'appât du libertinage ; grâces enchanteresses qui commandent les hommages et imposent la plus humiliante des servitudes à une foule d'imbéciles efféminés ; vivacité et culture de l'esprit qui font prodigieusement ressortir les brillantes qualités qui ornent le corps ; distinction et avantages de la fortune qui ajoutent de nouveaux et irrésistibles attraits aux faveurs et aux dons de la nature : voilà les avantages qui concilient au sexe, l'admiration, l'hommage, la louange du siècle profane, *Beatum dixerunt populum cui hæc erunt* (Psal., CXLIII, 15), mais l'Écriture s'inscrit en faux et nie qu'aucune de ces choses puisse jamais faire la matière d'aucune louange solide et sérieuse. L'ornement de la grâce corporelle, si elle est parfois un don de la nature, est bien plus fréquemment l'œuvre trompeuse d'une étude sévère sur ses propres mouvements, et d'un long et délicat artifice, ordonné pour faire ressortir, dans les traits du visage et dans les manières, des sentiments complètement étrangers au cœur, pour multiplier de coupables conquêtes, *fallax gratia* (Prov., XXXI, 50) et la beauté, vapeur subtile que dissipent les premiers rayons du soleil naissant, nuée transparente, que fait évanouir en un instant le souffle du plus

léger zéphir, fleur fragile que le même jour voit s'ouvrir, briller et se flétrir, la beauté, dis-je, n'est qu'un avantage misérable et fugitif, *et vana est pulchritudo (ibid.)*.

La sainte crainte de Dieu toute seule, principe et base de cette importante sagesse qui nous guide dans le jugement pratique des choses, qui nous enseigne à nous placer au rang qui nous appartient dans l'ordre de la création, qui nous instruit des vrais rapports, établis entre l'auteur de la nature et nous, entre nous et nos semblables, et nous y maintient, qui prémunit l'esprit contre le prestige des illusions et le cœur contre les attraits séducteurs de plaisirs, et qui, par cela même, redresse les jugements, ennoblit les sentiments, et perfectionne et règle la conduite, la crainte de Dieu, je le répète, peut seulement devenir, particulièrement dans une femme, le sujet d'une louange sincère, puisqu'elle est la source de tout son mérite réel, louange à laquelle applaudissent de concert le ciel et la terre, les hommes et Dieu : *Fallax gratia, et vana est pulchritudo; mulier timens Dominum ipsa laudabitur*.

Aussi ce fut à cette sainte et précieuse crainte que dut sa gloire et sa grandeur, dans l'ordre moral, l'illustre et vertueuse matrone Anne-Marie Ruffo di Calabria, des princes de Scilla, des comtes de Sinopoli, marquise de Saint-Agapito, princesse de Pettoranello, dont on déplore aujourd'hui universellement la perte. La sainte crainte de Dieu, qui, par un précieux effet de l'économie de la grâce, prévint en elle le lent développement de la nature, produisit dans son cœur ces vertus modestes, ces admirables qualités, ces dispositions magnanimes, ces sentiments héroïques, cette conduite irrépréhensible, ces pratiques sublimes qui rendirent à toutes les classes de la société, ses jours si chers, si précieux, et en font ressentir aujourd'hui si cruellement la lamentable et douloureuse perte.

Je ne viendrai donc pas célébrer l'enchantement passager et fugitif des séductions de la vie dans une circonstance qui nous rappelle le triomphe que la mort a remporté sur elle : *Fallax gratia et vana est pulchritudo*; la princesse de Pettoranello a de bien autres, de bien plus solides titres aux éloges

et à la célébrité. Sa mémoire présente moins un exemple de désenchantement salutaire qu'un sujet d'édification chrétienne ; et son nom nous rappelle de grandes vertus à imiter plutôt que la perte de fragiles avantages à regretter. Je m'abstiens donc de parler de ce qu'elle dut à la condition de la naissance, à la faveur de la nature, pour me borner à mettre en évidence la sagesse de son esprit et l'élévation de son cœur, dont elle fut redevable à la sainte crainte de Dieu : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur*, 1° parce que la crainte de Dieu, en éclairant son esprit, l'instruit et la guida dans l'accomplissement parfait de tous les devoirs sociaux ; 2° parce que la crainte de Dieu, en remplissant son cœur, y fit entrer la persuasion et l'éleva aux pratiques de la plus sublime piété. Ainsi donc sagesse d'esprit dans l'accomplissement des plus difficiles devoirs, élévation et générosité de cœur dans la pratique de la plus parfaite piété : voilà les deux traits qui la dépeignent telle qu'elle fut durant sa précieuse vie, qui forment les vrais titres de sa grandeur, les vrais motifs de sa gloire, et qui lui méritent le tribut du regret universel et de nos éloges, à l'occasion de sa mort prématurée : *Mulier timens Dominum, ipsa laudabitur*.

L'éloge que je vais prononcer n'intéressera sûrement pas l'orgueil insensible de l'homme d'État ou la fausse sagesse du philosophe profane ; mais il sera, sans aucun doute, accueilli avec indulgence par les âmes sensibles, par les amis de la religion, par les partisans et les admirateurs sincères de la vraie vertu.

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque les saintes Écritures nous avertissent que la sainte crainte de Dieu est le principe, la base, la source de la vraie sagesse, elles n'entendent pas parler de cette sagesse terrestre du siècle, sagesse de ténèbres et de crime ; de concupiscence et de chair, de cupidité et d'orgueil, sagesse, comme s'ex-

prime saint Paul, ennemie de Dieu, réprouvée de Dieu, confondue de Dieu, et convaincue d'imposture, d'illusion, de folie ; mais bien de cette céleste sagesse, sagesse de vraies lumières et de vertus, d'esprit et de raison de pureté, de modestie, de paix, qui est un don précieux que sa divine miséricorde dispense, et que récompense ensuite la divine justice ; sagesse enfin qui conduit à Dieu, puisqu'elle descend et émane de Dieu. Or, c'est de cette précieuse et aimable sagesse précisément que la crainte de Dieu est le fondement et la règle : *Timor Domini principium et disciplina sapientie* (Prov., 1, 7).

Aussi, lorsque cette sainte et précieuse crainte vient, selon l'expression de l'Écriture, à se reposer sur une âme, *requievit super eum spiritus Domini... spiritus timoris Domini* (Isa., xi, 2) à la remplir, à la posséder, il répand sur elle des lumières d'un ordre supérieur. Alors l'âme fidèle voit s'ouvrir devant elle un monde nouveau et découvre dans les choses des rapports plus nobles et plus élevés que ceux qu'elles présentent à l'œil grossier des sens ; elle voit dans l'homme, deux hommes : l'un fragile, terrestre, faillible, l'autre spirituel, céleste, immortel. Elle comprend que ce qui vient de la terre, doit rentrer dans le sein de la terre, et que ce qui émane de Dieu doit retourner à Dieu. Ainsi donc, malgré le poids de la chair corruptible qui l'appesantit et l'attire vers la terre, l'âme s'élève au-dessus d'elle-même : d'autres idées lui découvrent d'autres intérêts ; d'autres croyances lui inspirent d'autres sentiments ; et à travers les choses créées, elle s'élançe vers le Créateur, par cela même elle se forme ce jugement pratique des choses, au sujet duquel insistait tant saint Paul, savoir de se bien garder d'estimer ni le monde ni ce qui le compose, comme étant quelque chose de solide ; de se borner à s'en servir comme d'un moyen imparfait et fugitif, de ne point s'y attacher comme à une fin sûre et immuable : *reliquum est... ut qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur* (I Cor., vii, 31). En un mot, les illusions s'éloignent, les idées se rectifient, les jugements se fixent, et il se forme, je dirai presque, dans la région terrestre et charnelle, une raison spirituelle et cé-

leste, à la lumière de laquelle tous les devoirs de société apparaissent ce qu'ils sont, le résultat, non pas de fortuites conventions de l'homme, mais de dispositions éternelles de Dieu, et, une fois la noblesse de l'origine, l'importance du but connues, l'esprit se plie facilement à en suivre scrupuleusement les pratiques.

Toutefois, en posant cette théorie, je n'ai fait qu'ébaucher une histoire, et cette histoire est moins une instruction pour les vivants que l'éloge d'une défunte illustre ; ou plutôt une instruction et un éloge tout ensemble, puisque l'éloge d'une personne vertueuse tourne toujours à l'avantage de la vertu. Oui, la crainte de Dieu prévint la princesse de Pettoranello, dans les bénédictions de la sainteté et remplit son esprit de cette sagesse que je me suis proposé de faire ressortir en elle et qui la conduisit à l'accomplissement du plus parfait des devoirs sociaux.

I. — Quelque glorieux qu'il soit de posséder, de pratiquer la sagesse dans un âge encore tendre, il faut cependant convenir qu'il n'est ni difficile ni rare de s'y abandonner lorsqu'elle vient, pour ainsi dire, à notre rencontre, se présente à nos premiers regards, et se trouve justifiée par les exemples des père et mère et des amis de la famille. Cet avantage fut le premier que la Providence prépara à Anne Ruffo. Il n'est personne qui ne connaisse la très-noble famille des Ruffi de Scilla dont l'origine se perd dans l'antiquité la plus reculée ; mais, tout illustre qu'elle soit, par l'étendue de ses possessions, par la splendeur de ses titres, par la gloire de ses entreprises, elle l'est encore bien davantage par un esprit éminemment religieux, qui, transmis avec le sang, s'est perpétué, sans interruption, en elle de génération en génération et l'a rendue toujours de plus en plus illustre (1). Or, Fulcan-

(1) On ne peut nommer ni un Louis Ruffo, présentement archevêque et cardinal, ni une Christine Ruffo, marquise de Cicello, ni un prince Ruffo de Scilla, sans que l'esprit conçoive l'idée de personnes profondément religieuses.

tonio-François Ruffo, prince de Scilla, avait trouvé dans une compagne, ornée de tous les avantages qu'on peut désirer dans une jeune épouse (1), une heureuse émule de ses vertus et de sa piété. Notre Anne-Marie, qui leur dut le jour (2), trouva dans ses parents un couple heureux de fervents chrétiens qui, animés des mêmes sentiments de religion et unis par les mêmes liens d'une tendresse réciproque, formaient un seul cœur, une seule âme, et qui, après s'être sanctifiés eux-mêmes par leurs mœurs aussi irréprochables qu'antiques, sanctifiaient encore leur précieuse postérité par l'attrait de l'édification et la force du bon exemple. Née au sein de la splendeur, de l'opulence (3), et tout à la fois de la piété, elle fut cependant moins sensible à ce qu'elle trouva de séduisant dans la maison paternelle, qu'aux exemples de vertu qu'elle y reçut; et elle commença à se montrer prématurément sage, dans un temps où les autres n'ont pas encore de raison, et à être admirée, dans un âge où on est inconnu à soi-même. Transportée, là où le souffle contagieux du siècle ne pouvait altérer sa piété naissante (4), elle sut fixer, par sa précoce sagesse, toutes les affections sur elle-même et mériter toutes les sollicitudes de la vertueuse et volontaire recluse (5), à qui sa tendresse maternelle avait confié le dépôt précieux de cette jeune plante, qu'elle se fit un devoir de cultiver avec le zèle le plus vigilant.

Une raison solide, don précieux dont l'avait gratifiée l'auteur de la nature, forma presque tout le fond de son caractère. Il sembla que les bons principes lui eussent été inspirés longtemps avant que de lui avoir été suggérés. Son esprit en fut imbu dès l'instant qu'il fut en état d'en recevoir les salutaires impressions, de telle sorte que la nouvelle élève ne laissa,

(1) D. Charlotte della Leonessa, des princes de Supino.

(2) A Scilla, fief de la famille, le 6 septembre 1775.

(3) La maison de Scilla, en 1802, avait 120,000 ducats de rente annuelle.

(4) Dans le vénérable monastère de Santo-Gregorio Armenio, de Naples.

(5) M^{me} D. Henriette della Leonessa, sœur de sa mère, religieuse très-édifiante du monastère précité.

pour ainsi dire, à son illustre institutrice d'autre soin que celui de l'admirer et de s'en édifier. On eût dit, qu'au point de vue de la sagesse et de la vertu, sa vie n'avait connu ni jeunesse, ni enfance; les sentiments de la religion préviennent en elle ceux de la nature : les transports de sa piété enfantine devançant le cours des années; et elle surpasse ses sages et vertueuses compagnes aussitôt qu'elle est capable de les imiter. Dans l'âge des amusements, de la frivolité, de la dissipation, elle présente les exemples d'un âge mûr, une dévotion qui surpasse les années et une fermeté peu commune parmi les personnes de son sexe (1), dans la société d'autres jeunes filles, devenues dans la suite, ainsi qu'elle, par l'héroïsme de leurs vertus et le miracle de leur sagesse, la félicité de leurs époux, des modèles de piété, l'édification de l'Eglise, le miroir de la noblesse napolitaine, l'ornement particulier de leur sexe, dans une si vertueuse compagnie, dis-je, rivalisant dans l'acquisition de la vraie sagesse, elle présente le spectacle de belles actions, animées par de plus beaux principes encore. Docilité parfaite pour tout ce qui lui est prescrit, goût de préférence pour tout ce qui porte l'empreinte de la vertu, toute la vivacité du premier âge et toute la solidité d'un âge mûr, assiduité aux pratiques de la religion, recueillement, vigilance, exactitude à les observer, amitié sincère, attachement si vif, si tendre, si généreux, que la parenté elle-même ne saurait en inspirer de plus tendre, mais si sage, si réservé, si modeste que la vertu la plus pure ne pourrait en prendre aucun ombrage.

C'est alors que commencèrent à se former en elle ces louables habitudes de piété qui tinrent son cœur constamment tourné vers Dieu : habitude de modestie, qui la retint toujours dans les limites d'une austère vertu; habitude de prudence qui l'empêcha de confondre jamais le vrai avec le faux, l'illusion avec la réalité, le précieux avec le vil, dans l'ordre moral; habitude de grandeur d'âme, qui se soutint dans toutes

(1) *Devotio supra etatem, virtus supra naturam.* S. Amb. De S. Agneta V. et M.

les vicissitudes de la fortune. Ces dispositions qui sont chez d'autres le résultat de la réflexion et de l'expérience, forment, dirais-je presque sa nature, son tempérament. Mais qu'elles conservent le souvenir reconnaissant de toutes ces magnifiques choses, ces mères vertueuses qui édifièrent Anne-Marie par le spectacle de leurs exemples, comme elles furent à leur tour édifiées par la bonne odeur de ses vertus, et qui, après en avoir conservé la mémoire précieuse pendant sa vie, en ont pleuré la mort avec des larmes inconsolables. Quant à moi, je dois admirer la sagesse d'Anne-Marie sur un théâtre plus ample, où il est cependant plus difficile de briller en méritant de conserver une constante réputation de sagesse et de vertu.

II.—La Providence n'avait pas destiné Anne-Marie à l'édification du cloître, mais à la confusion du monde corrompu : ses vertus ne devaient pas seulement rester dans le souvenir de vierges choisies, dans le lieu saint, mais survivre et renaître et se perpétuer jusqu'à la postérité la plus reculée dans une génération qui l'imitât au sein d'un siècle profane. Aussi, à l'âge de 17 ans, se trouve-t-elle transplantée de l'asile de la vertu et du recueillement dans le centre de la corruption et de la dissipation. Toutefois ne redoutez en elle rien qui soit indigne de la sagesse dont elle a donné de si brillants exemples. La crainte de Dieu qui s'est emparée de sa raison naissante, à l'âge de l'innocence, dans le lieu de la sûreté, ne cessera pas de guider sa raison, arrivée à son entier développement, à l'âge des passions et par cela même des périls.

Dans cette saison de la vie, où il est si facile au cœur de se corrompre, à l'imagination d'être le jouet de fantômes et à l'esprit d'être victime de l'erreur ; où le sentier du désordre apparaît agréable et jonché de fleurs ; où finalement le grand simulacre du monde, avec tous ses attraits, se présente à une imagination bouillante et vive sous l'aspect le plus intéressant, les passions, mûries par les années, font entendre avec plus d'empire leur voix séductrice. Dans la rencontre de mille occasions délicates les premières idées s'altèrent ; les principes

de sagesse, sucés avec le lait, s'affaiblissent, les premières habitudes s'éteignent ; le plaisir, plus prompt que la raison, surprend la prudence, éloigne la réflexion. L'éblouissement fascinateur des frivolités mondaines éclipse, obscurcit la valeur de l'austère vertu. L'ignorance et l'aveuglement de la chair prennent la place de la sagesse de l'esprit ; et le cœur, qui semblait formé pour l'intégrité, se trouve, presque sans s'en apercevoir, subjugué par le désordre et engagé dans les voies les plus coupables. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona, et ignorantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitiâ* (Sap. IV, 12).

Mais la jeunesse de notre héroïne ne présenta jamais rien de semblable. La crainte de Dieu la garantit de cette perversion funeste ; la manie de briller, presque naturelle au sexe, ne parvint jamais à la dominer ; et la culture des beaux-arts, propres à son rang, et les rapides progrès qu'elle y obtint, ne la firent jamais dévier de la sévérité de ses principes chrétiens.

Aussi était-ce pour cela que le monde paraissait avoir perdu pour elle la force de sa séduction ; et la contagion de ses maximes, la tyrannie de ses convenances, l'empire de ses modes, la bizarrerie de ses caprices, la crainte de ses railleries, le pouvoir de ses sollicitations, les charmes décevants de ses délices, la fascination de ses spectacles, qui agitent les esprits les plus fermes, qui abattent les caractères les plus austères, n'altérèrent jamais la solidité de ses idées, la fermeté de sa raison, et ne purent créer dans son esprit de faux jugements ou de funestes illusions.

Dans les réunions les plus brillantes, elle sait fixer sur elle, par la vivacité de son esprit, par la grâce de ses manières, les regards de ce que le monde a de plus cultivé, de plus noble ; et cela sans s'abaisser à des singularités bizarres, à une affectation étudiée, à de ridicules démonstrations, à de dangereuses indiscretions. En sorte qu'on peut dire d'elle qu'une loi de sagesse guide constamment sa langue et qu'un esprit de prudence, de discernement, de bonté, en réglant ses paroles, lui concilie l'attachement, le respect, la bienveillance et l'estime,

la déférence et l'hommage de tous : *Os suum aperuit sapientiæ et lex clementiæ in linguâ ejus* (Prov. xxxi, 26).

De telles habitudes et de telles dispositions s'étant développées dans Anna Ruffo dans la plus critique position de la vie, chacun peut à l'avance se former une idée de ce qu'elle sera dans l'état du mariage auquel le ciel la destine. Sa piété chrétienne est une espèce de bon sens qui, presque indépendamment de toute instruction, indique toujours à l'homme les devoirs particuliers des divers états où il peut se trouver, et fait qu'il y soit ce qu'il doit être. C'est pour cela, dit saint Paul, qu'elle est utile pour tous les états : *Pietas autem ad omnia utilis* (I Tim., iv, 8). Aussi Anne Ruffo, remplie de cette sagesse qui vient de la piété et de la crainte de Dieu, sera excellente épouse, comme elle a été vierge irréprochable. Mais pour vous mieux faire admirer en elle les vertus nouvelles que lui inspire la sagesse, il convient que je présente auparavant une observation générale.

III.—La femme est un être singulier dans l'ordre de la création. Faible et puissant, sublime et abject, passionné et féroce, capable de tout oser et de tout supporter, elle réunit en elle-même un amas de contradictions bizarres, que la religion catholique seule explique et concilie. Aussi, instrument d'ignobles voluptés chez l'idolâtre (1), esclave chez

(1) Le traitement le plus doux que puisse espérer une femme mariée chez les idolâtres, est de se voir renvoyée dans sa famille pour la plus légère faute, après la perte de ce qu'elle a de plus cher, la virginité, la jeunesse, la beauté. Dans certains lieux, elle est obligée de se jeter, pour y brûler, sur le bûcher où est consumé le cadavre de son mari. Ailleurs elle est tenue enchaînée, comme une bête féroce, dans un coin de la maison. Dans tous les pays, dit M. Buchanan, où ne règne pas le christianisme, on observe une certaine tendance à la dégradation de la femme. On n'ignore pas combien est dur et violent le sort de la femme dans les séraïls ou harems des mahométans; mais, ce qu'on ne sait peut-être pas, ou ce qu'on ne veut pas savoir, c'est que leur sort n'est ni moins dur ni moins violent chez certains peuples qui, quoique chrétiens, se sont séparés de l'unité catholique? L'Angleterre présente sur ce point des horreurs à peine croyables. Parmi le bas peuple, il n'est pas rare de voir le mari vendre sa femme à l'encan. Le gouvernement a été impuissant à déraciner cette barbare coutume. Et que

l'efféminé mahométan, sujette chez l'orgueilleux hérétique, chez le catholique seulement elle est compagne, amie, épouse. Le catholicisme, qui est la perfection de l'homme social, dont la fin est d'élever, de garantir, de diviniser et, dès lors, de rendre respectable et sacrée la faiblesse ; le catholicisme, dis-je, par l'indissolubilité du lien par lequel il unit les cœurs et les esprits, plus encore que les corps, par les devoirs qu'il impose aux époux, par les mystères sublimes qu'il rappelle, par les sentiments qu'il inspire, par la pureté qu'il persuade, même au milieu des transports de l'amour le plus vif, par l'humanité qu'il parvient à persuader au guerrier, même au milieu des fureurs de la guerre, le catholicisme, je le répète, a élevé jusqu'au ciel le sexe faible et a fait de la femme un être vraiment surnaturel. Mais comme cette dignité, cette grandeur, cet être nouveau, pour ainsi dire, ne lui viennent que de la religion, il s'ensuit qu'elle n'y participe que dans la proportion dans laquelle la religion est pratiquée par elle. Alors, et alors seulement, elle obtient le commandement dans l'état de servitude, le respect, malgré les relations les plus familières et les plus intimes, les égards dans l'infériorité. Tout, par une force incompréhensible, cède devant elle, qui, par droit naturel, semble devoir céder à tout. Elle règne par

peut le gouvernement dans un pays où la religion est essentiellement nulle ? Dans les classes plus distinguées, le mari a le droit de tenir emprisonnée chez lui sa femme, pourvu toutefois qu'il lui permette de voir, une fois l'année, ses parents ; et si le cas de la congédier se présente, il n'est tenu à rien autre chose vis-à-vis d'elle qu'à lui donner une aiguille à broder, quelque importante que soit la dot qu'elle ait apportée. Il faut bien l'avouer, dans les pays catholiques les servantes sont traitées avec plus de mesure.

Il arrive à la femme tout le contraire de ce qui arrive au serviteur : celui-ci est libre du moment qu'il peut prendre congé ou le recevoir : la femme, au contraire, devient précisément esclave, en abandonnant son mari ou en étant abandonnée. L'indissolubilité seule du lien la rend compagne et par cela même libre. Ces observations, pour la classe des personnes à laquelle est destiné le présent éloge, ne seront pas, je l'espère, sans utilité. Elles prouveront, entre autres choses, qu'une femme, née catholique, qui s'éloigne de la religion ou affecte un langage irrégulier, ne sait, dans toute la force du mot, ni ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait, et qu'elle n'est autre chose que la sottise et la folie incarnées.

sa faiblesse même, et de cette manière, élevée jusqu'à des rapports si nobles, si sublimes, qu'ils semblent surpasser la corruption de la nature, revêtue de je ne sais quel caractère grand, respectable et divin, elle devient un *moyen terme*, une *médiatrice* puissante de paix, d'harmonie, de félicité.

Aussi le Saint-Esprit dit que bienheureux est celui à qui il est donné d'avoir pour compagne une femme que la pratique de la religion a rendue prudente et sage : *Beatus qui habitat cum muliere sensata* (Eccl., xxv, 11). Et quelle faveur céleste doublement grande, d'abord parce qu'en elle-même elle est d'une grande valeur, et ensuite parce qu'une femme qui a pour trésor la vraie sainteté et pour ornement la pudeur n'est pas chose commune et facile à obtenir. *Gratia et gratia mulier sancta et pudorata* (Ibid., xxvi, 19). Mais, hélas ! le précieux héritage d'une femme vraiment de bien ne se trouve que parmi ceux qui craignent de cœur le Seigneur, et n'est accordé qu'à l'homme qui s'en est rendu digne par la pratique de belles actions : *Pars bona, mulier bona in parte timentium Deum, dabitur viro pro factis bonis* (Ibid., xxvi, 3). Vous comprenez enfin quel doit être l'homme fortuné auquel le ciel destine pour compagne notre jeune épouse. La sagesse ne s'unit qu'à la sagesse, et la vraie piété ne sera la récompense que de la vraie piété. Vous remontez déjà par la pensée au jour heureux où le ciel unit le nom de Ruffo de Scilla à celui des Caraccioli de Saint-Agapito. Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre, tant d'un côté que de l'autre, l'antiquité de la race, unie au mérite de la piété, la splendeur des titres à l'étendue des possessions, la gloire des armes aux vertus civiques, les faveurs des princes aux applaudissements des populations... Non, je dois vous montrer dans Joseph Caracciolo, fils aîné du marquis de Saint-Agapito, et dans Anne-Marie Ruffo de Scilla le gracieux spectacle de deux jeunes époux que la vraie sagesse, et non la fougue d'une violente et par cela même passagère passion, a réunis par sympathie de vertus, bien plus que par conformité d'humeur, et a fait de cette belle et heureuse alliance un de ces

trois spectacles qui, comme le dit l'Écriture, fixent l'attention, la complaisance de la terre et du ciel, des hommes et de Dieu : celui de deux époux, entre eux, en parfaite harmonie d'idées et de pensées, de sentiments et d'affections, de goûts et de caractère, d'intérêts et de vertu : *In tribus placitum est spiritui meo, quæ sunt probata coram Deo et hominibus, concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes* (Eccl., xxv, 1).

Dès que la religion eut consacré cette pieuse union, notre excellente épouse comprit qu'après Dieu, elle se devait tout entière à son époux. La sagesse chrétienne lui découvrit les divers caractères qu'un mari réunit en lui-même, ceux de supérieur et d'égal, de maître et d'ami, et lui inspira des sentiments analogues, et, pour me servir de l'expression de l'Écriture, elle introduisit de l'ordre, de l'équilibre et de la règle dans son amour : *Ordinavit in me charitatem* (Cant., II, 4).

Aussi lui rendit-elle toujours les hommages qui sont dus à l'époux, sous les divers rapports qui l'unissaient à elle. Un sentiment ne détruit donc pas, n'altère donc pas, ne paralyse donc pas l'autre, mais au contraire le fortifie, le perfectionne : d'une part, l'époux fixe toutes les pensées, toutes les affections, toutes les sollicitudes de sa jeune épouse ; son cœur est tout entier à celui auquel elle l'a donné par serment : elle ne lui en disputera jamais aucune affection. Aussi comme elle en interprète les volontés, comme elle va au-devant de tous ses vœux ; et de là, cette délicatesse de sentiments, ces finesses d'amour qu'aucune loi ne prescrit, mais sans lesquelles la vraie amitié conjugale perd tout son charme.

D'autre part néanmoins ces transports si tendres, si violents, si vifs, ne diminuent pas en elle le sentiment de respectueuse dépendance que l'homme inspire. Tout en elle est ordre, raison, sagesse. La tendresse ne détruit pas le respect. Le respect n'affaiblit pas la tendresse ; la familiarité n'offense pas la pudeur ; la pudeur ne fait qu'embellir la familiarité. Elle l'aime comme ami ; elle le vénère comme chef ; elle s'abandonne à lui comme à son soutien, comme à son appui. Elle est con-

vaincue que, par une réciprocité que la nature inspire, mais que la religion seule maintient, elle a placé toutes ses affections dans un homme qui en apprécie et en estime les transports ; que le prince l'aime comme elle en est aimée, qu'il la possède comme il en est possédé. Elle comprend parfaitement aussi que ses charmes naturels, la délicatesse de son esprit, la droiture de son caractère lui ont acquis sur son époux un empire presque souverain. Mais elle qui voit tout céder devant elle, ne se sert de la supériorité que lui donnent les dons et les vertus dont elle est ornée que dans l'intérêt de la famille.

Ce n'est pas assez, au milieu des vifs transports d'un amour de jeune femme, la sagesse ne l'abandonne pas ; elle aime par sentiment, mais elle aime beaucoup plus par devoir. Ce devoir pose lui-même des exceptions, des bornes à l'amour qu'il commande. Si son cœur est absolument à celui auquel elle l'a solennellement promis, ce n'est qu'en vue de Dieu. Ainsi donc elle consacre ses affections à son époux, mais elle ne lui sacrifie jamais sa vertu ; elle est jalouse de plaire à son époux, mais elle l'est aussi également de ne pas déplaire à Dieu en qui et par qui son époux lui est cher : et, par suite de ces dispositions, la même assiduité aux pratiques de la dévotion, le même entraînement vers le sanctuaire, la même délicatesse de conscience, la même pudeur, le même respect qu'une femme chrétienne se doit à elle-même et dont le mariage ne la dispense pas ; et ses tendresses et les élans de son cœur, excités par sa sympathie, sont entretenus par le devoir, tempérés par le respect, réglés par la sagesse, embellis par la pudeur.

Il n'y a donc rien d'étonnant qu'un amour si sage, si pur, et, disons-le, si chrétien, n'ait jamais connu ces vicissitudes auxquelles l'amour est sujet, et que le jour où la mort brisa le lien précieux qui l'unissait à son époux, la retrouva après 24 ans, aussi attachée à lui, aussi tendre pour lui que le jour où ce lien fut étroitement serré par les mains de la religion ! Hélas ! l'amour purement naturel s'affaiblit à la longue et ne conserve pas toujours la même énergie ; sa voix perd de sa

force : la nature elle-même, je dirai presque se fatigue et s'ennuie de la longue possession d'un même objet : quant à la voix de l'austère devoir, elle ne se tait jamais. La grâce du sacrement ravive ces charmes que le temps détruit chaque jour : et le phénomène, d'un amour toujours actif, toujours nouveau, après plusieurs lustres d'union matrimoniale, ce phénomène, dis-je, la nature peut l'exiger, mais la grâce seule peut l'opérer. Heureux donc celui, je terminerai cette portion de mon oraison, comme j'en ai commencée, heureux celui auquel le ciel a fait don d'une épouse qui craint le Seigneur ! Celui-là, au lieu d'une voisine importune, a une compagne vertueuse ; au lieu d'un embarras, d'un tourment, il possède un encouragement, un soulagement, un appui. *Mulieris bonæ beatus vir* (Eccli. xxvi, 1).

IV. — Mais cette sagesse qui l'oblige à aimer la personne de son époux, lui rend encore chère et précieuse sa famille. Aussi, ne se prévalant pas de la supériorité que ses aimables vertus lui ont procurée sur son esprit, elle rend à ses nouveaux parents, avec simplicité de cœur, avec humilité d'esprit, le tribut d'amour, d'estime, d'attachement, de respect qu'elle croit leur devoir. Sa vertueuse belle-mère (1), voit dans sa jeune bru, non une ennemie-née de son autorité, mais un portrait précieux de ses vertus chrétiennes, non une maîtresse nouvelle qui vient lui disputer sa souveraineté domestique, mais une sujette respectueuse qui vient en étendre le commandement, et qui, retenue par le devoir que lui impose son rang, n'inspire aucune jalousie, n'affiche aucune prétention, ne fomente aucune antipathie funeste, renonçant jusqu'aux égards qui lui sont dus. Sa belle-mère conquise elle-même par sa sagesse et sa piété, veut avec une générosité, dont les exemples sont rares, que celle qui paraît n'être venue que pour obéir, exerce un commandement absolu.

(1) D. Victore Galluccio, des ducs de Tora, modèle, elle aussi, d'une probité et d'une sagesse antiques, et d'une ferveur chrétienne extraordinaire.

Le sage marquis de Saint-Agapito (1), après l'avoir soigneusement étudiée pendant l'espace de six ans, frappé de ses vertus, ne se lasse pas de s'applaudir du trésor (car c'est ainsi qu'il s'exprimait) qu'il avait procuré à son fils dans la personne de cette jeune épouse ; ses beaux-frères la voient animée pour eux de l'attachement d'une sœur affectueuse, et ils ne cessèrent de l'honorer et de l'aimer comme telle. Anne-Marie Ruffo semble née dans la famille de Pettoranello, tant elle en aime et en respecte les individus, tant elle s'en concilie toutes les affections, tant elle en prend à cœur les intérêts.

Oui, les intérêts de toute la famille sont remis entre les mains de la jeune princesse ; car son époux, distrait de ses propres affaires, par les soins honorables et importants des charges publiques que la sagesse souveraine avait confiées à son zèle et à sa fidélité, se déchargea du poids de l'administration domestique sur sa prudente et vertueuse compagne, en la nommant son vicaire général. Par cette situation qui lui est faite, elle devient l'arbitre, la dispensatrice, la maîtresse des destinées de la famille ; et ce caractère, loin d'exciter les transports du ressentiment et les fureurs de la jalousie, lui attira la confiance générale.

Du reste, cette confiance ne fut pas trompée, car, dans l'espace de cinq ans, cette femme incomparable réussit à remettre en ordre la fortune d'une grande maison que les vicissitudes des temps avaient dérangée. Elle prévoit tout, elle examine tout, elle pèse tout, elle mesure tout d'après les calculs les plus minutieux ; sans jamais pour cela que l'éducation de ses enfants, les soulagements de l'indigence et le salaire des ouvriers en souffrent. Et parce que la vraie sagesse sait éviter les extrêmes, ses économies ne diminuent rien de ce qu'exigent les bienséances de son rang, ses

(1) Feu D. Vincent Caracciolo, homme de mœurs irréprochables, qui unissait à une profonde piété une perspicacité naturelle d'esprit et un bon sens distingués, qualités qui lui faisaient discerner et apprécier parfaitement la vertu.

épargnes n'éclipsent pas le lustre qui doit environner une noble famille, et sa parcimonie n'a rien de commun avec la dégradante bassesse. Il semble que chez elle tout abonde, parce qu'il n'y manque jamais rien.

Mais son mari est encore plus heureux, parce que, par rapport à un objet bien plus important et bien plus précieux, l'éducation de ses enfants, il peut se reposer tranquillement sur les soins d'une épouse si sage et si vertueuse. Non, les œuvres de la grâce ne sont pas imparfaites. Cette sainte crainte, cette divine sagesse qui l'a guidée dans l'accomplissement des devoirs d'épouse, l'instruit et la dirige dans l'accomplissement des devoirs, bien autrement difficiles, d'une mère chrétienne.

V.— Le défaut, le crime même le plus commun, le plus universel de notre siècle, consiste dans la négligence absolue de l'éducation des enfants. La conduite des parents est un mystère qui ne peut se concilier, je ne dis pas seulement avec la religion qu'ils professent, mais encore avec cet amour passionné, avec cette tendresse pour leurs enfants qu'ils exaltent souvent en leur présence pour exciter en eux de la reconnaissance, et dont ils se glorifient en eux-mêmes pour pouvoir en se trompant, s'applaudir d'avoir un cœur tendre et sensible aux mouvements de la nature. Ils affichent de l'amour pour leurs enfants, et, satisfaits d'un amour oisif, ils n'ont pour leur éducation qu'une fausse et homicide tendresse. Combien différente est celle dont est animée la princesse de Pettoranello !

Tendresse sage et éclairée. L'excellente mère s'efforce de savoir et réussit à apprendre les moyens qu'elle doit mettre en œuvre pour conduire à bonne fin la tâche aussi importante que difficile de bien élever ses enfants. Aussi possède-t-elle toutes les qualités et tous les talents requis à cet effet.

Tendresse vraiment chrétienne. La tendresse de la plupart des mères de notre siècle est généralement, aujourd'hui, radicalement profane, comme s'en plaignait de son temps saint

Bernard. On tient à ce que les enfants n'ignorent rien de ce qui peut leur procurer une situation flatteuse dans le monde; on est tout ardeur pour les instruire dans les lois, dans les coutumes, dans les convenances, dans les usages du monde. Pour ce qui est ensuite de la science de la religion, elle est la seule qu'on leur permette d'ignorer; et tandis qu'ils sont tout zèle pour préparer leurs enfants à se faire une carrière brillante et riche, ils ne prennent aucun souci de leur assurer les trésors de la grâce et de la vertu, que leur garantiraient le cœur et la protection de Dieu : *Alii honores, alii divitias filiis provident; nemo filiis providet Deum.*

La crainte de Dieu inspire à notre princesse une tendresse d'un ordre bien différent. Elle veut, elle, que ses fils sachent qu'ils possèdent ce que le monde apprécie; mais ce dont elle ne les croit jamais assez instruits, c'est de la science de Dieu et de ses saintes lois. A peine leur raison, débarrassée des nuages de l'enfance, commence-t-elle à jeter ses premières lueurs que l'attentive et vigilante mère, connaissant le prix de ces rapides et précieux moments pendant lesquels l'innocence et la grâce du baptême disposent l'âme à recevoir fructueusement les semences de la vertu, s'empresse de les faire chrétiens, les instruit de la religion, leur en enseigne les principes, la sainteté, les lois, les obligations, les promesses, les menaces, les récompenses, et leur dépeint la grandeur de Dieu et sa sévère justice, son tendre et bienfaisant amour, le néant, la vanité des choses humaines, la joie pure qui accompagne la pratique de la vertu et qui est le fruit de la justice, le repos, la paix de la conscience, préférable aux jouissances tumultueuses et efféminées qui enivrent les sens, la brièveté du temps, la certitude de l'éternité.

Avec quelle sollicitude elle les conduit avec elle dans les temples sacrés, et leur fait fixer les yeux sur le spectacle des cérémonies augustes de la religion, et leur développe le sens caché des mystères, et les accoutume à connaître et à adorer, sous le voile de la foi, le Dieu de gloire qui réside dans le sanctuaire! Elle aime ses fils, mais plus pour l'é-

ternité que pour le temps, plus pour le ciel que pour la terre, plus pour Dieu que pour le monde. Elle leur pardonne un manquement contre la civilité ou les convenances du monde; mais un oubli de la décence chrétienne, une faute morale, une offense contre la religion, fût-elle légère, voilà ce qu'elle ne croit jamais pouvoir dissimuler, voilà ce qu'elle ne pardonne qu'en considération d'un repentir sincère.

Tendresse raisonnable, sage et toujours guidée par la réflexion. La princesse de Pettoranello n'a rien de commun avec ces mères qui, en fait d'éducation, n'adoptent d'autre règle que celle de leur caprice, et qui, selon l'humeur qui les domine, tantôt éclatent en reproches grossiers, tantôt s'épuisent en effusions de cœur affectées. Anne Ruffo, toujours maîtresse d'elle-même, avertit avec raison, reprend sans amertume, menace sans dépit, caresse sans flatterie, sait supporter les faiblesses de l'âge, se laisse fléchir par les prières, désarmer par les larmes, mais jamais vaincre par la faiblesse; aussi sa maison fut-elle perpétuellement étrangère aux fureurs du désespoir, aux transports de la colère, au tumulte de l'impatience, aux cris irrités du dépit. Elle est maîtresse du cœur de ses enfants pour le guider dans les voies de la droiture, de la justice, de la raison.

Tendresse accompagnée de la vigilance la plus austère. Les yeux toujours ouverts sur les dangers qui menacent une vertu naissante, elle est constamment occupée à tenir loin des regards de ses chers enfants la licence des exemples mauvais, le scandale des discours trop libres, les conseils de correspondants, d'amis, de compagnons corrompus et corrupteurs.

Tendresse efficace, parce qu'elle est soutenue par l'exemple; car à quoi servent les instructions quand elles sont démenties par les œuvres? Les enfants ont les yeux plus ouverts au langage de la conduite, le seul presque que leur âge leur permette d'entendre, qu'ils n'ont les oreilles attentives au langage des paroles. Si les enfants d'Anne Ruffo en appellent de ses conseils à ses actes, s'ils désirent apprendre la règle qu'ils doivent adopter, plutôt parce qu'ils voient prati-

quer que parce qu'ils entendent souvent répéter, ils ont le bonheur de ne rencontrer sous leurs yeux que des mœurs pures, châtiées, irréprochables; de ne voir mettre en pratique que des leçons parfaites; ils n'aperçoivent que des œuvres en exacte harmonie avec les paroles; qu'une invariable et très-parfaite leçon, commencée par la parole, soutenue et perfectionnée par l'exemple.

Aussi ne suis-je pas surpris que les quatre aimables enfants, laissés par Anne-Marie ne craignissent rien tant que de perdre une mère si digne de leur amour. Enfants fortunés! Sa piété garantit à votre excellent père votre tendre piété. Ce qu'elle fut présage infailliblement ce que vous serez. La sagesse n'est pas née avec vous, mais avant vous. Elle vous accueillit dans ses bras, veilla sur votre berceau, vous nourrit de son lait, guida vos pas, forma votre cœur, et fera régner en vous la justice et la vraie dévotion.

VI. — Ce n'est pas tout; sous quelque rapport social que nous la considérons, Anne Ruffo est toujours ce qu'elle doit être.

Est-il une fille plus reconnaissante, plus respectueuse et plus tendre pour ses parents? Alors même que sa situation de femme mariée soustrait sa personne à leur autorité, son cœur leur demeure assujéti. Leurs signes, leurs désirs, furent pour elle autant d'oracles auxquels elle se faisait un cas de conscience de ne pas s'opposer; son plus doux soulagement, pendant nombre d'années, consista à passer quelques heures, chaque jour, dans la société de sa vertueuse mère. Cette sorte de récréation suffisait à la dédommager de la privation des délices tumultueuses du siècle, qu'elle s'était interdites à elle-même, dès ses plus jeunes années.

Quelle dame tout mieux qu'elle faire respecter son autorité et aimer sa personne dans l'enceinte des murs domestiques, regarder ses serviteurs comme ses enfants, sans jamais cesser d'être regardée par eux comme leur maîtresse?

Quelle amie plus sincère, plus constante, plus cordiale? Les liens d'innocente tendresse qu'elle contracta, dans son ado-

lescence, avec les vertueuses compagnes de ses études, ces liens, elle les conserva intacts jusqu'à son dernier soupir. Quelle sensibilité ne montrait-elle point dans les malheurs de celles qui lui étaient attachées par les douces chaînes de l'amitié ! Quelle part ne prenait-elle pas à leurs regrets ! Combien de fois ne la vit-on pas mêler ses larmes aux leurs ! Ah ! tant il est vrai que la femme chrétienne est l'amie, non du temps de la dissolution et de la prospérité, mais des jours de tristesse et d'infortune. Ah ! tant il est vrai que la religion, dépouillant le cœur de toute vue d'intérêt propre, rend l'amitié plus pure, plus tendre et plus durable. Et quel cœur, après tout, saura mieux aimer autrui que celui qui a cessé de s'aimer lui-même ?

Quelle conseillère plus fidèle et plus sage ? Ses lumières, sa prudence, sa bonne foi portent la confiance dans le cœur de quiconque s'abandonne à elle. Chacun s'appuie sur elle sans crainte et se règle sans inquiétude sur ses conseils, comme il se repose en toute tranquillité sur la bonté de son cœur.

Et, en effet, quelle femme de la société fut jamais plus aimable, plus complaisante, plus distinguée, plus charmante, bien que dévote ? Dégagée de ces singularités affectées, de cette tristesse sombre et scrupuleuse, de ces apparences austères sans lesquelles on peut être assez heureux pour plaire à Dieu, et avec lesquelles on blesse les regards du monde, elle sut unir ce que la vie intérieure a de plus parfait avec ce qu'il y a de plus commun dans la conduite extérieure. Dans une vie, parfaitement conforme aux usages, permis du monde, toute la ferveur des premiers âges du christianisme : une condescendance sans bornes, unie à une délicatesse de conscience, presque sans exemple : toutes les vertus qu'exige l'Évangile et tous les dons qu'on admire et qu'on recherche dans les sociétés humaines ; tous les sentiments qui font la femme juste aux yeux de Dieu, et tous les sentiments, toutes les mœurs qui font l'honnête femme, la femme aimable selon le monde.

De là l'union des convenances du siècle avec les délica-

tesses de la dévotion ; de l'autorité et de la dignité de son rang avec l'humilité de l'Évangile. Aimable et aisée dans la conversation, devenue les délices de tous ceux qui comprennent les plaisirs innocents, cultivée dans ce genre de politesse d'autant plus agréable qu'il dérive d'un fonds inépuisable de sagesse chrétienne, d'égards, de civilité, et qu'il n'est nullement l'effet d'une ridicule vanité qui aspire à se distinguer, ou d'une politique de duplicité, intéressée à tromper, Anne Ruffo unissait deux talents assez difficiles à trouver associés : le talent de plaire et celui de ne jamais porter le moindre préjudice ni à sa conscience, ni à celle d'autrui.

Monde profane qui t'obstines à repousser la dévotion, sous le prétexte que les pratiques de la piété chrétienne ne sont compatibles ni avec les devoirs, ni avec les convenances de la vie civile, pour te désabuser, pour te confondre, qu'il me suffise de te montrer une femme qui a vécu sous nos yeux, la princesse de Pettoranello. Où trouver, d'un côté, une femme qui ait accompli avec plus de perfection tous les devoirs de la société ? Mais d'un autre, où trouver une femme qui ait pratiqué la dévotion d'une manière plus sublime ? Car la crainte de Dieu a non-seulement accompagné son esprit dans l'accomplissement parfait des devoirs sociaux, comme nous l'avons vu jusqu'ici, mais, en outre, elle a élevé son cœur aux plus sublimes pratiques de piété comme nous le verrons ; en sorte que ce saint amour, qui a constitué son vrai mérite devant Dieu, est encore le sujet de ses louanges auprès des hommes : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.*

SECONDE PARTIE.

A ne vouloir juger de la vraie grandeur de l'âme que par des apparences mensongères et séduisantes, tout paraît grand, brillant, ravissant dans une femme du monde. Au moyen de tous ces artifices, elle parvient souvent à fixer sur elle tous les cœurs, à engager toutes les langues à chanter ses louan-

ges ; et, considérée comme l'ornement de son siècle, elle n'apparaît sur le théâtre du monde qu'environnée des hommages et des louanges d'un peuple d'adorateurs.

Mais, ne nous arrêtons pas au prestige d'une surface décevante. Renversons le mur de l'illusion ; arrivons à son cœur : en un clin d'œil sa prétendue grandeur s'évanouit. Tout ce qu'on peut imaginer de plus vil, de plus bas, de plus petit, avilit et dégrade son âme. Je n'y vois que l'abjecte et honteuse prostitution de tous les dons, de tous les talents, de toutes les qualités à sa frivole fureur de plaire. Que de misérables intrigues, que de façons menteuses, que de sacrifices pénibles pour réussir à conquérir un seul cœur ! Et ensuite que de défiances qui la déchirent, que de jalousies qui la dévorent, que de soupçons qui la tourmentent, que de tristesses qui la désolent, que d'appréhensions qui la font changer mille fois de sentiments, que d'agitations qui la remplissent de dépit, que d'amertumes, de désespoirs la rendent grave, chagrine, haïssable même à elle-même. Voici, ô mondains, les idoles auxquelles vous avez prodigué l'encens de vos hommages et devant lesquelles vous vous inclinez comme si elles avaient quelque chose de grand, de sublime, de divin : *Ecce, ecce quem colebatis* (Dan., xvi, 26).

Tout le contraire arrive à une dame chrétienne qui, pénétrée du saint amour de Dieu, professe la dévotion et la piété. Tout en elle semble frivole, bas, petit, digne de pitié ; quant aux apparences, sa vie et sa conduite ne fixent aucun regard, elle n'inspire aucun intérêt, elle ne commande aucun hommage : solitaire et souvent ignorée, bien loin de songer à se donner en spectacle à autrui, elle s'étudie à se cacher même à elle-même. L'approbation de Dieu est la seule à laquelle elle puisse aspirer avec succès, parce que ce serait en pure perte qu'elle prétendrait à celle des hommes. Et les bénédictions du ciel sont seules capables de lui offrir une compensation à la privation des égards, des hommages, des applaudissements que lui refuse la terre. Aux yeux de Dieu, elle sera un objet de tendre complaisance, mais elle n'est qu'un objet de dédain,

souvent même de mépris aux yeux du monde qui ne daigne pas même l'honorer d'un regard. Mais aussi pénétrez, autant que possible, dans le cœur de cette femme, en apparence si peu digne d'intérêt, si indifférente, si nulle pour le monde; étudiez-la dans l'intérieur de son esprit : c'est là précisément que cette fille chérie du roi du ciel, embellie par le vêtement de la charité, ornée de la variété de toutes les vertus, déploie tous les titres qui la rendent noble et glorieuse, *Omnis gloria ejus filiae regis ab intus, et in fimbriis aureis circumamicta varietatibus* (Psal. xli, 14). C'est là que vous la verrez grande et élevée dans ses intentions; pure dans ses désirs, désintéressée dans ses vues, ferme dans ses espérances, sage dans ses précautions, courageuse et intrépide dans ses épreuves. Vous la verrez ornée du mérite d'inclinations réprimées, de tentations surmontées, de résistances pénibles pratiquées et de victoires difficiles, remportées sur tout ce que le monde a de plus séduisant, le cœur de plus délicat, les passions de plus enchanteur. Vous la verrez passer les journées au travail, les nuits à la prière, s'assurer la possession de la grâce par la pratique de la pénitence; conserver la modération dans la prospérité, la patience dans les revers les plus cruels, la pudeur timide et à la fois défensive pour se préserver de la contagion des plaisirs défendus, par l'éloignement des plaisirs moins dangereux pour la piété; et, à la vue de pratiques si sublimes, de sacrifices si généreux, de sentiments si nobles et si élevés, préparés, persuadés, suggérés par le saint amour de Dieu, vous serez contraints de conclure que la terre n'a rien de grand, de noble, de sublime qui puisse se comparer à une âme qui craint sincèrement le Seigneur: *Non est major illo qui timet Deum* (Eccli., x, 27). C'est précisément par ce côté que fut vraiment grande la princesse dont nous honorons la mémoire, et dont j'ai fait le portrait, en vous peignant celui d'une femme vraiment chrétienne : car la crainte de Dieu qui remplit son cœur, lui persuada, à elle aussi, les pratiques de la plus sublime, de la plus parfaite piété.

1. Piété premièrement d'amour et de sentiment. Celle

qu'elle professait n'était pas seulement une piété de raison et de foi qui commande les actions, qui dirige les désirs ; par la voix austère du devoir ; mais elle était encore comme une inclination violente, comme un sentiment très-vif, qui la conduisait presque naturellement à faire des pratiques de la religion, les délices de son cœur. Le temple de Dieu attirait tous ses désirs : pour elle il était le lieu le plus auguste et tout à la fois le plus cher ; et, à l'imitation de David, et avec un transport qu'il ne lui était pas donné de modérer, elle soupirait après les tabernacles du Seigneur : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine !.... concupiscit et deficit anima mea* (Psal. xciii, 1), précisément comme un cerf blessé court à la source qui doit calmer l'ardeur de sa plaie : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* (*Ibid.*, lxx, 2). La vue de l'arche véritable du Testament la remplissait d'une joie tendre, Plusieurs fois, chaque jour, sa dévotion l'entraînait vers le temple : là, confondue avec le peuple, elle ne souffrait pas qu'on eût pour elle les égards dus à son rang. Et, à cet effet, elle choisissait les lieux et les heures où elle était le moins aperçue. Toute son ambition se bornait à adorer le Seigneur en esprit et en vérité, et à le remercier de ce qu'il daignait lui en accorder le don. Aussi, ramenant l'honneur à son vrai principe, la pureté de la foi est-elle à ses yeux beaucoup plus estimable et plus glorieuse que celle du sang, et ce dont elle s'applaudissait et se glorifiait avec une sorte d'enthousiasme, ce n'était pas d'être née noble, mais bien d'être née chrétienne, et combien de fois ceux qui prétendaient s'opposer à ce qu'elle allât tous les jours à l'église à cause du détriment qu'en éprouvait sa santé, ne l'entendirent-ils pas se plaindre en ces termes doux et suaves, capables d'attendrir et tout à la fois d'édifier : Pourquoi vouloir me priver de remercier Dieu dans son temple pour m'avoir fait naître chrétienne ? Quel exemple, quelle confusion pour les personnes de son rang et de son sexe, en qui il semblerait qu'on ne dût craindre naturellement que la superstition, et qu'on voit cependant s'a-

baisser jusqu'à chercher une espèce de considération dans une incrédulité affectée? Ames frivoles, que la nature n'a pas faites pour la science et qui, *nonobstant*, osent rejeter avec orgueil les dogmes sacrés et se décider contre la foi, d'après l'autorité de conversations légères ou de quelque lecture rapide et superficielle; âmes dégradées, dont l'impiété n'a probablement d'autre source honteuse qu'une fatale passion pour un impie qui a su leur plaire et qui, profitant de leur double faiblesse, a su réussir sans peine à leur ravir leur pudeur et leur foi; âmes étroites et petites, car avec cet air de singularité, ces nouvelles incroyables veulent paraître supérieures à leur sexe, acheter, à ce prix, le titre de demi-savantes et, par le mépris de la religion, s'assurer l'admiration d'une certaine classe de libertins insensés. Ah! pour notre princesse, elle ne fonde sa réputation, sa gloire que dans la crainte de son cœur pour Dieu, selon l'enseignement de l'Écclésiastique : *In timore Domini sit tibi gloriatio* (Prov., XXXI, 6).

II. Piété solide et efficace fondée sur le sacrifice du cœur et la réforme de l'homme intérieur. Nous en sommes arrivés à des temps où l'abus, et même plus encore, la profanation des pratiques de la piété a, en quelque sorte, discrédité ceux qui la professent. Aujourd'hui on ne peut louer une âme, sous le rapport de la dévotion, sans provoquer contre elle le sarcasme, la satire et la plaisanterie du siècle profane. Aussitôt on se reporte par la pensée à certaines âmes indiscretes et maudites, dont toute la piété consiste à tirer de l'obscurité les faiblesses d'autrui, à en faire le sujet des plus amères censures et de leurs entretiens les plus longs et les plus favoris. Ames frivoles et vaines qui s'efforcent d'être appréciées à proportion qu'elles s'apprécient et s'estiment elles-mêmes, et qui ne paraissent fréquenter le sanctuaire que pour prendre des leçons d'orgueil à l'école de l'humilité; âmes qui, par l'injustice de leurs plaintes, par la frivolité de leurs jalousies, par le venin de leur badinage, par l'impudence de leurs discours, par la fureur de leur curiosité et la légèreté de leurs caprices, ne font qu'autoriser l'injuste persuasion où sont les sectateurs du siècle,

« que les préjugés dont la dévotion remplit l'esprit sont plus nombreux que les passions qu'elle mortifie et assujettit dans le cœur ; et qu'il n'existe pas d'âmes qui s'aiment plus elles-mêmes que celles qui se piquent d'aimer le plus le Seigneur. » Je sais qu'il y a dans ces sortes de jugements beaucoup d'exagération, d'aveuglement, de caprice, et même de méchanceté ; mais, indépendamment de tout ceci, de telles âmes, c'est-à-dire des âmes qui cherchent le brillant de la piété et en omettent le solide ; qui, en conservant l'extérieur, les apparences, le faste, ignorent de tout point les sacrifices qu'elle impose, qui n'adoptent de la dévotion que les confessions prolongées et les communions fréquentes et ne sont que de fausses dévotes et de vraies mondaines, et même plus mondaines que celles qui en ont le nom. Et cela pourquoi ? parce que ce n'est nullement la crainte de Dieu, mais l'amour-propre, le caprice propre, l'humeur propre qui est l'arbitre de leur cœur, qui en dirige la prétendue ferveur et leur inspire une piété de comparse qui n'est autre chose qu'une illusion, une tromperie, une imposture de piété. Pour la piété de notre princesse, comme elle part d'un plus noble principe, elle produit aussi de plus heureuses conséquences, elle repose tout entière dans le sacrifice du cœur, dans la réforme de l'homme intérieur. Attachez-vous surtout à considérer sa manière d'user des moyens les plus efficaces pour produire ce changement et cette réforme de l'esprit, c'est-à-dire la manière dont elle participe aux sacrements. Tandis que chacun et tous ne voient dans sa conduite rien que d'édifiant, elle n'y voit, elle, rien qui ne la fasse trembler. De là examen rigide et sévère auquel elle soumet les profondeurs les plus cachées de son cœur, et elle éprouve en elle-même de telles sollicitudes, de tels débats que le jour où elle se disposait à la confession était appelé chez elle *le jour des batailles* ; recueillement austère qui la fait s'ensevelir dans le fond de son palais et examiner minutieusement, dans l'amertume de son cœur, ses jours si pleins de mérite, comme une autre l'eût fait de jours souillés des chutes les plus fréquentes et les plus honteuses ; diligence la plus exquise qui lui fait

consigner fidèlement sur le papier le résultat de ses scrupuleuses recherches, afin qu'aucune de ses fautes n'échappe à la sincérité de sa douleur et à l'intégrité de ses confessions ; abaissement d'esprit qui remplit d'attendrissement le ministre du Seigneur dans le saint tribunal, au spectacle édifiant d'un cœur qui, orné de vertus et pénétré d'une solide piété, s'accuse plus pécheur que n'ont coutume de le faire les plus grands pécheurs. Non contente de connaître ses péchés, elle pousse au delà son diligent examen ; elle remonte à l'occasion, au principe de ses chutes ; non contente de connaître ce qu'il faut manifester, elle fait en sorte de savoir ce qu'il convient de réformer et de corriger ; et persuadée que la pénitence qui efface la faute, ne consiste pas seulement dans la pénitence inséparable de sa confession et de sa manifestation, elle croit qu'il lui reste encore beaucoup à faire, même après qu'il ne lui reste plus rien à révéler, et que, pour être juste, il ne suffit pas de s'avouer pécheur. Tout son soin s'applique à multiplier ses précautions contre les surprises des passions, contre la faiblesse de la volonté, contre la séduction du monde, et contre le péril des occasions ; et plus juste, le dirai-je, par sa pénitence que par ses vertus, ce n'est qu'après avoir fait triompher en soi-même et avoir honoré la grâce de Jésus-Christ dans le tribunal de l'expiation, qu'elle se présente pour être lavée par le sang de Jésus-Christ dans le sanctuaire. Voilà les effets de cet insatiable désir de la justice, qui distingue celui qui craint le Seigneur : *Qui timet Dominum, in mandatis ejus cupit nimis.*

III. Piété délicate, qui ne souffre dans le cœur aucun vice, aucun défaut. Elle se garde donc non-seulement de certaines passions hideuses, dont il est impossible de se dissimuler à soi-même l'humiliant désordre, mais encore de ces passions délicates et dans un certain sens plus dangereuses en tant qu'elles ont toute la perversité du vice sans en avoir les apparences, et parce que, tenant, pour ainsi dire, le milieu entre le vice et la vertu, elles semblent justifier les faiblesses dans lesquelles elles font tomber, par la vue des énormes dissolu-

tions qu'elles s'interdisent. Elle se fait également un cas de conscience d'ouvrir son cœur à ces aveugles transports de ressentiment qui se manifestent par des emportements indécents de fureur bruyante, et par ces aversions du cœur qui se laissent deviner par la seule froideur des manières, par le sans-*façon* du maintien, ou qui substituent la politesse et l'urbanité respectueuse à la simple et franche amitié depuis longtemps éteinte : elle ne condamne pas moins en elle-même ces intrigues et ces artifices de vanité effrénée, à laquelle on sacrifie tout, et ces ostentations de piété qui se donne en spectacle à autrui ; ces médisances grossières dont le venin répand un nuage calomnieux d'injustes soupçons sur la vertu la plus pure, et ces détractions ingénieuses dans lesquelles la satire commence toujours par un éloge, et dont les hypocrites ménagements n'ont pour but que de rendre plus croyable le blâme au moyen des recommandations de la louange ; ces excès de luxe, de divertissement, de voluptés qui, aux yeux du monde corrompu, altèrent la réputation, non moins que la conscience aux yeux du Dieu de la sainteté, et cette affectation d'indolence, aussi éloignée de se livrer aux plaisirs qui coûteraient de grands remords qu'aux vertus qui exigeraient de grands efforts et de grands sacrifices. En un mot, ces transactions honteuses entre la vertu et le vice, entre les mouvements de l'esprit et les désirs de la concupiscence, entre la piété et le libertinage, lui sont complètement inconnues. Sa vie est moins une vie de raison qu'une vie de religion ; moins la vie d'une honnête femme selon le monde que d'une femme chrétienne selon l'Évangile ; c'est-à-dire, une vie qui marche sur les traces de la vraie sagesse et non sur celles de l'amour-propre qui se contente souvent de tenir la voie du milieu entre la conscience et les passions, entre les intérêts du temps et ceux de l'éternité, entre l'Évangile du Christ et celui du siècle profane. Quelque petit, quelque supportable que puisse être ou paraître l'imperfection ou le désordre, elle s'en tient scrupuleusement éloignée ; car la crainte de Dieu condamne également toute espèce de mal moral, et bannit de l'âme toute

faute : *Timor Domini odit malum* (Prov., VIII, 13) ; *Timor Domini expellit peccatum* (Eccli., I, 27).

IV. Piété sans bornes et sans excès, qui ne néglige aucune vertu. Elle s'établit dans l'observance du précepte par l'habitude pratique du conseil. Pour se prémunir contre ce qui est défendu, elle va jusqu'à s'interdire ce qui est permis. La grâce la trouve toujours docile à ses célestes impressions et le monde, presque insensible à ses caresses.

Dans la pratique des vertus, elle ne se limite pas à celles qui sont de son goût et qui vont à son tempérament : elle envisage tout, elle embrasse tout. Elle aime l'exercice de la prière et le repos de la solitude chrétienne, sans perdre toutefois le mérite du travail et de la charité ; ses pratiques de pénitence marchent de front avec les abaissements de l'humilité ; quoique occupée uniquement de Dieu, elle ne néglige pas pour cela le soin de ses enfants ; attentive à perfectionner sa propre conduite, elle n'oublie pas celle de ses serviteurs ; elle satisfait à sa ferveur, sans cependant déplaire à son mari ; elle fréquente les temples, sans toutefois rien ôter aux soins pue réclame la famille. Son activité n'est pas sans modération ; l'action et le mouvement l'accompagnent dans sa solitude ; la force et l'intrépidité sont unies chez elle à la mansuétude et à la douceur ; la condescendance n'est pas séparée en elle de la constance ; sa prudence n'altère en rien sa simplicité, sa franchise n'exclut pas la discrétion ; elle s'assujettit à une partie de l'Évangile sans se soustraire à l'autre ; finalement sa piété est également attentive à ne rien omettre de ce qui est commandé et à ne se rien permettre de ce qui est défendu. Quelle exactitude dans l'accomplissement des lois de l'Église ! Quelle sévérité dans l'observation des abstinences, des jeûnes, lors même que tout semblait devoir l'en dispenser ! elle ne se permet jamais aucune licence, et ne se prévaut jamais de la plus légitime exception. Il n'existe rien qui puisse rassurer la délicatesse de son cœur, aussi longtemps qu'il ne lui a pas été universellement affirmé qu'elle a scrupuleusement et parfaitement accompli le précepte. Que tout cela ne vous surprenne

pas. Ce sont les fruits de cette sainte crainte qui fait, dit l'Écriture, que, quand l'homme en est pénétré, il n'omet rien, il ne néglige rien, il ne traite légèrement rien de ce qui est prescrit, rien même de ce qui est seulement conseillé. *Qui timet Deum nihil negligit* (Eccl., vii, 19).

V. Piété magnanime et généreuse qui la rend supérieure à la faiblesse de son sexe et aux assauts de l'infortune. Qui jamais, demande le Sage, qui jamais sera assez heureux pour rencontrer une femme d'un caractère robuste et énergique : *Mulierem fortem quis inveniet* (Prov., xxxi, 10)? Ah! c'est un fruit qui ne se trouve pas au milieu des raffinements de la mollesse mondaine : *Non invenitur in terra suaviter viventium* (Job, xxvii, 13). Et en effet, qu'est-ce qu'une femme, formée à l'école du monde, selon les principes et les conventions profanes? C'est une âme frivole, qui, loin de savoir se commander à elle-même, se fait esclave volontaire et jouet misérable de toutes les passions qui agitent le cœur, de goûts insensés qui altèrent l'esprit, de toutes les extravagances qu'enfante l'imagination, de tous les préjugés qui offusquent la raison, de toutes les folles coutumes que le bon sens réprouve, de toutes les inclinations qui combattent la vertu; c'est une âme légère, inconstante, qui, pour le plus léger succès, se gonfle, comme elle se décourage et s'avilit à la seule pensée de la plus légère disgrâce; qui s'enivre, si on lui adresse une vaine louange, et se trouble, se dépîte, se désole, pour un trait d'indifférence, pour un coup d'œil dédaigneux; et qui peut jamais raconter les regrets, les chagrins, les agitations, les fureurs qui l'accablent et la déchirent, s'il lui arrive jamais de perdre quelqu'un de ces attraits qui la font briller sur le théâtre du monde? C'est une âme d'autant plus faible en réalité qu'elle semble plus noble et plus ferme en apparence. Sa tranquillité, qui, dans certaines occasions délicates, met son cœur à la torture, n'est qu'une étude d'imposture; et ce qui lui fait soutenir le masque de sa prétendue force, est moins un sentiment de générosité qui méprise le danger qu'un excès de faiblesse qui redoute les persiflages et le

mépris. Qu'ils sont différents, les sentiments qui animent le cœur de la princesse de Pettoranello ! Élevée par la piété jusqu'à la contemplation du monde à venir, du sein de l'éternité où elle habite avec sa foi, elle fixe d'un œil assuré toutes les vicissitudes qui peuvent l'atteindre dans le monde présent ; et, fidèle à l'oracle du Seigneur, elle n'appréhende rien de ce qui peut détruire le corps, ou de ce qui finit avec le corps, sans pouvoir causer à l'âme le moindre détriment ; mais elle craint seulement les desseins de celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans les abîmes : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* (Matth., x, 28). Maîtresse absolue de son cœur, elle se garde bien de s'abandonner à l'espérance et aux craintes mondaines : caprices de la fortune, perte de ses enfants, revers de famille, tout cela ne suffit pas à altérer la tranquillité de son cœur, la sérénité de ses traits ; mais toujours égale à elle-même, elle conserve invariablement son caractère de fermeté noble au milieu des amertumes de l'adversité, comme dans l'ivresse de la prospérité. Elle est toujours cette femme forte, cette femme noble et généreuse que le monde cherche sans qu'il arrive jamais au monde de la rencontrer, parmi ses partisans : *Mulierem fortem quis inveniet ?*

Rappelez-vous ces épreuves austères et difficiles auxquelles il plut à la divine Providence d'exposer sa robuste vertu, et dont elle voulut finalement qu'elle devînt la victime ; et représentez-vous les restes d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante que quand le ciel eut décrété sa fin. La perte d'un de ses fils l'oblige à livrer son sein à un enfant étranger. Mais, hélas ! disposition amère du ciel ! par cet acte même, prescrit pour la sauver, elle reçoit le venin de la mort, de celui auquel elle offrait un aliment de vie. C'est en vain que, cédant à la loi sacrée de la conservation, et après avoir longuement combattu avec les sentiments de la charité contre cette impérieuse nécessité, elle éloigne d'elle l'innocent communicateur de la mortelle contagion ; ce poison s'est insinué

dans ses veines, a attaqué la source de sa vie, et manifeste au dehors ses symptômes. A dater de cette époque, elle devient une victime de souffrances et de douleur. Le charme de la jeunesse s'évanouit ; l'incarnat de son teint frais et fleuri s'éclipse. Les douleurs atroces qui la déchirent, les fastidieuses nausées qui lui arrachent les entrailles, les tiraillements qui la tiennent comme sur un perpétuel et cruel chevalet, des plaies qui la font frissonner d'horreur, des remèdes multipliés, plus douloureux et plus pénibles par leur longue durée que le mal lui-même, assez douloureux déjà par lui-même : tant d'atroces tourments réunis, lui enlèvent chaque jour une portion de sa misérable existence ; pendant dix ans continus, il ne se passe pas un instant où la douleur cesse de la tourmenter. Elle ne prolonge ses jours que pour multiplier ses peines ; et son sacrifice est un sacrifice où l'hostie innocente et pure s'immole chaque jour pour renaître le jour suivant pour une immolation plus impitoyable et plus cruelle. Elle vit dans une mort continue, jusqu'à ce qu'elle meure, non en cessant de vivre, mais en cessant seulement de mourir. Mais, ô force que la seule piété chrétienne peut répandre dans le cœur d'une femme ! ce tissu douloureux de maux ne peut altérer en aucune sorte l'amabilité de ses manières, la paix de son cœur, la tranquillité de son extérieur. Comme si elle était étrangère aux maux dont elle est la victime, elle dédaigne jusqu'à l'innocent soulagement que pourrait lui procurer le récit de ce qu'elle souffre. Sa bouche ne s'ouvre jamais aux gémissements et aux plaintes, non plus que son cœur ne se laisse vaincre par la répugnance pour ce que le ciel permet qu'il lui arrive. Dieu seul est le dépositaire des épanchements de son cœur, comme il est l'unique soutien de sa force ; elle sent toute l'amertume du calice qui lui est offert, mais elle lui tend une main affectueuse, et le boit sans murmures, sans répugnance jusqu'à épuisement de la lie. Toute pesante qu'est la croix par laquelle il plaît au Seigneur d'éprouver sa patience et sa résignation, elle la porte sans en être accablée. Tous s'affligent pour elle, elle seule est

tranquille, bien que sentant sa vie se dissoudre prématurément. Tous craignent pour elle, elle seule ne craint rien pour son sort futur, et encourage ceux dont elle devrait recevoir force et encouragement. *Il en sera, répète-t-elle souvent, il en sera ce que Dieu voudra. Faisons sa volonté, que tout soit en expiation de nos fautes.* Ainsi, chaque moment renouvelle l'offre généreuse de sa vie. La victime est toujours prête et voit d'un œil tranquille approcher le dernier coup qui doit l'immoler. Toutes les paroles qui, dans ses derniers jours, sortirent de sa bouche, révélèrent autant de sentiments de sa profonde piété et de son humble résignation ; tous les soupirs qu'exhala sa poitrine, furent autant de transports de sa pénitence et de son amour.

Ah ! la nature ne se suffit pas à elle-même pour soutenir avec tant de fermeté le poids d'une épreuve si dure et si longue ; et la raison ne peut prêter en pareille occurrence qu'un assez pauvre et insuffisant secours. Tant d'héroïsme ne saurait être que l'effet de cette confiance et de cette fermeté surnaturelles que la crainte de Dieu seule procure et entretient : *In timore Domini fiducia fortitudinis* (Prov., xiv, 26).

De temps en temps elle ranime son misérable reste de vie, pour remplir ces devoirs dont la violence du mal semble la dispenser. Dieu et sa famille font l'objet de ses sollicitudes : elle ne donne au rétablissement de sa santé que des pensées fugitives, que des soins insignifiants qu'elle ne peut négliger sans reproche. Cependant, séparée du monde, sa foi devient chaque jour plus vive, sa conscience toujours plus pure, son espérance toujours plus ferme, ses oraisons plus ferventes, sa soumission aux dispositions du ciel toujours plus humble, plus parfaite, et sa charité plus ardente. Ainsi Dieu rendait toujours plus digne de lui cette âme élue et purifiait toujours davantage sa vertu.

Au commencement, toutefois, de la dernière crise qui l'arracha à la vie, le voisinage immédiat du dernier moment éveilla en elle le sentiment de la crainte. Ce n'est pas le monde présent qui l'afflige, mais bien le monde futur qui

trouble une conscience si délicate ! mais bientôt la confiance de la force qui réside dans la crainte de Dieu, calme son cœur, et la mort cesse d'avoir rien de terrible pour elle. Que ceux-là craignent, à l'approche de la mort, qui ne peuvent s'attendre à rien de flatteur au delà de la tombe ; mais une âme qui a craint le Seigneur, ne peut qu'espérer au moment de sortir de la vie : *In timore Domini esto totâ die, quia habebis spem in novissimo* (Prov., xxiii, 18). Elle a pendant toute sa carrière, songé à sa dernière heure, et elle est déjà détachée méritoirement de ce qu'on doit abandonner par une inflexible nécessité : elle a pourvu dans le temps à ce qui doit être dans l'éternité. Elle a dans ses plus brillants jours commencé le sacrifice qui s'achève aujourd'hui par elle et pour elle ; et, déjà, avant de perdre le corps, elle était morte aux passions.

Mais, hélas ! quelque dégagée qu'elle soit de toute affection mondaine, tout fixé que soit son cœur avec tous ses sentiments, son esprit avec toutes ses pensées, sur le lieu où est son trésor, cependant le spectacle d'un époux inconsolable, de fils en proie à toutes les afflictions et à tous les regrets, d'une famille entière, pâle, désolée, gémissante : tant d'objets légitimes de sa tendresse ne pourront pas moins faire que de rendre sa séparation dernière extrêmement douloureuse..... Mais ne craignez rien ; il est écrit que tout se change en bien pour une âme qui craint Dieu, dans ses derniers moments ; que son passage de cette vie à l'autre sera marqué par les bénédictions du ciel : *Timenti Dominum bene erit in extremis, et in die defunctionis suæ benedicetur* (Eccl., i, 13), et qu'à ce formidable instant où les angoisses, l'épouvante, l'horreur viennent s'emparer des âmes qui ont vécu dans le désordre du monde et pour les passions, la tranquillité et la joie viendront inonder le cœur de la femme forte qui a craint le Seigneur : *Et ridebit in die novissimo* (Prov., xxxi, 25). Anne-Marie Ruffo voit se vérifier en elle ces oracles. Dieu, dépositaire de cette âme juste, selon l'expression de l'Écriture, ne permet pas que le tourment de la mort s'approche d'elle pour rendre

amers ses derniers soupirs : *Justorum animæ in manu Dei sunt : non tanget illos tormentum mortis* (Sag., III, 1). Deux jours auparavant, elle s'était lavée encore davantage dans le sang de l'Agneau et son cœur s'était nourri du pain des forts. Son cœur est parfaitement tranquille; son esprit est prêt à comparaître sans crainte au redoutable tribunal du juge suprême. Un de ces coups imprévus, qui sont sans doute un trait de la justice divine quand ils viennent trancher une vie de désordre, et qui sont préparés par la divine miséricorde, quand ils viennent terminer une vie de sacrifices et de vertus, la ravit en un instant à elle-même et la soustrait à tout sentiment de douleur. La religion accourt pour lui administrer ses derniers secours; et après plusieurs heures de tranquille et pacifique agonie, expirant dans les bras de la piété dans laquelle elle avait vécu, elle s'achemine vers la possession de cet héritage précieux que dispense la munificence de Dieu à ceux qui en craignent le nom : *Dedisti hæreditatem timentibus nomen tuum, Domine* (Ps. LX, 6), emportant dans la région des morts l'estime, l'amour, les applaudissements et l'admiration des vivants.

Ah ! pourquoi les larmes, les désirs, les supplications et les vœux, alors qu'ils sont sincères, alors qu'ils sont universels, ne peuvent-ils pas prolonger l'existence de ceux qui, par leur vertu, devenus l'admiration et les délices du genre humain, semblent avoir acquis des droits à l'immortalité ?

S'il pouvait en être ainsi, quels sont ceux qui ne se seraient pas intéressés à la conservation des jours précieux d'Anne-Marie Ruffo ? Un époux vertueux dont elle était les délices ; quatre aimables fils dont elle était le plus riche et le plus cher héritage ; une famille entière dont elle était le soutien ; les ministres de l'Église eux-mêmes dont, d'après leur propre témoignage, elle était l'édification ; la piété dont elle était le modèle ; les pauvres dont elle était la providence ; la plus belle province du royaume dont, par cette espèce de charme magique que déploie la vraie vertu, elle avait su se concilier le suffrage, l'amour, l'intérêt et l'admiration universels ! Ah !

aujourd'hui il ne leur reste à tous, rien autre chose à faire, qu'à lui rendre, comme du reste, ils le font, avec une sorte d'enthousiasme, les derniers honneurs, et à appeler sur cette âme héroïque et à la fois aimable, le repos et la paix.

Mais avec les démonstrations d'une tristesse universelle qu'une calamité publique pourrait à peine augmenter, que célèbre-t-on, que pleure-t-on dans l'illustre défunte? Oh ! l'importante leçon que le monde, d'accord avec la religion, présente aux vivants dans une circonstance si pénible ! il ne rappelle pas, il n'exalte pas en celle qui est l'objet de ses regrets sincères, la noblesse des aïeux, l'étendue et le nombre des possessions, les distinctions du rang, mais bien la sagesse de l'esprit qui l'instruisit des devoirs sociaux, et la guida dans leur accomplissement parfait, la noblesse et l'élévation de cœur qui lui inspira les pratiques de la plus sublime piété ; en un mot il ne rappelle, il ne célèbre en elle que le mérite, la grandeur, la gloire que lui attira et lui assura sa sincère et constante crainte du Seigneur : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.*

Ainsi donc, même au jugement et d'après le témoignage du monde, la sainte crainte de Dieu toute seule constitue dans l'homme un mérite solide et réel, non sujet à l'illusion et à la déception : elle seule nous concilie les suffrages du ciel et ceux de la terre, et nous rend chers à Dieu et aux hommes. Elle seule peut nous rendre parfaits pendant la vie, tranquilles à l'heure de la mort, et heureux dans l'éternité. Ainsi soit-il.

VI

LE MÉDECIN COTUGNO

OU

LES RAPPORTS DU CATHOLICISME AVEC LA MÉDECINE.

L'OBSERVATION du chancelier d'Angleterre, *qu'une légère teinture de philosophie pousse vers l'athéisme, de même qu'une étude profonde de la philosophie mène naturellement à la religion*, ne peut s'appliquer à aucune science mieux qu'à celle de la médecine ; et, en effet, il est hors de doute, et une déplorable expérience nous le prouve assez, que, quand l'étude de cette science est témérairement entreprise, c'est-à-dire, sans avoir auparavant approfondi les doctrines de la métaphysique, quand elle se borne à des observations superficielles, à des applications vagues, quand une méditation assidue ne fait pas pénétrer dans les voies les plus profondes de la nature pour en découvrir les incompréhensibles mystères, si capables d'humilier l'orgueil, l'art de la médecine, dont le but est de conserver aux autres la vie physique, ravit d'ordinaire à celui qui l'exerce la vie intellectuelle. A force de considérer l'homme par cette partie de lui-même par laquelle il appartient au monde matériel, il finit insensiblement par douter qu'il appartienne, par la partie la plus noble de lui-même, au monde des intelligences. L'intérêt qu'il doit à l'être corporel lui fait oublier l'intérêt que devrait lui inspirer, à un plus haut degré, l'être pensant. Toutes ses observations se renferment dans l'ordre physique, et rarement il s'élève par la pensée jusqu'à l'ordre spirituel, si ce n'est pour y introduire aussi la matière ; et peu à peu et presque sans s'en apercevoir, il en vient à *matérialiser*, s'il est

permis de s'exprimer ainsi avec un grand homme, jusqu'au sentiment, jusqu'à la pensée. De là l'habitude de traiter des objets obscènes, qui doit porter infailliblement la corruption dans un cœur qui s'abandonne à de telles recherches, sans les précautions, prescrites par la religion; de là cette familiarité avec la mort, cette absence de toute sensibilité pour les puissantes réflexions, les plus propres à rappeler à la religion et à l'honnêteté les esprits les plus égarés; de là cette coutume de rapporter les effets qui altèrent la santé physique de l'homme, à des causes purement physiques; de là la manie de décider d'un ton d'autorité sur la vie et sur la mort des hommes, et, finalement, de s'en référer en tout au résultat de ses propres expériences, de ses propres raisonnements, de ses propres lumières: toutes ces causes doivent insensiblement produire, sur un esprit destitué de grands principes et sur un cœur vide de sentiments salutaires, une difficulté plus insurmontable à soumettre une intelligence orgueilleuse au joug des dogmes révélés. L'indifférence pratique pour toute espèce de religion positive! pour tout principe surnaturel auquel, à force d'abuser du mot *Nature*, on conteste, dans la pratique, l'empire sur les êtres physiques, et finalement l'étude de la nature dans ce qu'elle a de plus sublime et de plus parfait doit porter à en oublier l'auteur.

Toutefois l'étude des sciences naturelles produit un tout autre effet dans un esprit qui s'y applique avec les précautions convenables, et les discute avec une sérieuse assiduité. L'anatomie lui présente une démonstration évidente de l'existence de Dieu; car la description de l'organisation de l'homme n'est, dit Galien, *qu'un hymne céleste, composé à la gloire du Créateur*. Les invincibles difficultés que rencontre à chaque pas un esprit profond dans l'examen des phénomènes de la nature, en lui montrant les bornes étroites de la raison humaine, le rendent docile; et, à la vue des mystères qu'il découvre dans l'ordre physique, il est porté à en reconnaître, plus volontiers, d'autres plus grands, dans l'ordre surnaturel. L'étude de la chimie, les phénomènes du mouvement, de l'ac-

tion de la matière, du caractère des fluides le convainquent de plus en plus de la spiritualité de l'âme et de son immortalité. L'état moral de l'impie mourant dont, par l'exercice de sa profession, il est tout à la fois médecin et témoin, ses rétractions, ses frémissements, les agitations de son cœur, plus affligeantes que les douleurs qui torturent son corps, les morts tragiques des victimes de la volupté, que le médecin voit chaque jour immoler sous ses propres yeux, doivent nécessairement ramener dans un esprit observateur la désillusion et l'horreur pour tout ce qui est licence de pensée et de vie, et l'amour des principes religieux ; et là où un esprit superficiel et un cœur dissipé trouvent des occasions de prévariquer et de se corrompre davantage, un esprit solide, pénétrant, laborieux et un cœur droit trouvent des motifs d'être plus religieux et plus honnêtes. Aussi Baldi affirme que de son temps c'était un axiome que *l'athée et le médecin sont opposés l'un à l'autre comme le feu et l'eau le sont entre eux* ; et Balme a déclaré qu'après Démocrite et Diagore, il n'y a plus eu que trois médecins réputés athées.

Si, dans ces derniers temps, les médecins ont figuré, particulièrement en France, en plus grand nombre qu'ailleurs, sur le théâtre de l'irrégion et de la révolte, on doit l'attribuer, moins à la prééminence des lumières qu'à une conséquence naturelle de l'abandon d'une application profonde à l'étude de la nature, application dont le propre est d'en faire découvrir tellement l'auteur qu'on ne connaît pas de naturaliste distingué qui ait été vraiment irrégion. En sorte qu'on peut dire avec raison de la médecine (Bac., *De augment. scient.*) : *Certissimum est atque experientia comprobatum leves in medicina haustus movere fortasse ad atheismum ; pleniores haustus ad religionem reducere.*

Si ces réflexions avaient besoin de confirmation, il suffirait, sans sortir du royaume, sans remonter jusqu'aux âges passés, sans offenser la modestie des vivants, de rappeler les deux derniers grands hommes que nous venons de perdre ! Aman-

tea (1) et Cotugno, génies sublimes dans la science de l'homme physique, mais encore plus considérables peut-être par la pratique des vertus de l'homme moral. Et, puisque nous avons déjà beaucoup parlé du premier, qu'on nous permette de rendre un léger hommage de louanges à la vertu du second, dont la perte a été d'autant plus sensible à toute classe de personnes que, s'il a été grand sous le rapport des talents, il fut plus grand encore sous le rapport de la probité ; et il ne nous appartient, d'ailleurs, de le louer que comme un homme qui dut à la religion et à la vertu une grande partie de ses progrès et de sa célébrité.

Né à Ruvo dans la Pouille, le 29 janvier 1756, de parents, aussi peu pourvus des biens de la fortune que pieux, tout ce que Dominique Cotugno put obtenir de sa famille fut une éducation vraiment chrétienne ; si un de ses oncles ne se fût chargé de son éducation littéraire à Molfetta, la pauvreté aurait ravi à notre patrie un génie qui devait, par ses talents et par ses vertus, lui procurer tant d'honneur. La crainte de Dieu, dont il portait dans son cœur les germes précieux, en lui faisant aimer la retraite, l'application, le recueillement, lui ouvrit les portes de la science, et, avec cette aide puissante, il obtint des progrès si rapides dans les belles-lettres et dans la philosophie, qu'à l'âge de dix-sept ans on crut devoir l'envoyer dans cette capitale pour ouvrir devant lui un théâtre plus vaste et plus digne de sa capacité. Qu'on me permette ici une réflexion qui naît naturellement de ce que nous disons.

A cette époque l'usage exigeait que les étudiants qui venaient dans la capitale pour s'instruire, portassent un habit semi-clérical et très-modeste : d'autre part, la prévoyance et la parcimonie des parents s'arrangeaient de manière que leurs fils

(1) M. Bruno Amantea, célèbre chirurgien napolitain, surnommé par les savants, le Grand, et par le peuple, le Saint. Chirurgien de la cour et de la première noblesse, il passait une grande partie du jour à préparer aux pauvres les secours de son art et les largesses de sa charité. Il distribuait le lendemain aux indigents ce qu'il avait gagné la veille ; à sa mort il les fit ses héritiers. Le littérateur don Angelo Antonio Scotti en a publié un éloge.

sentissent plutôt le besoin que la possession de quelque superflu. Ces jeunes gens habitaient pauvrement ensemble dans les recoins les plus misérables de la cité. Ils ne pouvaient se hasarder à se montrer dans un salon, dans un café, dans une promenade publique, sans y rencontrer les sifflets et la dérision, provoqués par la grossièreté de leurs manières, par la blessante rudesse de leur prononciation, et l'étrange forme de leur costume, à laquelle il s'attachait une idée de ridicule. Ces circonstances les isolaient complètement du monde brillant et profane et les contraignaient à garder une retraite austère qui leur rendait la dissipation et le désordre presque impossibles : de là cette application profonde et non interrompue aux études les plus sévères ; de là ces efforts d'esprit par lesquels ils étaient obligés de suppléer au manque de livres ; de là finalement l'obligation de se soustraire, par la voie du mérite (puisque leur situation leur interdisait, pour ainsi dire, d'essayer de le faire par une autre) à un état si pénible et si dur. A l'aide de ce système de violence, d'efforts, d'humiliations, d'austère frugalité auquel elle s'assujettissait, la jeunesse provinciale venait, des extrémités les plus reculées du royaume, ravir, dans les plus importants concours, la palme aux jeunes gens, élevés dans l'oisiveté, dans la corruption, dans la dissipation de la capitale, pour s'élever ensuite peu à peu aux premiers postes de l'État ; et c'est à ce genre d'éducation, formé par les circonstances, introduit par l'usage, que la nation doit la meilleure partie de ces grands hommes qui ont tant illustré la magistrature, les sciences et les lettres par leurs talents et par leurs vertus. La pensée d'Horace, savoir qu'on n'atteint le but d'aucune carrière honorable qu'à force de peines, d'efforts, de sueurs et d'ennuis, et qu'en se privant rigoureusement de tout ce qui peut obscurcir l'esprit et amollir le corps, a été vraie dans tous les temps :

Qui studet optatam contingere metam,
 Multa tulit fecitque puer, sudavit, et alsit :
 Abstinnit Venere et vino...

(HORACE, *Art poétique*, v. 412-414.)

Toutes les coutumes des anciens portaient l'empreinte d'une profonde sagesse.

Aujourd'hui que, sous le nom de préjugés, on a renversé les barrières que la sagesse des anciens avait élevées pour la défense de la probité de la jeunesse, les étudiants ne viennent plus, pour ainsi dire, des provinces dans la capitale que pour s'y corrompre, au lieu d'y venir pour s'instruire (1). Ne respirant que le luxe et la volupté, affranchis de toute surveillance et de tout frein, armés de tous les moyens de séduire et d'être séduits, leur première pensée, en arrivant à Naples, est de s'introduire dans quelque société, de visiter les théâtres, de contracter des engagements et des liaisons, fatales aux bonnes mœurs. Dans le cours de la journée, ils se rencontrent plus souvent dans les promenades publiques que dans les bibliothèques ; et, quand la nuit arrive, les réunions ou le théâtre consomment le temps le plus propre à la lecture et à la méditation, et qu'ils devraient le plus ordinairement y consacrer. Arrachés à leurs études par des frivolités, énervés par les délices, amollis par les divertissements et les voluptés, on imagine aisément quel effort, quelle assiduité, quelle application ils peuvent offrir aux sciences.

S'ils fréquentent les écoles publiques, c'est bien plutôt pour interrompre la monotonie d'une vie de licence et de dissipation que pour s'y occuper sérieusement de leur état, et, comme l'esprit de sagesse n'entre pas dans une âme mauvaise, et n'habite pas dans un corps esclave de la volupté, tous les progrès, obtenus avec un genre de vie si étrange, sont des progrès dans les vices bien plus que dans les lettres. En retournant dans leurs foyers, ils y rapportent une science superficielle et une corruption profonde, et puis, est-il étonnant que la révolution et l'incrédulité réussissent si aisément à se faire des partisans parmi ces êtres si dépourvus de vrais prin-

(1) Nous sommes loin d'appliquer indifféremment à tous les jeunes gens de la province ces réflexions. Nous en connaissons un bon nombre qui forment une précieuse exception à l'universalité.

cipes et de vraies lumières et si dégradés par le désordre ? C'est de cette façon que la dépravation des principes et des sentiments est devenue si universelle dans les provinces, comme l'ont démontré les derniers bouleversements (1). *Hoc fonte derivata clades, in patriam populumque fluxit.*

Mais revenons à Cotugno. Arrivé dans la capitale avec les dispositions ci-dessus indiquées, avec cette piété et cet amour pour l'étude qui avaient tant édifié la maison de son père et lui avaient fait concevoir les plus belles espérances, il sut adoucir la dureté de sa situation, comme étudiant provincial, situation que lui rendait plus pénible encore l'insuffisance de ses finances. Sa première pensée fut de se faire agréger à une association spirituelle de jeunes étudiants, qu'il ne cessa de fréquenter avec assiduité, pour participer aux saints mystères et recréer par les délices de sa piété, son esprit, desséché par l'étude des sciences naturelles. Les bruits tumultueux de cette populeuse et brillante métropole ne parvinrent pas plus à le dissiper que ses délices à le corrompre. La primauté, obtenue sur une quantité de concurrents, lui mérita une place gratuite d'élève dans l'hôpital des Incurables, position qui le mit à même d'étudier la nature sur ce vaste théâtre des misères et des infirmités qui la désolent. Sa société de nuit fut la bibliothèque de cet établissement, dont on lui confia les clefs. Les pratiques de la religion, qui seules interrompaient ses persévérantes études, formaient ses plus chères récréations, on ne le vit jamais perdre son temps à des bagatelles ; mais, partagé entre la méditation et l'observation, presque tous ses instants étaient consacrés à l'esprit, pour le sanctifier

(1) C'est une chose remarquable que, durant la tourmente révolutionnaire de 1820, les étudiants des provinces furent ceux qui se montrèrent les plus audacieux, les plus corrompus d'esprit et les plus turbulents. Pour la jeunesse de la capitale, elle ne mérite, en général, que des louanges. Dans ces temps de confusion et de désordre, on la vit fréquenter avec la même assiduité les congrégations spirituelles, et elle laissa exclusivement aux provinciaux le noble privilège de faire retentir la salle du soi-disant parlement de cris de guerre furieux et de peupler les orgies clandestines de la révolte.

par de saints principes et l'orner de solides doctrines. Un désir ardent de connaître la vérité de toute chose le porta à embrasser toutes les branches de la science humaine : la jurisprudence, la théologie, la littérature, les langues savantes, etc., etc. lui furent familières ; mais les sciences naturelles fixèrent particulièrement son application, et, entre elles, celle qui a pour objet la plus parfaite des œuvres du Créateur. Aussi, il était beau de voir, comme la religion lui persuadait la frugalité, la retraite, la probité, comme elle lui facilitait aussi bien que l'étude, les progrès de la science ; comme, en l'élevant toujours davantage à la considération des choses invisibles, elle lui rendait toujours plus chère la religion ! Et puis, est-il étonnant qu'avec de telles dispositions, de telles méthodes, de tels secours, il soit devenu un génie, profondément savant et profondément religieux ? *Pleniores medicinæ haustus ad religionem adducunt.*

La renommée de ses talents, de ses études, et plus encore de sa probité lui ouvrit la porte de la chaire d'anatomie. Un flambeau qui devait répandre tant de lumières sur les sciences naturelles ne devait pas demeurer longtemps sous le boisseau de la vie privée.

Ici Cotugno commença à déployer un nouveau genre d'apostolat, qui, pour être exercé par le zèle d'un laïque, n'en obtint pas moins un abondant succès pour la morale et pour la religion. Toutes ses observations si subtiles et si fines sur les grandes œuvres de la nature étaient présentées par lui, de manière à faire éclater toujours davantage la grandeur de son Auteur. Ses élèves n'oublieront jamais les démonstrations de respect profond avec lesquelles il prononçait l'auguste nom de Dieu. Aux phrases les plus sublimes il unissait l'attitude la plus respectueuse, et ne prononçait jamais le nom du Créateur de tous les êtres, sans incliner dévotement la tête. Il saisissait avec une habileté admirable l'occasion que lui offraient les sujets les plus hétérogènes, pour inspirer dans les jeunes cœurs les sentiments les plus purs, tandis qu'il en éclairait l'esprit par les plus sublimes pensées. Ses auditeurs sortaient

de ses leçons, instruits tout à la fois et édifiés : et on ne savait ce qu'on devait le plus admirer en lui, ou l'homme pourvu des connaissances les plus étendues, ou le chrétien profondément pénétré de la vérité de sa religion ; ou le philosophe, ou l'apôtre. Combien fortunée serait la religion, et heureux l'État, si cette conduite était imitée par tous ceux auxquels est confié le dépôt précieux de l'enseignement public ! Mais malheureusement, dans un grand nombre d'universités de l'Europe les professeurs publics ont, dans ces derniers temps, exercé vis-à-vis de la jeunesse confiée à leurs soins un apostolat bien différent et ont rendu pour leurs élèves la science ce qu'elle fut pour le premier homme, le principe de tous les maux qui ont désolé la terre !

Par opposition à ces exemples de zèle chrétien, donnés par un si grand naturaliste, quel repoussant spectacle n'offrent pas en leurs personnes ces esprits misérables qui, dépourvus de lumières comme de vertu, armés, le dirai-je, à la légère, guidés par l'orgueil, rendus audacieux par l'ignorance, se présentent pour contester à la religion sa véracité, à l'âme son immortalité, à Dieu jusqu'à l'existence ; tandis que les grands génies, les hommes qui honorent le plus l'humanité se font une gloire de respecter la religion, de lui rendre un hommage public, en en suivant scrupuleusement les pratiques, en en étant les défenseurs et les apôtres ?

La piété et la religion, dit saint Paul, sont utiles à tout ; leur avantage n'est, dans aucune autre profession, plus tranché que dans celle de la médecine. Arbitre en quelque sorte de la vie temporelle, et nous n'hésitons pas à le dire, souvent aussi de la vie éternelle de ceux qui sont confiés à ses soins, c'est la profession qui jouit de la plus grande impunité. Ses fautes échappent à l'œil vigilant de toutes les lois extérieures, et combien de vies un médecin irrégulier ne peut-il pas sacrifier impunément au caprice d'une expérience, et combien d'âmes ne peut-il pas perdre, en écartant d'elles les secours et les consolations de la religion ! Le médecin chrétien ne livre rien au hasard ; la religion rend également précieuses

à ses yeux la vie du pauvre et celle du riche, et lui interdit de l'exposer au danger par l'administration d'un remède douteux, et de faire des expériences au profit de la médecine et aux dépens du malade. Pénétré du même zèle pour le salut de l'âme et pour le salut du corps de son malade, il ne l'aveugle pas sur son état, l'exhorte à temps à se prémunir des secours de la religion contre les assauts de la mort, l'encourage par de pieuses réflexions, et fait en sorte de sauver la portion la plus noble, l'âme, lorsque l'art salutaire ne lui présente plus aucun moyen d'en sauver la moins noble, le corps. Quel intérêt ne prend-il pas à tout ce qui regarde son malade? quelle assiduité dans ses visites, quelle attention à épier les symptômes du mal, quelle discrétion dans la prescription des remèdes! il ne néglige rien pour conserver à la société une vie que la société ne pourra jamais lui réclamer, mais dont Dieu, auteur de toute société, lui demandera un jour compte.

Ce n'est pas seulement la vie physique des individus, mais aussi la vie morale, l'honneur, le repos et la paix des familles qui lui sont confiés; aussi le médecin chrétien, sobre dans l'usage de la liberté que lui donne sa profession, conservateur jaloux du secret qui lui est confié, devient le gardien de la pudeur, le défenseur de la réputation, le bonheur de la famille. Ces réflexions ne sont pas une vaine et inutile digression. En faisant le portrait du médecin chrétien, j'ai loué mon héros; il suffit d'ajouter: Tel était précisément Dominique Cotugno.

« Reste à savoir, disait Rousseau, si la philosophie, placée sur un trône, mettrait en pratique la douce humanité que vante tant sa plume. » Mais tout ce qui restait à savoir, au temps de Jean-Jacques, est aujourd'hui parfaitement su. On sait que tous les doux frémissements des philosophes, que toutes leurs amoureuses convulsions en faveur du genre humain ont abouti à renverser tous les établissements, élevés par la charité chrétienne, en faveur de l'humanité: et si la philosophie s'est vue, quelquefois, s'intéresser aux infortunes du pauvre, les consolations qu'elle lui a préparées ont été plus

dures que les maux auxquels elle a prétendu le soustraire, en sorte qu'on peut dire avec l'article *Humanité* de l'Encyclopédie française, que cette vertu, source de tant d'autres, se rencontre dans beaucoup de têtes, mais dans peu de cœurs. La philosophie n'a jamais essuyé une larme, et la vraie philanthropie est exclusivement le propre de la charité chrétienne; elle seule peut donc former ces génies bienfaisants que la Providence a coutume d'accorder de temps à autre à l'humanité, comme des images vivantes de sa miséricorde.

Cotugno fut un de ces génies qui sont redevables à la religion de leurs transports sincères pour l'humanité. Qui peut décrire les sentiments de tendresse avec lesquels il répondait aux questions et aux besoins du pauvre, d'autant plus précieux à ses yeux qu'il est plus abject aux yeux du siècle profane? Quel intérêt ne prenait-il pas à la conservation de ses jours; quelles industries n'employait-il pas pour en soulager les souffrances corporelles; quel zèle ne mettait-il pas en usage pour dissiper les anxiétés de son esprit! Ces dispositions affectueuses envers la pauvreté malade ne furent jamais altérées en lui par les idées qu'inspirent une grande élévation et une grande fortune. Le médecin du souverain continua aussi à être le médecin du pauvre, et honoré par l'étranger aussi bien que par le regnicole comme le premier savant du royaume, il ne se démentit jamais. Sa maison était ouverte à l'homme lettré, recourant à lui pour le consulter, comme au pauvre qui recourait à sa charité. En passant dans les rues, il ne refusa jamais de visiter la mesure du misérable auquel il fournissait avec les secours de sa profession ceux de sa charité; en sorte qu'on peut dire qu'il passait, comme la sainte Écriture le dit du divin Maître et modèle de la charité: *Portant partout la santé et la bienfaisance, Pertransit benefaciendo et sanando* (Act., x, 38).

Une grande partie de sa fortune était employée à accroître la splendeur du culte divin et à secourir les indigents, doublement infortunés, et parce qu'ils le sont de fait, et parce qu'ils ont honte de le paraître. Il préparait les plus pures conso-

lations, en faisant pénétrer au sein des familles des bienfaits qui ne laissaient aucune trace de leur passage.

Cette conduite de bienfaisance, répétons-le encore une fois, fut, en Cotugno, l'effet des principes et des sentiments religieux qui, chez lui, furent toujours très-vifs. Le public a contemplé pendant un grand nombre d'années le spectacle édifiant qu'il offrait de sa piété dans les temples sacrés et particulièrement dans celui des *Vierges*. C'est là qu'on le voyait plongé pendant plusieurs heures dans une contemplation très-élevée des choses célestes ; il lavait souvent les taches de son cœur dans la piscine salutaire de la pénitence et fortifiait presque chaque jour son âme par la manducation du pain céleste. La modestie de son extérieur, l'air de recueillement et de dévotion avec lequel il accomplissait ces pratiques augustes causaient de l'attendrissement et annonçaient en lui un esprit pénétré et comme investi par la Divinité.

En 1818, surpris par une attaque d'épilepsie, dans l'église des Vierges, et cela au milieu de ses pratiques religieuses, ce qu'il réclama instamment avant tout, même avant les remèdes pour la santé du corps, ce furent les secours pour le salut de l'âme, et, au même instant, il reçut les derniers sacrements.

A dater de cette époque, les sentiments et les transports de sa piété devinrent plus vifs. Son entretien fut plutôt avec Dieu qu'avec les hommes. Détaché, sans cesse, de tous les objets sensibles qui, pendant une vie si longue, n'avaient pu conquérir son cœur et en paralyser les vols rapides vers son céleste trésor, il attendit avec une grande tranquillité d'esprit et avec une indifférence chrétienne l'heure de sa dissolution.

Ce fut dans ces précieuses dispositions que le trouva la dernière maladie qui l'enleva aux vivants ; de là il est aisé de comprendre qu'il accepta d'un visage serein l'annonce de son prochain passage. Il demanda et reçut de nouveau, avec les marques de la plus tendre piété, les derniers secours de la religion ; et, fortifié par la vertu qu'ils communiquent, il attendit tranquillement le moment qui devait marquer le retour de son esprit à son Créateur. Alors il ne s'entretenait que des

choses du ciel, comme un homme qui n'aurait jamais appartenu à la terre ; et, avec les sentiments du chrétien, il expira sans agitation, sans plaintes, 'comme il avait vécu sans crime, laissant aux vivants, avec le regret de l'avoir perdu, cette importante leçon que, même dans les professions les plus dangereuses du monde, on peut conserver la plus austère probité et que nul n'est vraiment grand que par la religion.

VII

LE PÈRE CATALDI

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES CARMES

ou

LE RELIGIEUX PARFAIT.

• Justum deduxit Dominus per vias rec-
• tas, et ostendit illi regnum Dei. Dedit
• illi scientiam Sanctorum; honestavit illum
• in laboribus, et complevit labores illius. »
(SAP., I.)

CE magnifique éloge que le Saint-Esprit a fait du patriarche Jacob, représentant et chef de la synagogue, est une prophétie de l'heureuse condition des enfants de la véritable Église. Il nous y dit que Dieu lui-même, se chargeant de guider leurs pas, comme une mère tient auprès d'elle son petit enfant et lui prête le secours de sa main, les conduit par des voies sûres à travers les périls de la terre, leur montrant les biens du ciel : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei* ; qu'en éclairant leur esprit, il les instruit dans la science précieuse des saints : *Dedit illi scientiam Sanctorum* ; et enfin qu'en comblant leurs cœurs de grâces, il rend leurs œuvres glorieuses et fécondes et les perfectionne par la richesse de ses récompenses : *Honestavit eum in laboribus et complevit labores illius*.

Mais en vous décrivant cette économie de la divine bonté envers les justes, dociles aux impressions de son esprit, aux mouvements de sa grâce, aux appels de son amour, qu'ai-je fait, sinon vous esquisser la vie du juste dont nous déplorons aujourd'hui la mort, du pieux, du savant, du très-zélé père Joseph Cataldi, prieur général de l'ordre insigne des Carmes,

enlevé prématurément à une tribu sainte dont il était la gloire, à une famille religieuse dont il était le père, aux pauvres dont il était l'appui, à la science ecclésiastique dont il était l'ornement, à la perfection chrétienne dont il était le modèle, à l'Église où il exerçait dignement le ministère, et plutôt selon l'esprit que selon la lettre de l'Évangile ?

Ici je pourrais terminer mon discours, quoique à peine commencé. Pour vous, ses confrères vénérables et ses enfants, vous ne m'avez pas appelé dans cette chaire pour déplorer en lamentations étudiées la perte que vous venez de subir, pas plus que pour abuser les vivants par l'éloge stérile d'un mort ; mais bien pour vous offrir, comme dans un tableau, le modèle de sa vie, afin de vous faire ses imitateurs, comme il l'a été de Jésus-Christ.

Je suis donc moins chargé de louer que d'édifier ; je me trompe, je dois unir l'édification à la louange et, par l'éloge du juste, réveiller dans tous, et toujours davantage, l'amour de la justice.

A cette fin, dédaignant toute division artificieuse et parcourant sa vie de séculier dans le monde, de religieux dans le cloître, d'ouvrier dans le ministère, je vous ferai considérer dans Joseph Cataldi, le chrétien dont Dieu guide les pas, le religieux dont Dieu illumine l'esprit, le ministre évangélique dont Dieu féconde et récompense les œuvres ; l'homme enfin, dont la vie peut ne pas présenter des fastes pompeux qui éblouissent, mais dont la vie présente assurément des exemples de vraie piété, de vraie sagesse, de vrai zèle qui édifie ; d'un homme, digne qu'on répète de lui : *Justum deduxit Dominus per vias rectas. Ostendit illi regnum Dei. Dedit illi scientiam Sanctorum. Honestavit illum in laboribus et complevit labores illius.*

PREMIER POINT.

LA justice chrétienne ne se rencontre que dans le terrain de la vérité chrétienne. C'est une fleur dont le germe réside

dans la racine de la vraie foi ; elle ne croît qu'à l'ombre de la chaire de saint Pierre ; elle ne déploie le charme attrayant de sa beauté que sous le climat du catholicisme ; on ne la cueille que dans le jardin fermé de la véritable Église. L'homme que Dieu ne conduit pas comme par la main, s'égaré et se perd. Or, comme Dieu ne conduit les âmes que dans l'Église et par l'Église, ainsi, dans l'Église seulement, se trouvent les âmes qui marchent dans les sentiers de la justice chrétienne. Aussi, tandis que le philosophisme et l'hérésie ne présentent tout au plus que d'honnêtes hommes, l'Église et l'Église seule offre par millions de vrais justes à notre imitation et à nos hommages.

Et n'avons-nous pas ici sous nos yeux les restes vénérables d'un de ces justes que Dieu même, en l'animant de motifs surnaturels, en l'assistant de secours célestes, en l'encourageant d'espérances divines, a conduit par les sentiers de la vraie justice et de la vraie piété, et que Dieu seul a pu diriger dans cette voie ? *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei.*

Car quoique Joseph Cataldi fût né à Naples de pieux parents et qu'il eût sucé avec le lait l'aliment de la vraie dévotion, toutefois, comme son père, célèbre docteur en médecine, voulait faire de son unique fils de bénédiction, l'héritier de sa profession aussi bien que de ses vertus, Joseph fut envoyé, jeune encore, aux écoles publiques, où, hélas ! les lettres ne s'apprennent que trop souvent aux dépens de l'innocence, et où on ne devient bon latiniste qu'en cessant d'être un pieux chrétien.

Cependant ne craignez rien : la grâce qui a prévenu en Joseph le développement de la nature, le conduira par les voies droites de la vertu, même au milieu de la contagion des vices, *Deduxit Dominus per vias rectas.* Et, en effet, voyez-le, montrant une sagesse au-dessus de son âge, donner tout entier son esprit aux études et conserver son cœur pour la pudeur et la piété. Les jeux puérils lui inspirent de l'éloignement ; ses seules délices consistent à servir aux autels dans

le temple consacré à Marie sous le titre du Carmel, pour laquelle sa pieuse mère lui avait suggéré une tendre dévotion.

Mais le Père céleste avait formé sur Joseph des desseins plus nobles que ceux qu'avait formés sur lui son père terrestre. Celui-ci prétendait faire de son fils un habile médecin des corps : mais Dieu l'avait choisi pour le sublime ministère du soin et du salut des âmes. Aussi par quelles routes secrètes ne le conduisit-il pas à la vocation à laquelle il l'a destiné !

Joseph perd son père à l'âge de quinze ans, et n'en recueille d'autre héritage que celui des vertus et du nom. Ainsi donc, sans autre patrimoine que celui de son esprit et de sa piété, ne pouvant continuer ses études, il fut contraint d'accepter une place parmi les cadets de l'École militaire, qui n'ouvrait ses portes qu'au mérite d'une grande intelligence, à défaut de la splendeur d'un grand nom.

Malheureux jeune homme ! quelle conduite va-t-il adopter au milieu de la licence des jeunes officiers auprès desquels l'amour de la retraite passe souvent pour misanthropie, la dévotion pour faiblesse, et presque pour délit la pudeur ? Eh bien ! Joseph, Dieu le soutenant et Marie le couvrant du manteau de sa protection, se tient ferme entre ces écueils toujours funestes qui font éprouver des avaries au navire, lors même qu'on est assez heureux pour échapper au naufrage. Bien plus, dévot sans hypocrisie, recueilli sans tristesse, gai sans dissipation, humble sans affectation, délicat de conscience sans scrupules, ami avec tous, familier avec personne, il devint l'objet de l'admiration de ses condisciples et de la prédilection de ses supérieurs. Aussi est-ce pour cela qu'en peu de temps il devint officier et fut envoyé en garnison à Syracuse.

Il existe à Syracuse *une communauté* religieuse de l'ordre des Carmes, séjour privilégié de la sainteté et de la science. Ce monastère ressortit à la province réformée, dite de Monte-Santo qui a répandu une nouvelle gloire sur le Carmel. Joseph, aussitôt arrivé dans cette ville, fréquente assidûment ce pieux asile, et, frappé de la vie édifiante de ces religieux comme, de leur côté, ils le furent de sa vertu et de sa sagesse, il devint

bientôt l'ami de tous, en sorte qu'ayant dû échanger cette garnison contre celle de Palerme, son départ fut un motif de tristesse et d'affliction réciproques.

Avant même qu'il fût arrivé à Palerme, les desseins de Dieu sur lui se manifestèrent évidemment. Une sainte religieuse, une de ces grandes âmes auxquelles Dieu se plaît à découvrir le mystère des cœurs et les secrets de l'avenir, dit à son directeur : « Un jeune officier se présentera chez vous ; accueillez-le avec charité, assistez-le avec attention, parce que Dieu veut en faire un excellent religieux. »

Le fait vérifia la prédiction. A Palerme, Dieu éclaira de plus en plus Joseph sur le prix de l'âme, sur l'importance du salut éternel, *Ostendit illi regnum Dei* ; en sorte que le jeune Cataldi, juge du monde, à un âge où le plus grand nombre en est l'esclave et la victime, connaît clairement le monde tel qu'il est véritablement, non tel qu'il apparaît, adroit à séduire, perfide quand il s'agit de tromper, impuissant à rendre heureux ceux qui l'aiment. Il connaît la vanité des honneurs du monde, la fragilité de ses richesses, l'inconstance de ses faveurs, le venin de ses plaisirs, la tyrannie de ses usages, l'impiété de ses maximes, la contagion de ses exemples. Non content d'avoir vaincu le monde, en demeurant au milieu du monde, il prend la résolution d'en triompher encore mieux, en l'abandonnant. Le voici donc qui renonce à une carrière où son esprit, son courage, son exactitude et sa probité lui promettent l'avancement le plus rapide et le plus brillant, et qui, au pied de votre autel, ô Marie, promet d'ensevelir dans la retraite du Carmel son nom, ses espérances, ses vertus.

C'est en vain que la pieuse union des prêtres sous le titre *De la Très-Sainte Vierge de la Ferveur*, qui renfermait tout ce que le clergé palermitain a de plus savant et de plus édifiant, fait tous ses efforts pour retenir Joseph dans le clergé séculier, lui en offre les moyens et lui en ouvre les voies. Fidèle aux inspirations de Dieu qui l'appelait au Carmel, il vole à Syracuse, et, prosterné aux pieds du supérieur de ce sanctuaire, il sollicite d'être admis dans cette sainte famille

dont il avait admiré les exemples et apprécié la vertu.

Croiriez-vous que lui, jeune officier, noble de naissance, délicat de complexion, d'un esprit cultivé, se réputant indigne du sacerdoce de Jésus-Christ, insiste pour être reçu en qualité de frère convers, content de vivre dans l'obscurité sous les saints insignes de Marie? Mais le supérieur, qui connaissait déjà son esprit et sa vertu : « Non, dit-il, il n'en sera pas ainsi. Je crois devoir vous admettre parmi les clercs. » Cataldi, insistant dans le sens contraire, alléguant son âge avancé et le manque d'études ecclésiastiques, le bon supérieur répondit : « Vous venez indubitablement en religion pour faire la volonté d'autrui et non la vôtre. Entrez donc dans la maison de l'obéissance en commençant par obéir. » O magnifique contraste ! on ne sait ici qu'admirer le plus, ou l'humilité du novice, ou la sagesse du supérieur. O belle modestie, qui, tandis qu'elle se confesse indigne du cléricat, s'en rend digne ! O desseins de Dieu ! et qui eût jamais dit que l'homme qui se croyait à peine bon pour faire un frère convers de l'ordre du Carmel, en serait devenu un jour un des généraux les plus illustres ?

Aussi avec quels transports ne laisse-t-il pas la terre d'Égypte pour habiter dans la sainte solitude d'où l'on arrive plus facilement à la vraie terre promise, unique but de ses sacrifices, de ses ardents désirs ! Et ce transport déduisez-le des paroles suivantes, qu'on l'entendit articuler, en déposant le ceinturon militaire pour revêtir les humbles insignes de soldat de Jésus-Christ : « Seigneur, si vous prévoyez que je doive me repentir de ma résolution, avant de permettre que je reprenne ces dépouilles profanes, ôtez-moi plutôt en peu d'instant la vie. »

Sa vocation eut donc pour principe la grâce, et non l'intérêt ou l'ambition. Aussi ne fut-il pas un de ces hommes profanes qui, pauvres dans le siècle, viennent dans l'asile de la pénitence et de la prière chercher les aises et le bien-être dont ils sont privés ; qui, ne pouvant s'élever dans le monde au-dessus des autres, cherchent la gloire dans le sanctuaire, à

l'ombre de la croix du Dieu de l'humilité, et qui prétendent, à la faveur de l'habit ecclésiastique, sortir de l'obscurité à laquelle semblaient les condamner la pauvreté de tout mérite et l'humilité de leur condition. Joseph n'est pas entré dans le cloître pour y vivre commodément, mais pour devenir saint ; il n'y est pas entré pour assurer une existence agréable à son corps, mais pour y faire le salut de son âme ; il n'y est pas entré pour se procurer dans le monde une belle situation, mais pour gagner le royaume de Dieu : *Deduxit Dominus per vias rectas ; ostendit illi regnum Dei.*

Or quel aura été le midi d'un astre dont l'aurore est si splendide et si brillante ? Quels auront été les progrès, dans la carrière religieuse, d'un homme qui y fit son entrée avec des dispositions si généreuses et si pures, et qui embrassa l'état religieux, sans y apporter aucun de ces désordres que d'autres viennent y combattre, mais, au contraire, en y apportant je dirais presque toutes les vertus que d'autres viennent y chercher ? C'est ce que nous verrons dans le second point, où le séculier, modèle de piété, nous apparaîtra religieux, modèle de perfection ; où l'homme, guidé de Dieu dans les voies droites, se présentera à nous comme l'homme enrichi de la vraie science des saints : *dedit illi scientiam sanctorum.*

DEUXIÈME POINT.

La science des Saints, selon la doctrine des Écritures, est une science tantôt pratique et tantôt spéculative. La science pratique des Saints est celle dont l'apôtre saint Jacques nous a fait le ravissant tableau en disant : La sagesse qui descend des hauteurs des cieux a pour ornement la pudeur, pour signe distinctif la paix, pour caractère la docilité, pour défense la modestie, pour instinct la défiance, la candeur et la sincérité pour langage, et pour délice la conversation des Justes. Elle se répand au dehors, avec les transports de la charité ; et, en un mot, persuade la pratique de toutes les vertus :

Quæ desursum est sapientia, primùm quidem pudica est ; deindè pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, non judicans, sine simulatione, plena misericordiâ et fructibus bonis.

Or ce fut précisément de cette sagesse des Saints que se montra pourvu de Dieu notre Joseph : *Dedit illi scientiam sanctorum*. En effet, outre-passant les limites, on le vit l'emporter sur ceux qui l'avaient précédé dans la carrière de la ferveur religieuse ; et, à peine disciple, il fut pour ainsi dire regardé comme maître de perfection. Qui montra plus de promptitude que lui dans l'obéissance, plus de ferveur dans la prière, plus de rigidité dans la pauvreté, plus d'austérité dans la pénitence, plus de générosité dans le détachement ? Le supérieur lui ayant annoncé la mort de sa mère bien-aimée, Joseph, sans se troubler, lui répondit : « Il y a déjà une année que j'en ai fait le sacrifice, et que je lui ai déjà substitué d'autres mères : Marie dans le ciel et la religion sur la terre. » Le supérieur, Dieu le permettant ainsi pour mieux éprouver l'esprit de pauvreté de son serviteur, le supérieur, dis-je, oublie de le pourvoir de vêtements d'hiver ; et Joseph, plutôt que de se plaindre et de rien demander, passe la froide saison à grelotter au point d'en tomber gravement malade. Pendant cette maladie, surpris et gourmandé par le médecin à cause de la récitation du bréviaire qu'il lui avait interdite : « Pardon, lui repartit-il ; je ne suis pas venu en religion pour bien vivre, mais pour bien mourir. » Les veilles de fêtes de la très-sainte Vierge il n'interrompait le jeûne qu'avec du pain et de l'eau, et il en passait la nuit au chœur en prières continuelles. On ne le vit jamais faire usage des dispenses du jeûne ou interrompre ses austérités accoutumées, ni au milieu des fatigues du ministère apostolique, ni sous le poids des infirmités et des années. Quel fut l'étonnement de tous ceux qui en furent témoins lorsque, ayant perdu connaissance dans un des accès du mal qui l'a privé de la vie, et ayant dû être dépouillé de ses vêtements, on trouva le bon vieillard plus que septuagénaire couvert d'un rude cilice ! en sorte qu'on

peut dire que sa pénitence ne se termina qu'avec sa vie.

Il était aussi sévère vis-à-vis de lui-même que miséricordieux et bienfaisant vis-à-vis des autres. Car, fort de l'autorisation qu'il en avait obtenue, il versait dans le sein des pauvres tout l'argent dont il pouvait disposer. Il porta toujours des habits humbles et usés pour couvrir plus amplement la nudité et rassasier plus abondamment la faim d'autrui, et jamais il ne se servit de la faveur dont il jouissait auprès des grands que pour soulager les malheureux et protéger les opprimés.

C'est pour cela que, profès depuis peu d'années, et alors que dans les communautés, le religieux se considère encore comme novice, Joseph devint maître et des novices et des profès ; et que lui qui compte moins d'années de religion est regardé comme assez pourvu de prudence et de vertus pour soutenir la délicate mission d'inspirer aux novices l'esprit du Carmel et pour maintenir les profès eux-mêmes dans le même esprit. En cela l'attente de ses supérieurs ne fut passeulement satisfaite, mais dépassée : parce que Cataldi, plutôt modèle que maître de la jeunesse confiée à sa sollicitude, l'instruisait beaucoup plus par les exemples que par les paroles, au point que les moins dociles à ses leçons finissaient par céder à la force de ses exemples.

Étranger à tout sentiment d'ambition, ou plutôt, plus ambitieux d'obéir que de commander, quoique tous les couvents se le disputassent pour supérieur, il n'en accepta jamais la charge que contraint par l'obéissance. Loin d'aller à la recherche des distinctions, on peut dire, en toute vérité, que les distinctions le recherchaient : *Qui venire ad dignitates detrectaverat, ad eum dignitas venit* ; et le dernier chapitre général alla le chercher à deux cents milles de Rome, au couvent d'Ascoli où il exerçait l'humble charge de prieur, pour l'élire général. Oh ! la belle élection, qui ne fait pas moins d'honneur aux électeurs qu'à l'élu ! Entré dans les supériorités sans intrigue, il les soutint toujours sans faste. Pénétré de la maxime évangélique que, si dans le monde la domination doit s'ap-

puyer sur la force, dans la religion, l'exercice de l'autorité doit être tempéré par l'exercice de la charité : *Principes gentium dominantur eorum, vos autem non sic*, il accomplissait à la lettre le précepte du Saint-Esprit, que plus l'homme est élevé au-dessus des autres par le rang, plus il doit descendre jusqu'à eux par l'humilité : *Rectorem te posuerunt? noli extolli; esto in illis quasi unus ex illis*. Et qui jamais sentit le poids de son gouvernement? qui ne trouva en lui un père au lieu d'un supérieur? Adroit sans feinte, grave sans hauteur, condescendant sans bassesse, affable sans familiarité, ferme sans obstination, lent à juger, modéré dans les réprimandes, ne se décidant que difficilement à punir, il se faisait aimer en père, alors même qu'il agissait en juge.

Loin de se complaire dans le commandement, il gémissait sous son poids : et combien de fois ne m'exprima-t-il pas un vif désir d'en revenir à l'ancienne sujétion et aux exercices de son apostolat ! Voici donc un supérieur qui, repoussant avec indignation la pensée de se faire, de la supériorité de son ordre, un marchepied pour monter aux plus hautes dignités de l'Église, tout appliqué à procurer le bien de la famille dont la direction lui fut confiée, à en étendre les provinces, à y maintenir la paix, fille de la justice, vivait si retiré et si caché, qu'il parvint à cacher son mérite dans Rome même, si habile à deviner le mérite, et à le tirer de son obscurité. Ainsi donc, loin de faire la cour aux grands, et de mendier des distinctions et des titres, à l'aide d'instances adulatrices, toujours dégradantes lors même qu'elles sont exaucées ; il ne sortait de sa retraite que contraint par le devoir de sa charge ou par le zèle de la charité et employait tout le temps que lui laissait libre le gouvernement de son ordre, à des études sacrées ou à la prière, qui ne cessèrent d'être sa consolation et ses délices. Ah ! tant il est vrai que l'homme formé à la science des saints est toujours ce qu'il doit être, et a toujours les vertus de son état, parce qu'il en a l'esprit : *Dedit illi scientiam sanctorum*.

Mais Joseph avec la belle science pratique des saints qui

en dirige la vie, en eut encore la science spéculative qui remplit leur esprit de lumière divine et leur cœur de saintes affections ; et c'est de cette science qu'il est écrit : *Qui timet Dominum excipiet doctrinam ejus. Qui quærit legem replebitur ab eâ.* Oh ! belle science dont Jésus-Christ est le grand livre, dont l'Esprit-Saint est le maître ! Oh ! belle science des saints, seule vraie, seule pure, seule sainte, seule parfaite et qui seule fait saint celui qui la possède ! Aussi est-ce pour cela que saint Paul protestait de ne vouloir en connaître, de ne vouloir en professer aucune autre : *Arbitratus sum me nihil scire nisi Jesum Christum.* Or, c'est de cette science divine que Cataldi fut singulièrement épris. Il est vrai que, doué d'un esprit pénétrant, d'une mémoire prodigieuse, qui lui faisait retenir tout ce qu'il lisait, il fit dans toutes les branches du savoir ecclésiastique, à laquelle il s'adonna avec ardeur, des progrès si grands et si rapides, qu'avant d'avoir fini d'apprendre une science, créé maître, il était aussitôt estimé apte à l'enseigner. Mais l'Écriture était son étude de prédilection, l'Écriture que Tertullien appelle le trésor des âmes vraiment chrétiennes : *Christiani nominis thesaurus* ; et que, comme j'ai eu occasion de m'en convaincre moi-même, non sans étonnement, il savait entièrement par cœur. Il n'étudiait cependant pas ce répertoire divin de toute vérité en pédant, ou, pour me servir de l'expression de La Pierre, en juif, *judaicum genus*, c'est-à-dire uniquement dans le sens littéral qui tue ; mais bien comme l'étudiaient les Pères, comme l'étudient toutes les âmes profondément religieuses et pieuses, principalement dans le sens spirituel qui vivifie. Et, aidé du secours de la doctrine de l'Église, unique fil sûr pour ne point s'égarer dans le labyrinthe des livres saints, il trouvait Jésus-Christ et ses mystères, et sa doctrine, et son Église, à chaque page de l'Ancien aussi bien que du Nouveau Testament. Car la vraie foi qui le guidait est amour, et l'amour est devin, et à d'immenses distances et malgré la confusion, produite par beaucoup d'objets, il distingue la voix chérie, le visage désiré de l'objet aimé.

Plus il lit ce livre, plus il le goûte ; plus il le goûte, plus il l'aime ; plus il l'aime, plus il l'entend, plus il y découvre la manne ineffable que la bonté de Dieu a cachée dans ce code auguste, comme dans une arche nouvelle ; manne céleste qui fournit tout remède aux plaies de l'âme, qui renferme toute saveur, qui excède tout délice, qui procure toute consolation.

Mais l'Écriture sainte elle-même l'a dit : L'homme, rempli de la science des saints, qui a l'intelligence des mystères de Dieu, verse cette science au dehors de lui sur les autres pour faire pénétrer en eux la connaissance et l'amour de Dieu, comme une pluie d'été fait germer les herbes des champs : *Si Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit eum; et ipse tanquam imbres emittet eloquia sapientiæ suæ.*

Or, tel fut précisément l'usage que fit Joseph de la sagesse céleste qu'il avait puisée dans la prière et la lecture des livres saints, bien plus que dans l'étude. Ses écrits en sont d'ailleurs une preuve : Ses *Gloires des saints*, ses *Quatre Paraphrases du Pater*, et surtout son *Trésor caché* ou *Paraphrase dogmatique, morale, ascétique du psaume « Beati immaculati, »* jusqu'ici inédite, au sujet de laquelle son humilité, ayant voulu connaître l'opinion d'une personne amie, adopta avec la docilité d'un enfant tous les changements qui lui furent indiqués. Ces œuvres pleines de lumières et de grâces et qui, dans un style simple, clair et relevé par une prodigieuse érudition sacrée, présentent des doctrines solides, des pensées graves, d'importantes instructions qui confondent le vice, encouragent la vertu et font l'aliment et les délices de la vraie piété, sont entre toutes les mains ; tant l'auteur a su présenter en même temps le pain aux forts, le lait aux petits enfants, et à tous le Verbe divin qu'Origène appelle le nourrisseur des âmes : *Verbum nutritorium animarum.*

Une preuve de son habileté dans la science des saints, ce fut le fruit abondant qu'il recueillit dans la direction des âmes, au tribunal de la pénitence ; grand, sublime ministère de l'Église catholique, qui seul demande tous les talents pour sau-

ver les autres, et toutes les vertus pour ne pas se perdre soi-même. Dans l'exercice de ce ministère précieux, Cataldi, également étranger à ce zèle amer qui désespère plus de pécheurs qu'il ne détruit de péchés, comme à cette molle condescendance qui, au lieu de servir de remède aux plaies de l'âme, les rend plus profondes et plus larges, se montrait aussi affectueux dans l'accueil qu'il faisait au pécheur, que patient pour l'écouter, que libre pour l'avertir, que sage pour le corriger, que vigilant pour le soutenir. Aux âmes dévotes il inspirait toute sorte de confiance, sans cependant jamais descendre avec elles jusqu'à la familiarité; et attentif à pénétrer les mystères de l'amour-propre, à distinguer les désirs de la vanité, des attraites de la grâce, les illusions de l'esprit de ténèbres, des opérations de l'esprit de lumière, il était pour les âmes un guide aussi affectueux que sûr et fidèle : qualités qui lui valurent auprès des évêques la réputation de sage connaisseur des esprits, de grand directeur des consciences.

Enfin, on peut encore donner pour preuve de son habileté dans la science des saints, sa manière d'annoncer la divine parole dans les trente-sept carêmes qu'il prêcha, dans les missions qu'il donna, dans les prédications de toute sorte auxquelles il se livra, au profit spirituel de toutes les classes, dans les principales villes de la Sicile et de l'Italie.

Car, antipathique à cette éloquence sacrée, riche de figures et pauvre de pensées, féconde d'expressions et vide de sentiments, ostentation fastueuse d'une opulence menteuse qui cache une misère réelle; éloquence qui, faisant servir au désir de plaire le ministère d'instruire, et à mendier l'adulation, la parole de vérité, charme perfidement les oreilles et laisse en paix les passions; éloquence, vain aliment des esprits légers, qui se perd en expressions recherchées, en ineptes descriptions que le bon goût pardonnerait à peine dans un roman, et dont la sainte vérité rougit à l'égal d'une noble dame qu'on affublerait des vêtements d'une danseuse; antipathique, dis-je, à cette sorte d'éloquence et gémissant sur l'abus, sur le scandale qu'elle n'occasionne, hélas! que trop souvent!

puisqu'elle dégrade le ministre sacré au point d'en faire un comédien, et fait sacrilègement descendre le ministère jusqu'à la comédie, Cataldi, en prêchant l'Évangile, apparaît en vrai ministre de l'Évangile. Car, semblable aux anges qui montaient et descendaient l'échelle mystérieuse de Jacob qui unissait la terre au ciel, et, par cela même, vraie figure des prédicateurs évangéliques, il commençait par monter vers Jésus-Christ par la méditation et la prière, puis en redescendait pour manifester aux peuples les lois, les oracles, les mystères de Jésus-Christ. Aussi était-ce pour cela que la parole sortait de ses lèvres simple et vive, populaire et grave, savante et pathétique, pleine d'esprit et de feu; et si ses discours manquaient du cachet de l'étude et de l'art, ils avaient, en revanche, toute la valeur du zèle, toute la force de la vérité à l'aide desquelles il confondait l'erreur, réduisait l'incrédulité au silence, consolait la foi, et, fortifiant la vertu et la piété, ne laissait au vice que le frémissement pour soulagement, et que le repentir pour consolation. O beile! ô précieuse science des saints, la seule qui ait le pouvoir de faire triompher la sainteté! *Dedit illi scientiam sanctorum*. Ah! quand on cherche Dieu et Dieu seul dans le ministère, ce ministère est libre, indépendant, auguste, grave, digne, fécond, parce qu'alors Dieu bénit lui-même les labeurs de son ministre fidèle, comme il en usa vis-à-vis de notre cher défunt, dans la personne duquel, après avoir vu le chrétien du siècle, dont Dieu a guidé les pas dans les voies de la justice : *Deduxit Dominus per vias rectas*; le religieux rempli de la science des saints : *Dedit illi scientiam sanctorum*; il nous reste encore à voir le ministre sacré dont Dieu féconde et récompense les œuvres : *Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius*. Ne me refusez pas, pour quelques moments encore, la faveur de votre attention.

TROISIÈME POINT.

Sous le gouvernement du Dieu de bonté, les grands efforts et les grands sacrifices obtiennent les grands secours et les grandes récompenses. Aussi est-ce pour cela que, si Cataldi se dévoua sans réserve à la propagation de la gloire de Dieu, Dieu, de son côté, lui accorda pendant sa vie et à sa mort gloire, consolation et récompense : *Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius*. Il est vrai qu'également zélé pour aller au-devant des fatigues et pour écarter de lui les récompenses terrestres, il disait : « Je ne veux pas être payé par les hommes de ce que je m'efforce de faire pour Dieu. » Toutefois Dieu voulut que les hommes aussi le rétribuassent abondamment : *Honestavit illum in laboribus*, puisqu'on vit dans maintes cités des populations, touchées par l'influence de ses prédications, réformer leurs mœurs, réparer les scandales, supprimer les abus, reprendre les pratiques de la religion, répondre à sa parole avec les larmes du repentir ou les soupirs de la charité ; unique hommage de reconnaissance, unique récompense qui soit digne du regard et du cœur d'un vrai ministre de l'Évangile.

Ce n'est pas tout : également cher à ses confrères et aux étrangers, pendant que les uns se le disputaient pour supérieur, les autres se le disputaient pour arbitre de leurs consciences. Partout où il se fixait quelque temps, il se conciliait aussitôt l'estime des grands et l'affection dévouée du peuple : tous louaient sa vertu et admiraient son savoir. Jamais il ne quitta une ville sans emporter avec lui le regret et l'amour de tous les citoyens : *Honestavit illum in laboribus*.

Le grand archevêque de Fermo, le cardinal Brancadoro, cet ami de la science parce qu'il était lui-même un savant, ce connaisseur du mérite parce qu'il était plein de mérite lui-même, n'eut pas plutôt entendu Cataldi prêcher dans sa ca-

thédrale, et vu les fruits produits par sa prédication, qu'il voulut l'y avoir trois années de suite, et que, connaissant son habileté incomparable dans la direction des âmes, il confia à son zèle la plus illustre portion de son troupeau, en le créant directeur extraordinaire et général de tous les monastères de vierges sacrées, existant dans son immense diocèse. L'évêque d'Ascoli ayant aussi apprécié le genre de prédication de Cataldi, le réclama avec de vives instances et l'obtint du général de l'ordre, comme prieur du couvent de Carmes de la dite ville, afin de s'aider de ses conseils, et de faire éprouver au clergé, ainsi qu'au peuple, les effets de son zèle apostolique. Aussi à son lit de mort, cet évêque ne voulut-il que Cataldi pour l'assister, protestant de la tranquillité et du contentement qu'il ressentait de mourir entre ses bras. Ah ! c'est qu'en fuyant la gloire il la méritait, et que partout il était regardé et honoré comme le théologien des évêques, le conseiller des grands, le régulateur du clergé, le directeur des peuples, le réformateur des abus, le destructeur des erreurs, le vengeur de la vérité, le fléau de tous les vices, le restaurateur de la vertu chrétienne : *Honestavit illum in laboribus.*

Mais la plus belle et la plus riche récompense, Cataldi l'obtint dans la mort vraiment précieuse avec laquelle Dieu en perfectionna les œuvres et voulut en couronner la vie, et qui ne fut autre chose qu'une sincère et constante manifestation de toutes ses vertus : *Et complevit labores illius.*

Surpris le 7 de ce mois par une grave atteinte d'hydropisie de poitrine qui menaçait à chaque instant de l'étouffer, on n'entendit jamais une seule fois, pendant vingt jours de douleurs et d'angoisses continuelles, sortir de sa bouche une seule plainte, on ne surprit jamais dans toute sa personne un seul mouvement d'impatience. Mieux encore, encouragé par le prieur qui ne quitta pas un instant ses côtés et l'assista avec l'humilité d'un serviteur, avec la cordialité d'un ami, avec la tendresse d'un fils ; encouragé, dis-je, à unir ses souffrances à celles de Jésus-Christ, il repartit en souriant : « Que dites-vous ? quelle comparaison faites-vous ? auprès des

peines de Jésus-Christ en croix, les miennes sont moins que la peinture n'est en présence de la réalité; je ne suis rien, et mes peines ne méritent même pas le nom de peines. »

Pendant vingt jours consécutifs, mourant à chaque instant, on le vit adorer les décrets divins avec la tranquillité du sage, avec la force du chrétien, avec la ferveur d'un saint; et la mort, qui, pendant vingt jours, fit étinceler à ses yeux le glaive qui devait l'immoler, trouva toujours la victime prête, résignée et joyeuse. Son unique affliction était de voir la communauté affligée de sa perte, de la voir supporter des frais et des dérangements pour prolonger son existence; il excusait tous ses frères, s'associait à leur tristesse, les remerciait de leur charité, et se recommandait à leurs prières.

Serein d'esprit, autant que pur et calme de cœur, quoique tourmenté dans son corps, jamais il n'oublia un seul instant l'ordre auquel il appartenait; mais, au contraire, il eut de continuelles conférences avec son procureur général, avec son prieur, et avec les assistants généraux. L'empressement, le soin diligent, la facilité avec lesquels il expédia les affaires, mit ordre à ses papiers, disposa de ce dont il pouvait disposer pour le culte des saints, se rappela tout, ordonna tout, pourvut à tout avec la présence d'esprit d'un homme qui se préparerait à partir pour la campagne, lui qui s'acheminait vers l'éternité, est chose qu'on ne saurait ni comprendre ni exprimer : *Spiritu magno vidit ultima.*

Mais avant de songer aux choses du temps, il avait ordonné celles de l'éternité. Sentant, depuis le 12, le mal s'aggraver, après avoir purifié toujours davantage son âme dans la piscine salutaire de la pénitence, il demanda le saint viatique, et recueillant, avant de le recevoir, le peu de forces qui lui restaient : « Mes frères, dit-il à la communauté qui l'entourait désolée et en larmes, le Dieu que je suis pour recevoir et qui, dans peu, devra me juger, sait bien que je vous ai aimés sans intérêt, gouvernés sans partialité, jugés sans injustice. Je n'ai jamais fait, sciemment, de mal à aucun de vous, et n'en ai jamais eu la pensée : mais comme j'en aurai, sans aucun

doute, offensé plusieurs par mes manières, ou scandalisé plusieurs par mes exemples, j'en demande à tous et de tout mon cœur pardon. » Il voulait continuer ; mais l'émotion de la communauté qui éclata en abondantes larmes, l'émut aussi. Scène de tendresse ! comment y résister ! les larmes des fils coulent à la fois et se confondent avec celles du père, qui, levant sa main tremblante, comme Jacob, les bénit tous.

Avant de recevoir la sainte hostie, le ministre sacré, conformément au rituel de l'ordre du Carmel, lui ayant adressé cette question : *Credis hoc esse corpus Domini nostri Jesu Christi ?* élevant la voix, et avec un élan de foi vive et d'humilité profonde : « Oui, dit-il, j'ai toujours cru et je crois qu'ici est le Dieu qui m'a créé et racheté. » Sentant le mal empirer, il demanda l'extrême-onction, répondant aux prières de l'Église, récitant alternativement les psaumes avec le prêtre administrant, comme s'il se fût agi pour lui d'administrer lui-même ce dernier sacrement, tandis qu'au contraire il le recevait lui-même. Il envoya solliciter auprès du saint Père la bénédiction pontificale *in articulo mortis* : il voulut qu'on lui appliquât les indulgences du Carmel, de la compassion, de la merci, de la conception ; il ne se fatiguait pas de redoubler de prières pour gagner des indulgences. On peut même affirmer que, depuis cet instant, sa vie ne fut qu'une prière continuelle à Dieu, récitant fréquemment le psautier qu'il savait de mémoire, méditant les mystères qui y sont contenus, prononçant les belles prières dont il renferme les formules et les expressions, s'entretenant par des colloques affectueux avec Jésus crucifié ou la sainte Vierge, parlant, pendant des nuits entières, du bonheur de mourir dans la véritable Église, répétant souvent avec calme et joie : « Elle est donc enfin arrivée l'heure de laisser la terre et d'aller à Dieu. » *Venit hora, venit hora !* et, au milieu de ces transports de piété et d'amour, ne distinguant, pour ainsi dire, plus entre espérer posséder Dieu et le posséder, entre être au ciel et y aller, on l'entendit s'écrier : « Oh ! combien sont aimables, ô Seigneur, vos tabernacles ! » *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine !* Il ne put en dire

davantage : car après ces belles paroles, expressions d'une âme aimante, d'un cœur fidèle, ayant perdu tout mouvement et tout sentiment, il subit quelques heures d'une tranquille agonie, puis exhala son âme pure dans le sein du Dieu de miséricorde, qui mit ainsi le comble à ses mérites et récompensa ses vertus.

Mais, comme aux yeux du Dieu de pureté, juge sévère des justices elles-mêmes, il n'est pas ordinairement de sainteté, si parfaite qu'elle soit, qui n'ait besoin d'expiation et du bain salutaire du sang de Jésus-Christ, unissons nos prières à celles du ministre sacré pour implorer, pour appeler sur ce fidèle serviteur rafraîchissement et paix.

Toutefois, afin que l'éloge du défunt soit utile aux vivants, rappelons-nous, à la vue de ce cercueil qui contient les ossements de celui qui, vivant en juste, est mort en chrétien parfait; rappelons-nous, dis-je, que, si le pécheur qui, pendant sa vie, a toujours stupidement dormi indifférent et tranquille sur son sort éternel : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum*, s'éveille ensuite à l'heure de la mort, mais pour se voir investi par le désespoir et l'épouvante : *Evigilabunt, et nihil invenient*, tout le contraire arrive à l'âme vraiment chrétienne, qui a veillé avec une grande attention durant sa vie sur tous ses pas : *Beatus servus quem Dominus invenerit vigilantem!* quand arrive l'heure de la mort, elle s'endort dans un doux repos, attendant avec une entière confiance le céleste héritage des enfants de Dieu : *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini.*

Voyez ce petit enfant qui s'est endormi dans les bras de sa mère : comme sa respiration est calme, parce que son cœur ne craint rien ! Oh ! qu'elle est belle, la condition de l'innocence qui dort dans le sein de l'amour ! Or c'est ainsi, dit l'Écriture, que Dieu tient pressées contre son sein miséricordieux les âmes justes, et qu'il ne permet pas que les appréhensions de la mort viennent altérer leur quiétude et leur tranquillité : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illas tormentum mortis.* Courage donc, âmes-pieuses, qui

marchez dans les voies de Dieu. Oh ! combien votre sort est digne d'envie ! *Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulans in viis ejus !* Vous qui craignez jusqu'à l'ombre du péché, vous qui tremblez présentement sur votre salut éternel, ah ! tout se changera pour vous en bien au moment de la mort : *Timenti Dominum benè erit in novissimo* ; vos craintes actuelles se convertiront en espérances, vos agitations en calme, votre tristesse en joie, et vos sacrifices du temps en l'héritage du Seigneur, en la béatitude de l'éternité : *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini*, qu'il plaise à Dieu d'accorder dans sa miséricorde à tous ceux, sans exception, qui sont ici réunis.

VIII

L'ABBÉ SCARPATI

ou

L'APOSTOLAT DE LA CHARITÉ CATHOLIQUE.

UN des perfides artifices, une des misérables astuces des ennemis de la religion a été, dans ces derniers temps, d'en discréditer les ministres dans l'opinion publique, à l'aide de la mauvaise foi et de l'injustice. Entre toutes les classes de la société, ce n'est qu'au corps des lévites qu'est échue la cruelle destinée d'être, dans ses membres, réciproquement solidaire pour les vices, et de ne l'être jamais pour les vertus. Pour une faute commise par un prêtre en Italie, on a fait retomber la honte de cette faute sur tous les prêtres de France. C'a été un prêtre, dit-on, voilà ce que sont les prêtres ! et cet argument, qui n'a jamais rien prouvé au préjudice des autres ordres de la société, a été sans réplique, lorsqu'il s'est agi de dénigrer la réputation de la classe pour laquelle l'intérêt public et politique exige qu'on ait des égards particuliers. Eh bien ! demandons-nous ce qu'est un de ces hommes sur lesquels on s'est plu à verser à pleines mains le ridicule ; et pour nous convaincre de ce qu'il est réellement, prenons-le pour l'étudier, non parmi ceux qui abusent du ministère sacré ou le dégradent, mais bien parmi ceux qui en portent tout le poids, en accomplissent les difficiles fonctions, en conservent l'esprit et en font éprouver aux peuples les bienfaisantes influences ; parmi ceux dont les exemples nombreux ne manquent pas, même à notre époque, puisque la vraie religion est à présent ce qu'elle fut dans son origine. Le nombre des chrétiens est moindre, il est vrai,

mais le christianisme est toujours le même ; et, de nos jours, nous voyons encore que les plus aimables et les plus pures vertus en sont les heureuses conséquences.

Pour ne pas en mentionner tant d'autres, je citerai un des plus parfaits modèles de l'esprit du sacerdoce chrétien, que cette religieuse métropole a eu occasion d'admirer pendant un grand nombre d'années, et tout récemment de pleurer hautement dans la personne de l'illustre chanoine D. Janvier Scarpati, à la mémoire insigne duquel nous nous sommes engagé à rendre un léger hommage de louange, mémoire toujours chère à la ville de Naples.

D. Janvier Scarpati, issu de parents, distingués par leur condition et plus encore par leur piété, eut le bonheur de recevoir une éducation, sous tous les rapports chrétienne, éducation qui, attentive à prévenir ses inclinations et ses habitudes, pour les diriger de bonne heure vers la vraie probité, développa en lui, toujours davantage, le naturel distingué d'un cœur qui parut fait pour la vertu et prévenu de la grâce dans les bénédictions de la sainteté. A cet âge où l'homme n'a presque de l'homme que la disposition à être homme et l'espérance de le devenir, Scarpati, dans l'intérieur de sa famille, offrait en lui le spectacle que la grâce seule du christianisme peut produire, celui de montrer en lui, encore enfant, un apôtre. N'ayant que du dédain pour les jeux enfantins, seule occupation sérieuse du premier âge, il ne trouvait de plaisir que dans les œuvres du zèle et dans les exercices de la pénitence et de la charité. Il attendrissait jusqu'aux larmes les domestiques de la maison par la sollicitude et le soin industrieux qu'il mettait en œuvre pour réunir les enfants du voisinage dans l'oratoire de famille, par la patience et l'efficacité avec lesquelles il les entretenait dans les pratiques de la religion, les gratifiant de petits cadeaux, dont il se privait volontiers lui-même, pour les encourager aux pratiques de la pénitence. Le monde n'était pas digne de posséder une âme si pleine de Dieu. Il demanda donc et obtint la permission de prendre l'habit clérical ; une fois initié aux choses du Seigneur, il ne

songea plus qu'à cultiver son esprit par l'étude et à former son cœur aux vertus propres de son état.

A dater de ce moment, son esprit se partagea uniquement entre l'étude des lettres, principalement des lettres sacrées, et l'étude de la sainteté : et dans l'une et l'autre étude il fit en peu de temps des progrès si rapides qu'il était à la fois le maître et le modèle de ses condisciples. Ordonné prêtre, il s'appliqua plus que jamais à nourrir son esprit de l'étude des livres saints, principalement des Épîtres de saint Paul sur lesquelles il se forma à cette règle sublime, majestueuse, énergique de raisonner des dogmes et de la morale chrétienne, règle qui fut le caractère distinctif de ses prédications aussi fructueuses qu'assidues. Rien de ce qui compose la science ecclésiastique ne lui fut étranger ; il en embrassa toutes les branches, persuadé, comme il avait coutume de le dire lui-même, qu'un ecclésiastique ignorant n'est pas moins funeste à la religion qu'un ecclésiastique sans moralité ; et il les cultiva avec un tel succès que, dans peu de temps, il mérita la réputation de théologien profond, de canoniste solide, d'interprète fidèle des livres saints, d'habile moraliste. Fort de toutes ces armes, il s'élança en qualité de missionnaire pour combattre les combats du Seigneur. Dans toutes ses entreprises apostoliques dont diverses provinces de ce royaume furent le glorieux théâtre, la renommée d'homme, profondément pénétré de la religion le précéda toujours : toutes les vertus de l'apôtre et toutes les connaissances du savant l'accompagnèrent, et il eut des succès tels que le zèle le plus actif et le plus fervent à conquérir les esprits à la religion et les cœurs à la probité chrétienne s'en fût déclaré satisfait. Dans divers lieux, notamment dans la Pouille, on trouve son nom en honneur et sa mémoire en bénédiction, au milieu des monuments de son zèle et de sa charité évangélique.

Sa parole était simple et sublime, solide et touchante, pleine de force et, pour me servir d'une expression de l'Évangile, en même temps de puissance : *Quasi potestatem habens*. La religion et la vertu ne parlèrent pas par sa bouche, comme il

arrive fréquemment, le langage d'une coupable qui se justifie vis-à-vis de l'erreur et du libertinage, mais bien celui d'une reine, d'une maîtresse qui commande ; ses paroles sont des lois ; ses invitations engagent irrésistiblement les cœurs, et ses menaces portent le trouble et l'épouvante dans les esprits les plus rebelles à la vérité, et les lui assujettissent, et les contraignent à lui rendre hommage par les larmes du repentir et les dévorantes perplexités du remords.

Il fut doué d'une habileté particulière pour développer tout ce que la religion a de plus sublime et rompre le pain de la divine parole aux petits d'Israël. Ce n'est pas tout, dans l'exercice de la partie la plus laborieuse et la plus ingrate du ministère de la sainte parole il avait le don, en enchantant les simples, de se faire en même temps admirer des savants. En général, dans toutes ses prédications, il unissait avec bonheur le facile au sublime, ce qui les rendait agréables et utiles à toutes les conditions et à tous les rangs. A la cour, où il eut l'honneur de prêcher, en présence de Sa Majesté, les plus terribles vérités de la foi, il recueillit avec des fruits abondants les applaudissements les plus flatteurs, bien qu'il se fût montré très-éloigné de faire servir à des vues ambitieuses le ministère de l'Évangile, et qu'il n'eût jamais caressé les passions les plus faciles à se révolter.

De retour à Naples de ses missions, accompagné des bénédictions de la piété et chargé des dépouilles arrachées au vice et à l'erreur, il y fut reçu avec des transports inexprimables de tendresse par le saint cardinal Zurlo, Théatin, alors archevêque de cette métropole.

Cet appréciateur exquis du mérite littéraire et moral, voulant honorer son sacré sénat d'un homme qui, à toute la profonde érudition d'un savant, unissait la plus délicate et la plus fervente piété d'un saint, le créa chanoine de cette église métropolitaine, et lui confia, peu après, la portion la plus précieuse de son troupeau, le séminaire diocésain, des bons succès duquel dépend la réalisation de la meilleure partie des espérances de la religion : persuadé que les jeunes gens qui se

destinent au sanctuaire, n'auraient pu recevoir d'aucun autre, les prémices de l'esprit sacerdotal, plus parfaitement que d'un homme dont la vie était une instruction continuelle et que le clergé estimait unanimement comme un modèle du prêtre chrétien.

Aussi recouraient à lui en foule, comme à un conseil, à un directeur, à un maître dans les voies du Seigneur, des ecclésiastiques de tout rang et de tout âge. Une grande partie de ces jeunes prêtres qui, par leurs vertus et leurs talents, sont aujourd'hui l'honneur du clergé napolitain et les plus chères espérances de la religion, doivent à la sagesse de ses conseils, à la fréquentation de ses instructions, à l'énergie de ses avertissements, et bien plus encore, à l'efficacité de ses exemples, cette excellente conduite, ce zèle laborieux, infatigable et désintéressé qui a toujours été le cachet distinctif du clergé actif de cette capitale.

Toutefois il ne borna pas son zèle aux soins d'un seul établissement, mais, l'étendant même au dehors, il établit des académies de religion, des congrégations spirituelles de jeunes étudiants, dans le but d'attacher ces cœurs tendres à la foi ; et il mettait tout en œuvre pour leur faire aimer la religion et respecter l'Église. Tous les discours qu'il adressa à la jeunesse pendant un grand nombre d'années, les jours de fêtes, tendirent toujours à ce but précieux et important. Il a laissé sur ce sujet de précieux manuscrits, que ses héritiers se proposent de livrer à l'impression.

Mais le caractère distinctif du génie et de la vertu de Scarpatti, fut une disposition pleine d'ardeur que ne fit qu'accroître le nombre des années, d'assurer avec les consolations de la religion, tous les secours de la charité, aux nécessiteux infirmes, qui ont, du reste, le plus de droits à la compassion des âmes véritablement chrétiennes et sensibles.

Le grand hôpital de l'Annonciation de Naples fut le premier théâtre de ses sollicitudes et des transports de sa charité, qui ne tarda pas à s'exercer, même dans tous les autres hôpitaux de la capitale, au bénéfice de toute sorte de malheureux.

On eût dit que, nouveau Paul, Scarpati sentait en lui-même ce que ces infortunés souffraient et qu'il était atteint des mêmes infirmités dont autrui était la victime : *Quis infirmatur, et ego non infirmor* (II Cor., xi, 29)? Aussi son occupation était-elle d'en essuyer les larmes, d'en alléger les douleurs, d'en secourir les besoins, d'en prévenir jusqu'aux désirs, et il ne crut pas se dégrader en s'abaissant aux plus humbles et aux plus abjects ministères, pour ne recueillir, la plupart du temps, de tant de sacrifices, que l'indifférence, l'ingratitude, l'amer rebut et même l'insulte grossière. On le vit maintes fois accueillir, à l'égal d'une personne divine, les malheureux infirmes, arrivant au grand hôpital des Incurables, couverts de malpropreté, de plaies et livides comme la mort ; et c'était un spectacle qui arrachait les larmes, de voir ce nouvel apôtre de la charité, usé par les fatigues et les infirmités, et arrivé à la vieillesse, à genoux autour de ces débris de la misère, pour guérir leurs plaies, fortifier leur corps et consoler leur esprit avec une tendresse tout à fait maternelle. Ces traits n'ont cependant rien d'extraordinaire pour qui sait saisir l'idée sublime qu'y attachait Scarpati, en les exerçant, car sous les simulacres de la misère, la foi, qui fut toujours chez lui très-vive, lui faisait découvrir l'image du Fils de Dieu. Aussi répondait-il modestement à ceux qui le pressaient de prendre une position moins incommode : *Eh quoi ! ignorez-vous donc qu'en ce moment je sers Jésus-Christ ?*

On se figure aisément que si Scarpati donnait des soins pressés à la santé corporelle des infirmes, il en donnait de plus assidus encore à leur santé spirituelle, au salut de leurs âmes : ces soins étaient tels qu'il ne se permettait ni repos ni trêve, toujours en mouvement, montant et descendant sans cesse dans ce vaste théâtre des misères humaines pour instruire les idiots dans la religion, pour entendre les confessions, pour consoler et encourager les moribonds à l'heure de la mort. Mais la moisson évangélique était trop abondante pour être recueillie par un seul ouvrier, tout laborieux, tout infatigable qu'il fût. Il réunit donc une troupe choisie de laïques ; et parvint à leur

inspirer les sentiments de son zèle et de sa charité pour l'assistance de ces infortunés qu'il se considérait comme particulièrement destiné à évangéliser. Il employa tous ses soins à former ces nouveaux compagnons à l'apostolat qu'il exerçait, et à les rendre aptes à pouvoir ensuite consoler et instruire ces infirmes. Il leur faisait, plusieurs fois la semaine, des conférences qu'il avait coutume de terminer par des traits plus forts et plus pathétiques, dans le but d'éveiller la sensibilité dans les cœurs les plus durs, de leur inspirer de la compassion pour les misères de l'humanité et d'allumer en eux le désir d'y remédier. Il était beau particulièrement d'entendre les touchantes paraphrases qu'il faisait sur le psaume qui commence par ces mots : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die malâ liberabit eum Dominus* ; sujet ordinaire de ses exhortations privées. Ses paroles étaient alors des glaives, le feu sacré de la charité, dont il était comme enveloppé, illuminait son visage. Il sentait profondément tout ce qu'il disait ; et son éloquence était si animée, si pressante qu'on eût dit qu'il tendait à provoquer la compassion d'autrui en faveur de sa propre cause ; et, en effet, ne considéra-t-il pas toujours la cause des pauvres infirmes comme la sienne propre. Pendant l'espace de soixante ans, ils furent l'objet de toutes ses sollicitudes, de toutes ses tendresses, et on peut dire de toutes ses délices, et jusque dans sa dernière maladie qui le ravit à l'humanité souffrante dont il était le soutien, le sort de ses pauvres infirmes fut, entre toutes choses, ce qui le préoccupa davantage. Il interrogeait, sans exception, tous ceux des élèves qu'il avait formés aux œuvres de la charité, sur l'état des hôpitaux, et ne les congédiait jamais, sans leur rappeler la promesse de l'Évangile, qu'il avait coutume d'intercaler dans tous ses entretiens particuliers : « Mes frères, leur disait-il, rappelez-vous que vous serez mesurés avec la mesure avec laquelle vous mesurerez les autres. Jésus-Christ n'oubliera jamais tout le bien que vous lui ferez dans la personne des pauvres qui en sont l'image : sa miséricorde vous prépare *une mesure bonne,*

pleine et surabondante. Formés à cette école, il n'est pas surprenant de voir les fils de son zèle et de sa charité, à la grande édification du public, et pour le soulagement des malheureux, échanger les loisirs domestiques contre les exercices les plus pénibles de la charité chrétienne, des habitations où respirent le luxe et la mollesse contre l'air pestilentiel et l'aspect livide et repoussant des hôpitaux, rompre avec le monde des heureux pour vivre au milieu des douleurs ; et ne recevoir d'autre récompense de leurs sacrifices que la dédaigneuse ingratitude du pauvre et la calomnie superbe du riche. Nous avons, nous, tout particulièrement remarqué avec une agréable surprise l'habileté, propre à ces bons frères, pour instruire des doctrines de la religion les esprits les plus grossiers et les moins faits pour les idées abstraites, pour prévenir leurs doutes et les dissiper, pour remuer les cœurs les plus endurcis dans le vice et les préparer à la participation des saints mystères.

Mais la charité évangélique ne se borne pas au soulagement d'une seule espèce de misères, tout ce qui est dans l'affliction et la souffrance, tout ce qui gémit ou est exposé, tout ce qui est abandonné du monde fait l'objet de ses soins les plus affectueux. Aussi Scarpati ne limita-t-il pas l'héroïsme de sa charité au soulagement des infirmités dans les hôpitaux, il l'étendit, en outre, aux condamnés dans les prisons. C'est dans ces bouges infects qu'il allait, et avec un plaisir indicible, passer des journées entières à instruire, à consoler, à administrer avec les paroles du salut, le sacrement d'expiation, à verser l'espérance dans des cœurs désespérés. Appelé, en outre, par l'illustre congrégation des pénitents blancs, chargée de l'assistance chrétienne auprès des condamnés au dernier supplice, on ne peut imaginer avec quelle assiduité, avec quel empressement il leur fournissait les secours de la religion et se faisait le dernier ami de ceux que la justice humaine abandonnerait au désespoir, si la charité chrétienne n'opposait un ministre de paix à un ministre de sang, le prêtre au bourreau : et on le trouva toujours,

quoique fatigué par les maladies et les années, tout disposé à la pénible fonction d'annoncer aux coupables la dernière peine, infligée à leurs crimes, les consolant et se résignant à être, pendant des jours entiers (1), témoin participant du spectacle le plus propre à briser un cœur sensible.

Sa charité était aussi sage et aussi pleine de prévoyance qu'elle était tendre et infatigable. Aussi, en voyant une foule de pauvres filles qui, après avoir recouvré la santé du corps dans les hôpitaux, étaient obligées en en sortant, eu égard à leur éloignement du pays natal et à la privation de tout appui qui en résultait pour elles, de camper sur les voies publiques, où elles étaient exposées à perdre leur âme, il songea, dis-je, à leur créer un asile. Mais comment y réussir, n'ayant d'autre fonds que l'élan de sa charité? La Providence, contre toute attente, se chargea d'exécuter elle-même un projet qu'elle avait fait naître; et au moment où Scarpati, dénué de toute ressource pécuniaire, se voyait forcé d'abandonner son saint et pieux dessein, un personnage distingué de la capitale, qui a souhaité conserver l'anonyme, *car la charité n'est point ambitieuse*, vint déposer entre ses mains cinq mille ducats au moyen desquels soixante-douze jeunes filles furent aussitôt soustraites aux périls de l'indigence et reçues à titre de pensionnaires dans le Conservatoire qui subsiste encore à la montée des Miracles.

Simultanément il dirigeait la conscience d'une immense multitude de personnes de toutes classes qui se disputaient le bonheur de l'avoir pour guide et pour maître dans les voies du salut. Les congrégations d'étudiants ne l'occupèrent pas moins que les hôpitaux; pendant vingt-quatre ans il y prêcha plusieurs fois la semaine et y fut toujours écouté avec un nouveau plaisir et un prodigieux profit. En outre, il n'y eut pas de réunion de nuit, de confrérie où il ne fit entendre, retentir la sainte parole avec cette force et ce succès qui accom-

(1) Il est d'usage, à Naples, d'accorder trois jours de préparation à ceux qui sont condamnés à mort.

pagnèrent invariablement ses discours : et tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année il prêchait jusqu'à cinq et six fois par jour dans les divers hôpitaux, recommandés à la sollicitude de son zèle et de sa charité, en sorte qu'on peut dire de toute sa vie, qu'elle fut un enchaînement merveilleux d'œuvres vertueuses au service de l'humanité et de la religion. Jusqu'aux derniers jours qui précédèrent son heureux passage, quoique tourmenté par de cruelles douleurs et d'importunes nausées qui lui arrachaient les entrailles, son zèle ne put rester oisif, et, ayant fait appeler auprès de lui les enfants du voisinage, il s'adonnait à les instruire dans les principes de la religion et de la vraie piété.

Tous ses moments appartinrent à Dieu et au prochain ; à l'heure où les faux amis de l'homme, les apôtres orgueilleux d'une philanthropie menteuse sont encore plongés dans un profond sommeil, cet homme de charité, prévenant l'aurore, commençait de bonne heure ses œuvres de bienfaisance. Il avait déjà visité l'infirme, essuyé les larmes de l'infortune et fait couler celles du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, rétabli dans la vertu le cœur bouleversé par la tempête des passions ; et après un jour, plein de tant de traits de charité, survenait la nuit, mais non le repos. Sur un simple appel, il courait sous la pluie battante, malgré des éléments déchaînés, là où l'appelait l'espoir d'administrer aux moribonds les derniers secours de la religion.

Ainsi que son temps, tout son bien était aux pauvres. Il se dépouilla jusque de ses vêtements pour couvrir la nudité d'autrui, et se priva de sa nourriture pour rassasier la faim d'autrui.

Au milieu de tant d'occupations où l'avaient engagé sa charité pour les infirmes et son zèle pour la religion, il trouva le temps d'écrire plusieurs opuscules utiles pour aider de sa plume ceux auxquels il ne pouvait faire arriver sa parole. Ils respirent ce zèle pur, cette charité ardente dont son cœur fut rempli, et ce fonds de solides connaissances ecclésiastiques dont était enrichi son esprit. Les plus connus sont :

1° Deux méthodes, l'une pour les sujets gravement infirmes, et l'autre pour ceux qui le sont très-gravement, pour servir aux frères, attachés à l'instruction des malades des hôpitaux. Ces méthodes ont été réimprimées en grand nombre, et sont en usage dans tous les hôpitaux de la capitale et du royaume.

2° Recueil spirituel pour toute classe de personnes et pour les ecclésiastiques.

3° Livre de dévotion pour assister à la sainte Messe et pour recevoir les sacrements, avec des prières pour toutes les fêtes de la sainte Vierge.

4° Méthode pour préparer les infirmes, dans les hôpitaux de Naples, à recevoir dignement le sacrement de Confirmation.

5° Profession de foi, appuyée sur le concile de Trente et sur l'autorité des Pères.

6° Dissertations diverses contre les incrédules.

Finalement pour donner une dernière preuve de sa tendresse aux pauvres et aux infirmes, pour le bien desquels il avait sans cesse vécu, il prescrivit que le montant de la dépense qui aurait dû être faite, pour la célébration de ses funérailles, fût distribué aux pauvres, qu'il institua ses uniques héritiers, et que ses restes mortels fussent déposés dans la chapelle de l'hospice des Incurables, et non ailleurs. Afin que, même après sa mort, il ne fût pas séparé de ceux qui, pendant sa vie, avaient fait l'objet de ses plus chères délices.

Sa dernière maladie fut marquée par les traits les plus édifiants ; au milieu des spasmes déchirants qui le tourmentaient, le visage toujours serein, il n'aimait à parler que de la vie future ; chaque jour, il voulut se nourrir du pain eucharistique ; et, après avoir reçu tous les secours de la religion dans un esprit de parfaite résignation chrétienne, il s'endormit dans le baiser du Seigneur le vingt-trois février, entre les larmes de tendresse et les bénédictions de ses confrères.

Ainsi a été perdu pour l'Église, un homme qui se montra l'ami des pauvres par devoir, la providence vivante des malheureux, le consolateur des affligés, le conseil des indécis, le

défenseur des délaissés, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de toute espèce de désordre, issu du libertinage et des funestes doctrines : en un mot, un de ces hommes qui, en ces derniers temps, ont été, sans distinction, un point de mire, qui ont été persécutés par l'injustice, jugés par la calomnie, condamnés par l'envie ; un prêtre catholique plein de l'esprit de sa vocation, et fidèle aux difficiles devoirs de son saint ministère.

Puissent les détracteurs du sacerdoce chrétien avoir le bonheur, à leur dernier moment, de voir au chevet de leur lit de mort un de ces ministres sacrés qu'ils ont calomniés et vilipendés pendant leur vie.

IX

L'ÉPOUSE, LA MÈRE ET LA VEUVE CHRÉTIENNE

ou

BIOGRAPHIE DE VIRGINIE BRUNI

DAME ROMAINE

INTRODUCTION

L'APÔTRE saint Paul dans son admirable lettre aux Romains, leur dit : « Votre foi est devenue célèbre dans tout le monde, et votre obéissance est connue dans tous les lieux, *Fides vestras annuntiatur in universo mundo... Vestra obedientia in omnem locum divulgata est* (Rom., 1 et 16). » Or Rome chrétienne s'estima plus honorée de ces paroles que des nobles et gracieuses harangues de son Cicéron, attendu que ces paroles furent une prophétie non moins qu'un éloge. N'apparaît-il pas, en effet, que le grand Apôtre ait entendu prédire que ni la croyance ni la pratique de la vraie religion de Jésus-Christ ne défailiraient jamais dans Rome, et que la foi et la vertu romaines étaient destinées, dans les siècles à venir, à être la pierre de touche de la vraie foi et de la vertu vraiment chrétienne dans le monde entier ?

Le temps, en effet, n'a rien ôté à cette Église de sa vigueur et de sa fécondité : et, après dix-huit siècles, et même dans ces jours maudits de scandales et de crimes, en présence de tant d'hommes irréguliers ou indifférents, de tant de femmes frivoles ou libertines, Rome possède, dans toutes les conditions et dans tous les états, une prodigieuse multitude de chrétiens des deux sexes, qui, bien que vivant au milieu de la corruption d'un siècle profane, pratiquent toutes les vertus du sanctuaire ;

et qui, sous un extérieur agréable et simple, rivalisent de sainteté et de ferveur avec les premiers âges du christianisme. Ces âmes grandes et généreuses, le monde ne les connaît pas, parce qu'il est indigne de les connaître, et qu'elles se soucient peu d'être connues du monde. Elles ne cessent, nonobstant, par la sincérité de leur foi et la perfection de leurs vertus, d'autant moins équivoques qu'elles sont plus cachées, de perpétuer dans la ville, maîtresse de la vérité, la pratique de tout ce qui est saint, et d'y être le témoignage visible et éternel de la vraie foi et de la vie vraiment chrétienne.

De ce nombre fut la noble jeune veuve Virginie Bruni, morte à la fleur de l'âge, à vingt-huit ans à peine révolus, ravie à trois jeunes enfants dont elle était la tendre mère, à une famille vraiment chrétienne, dont elle était la consolation, aux pauvres et aux infirmes dont elle était l'appui, à une phalange d'âmes chrétiennes dont elle faisait les délices, à tous ceux enfin qui eurent occasion de la connaître et de traiter avec elle et pour lesquels elle ne cessa constamment d'être un sujet d'édification et de louanges ; mais surtout aux jeunes veuves chrétiennes dont elle fut un modèle, d'autant mieux approprié à leur état que sa vie ne présenta rien d'étrange ni de singulier et que, dès lors, son imitation fut et resta pour toutes extrêmement facile.

C'est moins pour honorer la mémoire de celle que nous savons dédaigner, morte, des éloges que, vivante, elle craignait et fuyait comme l'écueil périlleux de la vraie vertu, que pour l'édification et l'exemple des personnes de sa condition et de son sexe, pour la gloire de Dieu et de la piété romaine, que nous avons volontiers interrompu des occupations plus sérieuses, afin d'écrire cette biographie d'une jeune mère chrétienne qui n'appartient ni à des contrées éloignées ni à des siècles passés, mais qu'on a pu voir dans Rome, le mois dernier, couronner une vie véritablement chrétienne par une mort très-précieuse et qui a été l'une des nombreuses preuves de l'esprit catholique, toujours survivant et toujours fécond dans la cité centre et siège du catholicisme.

CHAPITRE PREMIER

DES DIVERS ÉTATS DE LA VIE DE VIRGINIE BRUNI.

§ I. — *Naissance de Virginie et preuves de vertu qu'elle donna durant son éducation.*

UNE des unions les plus fortunées et les plus dignes d'envie que nous ayons jamais connues, ce fut assurément celle de la très-pieuse dame Laure Jannilli avec M. Nicolas Bruni, premier lieutenant du gouvernement, magistrat intelligent et intègre parce qu'il était aussi solide que sincère chrétien. Ces heureux époux ont pu, de leur vivant, offrir à Dieu, dans les trois divers états qu'embrassèrent leurs cinq filles, la virginité, le mariage et le veuvage, les trois symboles de la véritable Église, qui, comme dit saint Ambroise, est vierge, est épouse, est veuve, ayant perdu son divin époux par sa mort corporelle, mais pour le retrouver au jour du jugement : *Ecclesia virgo, nupta, vidua, quæ amisit virum secundum corporis passionem, sed in die judicii receptura.* (De Viduis.) Et, si les vertus des enfants sont la gloire des parents, ne peut-on pas avancer aussi que les époux Bruni-Jannilli, à l'exemple de ce que saint Jérôme a écrit de la famille de sainte Paule, recueillirent dans le terrain, choisi par leurs vertueuses filles, le triple fruit mystérieux de la semence évangélique ; figure de la sainteté que produit la grâce du Christianisme, dans la proportion de cent pour un dans les vierges, de soixante pour un dans les veuves, et de trente pour un dans les épouses vraiment chrétiennes. Aussi est-ce pour cela que Catherine et

Hyacinthe, nouvelles Eustochies, sont le miroir de la sainte virginité (1); que Madeleine et Candide, aussi bien que Pauline, se recommandent par leur intègre chasteté conjugale, et que Virginie, dont nous entreprenons de raconter la vie, nouvelle Paule, a présenté dans sa personne l'exemple de toutes les vertus des veuves : *In agro terræ bonæ tres fructus legimus ; centesimum, sexagesimum, tricesimum, in tribus mulieribus, sanguine et virtute conjunctis, tria Christi præmia recognosco. Eustochium virginitatis flores metit ; Paula laboriosam viduitatem terit ; Paulina castum matrimonii cubile servat. (Ad Pammachium.)*

Née à Rome le 15 janvier 1812, elle reçut de la nature un caractère excellent et un cœur bien fait ; aussi, dès l'âge le plus tendre, devint-elle par la vivacité et la promptitude de son esprit, par la grâce et la gravité de ses manières, par son amour pour les pauvres, et plus encore par l'ingénuité et l'affectueuse ardeur de sa piété, les délices de ses bons parents et l'exemple de toutes ses compagnes. Elle préféra les occupations propres à son sexe aux plaisirs enfantins, et trouva plus de charme dans les pratiques de la religion que dans les divertissements du monde. Et si son application aux œuvres domestiques de toute sorte dut être quelquefois tempérée, son zèle pour la prière, soit à la maison, soit à l'église, ou pour tout autre exercice de piété, n'eut jamais besoin d'être stimulé.

A peine comptait-elle un peu plus de dix ans qu'on la plaça dans une institution religieuse pour y achever son éducation. Ce fut là qu'elle commença à donner un exemple admirable de cette prudence et de cette force d'esprit qui ne cessèrent de

(1) La première dans l'insigne monastère de la bienheureuse Claire de Montefalco ; la seconde, à Rome, dans la maison paternelle où, aussi forte et aussi généreuse d'esprit et de cœur que débile et infirme de corps, elle pratique la vie et la vertu du cloître, ayant fait vœu de virginité, vœu dont elle se félicite chaque jour ; car il est bon qu'on sache que, même dans le siècle charnel, il existe encore des âmes nobles dont, au milieu de la corruption du siècle, l'esprit et la pureté de l'Évangile font les délices.

la distinguer le reste de sa vie, aussi riche de vertus que courte par le nombre des années.

Si, chez les adultes, aussi bien que chez les enfants, le vrai mérite se concilie rapidement l'estime et les louanges des âmes nobles, il faut aussi reconnaître qu'il n'excite pas moins rapidement contre lui l'antipathie et la persécution des âmes basses.

Or, une de ces dernières supportant avec peine que la jeune Virginie, dès son entrée au pensionnat, se fût attiré par ses qualités et sa conduite l'admiration et l'amour de toutes ses compagnes, résolut de la perdre, et révéla par un stratagème vraiment diabolique, de quelles énormités est capable, même dans un jeune cœur, le vil et cruel sentiment de l'envie. Cette perverse enfant déroba avec une adresse infernale tous les objets qui lui tombaient sous la main, appartenant à ses compagnes ou à la communauté, et en accusait Virginie, affirmant, lorsqu'on lui demandait si elle connaissait l'auteur du vol, avec une imperturbable intrépidité, qu'on prenait pour l'expression de la vérité, l'avoir vue, elle innocente, les prendre, et les cacher là où elle-même, la méchante fille, les avait soustraits, là où elle les avait cachés.

Voici donc la sage et vertueuse enfant convaincue de larcin sur cette déposition ; calomnie intolérable pour une âme noble et délicate. Si elle rougit, c'est, dit-on, la honte d'avoir été découverte ; si elle pleure, c'est de rage ; si elle nie les faits, elle ment ; si elle se tait, son silence démontre sa culpabilité ; si elle parle, elle est encore plus coupable, c'est une insolente, c'est une effrontée d'oser parler, et, comme conséquence toute naturelle, les épithètes les plus ignominieuses, les reproches les plus solennels, les châtimens les plus sévères, jusqu'à la correction corporelle, lui étaient administrés en plein réfectoire.

De tous les châtimens qu'elle eut à subir, un des plus cruels fut celui d'être repoussée sans être écoutée, lorsqu'elle se plaignait que les souliers qu'elle était contrainte de porter, étaient

si durs et si étroits qu'elle ne pouvait faire un pas avec eux sans souffrir. Cette pauvre petite, ayant, sans le mériter, perdu toute confiance, ne fut même pas crue sur ce point ; on attribua ses plaintes à une délicatesse exagérée ou au caprice. Obligée, toute délicate qu'elle était, pendant plusieurs mois, à souffrir et à se taire, le mal fit de tels progrès que peu s'en fallut qu'elle ne devint estropiée ; aussi souffrit-elle, toute sa vie, des pieds et éprouva-t-elle une continuelle difficulté à marcher.

Cependant sa méchante rivale, enhardie chaque jour par l'horrible succès de sa calomnie, ne cessait de renouveler, au moyen des mêmes manœuvres, les mêmes soustractions, et d'attirer ainsi sur la bonne Virginie de nouveaux reproches et de nouveaux châtiments ; jusqu'à ce qu'enfin, les supérieures, ne pouvant plus comprendre comment il se pouvait faire qu'une jeune fille, d'ailleurs si sage et si pieuse, s'obstinât à commettre la même faute, la crurent possédée et que, pour la délivrer, elles firent réciter sur sa tête l'Évangile de saint Jean et pratiquer sur elle les exorcismes accoutumés.

Or, dans une si grande et si longue souffrance, sous le poids d'une flétrissure morale pour son nom, Virginie, au lieu de s'abandonner à l'emportement et au désespoir, excusables, dans une telle situation, pour une âme pleine d'honneur et si profondément blessée, se contentait de répondre avec le calme de l'innocence : « Je ne suis pas coupable de la faute dont vous me punissez, je ne suis ni incorrigible ni possédée du démon ; la Madone le fera certainement connaître. » Et, en effet, la pieuse enfant épanchait son cœur blessé au milieu d'un torrent de larmes devant une image de Marie, dont elle attendait avec confiance la découverte de la vérité et la réparation due à son honneur outragé.

Cependant, grâce à une prudence et à une vigueur d'esprit rares chez une femme, placée dans une situation si difficile, et si surprenante chez une enfant, elle sut, en face de ses parents, afin de ne pas les contrister, dissimuler et taire constamment les angoisses de son cœur et l'âpreté de ce nouveau

genre de martyre. Mais Virginie ne tarda pas à recueillir le fruit de sa patience et de sa confiance dans le secours céleste. Par une circonstance qui sembla l'effet du hasard, et qui n'était qu'une disposition divine, la compagne hypocrite, auteur de tant de perfidies, saisie sur le fait, resta prise elle-même dans le filet qu'elle avait tendu à l'innocence ; et publiquement punie, elle recueillit au centuple, pour elle-même, la honte et la flétrissure à l'aide desquelles elle avait essayé de ternir le nom d'une vertueuse jeune fille.

§ II. — *Virginie dans la situation de jeune fille. — Dispositions chrétiennes qu'elle apporte au mariage.*

Cet événement ou plutôt ce martyre ne lui valut pas seulement la plus haute estime de la part de la communauté tout entière, il servit encore à la confirmer dans ses sentiments de piété et de confiance envers Dieu ; à lui apprendre à réprimer l'impétuosité de son caractère, la vivacité de son esprit ; à devenir maîtresse de sa langue comme de son cœur, et, par-dessus tout, à se former à cette patience et à cette résignation chrétienne dont elle devait offrir tant de preuves dans les cruelles vicissitudes auxquelles l'avait destinée le Dieu qui souvent purifie et fortifie par la tribulation la vertu des vrais chrétiens, pour les rendre semblables à son divin Fils, chef et modèle des prédestinés : *Quos præscivit et prædestinavit, conformes fieri imagini Filii sui* (Rom., VIII, 29).

Rentrée dans la maison paternelle, on ne la vit jamais ni en proie à la colère, ni rétive, ni obstinée ; on ne la vit ni organiser des cabales par méchanceté, ni troubler la paix domestique par imprudence. Au contraire, toujours réfléchie, toujours sage, toujours adonnée aux occupations domestiques et toujours pieuse, elle mérita que sa bonne mère se reposât sur elle de la garde des autres filles et des soins de la famille tout entière ; aussi, dès lors, sa principale étude consistait-elle à apporter une plus sévère modestie dans ses vêtements, une

plus grande retenue dans ses paroles, et, dans ses entretiens avec les autres, la réserve propre à la plus austère pudeur.

L'âme de Virginie Bruni était d'une élévation au moins égale à celle de sa taille : son esprit était aussi vif que ses yeux étaient brillants ; son cœur était aussi pur que son visage était beau, mais d'une beauté à la fois délicate et sévère. Elle était agréable de manières, mais sans affectation ; affable, mais sans légèreté ; gaie, mais sans dissipation ; modeste, mais sans exagération ; fervente, mais sans fanatisme ; d'une parfaite délicatesse de vertu, mais sans scrupules ; et telle elle sut se conserver durant sa vie tout entière.

Or, bien que de si éminentes qualités de l'esprit et de si séduisants avantages du corps la fissent infailliblement distinguer et intéressassent tous les cœurs en sa faveur, Virginie n'abhorra jamais rien tant que la prétention, si commune, de nos jours, même chez les femmes âgées, de briller entre leurs égales et de se disputer à l'envi, à l'aide d'artifices misérables, des adorateurs et des époux. Étrangère aux désirs inquiets qui portent les jeunes filles de notre siècle, impatientes de trouver un mari, à avoir recours à mille intrigues, à descendre à mille bassesses et, par cela même, à désoler leurs parents, et à ruiner, le plus souvent, les familles ou elles-mêmes, Virginie, tranquille et en paix au foyer domestique et contente et heureuse du trésor de l'innocence et des délices de la piété, attendait avec indifférence, de l'accomplissement des décrets divins, de la prudence et de l'affection de ses parents, un établissement convenable.

Aussi, lorsque, dans la suite, M. Jean Garinei, riche propriétaire et négociant et, en outre, excellent chrétien, épris de ses vertus, parvint à lui faire savoir par des voies très-honnêtes (toutes autres lui étant interdites dans la maison Bruni) qu'il s'estimerait heureux d'obtenir sa main, Virginie, aussi sage et vertueuse vierge qu'obéissante et respectueuse fille, lui fit répondre : « J'ai un bon père et une bonne mère, desquels je dois et veux dépendre ; mon sort est entre leurs

ainsi : je ne ferai rien qu'avec leur consentement et me garderai d'écouter aucune proposition à leur insu. »

La négociation du mariage, entreprise entre les deux familles, fut, en peu de jours, conduite à bonne fin, et Virginie reçut, comme des mains de Dieu, l'époux qu'il plut à ses parents de lui donner.

De nos jours, une exaltation d'esprit trop évidente, des transports de cœur trop violents, des familiarités messéantes, un oubli trop profond des principes chrétiens sont, hélas ! la plupart du temps, les seules dispositions avec lesquelles on se présente à l'autel du Dieu de pureté pour contracter le saint et mystérieux lien, pour recevoir le grand et admirable sacrement, figure de l'union mystique de Jésus-Christ avec son Église: *Sacramentum hoc magnum est, dico, in Christo et in Ecclesia* (Ephes, v, 32). Pour Virginie Bruni, il en fut tout autrement; bien plus préoccupée de l'idée de l'acte sublime et solennel de religion qu'elle devait accomplir que des qualités de l'homme qu'elle allait épouser, jamais elle ne consentit à le recevoir en l'absence de sa mère, et elle se prépara au mariage par un redoublement de pudique gravité dans son maintien, de longues prières, de pieux exercices, par une retraite de plusieurs jours, et une confession générale de sa vie, disant à son fiancé, comme Tobie : Nous sommes chrétiens et fils de chrétiens. Nous ne devons pas nous marier comme ceux qui ne connaissent d'autre Dieu que leurs passions; mais nous devons implorer par nos prières les bénédictions du ciel, si nous voulons que notre union nous rende heureux sur la terre: *Deprecemur Deum; filii quippe sanctorum sumus, et non possumus conjungi sicut et gentes quæ ignorant Deum* » (Tob., VIII, 5).

§ III. — Sage conduite de Virginie dans l'état du mariage.

Les livres saints contiennent une menace terrible contre les époux qui, oubliant Dieu, ne cherchent dans le mariage

qu'un moyen d'assouvir leurs passions, à l'instar des brutes. Le démon, leur déclarent-ils, acquerra sur eux un empire aussi funeste que réel, l'esprit malin éloignera d'eux la concorde et affligera leur vie de revers et d'amertumes : *Hi qui conjugium ita suscipiunt ut Deum a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent sicut equus et mulus, quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos* (Tob., vi, 17).

En évitant cette profanation le couple Bruni-Garinei évita non-seulement ces châtimens, plus fréquents de nos jours qu'on ne le pense, mais fut en outre comblé des miséricordes et des consolations du Dieu dont, avant tout, il avait invoqué le nom ; car ce mariage, contracté avec des dispositions si saintes et si pures et, comme celui de Sara, dans le but légitime d'un établissement convenable, ou de donner des adorateurs au vrai Dieu et des fidèles à l'Église : *Tu scis quia non luxuriæ causâ accipio conjugem, sed solâ posteritatis dilectione, in quâ benedicatur nomen tuum in sæcula* (Tob., viii, 9), présenta pendant les cinq années qu'il dura, le spectacle, aujourd'hui trop rare, de deux cœurs et de deux âmes qui, par l'harmonie des sentiments, la constance des affections, et une égale assiduité aux pratiques de la religion, ne formèrent qu'un seul cœur et qu'une seule âme, mariage toujours pacifique et toujours heureux, couronné par la bénédiction de trois magnifiques enfants.

La grâce la plus signalée du mariage, dit l'Écriture, n'est pas une femme belle et capricieuse, riche et prodigue, pleine d'esprit et à peu près vide de religion ; mais bien une femme dont le trésor consiste dans la vraie sainteté, et dont la pudeur fait l'unique ornement : *Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata* (Eccli., xxvi) ; une telle femme dont la perfection de l'esprit et du cœur l'emportera sur les avantages physiques, peut seule rendre son mari heureux : *Mulieris bonæ beatus vir* (ibid., xxvi).

Or telle fut exactement Virginie Bruni vis-à-vis de son époux ; auquel, soit pendant sa vie, soit après l'avoir perdu,

elle rendit constamment justice, assurant qu'elle ne pouvait le désirer ni plus affectueux ni plus chrétien. Aussi, tout en l'aimant avec transport comme ami, le vénéra-t-elle toujours comme chef.

Sa tendresse pour lui n'exclut jamais le respect, et sa pudeur embellissait sa familiarité : quelle attention délicate à en prévenir les désirs, à en deviner les souhaits ! Mais, si jalouse qu'elle pût être de plaire à l'homme auquel elle avait consacré toutes ses affections, elle n'en était pas moins empressée, par l'exact accomplissement de tous les devoirs chrétiens, de plaire à Dieu, qui le lui avait donné, et en vue duquel il lui était cher ; aussi est-ce pour cela, qu'autant que le lui permirent ses nouvelles obligations, elle ne changea rien à ses exercices de piété accoutumés, et qu'elle continua de donner satisfaction à son goût pour la retraite et les occupations de famille.

Rien, donc, ne lui déplaisait autant que cette insatiable avidité, disons mieux, que cette fureur de divertissements, de représentations, de festins dont sont, comme possédées, beaucoup de jeunes femmes ; fureur qui est la cause la plus ordinaire de la ruine des familles, de tant de scandales et d'infidélités dans le mariage.

Ainsi, loin de tourmenter et de fatiguer son mari, comme il n'arrive que trop souvent, pour de telles vanités, aliment bien digne d'âmes frivoles et dissipées, et de têtes sans cervelle, les jours où l'obéissance due à son mari et les convenances de la société l'enlevaient à ses occupations domestiques et la contraignaient à assister au spectacle et à paraître dans le monde, ces jours-là, dis-je, étaient pour elle des jours de tourment dont elle se plaignait à ses amies, mais qu'elle avait l'art de rendre aussi rares que possible.

Mais la qualité d'épouse tendre et fidèle qui ne détruisit pas, mais, au contraire, perfectionna en Virginie la chrétienne fervente et recueillie, ne détruisit pas davantage, mais perfectionna plutôt en elle la femme sage et prudente. Sans orgueil de l'ascendant que son amour et ses vertus lui avaient

acquis sur le cœur de son mari, elle professait pour ses parents le plus grand respect, leur baisait révérencieusement les mains, et leur demandait, comme aux auteurs mêmes de ses jours, leur bénédiction. Elle aimait ses beaux-frères, comme s'ils eussent été ses propres frères, en sorte qu'on peut avancer que ses beau-père et belle-mère la chérissaient comme leur propre fille, et ses beaux-frères comme une sœur, issue de la même mère. Aussi Virginie aimait-elle leurs personnes, prit-elle à cœur leurs intérêts, les confondit-elle dans la même affection ; et la paix domestique, trop fréquemment troublée par l'antipathie que s'inspirent naturellement belle-mère et belle-fille, trouvait, au contraire, un nouvel appui dans la respectueuse réserve, dans les manières circonspectes de cette jeune épouse qui, mesurée dans ses paroles et sage dans sa conduite, n'excita jamais aucune jalousie, parce qu'elle ne montra jamais aucune prétention.

§ IV. — *Virginie connaît que Dieu la réserve à souffrir. — Elle tombe moruellement malade et donne de nouvelles preuves de sa grande piété.*

Mais il était écrit dans les décrets divins que Virginie Bruni ne devait pas jouir longtemps de ce bonheur, fruit et tout à la fois récompense de sa vertu, et que le parfait modèle des épouses devait bientôt devenir le parfait modèle des veuves vraiment chrétiennes ; c'est pour cela que la grâce, qui guide par des voies ineffables les âmes au degré de vertu auquel elle les a destinées, prépara de longue main Virginie, pendant son mariage, à la sainteté, propre à l'état de viduité.

Un matin, retenue au lit par une indisposition, et jetant les yeux sur le mur opposé, il lui sembla y voir peintes au vif les plaies de Notre-Seigneur. Cette apparition ne la préoccupa d'abord nullement, elle se contenta de se dire à elle-même : « Que ces peintres sont étranges ! Voyez un peu si, pour imiter le marbre rouge, il convient de faire de semblables taches sur les murs ! » Mais réfléchissant ensuite sur cet incident et fixant

de nouveau ces taches, de la figure elle remonta au figuré, et se mit à méditer sérieusement la passion douloureuse du Rédempteur ; et l'impression produite dès lors, dans son esprit, fut si vive et si profonde, qu'elle ne réussit jamais, quoi qu'elle pût faire, à l'en effacer, à l'atténuer dans son cœur. Aussi est-ce pour cela qu'agitée et inquiète, elle disait à Jésus-Christ : « Seigneur, que voulez-vous de moi ? Si je ne vis pas selon vos saints désirs, si vous demandez de moi davantage, daignez me le faire connaître. Si vous me destinez à souffrir, si vous voulez que la mémoire de vos douleurs me serve de consolation, me voici prête à faire en tout votre volonté, pourvu, toutefois, que votre grâce vienne en aide à ma faiblesse. »

Elle vit juste, la sage et jeune femme, en interprétant ainsi les puissantes impressions que ne lui avait encore jamais fait éprouver la passion du Sauveur. Les faits parurent démontrer jusqu'à l'évidence que Dieu s'était plu à se servir de ce moyen pour lui indiquer la série de jours pénibles et douloureux qui, à dater de cet instant, devaient commencer à s'écouler pour elle, pour ne finir qu'avec sa vie.

En effet, peu de jours après, malade à la mort, par suite d'une couche prématurée, on dut lui administrer l'extrême-onction. Cette maladie ne devait pourtant pas être la dernière ; mais, comme celle de Lazare, elle parut ordonnée de Dieu pour faire ressortir la piété sincère de Virginie et sa force d'âme, œuvre de la grâce : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei* (Joan. XI, 4).

Aussi, dès qu'elle sentit sa maladie s'aggraver, elle fut la première à réclamer avec instance les derniers sacrements, et n'eut de tranquillité qu'après les avoir reçus. Eh bien ! ni les douleurs atroces qui lui déchiraient les entrailles, ni la vue de deux petits enfants, ni celle d'un époux bien-aimé qu'elle laissait en proie à la désolation et à la douleur, ni la pensée de se voir ravir la vie, pour ainsi dire au moment de la comprendre et d'en goûter la possession, c'est-à-dire dans la fleur de la jeunesse, à l'âge de vingt ans, ne purent jamais lui arracher

un signe d'impatience, une plainte, moins que chrétienne. Mais consolant les autres, elle qui avait tant besoin de consolations, elle les exhortait par ses paroles comme par ses exemples à la soumission que Dieu demande de notre part dans toutes les épreuves auxquelles il lui plaît de nous assujettir.

La maladie empirant chaque jour, elle tomba en délire, situation où l'homme montre sans déguisement et avec fidélité ce qu'il est, et dans laquelle Virginie fit toujours plus parfaitement connaître les saintes et pieuses habitudes de son esprit et de son cœur. Tantôt elle disait à ses fils, au milieu de l'exaltation, causée par le mal : « Il est temps de faire ses prières ; » tantôt elle appelait le confesseur ; tantôt elle demandait d'être aspergée d'eau bénite, afin d'éloigner le malin esprit qu'il lui semblait apercevoir dans sa chambre ; tantôt elle chantait les louanges de Dieu, ou articulait d'affectueuses prières. En sorte qu'on est autorisé à dire que son délire ne fut que la continuation d'actes de religion dont l'usage, en santé, lui était si familier.

Malgré les dispositions si chrétiennes où l'avait trouvée la maladie, elle avait néanmoins coutume de dire que le Seigneur avait usé envers elle d'une grande miséricorde en ne permettant pas qu'elle succombât à cette maladie : « Parce que, ajoutait-elle, j'étais encore trop attachée au monde, que Jésus-Christ ne régnait pas seul sur mon cœur. » « Il est vrai, continuait-elle, que je demandai les sacrements ; mais je les reçus sans comprendre cette action. O mon Dieu, qui peut dire quel eût été mon sort ? j'espère qu'il en sera moins mal à l'avenir. Il faut faire le bien pendant qu'on le peut. A l'instant de la mort, on ne fait que peu, et ce peu, on le fait, le plus souvent, mal, quand on n'a pas fait le bien pendant sa vie. Ce que je sais, c'est que, dans ce grave moment, je ne comprenais rien. Bien dignes de compassion sont ceux que la dernière maladie surprend au milieu des désordres de la vie, de l'oubli de Dieu et de soi-même, et livrés à la dissipation du monde ! »

§ V. — *Dernière maladie du mari de Virginie. — Inspiration que Dieu lui donne et promesse qu'elle lui fait de rester veuve.*

Mais le Seigneur réservait à de plus longues et plus dures épreuves la vertu de cette jeune épouse. Satisfait pour le moment des généreuses dispositions de cœur avec lesquelles elle lui avait tout sacrifié, il différa à un autre temps la consommation de ce même sacrifice ; et, contre l'attente générale, il la rappela, des bords du tombeau, à une vie qui devait être pour elle « l'histoire de chagrins plus amers que la mort. »

Remise à peine de sa longue convalescence, et déjà arrivée au sixième mois de sa dernière grossesse, son vertueux mari, auquel une constitution robuste et une santé florissante semblaient présager de longues années de vie, tombe soudainement malade, et fait trembler pour sa vie, au bout de cinq jours de maladie.

La femme, considérée dans sa généralité, est d'autant plus affectueuse et plus sensible qu'elle est plus pudique ; et l'estime de la chasteté dans une jeune épouse est la mesure de son amour pour son époux aussi bien que le gage de sa fidélité. A cette raison puissante pour aimer son mari au delà de ce qu'on peut imaginer, vinrent s'en joindre d'autres pour Virginie, telles que l'énergie particulière de ses affections, la voix de la reconnaissance, unie à celle du devoir : puisque Garinei l'aimait avec une inexprimable tendresse. Aussi quels ne furent pas la mélancolie, l'abattement, l'angoisse qui s'emparèrent de son esprit et de son cœur en se voyant sur le point d'être violemment séparée de ce qu'elle avait de plus cher ici-bas ? Elle-même racontait que la veille du jour où eut lieu cette catastrophe, pour elle d'autant plus poignante qu'elle était moins prévue, elle sentit se creuser en elle, comme un vide immense, de nature à ne pouvoir jamais être comblé ; elle sentit qu'après lui avoir mis le cœur en pièces, on le lui arrachait violemment du sein ; qu'ayant perdu le sens, et hors d'elle-même,

elle n'avait pas conscience de ce qu'elle faisait ; qu'elle ne voyait ni n'entendait plus rien ; et qu'alors elle allait et venait, se levait et s'asseyait, cherchait la solitude et la fuyait ; désordre extérieur de mouvements qui donnait la mesure du trouble intérieur de son âme désolée.

Elle ne pleurait pas, elle n'articulait pas une parole, car les grandes douleurs, comme les grandes surprises, sont silencieuses, et en serrant le cœur, arrêtent le cours des larmes, et ôtent la satisfaction d'en diminuer l'âpreté en les arrosant de larmes. Mais pâle et le visage déformé, taciturne et comme absorbée par ses tristes pensées et se repaissant de sa douleur solitaire, l'unique pensée qui, au milieu de tant d'angoisses, s'offrait à son esprit comme une consolation, c'était celle de ne pouvoir survivre à son époux, de le suivre de près dans la route de la mort et d'être ensevelie avec lui.

Virginie n'avait pas cessé d'être profondément chrétienne, profondément pieuse. Aussi dans ce découragement se tournait-elle vers Dieu pour implorer de lui la force qu'en vain elle cherchait en elle-même, et le secours surnaturel de la grâce qui seul peut soutenir la nature défaillante et opprimée. Tant il est vrai que les douleurs ou les blessures de l'âme ne peuvent être ou adoucies ou guéries qu'avec le baume de la religion. C'est ce que cette âme traversée de part en part par la douleur éprouva incontinent en elle-même.

En effet, comme elle était occupée, la dernière nuit que son mari passa sur la terre, à le veiller et à le recommander ainsi qu'elle à Dieu, elle aperçut sur une petite table un livre de piété, que ni elle, ni personne n'y avait jamais vu auparavant, ni ne devait y voir après. Elle ouvre ce livre au hasard, tombe sur un chapitre intitulé, *Des vertus et des devoirs de la veuve chrétienne*, elle se met à le parcourir avec attention, et pendant qu'elle le lisait, il lui sembla, au fond de son cœur, entendre une voix secrète qui lui dit : « Virginie, dans peu tu deviendras veuve ; Dieu demande de toi de mettre en pratique ce qu'aujourd'hui tu lis. » Or, entendre cette voix intérieure, la reconnaître comme divine, et y répondre fut une seule et

même chose pour cette âme fidèle. Réprimant aussitôt sa sensibilité et dominant sa douleur, elle répondit subitement : « Oui, ô mon Dieu ! que votre volonté se fasse, et non la mienne ! je vous promets de tout mon cœur de demeurer veuve jusqu'à la mort, et d'accomplir fidèlement, avec votre saint appui, jusqu'à la dernière syllabe, tout ce que vous avez daigné, par le moyen de ce livre, me faire connaître aujourd'hui. »

En parlant ainsi, elle sentit son cœur se dilater, son esprit se raffermir, son âme recouvrer les forces qui l'avaient abandonnée, en un mot, elle se sentit capable de supporter avec la résignation obligée la douloureuse séparation qui peu auparavant lui avait paru insupportable. Ne pouvant plus douter, après ce qui s'était passé, que son mari ne mourût, elle renouvela à Dieu le sacrifice de la vie de cet être chéri aussi bien que celui de sa propre douleur, et, contre l'avis des médecins, qui ne considéraient le danger ni comme si certain ni comme si immédiat, elle insista, elle supplia pour qu'on administrât sans délai les derniers sacrements à son cher malade. Ce n'est pas tout, trouvant dans son amour vraiment chrétien le courage nécessaire pour exercer cet apostolat, elle l'en prévint, l'y exhorta, l'y disposa, l'y encouragea, lui inspirant les sentiments et les actes propres à cette circonstance, l'exhortant par de douces paroles à la patience chrétienne, à la soumission aux volontés divines, à la confiance dans la divine miséricorde, et au désir de la bienheureuse immortalité.

Ce fut vraiment une disposition bienveillante de Dieu que l'empressement que mit Virginie à lui faire administrer les sacrements : car à peine les eut-il reçus qu'il perdit l'usage de ses sens ; et que, peu après ce dernier gage de l'affection chrétienne de sa jeune épouse, il expira paisiblement entre ses bras.

Or ce fait, joint à celui qui lui était arrivé à elle-même pendant sa maladie mortelle dont il a été fait mention (§ 4), faisait souvent dire à Virginie : « C'est le propre d'une piété cruelle de flatter les malades, jusque dans les bras de la mort,

de réserver les sacrements jusqu'aux derniers moments, alors qu'on ne comprend plus rien et qu'il n'est plus temps de les recevoir ; et de laisser enlever à l'improviste une âme pour être conduite au tribunal de Dieu. » Se tournant quelquefois vers ses sœurs et ses amies : « Par charité, leur disait-elle, ne me faites pas cette trahison, et si vous me voyez jamais sérieusement malade, avertissez-moi aussitôt ; pas de ménagements. Mais, reprenait-elle en souriant, si madame Secca (la Mort) ne me surprend pas, et ne m'ôte pas la raison au commencement de la maladie, j'aviserai moi-même à faire mon devoir. »

Et en effet, dans sa dernière maladie, elle fit ce qu'elle devait, et au delà.

§ VI. — *Sentiments chrétiens de Virginie à l'occasion de la mort de son mari et de sa séparation d'avec ses fils.*

Dans les grandes afflictions de la vie, la grâce fortifie la nature, mais ne la détruit pas ; et, en inspirant la patience, elle modère, elle corrige le sentiment, mais ne l'éteint pas. Aussi est-ce pour cela que Virginie, bien qu'ayant reçu comme des mains de Dieu le coup qui l'avait blessée, et bien que s'étant même disposée par anticipation à le recevoir avec la résignation voulue, ne laissa pas néanmoins de sentir vivement tout ce qu'avait de cuisant sa blessure. » Je n'ai jamais éprouvé dans ma vie, disait-elle, ni avant ni après la mort de mon époux, une peine plus grande, une douleur plus aiguë. Je chérissais ma mère, je la préférerais à moi-même ; toutefois sa perte m'a été beaucoup moins sensible que celle de mon époux. » Néanmoins, concentrant en elle-même sa douleur et ses angoisses, l'unique épanchement qu'elle se permit fut celui de Job : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté ; que son nom soit béni, disait-elle à ses amis : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum* (Job, 1, 21).

La pâleur extrême de son visage, l'altération sensible de

ses traits, sa santé languissante, ne révélaient que trop au dehors, la douleur amère, le regret profond qui torturait son esprit. Mais il faut se hâter d'ajouter que tous ses actes, toutes ses paroles laissaient voir une douleur résignée, tranquille, incapable d'altérer la paix d'une conscience parfaitement en règle avec elle-même aussi bien qu'avec Dieu ; une douleur semblable en tous points à celle de Job, et qui, tout en lui faisant éprouver toutes les peines, ne la fit jamais tomber dans une seule faute : *In omnibus his non peccavit Job labiis suis (ibid.)*.

Vous vous figurez peut-être que se sentir veuve à l'âge encore si tendre de vingt-un ans, et mère désolée de deux petits enfants et d'un troisième qu'elle portait dans son sein suffit pour ébranler son courage et abattre ses forces : eh bien ! non ! Mes enfants, disait-elle, ont perdu leur père terrestre, mais il leur reste leur Père céleste. J'ai perdu, il est vrai, l'homme qui m'était le plus cher en ce monde ; je n'en serai que plus libre de m'attacher à Dieu. » Et, en effet, à partir de ce moment, elle se donna à Dieu sans réserve ; en sorte qu'on peut répéter littéralement de Virginie ce que saint Jérôme écrivit de sainte Paule, qu'elle sentit si vivement la perte de son époux qu'elle faillit en mourir de douleur ; mais que sa promptitude, sa générosité et sa ferveur à embrasser le service de Dieu furent telles qu'on eût dit qu'elle avait elle-même désiré la mort de son mari : *Postquam vir ejus mortuus est, sic eum planxit ut propè ipsa moreretur : sed ità se convertit ad Domini servitutem ut ejus mortem videretur optasse (Epitaph. sanctæ Paulæ)*.

« Le veuvage étant sans mérite particulier, d'après saint Ambroise, s'il n'est accompagné de la pratique des vertus, propres à cet état : *Non simplex viduitatis laus est, nisi virtus etiam viduitatis accedat* » (*De viduis*), Virginie ne se contenta pas de rester veuve, comme elle en avait fait la promesse au Seigneur, mais elle s'appliqua, en outre, à pratiquer les vertus du veuvage chrétien et à remplir fidèlement tous les devoirs qu'elle avait appris par la lecture du livre mystérieux

dont il a été fait mention et qui étaient restés profondément gravés dans son esprit et dans son cœur.

Mais, pour ne pas interrompre ici l'exposé des cruelles vicissitudes de Virginie et de ses douleurs, nous parlerons plus tard de son genre de vie, pendant son veuvage, et de la perfection avec laquelle elle accomplit dans toute leur étendue les obligations imposées par la religion aux veuves.

Et d'abord, trois mois après la mort de son mari, la douleur de cette perte fut vivement renouvelée pour elle par la naissance d'une fille dont elle était restée enceinte, et qui, orpheline de père même avant de voir le jour, ne devait jamais ressentir la consolation de l'avoir connu.

Quoi qu'il en fût, c'était pour Virginie un devoir délicieux et une douce joie d'avoir ses trois enfants sous les yeux, de veiller à leur éducation et de pouvoir leur inspirer ces principes et ces sentiments chrétiens dont elle était elle-même remplie. Mais le Seigneur, pour soumettre à une épreuve plus délicate sa patience et sa fidélité, résolut de la priver même de cette consolation, l'unique, après Dieu, qui compense la tristesse de la solitude de la veuve, qui en atténue la désolation et qui lui fasse supporter et même aimer le veuvage.

Des difficultés suscitées, on ne saurait en assigner la cause, entre deux familles respectables et chrétiennes, faites pour se comprendre et s'aimer, avaient altéré l'harmonie qui les unissait, fait succéder à des relations étroites, la division et la discorde, et, par suite, des débats et des contestations dont fut principalement victime le cœur de Virginie. La séparation des intérêts rendit indispensable celle des enfants d'avec leur mère. Virginie, en gardant seulement près d'elle sa dernière petite fille, qui n'était pas encore sévrée, et en restant dans la maison paternelle, dut céder ses deux autres enfants à son beau-père encore existant, et que la loi constitue dépositaire de la puissance paternelle au lieu et place du fils qui meurt avant d'avoir été émancipé, laissant après lui des enfants.

La famille Garinei, ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois, était vraiment chrétienne ; et les deux aieuls pa-

ternels éprouvaient pour ces deux orphelins, leurs petits enfants, une tendresse toute particulière. Mais, quoi qu'on puisse faire, rien ne saurait compenser le défaut de soins ingénieux, d'attentions délicates, d'amour patient, actif, généreux, infatigable d'une mère, et surtout d'une telle mère, et, comme Virginie avait coutume de le dire : « On ne remplace pas une mère. » Puis, ajoutait-elle, « combien je suis malheureuse ! j'ai perdu mon mari, et voici que présentement je suis privée de mes enfants ; l'épouse la plus affligée doit, hélas ! être aussi la plus désolée des mères ! Et cependant, disait-elle encore, ô mon Dieu ! vous connaissez ma pensée, vous n'ignorez pas ce que je vous ai promis, et ce qu'avec votre aide j'espère exécuter. Mais puisqu'en outre, vous demandez de moi cet autre sacrifice de voir confier à d'autres soins mes chers petits enfants que je pourrais et désirerais tant élever moi-même, quoi qu'il en coûte à mon cœur maternel, j'adore vos dispositions et m'y soumets humblement. »

Cette séparation ne fut pas une douleur d'un seul moment ou d'un seul jour, mais de tous les jours et de tous les instants. De même qu'aucune chose au monde n'était capable de la flatter, de l'amuser ou de la détourner de Dieu, de même aussi, après Dieu, sa pensée s'élançait comme involontairement vers ses enfants, et cette pensée, dominant incessamment son esprit, pesait sans cesse comme un remords sur son cœur.

Il est vrai que de temps en temps la faculté de les voir, lui était accordée, et que, parfois même, on les lui envoyait chez elle ; mais la joie qu'elle ressentait le matin en les embrassant, se changeait en affliction lorsque le soir il fallait s'en séparer de nouveau. Extérieurement elle affectait de l'insouciance, pour ne pas affliger le cœur de ses père et mère bien-aimés par le spectacle de sa douleur. Il ne manqua pas de gens qui, en la voyant supporter avec une telle paix une si horrible privation, la crurent indifférente et même sans affection pour ses enfants. Mais sa sœur Hyacinthe et quelques autres personnes privilégiées, dépositaires des secrets de son cœur, ne

savent que trop bien de quel amour ardent elle les aimait et quel tourment lui faisait éprouver leur séparation. Oh ! que de fois ces dignes confidentes l'entendirent se plaindre amèrement, disant : « Je suis veuve, et heureuse de l'être ; grâce à Dieu, aucune idée folle ne me passe par la tête ; rien ne me préoccupe. Pourquoi ne puis-je avoir avec moi mes chers enfants ? » et, en articulant ces paroles, on la voyait éclater en sanglots, puis courir à la tribune qui communique à l'église du très-saint Sauveur pour y donner libre cours à sa sensibilité maternelle, en proie au plus grand trouble, et renouveler, devant Jésus-Christ dans l'Eucharistie, l'offrande de sa douleur et réclamer instamment de lui assistance et consolation !

Or ce martyre, le plus déchirant pour le cœur d'une mère et d'une mère si détachée du monde, si recueillie et si pieuse, ne dura pas moins de quatre ans pour Virginie, et, loin de s'adoucir avec le temps, chaque jour le rendait plus cruel ; au point que, la dernière année, elle avouait être à bout de forces et d'énergie ; et aussi que de larmes ne répandit-elle pas, que de prières ne prolongea-t-elle pas, que de promesses ne fit-elle pas, même avec vœu perpétuel, comme celle de ne se vêtir jamais que de noir et de s'interdire tout ornement ; et tout cela dans l'unique but d'obtenir de Dieu la grâce de recouvrer ses enfants !

§ VII. — *Preuves de généreuse charité données par Virginie dans la dernière maladie et à l'occasion de la mort de sa mère. — Sa prudence singulière dans les divisions de famille, couronnée du plus heureux succès. — Les quatre principales vertus, propres aux veuves.*

La société, les soins et l'amour de sa mère étaient pour Virginie, dans la cruelle privation de ses fils, une immense consolation. Mais Dieu, qui voulait purifier toujours davantage sa vertu et développer sa grandeur d'âme, lui ravit incontinent, même cette consolation ; en sorte que Virginie ne parut être revenue auprès de son excellente mère que pour l'assister dans sa longue et douloureuse infirmité, recueillir son dernier

soupir et se la voir ravir sous ses yeux à l'âge, encore peu avancé, de 47 ans.

Quels témoignages de sa tendresse filiale et de son courage ne fournit-elle pas dans cette circonstance pour elle si accablante ?

Aux spasmes atroces qui déchiraient les entrailles de madame Laura Bruni, vint s'ajouter, comme pour accroître le mérite de sa patience, un énorme gonflement de jambes qui dégénéra en une horrible plaie d'où les chairs vives se détachaient par lambeaux et d'où coulaient en abondance l'humeur et le sang ; et comme pour arrêter le sang, on avait prescrit de couvrir sa plaie de suie de cheminée, il en résulta un mélange de noir et de rouge, de chair et de sang et de pus coagulés d'un aspect si hideux que, comme nous l'a raconté un témoin oculaire, ni homme ni femme ne pouvait fixer cette plaie sans frissonner, et qu'aucune main ne pouvait s'en approcher sans trembler. Or, Virginie, toute tendre de cœur, toute délicate de constitution qu'elle fût, rendue courageuse et s'élevant au-dessus d'elle-même par l'amour qu'elle avait pour sa mère, ne permit jamais à qui que ce fût de la toucher, et tint à se réserver exclusivement l'exercice du devoir héroïque de la panser plusieurs fois le jour, et elle le remplissait avec une attention, une adresse, un dévouement tels qu'elle excitait l'admiration même des hommes de l'art.

Il est vrai que ses deux autres sœurs, vierges, Sophie et Hyacinthe, qui habitaient avec leur mère, sans en excepter Madeleine, engagée dans l'état du mariage, rivalisaient d'empressement et d'amour à donner des soins à leur commune et bien-aimée mère. Elles la veillaient alternativement la nuit, et ne désertaient jamais son lit pendant le jour, lui rendant de leurs mains tous les devoirs de la plus tendre affection, la consolant par leur présence et leurs discours chrétiens, et regardant, ainsi que l'a écrit saint Jérôme de la vierge Eustoche, comme ravi au mérite, à la consolation et à la récompense de leur amour, le plus léger service, rendu par autrui à leur mère ; elles descendaient vis-à-vis

d'elle aux offices, réservés aux servantes du dernier ordre : *Omnium ancillarum prævenire officia; et quidquid alia fecisset de sua mercedâ putare subtractum (De S. Paul)*. Aussi ne voulurent-elles jamais être même aidées dans cette pénible assistance qui se prolongea plusieurs mois, et qui néanmoins, était d'autant plus délicieuse et plus chère à leur cœur qu'elle allait moins à la délicatesse de la chair et l'affligeait davantage.

Aussi le lit de cette très-intéressante malade présentait-il le spectacle le plus attendrissant et à la fois le plus édifiant aux yeux du chrétien. D'un côté, l'invincible patience de la mère à souffrir les peines les plus cruelles; de l'autre, l'affection tendre des deux vierges Sophie et Hyacinthe et le courage héroïque de la veuve Virginie, agissant à l'envi pour lui procurer du soulagement; et si l'on doit reconnaître que c'était bien plutôt par la vertu du même esprit de religion qui les animait que par tempérament, que la mère et les filles pratiquaient les vertus propres de leur condition et se montraient ce qu'elles devaient être dans cette circonstance funeste, on peut dire, selon une belle pensée de saint Jérôme, que sur ce lit de douleur le lis candide de la virginité et la pâle violette du veuvage s'entrelaçaient merveilleusement aux roses du martyr chrétien, et formaient une guirlande précieuse de suaves fleurs, offerte à Jésus-Christ en reconnaissance de ce qu'il avait daigné en porter une d'épines pour le salut du monde : *Viduas, inter virginum lilia et martyrum rosas, quasi quasdam violas misceas pro coronâ spinâ in quâ Christus mundi delicta portavit, talia sarta compone (Ad furiam)*.

Cependant Virginie, se prévalant de la prééminence que son droit de fille aînée et la volonté de sa mère lui donnaient sur ses sœurs, bien que pleine d'égards, de sollicitude et de délicatesse pour elles, s'attribuait exclusivement à elle-même les fonctions les plus humbles et les plus fatigantes; et, supérieure à elles en situation dans la famille, elle voulut l'être aussi dans l'exercice de la charité. Aussi, et particulièrement dans les derniers moments de sa mère, ayant fait éloigner ses sœurs de sa cham-

bre, elle y resta, comme clouée au chevet du lit de sa chère moribonde : et ni instances, ni prières ne purent la décider à s'en détacher pour un seul moment, à s'en éloigner d'un pas ; mais tenant sa mère étroitement embrassée, elle en recevait sur sa poitrine la tête languissante qui semblait s'y reposer aussi tranquillement que sur le sein de l'amour ; elle lui suggérait des pensées et des actes chrétiens ; animait sa foi, soutenait son espérance, faisait résonner à ses oreilles les accents de la plus douce charité, en sorte qu'elle tint à honneur d'accompagner, si je puis m'exprimer ainsi, jusqu'au seuil du ciel, celle qui l'avait donnée à la terre.

Ainsi, Virginie, inconsolable de la mort de son époux, fut séparée de ses fils ; désespérée de la séparation de ses fils, elle perdit la plus vertueuse, la plus affectionnée des mères. Les tribulations de son cœur, pour me servir de l'expression de l'Écriture, semblèrent toujours se dilater davantage pendant tout le cours de sa vie : *Tribulationes cordis mei dilatatae sunt* (Psal. xxiv). Pour elle, comme autrefois pour Job, un événement douloureux était le précurseur d'un autre ; et une blessure en apportait une plus profonde et plus étendue. Mais on peut aussi répéter de Virginie ce qui fut dit de Job : que, dans ce tissu de poignantes vicissitudes, âme ferme et résignée, on ne l'entendit jamais éclater en impatiences ou en plaintes contre Dieu ou le prochain ; et, victime de tant de chagrins, elle sut se commander à elle-même au point, dans ses angoisses, de ne commettre aucun péché : *In omnibus his non peccavit Job labiis suis, neque stultum quid contra Deum locutus est* (Job, 1). Ce n'est pas tout, portant la vertu jusqu'à dissimuler, comme si elle eût été impassible et supérieure également à ces afflictions non moins qu'aux circonstances qui en avaient été la cause, elle ne permit jamais qu'on dit devant elle de mal des personnes qui y avaient contribué, encore moins prit-elle jamais elle-même cette liberté ; et malheur à ses enfants s'ils eussent jamais osé prononcer un mot de blâme, une parole tant soit peu irrespectueuse pour les personnes qui s'étaient chargées d'eux ! Louant, au contraire, avec

un naturel charmant, ce qui était digne d'éloges, déguisant avec adresse ou défendant avec un art admirable ce qui, par hasard, était digne de reproches, et excusant avec grâce les intentions de ceux dont elle ne pouvait approuver les actions, elle mettait tout son zèle, toute son étude à redresser les fausses idées, à détruire les préventions injustes et à calmer l'irritation et la colère des individus des deux familles qu'une déplorable nécessité et un enchaînement de circonstances malheureuses étaient parvenues à diviser.

Or, avec cette conduite si sage et si chrétienne avec laquelle Virginie, jeune fille et jeune femme, laissa, maintes fois, loin derrière elle les hommes et les vieillards, elle parvint enfin, un an avant la mort de sa bienheureuse mère, à voir réaliser le vœu le plus ardent de son cœur maternel, à rentrer en possession de ses enfants et à voir rétablir entre les deux familles la bonne intelligence, l'harmonie et la paix qui y règne aujourd'hui.

Ce joyeux événement, tenté sans succès par d'autres moyens, fut le résultat de la prière humble, qui obtient tout de Dieu par la mansuétude et la douceur qui, au dire de l'Écriture, triomphe de la colère et de l'indignation des hommes : *Responsio mollis frangit iram* (Prov., xv) ; par la discrétion qui dissimule tout ; par la prudence qui modère tout ; par la charité qui supporte tout. Et telle fut la joie du cœur candide de Virginie pour cette œuvre de ses larmes, de ses prières et de ses vertus qu'on l'entendit plusieurs fois s'écrier avec transport : « Oui, présentement je meurs contente ; » et contente elle mourut en effet. Toutefois, avant de nous consoler en parlant des circonstances précieuses de sa mort, nous devons nous édifier en nous entretenant d'autres exemples que fournit sa vie.

Il convient de faire observer au lecteur que, suivant saint Paul, la veuve chrétienne doit se distinguer par l'exercice de quatre principales vertus, qui comprennent tous ses devoirs et qu'on peut appeler spécialement les vertus propres de cet état ; puisque ce sont elles qui le sanctifient et l'élèvent aux

yeux des hommes non moins qu'aux yeux de Dieu. Ces vertus sont : 1° la religion ; 2° la pudeur ; 3° le soin de la famille ; 4° la charité.

Or, pour procéder avec ordre dans ce qui nous reste à dire d'édifiant des sept dernières années de la vie de notre jeune veuve, nous parcourrons les années de son veuvage, relativement à l'exercice des quatre vertus précitées ; et nous verrons que Virginie Bruni les a pratiquées dans leur perfection et que, pour cette raison, elle peut servir de modèle aux veuves vraiment chrétiennes.

CHAPITRE SECOND

DE LA MANIÈRE DONT VIRGINIE PRATIQUA LA PREMIÈRE VERTU
DE LA VEUVE.

LA RELIGION.

§ 1^{er}. — On commence par parler de la grande religion de Virginie. — Solidité et fermeté de sa foi. — Son respect tout particulier pour la maison de Dieu.

C'EST n'est pas un médiocre honneur pour le veuvage chrétien, dit saint Ambroise, que celui d'avoir été placé par l'apôtre saint Paul sur la même ligne que la pureté virginale : *Non debuimus viduas à præconio separare, quas apostolica sententia cum virginibus copulavit (De viduis)*.

Et, en effet, continue le même docteur, il ne faut pas un moindre effort de vertu pour renoncer au mariage, après l'avoir connu, que pour se condamner à ne le connaître jamais : *Propemodum non inferioris virtutis est abstinere conjugio, quod aliquando delectaverit, quàm conjugii oblectamenta nescire (ibid.)*. Mais, si le mérite de ces deux états est presque égal, presque les mêmes en sont aussi les avantages. La femme mariée, comme dit saint Paul, dont le cœur est partagé avec son époux, doit s'étudier à lui plaire, et conséquemment s'occuper du monde : *Quæ nupta est cogitat quæ sunt mundi : quomodo placeat viro (I Cor., vii)*; tandis qu'au contraire, la veuve, comme la vierge, est maîtresse de son cœur et peut, en toute liberté, s'occuper du service de Dieu : *Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt (ibid.)*.

Aussi est-ce pour cela que le même apôtre exige, comme premier devoir, de la veuve véritablement chrétienne qu'elle mette principalement en Dieu sa confiance et son cœur ; qu'elle demande au ciel la consolation que lui refuse la terre, dans l'état de désolation où l'a plongée la perte de son époux ; qu'elle s'adonne résolûment à la prière et aux exercices de piété, et en fasse jour et nuit son occupation et ses délices : *Quæ verè vidua est et desolata, speret in Deum, et instet orationibus die ac nocte (ibid.)*.

Or, peu de veuves ont rempli avec plus de perfection que Virginie, ce premier devoir, puisqu'elle fut profondément religieuse, dévote et pieuse.

Sa foi était si solide qu'on ne sache pas qu'elle ait jamais éprouvé soit une tentation, soit un doute sur les vérités de la religion, ou qu'elle ait jamais pu se persuader qu'il existât des incrédules.

Jésus-Christ a dit que la parole divine est le premier et le véritable aliment de l'intelligence : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit ex ore Dei* (Matth., v). Or, de même que, selon le dicton vulgaire, l'estomac, repu, ne croit pas au jeûne ; de même aussi (qu'on nous pardonne cette comparaison), les âmes rassasiées de la nourriture céleste, des doctrines de la foi, ne peuvent suffisamment comprendre qu'il existe des hommes qui, volontairement, restent à jeûn de cette divine nourriture, qui, en rassasiant l'âme, établit l'esprit dans un repos parfait, dans une douce paix, condition première de la paix et de la félicité du cœur.

Mais, Virginie connaissant quelques-uns de ces infortunés qui manquent de foi non moins que du désir de l'obtenir, compatissait à leur malheur, les appelait « pauvres misérables, » priaît Dieu de les éclairer ; et se tournant vers lui, on l'entendait lui adresser les plus ardents et les plus affectueux remerciements pour l'ineffable grâce qu'il lui avait faite en la faisant naître dans la vraie foi. Dans ses oraisons journalières, elle faisait, en outre, de longues et tendres prières pour la conver-

sion des gentils, des hérétiques, des pécheurs, pour l'extension de la foi, pour la prospérité de l'Église et la conservation du souverain pontife, son chef visible ; et comme une fille tendre et affectionnée répète souvent et avec plaisir le doux nom de sa mère ; ainsi Virginie répétait si fréquemment et avec tant de plaisir et de délice ces suaves paroles : « La sainte Église notre mère, » qu'il était impossible de ne pas deviner, par l'expression qu'elle leur donnait, tout l'amour qu'elle lui portait dans son cœur.

Aussi n'aimait-elle ni à entendre, ni à lire, soit des pensées trop élevées, soit des doctrines étranges sur la religion ; mais contente de la foi des enfants, foi d'autant plus agréable à Dieu qu'elle est plus simple et plus soumise : « Pour moi, disait-elle, il ne m'importe nullement de savoir *comment* est telle ou telle autre chose, il me suffit de savoir *qu'elle est ainsi* ; et *qu'elle est ainsi*, je le sais certainement, parce que l'Église me l'enseigne. Je crois donc ce que croit la sainte mère l'Église, et je ne me préoccupe pas le moins du monde de savoir autre chose ; la voie battue est toujours la plus sûre. »

Par la même raison elle ne se sentait aucun attrait (et en cela elle montrait un sens parfait) pour les prédications apolo-gétiques de la religion, disant : « Ce sont des choses inutiles pour nous, qui, grâce à Dieu, croyons et faisons consister notre bonheur à croire. Faites-nous toujours mieux comprendre que la religion est aimable et belle ; qu'elle est vraie, nous le savons déjà, elle est comme le soleil : celui qui ne la connaît pas est aveugle. De ces prédications, les vrais fidèles n'en rapportent aucune édification ; quant aux mécréants, ou ils n'y vont pas, ou s'ils y vont, d'ordinaire ils ne s'y convertissent pas ; et, pour une espérance éloignée d'en convaincre un par hasard, il ne convient pas de priver un peuple fidèle tout entier des instructions dont il a besoin. D'ailleurs, un bon sermon sur le jugement me semble bien plus propre que toutes ces érudités dissertations, à rappeler au bon sens, au jugement, nos prétendus incrédules. »

La vivacité de sa foi en égalait la solidité. On eût dit que son œil corporel voyait ce que son cœur croyait. En marchant ou en travaillant, elle faisait ce que nous lisons avoir été pratiqué et conseillé par sainte Thérèse ; elle s'entretenait à haute voix avec Jésus-Christ, lui racontait ses misères et ses angoisses, lui demandait conseil et assistance, l'appelait souvent : Mon Dieu, mon Jésus-Christ, époux de mon âme, mon bien, ma vie, comme si Jésus lui eût été présent.

Elle se tenait à l'église comme si elle eût vu Jésus-Christ sans voile et Dieu dans sa majesté ; on peut se figurer aisément le respect, la gravité de maintien, la réserve, la modestie, le recueillement qui accompagnaient sa prière et avec lesquels elle recevait la bénédiction du saint sacrement et s'approchait de la table divine. Si on l'interrogeait dans le saint lieu, loin d'engager jamais la conversation, elle terminait tout par un seul mot ; encore lui arrivait-il de ressentir un remords de l'avoir articulé. Elle cherchait les angles et les endroits dérochés pour n'être ni aperçue ni distraite ; elle évitait d'aller dans certaines églises, à certaines heures, où afflue le *beau-monde*, ainsi qualifié, sans nul doute, par antiphrase, les personnes qui le composent n'étant vraiment pour la plupart que ce que le *monde* moral a de plus laid, de plus vicieux, de plus éhonté, de plus vain et de plus ridicule. Aussi Virginie disait-elle : Je n'aime pas à entendre la dernière messe ; parce que mon cœur se brise de douleur, lorsque j'y vois tant de jeunes gens irréligieux, tant de femmes vaines et immodestes, qui semblent aller à la messe, non pour sanctifier la fête, mais pour profaner l'église ; non pour adorer Jésus-Christ, mais pour l'insulter ; non pour honorer Dieu, mais pour attirer sur eux les regards des hommes. Oh ! ajoutait-elle, combien volontiers je donnerais mon sang et ma vie, si par ce sacrifice je pouvais prévenir un tel scandale pour le prochain et de tels outrages à la majesté de Dieu !

Elle conduisait toujours avec elle à l'église, ses enfants dont l'aîné n'avait que huit ans ; elle n'avait garde de les obliger à demeurer à genoux tout le temps qu'elle y restait

elle-même ; mais de temps en temps, ils jetaient furtivement un regard fugitif sur leur mère, et en la voyant immobile, silencieuse, modeste, ils se tenaient modestement, observaient un rigoureux silence, et, eux aussi, restaient pieusement agenouillés.

C'était un spectacle délicieux que de voir ces tendres natures se tenir à l'église avec la modestie et dans l'attitude recueillie d'adultes ; voir leur mère qui, toute silencieuse qu'elle était, les instruisait par l'éloquent exemple de son extérieur, qui montrait en elle une âme pénétrée de la foi la plus vive et absorbée dans un recueillement profond par le seul fait de se trouver dans la maison et en la présence de Dieu. Quant à nous, nous avons été maintes fois à même d'observer, lorsque Virginie était en prières dans notre église, que plusieurs personnes s'arrêtaient pour la regarder avec une sorte d'admiration ; et nous en connaissons d'autres qui cherchaient à l'approcher, « parce que, disaient-elles, la vue de son recueillement nous en inspire et la vue de sa ferveur réveille notre ferveur. »

§ II. — *Suite de l'article Religion. — Grande confiance de Virginie, surtout par rapport à son salut éternel. Son amour envers Dieu.*

On comprendra sans peine de quelle solidité et de quelle vivacité devait être l'espérance qui, du fond d'une âme si pleine de religion et de foi, s'élevait vers Dieu ; elle ne cessait de parler avec bonheur de la confiance qu'on doit avoir en Dieu, en sa providence et en son amour ; et les deux grandes vérités de la religion, que *Dieu dispose tout*, et que *ce que Dieu permet qu'il nous arrive, est toujours le plus avantageux pour nous*, étaient si profondément imprimées dans son esprit et dans son cœur que, dans tout ce qui lui arrivait, son intercalation obligée était celle-ci : « Dieu l'a ainsi voulu ; Dieu l'a ordonné ainsi ; que sa volonté s'accomplisse. » Et quand il était question des choses futures : « Oh ! disait-elle, je ne

veux pas m'en préoccuper, Dieu y pourvoira; laissons-lui-en le soin, ce qu'il fera sera certainement le mieux. »

Ainsi s'explique cette résignation vraiment héroïque que montra sans cesse Virginie dans les douloureuses vicissitudes de sa vie et plus évidemment encore lorsqu'elle dut, à l'heure de sa mort, laisser orphelins de père et de mère ses chers petits enfants. Avant même de tomber malade, on l'entendit mille fois répéter : « Si Dieu m'appelle à lui, je quitterai cette vie sans inquiétude au sujet de mes fils. En ce monde, nul n'est nécessaire à Dieu; et moi, moins que personne, qui n'entends rien à élever mes enfants. Ainsi donc, si le Seigneur juge à propos de disposer de moi aujourd'hui, nul doute que ce ne soit pour le plus grand bien de mes fils comme pour le mien. » Et ces sentiments, elle les exprimait d'un ton de conviction si profonde et avec un accent si décidé et si résolu qu'on était frappé d'admiration en l'entendant ainsi parler; et la pieuse vierge Hyacinthe, enchantée et surprise du spectacle d'une si grande confiance, prit l'habitude de prier Dieu en ces termes : « Seigneur, donnez-moi l'humilité et la confiance de ma sœur Virginie. »

La crainte de Dieu dont était remplie Virginie était si vive et si dominante en elle, qu'elle tremblait à la seule idée de l'offenser par le péché, et ce qui lui faisait désirer la mort, comme elle l'avoua souvent elle-même, c'était cette pensée : « Morte, je n'offense plus Dieu; morte, je ne cours plus le risque de perdre Dieu. » Mais, comme nous l'avons fait observer ailleurs (*Beautés de la foi*, v. 54), la sainte crainte de Dieu, sentiment propre aux âmes justes, est amour elle-même, mais amour réservé, amour révérencieux de fils, amour respectueux d'épouse; elle est comme la pudeur de l'âme qui, loin d'exclure la confiance, la commande, la maintient dans de justes limites, l'embellit et la perfectionne.

Ainsi donc et comme par une sorte d'opposition uniquement apparente, Virginie, d'une part, frémissait à la pensée de pouvoir perdre la grâce de Dieu et d'en être abandonnée, à cause, comme elle le disait, de ses ingratitude et de ses pé-



chés, et de l'autre, son espérance de se sauver était si ferme qu'on eût pu la qualifier de certitude.

Comme on lui disait, au commencement de sa maladie : « Ayez confiance, si vous mouriez à cette heure, vous seriez sauvée, » elle repartit en souriant : « Je le sais. A l'égard de mon salut, je n'éprouve ni le plus léger doute ni la plus légère crainte ; qui plus est, je suis certaine d'être sauvée en plaçant ma confiance dans les promesses de Dieu, dans son infinie miséricorde, dans les mérites de Jésus-Christ, dans l'intercession de Marie, et surtout dans son secours pour m'aider à lui être fidèle jusqu'à la mort. Ce que je voudrais éviter, c'est le purgatoire ; je ne voudrais pas, après avoir désiré si ardemment en ce monde de posséder Dieu, voir encore différer ce bonheur dans l'autre, avant d'entrer dans le paradis. » Elle trouva une grande consolation dans les encouragements qui lui furent donnés, dans l'espoir qui lui fut suggéré, qu'elle pourrait éviter même le purgatoire, en supportant son mal avec résignation et patience, en faisant à Dieu le sacrifice de sa propre vie, en priant et en méritant l'application de la vertu des saintes indulgences ; et elle mit avec empressement ces moyens en œuvre pour atteindre une fin si désirée.

Pour s'établir toujours plus solidement dans sa confiance, elle aimait à entendre raconter les exemples de la miséricorde et de la bonté témoignées par Jésus-Christ aux pécheurs pénitents ; elle ne se rassasiait pas de les entendre répéter, interrompant fréquemment le récit en disant : « O quelle délicieuse narration ! quel baume pour l'âme ! Mon Jésus-Christ, combien vous fûtes bon pour eux ! J'espère que vous le serez également pour moi ! »

N'ayant qu'une intelligence imparfaite du latin, elle demanda un jour qu'on lui expliquât le *Te Deum* ; et pendant tout le temps que dura cette explication, elle resta silencieuse, attentive et recueillie. Lorsqu'on en fut arrivé aux deux derniers versets : O Seigneur ! faites-nous éprouver votre miséricorde, selon la mesure de notre espérance en vous. Seigneur, parce que j'ai espéré en vous, je ne serai certainement pas

confondu éternellement : *Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te. In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* ; elle rompit le silence et transportée de joie s'écria : « Oh ! que ces versets sont beaux, qu'ils sont beaux ! » et se mit à les répéter en elle-même avec un plaisir indicible, ne pouvant se rassasier de dire : *Non confundar, non confundar, non confundar in æternum*. A partir de ce moment, son cœur ne cessa plus d'enfanter ces sublimes aspirations de l'espérance chrétienne, ni sa langue, de les articuler. Qu'elle se promenât dans son appartement ou qu'elle fût alitée, on l'entendait fréquemment dire et chanter : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*.

De même que Virginie avait placé toutes ses consolations et toutes ses espérances en Dieu ; de même aussi tous ses sentiments et tout son cœur étaient en lui et pour lui. Elle aimait tendrement ses enfants, son père, ses sœurs, entre autres Hyacinthe, sans excepter ses bonnes amies ; mais elle les aimait en Dieu, pour Dieu et en vue de Dieu. Un jour, les voyant toutes réunies autour de son lit : « Sachez, leur dit-elle, que je vous aime, que je vous aime véritablement ; mais sachez aussi que j'aime Dieu bien plus encore que vous. Dieu seul sait combien je suis navrée de vous quitter, mais la joie que j'éprouve d'être sans délai réunie à lui l'emporte de beaucoup sur cette douleur. »

Or, détachée à ce point des objets les plus légitimes de son amour, rien d'étonnant qu'elle le fût encore davantage de toutes les autres choses du monde, et que rien ne pût fixer son attention, encore moins son cœur ; mais que les choses seules de la religion et tout ce qui appartenait au service et au culte de Dieu attirassent toutes ses pensées, tout son empressement, et fissent sa seule consolation, son seul bonheur !

L'église avait pour elle de l'attrait, et si les devoirs de son état qu'elle ne remplît pas avec moins de scrupule que ceux de la religion, le lui eussent permis, oh ! avec quelle délectation elle eût passé des jours entiers devant Jésus-Christ, exposé publiquement à l'adoration dans le sacrement de son amour.

Non-seulement elle se complaisait à l'adorer avec le plus grand recueillement, avec le plus grand respect, mais encore, après l'avoir adoré, elle trouvait un ineffable délice à fixer ses yeux sur lui; « car, disait-elle, c'est un si grand bonheur pour moi que de le contempler ! Je sais de quelle manière mes enfants me regardent quand ils désirent ou attendent quelque chose de moi ; j'en agis ainsi avec mon Seigneur dans l'attente de la grande miséricorde. » C'est ainsi qu'elle prenait à la lettre le passage du prophète qui se rapporte à ce sujet, et qu'elle s'était aussi fait expliquer : *sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum donec misereatur nostri* (Psal. CXXII).

Ce sentiment de Virginie, à la vue de Jésus-Christ sous les voiles de l'Eucharistie, ne lui est pas particulier ; il lui est commun, il faut en convenir, avec toutes les âmes vraiment chrétiennes et pieuses. Car, y a-t-il, en effet, rien de plus capable d'élever l'homme de son abaissement jusqu'à la confiance en Dieu, jusqu'à une sorte de familiarité avec Dieu, que la présence de Jésus-Christ dans son sacrement ; la preuve la plus évidente de la bienveillance et de l'amour de Dieu pour l'homme.

§ III. — *Dévotion particulière de Virginie pour la passion du Seigneur, la très-sainte Vierge et les Saints. — Ses exercices de religion et sa grande piété.*

Mais comme les âmes pieuses, selon la diversité de leur esprit, se sentent particulièrement attirées vers tel ou tel autre mystère de la vie du Seigneur ; Virginie avait une tendresse, une dévotion de prédilection pour Jésus crucifié. Depuis le jour où elle ressentit cette forte impression dont il a été fait mention (1-4), impression produite par la mémoire de la passion et de la mort du Seigneur, la méditation de ce grand mystère des humiliations et de l'amour de Jésus-Christ devint sa méditation de prédilection, celle dans laquelle elle affirmait rencontrer autant de charme que de consolation. A

une personne qui, un jour, lui parlait avec un intérêt entraînant des mystères de la sainte enfance, elle répondit : Que voulez-vous? Chacun a son attrait, sa sympathie, Jésus enfant vous plaît ; Jésus crucifié m'inspire plus de dévotion.

Dans la récitation du rosaire, les jours les plus délicieux pour elle étaient ceux destinés à la méditation des *mystères douloureux*. Elle y fixait son esprit avec une attention telle, ils produisaient en elle un attendrissement si profond que ses yeux se gonflaient de larmes qu'elle n'était pas plus maîtresse de retenir que de cacher ; aussi, bien qu'elle essayât en détournant le visage de les dérober à la curiosité enfantine de ses fils, ils les découvraient, et, se tournant vers leur tante Hyacinthe, ils lui disaient dans leur simplicité : « Maman pleure, qu'a-t-elle à pleurer ? »

Outre un petit crucifix qu'elle portait continuellement suspendu à son cou avec de nombreuses reliques, elle en avait obtenu de son père un autre plus grand et de formes plus touchantes qui ne la quittait jamais et qu'elle baisait de temps en temps avec une telle affection que, comme dit sa sœur : « Elle faisait naître la dévotion et l'amour chez ceux qui, par hasard, l'apercevaient. » Souvent encore elle pratiquait la belle dévotion du chemin de la croix, elle lisait avec bonheur les livres et les traités sur la passion du Seigneur et honorait ces mystères d'un culte particulier.

A cette fin, elle récitait très-fréquemment la prière suivante qu'elle avait elle-même composée, en l'honneur du précieux sang et que nous tenons de sa sœur à qui seule elle avait permis de la transcrire : « O très-précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, répandu pour nous sur la croix, ayez pitié de nous, misérables pécheurs, et, par votre vertu divine, lavez et purifiez nos âmes et rendez-les dignes de votre gloire. Amen. »

Sa dévotion envers Marie très-sainte, en qui, après Jésus-Christ, elle mit toute sa confiance, n'était ni moins tendre ni moins affectueuse, bien qu'elle se plaignît de n'avoir pour elle qu'une dévotion et un amour imparfaits. Elle jeûnait tous

les samedis et s'imposait à table, dans le courant de la semaine, de petites mortifications en son honneur. Chaque année, elle faisait aussi le *Mois de Marie*, ainsi que les neuvaines qui précèdent ses fêtes. Chaque jour, outre le rosaire, elle récitait diverses oraisons, ainsi que les psaumes dont les lettres initiales composent le doux nom de Marie. En voyage, elle commençait toujours par réciter le rosaire, qu'elle déterminait les autres à réciter avec elle à la suite d'une invitation, faite avec bonne grâce.

S'étant mise au lit pour ne plus s'en relever, son premier soin fut de faire attacher à la cloison latérale vers laquelle elle avait coutume de se tourner, une image de Marie, de la plus pieuse expression, et comme la nature de sa maladie mit bientôt obstacle à ce qu'elle fût constamment couchée sur un seul côté ; et que, quand elle se plaçait sur l'autre, il y avait impossibilité pour elle d'apercevoir l'image de Marie, sa tendre mère, elle fit suspendre à la cloison opposée un autre tableau de la Reine du ciel, dont l'expression n'était ni moins dévote ni moins pieuse ; et joyeuse de pouvoir ainsi, quelque position qu'elle dût prendre, avoir toujours présente l'image de Marie, elle lui lançait souvent des coups d'œil affectueux, faisait avec elle de dévots colloques, comme une fille tendre à une mère affectueuse. De tels sentiments envers Marie lui faisaient ardemment désirer d'être réunie à elle dans le ciel. Ensuite, comme pour la consoler toujours davantage de sa fin imminente, on lui avait dit, entre autres choses, qu'elle ne tarderait pas à aller rejoindre en paradis madame Laure, sa mère : « Assurément, j'aurai du plaisir à revoir ma mère terrestre, repartit-elle soudainement ; mais, pour ne pas dissimuler, je dois dire que ma joie de voir Marie, ma mère céleste, sera beaucoup plus grande encore. »

Elle honorait aussi avec une dévotion toute particulière son ange gardien, saint Joseph, les princes des apôtres et d'autres saints qu'elle avait pris pour protecteurs ; elle jeûnait la veille de leurs fêtes, s'y préparait par des *triduos* ou des neuvaines et visitait leurs églises.

Indépendamment de toutes ces pratiques de piété chrétienne, chaque jour, le matin, elle faisait l'oraison et entendait la sainte messe ; le soir, elle récitait le rosaire et faisait la lecture spirituelle, le plus souvent dans la Vie des saints ; dans le courant de la journée elle se rendait souvent à sa tribune pour visiter le saint sacrement, et rarement sortait de chez elle ou y rentrait sans avoir demandé à Jésus, dans le sacrement, sa bénédiction.

Deux fois la semaine, elle se confessait avec de grands sentiments d'humilité et de contrition, et ensuite s'approchait du banquet eucharistique avec une telle modestie, un tel recueillement, une telle ferveur qu'on l'eût dite un ange, s'avancant à la table sainte pour se nourrir du pain des anges.

Les deux dernières années de sa vie, ayant manifesté le désir de communier plus souvent : « Attendu, disait-elle, que je m'aperçois être pire les jours où je ne communie pas, » son directeur ne jugea pas pouvoir refuser le secours et la consolation de la communion quotidienne à une âme si fervente et si pure, à une âme qui mettait tout son soin à éviter la plus légère faute vénielle délibérée.

Comme si tout cela eût été peu, elle s'était imposé, dans un règlement de vie qu'elle avait rédigé et écrit de sa propre main, une si grande quantité de petits chapelets, de dévotions et de prières pour chaque jour, pour chaque semaine, pour chaque mois, que le confesseur auquel Virginie en présenta, pour approbation, la nomenclature, craignant que son exécution ne nuisît à sa santé, crut devoir en retrancher les deux tiers.

Ce n'est pas tout, ayant toujours, suivant l'expression du prophète, son âme dans ses mains : *Anima mea in manibus meis semper* (Psal. cx), elle ne discontinuait jamais d'examiner sa conscience, de chercher les moyens de se corriger de ses défauts et de croître dans les vertus chrétiennes ; qui plus est, elle chercha toujours dans le travail même, outre la fuite de l'oisiveté et l'avantage de l'économie (qu'elle ne perdit jamais de vue, bien que l'aisance de la famille semblât la

dispenser de ces préoccupations), elle chercha toujours, dis-je, ce que saint Jérôme voulait qu'y cherchât la noble vierge Démétrïade, savoir : l'occasion et le moyen de penser à Dieu : *Non idcirco tibi ab opere cessandum est, quia Deo propitio, nullâ re indigeas; sed ideò laborandum est ut, per occasionem operis, nihil aliud cogites, nisi quod ad Domini pertinet servitutem* (Ad Demetriadem). Et, en effet, en travaillant, elle avait coutume de s'entretenir de cœur avec Dieu, ou de chanter ses louanges, si elle était seule ; ou de réciter en commun des prières, si elle était en société.

Or, qu'on examine sérieusement ce genre de vie, et puis qu'on dise, si au milieu des saints exercices, dans le secret de la solitude, dans le silence des cloîtres sacrés, on trouve toujours et partout autant de délicatesse de conscience, autant de zèle pour la prière, autant de recueillement, autant de ferveur ou autant de piété qu'en avait su acquérir notre veuve au sein des sollicitudes de la famille, de la multitude des devoirs sociaux, au milieu de la corruption et de la dissipation du siècle profane ! tant il est vrai qu'avec une volonté ferme et résolue, le chrétien est partout ce qu'il doit être ; et que, tandis que les âmes tièdes trouvent dans la Jérusalem elle-même, c'est-à-dire dans la maison de Dieu, distraction et pierre d'achoppement, les âmes vraiment ferventes, au contraire, savent, comme dit Job, s'édifier des solitudes : *Qui œdificant sibi solitudines* (Job, III), et trouver sûreté et repos dans Babylone même, c'est-à-dire dans le monde ; de sorte que ses bruits tumultueux sont aussi impuissants à les dissiper, que ses délices à les corrompre.

§ IV. — *Suite et fin de l'article Religion. La piété de Virginie aussi étrangère à la bassesse du respect humain qu'à la vanité de l'ostentation.*

Mais la religion et la piété, principalement celles des jeunes gens et des femmes, savent difficilement éviter deux écueils également périlleux. Nombre d'âmes chrétiennes et

pieuses craignent de se montrer telles, d'autres, au contraire, le font trop paraître. Celles-là se laissent imposer par le respect humain ; celles-ci attachent par trop d'importance aux pratiques extérieures et à la singularité. Quant à la piété de Virginie, elle ne connut aucun de ces excès ; dont l'un, comprimant trop l'esprit de religion, le détruit, et dont l'autre, en l'obligeant à se répandre trop au dehors, le fait, si je puis m'exprimer ainsi, évaporer, et le réduit à néant.

Il lui répugnait extrêmement, il est vrai, d'avoir les apparences et la réputation d'une fausse dévote ; mais dans son empressement à éloigner d'elle cette qualification, elle se donna bien garde de jamais cacher sa foi et de rougir de l'Évangile ; tout au contraire, elle se fit toujours une gloire d'être chrétienne et de se montrer telle. Virginie Bruni ne connut pas ce respect humain qui, d'après le jugement de saint Jérôme, subjugue les âmes délicates et distinguées, bien plus que la peur des revers et des peines corporelles : *Ingenia liberaliùs educata faciliùs verecundia quàm metus superat; et quos tormenta non vincunt, vincit pudor* (Ad Pammachium, *De morte Paulinæ*) ; ce respect humain, tyran particulier des femmes et des jeunes gens, et qui conseille tant de vices et étouffe tant de vertus ; en-public comme dans la vie intime, à l'église comme à la maison, dans les différentes villes et dans les différents pays de l'État où elle séjourna, comme à Rome sa patrie, en présence de qui que ce fût, elle sut accomplir, sans ostentation ni exagération, mais avec un naturel, une aisance et une liberté parfaites, les devoirs de la religion, et pratiquer ses œuvres de piété aux temps et aux heures établies à cet effet.

S'il lui arrivait de recevoir quelques personnes, après les salutations d'usage, sans se troubler le moins du monde, elle leur disait : « Nous étions occupées à prier ; » ou bien : « Nous lisions tel livre ; » ou bien encore : « Nous parlions sur tel sujet. Comme vous êtes chrétiennes, vous ne trouverez pas mal qu'on continue, » et, sans attendre la réponse, elle poursuivait son pieux exercice ou son discours. « Cette manière de

procéder, disait-elle, pratiquée autrefois par saint Ignace et qui m'a été enseignée par un docteur religieux, procure deux avantages : ou les personnes qui viennent chez moi, apprécient un semblable accueil, une semblable invitation, et alors un peu de bien se fait en commun ; ou elles ne l'apprécient pas, et alors elles s'abstiennent d'y revenir, et comme conséquence inévitable, je suis délivrée du souci de perdre le temps avec des gens dont la société m'agrée peu. »

Pendant sa maladie, une vertueuse demoiselle l'aidait à dire ses prières. Un soir que des personnes étaient entrées dans sa chambre durant ce saint exercice, cette demoiselle, par politesse, l'interrompit ; mais Virginie, après avoir adressé ses compliments à ces personnes et leur avoir donné des nouvelles de sa santé, reprit : « Eh bien ! ces prières ne se continuent donc pas ? » Et comme on lui représentait qu'elle n'était pas seule : « Et qu'importe, ajouta-t-elle, ne sont-elles pas chrétiennes, elles aussi ? et à ce titre, prier avec nous ne pourra que leur être agréable. »

Bien plus, lorsqu'en voyage, ou dans d'autres circonstances, Virginie se trouvait en société ou en présence de personnes peu délicates en matière de religion, c'est alors qu'elle se montrait plus exacte dans l'accomplissement de ses devoirs. Jamais, dans ces occurrences, elle ne se prévalut des dispenses de l'observation de certaines lois ecclésiastiques, à elle accordées à cause de ses infirmités, disant : « Vis-à-vis de cette classe de gens que les paroles ne convainquent pas, il faut prêcher d'exemple, et protester contre la violation des lois de l'Église. »

Se trouvait-elle à l'église, environnée de personnes peu ou point dévotes, elle prenait alors une attitude plus grave, un maintien plus recueilli ; et si ce moyen ne suffisait pas pour rappeler les impies au respect dû au lieu saint, elle allait jusqu'à les reprendre avec une sainte liberté. Ainsi, une fois entre autres, désespérant de réussir à imposer silence, à l'aide de la gravité de sa tenue et de sa modestie, à deux jeunes hommes mal élevés qui, placés à côté d'elle, s'entretenaient

de choses profanes, elle jeta sur eux un coup d'œil majestueux et sévère, leur disant : « Mais n'avez-vous pas à votre service les cafés et les tripots, laissez-nous libre au moins l'église, » et comme le regard de Virginie imposait le respect, étonnés et confus, ces misérables disparurent, en répondant : « C'est vrai, elle a raison. »

Eh bien ! gardez-vous de croire que toute remplie, que toute pénétrée qu'elle fût intérieurement de religion et de piété, elle parût extérieurement autre chose qu'une femme chrétienne à l'égal de tant d'autres : bonne, oui, mais d'un esprit commun et ordinaire. Aussi Virginie n'abhorrait rien plus que l'ostentation, les singularités affectées, les formes extérieures de la fausse dévotion qui discréditent même la vraie et attirent sur elle la censure et le ridicule ; elle s'habillait, suivant l'usage reçu ; mais toujours avec la décence propre à son rang. Ennemie du luxe, elle ne l'était pas moins des formes surannées, qui pouvaient fixer sur elle les regards du public. Ses rapports étaient empreints de la grâce et de la franchise, propres aux personnes bien élevées ; elle était exacte dans l'accomplissement de toutes les convenances sociales, elle détestait cette rusticité de manières, cette exagération de modestie, ces noirs scrupules, ces contorsions de cou et plus encore d'esprit, qui ne sont nullement requises pour plaire à Dieu, et qui, en offusquant le regard du monde, ruinent l'empire de la piété.

Mais elle était aussi simple, aussi naturelle, aussi dégagée dans son port extérieur, que recueillie en Dieu dans toutes ses pensées, dans toutes ses affections ; l'aisance de ses manières, les saillies innocentes, les grâces pudiques qui embellissaient sa conversation, en firent les délices de sa famille et le charme des sociétés honnêtes, tant il est vrai que la véritable dévotion, celle qui a sa racine dans le cœur et qui aime à se signaler par l'accomplissement scrupuleux des devoirs, loin d'effacer la femme chrétienne sociale, l'ennoblit, au contraire, et la perfectionne.

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA MANIÈRE DONT VIRGINIE A PRATiqué LA SECONDE VERTU
DE LA VEUVE.

LA CHASTETÉ.

§ 1^{er}. — *Combien il importe à la femme d'être chaste. — Exhortation de saint Paul aux veuves. — On entreprend de parler de l'intègre chasteté de Virginie. — Son désir de s'y consacrer par un vœu perpétuel, dont la réalisation n'est différée que par la crainte d'un sacrilège.*

MAIS les seules pratiques de religion et de piété ne constituent pas, à elles seules, toute la vie chrétienne ; on peut même affirmer qu'elles n'ont aucune efficacité, si l'on n'y joint une application constante à combattre et à soumettre ses propres passions. Or, de toutes les passions, l'impureté est, tout particulièrement pour la femme, la source de tous ses désordres et de tous ses vices ; de même que la sainte pureté est l'ornement de ses vraies qualités et la source de toutes ses vertus. Et si la chasteté l'élève au niveau des anges, le libertinage, de son côté, l'entraîne à tous les excès et la fait parfois descendre au niveau des brutes. De telle sorte que la bonté du cœur, chez la femme, naît de la pureté, comme la lumière, du soleil ; tandis qu'au contraire, sa perversité procède principalement de son impudicité, comme l'insecte impur procède de la corruption.

Aussi, après avoir inculqué aux veuves chrétiennes estime et zèle pour la vraie piété et la pratique continuelle de la prière, comme nous l'avons vu ci-dessus (II, 1), l'apôtre saint Paul leur déclare qu'une veuve, bien qu'elle paraisse briller

de jeunesse, de santé et de vie aux yeux des hommes, n'en est pas moins pour cela misérablement morte aux yeux de Dieu, si, oublieuse des lois de la pudeur, elle vit dans la mollesse et les délices du siècle : *Nam quæ in deliciis est vivens, mortua est* (I Timoth., v) ; que beaucoup de jeunes veuves, pour avoir foulé aux pieds la pudeur, ont pour toujours abandonné le sentier du salut éternel, pour suivre Satan dans la voie de la perdition : *Jam enim quædam conversæ sunt retro post Satanam* (*ibid.*) ; que leur principal soin doit être de se rendre, au point de vue de l'honnêteté, tout à fait pures et irrépréhensibles : *Hoc præcipe, ut irreprehensibiles sint* (*ibid.*) ; et qu'enfin, à l'exemple des vierges, les veuves doivent s'appliquer à se sanctifier dans leur corps par l'observance de la plus sévère pudeur ; et il paraît imposer cette observance comme un préliminaire indispensable pour la sanctification de leur esprit : *Ut sit sancta corpore et spiritu* (I Cor., vii).

Ce fut précisément par un tel moyen que Virginie Bruni parvint à une union intime avec Dieu, à un éminent esprit d'oraison, aux vertus d'une âme vraiment intérieure ; en un mot à se sanctifier dans l'état du veuvage dont elle devint l'ornement et l'exemple.

Je me bornerai à dire de sa parfaite honnêteté dans le mariage ce que saint Jérôme dit de sainte Paule : qu'il est superflu d'en faire l'éloge, puisque la sévérité de ses manières, l'intégrité de ses mœurs la désignèrent communément comme le modèle des épouses chrétiennes, et que la médisance la plus dévergondée n'osa jamais ternir l'honneur de son nom : *Si castitatem in illâ voluero prædicare, superfluous videar ; in quâ omnium Romæ matronarum exemplum fuit ; atque ita se gessit ut nunquam, de illâ, etiam maledicorum auderet fama confingere* (De sanctâ Paulâ).

Devenue veuve et menacée diverses fois de persécutions et d'infamies, si elle ne consentait à violer la pudeur, elle préféra, ainsi que continue à le dire de la même sainte femme le même saint docteur, elle préféra s'exposer à la fureur d'ennemis puissants que de se rendre coupable aux yeux de Dieu.

Maluit inimicitias hominum subire quam Dei offensam noxiis amicitiiis provocare (ibid.).

Mais les exemples des Suzanne, modèle et gloire de la chasteté et de la fidélité conjugales, sont entre chrétiens plus fréquents qu'on ne le pense : aussi est-il moins glorieux de les suivre qu'il n'est honteux de les oublier. Ce qui est rare et mérite, d'après saint Ambroise, d'être rappelé comme une magnifique preuve d'amour pour la belle vertu de chasteté, c'est de voir une veuve, non pas de celles auxquelles un âge trop avancé ou l'évangile du monde, parfois plus sévère que celui de Jésus-Christ, interdit impérieusement les secondes noces, mais de celles qui peuvent y prétendre sans craindre le ridicule, et avec l'espoir d'un succès brillant : ce qui est rare, je le répète, c'est de voir une de ces veuves, dans toute l'effervescence et dans toute la fleur de la jeunesse, s'élever au-dessus des importunes exigences de la vanité et de la concupiscence et renoncer, uniquement par amour pour la sainte pudicité, à donner le jour à une nouvelle génération non moins qu'aux attraits des partis qui s'offrent à elle. *Huic aut senectus aut pudor modum videtur fecisse nubendi. In illâ eminent studium castitatis, quæ calorem adolescentiæ et junioris fervescentem edomat ætatis ardorem, nec mariti gratiam, nec liberorum majora delectamenta desiderans (De viduis).*

Or, telle fut précisément notre Virginie. A peine eut-elle perdu son premier mari que la fraîcheur de son âge (elle n'avait que vingt-un ans), l'éclat de ses qualités qui, pour devenir plus sérieuses, n'avaient rien perdu de leur charme, et plus encore la renommée de sa vertu la firent rechercher en mariage par de nombreux prétendants. De ce nombre fut un homme, qui, réunissant toutes les conditions d'un bon mari : avantages de sa personne, proportion d'âge, fortune considérable, et, ce qui importe davantage, grande religion et mœurs irréprochables, semblait fait pour intéresser le cœur de notre jeune veuve et lui offrir une compensation à l'amère privation de ses fils. Mais Virginie, se souvenant de la promesse qu'elle avait faite à Dieu, et éprise des charmes

de la chasteté du veuvage, refusa d'entendre à aucune de ses propositions, et, comme elle ne voulait pas révéler les nobles motifs qui avaient déterminé son refus, que si peu, d'ailleurs, sont capables de comprendre, elle se contenta d'en faire agréer d'autres à la portée de tous, et fondés sur la raison et sur l'expérience, disant : « Mes enfants ont perdu leur père ; je ne veux pas, moi, en convolant à de secondes noces, leur ravir aussi leur mère. Ils ont besoin de protecteurs et d'amis ; je ne veux pas, en donnant le jour à de nouveaux enfants, leur créer des émules et des rivaux. »

C'était cependant le temps où, Dieu le permettant ainsi, pour éprouver toujours davantage sa fidélité, Virginie était plus que jamais en proie aux suggestions malignes, aux impurs fantômes de l'ange de Satan. C'était le temps où elle sentait tout le poids de cette tribulation de la chair que saint Paul dit être l'héritage funeste, mais inévitable du mariage : *tribulationem carnis habebunt hujus modi* (I Cor., vii). C'était le temps où les passions, en révolte contre sa raison, faisaient à son cœur une guerre si acharnée, que, sans une assistance spéciale de la grâce, elle n'eût pu réussir à en triompher ; au point d'avoir été dans le cas de dire naïvement à sa sœur : « Mille fois je me vis au bord du précipice, mais grâce à Dieu, je crois pouvoir me rendre le témoignage de n'y être jamais tombée et de n'avoir rien fait qui pût déplaire à Dieu. » Mais elle était persuadée que la continence, comme dit saint Ambroise, est une vertu, quand c'est la volonté, qui, triomphant de la nature, l'embrasse, et non quand la faiblesse du corps en fait une sorte de nécessité. *Continentem voluntas, non infirmitas fecit* (De viduis) ; aussi, ne se laissant ni démoraliser ni abattre soit par la violence de tant d'assauts, soit par la conscience de sa propre faiblesse, mais pleine de confiance dans la protection divine dont elle avait reçu tant de preuves, plus elle se voyait combattue, plus elle se fortifiait dans sa résolution de demeurer chaste.

En outre, « pour fermer, disait-elle, pour toujours la porte au monde, fixer l'inconstance naturelle de mon cœur, pour

procurer à mon esprit un calme parfait, je conçus alors le projet de faire vœu de chasteté. » Mais à peine une telle pensée se présenta-t-elle à son esprit qu'elle trembla de peur de multiplier ses chutes par le moyen même qu'elle voulait employer pour croître dans la vertu chrétienne, et d'aller au-devant du sacrilège, en voulant éviter tout péché. Aussi, lorsqu'une de ses amies intimes, avec laquelle elle était accoutumée à s'entretenir fréquemment des choses de l'âme, lui déclara que ce qu'elle pouvait faire de mieux dans l'état actuel de son cœur, c'était de se consacrer à Dieu par un vœu de chasteté perpétuelle, avec l'assentiment de son père spirituel : « Ne savez-vous pas, lui répondit notre veuve, que j'en meurs d'envie, mais le sacrilège me glace d'effroi. » Et voulant, mais n'osant pas, elle continua encore pendant quelque temps à hésiter incertaine entre le désir d'une plus grande perfection et son indignité, entre le désir de plaire à Dieu davantage et la crainte d'en provoquer le courroux. Ainsi quelquefois la timidité, portée au delà des justes limites, arrête les âmes dans la carrière du bien, et les éloigne de ces sacrifices généreux, où elles trouveraient, avec une augmentation de mérites, une augmentation de force et de vertu.

§ II. — *Suite de l'article Chasteté. Comme les craintes de Virginie se changent en un ardent désir de faire vœu de chasteté. — Lutte terrible ressentie au moment de le faire. — Le moyen à l'aide duquel elle en triompha. — Formule de son vœu.*

L'amie de Virginie dont, tout récemment, nous avons fait mention, était une jeune demoiselle, de bonne famille, de beaucoup d'esprit et d'une solide et sincère piété, qui, contrainte, à son grand regret, de rester au milieu du siècle, y vit, toutefois en religieuse, ayant, depuis nombre d'années, embrassé la sainte virginité, profession dont elle s'estime plus honorée et plus heureuse que si elle était reine de l'univers. Et dans son enthousiaste amour pour les charmes sublimes de la pureté, cette amie se croit obligée, dans la mesure de sa pos-

sibilité, à en propager l'exercice et l'affectueuse estime parmi celles qui semblent enclines à cette vertu.

Or, le cœur de Virginie était assurément un terrain dans lequel la céleste semence ne pouvait qu'abondamment fructifier, puisque ce n'était pas le désir sincère qui manquait en elle de s'engager par vœu à garder la chasteté, mais bien plutôt l'appréhension qui empêchait la réalisation de ce même désir.

Sa pure et chrétienne amie, dans le but de bannir ces appréhensions de l'esprit de la veuve timorée, lui représenta que la chasteté est indubitablement un des plus grands dons de Dieu ; mais aussi que Dieu ne le refuse jamais à qui le lui demande avec une humble piété ; qu'il est vrai que la nature, abandonnée à elle seule, est incapable de soutenir un poids supérieur à ses forces, comme à ses inclinations ; mais qu'avec l'assistance de Dieu, cette nature si faible devient forte et supérieure à toute épreuve, que cette assistance est toujours prête, que la prière sait la trouver et l'obtenir, et que l'âme qui a foi en ce secours, n'est jamais déçue, n'a rien à redouter, et peut triompher de tout ; et, comme cette vertueuse et chaste jeune fille a beaucoup lu et beaucoup senti sur ce sujet, elle sut ajouter à ces représentations tant de raisons, tant d'exemples, tirés des Vies des saints, qui lui sont d'ailleurs si familières, et cela sans oublier son propre exemple, que Virginie se déclara convaincue et qu'elle manifesta à son directeur la résolution qu'elle avait prise, sans cependant lui dissimuler ses terreurs.

Son directeur qui, mieux que tout autre, connaissait la trempe d'âme de Virginie et auquel le genre de vie vraiment pieux et chrétien de cette fille était pour ainsi dire familier, ne douta pas un instant que sa vertueuse pénitente ne parlât sérieusement, que Dieu ne demandât véritablement d'elle cette offrande et qu'avec le secours de la grâce, elle ne fût capable de persévérer jusqu'à la fin. Cependant, pour l'éprouver plus parfaitement encore, il lui refusa résolument d'abord son consentement, en lui disant : « Vous êtes trop misérable ; de telles

choses ne sont pas faites pour vous ; ne vous laissez cependant pas de prier ; et avec le temps on verra. »

Cette réponse, loin de décourager Virginie, ne fit qu'allumer plus vivement en elle le désir de s'engager par vœu et la confirmer dans sa résolution. Pendant une année entière elle insista tant, elle pria tant qu'elle réussit d'abord à obtenir de faire un vœu, obligatoire seulement d'une solennité à une autre, enfin, à l'immense contentement de son cœur, de le faire perpétuel.

Elle se prépara à la célébration de ses nouvelles noces spirituelles par une neuvaine, durant laquelle elle s'adonna à la retraite, à la méditation, à la pénitence. Et telle était la vivacité du désir qu'elle éprouvait de se dévouer tout entière à Dieu par l'offrande perpétuelle de sa chasteté qu'elle comptait les moments et que les jours de cette neuvaine lui semblèrent des siècles.

Mais Dieu, pour accroître le mérite de cette âme vertueuse, tint à lui faire sentir tout l'âpreté de son sacrifice, au moment même de l'accomplir.

C'était le jour anniversaire de celui où, dans la personne du Dieu fait homme, comme dit saint Ambroise, la sainte virginité descendit pour la première fois du ciel pour sanctifier et embellir la terre : *Quis neget hanc vitam (virginum) fluxisse de caelo : quam non facile invenimus in terris, nisi postquam Deus in hæc terreni corporis membra descendit* (De virginibus, lib. II) ? C'était la nuit de la naissance du Sauveur qu'avait choisie Virginie pour lui consacrer sa chasteté. A cet effet, elle s'était rendue à l'église, portant avec elle la formule écrite du vœu, formule que nous transcrivons plus tard, le seul de ses papiers, échappé, on ne sait comment, à l'auto-da-fé auquel sa modestie condamna tous les autres, et que son père, excellent chrétien, conserve avec un soin jaloux, comme le plus précieux souvenir de sa vertueuse fille.

A peine eut-elle mis le pied dans le temple saint, qu'elle sentit soudainement son esprit s'obscurcir, son cœur se dessécher, tout sentiment de piété et de dévotion s'éteindre, et le

désir enflammé de prononcer son vœu qui l'avait jusqu'alors dévorée, se changer en appréhension et en crainte, et s'élever au dedans d'elle mille scrupules, mille doutes, mille peurs et une agitation et un combat qu'elle n'avait jamais ressentis dans tout le cours de sa vie. Ce que, jusqu'à cet instant, elle avait considéré comme inspiration de Dieu pour la sanctifier, ne lui sembla plus qu'une suggestion de l'ennemi pour la perdre. Elle se reprochait d'avoir accueilli cette pensée avec trop d'imprudences et de légèreté, de l'avoir trop facilement manifestée; d'avoir éprouvé trop d'orgueil, d'en avoir arraché, à force d'importunités, plutôt qu'obtenu l'approbation. Il lui semblait voir l'enfer s'entr'ouvrir sous ses pas; et le vœu qu'elle allait prononcer lui apparaissait comme devant être la chaîne dont le démon se servirait pour l'y entraîner; et la répugnance et l'effroi qu'elle éprouvait, à la seule idée de ce qu'elle était sur le point de faire, lui serraient tellement le cœur, que d'abondantes larmes s'échappaient involontairement de ses yeux, et qu'en proie à une sorte de consternation, à une sorte de convulsion, elle tremblait de la tête aux pieds.

Rien de tout cela ne put ni diminuer son courage, ni arrêter sa résolution. « Le désir que je ressens, se dit à elle-même Virginie, de me consacrer aujourd'hui complètement à Dieu, ne peut venir que de Dieu. Cela étant, il me donnera certainement la force d'accomplir tout ce qu'il m'a inspiré de lui promettre. Je comprends d'où partent ces craintes et ces répugnances: c'est la chair qui se révolte, c'est le démon qui en frémit. Mais périsse la chair, que Satan soit confondu, que Jésus-Christ seul triomphe. Virginie ne sortira pas de l'église aujourd'hui sans avoir exécuté l'acte pour lequel elle y est venue. » En achevant ces mots, elle court à l'autel de Marie, jette sur son image un regard de confiance, invoque son secours, et, sans plus discuter avec elle-même, saisit la formule du vœu, et d'un cœur calme et assuré, malgré l'agitation de sa main et de sa voix, elle prononce les paroles suivantes :

« Très-aimante et très-chère Marie, moi, Virginie Bruni, ne pouvant plus résister au désir véhément que fait naître en

moi votre très-doux fils, Jésus-Christ, mon rédempteur, d'être toute à lui, et de n'avoir désormais ici-bas d'autre époux que lui pour ma pauvre âme ; et n'osant, dans la conscience de ma misère et de mon indignité, faire directement à un Dieu si grand et si saint, l'offrande si infime de moi-même, je recours aujourd'hui à votre tendresse, à votre bonté maternelle, et n'hésite plus à consacrer à tout jamais, par vos mains très-pures, ma chasteté à votre divin Fils, faisant avec la plus grande joie d'esprit et le plus grand contentement de cœur, comme j'entends le faire et le fais réellement, *vœu perpétuel, serment et promesse* de vivre chaste d'esprit et de corps jusqu'à la mort, et de lui être en ce point particulièrement fidèle, comme à l'unique époux de mon âme. Vous, ô ma mère bien-aimée, unissez-moi aujourd'hui à lui par un lien d'amour aussi perpétuel, aussi indissoluble que pur, afin que je ne vive qu'en lui et pour lui ; et obtenez-moi la grâce, puisque ma promesse est une inspiration de sa bonté, de l'exécuter dans toute son intégrité avec une fidélité qui ne se démente jamais. *Amen.* »

§ III. — *Suite de l'article sur la chasteté de Virginie. Indicible consolation qu'elle éprouva dès qu'elle eut prononcé son vœu. — Bel acte de charité accompli par elle ce même jour. — Don singulier de chasteté qu'il plut à Dieu de lui accorder. — Combien Virginie s'estima heureuse, à sa mort aussi bien que pendant sa vie, de s'être obligée vis-à-vis de Dieu à vivre dans la continence.*

Une offrande si généreuse, une victoire si glorieuse sur son propre cœur, ne purent manquer de rendre Virginie très-agréable à Dieu : aussi la récompense sensible qu'elle en obtint ne se fit-elle pas attendre. Car, son sacrifice à peine accompli, tous ses doutes s'évanouirent, toutes ses répugnances cessèrent, toutes ses craintes se dissipèrent ; et, à une agitation impossible à exprimer, Virginie sentit succéder en elle-même une telle paix d'esprit, une telle joie de cœur, qu'elle n'avait pas souvenance d'avoir jamais rien éprouvé de semblable auparavant. Aussi s'approcha-t-elle ensuite du ban-

quet eucharistique avec une confiance toute particulière, avec un sentiment de dévotion et d'amour inaccoutumé ; et, dans cette première communion, faite après avoir choisi Jésus-Christ pour unique époux de son âme, le bon, l'amoureux Jésus, pour lui témoigner qu'il l'avait agréée pour épouse, la combla d'inexprimables onsolations, lui fit goûter cette manne cachée dont la douceur se comprend, moins qu'elle ne se sent ; la fit participer à ces délices intérieures, partage des âmes pures, et qui l'emportent sur les jouissances matérielles autant que le ciel l'emporte sur la terre, Dieu sur l'homme. Aussi est-ce pour cela que les longues heures, passées, cette matinée à l'église, au sein des douceurs du céleste amour, ne lui semblèrent que de courts instants.

Ici ne finirent pas pour Virginie les pures et saintes délices de ce jour fortuné. En sortant de l'église, ayant rencontré un pauvre petit enfant, presque nu, transi de froid, consumé par le besoin, et en proie à une repoussante malpropreté, sa pensée se reporta aussitôt aux souffrances auxquelles s'était assujéti Jésus-Christ en naissant ce jour-là même, au cœur de l'hiver, exposé à l'inclémence de la température, dans la campagne de Bethléem. Et voulant offrir au Seigneur un premier gage de sa reconnaissance pour les grâces ineffables qu'elle venait d'en recevoir, en le soignant et le nourrissant dans la personne d'un de ses pauvres, par lesquels Jésus-Christ a daigné être représenté, elle conduit par la main, chez elle, ce petit enfant, le réchauffe, lui donne à manger, le dépouille de ses hideux haillons, le lave, le nettoie, le couvre des pieds à la tête des vêtements de ses propres enfants, et le reconduit chez sa mère, à laquelle elle laisse une abondante aumône.

Elle se plaisait à raconter que, tandis qu'elle était occupée à prodiguer à ce pauvre petit enfant les soins affectueux d'une tendre mère, avec l'intention de faire à Jésus-Christ enfant ce qu'elle faisait à cette innocente créature, elle-même, elle ressentait intérieurement un plaisir, une consolation, une joie inexprimables. Aussi avait-elle coutume d'appeler ce jour *le*

plus beau de sa vie, autant pour l'abondance des divines miséricordes qui lui furent départies que pour les œuvres de charité qu'il lui fut donné de pratiquer en ce jour.

Mais la divine bonté lui accorda encore d'autres récompenses, d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. A dater de ce jour, Virginie sentit comme s'éteindre en elle tout foyer de concupiscence. Les hommes quels que fussent leur âge, leur condition et leurs avantages physiques, ne lui semblèrent plus, comme elle le disait elle-même : « que des marionnettes ; » et cessèrent de produire sur elle la plus légère impression. Bien plus, par une grâce particulière de Dieu, à dater de ce jour, elle ne connut plus ni mouvement déréglé des sens, ni fantôme impur de l'imagination, ni inclination charnelle, ni affection déréglée du cœur, ni pensée de l'esprit, ni tentation contraire à la plus sévère pudeur ; et comme si elle avait ignoré le monde, comme si elle n'était pas passée par les épreuves du mariage qui laissent, chez les veuves les plus pudiques, d'ineffaçables et humiliantes traces, à dater de ce jour, elle devint comme un enfant, d'esprit aussi bien que de corps, et commença à vivre dans sa chair, comme si elle en eût été affranchie et exonérée ; aussi voici ce que sa bonne sœur affirme à ce sujet avec autant de vérité que de candeur : « La franchise avec laquelle elle se découvrait à moi, m'autorise à dire avec assurance que Virginie était redevenue une innocente petite enfant ; puisqu'elle me confiait que, sous le rapport de la pureté, son corps ne lui causait plus d'importunités. »

Une personne ayant un jour affirmé, en présence de Virginie, que saint Ambroise qualifiait de *laborieuse* la chasteté des veuves, elle repartit aussitôt : « Ce n'est que trop vrai, je l'ai éprouvé à ma grande désolation ; mais depuis que j'en ai fait le vœu perpétuel à Dieu, j'ai cessé de ressentir en moi le tourment laborieux auquel il fait allusion. J'attribue ce soulagement à un trait tout particulier de la divine miséricorde envers moi. Dieu connaît trop ma misère et ma faiblesse, que le premier choc suffirait à abattre ; aussi, pour ne pas me voir

atterrée, daigne-t-il permettre que je ne sois soumise à aucune sorte de tentation. »

Son vœu ne manqua pas de la rendre non-seulement tranquille, mais encore heureuse de cette félicité que saint Paul, au nom de l'Esprit de Dieu, dont il était animé et rempli, a promis aux veuves qui persévèrent dans la sainte profession de la chasteté : *Beatior autem erit si sic permanserit vidua; puto quod et ego spiritum Dei habeam* (I Cor., VII). Aux personnes qui lui demandaient plusieurs fois, si elle ne s'était jamais repentie de son engagement, elle répondit étonnée et avec cet accent imposant que la vérité seule sait inspirer : « Ah ! que dites-vous ? me repentir ? Si je n'avais pas fait ce vœu, je n'hésiterais pas à le faire mille fois. »

Chaque jour le lui voyait renouveler avec un bonheur particulier ; et, peu de jours avant de mourir, ayant réuni autour de son lit sa sœur et ses amies : « Afin, leur dit-elle, que vous sachiez combien le Seigneur est bon, et comme il récompense abondamment, même dès cette vie, le plus léger sacrifice qu'on fait pour lui, je déclare que, loin de m'être jamais repentie de mon vœu de chasteté, ce vœu a été ma consolation, l'aiguillon qui m'a excitée à vivre chrétiennement, et qu'aujourd'hui, à l'heure de ma mort, il fait ma force et ma félicité. Ainsi donc, pour rendre gloire à Dieu et lui témoigner toute ma reconnaissance pour ce bienfait, je veux le renouveler en votre présence et voudrais que cette déclaration pût être entendue du monde entier. »

D'autres fois on l'entendait s'écrier : « Combien je suis contente ! combien je suis heureuse ! quelle n'est pas la grandeur de la grâce que m'a faite le Seigneur ! On dit que les vœux sont des liens, pour moi, je déclare que ma liberté est née du mien. Bien qu'avant de le prononcer, je n'eusse pas songé à me remarier, il n'en est pas moins vrai que la faculté que j'avais de le faire mettait mon cœur à la disposition du monde et l'en constituait pour ainsi dire l'esclave. Depuis que je l'ai entièrement consacré à Dieu, il me l'a rendu libre ; je me trouve depuis lors plus indépendante et plus maîtresse de

moi-même qu'auparavant; si les vœux sont des chaînes, il faut convenir que ce sont des chaînes d'or qui pèsent moins qu'elles ne parent. »

§ IV. — *Suite du sujet précédent. — Estime singulière et dévouement respectueux de Virginie pour les vierges consacrées à Dieu. — Sa tendresse particulière pour sa sœur encore vierge; soins jaloux dont elle l'entourait.*

Comme on s'entretenait un jour, en présence de Virginie, de la sainte virginité, un interlocuteur dit que cette belle vertu s'appelle dans l'Évangile *verbe*, *parole* ou parole de Jésus-Christ, parce que, par son esprit, par sa doctrine et par sa grâce, il l'a en quelque manière engendrée dans le temps, comme le Père engendra de sa propre substance le *Verbe* dans l'éternité, Virginie de s'écrier : « Quelle magnifique chose ! quelle magnifique chose ! ah ! pourquoi tant de jeunes filles et tant de veuves ne comprennent-elles pas le sens de cette belle parole. » C'est, lui fut-il répondu, que Jésus-Christ lui-même a dit dans son Évangile que ceux-là seuls comprennent une si *grande parole*, à qui Dieu lui-même, et par une faveur toute particulière, en donne l'intelligence : *Non omnes capiunt VERBUM istud, sed quibus datum est à Patre meo* (Matth., XI), à quoi Virginie repartit, s'adressant à Dieu : « Combien je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir donné, à moi, l'intelligence de votre belle parole, aussitôt après la mort de mon mari ! donnez-en, je vous prie, une intelligence égale à mes chères filles ! »

Depuis ce moment, cette sublime idée qu'a donnée Jésus-Christ de cette belle vertu, ne s'effaça jamais de sa mémoire. Quand elle voyait des jeunes filles, follement empressées de trouver un mari, et joyeuses d'en avoir trouvé un, accélérer par leurs désirs le moment de leur mariage : « Pauvres petites malheureuses, disait-elle, elles ne prévoient pas les peines qu'elles attendent ; mais il ne faut pas s'en étonner, elles n'ont ni senti, ni encore moins compris la *grande parole* ! après tout, il doit en être ainsi, autrement le monde finirait. »

Pour cette raison, elle professait un dévouement et un respect particuliers pour les religieuses : « Qu'elles sont heureuses ! disait-elle ; elles sont vierges et épouses de Jésus-Christ. » En général, elle n'avait que des éloges et une sorte d'enthousiasme pour la virginité chrétienne et le célibat ecclésiastique ; et malheur à qui eût osé, en sa présence, leur préférer l'état du mariage ou parler d'elles avec malveillance ! Le cas échéant, son visage s'enflammait, et elle en parlait avec tant de force et de chaleur d'expression, qu'elle confondait et réduisait au silence les langues, hostiles à la vertu de ce saint état, langues, comme dit saint Jérôme, qui, en censurant la vertu des bons, n'ont d'autre but que de justifier à leurs propres yeux leurs vices, et de s'encourager à y persévérer. *Lingua maledica Sanctos carpere solet in solatium delinquendi* (De S. Paulâ).

Ses deux plus jeunes sœurs, Sophie et Hyacinthe, avaient, il est vrai, dès l'âge le plus tendre, manifesté une inclination arrêtée pour rester vierges et ignorer complètement le monde. Cependant, on ne saurait se dissimuler que les discours et, beaucoup plus encore, les exemples de Virginie, témoignages éloquents du mérite de la chasteté, contribuèrent puissamment à développer en elles de si précieuses dispositions et à les encourager à embrasser la virginité, qui aujourd'hui fait tout leur bonheur ; vérifiant en elles à la lettre la belle assertion de saint Ambroise : que, sous la direction tutélaire du veuvage chrétien et à son ombre, germe le lis de la virginité, qu'il grandit et déploie tous les charmes de sa céleste candeur. *Magisterium virginitatis, viduarum valetis exemplis* (De viduis).

Aussi quelle ne fut pas la consolation de Virginie, lorsqu'elle apprit que ses sœurs chéries avaient résolu de consacrer leur virginité à Dieu dans l'insigne sanctuaire de la bienheureuse Claire de Montefalco ! Bien qu'elles lui fussent chères et qu'elle les aimât comme des filles, elle consentit cependant volontiers à s'en détacher, et probablement pour toujours, en vue du sort fortuné qu'elles avaient de se consacrer à Dieu et à la vie parfaite, dans un institut si austère et si saint. Elle avait

coutume de dire: « Si Dieu m'avait appelée à l'état religieux, j'eusse aussi choisi, moi, un monastère éloigné et d'une étroite observance, pour être toute à Dieu, pour ne plus rien entendre, et n'avoir plus rien à faire avec le monde. »

Une constitution délicate et de graves infirmités ne permirent pas à sa plus jeune sœur de consommer son sacrifice dans le monastère; mais persévérant dans sa résolution, de demeurer vierge, comme nous l'avons déjà mentionné (1, 1), Hyacinthe entreprit de pratiquer à la maison la vie et les vertus du cloître, ce qui en fit l'objet du plus tendre amour, la consolation et les délices de Virginie. Elle l'appelait son cher petit ange, ne cessait de la contempler avec une indicible affection, la souhaitait toujours à ses côtés, et, s'il lui arrivait de sortir, son retour était pour elle l'objet de la plus vive impatience. « Quand elle n'est pas à la maison, disait-elle, il me semble qu'il me manque quelque chose. Je lui veux autant de bien qu'à mes fils et plus qu'à moi-même. J'ai tant de plaisir à la sentir auprès de moi, à parler avec elle; elle si bonne, elle est si pure!»

La sollicitude vigilante dont elle la couvrait, ne le cédait en rien à son amour pour elle. Si elle ne pouvait pas l'accompagner, elle ne la confiait qu'à des personnes d'une vertu notoire, ne lui permettait de traiter qu'avec elles dans la maison, ayant soin d'éloigner sans ménagement toute autre sorte de personnes; tant pis pour ceux qui, en présence de sa sœur, s'avisèrent de parler de mariage; d'un mot, ou s'il lui était impossible de le lancer, d'un coup d'œil sévère, elle interrompait le discours. Ayant su que le maître de musique faisait chanter à sa sœur une chanson profane, à laquelle l'élève n'attachait d'importance que pour la beauté du motif, Virginie en fut fort tourmentée. « Il ne sied pas, disait-elle, qu'une épouse de Jésus-Christ chante des sujets qui rappellent les amours des hommes. Oh! si vous saviez combien ces paroles qui sortent de votre bouche me font mal!» Il fallut donc, pour la calmer, composer sur la même mesure et avec les mêmes rimes un chant sacré, pour l'adapter au même motif; cela seul put satisfaire Virginie.

En somme, elle était aussi jalouse et plus jalouse de la pureté de sa sœur que de la sienne propre ; elle s'appliquait à éloigner de Hyacinthe tout ce qui pouvait, même de loin, en altérer la pureté d'imagination et faire tache au lis d'innocence et de candeur qu'avait offert au Seigneur la pieuse jeune vierge.

Elle ne cessait d'entretenir ses petites filles, se mettant toutefois à leur portée, du mérite attaché à la conservation de la virginité, et du bonheur d'avoir Jésus pour époux, situation où s'était placée leur tante ; et le vœu constant de son cœur était celui de saint Paul, c'est-à-dire de pouvoir, dans ses deux filles, présenter deux vierges pures, deux épouses à Jésus-Christ : *Virginem castam exhibere Christo* (II Cor., II).

J'ajouterai qu'elle attachait un je ne sais quoi de sacré à la pureté virginale. Ceci explique pourquoi, dans sa dernière maladie, elle aimait et se complaisait à être soignée, de préférence à toute autre personne, par sa sœur vierge et une autre jeune demoiselle qui demeurait chez elle et qui avait également fait vœu de virginité. Elle ne souffrait d'être touchée que par elles. Un jour qu'elle se levait, une femme mariée qui était présente, s'étant offerte pour l'aider, Virginie la remerciant, lui dit : « Un instant, appelez-moi Hyacinthe et Nanna. » Cette personne lui protestant que c'était pour elle un plaisir de l'assister, Virginie lui répondit en souriant : « Il se peut que ce soit un plaisir pour vous, ce n'en est pas un pour moi. Vous êtes mariée, et je préfère être entourée de mes jeunes vierges. » Leurs soins, leur contact immédiat lui causaient une telle satisfaction, qu'un jour on l'entendit rendre grâces au Seigneur en ces termes : « O mon Jésus, combien je vous remercie ! Vous, Fils de Dieu et par conséquent Saint, vous êtes mort entre deux voleurs ; tandis que moi, indigne pécheresse, j'ai le bonheur de mourir entre deux anges. » Il se rencontrera indubitablement des hommes qui ne manqueront pas de taxer d'exagération de tels procédés. Mais saint Paul l'a prévu et expliqué, lorsqu'il a dit : L'homme

charnel ne saurait rien comprendre à ce qui arrive de mystérieux et de sublime dans le sanctuaire de ces âmes pures et spirituelles : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.*

§ V. — On continue à parler du zèle de Virginie pour la conservation de la chasteté. Les âmes pudiques sont d'autant plus circonspectes qu'elles sont moins tentées. — Comment Virginie pratiqua les deux prescriptions évangéliques, la prière et le jeûne, dans le but de conserver l'intégrité de sa chasteté.

Mais ce calme de la chair, chez Virginie, ce silence des passions dans son cœur, son amour, ses transports même pour la sainte chasteté, furent, il faut l'avouer, l'effet de la miséricorde de Dieu, bien plutôt que le résultat de ses efforts. Ainsi donc ce qui mérite d'être attentivement considéré, c'est moins ce que Dieu fit pour Virginie, en lui accordant une grâce aussi singulière, que ce que fit Virginie pour la conserver.

Le propre de la force, c'est de persuader la sécurité ; celui de la sécurité, c'est de ralentir la vigilance. Aussi semblait-il que Virginie, enrichie de Dieu d'un don de pureté si éminent, qu'il la rendait presque insensible aux tentations et aux assauts de l'amour profane, pouvait, sans danger, écarter toutes les précautions, renoncer à toute circonspection, s'endormir dans sa confiance en elle-même, se répandre librement dans le monde, sur la foi d'une sorte d'infailibilité, préservatrice de toute tache et de toute blessure. Mais les âmes vraiment pieuses et timorées pensent et agissent tout autrement que les orgueilleuses filles du siècle. Celles-ci présumant d'autant plus d'elles-mêmes et s'exposent avec d'autant plus de témérité qu'elles sont plus fragiles, et, on les voit, tandis qu'elles se plaignent de la force de leurs passions et des périls qui les entourent, courir aveuglément après les occasions et les objets dont la séduction corromprait même les saints. Celles-là, au contraire, sont d'autant plus timides qu'elles ont reçu de Dieu plus de bienfaits et qu'elles

sont plus comblées des dons propres à les fortifier, et, bien que rentrées en possession du calme des passions, de la sécurité et de la paix de la nature innocente, elles se donnent garde de se croire jamais en sûreté, et emploient toute la vigilance et toutes les précautions qui conviennent à celui qui est en proie à toutes les misères, à toutes les passions de la nature coupable.

Telle fut Virginie ; les grâces dont le Seigneur l'avait comblée, loin de lui inspirer de la présomption, ne firent qu'accroître en elle la défiance d'elle-même, l'application à la prière, afin que Dieu, comme elle le disait, ne retirât jamais sa main protectrice de dessus sa tête, et la pratique de la mortification et de la pénitence que Jésus-Christ a, dans son Évangile, déclaré être les seules armes capables de triompher du démon de la luxure : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio* (Matth., xvii). Car, ajoute saint Jean Chrysostome, la prière et le jeûne sont comme deux ailes à l'aide desquelles l'homme s'élève au-dessus de lui-même, et devient terrible à ses ennemis : *Qui orans jejunat, duas possidet alas et terribilis hostibus redditur* (In cap. xvii Matth.) ; et, dit A. Lapede, ces deux choses élèvent l'homme de la condition charnelle jusqu'à Dieu, en font un être spirituel, même un ange, et le rendent inaccessible aux assauts de la chair et du démon : *Quia hæc duo hominem a carne elevant ad Deum, eumque spiritualement faciunt : imo quasi angelum, carne et dæmonio superiorem* (*ibid.*).

Nous avons parlé déjà assez au long (chap. II, § 3) de l'assiduité de Virginie pour la prière, pour en conclure que cette prière était de tous les jours, même de tous les moments ; puisque, marchant sans cesse en la présence de Dieu, elle ne discontinuait pas un instant d'implorer de bouche et de cœur, avec un grand sentiment d'humilité et de confiance, le divin secours, et comme si cela n'eût pas encore suffi, elle sollicitait l'aide de tous, se recommandait aux prières de tous. C'était au point qu'on ne vit jamais une veuve plus affec-

tionnée à la prière, exercice que saint Paul recommande si instamment aux veuves ; car c'est la prière, dit également saint Ambroise aux veuves, qui fait descendre jusqu'à nous le Verbe de Dieu, qui, de sa voix puissante, commande aux tempêtes de la concupiscence, met en fuite les vents déchaînés de l'impureté et ramène la belle sérénité de la continence. *Ubi adest oratio, adest Verbum : fugatur cupiditas, libido discedit (De Viduis).*

A l'exercice non interrompu de la prière, Virginie joignit la pratique de la mortification intérieure, la première chose qu'entend recommander Jésus-Christ par le mot *jeûne*. Elle ne cessait de répéter : « Notre plus grand ennemi, c'est l'amour-propre. Semblable en tout aux crapauds qu'on trouve en certains temps et dans certaines terres, blottis sous les plantes les plus belles, ainsi l'amour-propre se cache sous les plus belles actions, les gâte et détruit toutes les vertus. » Aussi une des peines les plus vives de son cœur, c'était de se voir, comme elle le disait à qui voulait l'entendre, remplie du plus grand amour-propre ; et ses plaintes ne tarissaient pas sur ce sujet, et elle était toujours en garde contre son propre cœur, et apportait une attention toute particulière à en contrarier toutes les volontés, à en extirper, dès sa naissance, la plus légère affection qui ne fût légitime et sainte. S'entretenant, un jour, avec une de ses amies, des soins à prodiguer aux femmes atteintes de certaines maladies dont on parlera ci-après, elle dit, accusant sa misère et sa délicatesse : « Que je suis mauvaise ! Sachez que, quelque violence que je me sois faite à moi-même, je n'ai pas encore su me vaincre. » Ce qui signifie évidemment qu'elle se faisait une violence continuelle à elle-même ; que, sur tout le reste, elle était parvenue à se vaincre, et qu'elle pratiquait cette mortification intérieure, qui, comme dit saint Jérôme, fait un martyr de l'âme vraiment dévote, vraiment chaste, et de sa vie une passion de chaque jour. *Devotæ mentis servitus immaculata quotidianum martyrium est (De S. Paulâ).*

Mais Virginie n'ignorait pas que l'ennemi de la pureté,

comme le fait remarquer saint Jérôme, tire principalement de la vigueur de la jeunesse les armes dont il use pour combattre les jeunes gens : *Adversus juvenes et puellas ætatis ardore hostis noster abutitur (Ad Demetriadem)*; que le bouillonnement de la concupiscence ne s'amortit dans la jeunesse que par le refroidissement que cause le jeûne corporel; et que ce n'est qu'à cette condition qu'on peut aspirer à mener une vie continentale et angélique dans des membres humains : *Jejuniorum frigore calor puellaris extinguitur; et in humano corpore angelorum conversatio impetratur (Ad eandem)*. C'est à cet effet qu'elle ajoutait aux jeûnes ordonnés par l'Église, et qu'elle observait exactement et scrupuleusement, d'autres jeûnes encore, uniquement suggérés par sa dévotion particulière; et quoique les médecins, à cause de la faiblesse de sa complexion et de sa maladie, qui, un an avant d'éclater, s'annonça toutefois pour ce qu'elle devait être, l'eussent dispensée de l'abstinence et du maigre, Virginie ne se prévalut jamais de ces exemptions, excepté lorsque le mal devint tout à fait irrémédiable; et encore, ne pouvant accomplir toute la loi, faisait-elle alors tout ce qui lui était possible; et si on lui recommandait de s'occuper de sa santé, elle répondait, comme saint Jérôme à la veuve Salvina : « Oh ! ignorez-vous donc qu'il vaut mieux avoir le corps faible que l'esprit souillé, et sentir sa santé menacée plutôt que sa pureté. » *Melius est stomacho dolere quàm mente; imperare corpori quàm servire; gressu vacillare quàm pudicitia (Ad Salvianam)*. Elle n'était cependant pas amie des longues diètes pour se dédommager ensuite, comme certaines personnes, en un jour, d'une abstinence de trois jours; mais, selon l'avis du suave docteur déjà cité, que les légères et continuelles mortifications, semblables à une pluie tombant du ciel, fine et lente, sont plus utiles, elle préférait celles-ci qu'elle appelait ses *petites fleurs*, savoir : de se nourrir parcimonieusement, de rester toujours sur son appétit, de se priver de ce qui lui était le plus agréable, parce que tout cela pouvait se pratiquer toujours, et qu'en effet, elle le pratiquait toujours

aussi, ayant coutume de dire : « Cette manière de faire pénitence a l'avantage, sans se faire remarquer et sans compromettre la santé, d'émousser la gourmandise et de tenir le corps dans un état de mortification continuelle. » *Parous cibus et venter semper esuriens triduanis jejuniis præferatur. Multò melius est quotidie parùm, quàm raro satis sumere. Pluvia illa optima est quæ descendit in terram (Hieron. ad Furiam).*

Aussi avait-elle recommandé à sa sœur de ne pas la perdre de vue un instant, pour lui rappeler les mortifications ou petites fleurs qu'elle pouvait faire pour vaincre la gourmandise et dompter l'amour-propre, ajoutant avec une grande simplicité : « Je suis comme l'âne qu'on ne fait avancer qu'à force de le pousser et de le battre. »

Dans les derniers jours de sa longue maladie, il s'éveilla en elle un appétit si extraordinaire que jamais, même dans l'état le plus brillant de sa santé, elle n'en avait éprouvé un semblable. Elle se sentait défaillir, lorsqu'elle s'abstenait de nourriture. Mais comme les aliments ordinaires lui causaient de la répugnance, elle fut contrainte à en demander de plus nouveaux et de plus recherchés ; et les médecins qui, déjà depuis quelque temps, avaient désespéré de la guérir, prescrivirent de lui donner, sans distinction, tout ce qui pourrait flatter son goût, et l'obligèrent elle-même à le réclamer sans se laisser arrêter par aucune considération. Elle se soumit d'abord à cette prescription par l'impérieux besoin de se sustenter ; mais les scrupules de manquer à la tempérance, de flatter sa sensualité, l'assaillirent bientôt, et, s'en plaignant à haute voix : « Malheureuse, disait-elle, combien je suis délicate ! Je cherche à me procurer mille douceurs qui ne me sont pas absolument nécessaires ! Rien ne me satisfait, je ne sais rien souffrir ! Comment tout cela se passera-t-il devant Dieu ? » Tout ce qu'on pouvait lui dire de contraire à ces scrupules ne réussissant pas à la tranquilliser, Virginie se mit à prier Dieu et réclama aussi les prières des autres, pour que le Seigneur lui ôtât l'appétit : « Afin de ne pas être exposée au

danger, disait-elle, de pécher par la bouche, et par suite d'être exigeante et importune. »

§ VI. — *Suite du même sujet. Moyens de conserver la chasteté. — Pour la femme particulièrement, l'humilité est le plus efficace. — Détachement de Virginie des vanités du monde; basse opinion qu'elle a d'elle-même.*

Par la prière, que Jésus-Christ a recommandée comme la première de toutes les armes dont doit se servir le chrétien pour se défendre contre le démon de l'impureté, on ne doit pas seulement entendre la prière proprement dite que la langue articule ou que le cœur produit; mais encore l'humilité de l'esprit qui la rend efficace; car comme l'humilité dans la prière est un avilissement, ainsi la prière sans l'humilité est une présomption, et, séparées l'une de l'autre, elles outragent Dieu plutôt que de l'honorer, elles en provoquent le courroux plutôt que d'en attirer les miséricordes.

Mais ce qu'on remarque assez généralement peu, c'est que l'humilité, si nécessaire pour donner quelque valeur à nos prières, quelque fin qu'elles aient, l'est tout particulièrement pour donner de la force à celles qu'on adresse à Dieu pour lui demander la continence, dont l'Écriture dit qu'elle est un don de Dieu, qui ne peut procéder que de lui seul, et que l'intelligence de sa nature et de sa vertu est une preuve évidente d'éminente sagesse: *Et ut scivi quoniam non possem esse continens nisi Deus det; et hoc ipsum erat sapientia scire cujus esset hoc donum: adii Dominum et deprecatus sum illum* (Sap., viii). C'est la raison pour laquelle saint Paul, après avoir dit que c'est, avant toute autre chose, l'orgueil qui a précipité les anciens philosophes dans toutes les turpitudes et toutes les impuretés du sens réprouvé (Rom., i), ne laisse aucun doute sur la nécessité d'être humble pour demeurer chaste.

Si l'humilité est pour tous la sauvegarde de la chasteté, elle l'est à bien plus forte raison pour la femme. Dans l'amour que la femme inspire aux hommes pour elle, elle cherche,

avant tout, un témoignage de sa propre excellence qui flatte et repaîsse la vanité de son esprit, et non un moyen de contenter les appétits charnels, ce à quoi tout d'abord elle ne songe nullement. Elle commence par s'aimer outre mesure dans la partie la plus noble d'elle-même, *l'intelligence*, et ce n'est que quand elle a senti le vide de cet amour, qu'elle en vient à s'aimer dans la partie la moins noble d'elle-même, *les sens*, et qu'elle fait en sorte de les contenter. Aussi la première cause de la chute de la femme (et les ennemis de la pudeur ne le savent que trop par expérience), c'est la vanité ! Subjuguée sur ce point, elle devient faible sur tous les autres. Une femme qui aime à se parer, à être remarquée, courtisée, louée, finit toujours par perdre la pudeur ; ce qui fit dire à un poète, si ma mémoire ne s'égare pas : « Femme vaine et âme pure, c'est un phénix bien difficile à trouver. » Donnez-moi, au contraire, une femme qui dédaigne le luxe des habits et des parures, et qui, n'ayant qu'une basse opinion d'elle-même, se soucie peu d'être connue ; qui, loin de se complaire dans l'estime d'elle-même et dans les éloges qu'on lui adresse, ne trouve dans ces choses qu'amertume et tourment, et je vous répons de l'intégrité de ses mœurs. La pureté de la femme a pour mesure son humilité.

Or, cette théorie aussi solide que vraie une fois posée, rien de plus naturel que l'admirable pureté de Virginie, puisqu'en elle l'humilité fut admirable, et que le démon de la vanité n'eut jamais rien de commun avec elle.

Depuis le jour où elle fit à Dieu la promesse de rester veuve, jour qu'elle appelait « l'époque de sa conversion, » elle ne s'habilla plus qu'avec la plus grande simplicité. Elle s'était déjà dé faite de tous ses vêtements d'apparat ; et quoique pressée par son père d'en faire faire de nouveaux, elle refusa en disant : « Les toilettes de représentation et les modes sont finies pour moi. » Elle voulait aussi vendre, dans le dessein d'en employer la valeur au profit de ses fils, des habillements magnifiques et de grand prix pour lesquels, comme le fait observer saint Jérôme, les filles du siècle se passionnent jus-

qu'à en devenir folles : *Ad quæ ardent et insaniunt studia matronarum* (*Ad Demetriadem*) ; « car, disait-elle à satiété, je ne m'en pare pas ; » mais cette faculté lui fut refusée. Si, ensuite, elle avait rigoureusement besoin d'un vêtement, craignant les conseils de la vanité, elle ne l'achetait qu'après s'y être fait autoriser par son confesseur. Du reste, ce que saint Jérôme à écrit à la louange de la jeune sainte Asella, elle le réalisait en sa personne, elle portait presque toujours le même habit. Un jour, une personne lui ayant dit : Mais c'est une livrée : « C'est vrai, répartit-elle ; c'est la livrée de Jésus-Christ. » Aussi pour satisfaire à sa dévotion, faisait-elle bénir ses nouveaux vêtements avant d'en faire usage.

Elle tenait, il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, à la propreté, à la convenance, à la qualité même, dans ses vêtements ; elle voulait qu'ils fussent bien faits, répétant fréquemment à ses fils : « L'ajustement et l'ordre dans les habits est l'indice de celui du cœur. » Mais, exactement comme sainte Asella, Virginie semblait vouloir éviter, dans l'ornement même de ses vêtements, tout ornement ; aussi savait-elle unir la sévérité à la bienséance et la plus grande décence à la simplicité : *Idem semper habitu, in cultâ veste cultus ipse sine cultu.* (*De laudibus Asellæ*). Aussi sur elle, ni étoffe de prix, ni recherche ridicule, ni ornements superflus. Ayant, à l'occasion d'un voyage à Civita-Vecchia pour changer d'air, fait border de velours un de ses vêtements de soie, elle éprouva un vif regret d'avoir songé à cette misère, et fait par caprice cette dépense inutile ; quoique son père, avant le départ de Virginie, lui eût dit en notre présence, ces paroles mêmes : « Ne regardez pas à la dépense pour votre guérison, procurez-vous tous les soulagements ; passez-vous toutes vos volontés, tous vos caprices. »

C'est beaucoup certainement, pour une femme, de renoncer aux vanités du monde, mais cela ne suffit pas pour qu'on puisse dire d'elle qu'elle est humble de cette véritable humilité d'esprit qui est la barrière la plus forte de la pudeur chrétienne. Oh ! comme, sous un habit humble et modeste,

se cache souvent un cœur arrogant et superbe ! Ce qui importe donc le plus, dit saint Jérôme, c'est moins d'abdiquer les ornements du corps que de se dépouiller de l'orgueil de l'esprit. Le sacrifice le plus difficile n'est pas celui dont les victimes sont l'or et les pierres précieuses, mais celui où s'immolent à Dieu la présomption et l'estime intérieure de soi-même : *Plus est animum deposuisse quam cultum. Difficilius arrogantia quam auro caremus et gemmis (Ad Pammachium)*. Or, ce fut précisément ce sacrifice d'elle-même, que Virginie s'appliqua constamment à offrir au Seigneur.

Il faut convenir qu'en la voyant penser si mal d'elle-même, qu'en l'entendant en parler avec un tel mépris, on eût été porté à la prendre pour la plus méchante et pour la plus licencieuse femme du monde ; et cependant il y a de fortes raisons de douter qu'elle ait jamais commis une faute mortelle. Voici les paroles qu'elle avait sans cesse à la bouche : « Ma grande misère, — mes grands péchés, — mon grand orgueil, — ma grande ingratitude envers Dieu, — ma grande iniquité ; » et chaque jour elle trouvait de nouvelles phrases pour s'avilir, non-seulement devant Dieu, en présence duquel elle déplorait à haute voix sa bassesse, mais encore devant les hommes, par l'aveu qu'elle faisait, avec la plus grande franchise, de ses manquements journaliers, particulièrement de ses péchés d'orgueil dont elle ne cessait de s'accuser et qu'elle ne cessait de pleurer ; et, avec toutes les plus grandes vertus d'une âme vraiment chrétienne, elle se reprochait tous les vices des plus grands pécheurs.

Dans un moment de langueur et d'aridité spirituelles, qu'elle eut à subir, étant à Marino pour changer d'air, dans le cours de la maladie à laquelle elle succomba, voici ce qu'elle écrivait à son confesseur : « Je suis malheureuse ! au lieu de me préparer à partir pour l'autre monde, en faisant mon possible pour me débarrasser de l'orgueil qui me domine, je sens que j'en ai toujours davantage : et conséquemment plus d'impatience que par le passé, et une absence complète de dévotion et même de foi, au moment de la communion. Quand

j'approche de la sainte table, je suis dure comme une semelle de soulier et pire encore ; cet état tient à plusieurs causes : la première, c'est que je n'extirpe pas mes vices ; la seconde, que je ne me prépare pas comme je le devrais ; et, ensuite, que je me sens malade ; je ne sais que dire, je vois dans les autres tant de recueillement ! Jésus-Christ parle à leur cœur ; quant à moi, je ne sens rien, je suis comme endormie, qui pis est, je ne sens pas un déplaisir bien prononcé d'être en ce monde ; je me borne à dire, mais avec mollesse : Oh ! Seigneur, que dois-je faire ! et ne sais en dire davantage. Il est vrai que je ne suis pas agitée, mais la langueur de mon esprit est telle que, même après avoir communié, je ne suis capable, ni de recueillement, ni d'aucun bon acte ; et c'est absolument comme si je n'eusse pas communié ; des pensées si vives me traversent l'esprit qu'il me semble voir tout le mal passé et tout le bien présent ; relativement au mal, hélas ! je me sens sur la pente de désirs répréhensibles ; relativement au bien, j'éprouve un mouvement presque insensible de complaisance et ensuite un refroidissement pour les choses de Dieu. Je révèle tout ce qui se passe dans mon méchant esprit, je me sens pire qu'auparavant, j'aime toutes les commodités qui adoucissent ma maladie ; précédemment j'avais une espérance plus vive, aujourd'hui je la sens comme amortie, ou près d'expirer ; je ne sais que dire : le fait est que je fais peu de bien, et qu'au lieu de mériter, je démérite. » Voilà le portrait qu'elle fait d'elle-même ; et, nonobstant, on ne sait dans cette lettre qu'admirer le plus, ou l'humble sentiment qu'elle témoigne avoir d'elle-même, ou l'admirable candeur et le bonheur qu'elle éprouve à exprimer l'état de son âme.

Souvent encore on l'entendait répéter : « Je ne sais comment Dieu me supporte, je suis indigne de vivre en ce monde, je redoute que la terre ne s'entr'ouvre sous mes pieds, je suis une vraie hypocrite ; si on me connaissait pour ce que je suis, on ne pourrait faire autrement que de me mépriser, et j'aurais tout lieu de craindre d'être lapidée ; je n'attends mon salut éternel que de la miséricorde de Dieu. » Aussi se recomman-

dait-elle toujours, elle et ses fils, aux prières des autres ; parce que, disait-elle : « C'est grâce aux prières des autres que Dieu a usé et use encore envers moi de tant de miséricorde. »

Elle se réputait indigne de demeurer à l'église et de s'approcher de la sainte eucharistie, et la conviction toute seule du grand besoin qu'elle en éprouvait, put lui faire surmonter l'effroi respectueux qu'elle ressentait, au commencement, de communier chaque jour. On fut obligé pour calmer ses inquiétudes de lui dire : « Les âmes vraiment bonnes communient quotidiennement par amour pour vous, vous devez le faire, à cause de votre misère ; et plus vous êtes faible, plus vous devez vous approcher de Celui duquel procède toute force, toute consolation. »

Interrogée sur le nombre de fois qu'elle communiait, sans en préciser le nombre, elle répondait : « Je communie fréquemment, car je suis comme un valétudinaire qui a besoin d'avoir constamment le médecin à sa disposition ; » enfin, elle répétait à satiété qu'elle n'était bonne à rien, qu'elle ne méritait rien ; que les attentions qu'on avait pour elle étaient un effet de la charité des personnes ; que, pour elle, elle n'avait droit à aucune considération. Voyant l'empressement et l'affection avec lesquels on l'assistait, elle dit un jour à son directeur : « Vous ne pouvez croire combien m'humilie et me mortifie la vue des soins et des attentions empressées qu'inspire unanimement ma guérison, et combien m'attriste la vue des incommodités et des peines qu'on accepte pour moi, et dont je me déclare indigne. » Elle demanda instamment d'être déposée dans une petite chambre, située au bas de l'escalier, pour diminuer la fatigue et l'embarras qu'elle causait.

§ VII. — *On continue à parler de l'humilité de Virginie. Son aversion pour les louanges et sa peur de l'orgueil. Son esprit de dépendance et d'humiliation vis-à-vis de tous.*

Cette manière de parler d'elle-même ne prouverait que peu ou même pas du tout en faveur de son humilité, si son

cœur n'eût pas été parfaitement d'accord avec sa langue ; attendu, dit la sainte Écriture, qu'il n'y a que trop d'âmes hypocrites qui, tandis qu'à l'extérieur elles s'humilient en paroles, sont, à l'intérieur, pleines d'orgueil et de fourberie ; et qui, semblables aux malades qui ne parlent de leurs maux que pour s'entendre rassurer sur leur santé, ne parlent également de leurs défauts que pour s'entendre louer de leurs vertus : *Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo.* (Eccli., xix.) De ce nombre n'était assurément point Virginie.

Loin donc de mendier des louanges par cette voie frauduleuse, rien ne l'affligeait plus que les louanges. Il était aisé de voir qu'elle souffrait horriblement lorsqu'elle s'entendait louer, aussi évitait-elle avec le plus grand soin les personnes qu'elle savait enclines à le faire. On ne pouvait lui faire éprouver une plus grande contrariété qu'en témoignant de la croire bonne et vertueuse. Lui rappeler ses bonnes œuvres, c'était l'indisposer contre soi ; elle répondit avec une sorte d'impatience à quelqu'un qui, un jour, lui dit : Que vous êtes heureuse d'avoir toujours été chrétienne et extrêmement charitable pour les pauvres et les infirmes ! « Je n'ai fait que mon devoir, et l'ai mal fait. » S'apercevait-elle qu'un discours pouvait, même de loin, tourner à sa louange, elle avait un art tout particulier et de prompts expédients à sa disposition pour le tronquer sans qu'apparût le vrai motif de son procédé. S'il n'atteignait pas le but, elle baissait alors les yeux, gardait le silence, prenait un air d'insouciance et de distraction, de manière à paraître dire : Caquetez à votre aise, je n'y suis pour rien.

Il s'est écoulé des siècles depuis que saint Jérôme a dit que, semblable à l'ombre, la gloire fuit ceux qui la poursuivent, et court après ceux qui semblent la dédaigner : *Fugiendo gloriam, gloriam merebatur : quæ virtutem, quasi umbra sequitur ; et appetitores suâ deserens, appetit contemptores* (De S. Paulâ). Aussi est-ce pour cela que, plus Virginie aimait à se cacher, plus s'accroissait, chez les autres, le désir

de la connaître et de nouer avec elle des relations chrétiennes. Eh bien ! cet empressement à la rechercher était pour elle une source de peines, et de peines si vives, qu'il fallut en venir, pour la calmer, jusqu'à lui dire de remercier Dieu de cette même estime qu'on professait pour elle, attendu qu'elle était au moins une preuve que sa conduite ne prêtait aucunement au scandale, considération qui parut faire pénétrer un peu de tranquillité dans son esprit.

Du reste, de toutes les tentations, celle qu'elle redoutait davantage, c'était celle de l'orgueil. Une seule-pensée de complaisance sur elle-même qui lui traversait la tête, la faisait frissonner. « Malheureuse que je suis, disait-elle, Dieu m'abandonnera, parce que je suis si superbe, et que Dieu résiste aux superbes. » Elle disait à sa sœur et à ses amies : « Ayez peur de l'orgueil, tenez-vous en garde contre la vanité. C'est cette maudite passion qui nous corrompt et nous fait tout perdre. » De là son soin constant à cacher son intérieur, à fuir toute ostentation, à ne se laisser deviner par personne, pas même par l'œil si pénétrant de son père ; à s'habiller et à en user de manière à ne pas attirer sur elle les regards ; à se faire passer pour une femme ordinaire, soin couronné d'un succès précieux pour son humilité ; car il s'en est bien fallu, à l'exception de ceux qui avaient eu occasion d'en connaître et d'en admirer de près l'esprit, que Virginie ait été appréciée et traitée, même par ses proches, pour ce qu'elle était en effet, pour une grande chrétienne, pour une âme pure et brûlante de ferveur.

Elle aimait à soumettre en tout sa volonté à la volonté et au conseil d'autrui, et sa docilité à la direction des personnes en qui elle avait mis sa confiance, était exemplaire. Pour la chose la moins importante, elle recourait aux conseils de son directeur, comme l'eût fait une humble novice, et ne se permettait rien sans son assentiment. Après avoir reçu sa bénédiction pour l'acte qu'elle se proposait d'accomplir, elle disait : « Maintenant je suis contente, parce que je suis sûre d'accomplir la volonté de Dieu et non la mienne. »

Dans une lettre écrite à son directeur pendant le séjour qu'elle fit à Marino, elle s'exprimait ainsi : « Mon absence de Rome m'attriste énormément ; je ne vois pas le moment d'y retourner. Je voudrais bien ne rester ici que jusqu'au 7 octobre, jour de l'expiration de mon engagement de location, et puis revenir à Rome pour ne plus la quitter. Dans le cas, cependant, où les médecins voudraient que je prolongeasse mon séjour à la campagne, je solliciterais de vous la permission d'aller à Albano, parce que les promenades y sont plus commodes et qu'on n'y souffre probablement pas comme ici d'un vent qui dure des semaines entières, et fait trembler la maison que j'habite et le lit où je repose, comme le ferait un tremblement de terre. *Je m'en remets pour tout cela à vous, et veux faire votre volonté.* » Elle termine en disant : « J'attends votre lettre pour me régler en toutes choses, *ne voulant faire ni plus ni moins que ce que vous me direz.* »

Sa soumission et son humilité à son père spirituel n'a rien qui doive étonner, puisqu'elle pratiquait ces deux vertus vis-à-vis même de sa sœur, qui dit d'elle ce qui suit : « Elle me pressait souvent jusqu'à l'importunité pour que j'eusse les yeux constamment ouverts sur elle, afin de lui remontrer ses défauts, l'en corriger et la contraindre à faire le bien ; et cette prière pressante procédait d'un cœur sincère. D'ailleurs, mes avis et même quelques légères réprimandes, elle les recevait de moi avec la docile simplicité d'un enfant, tant elle était humble. »

Humble et modeste même avec les domestiques, elle savait remplir le devoir de les reprendre lorsque leur conduite l'exigeait. Cependant, si dans une telle occasion une parole trop aigre lui échappait, elle n'hésitait pas à leur en faire des excuses : ce qu'elle faisait avec une humilité telle, que son serviteur en était attendri jusqu'aux larmes. En général, si par malheur il lui arrivait de blesser qui que ce fût, elle en éprouvait un vif chagrin, et hâtait de ses vœux l'heure de lui en demander pardon.

La conduite extérieure de Virginie n'était que l'expression

fidèle de l'humble sentiment qu'elle avait intérieurement d'elle-même, sentiment qui lui inspirait cette défiance totale de ses propres forces, qui, à son tour, lui suggérait d'exercer une circonspection sévère sur tous ses pas, et lui faisait redouter le danger le plus éloigné de tomber presque autant que la chute elle-même, première condition pour triompher des ennemis de la pudeur.

Aussi peut-on dire avec assurance que le don de chasteté que la divine bonté lui accorda, fut le fruit de son humilité ; que ce don, tout grand et tout singulier qu'il soit, n'a cependant rien d'extraordinaire, puisqu'il a été accordé à une de ces âmes vraiment humbles dans lesquelles l'esprit de Dieu, esprit de pureté, se repose avec tant de complaisance, et dans lesquelles il verse libéralement ses miséricordes. Est-ce exagération d'ajouter qu'une grande humilité dans une âme autorise à la croire comblée de toutes les grâces, ornée de toutes les vertus ?

§ VIII. — *Autres précautions de Virginie pour la conservation de sa chasteté, c'est-à-dire sévérité et modestie en particulier et en public ; importance qu'elle attachait à la réputation d'honnête personne ; choix des amitiés qu'elle contractait.*

La pureté de l'âme est généralement comparée à un miroir transparent dont le plus léger souffle suffit à ternir la limpide clarté. Aussi, ne saurait-on jamais employer assez de précautions pour la préserver de toute flétrissure. Parmi celles-ci, la modestie occupe le premier rang ; la modestie, qui non-seulement pare et embellit la pudeur, mais encore la protège. Or, Virginie pratiqua cette vertu dans toute sa perfection, au point de pouvoir affirmer, sans crainte d'exagération, que, sur ce point, jamais la plus timide jeune vierge, la plus scrupuleuse religieuse, ne porta plus loin la rigidité, la sévérité ; qu'il suffise de dire qu'elle ne se permettait jamais aucune liberté en présence de sa sœur, devant laquelle elle n'avait garde de se découvrir même la plus

petite partie du corps, et, dans sa dernière maladie, ce ne fut certainement pas une de ses moindres peines de recourir forcément aux autres pour faire ce que son état ne lui permettait plus de faire elle-même. Il était aisé de voir que sa pudeur en souffrait. De là ses efforts, quoique abattue et languissante, pour rester couverte, le plus possible, lorsqu'il lui fallait changer de linge ou de position.

Il est toutefois bon d'observer que cette réserve modeste, que gardait si scrupuleusement Virginie, est, parmi les vrais chrétiens, non-seulement le propre des vierges et des femmes qui n'ont jamais violé les lois de la pudeur, mais encore des véritables pénitentes, dont la vie n'a été rien moins que pure et immaculée, puisque, elles aussi, se font un devoir, dès le moment qu'elles se donnent sincèrement à Dieu, d'observer la réserve la plus timorée, la plus scrupuleuse modestie vis-à-vis d'elles-mêmes. D'où il est aisé de conclure que l'esprit du christianisme est un esprit d'austère pudeur, et que la sainte modestie est tout à la fois le fruit et l'indice de la vraie piété.

Avant de mourir, elle recommanda instamment, par esprit de modestie, de s'abstenir de faire l'autopsie de son cadavre, même de le laver (aussi, pour ne donner ni lieu, ni prétexte à cette opération, s'appliqua-t-elle, jusqu'au dernier moment, à conserver la plus grande propreté) ; elle insista surtout pour être, après sa mort, complètement habillée, et même revêtue de vêtements qu'elle avait, avant de s'aliter, préparés elle-même ; elle voulut également que le linceul qui devait la recevoir fût parfaitement cousu. Craignant aussi qu'après son décès, sa chevelure, l'une des plus longues et des plus belles qu'on ait vues, ne lui fût enlevée, comme il n'arrive que trop souvent, pour servir à des usages profanes, elle eut la précaution, étant encore en vie, de se la faire couper, et d'enjoindre à sa sœur de la détruire.

Hors le cas d'une extrême nécessité, elle ne se regardait jamais dans le miroir, et comme il en existait chez elle un grand et magnifique sur lequel il était presque impossible, en allant

et venant dans l'appartement, de ne pas porter les yeux, même sans réflexion, Virginie le couvrit d'un beau voile, sous prétexte de le garantir de la poussière et des mouches; mais, en réalité, pour se garantir elle-même contre les surprises de la vanité. D'ailleurs, sa sœur était son miroir, comme Virginie était le miroir de sa sœur; l'une consultait souvent l'autre, et réciproquement, non pour savoir si leur toilette était élégamment faite, mais bien pour s'assurer que l'ordre et la modestie y régnaient.

Chacun comprendra aisément quelle devait être la modestie de Virginie en public, si telle était sa modestie dans son intérieur. Elle faisait elle-même ses vêtements, pour son agrément particulier. Dans tout le reste, elle consultait l'usage pour éviter la singularité, comme il a été dit (II, 4); cependant, pour ce qui touchait à la modestie, elle ne consultait que sa pudeur virginale; elle ne porta jamais une robe qui ne lui couvrit parfaitement le cou, qu'elle avait, d'ailleurs, le soin d'entourer de fichus et de collerettes. Elle éprouvait une aversion marquée pour la licence de la toilette de certaines femmes, contre lesquelles tonnait saint Jérôme, lesquelles, ayant répudié l'ornement de Jésus-Christ, la pudeur, et adopté à sa place celui de l'antechrist, l'impudeur, non contentes de se précipiter seules dans l'abîme de la perdition, semblent, poussées par une fureur infernale, se faire un sorte de gloire d'y entraîner les autres, allumant par leurs scandaleuses nudités, par leurs grâces impudiques, le feu de la luxure dans les jeunes gens, les flammes adultères dans les époux; et qui, affichant effrontément le dévergondage de leurs habitudes, l'impureté de leur cœur, portent comme en triomphe l'impudicité : *Ignis juvenum, fomenta libidinum, impudicæ mentis indicia. Ornatus iste non Domini est, velamen istud antichristi est* (S. Hieron., ep. 54). Si les regards de Virginie s'abattaient sur de telles femmes, sur de telles filles, indignée, elle les détournait, et disait que de telles créatures lui causaient une sorte d'irritation, et qu'elle se sentait rougir pour elles.

La modestie de tout son maintien correspondait à la modestie de sa toilette. Retenue dans son regard, composée dans ses gestes, grave dans sa marche, réglée, mais sans la plus légère affectation, dans tous ses mouvements ; affable et sévère tout à la fois, mais dans une mesure telle, dirais-je avec saint Jérôme, que rien n'était plus affable que sa sévérité, comme rien n'était plus sévère que son affabilité ; silencieuse et recueillie même lorsqu'elle parlait, et éloquente dans son silence même, elle respirait la pudeur : *Nihil illius severitate jucundius ; nihil jucunditate severius, sermo silens ; silentium loquens.* (De laud. Asellæ). De sorte qu'on peut dire d'elle que, pour apprécier la pureté de son âme, il suffisait d'observer la modestie et la gravité de tout son extérieur. Ses yeux, lors même qu'elle gardait le silence, témoignaient de la chasteté de son sœur ; et il semblait, en la voyant, avoir devant les yeux le miroir de la chasteté chrétienne : *Speculum mentis est facies ; et taciti oculi cordis fatentur arcana* (Hieron. ad Furiam).

En marchant dans les rues, elle prenait cet air de timidité, propre à la vraie pudeur, et cet aspect de sérieuse tristesse, cachet du veuvage, qui, au dire de saint Ambroise, font baisser les yeux aux plus libertins, interdisent tout dessein impur sur la veuve et la soustraient aux blessures des coups d'œil licencieux et effrontés : *Viduarum tristitia petulantium premit oculos, restinguit libidines, procaces avertit aspectus* (De viduis) ; car le monde est parfois moins pervers qu'on le suppose. Généralement partout, la femme n'est tentée que parce qu'elle veut bien l'être. C'est elle qui par l'immodestie de ses vêtements, par la licence de son regard, par la légèreté de ses manières, se fait connaître pour une proie facile à saisir, et encourage le libertinage à voltiger autour. Mais l'honnête femme, la vierge timide et pudique, qui sait se respecter elle-même imposent, même aux autres, le respect d'elles-mêmes ; désarment par leur modestie, l'amour profane, arrêtent le dévergondage le plus éhonté et éloignent d'elles mille périls, mille occasions funestes.

Ainsi, si Virginie, à la fleur de l'âge, et complètement libre d'elle-même, parcourant seule les rues de Rome en tout temps et à toute heure du jour, soit pour l'accomplissement de pratiques religieuses, d'exercices de piété, de convenances sociales, soit pour se procurer un délassement nécessaire, ne fit jamais aucune rencontre capable de contrister sa pudeur, ce ne fut que parce que, en public particulièrement, elle conserva toujours un maintien grave et sévère.

Elle ne se proposait pas uniquement, en agissant ainsi, de garder son cœur immaculé, mais encore de préserver sa réputation dont, tout spécialement sur ce point, elle était justement jalouse et saintement fière. Saint Jérôme a dit avec autant de grâce et d'élégance que de vérité : Semblable à une ravissante fleur, d'autant plus tendre qu'elle est plus belle, qui, au plus léger rayon du soleil, courbe sa tête languissante et se flétrit sur sa propre tige, et, au plus léger souffle de l'air, s'effeuille et se détruit, la réputation de chasteté de la femme est aussi fragile, aussi délicate que précieuse, principalement de la jeune femme, facilement soupçonnée de désordre ; principalement de la femme veuve, à qui la mort de son mari a fait perdre l'ombre tutélaire de l'autorité qui, en réglant la conduite, en protégeait la réputation et le nom : *Tenera est in feminis fama pudicitiae ; et quasi flos pulcherrimus, citò ad levem auram marcescit, levisque flatu corrumpitur, maxime ubi ætas consentit ad vitium, et mariti deest auctoritas, cujus umbra tutamen uxoris est* (Ad Salvinam). Pour ne pas se laisser déposséder de ce beau trésor plus précieux, comme le dit l'Écriture, que tous les trésors : *Melius est nomen bonum quam divitiarum multarum* (Prov. XXI), la réputation d'honnête femme, de femme chaste, Virginie porta jusqu'à l'extrême la vigilance et la sévérité. Elle évitait de se faire voir en public même avec ses parents, parce que, disait-elle, « le monde, ignorant que ce sont des parents, pourrait s'occuper de moi, et se scandaliser. » Était-elle arrêtée dans la rue par une personne, particulièrement par un jeune homme, pour affaires, avec son père, elle en ressentait une peine si

vive qu'elle disait à sa sœur. « Je préférerais recevoir des soufflets que d'être remarquée parler en public avec un jeune homme. » Aussi s'attachait-elle à l'éviter, et, quand cela lui était impossible, s'en débarrassait-elle en quelques paroles.

Il suit de là que ses amitiés étaient exclusivement de celles que conseille saint Jérôme à la sainte vierge Démétriade, c'est-à-dire de femmes graves, de veuves et de jeunes vierges très-pieuses, qu'elle connaissait de longue date pour des personnes d'une modestie admirable, d'une conversation prudente, d'une conduite irrépréhensible : *Graves fœminæ et maxime viduæ et virgines comites eligantur, quarum probata est conversatio, sermo moderatus, sancta verecundia*, (Ad Demetriad); dont la fréquentation, tout en étant un sujet d'édification pour son esprit, pouvait encore protéger et honorer son nom. Car, dit saint Jérôme, la femme ne diffère en rien de la société qu'elle recherche, dans laquelle elle se complait : *Qualis quæque est, talium consortio delectatur*. (De S. Marcellâ); en sorte qu'on peut, avec juste raison, dire ce qu'est une femme par l'appréciation de la qualité et du caractère des personnes qu'elle aime à fréquenter.

§ IX. — Suite du même sujet. Les spectacles profanes, contraires à l'esprit de religion. Virginie s'en abstient. Son amour pour la retraite, et son aversion pour tenir ou entendre des discours légers. Combien cette licence messied aux personnes graves. Zèle de Virginie pour les en corriger.

Pour conserver intact le lis de la pureté, il ne suffit pas de l'entourer des épines de la mortification et de faire pleuvoir sur lui la céleste rosée, par la vertu de la prière, il faut encore le défendre du souffle contagieux du siècle; d'où il résulte qu'une femme, vraiment jalouse de sa chasteté, évite, autant que possible, tout contact avec le monde profane. C'est ainsi qu'en usait incessamment Virginie.

Conséquente avec elle-même, du moment où elle consacra à Dieu sa chasteté, suivant en cela la pratique constante et

universelle de ceux qui s'adonnent à la vie chrétienne, Virginie s'abstint scrupuleusement de paraître aux théâtres, aux spectacles et aux assemblées nocturnes, où la plus petite perte est celle du temps, perte déjà bien grande; et la plus infaillible, celle de l'esprit de la piété chrétienne.

Qu'on admette comme vrai, ce qui toutefois est contre la raison et l'expérience, ce que les amateurs des spectacles scéniques répètent à satiété, savoir : qu'en y assistant on ne fait aucun mal; qu'on admette comme vrai, que tant d'objets, dans toute la force et tout l'éclat de leur séduction; que les lumières, qui prêtent aux choses un charme qu'elles n'ont pas par elles-mêmes; que la nuit, conseillère des plus sinistres desseins; que les passions les plus dangereuses, non pas seulement racontées, mais vues et mises en action; que le chant et le son des instruments, qui amollissent naturellement le cœur le plus ferme et le disposent aux sentiments tendres; qu'on admette comme vrai, je le répète, que ces causes, assez puissantes, prises même séparément, pour désarmer l'homme le plus fort et réduire chez lui au silence la voix de l'austère devoir, une fois réunies ensemble, laissent par un phénomène du monde moral, l'esprit libre de toutes pensées coupables, l'imagination, de toute image impure, le cœur exempt de toute blessure d'amour profane; et que les jeunes gens des deux sexes, tout particulièrement, chez qui les passions n'ont pas besoin d'un feu extérieur pour s'enflammer, devenus plus forts que les Jérôme et les Hilarion, demeurent froids, tranquilles et indifférents au milieu de tant de flammes impures, eh bien! on ne pourra, au moins, pas nier que les spectacles profanes, rappelant trop l'esprit aux idées du temps, lui font oublier les grands intérêts de l'éternité; qu'attirant le cœur aux satisfactions sensuelles, ils le détachent insensiblement des délices de la dévotion; et qu'il est moralement impossible que les âmes, accoutumées à se dissiper et à se répandre dehors, en se livrant à ce genre de jouissances fascinatrices, se retrouvent elles-mêmes, rentrent en elles-mêmes par la méditation et la prière, et sentent quelque attrait

pour les lectures pieuses et les pratiques de la religion.

Virginie, lorsqu'on essayait de lui persuader qu'il n'y avait pas le moindre mal à fréquenter les soirées et les théâtres, avait coutume de répondre : « Autrefois je parlais de la sorte et pensais probablement aussi de même, mais aujourd'hui je pense et parle tout autrement : il nous arrive, comme m'a dit un pieux et savant ecclésiastique, ce qui arrive aux soldats pendant le combat : au fort de la mêlée, ils ne s'aperçoivent pas des blessures qu'ils reçoivent, ils ne les sentent que quand les bras de leurs compagnons les transportent hors du camp. Il en est exactement de même de nous : aussi longtemps que nous restons au milieu du fracas et du bruit des divertissements et des plaisirs du monde, nous n'apercevons pas le dommage qu'ils font essuyer à l'âme ; ce n'est que lorsque nous nous en sommes éloignés et que nous nous sommes un peu recueillis en nous-mêmes et en Dieu dans la retraite et le silence, qu'il nous est donné de mesurer la profondeur des blessures qu'ont reçues l'esprit et le cœur dans ces passetemps qui nous semblaient sans dangers et innocents ; et que nous reconnaissons que ce qui d'abord nous paraissait indifférent, est un mal et un véritable mal. »

Elle était loin de s'interdire les délassements honnêtes qu'exigeait sa santé, elle éprouvait un vif plaisir à faire des promenades au milieu de la campagne ; car, disait-elle : « Les choses que Dieu a faites, nous rappellent à Dieu ; mais celles que font les hommes nous distraient et nous éloignent de Dieu. » Bien que la campagne ne présentât pour sa vertu aucun danger, elle n'en éprouvait pas moins le délicieux besoin d'y sanctifier cet innocent délassement par quelque discours ou pratique spirituelle ; aussi ces excursions se terminaient-elles toujours par une visite à une église ou par l'adoration du très-saint sacrement.

J'ajoute qu'elle ne faisait, ni n'aimait à recevoir des visites inutiles, surtout des personnes trop mondaines ; elle fuyait les réunions qui n'ont d'autre motif que la vanité, d'autre but que la dissipation et le plaisir ; elle ne pouvait souffrir une

sorte de femmes qu'elle appelait, dans un sens restreint toutefois : « les coureuses, » dont la maison semble à chaque instant menacer ruine, et qui, à défaut de raisons, se créent des prétextes pour se faire voir, battant sans cesse les rues, ou installées dans d'autres maisons que la leur. Après la maison de Dieu, la maison paternelle faisait toutes ses délices, elle répétait souvent : « Oh ! qu'on est bien chez soi ! » et, pour l'en faire sortir, il ne lui fallait rien moins qu'un motif honnête et vertueux. Nouvelle preuve en faveur de la chasteté de son cœur, puisque, comme le dit saint Ambroise, c'est le propre de la chasteté de chercher la solitude; et que, de même que la femme dissipée et libertine aime les assemblées et le bruit, de même aussi la femme honnête et pudique se plaît dans la retraite et chérit le silence des murs domestiques : *Castitas solitudinem querit, mulier pudica secretum, impudica conventum* (De viduis).

Elle n'était ni moins modeste, ni moins réservée dans toutes ses paroles, qu'elle ne l'était dans toutes ses actions, comme nous l'avons vu (III, 8).

Celui qui eût ignoré qu'elle était mariée, ne l'eût jamais deviné par sa conversation, mais l'eût bien plutôt prise pour une jeune fille candide et timorée; tant Virginie en imitait, dans son langage, la réserve, la pureté, la simplicité, la pudeur. Elle apportait un grand soin à éviter d'écouter et plus encore d'entamer des discours, relatifs aux choses du mariage; et elle ne pouvait supporter les femmes mariées, qui, se prévalant de cette qualité, croient pouvoir impunément parler entre elles de choses qui, si elles ne blessent pas toujours le cœur, ne laissent cependant pas toujours non plus l'esprit calme et l'imagination pure.

Aussi est-ce pour cela que les personnes licencieuses dans leurs conversations aussi bien que dans leur vie, découvrent, comme le déplore saint Jérôme, souvent d'une seule parole, et par inadvertance, les plus honteux mystères, enlèvent aux âmes pures une ignorance heureuse, en bouleversent l'esprit et le cœur, et renversent les plus solides remparts de la pudeur :

Perditæ mentis homines uno frequenter levique sermone tentant claustra pudicitie (De sanctâ Paulâ); à de telles personnes la porte de Virginie était rigoureusement fermée; et s'il leur arrivait une seule fois de la forcer, elles ne revenaient pas y frapper une seconde, quels que fussent leur rang et leur condition.

En quelque endroit qu'elle se trouvât, si elle entendait une parole; une plaisanterie, une équivoque, une allusion peu décente, loin de la tolérer en paix ou de l'accueillir par un de ces sourires approbateurs qui servent à encourager la licence des langues impudiques, elle en rougissait, tout son cœur en souffrait; et, prenant une attitude sévère et lançant un coup d'œil indigné, elle foudroyait le laisser-aller insolent et l'obligeait à rougir et à se taire, ou bien avec peu de paroles, mais des paroles graves, elle donnait à entendre qu'elle tenait de tels discours pour un affront fait à la chasteté de toutes les femmes présentes; car, disait-elle aux coupables, et elle disait vrai: « Si vous croyiez, en tenant ce langage, nous faire de la peine, assurément vous ne le tiendriez pas; vous pensez donc nous faire plaisir; mais seules, les femmes sans pudeur peuvent se complaire dans cette fange. Or, voilà l'opinion qu'en parlant de la sorte, vous témoignez avoir de nous; cette opinion je la considère et la prends pour un outrage qui nous est fait. »

Aussi quelle n'était pas la perplexité de Virginie en voyant certaines personnes, d'ailleurs graves, et pour lesquelles elle professait plus que du respect, se permettre de temps en temps des métaphores lascives d'autant plus déplorable qu'elles étaient plus plaisantes et plus spirituelles! Dans de telles circonstances, et autant que le lui permettaient les convenances, Virginie n'omit jamais de condamner, et de l'attitude et de la parole, cette misérable démangeaison, blâmable dans les jeunes gens, insupportable dans les personnes âgées, de faire rire aux dépens de la pudeur et de contrister la piété timide. Aussi, à l'heure de sa mort, parut-elle regretter de n'avoir pas fait assez pour amener cette sorte de personnes à

se corriger d'un défaut qui éclipse leur vertu ; et elle était disposée, s'il lui était donné de les voir avant de mourir, à leur tenir, à ce sujet un discours grave et pathétique, qui, fait sur le bord de la tombe, par une âme si bonne, ne pouvait manquer de produire son effet. Nous ignorons si cela a pu avoir lieu, aussi est-ce pour cela que nous supplions ces personnes, si ces pages tombent jamais sous leurs yeux, d'être bien convaincues que tels étaient les sentiments et les dispositions de Virginie à leur égard, et de recueillir cet avis, comme sorti des pieuses lèvres de cette moribonde et comme le legs précieux de cette chaste testatrice.

Tels étaient les pratiques, les précautions, les moyens que mettait en œuvre Virginie pour conserver sa chasteté. Aussi ne sommes-nous pas surpris qu'elle en ait été, en effet, un modèle et un exemple accompli, et que tous ceux qui l'ont connue, aient aimé à la croire et à se la représenter telle. Car quoi d'étonnant qu'une femme, assez pleine de religion et de Dieu pour savoir vivre au milieu du monde, comme si elle eût été hors du monde, ait vécu dans le corps, comme si déjà elle s'en était dépouillée ?

CHAPITRE QUATRIÈME

COMMENT VIRGINIE SE SIGNALE DANS L'EXERCICE DE LA TROISIÈME
VERTU DE LA VEUVE.

LE SOIN DE LA FAMILLE.

§ 1^{er}. — *Instruction de saint Paul aux veuves sur le soin de la famille. On commence à parler de la manière dont Virginie a accompli ce devoir. Façon aussi délicate qu'exquise dont elle usa pour former ses fils à la crainte et à l'amour de Dieu ainsi qu'à la dévotion envers Marie.*

LA religion n'a pas seulement pour but de former l'homme solitaire, mais encore de former l'homme social. Elle le suit dans ses diverses situations et dans ses divers états d'un œil vigilant et sévère; elle lui impose des devoirs, non-seulement envers Dieu et envers lui-même, mais encore envers les autres, devoirs dont elle réclame l'accomplissement avec les mêmes menaces, avec les mêmes promesses; et pour ne pas sortir du sujet que nous avons entrepris de traiter, voyez, en effet, saint Paul dans l'instruction qu'il a laissée pour les veuves, leur inculquer le soin et l'amour de la famille avec la même ardeur de zèle, avec la même gravité, avec la même énergie d'expression, avec lesquelles il leur inculque la piété pour Dieu et la chasteté pour elles-mêmes; car il dit: « Si une veuve a des fils ou des petits-fils, son premier devoir est de les bien diriger, de les bien instruire dans l'obligation de rendre vénération et amour à leurs parents en échange des bienfaits qu'ils en ont reçus, devoir dont l'accomplissement est agréable à Dieu : *Discat (Vidua) primum suam domum regere, et mutuum vicem reddere parentibus. Hoc enim*

acceptum est coram Deo (Timothée, 5) (1); » ajoutant au contraire : « Que celui qui n'a pas soin de ses proches, surtout de ceux avec lesquels il vit en commun, n'est plus chrétien; mais qu'il peut être assimilé à un homme qui a abjuré sa foi, et qu'il est pire qu'un infidèle : *Si quis autem suorum, et maxime domesticorum, curam non habet, fidem negavit te, est infideli deterior* (*ibid.*). »

Parmi les qualités et les conditions que devaient offrir les veuves pour être admises au rang des diaconesses, destinées au service de l'Église, saint Paul y fait encore figurer celle-ci : « Avoir prouvé qu'elles avaient accompli toutes les bonnes œuvres possibles dans leur maison, et surtout qu'elles avaient bien élevé leurs enfants : *In operibus bonis testimonium habens, si filios educavit* (*ibid.*). » Enfin, le même Apôtre, parlant des veuves à éloigner du service de l'Église, dit qu'elles portent déjà en elles-mêmes le sceau de leur réprobation éternelle, non-seulement pour avoir violé la chasteté qu'elles avaient promis à Dieu de garder, mais encore pour avoir, en négligeant leur famille, afin de vivre dans l'oisiveté, dans la mollesse, et de perdre leur temps dans les maisons étrangères au lieu de vivre retirées dans la leur propre, fait de la curiosité leur aliment, d'un frivole bavardage leur occupation, de la médisance et des discours obscènes leurs délices : *Habentes damnationem, quia primam fidem irritam fecerunt : simul autem et otiosæ discunt circuire domos : non solum otiosæ sed et verbosæ et curiosæ loquentes, quæ non oportet* (*ibid.*).

Or, notre jeune veuve, loin de mériter jamais ces reproches, fut pour tous un sujet d'admiration, un exemple, autant par sa grande *religion* et son admirable *chasteté*, que par son zèle dans l'éducation de ses enfants, que par son amour sincère pour les personnes de sa maison, que par la vigilance et l'attention qu'elle exerçait incessamment sur elles.

(1) Il est bon de remarquer que le mot grec, traduit par l'interprète latin *discat*, signifie en outre, dans l'idiome original *ammaestrare*; mais, dans ce passage, ce mot a les deux significations.

Quant à ses enfants, il est impossible d'imaginer ou de faire plus que ne fit Virginie pour leur donner une éducation chrétienne. A peine nés, elle avait coutume de les offrir à Dieu, le suppliant de se les approprier exclusivement et de leur retirer l'existence avant qu'ils aient le malheur de l'offenser. A peine pouvaient-ils articuler quelques mots qu'elle mettait tous ses soins à faire consacrer à Dieu, par ces petites créatures, les prémices de leur langage, comme de leur amour. Ainsi, avant de les habituer à dire papa et maman, elle leur enseignait à dire : Jésus et Marie, et tenait à ce que ces paroles fussent les premières, prononcées par leur langue, et les objets qu'elles expriment, les premiers à recueillir l'affectueux sentiment de leur cœur. La patience qu'elle mettait à leur faire connaître Dieu et la religion, avant même que l'âge eût développé leur raison, était immense et tenait du prodige.

Quand fut venu le moment de s'en séparer, son plus vif chagrin était de penser qu'ils pourraient oublier les enseignements chrétiens qu'elle leur avait donnés, et, pour prévenir ce malheur, les jours qu'il lui était permis de les voir et de les garder auprès d'elle, sa première pensée était de leur faire répéter le catéchisme, et, à l'exception de quelques heures de récréation qu'elle leur accordait, le reste de la journée était employé par elle à les préparer à la confession, à les y conduire, à les instruire dans les choses saintes et à leur faire de longues exhortations, des espèces de prédications sur la vie chrétienne, à les mener à l'hôpital et aux églises pour y assister aux saintes cérémonies qui pouvaient alors s'y célébrer.

Quand enfin Dieu lui fit la grâce de rentrer en possession complète de ses fils, non-seulement elle continua auprès d'eux cet exercice de zèle, mais elle le développa encore davantage. Elle avait affecté, chaque jour, une heure entière pour l'explication du catéchisme, faisant en sorte d'infiltrer, comme goutte à goutte dans leur âme, l'amour et la crainte de Dieu, la haine du péché, le désir des vertus chrétiennes. Ces prédi-

cations n'étaient jamais suspendues, Virginie les continuait à d'autres heures de la journée, toutes les fois que la circonstance le permettait ou qu'elle les avait auprès d'elle. On l'a vue, même très-malade, trouver constamment dans son zèle maternel assez de force et d'énergie pour exercer ce pieux ministère, dont la fatigue finissait cependant par vaincre sa volonté, et, pressée de songer à sa santé, répondre : « Mon premier devoir est d'instruire et de corriger les défauts de mes enfants, et ce devoir, je ne cesserai de le remplir jusqu'à mon dernier soupir. »

Pour imprimer dans leurs jeunes cœurs la haine et l'horreur du vice et du péché, elle les réunissait fréquemment devant le saint sacrement, dans la tribune domestique ; et là, à haute voix, elle faisait cette prière : « Mon Seigneur Jésus-Christ, voici les enfants que vous m'avez donnés. L'unique grâce que je vous demande pour eux, c'est de les rendre bons et saints ; et si vous prévoyiez qu'ils dussent commettre une seule faute mortelle, oh ! de grâce, pour eux la mort, mille fois plutôt la mort, la mort même subite et imprévue, que ce malheur. Oui, maintenant, sous mes yeux, faites-les-moi mourir tous trois avant d'être assez infortunés pour devenir pécheurs et pour vous offenser. » Et, lorsqu'elle articulait le mot *mort*, son visage s'enflammait, sa voix s'élevait, sa prononciation s'accroissait au point que ses enfants en étaient étonnés et effrayés, et les personnes présentes à cette sublime scène, émues et édifiées.

Ce fut par ce saint artifice que nous lisons avoir été pratiqué par la reine Blanche, vis-à-vis de son fils, connu depuis sous le nom de saint Louis ou de Louis IX, roi de France, que Virginie parvint à pénétrer l'esprit de ses enfants d'une si grande horreur pour le péché, que le nom seul les faisait trembler. En voici une preuve : un des fils de Virginie, en jouant avec un de ses camarades, le mordit au bras par manière de plaisanterie ; sa mère l'ayant sévèrement réprimandé de cet acte comme d'une grande faute, le petit espiègle alla se cacher tout effrayé dans un coin, disant : « Malheureux

que je suis, j'aurai probablement commis un péché mortel ! » Et, pour calmer son effroi, il envoya secrètement sa sœur aînée auprès d'un ecclésiastique qui se trouvait dans le voisinage, pour savoir de lui si son frère avait vraiment commis un péché mortel, et si Jésus-Christ l'enverrait en enfer pour le punir de la morsure qu'il s'était permise. Heureux les parents qui profitent de l'enfance de leurs enfants pour inspirer à leurs tendres cœurs de si bons sentiments ! Ce qu'on apprend à cet âge ne s'oublie jamais, et l'homme bon et chrétien ne se fait tel que pendant ses plus jeunes années.

Nous avons déjà vu ci-dessus (I, 4) comment Virginie avait accoutumé ses enfants, tout jeunes encore, à se tenir à l'église et à demeurer en la présence de Dieu, et combien il était édifiant de les voir, souvent des heures entières, agenouillés dans le plus grand recueillement et le plus profond respect ; il faut aussi convenir que Virginie ne leur épargnait sur ce point ni avertissements, ni réprimandes, ni corrections ; elle leur pardonnait facilement toute autre faute enfantine, mais le manque de respect pour Dieu à l'église et pour les choses saintes était toujours promptement et inexorablement puni par elle. « La récitation du rosaire, ce sont les propres paroles de sa sœur, faite en compagnie de Virginie et en présence de ses enfants, se prolongeait beaucoup, par suite des réflexions qu'elle y faisait intervenir pour exciter, pendant cet exercice, la dévotion de ses enfants et leur rappeler qu'ils étaient en la présence de Dieu ; elle déclarait n'agir ainsi que par devoir, devoir qu'elle plaçait avant la satisfaction de sa dévotion personnelle. »

Virginie voulait que ses fils commençassent de bonne heure non-seulement à craindre Dieu, mais encore à l'aimer ; à cet effet, elle les entretenait fréquemment de la divine bonté et des bienfaits dont nous a gratifiés Jésus-Christ. Si elle leur donnait quelque chose, si elle leur procurait un délassement, elle n'omettait pas de leur faire remarquer que le tout procédait de Jésus-Christ ; après le dîner et le souper, elle les conduisait à la tribune pour le remercier de la satisfaction qu'il avait

procurée à leurs besoins, elle leur faisait demander à Dieu sa bénédiction, son secours, recommander la famille et elle-même ; s'ils commettaient quelque faute, elle tenait à ce que, avant tout, ils en demandassent pardon à Jésus-Christ ; et lorsqu'elle les voyait humiliés et repentants : « C'est bien, leur disait-elle, Jésus-Christ est si bon qu'il vous a déjà pardonnés ; à son exemple, je me plais à vous pardonner aussi. »

Elle tenait extrêmement à ce qu'ils s'habituaient à sanctifier les fêtes et à ne pas se borner, dans ce but, comme plusieurs le font, à entendre une seule messe et à l'entendre, Dieu sait comment ; outre qu'elle leur faisait passer presque toute la matinée à l'église ou à l'hôpital, l'après-dinée elle ne les conduisait promener qu'après leur avoir fait réciter le catéchisme et d'autres prières.

Elle faisait encore tout son possible pour leur inspirer dévotion, confiance et amour envers la très-sainte Vierge ; à l'imitation de la pieuse mère de saint Gaétan Tienne, patriarche des clercs réguliers, Virginie se considérait comme la nourrice de ses propres enfants : « Je veux, disait-elle à Marie, que vous soyez leur mère ; et vous devez l'être. » Elle répétait souvent à ses enfants les paroles qui suivent : « N'oubliez pas que votre vraie mère est en paradis, qu'elle n'est autre que la sainte Vierge, et que, pour moi, je tiens seulement ici-bas sa place auprès de vous. »

Chaque jour, pour donner plus d'autorité à ses paroles, eux présents et à haute voix, elle implorait sur eux la protection de cette divine mère, les lui recommandait comme ses propres enfants, et les plaçait sous sa protection. Plusieurs fois le jour, elle leur disait : « Allez un instant à la tribune saluer votre maman Marie, dites-lui que vous êtes ses fils : et dites-le lui bien. » Certains jours de la semaine, elle leur suggérait de s'imposer quelques légères mortifications en l'honneur de Marie ; et, fréquemment à table elle les engageait à se priver, ou tout à fait, ou en partie, de quelques mets, par amour pour Marie.

§ II. — *On continue à parler de ce qui concerne l'éducation de ses fils. — Soins de Virginie à leur inspirer l'amour et la pratique des autres vertus chrétiennes.*

Le zèle et l'habileté de cette excellente mère pour former le cœur de ses enfants aux autres vertus chrétiennes, ne le cédaient en rien à ceux qu'elle montra pour les former à la crainte et à l'amour de Dieu et de Marie.

Pour ce qui regarde la pureté, elle leur parlait souvent, comme on a pu le voir (III, 4), des avantages particuliers de cette vertu, avantages dont elle s'efforçait de leur faire sentir le prix par ses paroles autant que par ses exemples. Modeste à l'excès, même avec eux, non moins en actions qu'en paroles, elle ne négligeait rien pour les accoutumer de bonne heure à la modestie et à une sévère pudeur; elle les couchait presque habillés et les mains croisées sur leur poitrine; elle leur rappelait que leur ange gardien se tenait en leur présence, jaloux de les voir conserver des attitudes réservées. Elle leur représentait qu'un seul acte tant soit peu immodeste aurait affligé Jésus-Christ et Marie dont la modestie, particulièrement des jeunes enfants, fait les délices; elle récitait avec eux des prières, et, une fois endormis, elle les bénissait, les recommandait à Dieu; et alors seulement se détachait de leur lit.

Aucun d'eux ne devait découvrir une partie quelconque de son corps, en présence de l'autre, pas même les deux sœurs entre elles; aucun d'eux ne devait, pas même pour jouer, poser les mains sur l'autre; et la plus innocente familiarité que les petites filles se fussent permise avec leurs frères, ou même entre elles, était punie avec sévérité.

Rien n'égalait la vigilance de Virginie sur ses propres enfants; jamais elle ne les laissait seuls. Malade et souffrante; elle se traînait près d'eux, et, quand ses forces défaillantes mettaient obstacle à l'accomplissement de ce devoir, elle en chargeait la conscience de sa sœur avec des expressions solennelles; et voulant que sa sœur laissât tout, même Virginie

malade pour en surveiller les enfants, elle lui disait : « Je consentirais plus volontiers à recevoir un coup de fusil, qu'à entendre dire qu'un de mes enfants ait manqué à la modestie. »

Elle se préoccupait également de préserver ses enfants de la domination de l'orgueil et de la vanité, et mettait tout en œuvre pour en réprimer, dès leur apparition, les premiers mouvements. Elle les tenait vêtus avec une propreté, un ordre et une décence remarquables, et leur répétait souvent que « la saleté, le désordre, la négligence des habits et le laisser-aller du corps, sont des indices de la malpropreté, du désordre et de la confusion qui règnent dans l'âme, ce qui, du côté de l'âme autant que du côté du corps, déplaît infiniment à Dieu. » S'apercevait-elle que l'un de ses fils préférât un habit à un autre, et cela par vanité, elle le grondait alors sévèrement et se donnait bien garde de céder à son penchant. « Les habits, leur disait-elle, neufs ou vieux, ne sont que des haillons qui recouvrent un cadavre, puisque notre corps doit un jour le devenir. L'habit vraiment beau et précieux, dont on doit avoir la sainte vanité de paraître vêtu devant Dieu, c'est celui de l'innocence, de la grâce et de la vertu. » Elle ne négligeait jamais d'attacher, aux objets mêmes qu'elle leur donnait à porter comme ornements, une idée religieuse, pour en éloigner toute vaine délectation.

Par exemple, ayant un jour suspendu au cou de la plus jeune de ses filles une petite croix de valeur, elle lui dit : « Cette croix est un souvenir de Jésus-Christ qu'il ne vous donne que pour que vous vous rappeliez sans cesse que vous devez être son épouse. » S'il leur arrivait de proférer des paroles qui, même de loin, sentissent la présomption ou l'orgueil, elle se plaisait, en termes énergiques, à les humilier, leur disant : « Voyez ces grands mendiants qui osent se préférer aux autres ! vous ne voulez donc pas vous persuader que vous n'êtes que des pauvres, couverts de haillons, que vous ne possédez rien, que votre vêtement et votre nourriture, vous les devez à la providence de Dieu, à la charité et aux aumônes de vos

grands-pères ? Il vous convient donc de demeurer sans cesse à la dernière place et de vous abaisser devant tout le monde. » Elle ne cessait, jusque dans les derniers moments de sa vie, de donner à sa sœur des instructions particulières sur la manière de corriger du défaut de vanité, ses enfants, qu'elle confiait et recommandait à son amour.

Si quelqu'un les caressait ou les louait en leur présence, Virginie en témoignait une vive contrariété, et du geste et de l'œil les invitait à s'en abstenir. Ensuite pour atténuer le mauvais effet de la louange, elle ajoutait : « N'ajoutez aucune importance à ce que vous dit monsieur ; il vous parle ainsi par compliment ou par moquerie, ou bien parce qu'il ignore combien vous êtes mauvais et que vous n'êtes supportés dans la maison de votre grand-père, que par l'effet de sa bonté et de la miséricorde de Dieu. » Qu'elle était loin de s'enivrer des louanges, données à ses enfants, comme le font certains parents stupides, qui, au dire de l'Écriture, semblent se complaire luxurieusement dans leurs fils et dans leurs filles !

Elle tenait à ce qu'ils fussent humbles et respectueux même avec les domestiques, et à ce qu'ils leur demandassent ce dont ils avaient besoin en termes révérencieux, comme : « Faites-moi la charité ou le plaisir ; » et s'il leur arrivait de leur répondre hardiment ou d'exiger impérieusement d'eux quelque service, elle les en reprenait durement, les appelant grands mendiants et orgueilleux, et les obligeait, après les avoir fait mettre à genoux, à leur en demander pardon.

Puis, pour les habituer à la charité envers les pauvres, lorsqu'il s'en présentait un à la porte de la maison, non-seulement Virginie faisait passer par les mains de ses enfants l'aumône et le pain qu'elle lui destinait, mais encore les faisait agenouiller devant lui, les obligeait à lui baiser la main, leur disant : « Le pauvre représente Jésus-Christ, et ce que le pauvre nous obtient par ses bénédictions et ses prières, est de beaucoup supérieur à ce que nous faisons pour lui par notre charité. Quand ils sortaient de la maison, à l'argent qu'elle leur donnait pour le jeu et les friandises, elle y joi-

gnait de l'argent pour les pauvres ; à table , elle leur faisait laisser à l'improviste ce qu'ils mangeaient avec plaisir , pour le donner aux pauvres, et leur faisait comprendre aussitôt combien un tel acte de mortification et de charité était agréable à Jésus-Christ, privation dont elle n'oubliait jamais de les dédommager elle-même ; elle conduisait avec elle les deux plus grands à l'hôpital, leur faisait tenir le lavabo ou faire toute autre chose, à la portée de leur âge toutefois, pour le service ou le soulagement des infirmes ; pendant le retour de l'hôpital à la maison, ses discours avec ses fils roulaient sur le mérite de la charité, sur les grandes souffrances du pauvre et sur la reconnaissance, due par eux à Dieu, pour les avoir fait naître dans une condition où rien ne leur manque, tandis que le pauvre manque de tout.

Elle ne veillait pas avec un moindre zèle à ce que ses fils reçussent avec une grande attention les leçons du maître, et fissent exactement ce qu'il leur avait imposé ; la plupart du temps elle portait avec elle son travail et assistait aux leçons qu'ils recevaient, les leur faisait répéter et les exerçait sous ses yeux à lire et à écrire.

Telle était l'éducation que Virginie Bruni donnait à ses fils et que ses parents auxquels ils sont aujourd'hui confiés, pieux et chrétiens comme ils le sont, se font un devoir de continuer et de perfectionner. Plût à Dieu que toutes les mères chrétiennes donnassent une semblable éducation à leurs enfants ! Mais, pour cela, les désirs et les paroles ne suffisent pas ; il faut des œuvres et des exemples ; les enfants croient plus à ce qu'ils voient qu'à ce qu'ils entendent ; des mères dissipées et vaines ne feront jamais des filles sages et pieuses.

§ III. — *Suite de la conduite de Virginie vis-à-vis de sa famille. — Tendresse vraiment chrétienne, vraiment généreuse du lieutenant Bruni pour ses filles. Virginie y répond par un amour, un respect et une obéissance exemplaires.*

Mais comme celui-là seul qui a su bien obéir, sait bien commander, il s'ensuit que celle qui a été excellente fille, est

toujours bonne mère. Rien donc d'extraordinaire dans la conduite de Virginie à l'égard de ses enfants, si on réfléchit à celle qu'elle tint à l'égard de ses parents ; car pouvait-elle ne pas être la plus affectueuse, la plus vigilante de toutes les mères, celle qui non-seulement jeune fille, mais épouse, veuve et mère elle-même, n'a jamais cessé d'être la plus affectionnée, la plus obéissante et la plus respectueuse de toutes les filles.

Après la mort de madame Laure, sa mère, causée par une dernière maladie durant laquelle Virginie, comme on l'a vu (I, 7), donna tant de preuves de sa piété filiale, cette vertueuse fille concentra sur la personne de M. Nicolas Bruni, son père, toute sa tendresse filiale, toutes ses affections.

Il faut néanmoins confesser, pour l'honneur de la vérité et la gloire de la paternité chrétienne, que le lieutenant Bruni avait acquis des droits particuliers à l'amour de sa fille Virginie. Il n'est, d'abord, sorte de sacrifices qu'il n'ait faits pour elle : sans la plus légère faute de sa part, elle fut de toutes ses filles, non-seulement celle qui coûta le plus à la bourse et au cœur de son bon père, mais encore qui lui coûta plus que toutes ses autres filles ensemble ; il l'avait recueillie chez lui, et, en outre, instituée maîtresse absolue de la maison, avec faculté illimitée dans l'emploi de l'argent, et mission de gouverner la famille. Enfin, quoique son âge avancé et l'importance de ses fonctions lui rendissent plus que jamais nécessaire la tranquillité domestique, il n'hésita cependant pas un instant à se soumettre à la fatigante sujétion d'avoir chez lui trois enfants, dont la présence exigeait de lui de nouveaux sacrifices d'intérêt, et le tout pour être agréable à Virginie, sa fille bien-aimée.

Mais si quelque chose pouvait ajouter encore à la vénération d'une âme aussi chrétienne que celle de Virginie pour ce vénérable père, c'étaient ses sentiments chrétiens, la liberté encourageante et protectrice qu'il laissait à sa famille, de s'adonner à toutes les pratiques de religion et de charité. Car M. Bruni n'était pas un de ces pères ou de ces maris, difficiles à qualifier pour leur aveuglement stupide ou leur im-

piété, qui, fermant les yeux et s'accommodant à merveille des visites que font ou reçoivent leurs femmes, semblent ne prendre ombrage ou n'éprouver de contrariété que quand ils les voient fréquenter assidûment l'église ; aussi n'ignorons-nous pas que nombre de femmes chrétiennes sont forcées de recourir à la dissimulation ou au mystère pour pouvoir satisfaire leur piété ; comme si, en dehors de la fréquentation des sacrements, il pouvait y avoir quelque garantie pour l'honnêteté des femmes ; comme s'il n'y avait de sûr que la société des hommes, et de dangereux que celle de Dieu, comme si Jésus-Christ seul devait inspirer de la jalousie, et le démon pas le moins du monde ! M. Bruni, au contraire, ne se bornait pas à laisser à Virginie, aussi bien qu'à ses autres filles, une liberté illimitée d'exercer toutes les œuvres de religion ; mais il s'en réjouissait, il en était dans le plus parfait bonheur, disposition naturelle à tout père vraiment sage et sincèrement chrétien.

Ce n'est pas tout, connaissant les pratiques de religion et de charité que Virginie s'était obligée à faire, certains jours déterminés, Bruni lui-même l'en faisait souvenir, et paraissait tenir beaucoup à ce qu'elle n'y manquât pas. Aussi, voyant à la maison sa chère Virginie, un de ces jours qu'elle était accoutumée d'aller à l'hôpital auprès des malades, et ignorant que son confesseur lui avait interdit cette démarche à cause du mauvais état de sa santé, il lui en demanda le motif, et il fallut pour le tranquilliser que Virginie lui répondit qu'elle en avait reçu la défense de celui qui, auparavant, lui en avait donné la permission. Cet homme grave et chrétien se réservait exclusivement le plaisir d'accompagner Virginie à l'hôpital ou à l'église, ce qu'il continue à faire pour celle de ses filles qui reste encore auprès de lui. C'a été pour nous un spectacle bien édifiant, de voir ce vénérable magistrat, chargé d'années, de mérites et de fatigues, accompagner durant l'hiver le plus rigoureux, à notre église, dès cinq heures du matin, l'une ou l'autre de ses filles, et, comme un humble serviteur, demeurer à les attendre jusqu'à ce qu'elles

eussent terminé leurs pratiques de piété. Ainsi, non content d'exercer vis-à-vis d'elles à la maison, les fonctions de camérier, en les éveillant le matin et en leur portant de la lumière à l'heure qu'elles lui avaient indiquée, hors de la maison, il remplissait auprès d'elle, comme Virginie avait coutume de le dire en badinant, « le rôle de chevalier servant. » Heureux père qui, à si peu de frais, se procure le plus grand des biens qu'un chef de famille puisse désirer en ce monde ! Car il me semble que pour un veuf, comme le lieutenant Bruni, qui comptait chez lui trois filles, l'une veuve, mais de 22 ans, et deux autres encore demoiselles et moins âgées encore, il me semble, dis-je, que la plus précieuse de toutes les fortunes, c'est de pouvoir dormir parfaitement tranquille sur leur conduite et sur leur vertu, et, par suite de pouvoir, sans inquiétude sur un point aussi important et aussi délicat, se dévouer au bien public dans les nobles et sérieuses fonctions du sacerdoce civil, c'est-à-dire dans l'administration de la justice (1), et, dût la modestie du lieutenant Bruni en souffrir, nous n'avons pas cru devoir nous interdire la publication de

(1) Aussitôt après la publication de la première édition de la présente biographie, M. l'avocat Bruni fut, par la bonté aussi éclairée que bienveillante du Saint-Père, et aux applaudissements unanimes de la magistrature romaine, promu à la haute dignité de lieutenant-général de la révérende chambre apostolique. Ce qui, dans cette récente promotion, est allé le plus au cœur du lieutenant Bruni, c'est l'acquisition qu'il a faite d'un peu plus de liberté et de temps pour vaquer aux choses de l'âme et de Dieu. Et, en effet, ayant, depuis trois ans, consacré à l'étude des saintes lettres et à la prière ce que l'accomplissement des importantes fonctions de sa charge a pu lui laisser de loisir, il a conçu le pieux dessein de recevoir les ordres sacrés, pour s'unir toujours plus étroitement à Dieu et à l'Église, et a déjà, après en avoir obtenu dispense du Saint-Père, reçu le diaconat, et, au moment où nous écrivons cette note, il se prépare, avec le plus grand recueillement et la plus grande ferveur, à recevoir la consécration sacerdotale. O Virginie, si tu vivais encore sur cette terre, quelle ne serait pas ta joie dans le Seigneur, en contemplant de tes yeux ce qui remplit de la plus sincère consolation tous les vrais amis de ton père chéri. Mais s'il ne t'a pas été donné de t'en réjouir ici-bas, tu t'en réjouiras assurément au ciel, et ne manqueras pas d'attirer par tes prières, sur un sujet qui t'est si cher, toutes les grâces du sacerdoce, toutes les bénédictions de la divine bonté. *Fiat, fiat.*

ces particularités qui honorent autant le père que l'homme vraiment sage et chrétien. D'ailleurs, nous avons plutôt en vue, en livrant au public cette biographie, de procurer l'édification commune que d'offrir un tribut d'approbation et d'éloges à des particuliers. Aujourd'hui il importe plus que jamais, dans l'intérêt de la religion et de la vertu, de faire connaître au public les exemples de vraie vertu et de vraie religion, même aux dépens de l'humilité des individus. Et plutôt à Dieu qu'à l'aide de ce moyen, s'accrût le nombre des hommes vraiment pieux et chrétiens dans les classes de ceux à qui sont confiées des fonctions publiques. Oh ! combien, si ce vœu s'accomplissait, les gouvernements gagneraient en solidité, les peuples en tranquillité et la société en félicité !

Mais revenons à notre sujet. Virginie, outre les motifs, communs à toutes les filles, en avait encore de tout particuliers, de tout personnels, pour aimer outre mesure son tendre père, ce que, du reste, elle faisait.

La santé de son père la préoccupait beaucoup plus que la sienne. Elle s'inquiétait des plus légères incommodités qu'il ressentait ; de là des prières jusqu'à l'importunité, pour qu'il consentit à se laisser soigner ; de là ses sollicitudes excessives pour procurer son prompt rétablissement. Quelle attention n'apportait-elle pas pour connaître son goût, pour seconder ses désirs, pour lui épargner le plus léger déplaisir ! Virginie n'aimait rien de ce qui la dérobaît aux soins de la famille et aux pratiques de la religion. Et cependant quand son tendre père lui offrait de la mener dans un des châteaux voisins pour y respirer un air plus pur et plus libre, elle acceptait incontinent, « parce que, disait-elle, mon pauvre papa le fait avec tant d'amour, que si je refuse, je ne puis que lui être désagréable ; mon refus ne pouvant être interprété par lui que comme un acte de dédain pour ses cordiales prévenances. » Elle portait la délicatesse jusqu'à se montrer satisfaite de ce qui, parfois, l'incommodait véritablement, ajoutant : « Il faut procurer à mon père le plaisir de croire qu'il m'a fait plaisir. »

Une autre preuve encore de l'amour sincère et profond qu'elle avait pour son père, c'était l'enthousiasme avec lequel elle en parlait, le zèle avec lequel elle le défendait. Une personne ayant un jour prétendu relever je ne sais quel défaut du lieutenant, devant Virginie, défaut qui cependant n'attaquait en aucune sorte ni la religion, ni la probité de ce magistrat, celle-ci s'anima et parla avec une énergie et une chaleur telles qu'elle étonna les personnes présentes, et leur prouva que son éloquence était celle du cœur, pénétré du plus tendre amour; car, entre autres choses, elle dit: « Papa est le meilleur chrétien, le plus galant homme du monde. Non, il n'est pas possible de trouver des pères aussi affectueux, aussi généreux, aussi pieux qu'est le mien. Je l'aime infiniment, je ne supporte pas d'en entendre dire du mal. Un mot contre lui est un coup de stylet dirigé contre moi-même. »

Cet amour si tendre et tout à la fois si fort pour son père n'excluait pas, chez Virginie, le respect. Quoique mère et veuve, et préposée par son père au gouvernement absolu de la maison, elle ne s'en tenait pas moins en sa présence avec la réserve timide d'un enfant. « La présence de papa, disait-elle, m'inspire de la vénération et m'impose tellement que devant lui je sens me manquer le courage et la parole. » Aussi l'unique plainte que cet heureux père ait eu à faire de son excellente Virginie a porté sur ce que, dans ses rapports avec lui, elle manquait de cette familiarité, de cette confiance, de cet abandon de cœur auxquels il avait droit, en retour du grand amour qu'il ressentait pour elle; et se montrait trop réservée quand il s'agissait de demander, et trop craintive quand il s'agissait d'agir.

Si elle s'apercevait d'avoir parlé avec une animation excessive devant son père, et d'avoir, avec trop de naïveté, exprimé son opinion, elle en éprouvait des regrets et même des remords; et la journée ne se passait jamais sans qu'elle lui en eût humblement demandé pardon.

La grandeur de son obéissance se déduit sans peine de tout ce qui précède. Bien que son père lui eût accordé la plus

ample liberté pour l'administration de la maison, jamais cependant elle ne faisait rien sans le consulter; et, à propos des choses les plus indifférentes qu'on lui proposait de faire, elle répondait toujours : « Il me faut auparavant consulter papa. » La volonté de celui-ci était pour elle un oracle; car Virginie l'exécutait non-seulement sans réplique ni répugnance, mais encore avec plaisir et parfaite tranquillité d'esprit. Ayant peu ou point de confiance à l'efficacité d'un certain système médical qu'on lui avait prescrit de suivre pour guérir, elle s'y soumit, néanmoins, non-seulement sans objection, dès qu'elle vit son père l'approuver, mais entreprit même de le défendre contre les accusations qu'il soulèverait contre lui, s'il ne produisait sur elle aucun bon effet, ce qu'elle ne présentait que trop, et, dans ce but, disait : « Lors même que je ne guérirais pas par ce système, ce ne serait pas une raison pour le condamner comme mauvais. Il n'existe pas de médecin, tout bon qu'il soit, ni de médicament, tout efficace qu'il puisse être, qui fasse infailliblement guérir; autrement on ne mourrait jamais. »

Mais monsieur le lieutenant donnait rarement à Virginie l'occasion d'exercer son obéissance; le plus souvent, il se plaisait à entendre son opinion avant de manifester la sienne, attendu qu'il connaissait la rectitude de jugement et la sûreté de coup d'œil de sa fille, notamment dans ce qui touche à la famille, c'est-à-dire dans les questions où les femmes, qui ne sont pas distraites par les caprices du monde, voient souvent plus clair que les hommes, et où, au jugement de Dieu, l'avis de Sara est préférable à l'avis d'Abraham : *Dixit Deus (Abrahæ); omnia quæ dixerit tibi Sara, audi vocem ejus* (Gen., XXI).

§ IV. — *Suite du chapitre sur la famille. — Tendre amour de Virginie pour ses sœurs encore vierges, et soin qu'elle en prenait. — Les maitres, indiscrets vis-à-vis de leurs serviteurs, sont pires que les infidèles. — Sollicitude et charité de Virginie pour les personnes, attachées à son service.*

L'objet des soins et de la tendresse de Virginie, furent, après son père, ses deux sœurs, Sophie et Hyacinthe, qui étaient demeurées à la maison, à défaut de ses propres enfants, dont elle dut, comme nous l'avons déjà dit, se séparer : elle se dévoua à les surveiller, à les assister, à les aimer comme autant de filles ; en sorte qu'après la mort de leur commune mère, elles s'aperçurent, à peine, du vide que la disparition de cette femme essentielle laissa dans leur maison aussi bien que dans leur cœur, tant Virginie excella à le combler. Et le père, comme nous l'avons déjà fait remarquer, commença dès lors à se reposer parfaitement tranquille, des soins à donner à ces deux jeunes filles, sur la circonspection et l'amour de leur mère d'adoption.

Vigilante jusqu'à la sévérité sur leur conduite, elle était, en revanche, très-attentive à satisfaire et même à prévenir tous leurs besoins et jusqu'à leurs innocents caprices. Ayant cru comprendre que la plus jeune d'entre elles avait du goût pour la musique, elle en fit part à son père et à son confesseur, et un jour elle lui procura l'agréable surprise de lui faire trouver dans sa chambre un piano-forte et un maître, prêt à lui en donner les premières leçons. Bien qu'elles ne se préoccupassent pas des modes du siècle, qu'elles avaient résolu d'abandonner, Virginie, cependant, veillait à ce qu'elles fussent toujours habillées convenablement et décentement ; et lorsque leur esprit de détachement y répugnait, son autorité les obligeait à se soumettre. Ni fatigue ni dérangement ne lui coûtaient lorsqu'il s'agissait de leur bien. C'était même un plaisir pour elle, qu'elle n'avait garde de céder à qui revenait cette occupation, que de coudre les vêtements, de faire les objets de toilette de ses sœurs, négligeant, pour elle-même, l'entretien des siens propres.

Six fois, avec une santé chancelante, et souvent au cœur de l'hiver, Virginie fit le voyage de Rome à Montefalco, d'abord pour confier au monastère de la bienheureuse Claire ses deux chers petits anges de sœurs ; ensuite pour y faire les dispositions, nécessaires à la cérémonie de la prise d'habit, et enfin pour assister à la profession de l'une d'elles.

Mais aussi, si Virginie en usait avec ses deux sœurs comme si elles eussent été ses propres filles, il faut convenir qu'en revanche celles-ci l'aimaient et la respectaient comme si elle eût été leur mère. Elles avaient en elle la plus grande confiance, recouraient à elle dans leurs doutes, tenaient à dépendre d'elle dans toutes leurs actions, jusqu'à vouloir son agrément pour prendre tel vêtement plutôt que tel autre. Un signe d'elle, elles le respectaient ; ses volontés elles les accomplissaient et allaient même jusqu'à prévenir ses désirs ; et, tout opposée que put s'y montrer Virginie, rien ne pouvait arrêter leur zèle à lui rendre des services.

C'était vraiment un spectacle aussi agréable qu'édifiant que de voir cette rivalité d'humilité et d'amour, cette harmonie de sentiments et d'affections entre ces trois âmes vertueuses, reflet naturel de la paix qui avait régné sans avoir jamais été troublée dans cette famille digne d'envie ; bonheur bien rare, auquel est attachée la félicité domestique, que la raison peut bien recommander, mais que l'esprit de la vraie religion peut seul réaliser.

Sous la dénomination de domestiques ou personnes, composant la famille, et dont saint Paul exhorte les veuves chrétiennes à prendre scrupuleusement soin, sous peine de devenir devant Dieu et devant les hommes pires que des femmes infidèles, *et est in fidei deterior*, ne sont pas seulement compris les parents, mais bien aussi les familiers et les serviteurs. Il est à remarquer que rien n'est plus juste que ces paroles de l'apôtre, car c'étaient alors (de même encore qu'aujourd'hui) les infidèles qui traitaient leurs familiers et leurs serviteurs, non comme des personnes, mais comme des choses, comme des

machines animées, comme des bêtes à deux pieds, dans le but de les faire servir à leurs aises et à leurs voluptés.

Ceci explique, du reste, comment il se fait que ces maîtres chrétiens qui traitent, à peu de chose près, de la même manière, les personnes, attachées à leur service, qui leur marchandent jusqu'aux quelques heures du pénible repos auquel, succombant à la fatigue et à l'accablement du travail de toute une journée, ils s'abandonnent ; qui, au prix de quelques pièces de monnaie, exigent de ces malheureux qu'après avoir veillé la nuit pour assister à leurs orgies, ils veillent encore le jour pour en réparer les conséquences, et qui, enfin, disposant d'eux, sans distinction d'heures et de tous les temps, se préoccupent moins de la santé et de la vie de ces pauvres êtres, avec lesquels ils ont cependant de commun la nature, la condition et la foi, que de celles de leurs chiens et de leurs chevaux. De tels chrétiens, dis-je, agissent en infidèles et sont même pires que des infidèles, puisque, tout en déclarant qu'ils professent la loi évangélique, la loi essentiellement charitable, la loi sainte et parfaite, ils ne répugnent pas néanmoins à tenir une conduite aussi scélérate, aussi inhumaine.

Les maîtres vraiment chrétiens en agissent tout autrement. Ainsi notre jeune veuve avait pour les personnes, attachées au service de sa maison, une sollicitude, une discrétion, une affection qu'il serait désirable de rencontrer chez les parents pour leurs propres parents. Elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour qu'ils fréquentassent les sacrements, elle leur donnait le temps pour aller à l'église, pour y entendre les prédications, bien qu'elle saisît toutes les occasions de leur en faire à la maison de longues et de belles. Elle exigeait leur présence à la récitation du rosaire et des prières du soir, n'admettant ni excuse ni prétexte de leur part pour s'en dispenser. Si, à l'heure où commençaient d'habitude les exercices, ils n'étaient pas libres, elle ne faisait aucune difficulté d'attendre qu'ils le fussent, pour ne pas les priver de ce bien spirituel.

Elle s'occupait de leur santé avec la même charité. S'il

pleuvait, s'il faisait froid, elle leur interdisait de sortir sans une nécessité constatée; et si le service avait à en souffrir : « Peu importe, disait-elle, peu importe; vous y irez plus tard : je ne permettrai pas que vous preniez mal. » Malade, et peu de jours avant sa mort, elle vit venir dans sa chambre le vieux serviteur de la maison, et le gronda vertement de ne pas encore avoir fait faire de grosses chaussures pour se préserver de l'humidité. Et se tournant vers les personnes présentes, il lui échappa cette expression : « Que cet homme a la tête dure ! Il ne veut pas songer à lui ; cependant il est sujet aux douleurs de tête, et l'humidité aux pieds ne peut que les lui accroître. » Elle y ajouta tant d'autres choses, et cela avec un intérêt si affectueux, qu'elle n'eût pu ni mieux dire, ni sentir plus vivement, s'il se fût agi d'un frère.

Si ce domestique était malade, non-seulement elle lui envoyait la nourriture la plus choisie et les médicaments à l'usage des maîtres, mais elle se rendait aussi auprès de lui. Elle voulait qu'il se confessât, et s'occupait elle-même de lui adresser le confesseur et le médecin. Après ces bons offices, elle veillait à ce que rien ne lui manquât, et, pour cela, elle chargeait son épouse de lui donner les soins qu'exigeait son état : ce qui ne l'empêchait pas de lui rendre personnellement toute sorte de service. S'il répugnait à ce brave homme de voir sa maîtresse descendre à tant de complaisances vis-à-vis de lui : « Je ne viens pas ici, disait-elle, comme maîtresse; il n'est maintenant question ni de maîtresse ni de serviteur, mais d'un pauvre malade, à l'égard duquel Jésus-Christ veut qu'on use de charité, comme à l'égard de sa divine personne elle-même. Après tout, si je fais ces petites choses pour les étrangers, ne dois-je pas, à plus forte raison, les faire pour les personnes qui font partie de la maison. »

Elle aimait à faire et faisait souvent l'aumône aux pauvres ; mais, aux pauvres étrangers, elle préférait toujours les gens de service quand elle les voyait dans le besoin : « Les pauvres, disait-elle, qui ont le premier droit à nos secours, sont ceux dont la vie est employée à notre service, du moment qu'ils

nous servent, nul doute que nous ne soyons obligés de pourvoir à leur existence. » Et quoique le lieutenant Bruni donne à ses domestiques des gages que ne donnent même pas les maisons princières, ces gages, tout gros qu'ils soient, ne sont rien en comparaison des largesses que leur font le père et la fille.

Faut-il s'étonner, après cela, que ces domestiques aiment leurs maîtres jusqu'à la folie, et que le plus ancien d'eux, pendant la dernière maladie de Virginie, ne voulût jamais, durant les quinze nuits qu'elle fut en danger de mort, aller, même une seule fois, chez lui, étant, pour ainsi dire, comme en observation continuelle, afin d'être prêt à tout appel, à tout événement.

Qu'il était beau dans cette triste circonstance, de voir la lutte, établie entre la charité et la reconnaissance : la malade insistait pour que le serviteur allât chez lui prendre du repos ; le serviteur lui répondait : « Pardonnez-moi, Madame, si je vous désobéis sur ce point. J'ai passé dix-sept nuits pour la mère, je puis en faire autant pour la fille. » Aussi, désespérant de le persuader, elle se tournait du côté de sa sœur, lui disant : « De grâce, renvoyez ce serviteur chez lui ; il y a tant de nuits qu'il ne dort pas, je crains qu'il ne tombe malade ; il est père de famille. » Et son trouble ne cessait que lorsqu'on lui disait qu'il y était allé. C'est ainsi qu'en proie aux douleurs de la maladie et aux terreurs d'une mort prochaine, cette âme charitable s'occupait encore du bien des autres, jusqu'à s'oublier elle-même.

§ V. — *Fin du chapitre sur la famille. — Vigilance de Virginie au point de vue de l'économie et de l'ordre dans la maison. — Son amour pour le travail. — Intelligent emploi du temps qui la mettait à même de remplir tous ses devoirs.*

La piété, dit saint Paul, est utile à tout (I Timoth., iv), et qui oserait nier que la piété vraie, exempte de feinte ou de caprice, ne tienne parfois lieu d'érudition et d'esprit, n'in-

spire la sagesse du conseil et ne suggère un bon sens exquis dans les choses de l'ordre temporel et humain. Aussi quel n'est pas le bonheur de la famille qui vit sous la direction d'une personne solidement chrétienne et pieuse; non-seulement la religion et les mœurs, mais encore l'économie et la paix domestique en retirent d'immenses avantages.

De cette bonne fortune, la maison Bruni en fut gratifiée. La grande religion et la grande piété de la mère, non moins ensuite que la grande religion et la grande piété de Virginie, qui avait hérité de son esprit et de sa vertu, y firent entrer tous ces avantages. Aussi madame Laure sentait-elle pour sa fille Virginie une sorte de préférence, disant souvent : « Ma Virginie est une femme d'intérieur ; cette qualité me la fait aimer davantage. » En effet, Virginie unit à un grand esprit de religion un grand esprit de famille. Quel dommage qu'elle ait vécu dans une famille, limitée à un petit nombre de personnes, elle qui était capable de régir une communauté, quelque nombreuse qu'elle fût.

Elle veillait aux intérêts et aux besoins de la maison dont son excellent père, après la mort de son épouse, lui avait abandonné le soin et la direction, presque avec la même attention avec laquelle elle veillait sur elle-même. Elle avait coutume de dire : « Malheur à la famille où les femmes ne sont bonnes à rien ou ne veulent rien faire, et, où, par conséquent, tout doit se faire à force d'argent; il est impossible qu'avec le temps elle ne consume pas sa ruine. » Virginie, au contraire, prêtait la main à tout, faisait de tout, et quand on l'engageait à ne pas sortir des bornes, posées par la dignité des convenances, elle répondait : « La dignité d'une maîtresse de maison consiste à faire toutes les choses qui peuvent intéresser la maison. » Elle avait une aptitude particulière pour toute espèce de travaux de femme. Aussi tout ce qui pouvait servir à son usage personnel, à celui de ses sœurs, de ses fils, sortait de ses mains, aussi perfectionné que s'il fût sorti des mains d'ouvriers dont le métier ou la profession était de le faire.

Elle excellait à unir une exquise décence à une rigide éco-

nomie. Rien, par son fait, ne manquait dans la maison, mais elle apportait une extrême vigilance à ce que rien ne fût perdu. Il ne lui repugnait pas moins, comme elle le disait, de faire mauvaise figure que de faire des dépenses superflues. Elle ne négligeait, en toutes choses, aucune économie, quelque petite qu'elle fût, sans toutefois tomber dans la ladrerie. Son père lui avait donné la plus ample liberté pour la dépense et ne lui demandait jamais de compte. « Mais, disait-elle, plus mon père se fie à moi, plus je dois mettre de zèle à en garder les intérêts. » Aussi, loin d'abuser, en faveur de sa propre vanité, de la latitude qui lui était laissée pour disposer de l'argent de la maison, pour faire la plus petite dépense pour elle-même, elle avait besoin d'être stimulée par son père, qui, parfois, qualifiait de défaut cette retenue opiniâtre. Magnifique défaut sans doute dans une femme : plutôt au ciel qu'aujourd'hui, surtout, il devint commun à toutes les femmes !

Rien n'échappait à sa vigilance. Elle savait tout prévoir à temps, tout disposer à temps ; en sorte que, sous la direction de Virginie, comme sous celle de sa mère, il ne cessa de régner dans la maison Bruni, avec une confortable aisance, une politesse et une décence exquises, une économie raisonnable et un ordre merveilleux.

Peut-être demandera-t-on comment Virginie pouvait réussir à faire marcher de front autant d'exercices de religion qu'elle en pratiquait, autant d'œuvres de charité auxquelles elle se dévouait, et que nous énumérerons ci-après, avec l'accomplissement fidèle de tous les devoirs de famille, de tous les soins domestiques. Mais, à ce sujet, l'étonnement cessera, lorsqu'on saura que Virginie, tout économe qu'elle fût de l'argent, mis à sa disposition, l'était encore davantage du temps, qu'elle s'étudiait à ne pas perdre. Elle fuyait l'oisiveté et engageait aussi les autres à en faire autant, disant : « L'oisiveté est la perte des femmes et la ruine des familles, car elle est la conseillère de la vanité, le motif de la dissipation, l'appât de la séduction, l'écueil de la pudeur, et en même

temps l'ennemie de l'économie. » Aussi ne la trouva-t-on jamais oisive. Elle travaillait moins par besoin et par économie que par goût. Le travail faisait, après la prière, ses délices et sa consolation. Mettait-elle les mains à un ouvrage quelconque, elle avait hâte de le terminer. C'est chose qui mérite notre attention et que, plusieurs fois, nous avons été à même d'observer que les femmes vraiment pieuses aiment le travail presque à l'égal de la prière, qu'elles trouvent dans le travail un moyen plus facile de se recueillir pour la prière, et dans la prière un encouragement tout particulier au travail. Ainsi donc, bien loin qu'il y ait opposition et répulsion entre les pratiques de la vraie dévotion et l'aptitude à accomplir les devoirs de famille, l'amour des travaux domestiques est à la fois une disposition à la vraie dévotion et un de ses indices; de même que le dégoût du travail est une disposition à la fois à la légèreté et à la dissipation de l'esprit, et par cela même l'indice de la piété bizarre et simulée.

On cessera d'être surpris que notre vertueuse veuve ait pu accomplir tant d'œuvres et tant de devoirs, en réfléchissant à l'ordre, apporté dans l'emploi de son temps. La plainte la plus commune qu'on entende sortir aujourd'hui de la bouche des mères de famille, même de la classe moyenne, est celle-ci : « On n'a le temps de rien faire. » Ce n'est que trop vrai. Mais une des principales raisons, c'est la fréquentation des théâtres et des soirées, qui, même chez les personnes de la classe bourgeoise, se prolongent au point de faire de la nuit le jour et du jour la nuit, et d'imiter par là la vie des bêtes féroces dont c'est le propre, comme dit l'Écriture, d'attendre la nuit pour se mettre à parcourir la forêt, et de rentrer dans leurs tanières pour s'y reposer lorsque apparaît l'aurore (Psal. cv). Or un tel désordre dans l'emploi du temps ne laisse, en effet, aucun moment libre, ni pour les exercices du chrétien, ni pour les devoirs du chef de famille. Ses conséquences sont le mécontentement chez les serviteurs, l'abandon des devoirs à l'égard des enfants, la dissipation, l'oubli des intérêts et la confusion dans la société domestique.

Si notre excellente veuve trouvait le temps pour tout, ce n'était que parce que, maîtresse et mère, elle se levait le matin avant les personnes de service, avant ses enfants. Elle était debout à quatre heures et demie, même pendant l'hiver le plus rigoureux, pour ranger, au moins en gros, la maison. Cela fait elle se rendait à une église voisine pour remplir les devoirs imposés à sa piété, et, après y avoir consacré le temps discrètement nécessaire, faisant violence à sa propre dévotion, elle retournait au plus vite chez elle pour assister au lever de ses enfants et présider à leurs prières, ensuite elle donnait ses instructions pour ce qui restait à faire dans la maison pendant la journée, puis aussitôt se mettait au travail avec l'empressement et la diligence, propres à ceux qui vivent de leur travail.

C'est ainsi qu'elle s'y prenait, comme elle le disait, pour allonger sa journée et trouver du temps pour les soins de la maison, les visites de devoir et de convenance, et tout à la fois pour tous les exercices de religion, pour toutes les œuvres de charité chrétienne. Il faut répéter et on ne répétera jamais assez que posséder, comme maîtresse de maison, une femme d'une piété sincère et solide, c'est posséder un trésor, une félicité, et que la religion, qui semble n'avoir pour but que la félicité de l'homme dans la vie future, est aussi dans la vie présente le moyen le plus infailible d'assurer l'ordre, la paix, la prospérité des familles, non moins que de la société civile.

CHAPITRE CINQUIÈME

DE QUELLE MANIÈRE VIRGINIE A PRATiqué LA QUATRIÈME VERTU
DE LA VEUVE.

LA CHARITÉ.

§ I. — *Charité dans la femme, preuve de sa chasteté. — Les veuves romaines ont les premières fondé des hôpitaux pour les pauvres infirmes et perpétué le pieux office de les y servir. — Empressement avec lequel Virginie se dévoua à cette œuvre. — Exemples remarquables de charité et de zèle qu'elle y donna.*

Nous avons déjà dit ci-dessus (I, 5), que, généralement parlant, la femme est d'autant plus affectueuse et plus sensible qu'elle est plus chaste. La raison en est que l'impudicité dans la femme, comme nous l'avons déjà fait observer (III, 6), étant un transport d'amour désordonné d'elle-même, qui, commençant avec la vanité dans l'esprit, finit dans la chair avec le libertinage; la femme s'aime avec d'autant plus de mesure qu'elle est plus chaste; et, par la même raison, éprouve pour le prochain un intérêt, un dévouement, un amour plus énergiquement prononcés. Conséquemment la charité dans la femme, n'est pas seulement elle-même une vertu, elle est encore la preuve de ses autres vertus, et principalement de la pureté de son cœur comme de celle de son corps. Aussi était-ce pour cela que saint Paul exigeait comme condition, indispensable à l'admission de la veuve au service de l'Église, qu'elle eût non-seulement élevé chrétiennement ses enfants, mais qu'elle eût, en outre, pratiqué la charité envers les étrangers; car, dit-il: « La veuve doit avoir bien élevé ses enfants, et, de

plus, avoir exercé l'hospitalité, lavé les pieds aux saints (aux chrétiens), consolé et encouragé ceux qui sont dans la tribulation ; en un mot, pratiqué toutes les œuvres de miséricorde et de bonté à l'égard du prochain : *Vidua eligatur... si filios educavit ; si hospitio recepit ; si sanctorum pedes lavit ; si tribulationem patientibus subministravit ; si omne opus bonum subsecuta est* (I Timoth., v).

Un fait, d'ailleurs, mérite d'être tout particulièrement observé, c'est que l'idée des fondations d'hospices publics pour les pauvres, pour les pèlerins, pour les infirmes, fut amplement développée et perfectionnée par deux veuves, toutes deux romaines, dans les deux plus célèbres villes du monde, du vivant et sous les yeux de saint Jérôme. Car la noble veuve sainte Paule fut la première à fonder à ses frais des hospices et des hôpitaux à Jérusalem ; et la jeune veuve Fabiola, de condition également noble, à établir à Rome des asiles pour la misère et toute espèce d'infirmités, avec le concours de Pammachius (veuf, lui aussi, et le premier qui, de sénateur, devint moine).

N'allez pas croire que Fabiola se bornât seulement à être miséricordieuse pour les pauvres et les infirmes, par le ministère des autres, comme certains se contentent de l'être ; non, elle le fut encore par elle-même ; elle ne leur prodigua pas seulement son argent, elle leur dévoua encore ses soins, sa peine ; car, triomphant de la faiblesse de son tempérament et de son sexe par l'énergie de sa charité, elle se consacra elle-même au soin des maladies de toute espèce, lavant et pansant les plaies les plus dégoûtantes, et descendant vis-à-vis des malades jusqu'aux offices les plus abjects et les plus héroïques ; digne, pour cette conduite, d'avoir eu pour admirateur le monde chrétien et le monde païen, et un saint Jérôme pour panégyriste (1).

(1) Voici quelques passages de cet éloquent et élégant panégyrique, dont nous avons tiré ce que, dans le texte, nous avons dit des deux saints veufs Fabiola et Pammachius, et qui mérite d'être reproduit, non-seulement comme un morceau d'éloquence chrétienne, mais aussi comme un monument his-

Or, cet esprit de vraie charité dans les femmes, particulièrement dans les veuves, n'a jamais disparu de Rome, il s'y est, au contraire, conservé et développé à l'ombre de l'esprit de la vraie religion. Car, sans rappeler les exemples d'une sainte Galla et d'une sainte Françoise, ne voit-on pas, même de nos jours, une foule d'héroïnes chrétiennes, appartenant par leur distinction et leur fortune aux classes les plus élevées qui, en corps séparés, sous des chefs respectifs, se partagent, particulièrement les jours de fêtes, entre les divers hôpitaux de Rome et y exercent les œuvres de la plus généreuse charité. Notre jeune veuve s'était fait inscrire au nombre des membres d'une de ces saintes congrégations, non moins glorieuses pour la religion qu'utiles à l'humanité, de celle qui est placée sous le vocable et la protection de saint Joseph, congrégation qui a pour théâtre de ses héroïques entreprises le grand hôpital des *Incurables de Saint-Jacques in Augusta*. Mais non contente de s'y rendre les jours de fêtes, elle y allait

torique de la charité romaine. Nous n'y avons pas joint la traduction, attendu que Virginie Bruni l'a mieux traduit par ses œuvres que nous ne pourrions le faire par nos paroles; car, comme la suite du discours le montrera, notre veuve, autant que le lui ont permis ses moyens et sa condition, a vraiment fait tout ce que saint Jérôme publie ici à la louange de la veuve Fabiola :

« *Omnem censum quem habere poterat (erat autem amplissimus et respondens generi suo), dilapidavit et vendidit et in pecuniam congregatum usibus pauperum præparavit; et primum omnium nosocomium instituit, in quo ægotantes colligeret de plateis, et consumpta languoribus atque inedia miserorum membra foveret.*

« *Describam ego nunc diversas hominum calamitates : truncas nates, effossos oculos, semiustos pedes, luridas manus, tumentes alvos, exile femur, crura turgentia, et de exesis et putridis carnibus vermiculos bullientes? Quoties morbo regio et pædore confectos, humeris suis ipsa portavit? Quoties lavit purulentam vulnere saniem, quam alius aspicere non volebat? Præbebat cibos propria manu et spirans cadaver sorbitiunculis irigabat.*

« *Scio multos divites et religiosos ob stomachi angustiam exercere hujusmodi misericordiam per aliena ministeria, et clementes esse pecunia non manu. Quos equidem non reprobo, et teneritudinem animi nequaquam infidelitatem interpretor. Sed sicut imbecillitati stomachi veniam tribuo, sic perfectæ mentis ardorem in cœlum laudibus effero. Magna fides ista co-*

encore les jours ouvrables, et comme l'usage des objets affectés à ce pieux service et qui sont la propriété de la société même, n'est permis que quand elle s'y rend en corps, Virginie, pour être plus libre, s'était procuré le nécessaire, à ses frais personnels.

Il fallait la voir, pour se faire une idée de l'empressement et du plaisir avec lequel elle s'y rendait. Ni la chaleur dévorante de l'heure de midi, en été, le long de la rue embrasée de *Ripetta*, ni le froid, ni la pluie en hiver, ne purent jamais ralentir l'ardeur de sa charité.

Par le motif ci-dessus indiqué (I, 1), Virginie éprouvait à de certains jours une si pénible difficulté à marcher et à se tenir debout qu'elle était parfois obligée de s'arrêter et de solliciter d'un patron la permission de se reposer dans sa boutique. Mais s'il s'agissait d'aller à l'hôpital, il lui semblait que tous ses maux avaient disparu, elle marchait si lestement alors, que sa compagne ne la suivait qu'avec peine, elle y restait des demi-journées entières sans cesse debout, sans cesse

tennit. *Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum, omnia morborum percurrere nomina possem, quæ Fabiola in tanta miserorum refrigeria commutavit : ut multi pauperum, sani, languentibus inviderent.*

« Quem nudum et clinicum non Fabiolæ vestimenta texerunt? In quorum se indigentiam non effudit præceps et festina largitio? Angusta misericordiæ ejus Roma fuit. Peragrabat ergo insulas et totum hetruscum mare, Volscorumque provinciam, et reconditos curvorum littorum sinus, vel proprio corpore, vel transmissa per sanctos ac fideles viros munificentia circumibat.

« Inter laudes fœminæ subito mihi Pammachius exoritur. Certabant vir et fœmina : quis in porta Abrahæ tabernaculum figeret, et erat hæc inter utrumque contentio : quis humanitate superaret. Vicit uterque, et uterque superatus est. Ambo se victos et victores fatentur ; dum quod alter cupiebat, uterque perficit, jungunt opes, sociant voluntates, ut quod æmulatio dissipatura erat, concordia cresceret, necdum dictum, jam factum, emitur hospitium ; et ad hospitium turba concurrat, adducant maria, quos in gremio suo terra suscipiat. Mittit Roma quos navigaturos litus molle confoveat. Quod Publius semel fecit in insula Melita erga unum apostolum (Act. xxiii) et in una navi, hæc isti et frequenter faciunt et in plures. Xenodochium in Portu romano situm, totus pariter mundus audivit. Sub una æstate didicit Britannia quod Ægyptus et Parthus noverant vere. » (Vide *nostram bibliothecam*, S. Hieron. vitæ excellentium christianorum, num. 14.)

en mouvement, et quoique ses pieds eussent de la peine à la porter, qu'elle boitât par moments, et éprouvât en marchant d'horribles douleurs, tout cela ne lui semblait pourtant rien; car, disait-elle : « Le mérite de servir les malades est si grand, qu'il n'est pas étonnant qu'on souffre quelque chose pour l'acquérir. » C'est le motif qui la déterminait à aller toujours à pied à l'hôpital, associant ainsi à l'exercice de la charité l'exercice de la pénitence.

Entre les services qu'on rend à l'hôpital aux pauvres malades, figure celui de nettoyer leur tête des saletés et des insectes, qui, malgré les soins de propreté, apportés par les préposés à l'administration du pieux établissement, s'y engendrent par millions, et qui s'y répandant sur tout leur corps, les tourmentent plus que ne pourrait le faire la plus douloureuse infirmité. Mais autant cette œuvre de charité soulage celui qui en est l'objet, autant elle inspire de répugnance et de dégoût à celui qui l'exerce. Car, outre l'horreur que la vue de cette saleté et, beaucoup plus encore, l'acte qui consiste à purger de leurs innombrables et dégoûtants habitants, ces forêts de cheveux, il est encore impossible, quelques précautions dont on s'entoure de ne pas en rapporter chez soi bon nombre. On comprend aisément que cet office, plus encore que celui de panser les ulcères purulents, doive répugner invinciblement à la délicatesse de jeunes et nobles dames, délicates et jalouses à l'excès de la propreté de leurs personnes; susceptibilité et délicatesse que partageait Virginie. Cependant l'aisance, la promptitude et la bonne humeur avec lesquelles elle se dévouait à ce répugnant ministère, étaient telles qu'elle excitait l'admiration de ses compagnes et leur servait d'encouragement et d'exemple.

Mais la plupart des malades n'éprouvent pas moins d'éloignement pour se laisser couper les cheveux que d'autres pour se laisser amputer un membre. Or Virginie (le propre de la charité étant de soulager sans exercer de contrainte), voulant éviter de contrister en quoi que ce fût ceux qu'elle était venue consoler, s'efforçait avec une invincible patience

de démêler, de nettoyer, de remettre en ordre l'horrible chaos de certaines têtes, sans avoir recours à la fatale coupe des cheveux. Mais si elle la déclarait nécessaire, sur sa parole, les malheureuses malades s'y résignaient, personne ne pouvant résister à ses manières insinuant et à sa puissance de persuasion. Alors, en quatre coups de ciseaux et de brosse, elle mettait bas ces forêts impénétrables, en dénichait l'épouvantable multitude d'insectes vivants qui s'y cachaient, purgeait le terrain de toute souillure, et, par là, rendait à la victime de tant d'êtres voraces et immondes le calme et le rafraîchissement. Qui plus est, sa dextérité, sur ce point, était telle, que, lorsqu'il s'agissait d'assainir de ces bois horriblement touffus et plus horriblement peuplés encore, et de manière à ne savoir comment s'y prendre, on appelait Virginie qui, accourant, sans horreur et sans répugnance, venait à bout, en quelques instants, d'une besogne qui avait découragé les plus intrépides. La charité est aussi maîtresse ; elle ne se borne pas à encourager au bien, elle enseigne encore à l'exécuter.

Il faut bien se garder d'en conclure que la délicatesse de notre jeune veuve n'eût pas énormément à souffrir dans l'exercice d'actes de charité si humbles et si dégoûtants ; mais, à force de se faire violence, elle en était arrivée à surmonter en ceci toute répugnance, au point d'en plaisanter et de dire à sa compagne : « Nous sommes venues à deux ; mais pour cette fois, il faudra rentrer chez nous à mille ; à vrai dire ta société ne me va guère. » Elle ajoutait à la même compagne à propos des soins à donner à ces malades dont les yeux étaient atteints de maux purulents : « J'ai réussi à me vaincre sur tout le reste, mais cette chassie aux yeux me soulève le cœur, et mauvaise, comme je le suis, je ne puis encore m'y faire. » Et, en effet, le mal de cœur que lui causait cette vue lui durait plusieurs jours, au point de ne pouvoir ni manger de beurre, ni supporter la présence de ce qui le lui rappelait ; aussi ne put-elle plus en voir servir sur la table, et moins encore en approcher de ses lèvres.

Malgré cette répugnance, non-seulement elle triomphait

d'elle, en ceci comme en tout le reste ; mais, entre les malades, les plus repoussantes étaient l'objet de ses préférences empressées. A l'appui nous ne citerons qu'un seul fait, dont les circonstances nous sont connues parce que le témoin oculaire en a été un ecclésiastique, connu de nous intimement, et qui se rendait habituellement à cet hôpital pour y entendre les confessions.

Dans la salle des syphilitiques se trouvait une femme qui inspirait tout à la fois dégoût et horreur. Le venin du mal lui avait entièrement rongé une des mâchoires inférieures et le menton, en sorte qu'on lui voyait les gencives, les dents, presque tout l'œsophage, parties couvertes d'une sorte de matière que nous n'avons pas le courage de nommer. Cette face n'était plus une face de femme, mais celle d'un monstre ; au point que l'ecclésiastique, mentionné ci-dessus, ne pouvait en approcher que les yeux fermés. La puanteur qu'elle laissait échapper, était telle qu'elle soulevait le cœur, et y occasionnait un trouble, des nausées et une oppression aussi impossible à décrire qu'à supporter. Or cette malade, ou plutôt ce cadavre vivant, dont le souffle de sépulcre retenait à distance d'elle les femmes les plus courageuses, Virginie se l'était réservé. Elle passait auprès d'elle des nuits entières, non-seulement pour lui nettoyer la tête, mais encore quelquefois, pour panser son horrible plaie et lui rendre les services les plus abjects.

Aussi était-ce un spectacle véritablement édifiant pour qui connaissait Virginie ; spectacle qui donnait à réfléchir sérieusement sur l'esprit de la vraie religion qui rend sacré pour la charité un être humain quel qu'il soit, dès qu'il est malheureux, que de voir un ange de pureté, occupée à servir une infortunée victime du libertinage.

Une conduite aussi généreuse, aussi héroïque avait concilié à Virginie l'estime et la vénération de toutes les malades. Elles l'appelaient, comme l'a lui-même entendu notre ecclésiastique : « la Dame sainte. » Elles se disputaient le bonheur de l'avoir auprès d'elles ; attendu que Virginie, non-seule-

ment les servait avec un empressement, avec une délicatesse, avec une compassion et une tendresse maternelles, mais encore qu'elle les consolait par les grâces de son visage, par l'aménité de ses manières, et qu'en outre, elle trouvait le moyen, en soulageant leur corps par ses soins, d'édifier leur esprit par de saints discours, leur parlant de la grandeur de la divine miséricorde, du bonheur de vivre dans la grâce de Dieu, de l'importance du salut éternel.

Ce n'est pas tout, tel était l'effet produit sur l'esprit de ces infortunées par ces bonnes paroles, que nombre d'entre elles lui découvraient volontiers les plaies de leur conscience, parfois plus profondes et plus gangrenées que celles dont était affligé leur corps, et lui demandaient conseil sur les moyens à prendre pour les guérir. Virginie les encourageait, les exhortait à faire une confession générale, les y disposait elle-même, leur procurait elle-même, pour les entendre, des confesseurs expérimentés et zélés ; finalement elle était maîtresse du cœur et de l'âme de ses malades. Après tout, le moyen de résister au langage de la religion, soutenu et accrédité par la charité.

§ II. — *Autre preuve de la charité et du zèle de Virginie pour les pauvres malades dans les maisons particulières.— Sa charité n'eut d'autres bornes que celles de sa vie.*

Mais indépendamment des malades de l'hôpital, Virginie visitait encore les pauvres malades dans les maisons particulières de son voisinage ; elle pansait leurs plaies de ses mains, entretenait la propreté de leur corps, leur fournissait des aliments et des remèdes, et leur réservait, pour hâter leur rétablissement, toutes les choses douces et délicates qu'il lui était possible de se procurer.

Durant l'été, elle choisissait pour ces visites les heures brûlantes de l'après-midi, pendant lesquelles toute sa famille faisait la sieste. Or, Dieu sait ce qu'ont dû penser d'elle ceux qui ont vu notre jeune veuve, vêtue de soie, parcourir la

ville à de telles heures ! Eh bien, dans le petit sac où les dames portent d'habitude le mouchoir et les odeurs, signe et aliment de leur mollesse et de leur luxe, Virginie portait de la charpie, des onguents et tous ces soulagements de la miséricorde pour le prochain. Et, à ces mêmes heures où tant de femmes, dissipées, frivoles, sans pudeur, vont se promener au *Corso*, y portant la vanité en triomphe, notre jeune héroïne chrétienne, allait de chez une malade chez une autre, portant en triomphe la charité ; c'était là sa promenade favorite, son délassement de choix.

Pendant le choléra, Virginie eût voulu soigner les malades, frappés par ce fléau meurtrier ; mais comme on le lui défendit, en sa qualité de mère de trois enfants, orphelins de père, Virginie s'appliqua à aider par la prière ceux qu'il ne lui était pas permis d'assister de ses soins. Aussi, dans cette funeste circonstance, se fit-elle un devoir de prendre part aux prières publiques et aux exercices expiatoires de religion avec le plus vif sentiment de dévotion, avec le plus sincère esprit de pénitence et d'humilité chrétiennes ; et quoique, comme nous l'avons déjà dit, elle souffrit beaucoup de la plante des pieds, cependant elle voulut aller, pieds nus, aux processions de pénitence qui se faisaient alors, un simple mouchoir blanc sur la tête à l'instar des pauvres femmes du bas peuple, et confondue dans leurs rangs.

La plus grande partie de ses œuvres pour le soulagement des malades, écrites par Dieu seul dans le livre de vie, ne sauraient être enregistrées dans le nôtre, car Virginie, aussi jalouse de dissimuler sa charité, qu'empressée à l'exercer, trouvait toujours des expédients pour ne pas laisser pénétrer le but pieux de ses courses et les œuvres qu'elles avaient pour objet. Cependant il en a transpiré quelque chose par des circonstances que n'a pas toujours pu prévoir ou éluder son admirable modestie.

C'est ainsi qu'on a pu connaître l'héroïque assistance qu'elle prêta à une certaine Camille Scopigno de Rieti, qui gisait infirme dans un misérable grenier, près de l'église de Saint-An-

dré de la Vallée. Cette malheureuse était tourmentée par un horrible cancer au sein qui, s'étendant peu à peu, avait fini par lui dévorer presque tout un côté, par y creuser un gouffre profond ou plutôt un sépulcre, tant était abondante la pourriture qu'il contenait, tant était meurtrière l'infection qui s'en dégageait. Or, Virginie allait chaque jour deux ou trois fois auprès de cette femme, portait avec elle de la charpie, des onguents, et avait le courage de panser cette plaie dont la seule vue suffisait pour troubler l'œil le plus intrépide, pour soulever le cœur le plus solide. Elle la lui nettoyait, la lui lavait, en remplissait les profondes cavités de charpie et d'onguents, la lui bandait avec la dextérité d'un chirurgien, avec la délicatesse, avec l'amour d'une mère. Puis elle lui donnait à manger, rangeait sa chambre et faisait son lit; de plus, elle l'aidait à faire les actes du chrétien, lui faisait de saintes lectures, s'entretenait pieusement avec elle; et, tout cela, elle le faisait d'un air si affable, si affectueux et si gai, que la malade n'éprouvait pas moins de soulagement à l'aspect seul de sa bienfaitrice qu'à la réception de ses charitables soins; aussi lorsque apparaissait Virginie, il semblait à cette infortunée voir s'avancer vers elle l'ange de la miséricorde.

Ces particularités, nous les tenons de l'ecclésiastique déjà nommé. Appelé auprès de cette malade pour l'entendre en confession, il rencontra et surprit plusieurs fois auprès d'elle, Virginie, dans l'exercice de sa charité. En son absence, la malade elle-même lui racontait tout le bien qu'elle en recevait, ne cessait de la dire une sainte, un ange de Dieu, une mère, et de la combler d'éloges et de bénédictions. Quand cette pauvre infirme cessa de vivre, Virginie qui l'avait assistée jusqu'au dernier moment et qui avait recueilli son dernier soupir, se chargea du soin de son cadavre, le lava, l'habilla, et paya de ses deniers le cercueil où il fut déposé; et, comme les ensevelisseurs lui paraissaient user de peu d'égards pour les restes de sa protégée, elle les en réprimanda leur disant : « Que faites-vous? Pourquoi maltraitez-vous ainsi ce pauvre

corps? Est-ce par hasard le corps d'un animal? N'oubliez pas qu'il a été consacré par le baptême. »

Aux sacrifices de sa délicatesse elle sut encore joindre celui d'une certaine dignité, d'un certain *décorum* auxquels renoncent difficilement les personnes bien nées. Une fois, entre autres, étant allée visiter une malade et l'ayant trouvée épuisée, languissante et près de mourir d'inanition plutôt que de maladie, ayant beaucoup plus besoin de nourriture que de médicaments, voici l'affectueuse et compatissante veuve qui court aussitôt en chercher elle-même et qui fait par charité ce que les convenances semblaient devoir lui interdire, et qu'elle n'aurait pas fait, par un autre motif, pour tout l'or du monde, c'est-à-dire d'aller seule et bien vêtue acheter des biscuits et une bouteille de vin d'Orviéto, qui, administrés par ses soins à la pauvre créature, rappelèrent peu à peu chez elle les forces et la vie.

C'est de Virginie elle-même qu'on a appris, depuis, combien cette démarche lui avait coûté; car, de retour à la maison et interrogée par son amie la plus intime, conseillère et compagne de toutes les œuvres de sa charité, sur la manière dont s'était effectuée cette visite, elle lui répondit : « Tout s'est bien passé. Mais si vous saviez combien je suis misérable et mauvaise! les genoux me tremblaient lorsque j'entrai dans ce cabaret pour prendre le vin; il en était de même de ma voix, et je me sentais le visage en feu par la honte, et puis la contrariété de n'avoir ni où ni avec quoi cacher cette bouteille qu'il me fallut porter à la main. Mais enfin le Seigneur me fit la grâce de vaincre, même en cela, mon énorme orgueil, et je suis heureuse d'avoir, à si peu de frais, secouru efficacement cette pauvre et intéressante femme. »

Une autre fois, ayant rencontré une femme dont la maladie réclamait les soins d'un chirurgien, et qui ne pouvait recevoir à domicile les secours qu'exigeait son état, Virginie alla chercher elle-même une voiture, prit la malade dans ses bras, l'y plaça commodément, la mena à l'hôpital et ne la quitta qu'après l'avoir mise au lit et pris toutes les mesures

nécessaires pour lui assurer la réception des sacrements.

Cette malheureuse avait pour sœur une pauvre imbécile, contrefaite et de si petite taille que, malgré ses quarante ans, elle n'avait que deux pieds de haut. Cette pauvre idiote étant venue un jour pleurer auprès de Virginie pour obtenir qu'elle l'accompagnât à l'hôpital pour voir sa sœur, Virginie n'hésita nullement à l'y conduire, à se laisser voir dans les rues populeuses de *Ripetta* et du *Corso*, marcher à pas de fourmi avec cette vieille enfant à son côté, elle dont la taille était si élevée, et à s'exposer aux moqueries du peuple, qui ne pouvait s'empêcher de rire à la vue d'un assemblage aussi disparate. Ce qui est incontestable, c'est qu'une vertueuse demoiselle, qui vit Virginie en si étrange compagnie et qui, à la rougeur qui couvrait son visage, comprit combien Virginie souffrait, se prit à dire : « Qu'elle est heureuse ! Pour moi, je confesse mon amour-propre, je n'eusse jamais eu ce courage. » Mais il n'est rien dont la charité ne triomphe.

En voici la raison : c'est que, quand on a contracté l'habitude de cette vertu et que, de l'esprit, elle est passée dans le cœur, aider les autres, les assister, devient un besoin, une ineffable satisfaction. Telle était la charité chrétienne de notre veuve, et c'est pour cela qu'elle mettait la santé et la vie des autres au-dessus de sa propre santé, de sa propre vie. On lui avait fait cadeau d'une relique du bienheureux Léonard de Port-Maurice, afin que, se l'appliquant sur la poitrine, elle obtint, par l'intercession de ce bienheureux, sa propre guérison. Or, en visitant les malades de l'hôpital de Civita-Vecchia, malade elle-même, ayant rencontré une pauvre mère de famille, clouée immobile sur son lit par suite d'une paralysie aux jambes, elle éprouva pour elle une bien vive compassion, et, ne pouvant mieux faire, elle lui donna aussitôt la susdite relique qu'elle portait sur elle, l'instruisant de ce qu'elle avait à faire pour obtenir la grâce dont elle avait besoin ; et comme on lui fit observer qu'elle avait tort de s'en priver, elle reprit : « Oh ! pour moi, je ne suis pas nécessaire, la vie de cette infortunée est plus importante que la mienne. » En effet, cette

paralytique, s'étant appliqué un jour la relique, et s'étant en même temps recommandée avec une vive foi au bienheureux, guérit parfaitement en peu de jours. Voilà pourquoi Juliette, la fille de Virginie, ayant vu cette femme, levée et se promenant dans l'hôpital, dit dans la simplicité enfantine de sa foi : « Le bienheureux, au lieu de faire la grâce à maman, l'a faite à cette femme. » C'est ainsi que l'innocente petite fille prédit, sans s'en douter, la mort prochaine de sa mère ; *ex ore infantium*.

Même après être tombée malade, en proie à une fièvre continue, elle ne discontinuait pas de visiter les malades du voisinage, les visites aux malades de l'hôpital lui ayant été sévèrement interdites. Et quand on lui représentait qu'elle devait se ménager, prendre l'air et se distraire, elle répondait : « C'est ce que je fais ; je cherche en effet à me récréer, » faisant en cela allusion à la visite des malades, qui était pour elle un agréable délassément.

Lorsqu'il lui fut impossible de sortir, elle ne cessa pas pour cela de songer aux pauvres infirmes ; elle envoyait fréquemment demander des nouvelles de leur santé et s'enquérir de leurs besoins, auxquels, sur-le-champ, elle ordonnait de pourvoir. Elle engageait certaines personnes à les visiter en son nom ; et, jusque dans ses derniers moments, au milieu des incommodités, des douleurs de sa maladie et des pensées de l'éternité, elle s'occupait des pauvres, et rappelait à sa sœur d'envoyer à l'une un potage, à l'autre un médicament, à telle autre enfin une autre sorte de secours.

Les malades de l'hôpital ne cessèrent pas d'être présentes à son esprit et à son cœur dans sa dernière maladie : « Pauvres malheureuses ! répétait-elle souvent, combien elles souffrent ! et moi, misérable, je ne manque de rien. » Aussi est-on autorisé à dire que sa charité eut pour bornes sa vie. Heureux celui dont l'existence se termine ainsi !

§ III. — *Fin du chapitre Charité. — Empressement de Virginie à aider le prochain d'autres manières. — Son respect scrupuleux pour la réputation du prochain. — Correction fraternelle, exercée par elle avec autant de fruit que de zèle.*

Gardez-vous bien de croire que sa charité pour les malades lui fit jamais oublier ceux qui jouissaient de la santé. Chez elle, elle choisissait toujours pour elle ce qu'il y avait de pis, réservant le meilleur pour les autres. Son plaisir était de faire plaisir, en prévenant non-seulement la demande, mais même le désir ; son soulagement consistait à en procurer au prochain. Elle n'était jamais plus contente d'elle-même que quand il lui était donné de contenter les autres, fût-ce même au prix de ses aises et de ses commodités.

Nous avons déjà eu occasion de dire que la générosité de son père lui avait laissé la plus ample liberté de dépenser non-seulement pour ses besoins personnels, mais aussi pour son agrément, pour ses fantaisies mêmes. Or, les caprices de Virginie étaient de soulager les pauvres. Aussi convertissait-elle en secours à leur bénéfice ce qu'elle aurait dû et pu dépenser pour elle-même. Il existait une pauvre famille qui ne cessait de la bénir et de dire, en pleurant d'attendrissement, que Virginie, par esprit de charité, faisait pour elle beaucoup plus que ses parents eux-mêmes, qui cependant étaient en position de faire beaucoup, et dont c'était le devoir.

Quand elle était à bout de ressources personnelles, elle allait solliciter la générosité de personnes charitables, particulièrement en faveur de ces pauvres femmes, qui, dénuées de tout, rougissent néanmoins de paraître telles, et dont la réputation et la pudeur courent les plus grands dangers.

S'agissait-il d'affaires délicates, d'où dépendaient la paix et l'honneur des familles et pour la conduite desquelles une sage et vertueuse dame est un instrument plus approprié que l'homme le plus sage et le plus pénétrant, Virginie, avec un zèle et une charité que ne pouvaient intimider les obstacles, déployait une prudence, supérieure à son âge et à son sexe :

zèle et charité dont se servit, dans des circonstances identiques et avec le plus complet succès, ce bon serviteur de Dieu, le Père Massa de la Compagnie de Jésus, qui, par badinage, appelait Virginie : « *la sainte mondaine* ; » ayant en vue, par cette qualification, de la louer doublement, et pour la solidité de ses vertus et pour le comme il faut de sa toilette, sous lequel sa modestie les dérobaît à l'admiration.

Son zèle pour la réputation du prochain égalait ses autres vertus, aussi ne se bornait-elle pas à ne jamais en dire du mal, même dans les choses les plus légères, et allait-elle, au contraire, si elle en entendait médire, jusqu'à se sentir plus offensée que si on eût dit du mal d'elle-même ; et on l'entendait alors dire sans ménagements mondains et d'un ton sérieux et sévère : « C'est une détraction, c'est une médisance, pour moi, je ne dois ni ne veux l'écouter. » Dans les derniers jours de sa maladie, lui ayant semblé entendre des personnes respectables parler avec peu d'estime de certains religieux, Virginie ne put s'empêcher de dire : « La chambre d'une moribonde ne me paraît assurément pas un endroit, fait pour s'entretenir avec malveillance des religieux. » S'agissait-il de choses, tombées dans le domaine public et notoires à tous, Virginie excusait et défendait autant que faire se pouvait ; et après avoir épuisé toutes les industries de sa charité, elle terminait en disant : « Eh bien ! nous pouvons tous manquer, et tous nous manquons en tant de manières ; prions Dieu de nous couvrir de sa protection, autrement nous ferons pis encore, et puis, à quoi bon ces discours ? Allons, parlons d'autre chose, » et elle entamait un sujet indifférent.

Elle ne permettait pas davantage aux domestiques de rapporter à la maison ce qui se passait dans le voisinage, et si l'un d'eux s'avisait d'en dire un mot, elle l'arrêtait brusquement dans son récit, le grondait fort en lui disant qu'elle entendait vouloir rester étrangère aux affaires des autres, les siennes suffisant et au delà à l'occuper.

Elle ne pouvait souffrir certaines fausses dévotes qui se figurent que la dévotion confère le privilège de parler de

tout le monde, de juger tout le monde, de critiquer tout le monde. On parlait un jour, en sa présence, de deux femmes dont l'une fréquentait habituellement l'église, et dont l'autre n'y allait que rarement : « J'aime mieux la seconde, repartit Virginie, parce que, si elle fréquente moins l'église, elle ne dit, au moins, de mal de personne. »

Son zèle pour la satisfaction des besoins spirituels du prochain n'était ni moins ardent ni moins infatigable que celui dont elle était animée pour ses besoins et avantages corporels et terrestres. Nous avons déjà fait voir qu'en servant les malades et en soulageant leur corps, elle avait le don de s'insinuer habilement dans leur confiance et, partant, de leur suggérer tout ce qui pouvait améliorer leur esprit, et qu'il lui arriva souvent, en calmant leurs douleurs, de les amener à détester sincèrement et à confesser leurs péchés.

Dans ses rapports avec les autres personnes, Virginie avait un art tout particulier pour faire passer la conversation d'un sujet profane à un sujet sacré; et, lorsque le discours était amené sur ce terrain, qui était le sien, sans égard à aucune cérémonie, à aucune considération, elle disait ce qui lui semblait le plus à propos pour édifier la société; ne laissait jamais échapper les occasions de donner des avis salutaires, de rappeler des maximes et des principes chrétiens. Aussi était-il difficile de se séparer de sa compagnie sans en rapporter avec soi quelque bon sentiment et sans se sentir meilleur.

Elle ne cessait de recommander aux mères de famille une exacte surveillance sur leurs filles et l'obligation où elles étaient de leur donner plutôt de bons conseils que des leçons. Apprenait-elle que quelque mère suivit cet avis, elle la félicitait, en termes affectueux, de sa conduite sage et chrétienne, l'y confirmait et l'engageait à mieux faire encore.

Virginie n'avait que cette instruction religieuse qu'une femme peut avoir acquise par l'éducation chrétienne qui lui a été donnée, par l'audition des sermons, par les discours des personnes pieuses et éclairées et par la lecture des livres de piété. Cependant, aidée par la rectitude naturelle de son ju-

gement et beaucoup plus encore par la solidité et la pureté de sa foi et la ferveur de sa dévotion, elle s'était formé des idées si élevées et à la fois si justes, sur les grandes vérités du christianisme et les règles de la vie vraiment chrétienne, que sa conversation, sur ces sujets, était pour ceux qui l'entendaient, une source d'admiration, de profit et de délices.

C'est pour tant de motifs que beaucoup de personnes de son sexe lui ouvraient leur cœur et la consultaient non-seulement sur leurs affaires de famille, mais aussi sur celles de leur âme; et sur des matières si délicates, Virginie leur faisait toujours des réponses si sensées, leur donnait des avis si justes, et dont l'application démontrait tellement l'utilité, qu'elle paraissait posséder dans un degré éminent le don de conseil. Sa sœur affirme, pour ce qui la concerne, qu'une parole de Virginie suffisait souvent, au milieu des doutes et des agitations de sa conscience, à lui faire recouvrer la paix.

C'était quelque chose d'admirable que de voir la sainte liberté et le discernement parfait avec lesquels elle accomplissait le précepte de la correction fraternelle. Malheur à celui qui, devant elle, se fût permis de tenir des discours pouvant offenser, même de loin, la religion ou le clergé. Dans la promptitude de son esprit, comme dans la vivacité de son zèle, elle trouvait des répliques, propres à réduire au silence le parleur téméraire et à le couvrir de confusion.

Ce zèle l'inspira jusque dans sa dernière maladie, où épuisée, oppressée, haletante et paraissant pouvoir à peine articuler une parole, elle plaida la cause de la religion et des mœurs contre une personne qu'elle avait entendue parler d'une manière, peu conforme à son caractère, et essayer de faire passer pour fautes légères et actes indifférents, des choses qui répugnent à la sainteté et à la dignité du sacerdoce; et ce plaidoyer, elle le fit avec une ardeur telle que « tous, tant que nous étions présents, affirme sa sœur, nous restâmes enchantés et surpris qu'en l'état où elle était, elle pût avoir assez d'esprit et d'énergie, pour dire sans respect humain et sans hésitation, quant aux termes, de si belles, de

si magnifiques choses, » au point que son adversaire, ne trouvant rien à lui opposer, et honteux d'avoir été vaincu par une jeune femme, sans études solides, et malade, se retira soudain pour ne jamais reparaitre.

Du reste, on peut dire qu'en général, dès que Virginie découvrait peu de réserve dans les paroles ou la conduite de quelqu'un, quel que fût son caractère ou son rang, elle trouvait toujours des moyens pour lui faire comprendre que la maison Bruni n'était pas faite pour lui. Car, en effet, en accueillant chez soi des personnes qui ont peu de conscience et de délicatesse, on ne se concilie pas plus l'estime des hommes qu'on n'attire sur sa maison les complaisances et les bénédictions de Dieu.

Si quelque jeune femme de sa connaissance se présentait à elle les bras et le cou plus découverts que ne le comportent les lois de la plus sévère pudeur, elle le leur reprochait d'une façon tout aimable, leur disant : « Mon Dieu, comme cette robe vous va mal ! » Et comme on lui en demandait la raison : « Ne voyez-vous pas, disait-elle, qu'elle laisse sortir vos épaules ? pour votre fichu, il est mal placé et manque son but. » Et alors elle se mettait à l'arranger selon les règles de la modestie, et à le fixer à force d'épingles. A une autre elle disait : « Pauvre petite ! comme vous êtes découverte, vous prendrez certainement un refroidissement ; voulez-vous un fichu ? » Et si celle-ci, comprenant le sens caché de cette proposition, s'en défendait en disant : « J'ai une chemisette, » Virginie répliquait : « Mon amie, point d'illusion, la chemisette de gaze transparente, n'a rien à faire avec la modestie, elle ne sert qu'à augmenter la séduction ; elle est aussi insuffisante à préserver des coups d'air que des coups d'œil, lascivement provocateurs. » A celle qui s'excusait sur la chaleur : « Ma chère, répondait-elle, il est préférable de souffrir quelques heures la chaleur de la saison que de brûler, Dieu seul sait pendant combien d'années, dans les flammes du purgatoire, ou pour toujours dans le feu de l'enfer. » Après tout, est-ce un si grand sacrifice de consentir,

pour éviter de donner du scandale, à supporter une légère incommodité, lorsque par vanité nous ne faisons pas difficulté de nous serrer les flancs avec le plus dur de tous les cilices, et que, si la mode l'imposait, on nous trouverait disposées à endosser, au mois d'août, même une couverture piquée, que nous trouverions, loin de nous en plaindre, fort commode, comme nous le faisons, du reste, de toutes les modes en vigueur. Parmi les papiers qui nous ont été procurés par les soins de la sœur de Virginie, l'angélique Hyacinthe, on y trouve ces paroles : « M'étant fait une robe de gaze, Virginie songea à me faire mettre par-dessous une autre paire de manches, pour cacher mes bras. »

Elle n'était pas moins jalouse de voir les ecclésiastiques conserver la dignité et la gravité de leur état. Et si, parmi ceux qui fréquentaient la maison Bruni, Virginie apercevait la plus petite chose qui ne fût pas en parfaite harmonie avec le respect que l'ecclésiastique se doit à lui-même, elle n'hésitait pas à l'en prévenir, terminant toujours son avis en disant : « De grâce, excusez-moi, je vous le dis pour votre bien, dans l'intérêt de votre dignité que j'ai bien à cœur. » Puis : « Malheureuse que je suis ! ajoutait-elle, quelles ne sont pas mon impertinence et ma hardiesse d'oser relever les défauts des autres, au lieu de songer aux miens qui sont innombrables ! »

Mais Virginie, dans le feu de sa conversation qui était animée, rapide, ne laissait pas de mesurer les expressions et les paroles, restant toujours maîtresse de dire ce qu'elle voulait et comme elle le voulait. Elle savait articuler les plus dures vérités et les faire accepter par sa manière de les dire. Son zèle ne l'entraînait pas au fanatisme ; sa sincérité ne dégénérait pas en imprudence ; l'amour de la vérité ne lui faisait pas oublier le respect, dû aux personnes ; ses paroles étaient si clairement le langage de la piété et de l'amour, de la franchise et de l'humilité, de la candeur et de la sagesse, qu'il était impossible de ne pas discerner l'esprit qui la faisait parler. Aussi nul ne se considérait comme offensé par ses

avis ; il arrivait même qu'après avoir reçu une mortification, on sentait un plus vif besoin de l'admirer, de la respecter et de l'aimer, mais de ce saint amour qui s'arrête aux pieds de la pudeur, rempart contre lequel viennent se briser les flots des inclinations profanes.

Il est désormais temps de voir en quelle manière s'est également accomplie dans notre veuve la promesse divine, qu'une mort douce et précieuse est la récompense d'une vie sainte et parfaite, et de raconter une des plus belles morts qui, de nos jours, se soient vues à Rome ; et cela autant pour l'encouragement et la consolation des âmes pieuses qui marchent en tremblant dans les voies du Seigneur, que pour la gloire de la vraie religion, seule capable d'inspirer de vraies et solides vertus pendant la vie, seule capable de procurer, à l'heure de la mort, la paix, l'espérance et la véritable consolation.

CHAPITRE SIXIÈME

DERNIÈRE MALADIE ET MORT DE VIRGINIE BRUNI.

§ 1. — *Tranquillité de Virginie en entendant déclarer son mal incurable et en se préparant à la mort. — La grande religion et la grande piété qu'elle montra pendant les deux mois qu'elle fut alitée.*

ENTRE les promesses les plus consolantes que fassent les saintes Écritures aux âmes vraiment justes, figure celle-ci : que le Dieu tout amour et toute dilection les tient étroitement dans ses bras comme une mère tient son petit enfant ; de sorte que le tourment de la mort n'osera pas venir les troubler, et que, bien que semblant mourir, elles aussi, aux yeux des mondains insensés, elles ne font en réalité que s'endormir dans un suave et pacifique repos : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis. Visi sunt oculis insipientium mori ; illi autem sunt in pace* (Sap., III). Car si rien n'est plus malheureux et plus terrible que la mort des pécheurs : *Mors peccatorum pessima* (Psal. XXXIII), rien non plus n'est plus doux, plus digne d'envie, plus précieux que la mort des saints : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* (Ibid., CXV). Or, telle fut la mort de la veuve Bruni.

Virginie souffrait depuis environ trois ans d'une obstruction à la rate, et traînait une vie fatiguée et languissante. Cependant, pleine d'esprit et de courage comme elle était, elle dominait son mal et les incommodités qui en étaient la conséquence, et s'efforçait de remplir tous les devoirs de famille, toutes les pratiques de religion et tous les exercices de charité, énumérés plus haut, avec l'aisance et la gaieté d'une personne en bonne santé.

Mais enfin, dans le courant de l'été de 1839, une fièvre lente, accompagnée de toux, d'insomnie et d'une grande prostration de forces s'empara d'elle et la contraignit de recourir sérieusement à l'art si tourmentant de la médecine. Divers systèmes médicaux furent essayés par de savants docteurs ; on la fit plusieurs fois changer de climat (dernier expédient de la médecine, lorsqu'elle a vainement épuisé tous les autres). Son tendre père, qui n'épargna ni soins ni sacrifices d'argent pour prolonger une vie si précieuse et si chère, l'envoya d'abord à Marino et ensuite à Civita-Vecchia. Il semblait que Virginie avait la certitude de mourir, à bref délai, de la maladie dont elle souffrait, car elle avait toujours dit à qui voulait l'entendre, et particulièrement aux saintes religieuses de Monte-Falco, qu'elle n'atteindrait pas l'âge de trente ans. Malgré cette conviction, elle se soumit avec une docilité parfaite, à l'usage des remèdes recommandés, remèdes souvent plus désagréables que le mal lui-même ; et n'omit jamais une syllabe des prescriptions de l'art médical, parce que, disait-elle : « Si les médecins se trompent, ce ne pourra être que par une disposition de Dieu ; mais mon devoir, quoi qu'il puisse en arriver, est de leur révéler toutes mes misères et de leur obéir aveuglément. »

Sous le climat de Civita-Vecchia son mal empira au point que, craignant de n'être bientôt plus en état de faire le voyage de Rome, où elle désirait mourir, elle y revint vers la fin de novembre, mais tellement épuisée et languissante que les médecins déclarèrent alors à ses parents que tout soin était inutile, tout remède impuissant et qu'ils pouvaient la considérer comme perdue. Virginie était pleine d'intelligence et n'avait aucune envie ni aucun intérêt à se tromper ou à être trompée. Aussi, l'embarras des médecins à lui révéler son état, lui fit deviner sans peine ce dont il s'agissait, et, sans se troubler le moins du monde : « J'ai compris, dit-elle, que pour moi il n'est plus de remède ; n'allez pas cependant croire que cette déclaration m'afflige ou m'effraie, je ne regrette pas de mourir, je suis disposée à faire la volonté de Dieu, et si,

dès cette heure, il me veut, je suis prête à aller à lui ; » et ces paroles, elle les prononça avec une telle sérénité de visage que les médecins, assez peu habitués à entendre un tel langage sortir de la bouche des malades, la quittèrent aussi surpris qu'édifiés.

Elle continua néanmoins, autant qu'elle le pouvait, à se tenir levée, pour avoir la consolation de se rendre à l'église voisine du Très-Saint-Sauveur pour y recevoir la sainte communion ; et, aussi longtemps qu'il lui resta un peu de force, elle ne manqua jamais de s'y traîner, ou plutôt de s'y faire presque porter dans les bras de la personne qui l'accompagnait ; jusqu'à ce qu'enfin, prise un jour d'un évanouissement mortel, elle dut renoncer, malgré le vif désir qu'elle en avait, au bonheur d'aller dorénavant recevoir Jésus-Christ à l'église.

La faiblesse et les autres symptômes du mal, croissant toujours davantage, elle dut, malgré l'activité de son esprit, céder à l'infirmité de la chair, et vers la moitié de décembre reprendre le lit pour ne plus s'en relever ; mais, avant de s'aliter, elle réunit toutes les cartes testimoniales, à elles délivrées par les différentes congrégations dont elle faisait partie comme sœur, les remit à son confesseur, avec mission de les adresser à qui de droit, afin, qu'immédiatement après son décès, on lui appliquât les suffrages auxquels sa confraternité lui donnait droit. Elle chargea encore son confesseur d'autres commissions à exécuter après sa mort, entre autres, de faire en sorte qu'on ne touchât pas à son corps et de persuader à ses parents de le faire transporter à l'église et enterrer comme on avait coutume de le faire pour le corps des pauvres, *more pauperum*. Elle traitait toutes ces choses avec une aisance, une indifférence et un calme tels qu'on eût dit qu'il s'agissait de donner des ordres pour un court voyage à la campagne.

Elle eut encore à souffrir sur son lit de douleur pendant environ deux mois, avant de rendre à Dieu son bienheureux esprit. Abandonnée des médecins, persuadée elle-même qu'elle

mourrait, et par cela même buvant comme goutte à goutte la mort, Virginie, durant une si longue agonie, ne se démentit jamais, mais mit à profit ce temps précieux qui lui fut accordé pour accroître ses mérites, et édifier les hommes par les exemples qu'elle ne cessa de donner de toutes les vertus chrétiennes dont elle avait acquis l'habitude. L'homme, à l'heure de la mort, est exactement ce qu'il a été toute sa vie.

On a déjà vu (II, 3) à quel degré de perfection cette jeune séculière porta l'esprit de religion et de piété durant le cours de sa vie; mais cet esprit avec lequel elle s'était identifiée se montra en elle dans toute sa force au moment suprême, à l'exception de quelques avis qu'elle crut devoir donner à sa sœur ou à d'autres personnes dans l'intérêt de sa famille après sa mort. Elle ne songeait qu'à Dieu, ne parlait et ne voulait entendre parler que de Dieu; et ces deux mois qu'elle passa encore sur la terre, ne furent qu'une suite non interrompue d'actes de religion, au moyen desquels elle rendait un culte à Dieu et assurait sa propre sanctification.

Après le court et pénible repos de la nuit, elle récitait ses prières habituelles du matin auxquelles elle en ajoutait d'autres, propres à la situation où elle se trouvait; ensuite elle assistait d'esprit, ne le pouvant de corps, au saint sacrifice de la messe qu'on célébrait dans l'église du Très-Saint Sauveur contiguë à sa chambre, et d'où elle pouvait, à cause de cette proximité, entendre annoncer les différentes parties par le bruit de la sonnette. Elle avait obtenu du Saint-Père de pouvoir gagner six cents jours d'indulgence chaque fois qu'elle dirait un *Pater* et baiserait son crucifix, et l'indulgence plénière en le baisant à l'heure de la mort.

Or, par suite de la détermination qu'elle avait prise d'éviter le purgatoire, même à l'aide d'indulgences gagnées, elle récitait à chaque instant et, particulièrement quand elle était seule, le *Pater* et baisait cette sainte image avec un grand sentiment d'humilité, de pénitence, de dévotion et d'amour; et lorsqu'elle était fatiguée, elle se faisait aider par quiconque entra dans sa chambre pendant cette récitation; puis deman-

dait à baiser le crucifix. Au son de la cloche de l'aurore, de midi, de l'*Ave Maria*, et de l'autre son qui la suit, elle ne négligeait jamais de dire les prières d'usage, et toutes les fois que les personnes présentes ne remarquaient pas le son, Virginie, toujours présente à elle-même, lorsqu'il s'agissait de faire des actes de religion, les en prévenait et disait à n'importe qui se trouvait là :

« N'entendez-vous pas la cloche sonner ? Allons, disons l'*Angelus Domini* ou le *De profundis*, et ne perdons pas ces indulgences. » Chaque soir elle se confessait, et, aidée par son confesseur, elle faisait à Dieu le sacrifice de sa vie, s'offrait à la mort, renouvelait les actes du chrétien et recevait l'absolution comme pour mourir. Les médecins ayant déclaré qu'elle pouvait, à chaque instant et sans qu'on s'en aperçût, rendre son dernier soupir, elle tenait à ce que le rosaire, récitée habituellement, chaque soir, en famille, le fût dans sa chambre ; après le rosaire, elle se faisait faire une lecture spirituelle, et aider à dire d'autres prières, entre autres celles de saint Alphonse-Marie de Liguori.

Plusieurs fois la semaine elle avait la consolation de recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; la proximité de l'église lui rendait cette satisfaction facile, et un pieux et savant ecclésiastique français, qui habitait la même maison qu'elle, se faisait un plaisir de le lui porter pour satisfaire à sa dévotion personnelle, et malgré la fièvre qui la dévorait et qui ne lui permettait pas de rester, même un quart d'heure, sans boire, elle supportait volontiers pendant de longues nuits d'hiver le tourment de la soif, afin de pouvoir communier le lendemain, disant : « Ce rafraîchissement de l'âme vaut mieux que tous les rafraîchissements du corps. » Son religieux père l'aidait à faire les actes de préparation à la communion aussi bien que les actes d'actions de grâces après l'avoir reçue. Présent au moment où Virginie recevait la sainte Eucharistie, il se retirait aussitôt après, Virginie souhaitant être laissée seule pour se livrer dans le silence aux transports de son cœur : aussi le spectacle de son allégresse, de la modestie, du recueillement

de la piété, avec lesquels elle accomplissait ce bel acte de religion, inspirait-il la plus sincère dévotion.

Elle tint à se faire expliquer les prières de *la recommandation de l'âme*, « afin, disait-elle, qu'au dernier moment, je les comprenne bien, et que, si je ne puis les suivre de la langue, en les répétant, je les suive du cœur, en les sentant. »

Elle manifesta une grande satisfaction en entendant ces belles formules dont se sert l'Église pour recommander à Dieu les âmes des fidèles, ses enfants : du reste, ses pieux entretiens avec son crucifix, qu'elle tenait à la main ou sur sa poitrine, étaient incessants : elle en faisait de même avec les deux images de Marie que, comme il a été dit (XI, 3), elle avait fait suspendre de chaque côté de son lit, et auxquelles, l'œil fixé sur elles comme sur les objets de sa tendre piété, on l'entendait adresser à voix basse ces oraisons jaculatoires : *Illos tuos misericordes oculos... fructum ventris tui post hoc exsilium ostende.... in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.... in te, Domine, speravi, non confundar in æternum*. Virginie obtint enfin la grâce qu'elle avait sollicitée du Seigneur avec tant d'instance durant sa vie, celle de conserver jusqu'au dernier moment la sérénité de l'esprit, le libre usage de ses sens, et de pouvoir aller au-devant de la mort, munie de toutes les consolations de l'Église et comme armée de tous les actes de religion et de tous les sentiments de vraie piété, cachet distinctif du chrétien fervent.

§ II. — *Souffrances de Virginie dans son corps, souffrances plus cruelles encore de Virginie dans son cœur durant sa dernière maladie. — Sa patience et sa résignation toute chrétienne à les endurer.*

Mais ce qui, dans la bienheureuse mort de Virginie, offrit un sujet tout particulier d'étonnement et d'édification à la fois, à tous ceux qui en furent témoins, ce fut l'héroïsme de sa patience, de sa résignation et de sa parfaite conformité aux volontés de Dieu.

Quel qu'ait été son mal, jamais d'ailleurs clairement défini,

il est un fait, c'est qu'il était très-douloureux. Outre la fièvre qui la mina pendant huit mois, elle avait une toux continue, un feu intérieur intolérable, un extrême embarras de poitrine, une grande difficulté à respirer, au point que, parfois, il lui semblait étouffer ; puis de pénibles soulèvements d'estomac, de continuelles insomnies, des convulsions spasmodiques, de fréquentes faiblesses, des douleurs on ne peut plus aiguës, dans certaines parties du corps, une sensibilité si exquise et une irritabilité nerveuse si excessive que le plus léger attouchement lui occasionnait une douleur. Entrer seulement dans sa chambre, à plus forte raison s'approcher de son lit, imprimait à l'air un mouvement qui causait une sensation très-pénible à ses organes respiratoires. Ajoutez à cela qu'aucune position ne lui procurait de repos et que, chaque quart d'heure, il lui en fallait prendre une nouvelle. Aussi fallait-il être toujours prêt à l'aider à se retourner, ou à la soulever, attendu que, si on n'accourait pas sur-le-champ pour lui rendre ce service quand elle le réclamait, elle se plaignait de se sentir déchirer intérieurement la poitrine et les entrailles comme par une main armée de griffes de fer.

Les souffrances qui lui torturaient le corps, n'étaient rien en comparaison de celles qui lui brisaient le cœur. Il est vrai qu'il lui était tout à fait indifférent de quitter ce monde, dont elle vivait si détachée, et de se voir, si jeune encore, ravir la vie présente, elle qui avait uniquement placé dans la vie à venir ses espérances et sa félicité. Mais outre son père et ses sœurs pour lesquels, comme nous l'avons déjà vu (IV, 3-4) elle avait une vive tendresse et une vive affection, Virginie laissait trois petits enfants, dont l'aîné avait à peine huit ans, enfants déjà orphelins de père, et doublement ses enfants, et parce qu'ils avaient reçu le jour d'elle, et parce qu'elle les avait enfantés dans sa douleur pendant le long espace de temps qu'elle dut souffrir et prier pour obtenir qu'ils lui fussent rendus ; enfants dans lesquels son cœur avait, après Dieu, précisément à cause de cela, mis toutes ses affections, auxquels elle avait voué tout son zèle et qu'elle aimait d'une inexprimable ten-

dresse. Qui peut comprendre et expliquer ce que Virginie dut souffrir lorsque ces innocentes créatures, lui demandant comment elle allait, et s'entendant répondre : « mal, » se mettaient à pleurer, et que la plus petite, en particulier, âgée seulement de cinq ans, disait dans son enfantine simplicité, se frottant les yeux avec ses petites mains : « Toujours mal, mal ! maman, pourquoi ne nous dites-vous pas une seule fois que vous allez bien ? » Ce qui est évident, c'est que ces paroles et ces larmes étaient autant de coups de stylet pour le cœur de la pauvre mère. Et, en effet, Virginie, comme nous l'avons vu de nos yeux, prenait alors le crucifix, le serrait étroitement entre ses mains, le pressait sur sa poitrine, puis levait au ciel ses yeux, qu'elle y tenait fixés, comme dans une extase de douleur, avec une expression si touchante et si sublime qu'il était aisé de comprendre qu'elle devait alors se sentir déchirer le cœur, et demander à Dieu la force nécessaire pour supporter une peine aussi amère.

Un jour, qu'elle pensa être le dernier de sa vie, elle voulut donner à ses enfants sa dernière bénédiction. Mais épuisée et respirant à peine, elle pria son confesseur, ne pouvant adresser à ces chers petits de longs discours, de leur dire en son nom ce qu'une mère chrétienne doit dire à ses enfants au moment de les quitter et de sortir de ce monde. Ces chères petites créatures s'étant donc mises à genoux, Virginie d'une voix oppressée et défaillante, leur dit : « Mes enfants, écoutez ce que va vous dire en mon nom mon père spirituel, figurez-vous que c'est moi qui vous le dis. N'oubliez jamais les avis de votre mère mourante. » Or, pour résister à cette scène, il fallait assurément avoir dans la poitrine une pierre en guise de cœur, et comme son confesseur n'en était pas là, à peine eut-il articulé quelques mots que sa voix trembla et qu'il lui fut impossible de retenir ses larmes. Que si telle fut l'émotion d'un étranger, quelle ne dut pas être celle de la mère ? Aussi Virginie, craignant avec bien plus de raison encore d'être trahie par sa tendresse, si elle prolongeait ce drame déchirant, et de ne pouvoir résister à la véhémence de sa dou-

leur, après avoir regardé le ciel, se retourna vers son confesseur et lui dit : « Mon père, c'en est assez : faites-moi la charité de me lever les bras pour les bénir. » Le confesseur soutenant et guidant sa main faible et tremblante : « Mes enfants, dit-elle, je vous bénis de tout mon cœur, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et je prie Dieu qu'il vous bénisse. Vivez de manière à mériter de venir me rejoindre en paradis. »

Or, au milieu de souffrances aussi cruelles, jamais il ne lui échappa un signe d'impatience contre la maladie qui affligeait son corps. Jamais un mot de plainte contre l'inévitable nécessité d'abandonner ses enfants orphelins, pensée qui, plus que toutes les autres, lui déchirait incessamment le cœur ; mais toujours soumise aux volontés de Dieu, toujours calme et toujours tranquille, Virginie donna des exemples de résignation chrétienne tels, que celui qui les relate ici, croit pouvoir, en sa qualité de témoin oculaire et d'observateur assidu, affirmer sur sa conscience, n'avoir jamais ni vu, ni entendu, ni lu, en ce genre, rien de plus édifiant, rien de plus parfait.

Quant à ses enfants, Virginie ne cessait de les recommander à leurs aïeuls, à leurs oncles, à leurs tantes, avec une sollicitude et une énergie qui engageait les cœurs, elle les recommandait surtout continuellement à Dieu. C'est à lui qu'elle en confiait le soin et la tutelle, avec les sentiments d'entière confiance en sa bonté, que nous avons exposés ci-dessus (II, 2), et la préoccupation de devoir s'en séparer, préoccupation la plus cruelle pour le cœur d'une jeune mère, ne parvint jamais à altérer le prodige de sa résignation aux dispositions divines. Lorsque, dans leur désolation, ces chères petites créatures entouraient son lit, elle les congédiait en leur disant : « Allez plutôt à la tribune ; et là priez Jésus-Christ que sa volonté s'accomplisse sur moi et sur vous.

Ensuite, quant à sa maladie, Virginie se préoccupait beaucoup plus des embarras et du trouble qu'elle devait causer aux autres que des peines et des angoisses auxquelles elle était

elle-même en proie. Aussi priait-elle quelquefois le Seigneur d'abrèger les jours de son exil, et s'abstenait-elle, le plus qu'elle le pouvait, d'appeler, principalement la nuit, les vertueuses personnes qui l'assistaient, et souffrait-elle la soif et d'autres incommodités plutôt que de les déranger. Si elle ne pouvait se dispenser de réclamer leurs bons offices, elle s'apitoyait sur elles, en leur disant : « Pauvres malheureuses, que ne souffrez-vous pas pour moi ! mais, quant à cela, prenez patience, ces importunités touchent à leur fin. Mais la récompense que Dieu vous réserve pour la charité dont vous avez usé envers moi, ne finira jamais. » Et un jour que son confesseur lui suggérait des actes de résignation auxquels Virginie, le crucifix à la main, s'unissait de cœur, celle-ci l'interrompit et prononça ces paroles : « Mais, mon Jésus-Christ, disposez de moi sans délai, car mon confesseur et ces braves gens sont à bout de forces. »

Cependant l'intensité de son mal, surtout quand il excédait ses forces, arrachait à son humanité désolée une plainte, pleine de larmes, qui faisait peine à entendre et montrait à quel point la malade souffrait. En outre, il lui arrivait aussi de réprimander ceux qui la soignaient, quand ils lui semblaient ne pas faire les choses, pour le temps et la manière, conformément aux ordres des médecins, dont elle tenait à voir les prescriptions ponctuellement exécutées. Il faut ajouter que, quand elle avait la conscience de ces plaintes et de ces manifestations de mécontentement, elle en montrait une extrême regret, s'en humiliait, et en demandait pardon à Dieu et aux hommes, en disant : « O mon Dieu, suis-je misérable ! vous m'envoyez ces magnifiques occasions pour racheter mes péchés ; et, au lieu d'en profiter, j'en commets de nouveaux ! » puis se tournant vers les personnes qui l'entouraient : « Voyez comme je suis, reprenait-elle ; je ne sais rien souffrir comme il convient de le faire ; je me plains toujours, je suis assommante ; je me désole sans cesse, ne suis jamais contente de rien. Par charité, pardonnez-moi, entendez-vous bien, et priez Dieu qu'il me pardonne. »

Indépendamment des personnes qui la veillaient nuit et jour, il s'était offert pour la soigner, même pendant la nuit, un si grand nombre de connaissances et d'amies qu'il fallut en remercier plusieurs pour éviter la confusion. C'était, entre celles qui l'approchaient, une sainte émulation de charité pour la servir : « ce qui, disait sa sœur, inspirait une sorte de dévotion et faisait plaisir. » Aussi je doute qu'il soit donné à qui que ce soit de rencontrer des soins plus empressés, plus pieux et plus affectueux que ceux dont a été l'objet Virginie, pendant sa longue maladie.

Or, ce qui, pour d'autres, eût été une satisfaction et un soulagement était pour elle un sujet de confusion et de chagrin, car elle disait : « Que de personnes incommodées pour moi ! que d'argent dépensé pour qui ne vaut pas une obole ! » ou bien : « Combien de pauvres malades à l'hôpital et dans les maisons particulières, dont l'état est beaucoup plus grave que le mien, qui n'ont ni les soins ni les secours dont je dispose pour l'âme comme pour le corps ! Qu'ai-je donc fait pour vous, ô mon Dieu, pour mériter que vous soyez si bon pour moi ? »

Si quelqu'un lui témoignait de la compassion : « Ce que je souffre, répondait-elle, n'est rien en comparaison de ce que je mérite de souffrir pour mes péchés ; et puis, que n'a pas souffert Jésus-Christ pour les autres ! Je puis bien, moi, souffrir quelque chose pour mon propre avantage. J'ai dit au Seigneur que je ne veux absolument pas aller dans le purgatoire, qu'il me fasse expier ici-bas mes péchés ; il me semble qu'il est disposé à m'exaucer. »

On avait appris à Virginie que les âmes élues sont comme autant de pierres destinées à former le vrai temple de Dieu dans le ciel ; et qu'ainsi qu'on le rapporte, des pierres dont fut formé le temple le plus fameux de Dieu sur la terre, elles doivent être préalablement taillées et polies, de manière qu'il ne reste plus qu'à les placer ; que le marteau et le ciseau qui sert à les polir, sont les souffrances de la vie et le feu du purgatoire.

Or cette doctrine des livres saints, Virginie l'avait profon-

dément goûtée; et c'est elle qui la fortifiait dans ses souffrances. Mais voyant que son mal se prolongeait, badinant, pour ainsi dire, un jour sur ses souffrances, elle s'exprima ainsi : « Il faudra bien convenir que la *pierre* Virginie est horriblement dure et raboteuse, puisqu'elle donne tant de peine au ciseau pour achever de l'équarrir et de la polir. » Si on l'interrogeait sur sa santé, elle répondait invariablement : « Comme il plaît à Dieu; » ou bien : « Je souffre, mais je fais la volonté de Dieu. » Et puis elle se recommandait aux prières de tous pour qu'ils lui obtinssent la patience et la résignation, dues aux volontés divines, et disait à Dieu lui-même : « Seigneur, si tel est votre bon plaisir et que ce soit profitable pour mon âme, ne faites point difficulté d'augmenter mes douleurs; mais avec elles augmentez ma patience; vous voyez, d'ailleurs, que pour souffrir, j'en ai bien peu. » D'autres fois elle disait : « Seigneur, punissez-moi, purifiez-moi en ce monde; mais épargnez-moi dans l'autre; » ou bien : « Mon Seigneur, je suis prête à faire, à souffrir tout ce que vous voulez. » Un jour qu'elle souffrait plus que de coutume, elle sembla lui demander de venir promptement l'enlever de cette terre; comme son confesseur lui dit : « Eh bien ! Virginie, et la volonté de Dieu? — Vous avez raison, repartit-elle aussitôt; non, Seigneur, ne faites pas attention à ma délicatesse: mais ce que vous voulez, quand vous le voulez, comme vous le voulez et où vous le voulez; finalement qu'en tout et pour tout votre volonté se fasse. »

Lorsqu'on lui porta la relique du bienheureux Léonard dont il a été question ci-dessus (V, 2), et qu'on l'engagea à faire une neuvaine en son honneur pour en obtenir sa guérison, Virginie répondit : « Je ferai volontiers la neuvaine, mais non pour obtenir de vivre ou de mourir, mais bien pour que la volonté de Dieu s'accomplisse sur moi. »

Bien plus, elle n'était pas seulement résignée, mais elle semblait encore trouver une sorte de délectation dans sa souffrance. Et, en effet, dans un de ces moments où elle était

laissée seule, on l'entendait chanter la *chansonnette* (1) de saint Alphonse-Marie de Liguori.

Oh! belle souffrance, que celle qu'on endure pour Dieu; oh! belle mort, que celle qui se consume sur le sein du Seigneur. Je t'embrasse, mon bon Rédempteur, pour mourir embrassée par toi. Ce n'est pas la mort, mais un doux repos qui t'attend un jour, ô mon âme, si, en mourant, Marie t'assiste, si en expirant, Jésus t'accueille.

De là on doit conclure que les paroles de l'Écriture, citées plus haut, *le tourment de la mort ne les touchera pas*, ne signifient pas que les âmes justes ne ressentent pas, au moment de la mort, les douleurs du mal qui les tue, ni l'amertume de leur séparation des objets légitimes de leur tendresse; mais bien, que ces peines n'altèrent en aucune sorte la paix de leur esprit, et que, se changeant en motifs d'espérance et de consolation, par la patience avec laquelle elles les supportent, par l'offrande qu'elles en font à Dieu, par le mérite qu'elles leur procurent, par les récompenses qui les attendent, elles cessent d'être des peines pour devenir des consolations, et qu'elles sont, pour ces âmes, comme si elles n'existaient pas : *Et non tanget illos tormentum mortis*.

§ III. — Grande confiance de Virginie et son ardent désir d'aller en Paradis. — Sa très-pieuse et très-précieuse mort. — Conclusion.

Mais ce qui a été dit des souffrances des âmes justes doit aussi s'entendre de leurs craintes aux approches de la mort. La reine Esther qui, au moment de se présenter à Assuérus, son époux, il est vrai, mais aussi l'arbitre de sa vie, s'évanouit, et qui, soutenue par ses servantes, reprend vie et courage pour parler au monarque, est une superbe figure du mystère de l'âme pieuse et chrétienne, qui, à la première

(1) Mot usité en italien pour désigner les chants sacrés, composés par saint Liguori pour l'usage du peuple, en vue surtout de lui faire perdre l'habitude de chanter des chansons profanes.

annonce de la mort qui l'obligera à se présenter à un époux qui peut la traiter en juge, craint et tremble; mais qui, soutenue par ses vertus, par la foi, l'espérance et l'amour, se rassure et n'hésite plus à se présenter à Jésus-Christ. Et tandis que les pécheurs trouvent, à la mort, l'épouvante qui les glace, au lieu de l'espérance qui les console et qu'ils se flattèrent pendant leur vie d'y trouver; les bonnes âmes, au contraire, trouvent à la mort, au lieu de la peur à laquelle elles craignaient d'être sujettes, la confiance, la sécurité et la paix, se réalisant ainsi à leur égard la joyeuse promesse des livres saints, qui dit : « Celui qui craint le Seigneur pendant sa vie, sera favorablement traité au moment de sa mort : *Timenti Dominum benè erit in extremis* (Eccli., 1). »

Il n'en fut pas autrement pour notre veuve. Elle commença, dans le principe, à concevoir quelque crainte d'être obligée, par suite de sa mort, de se présenter devant Jésus-Christ; mais son cœur bannit bientôt complètement cette appréhension, pour s'ouvrir à l'espérance la plus vive, je dirais presque à la conviction la plus absolue qu'ait jamais eue d'être sauvée une âme chrétienne. On lui demanda maintes fois si elle sentait en elle quelque sujet de trouble au souvenir de ses péchés : « Aucun, répondit-elle toujours. Le Seigneur sait combien je regrette de les avoir commis; et j'espère de sa miséricorde qu'il me les a pardonnés. Je suis tranquille, je suis calme, je suis contente; et je m'attends à aller promptement avec Jésus-Christ en paradis. » Aussi, prenait-elle congé de tout ce qui l'entourait avec tranquillité et assurance; se chargeait-elle des commissions qu'on lui donnait pour le ciel; et s'offrait-elle spontanément à y plaider la cause de ceux qui restaient ici-bas. Ainsi, un soir, une de ses vertueuses amies lui ayant raconté les grands malheurs de famille qui l'avaient frappée : « Pauvre enfant, lui dit-elle, que vous m'affligez ! mais tranquillisez-vous, maintenant que je vais en paradis, j'intéresserai Jésus-Christ à votre situation. »

Il lui arrivait de plaisanter sa sœur et une autre amie, désireuses, elles aussi, d'aller le plus vite possible au ciel, leur

disant : « Eh bien ! je m'en vais, et vous, **vous restez**, et Dieu sait pour combien de temps encore. » Et l'une d'elles lui ayant répondu : « Mais quoi ! vous êtes **donc déterminée** à nous laisser ? — Oui, petite folle... repartit Virginie en souriant ; mais quoi vous laisser ? Je vais *balayer* et préparer votre place, présentement je vais **là-haut** ; puis vous y viendrez aussi vous-mêmes. » Une autre fois elle leur dit aussi ces mêmes paroles : « Entendez-vous bien ? le matin de ma mort, ne pleurez pas, parce que je m'en vais au paradis. »

Bien plus cette confiance où elle était qu'elle ferait une bonne mort et qu'elle serait sauvée, confiance que Dieu lui avait donnée (car elle ne pouvait être que l'œuvre de sa miséricorde), lui avait enlevé non-seulement toute crainte de la mort, mais en avait éveillé en elle un vif désir dans ses derniers moments, en sorte que, tandis qu'il faut faire des efforts inouïs, quand on assiste les moribondes, surtout si elles sont jeunes ou mères de famille, pour obtenir qu'elles se résignent à mourir, avec Virginie, au contraire, il fallut en quelque sorte contester pour l'amener à se résigner à vivre, pour le cas où il eût plu à Dieu de la laisser encore ici-bas ; et, en effet, elle ne voulait plus entendre parler de prier le bienheureux Léonard, dont elle avait auprès d'elle la relique, pour qu'il lui obtînt, si cela devait être pour la gloire de Dieu, son entière guérison, parce que, disait-elle, à tout le monde, « grâce à Dieu, ma conscience ne me reproche rien ; je suis tranquille, je suis préparée ; et si je meurs, je suis sauvée. Si, au contraire, je continuais à vivre, je pourrais m'attacher au monde, je pourrais encore pécher ; et Dieu seul sait si, quand ensuite il s'agirait de mourir, je me trouverais encore dans les dispositions où, par la miséricorde de Dieu, je suis pour l'instant. Et puis me remettre à la besogne une autre fois, c'est par trop dur. Non, non, mon bienheureux Léonard, obtenez-moi plutôt de Dieu de mourir. » A une personne qui lui assurait qu'elle n'avait pas à craindre que si le bienheureux Léonard lui obtenait la guérison

corporelle, ce fût au détriment de son âme, et que la divine bonté la sauverait, sa mort dût-elle être différée; elle répliqua en souriant : « C'est très-bien, mais ignorez-vous le proverbe? Mieux vaut l'œuf aujourd'hui que la poule demain. » Aussi il lui était désagréable de s'entendre dire : « Il me semble que vous êtes mieux ; espérons que vous vous remettrez. » Alors elle disait à sa sœur : « Que ces gens sont singuliers ! Ils s'imaginent me faire plaisir en me parlant ainsi ; ils ignorent probablement que je ne désire pas vivre, mais mieux aller en toute hâte en paradis. » Et incontinent après, elle se mettait à entonner : *Exspectans exspectavi Dominum, et intendit mihi*. Aussi peut-on dire que les autres moribonds ne font pas pour vivre autant de vœux qu'en faisait cette belle âme pour mourir.

Virginie disait fréquemment à sa sœur : « Hyacinthe, combien s'en manque-t-il encore ? D'autres fois elle se consolait en considérant l'effroyable maigreur à laquelle elle était réduite et qui lui faisait présager une mort prochaine ; car montrant à sa sœur ses bras décharnés et badinant d'elle-même : « Que je suis grasse ! » lui disait-elle ; puis reprenant son sérieux, elle ajoutait : « Il devrait s'en falloir de peu. » A son confesseur elle tenait le langage suivant : « On dit qu'on meurt en un instant : et à moi il m'a fallu tant de temps pour n'y pas encore réussir ! Que fait Jésus-Christ ? pourquoi ne vient-il donc pas ? Combien doit-il encore tarder ? » Pour tempérer un peu sa sainte impatience, on lui dit que Jésus-Christ apparut à la Madeleine sous l'extérieur d'un jardinier (Jean, xx), pour indiquer que, de même que le jardinier ne recueille les fruits que dans leur saison, et que lui seul connaît parfaitement quand ils sont mûrs, de même Jésus-Christ ne prend les âmes élues que dans *leur temps*, comme dit l'Écriture (Eccli., vii), et que lui seul connaît quand elles sont parfaitement disposées pour le ciel. A quoi repartit Virginie : « Mon beau jardinier, venez vite recueillir ce fruit, vu qu'il me semble qu'il perd au lieu de profiter ; et que, si vous tardez encore, vous courez le risque de le trouver pourri. »

D'autres fois elle disait à son confesseur : « Faites-moi un beau discours sur le paradis. Puisque nous ne pouvons pas y aller encore, consolons-nous au moins en en parlant. » Elle disait à Jésus-Christ lui-même : « Époux de mon âme, venez vite... quand sera-ce que je vous verrai et que vous m'emmènerez avec vous ? »

Or, on pleurait d'attendrissement, rien qu'à l'entendre parler et prier ainsi, rien qu'à la voir si résignée, si tranquille et si gaie. On a vu nombre de personnes rester immobiles et silencieuses au pied de son lit, durant des heures entières, pour la contempler, tant elle inspirait d'envie, de dévotion et de satisfaction. On en entendait déclarer ne pas en croire à leurs propres yeux, et n'avoir jamais vu qui que ce fût mourir de la sorte. De la bouche de l'un de ceux qui furent témoins de ses derniers moments, s'échappa cette exclamation : « Non, non, ce n'est pas une femme qui meurt, mais un ange qui s'envole au ciel. » Du reste, tous ceux, sans exception, qui la visitaient, en restaient édifiés, émus, enchantés. Ils se recommandaient à ses prières, et, en la quittant, celui-ci s'en allait répétant avoir vu un ange ; celui-là, une sainte ; un autre, un prodige de résignation ; un autre enfin, le modèle du vrai chrétien mourant ; et ils se consolait avec les parents de Virginie en leur disant : « Quel n'est pas votre bonheur ! Vous aurez au ciel une sainte qui priera pour vous. »

Le danger où elle était de trépasser à chaque instant, s'étant prolongé, comme nous l'avons dit, pendant environ deux mois, indépendamment des communions qu'elle fit souvent par pure dévotion, on lui administra trois fois le saint viatique qu'elle reçut avec une dévotion, un recueillement et un bonheur singuliers. La première fois qu'elle le reçut, elle s'y disposa, non-seulement en purifiant scrupuleusement son âme et en y excitant la plus grande ferveur, mais encore en dépouillant son corps de tout ce qu'il pouvait avoir de mondain, et pour cela, comme il en a déjà été fait mention (III, 8), elle se fit couper sa belle chevelure, détacha de ses oreilles certains petits pendants qui les ornaient ; ôta de son doigt l'anneau de

la *foi*, qu'elle avait constamment gardé comme signe de son veuvage. Elle reçut avec la même présence d'esprit et les mêmes sentiments de piété chrétienne l'extrême-onction, et après sa réception, elle sentit son âme inondée de tant de consolation, qu'elle s'épanchait hors d'elle-même. « Quelle magnifique chose pour l'âme chrétienne, disait-elle, que de mourir ! que je suis contente ! J'ai fait tout ce qu'il convenait de faire. J'ai reçu tous les saints sacrements. Jésus-Christ m'a donné la robe nuptiale : l'épouse est prête. Allons, venez vite, ô céleste époux, me prendre, et ne me faites pas soupirer davantage ! »

Elle eut encore à passer quelques jours dans ces actes et dans ces désirs, jusqu'à la fête de la Purification de la très-sainte Vierge, à l'occasion de laquelle elle communia avec une ferveur inaccoutumée en disant : « Ce devrait être la dernière fois que Jésus-Christ vient à moi ; j'espère qu'ensuite il me fera la grâce d'aller à lui. » Puis elle ajouta : « Oh ! quel bonheur, si la Madone me portait au ciel le jour de sa fête ! » Aussi, non contente d'avoir passé cette journée en saints colloques et en expressions de sentiments affectueux avec Jésus-Christ et Marie, elle voulut, le soir même, se confesser de nouveau, recevoir l'absolution, renouveler tous les actes du chrétien mourant ; les accompagner de vive voix, s'étant bornée, les fois précédentes, à le faire de cœur, comme si elle pressentait qu'elle les faisait pour la dernière fois ; puis elle demanda à rester tranquille, insistant pour que la personne qui la soignait en fit autant, déclarant n'avoir besoin de rien ; et, en effet, toute la nuit, le crucifix placé auprès de sa tête, les mains croisées sur sa poitrine, elle parut dormir d'un sommeil bien calme, qu'on se donna bien garde de troubler.

Le matin suivant, comme elle ne s'éveillait pas, on essaya d'interrompre ce long sommeil ; et ce fut alors qu'on comprit qu'elle avait perdu toute connaissance : en sorte que, quand arriva son confesseur, elle ne pouvait plus articuler une parole. Ayant pris le crucifix, il l'approcha des yeux de Virginie et lui dit : « Pour prouver que votre intention est de renou-

veler tous les actes du chrétien que vous avez faits dans le cours de votre maladie, de mourir dans la sainte Église catholique, de recevoir la dernière absolution de tous vos péchés, de gagner l'indulgence plénière, accordée par le souverain pontife, baisez le crucifix. » A ces mots, elle s'éveilla, et, recueillant le peu de forces qui lui restaient, on la vit avancer ses lèvres moribondes, comme pour chercher le crucifix et le baiser affectueusement. Alors on lui donna l'absolution et la bénédiction *in articulo mortis*; puis commença la recommandation de l'âme, suivie d'autres prières et d'autres aspirations que, durant sa vie, elle avait exprimé le désir de s'entendre répéter à l'heure de sa mort.

Elle se tenait, les yeux à demi fermés, couchée sur le côté droit, dans l'attitude d'une personne qui repose tranquillement et se délecte au son d'une suave harmonie; quand, tout à coup, on l'aperçut se retourner sur le dos, étendre les bras, présenter un front plein de sérénité, un visage animé, des lèvres souriantes, une couleur de chair entre le blanc et le vermillon, ouvrir bien grands ses beaux yeux étincelants, comme deux étoiles, et rester ainsi comme en extase les yeux fixés en haut.

Ce qui se passa alors dans l'âme de Virginie, nous ne saurions le dire; ce sont de ces mystères du paradis qui s'accomplissent, dans le temps du passage de la foi à la vision, de l'espérance à l'acquisition, de l'amour qui attend à l'amour qui possède, et qu'il n'est donné à nul de connaître; enfin comme on lui suggérait les aspirations qu'un chrétien doit avoir à la bouche au dernier moment, arrivé aux paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, Virginie ferma seulement les yeux, et, après avoir poussé trois petits soupirs, elle expira doucement.

Cette mort, vraiment précieuse aux yeux de Dieu, ne le fut pas moins aux yeux des hommes. Ceux qui se sentaient le plus de répugnance à voir les morts, ne se rassasiaient pas de contempler le cadavre de Virginie, qui, exempt de contraction, de difformité et d'altération, et conservant le sourire sur les lèvres, ressemblait au corps d'une femme vivante

qui s'endort paisiblement, et sa vue faisait plaisir en même temps qu'elle inspirait de la dévotion.

Pendant les deux jours qu'elle fut exposée chez elle et lorsqu'elle fut transportée à l'église avec le cérémonial accoutumé, la foule rivalisait d'empressement pour voir, ainsi qu'elle le disait, *la morte qui rit*. Mais ce qui a une plus haute signification, c'est l'éloge spontané et sincère de ses vertus chrétiennes qu'on entendait sortir de la bouche de tous sans exception; « Elle est morte, la sainte Veuve, » disait l'un, « elle est bienheureuse! elle est allée en paradis, » disait l'autre; « on a perdu un bel et grand exemple de religion et de charité, » ajoutait un autre spectateur.

Son corps fut inhumé le 6 février, au cimetière de saint Laurent, dans un endroit séparé (1), à droite en entrant; et sur la pierre, qui recouvre ses restes, on lit l'inscription suivante, composée par son pieux père, inscription simple, modeste et beaucoup au-dessous du mérite de celle qui en est le sujet :

Virginie, Nicolai adv. F. Brunie, quæ, anno ætatis suæ XXI vix peracto, viduata Joanne Baptista Garineio, se voti religione Castimonie addixit; et tota in educandis filiis Cæsare, Julia, Philumena, christianum exemplar filiabus, nuptis, matribus, viduis, vixit annos XXVIII, dies IX, et obdormivit in Domino III. non. Februarias MDCCCXL. Pater et sorores.

A Virginie, fille de l'avocat Nicolas Bruni, qui, devenue veuve de Jean-Baptiste Garinei, à peine âgée de vingt et un ans, s'engagea à observer la chasteté par la religion d'un vœu perpétuel, et s'adonnant toute entière à l'éducation de ses enfants César, Julie et Philomène, fut un parfait modèle de vertus chrétiennes pour les filles, les épouses, les mères, et les veuves; elle a vécu vingt-huit ans neuf jours et s'est endormie dans le Seigneur, le troisième jour des nones de fé-

(1) Il existe dans les cimetières de Rome un endroit réservé, où l'on enterre les personnes, mortes en réputation de sainteté.

vrier, l'an dix-huit cent quarante. Son père et ses sœurs.

Voici donc une femme jeune et distinguée qui, au milieu du siècle, sut rivaliser de vertu avec les habitants des cloîtres; qui, passant par tous les états et en pratiquant tous les devoirs et toutes les vertus, est devenue le modèle de la vie chrétienne pour les personnes de son sexe, et l'éloquente censure qui rend inexcusables tant de jeunes filles frivoles, tant d'épouses vaines, tant de mères désœuvrées, tant de veuves immodestes!

Quant à nous, à qui il a été donné d'être spectateur de sa bienheureuse mort, comme il nous avait été donné d'admirer les vertus de sa pieuse vie, nous confessons que cette vie et cette mort ont été pour nous un sujet de confusion, un motif de désabusement, quand surtout nous avons vu s'accomplir en elle, à la lettre, l'oracle divin : que l'âme juste rira à son dernier moment, *et ridebit in die novissimo* (Prov. xxx), voici ce que nous nous sommes dit : Voilà une jeune femme séculière, sans études, dans le fait, plus sage, plus prudente, plus savante et plus heureuse que nous, hommes faits, ecclésiastiques et nourris de la science de religion. Ah! nous la prêchons aux autres, cette religion sainte et divine : quant à Virginie, elle a su la pratiquer mieux que nous, et dans la simplicité de sa foi elle a réussi à apprendre la plus importante de toutes les sciences, le plus nécessaire de tous les arts, le plus précieux de tous les secrets, ceux de bien mourir et de se sauver. Et nous malheureux ! avec nos études et notre littérature, où et comment ferons-nous notre première apparition dans l'autre monde, *et nos cum nostris litteris ubi parebimus ?* (S. Bern.) Ah ! qu'il est incontestable que la vraie sagesse consiste à craindre le Seigneur et à en observer les lois, et que bienheureux est l'homme qui la comprend et la pratique.

O Virginie Bruni, obtiens au pauvre historien de ta vie cette céleste sagesse. Ce fut, il te le rappelle, l'unique commission dont il te chargea, à ton départ de ce monde, pour t'en aller à Dieu, et qu'en mourant tu lui promis d'exécuter. Il s'estimera heureux si, en récompense de la bonne volonté

qu'il a apportée, dans un but d'édification commune, à donner ici-bas une nouvelle vie à ton nom, il parvient, grâce à tes prières, à obtenir l'unique faveur qu'il sollicite, celle de vivre à jamais dans les cieux ! Mais fais aussi que ces sentiments, ces vœux et cette grâce ne soient pas uniquement le partage de celui dont la plume a tracé ta vie, mais qu'ils soient communs à tous ceux qui la liront.

LETTRE NÉCROLOGIQUE

AUX PÈRES ET FRÈRES DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS THÉATINS

A L'OCCASION DE LA MORT DU RÉVÉREND PÈRE

D. NICOLAS NERVI

CLERC RÉGULIER.

Rome, le 25 novembre 1828.

Encore pénétrés de douleur et d'affliction, par suite de la mort toute récente du révérendissime P. D. Alphonse Guallengo, nous voici, de nouveau, plongés dans le deuil le plus profond, par la mort prématurée du révérendissime P. consultant Nicolas Nervi, enlevé hier, vers les trois heures italiennes, à cette maison, qu'il a constamment édifiée par ses vertus religieuses, au voisinage de Saint-André-de-la-Vallée, qu'il sanctifiait par son zèle infatigable, et à notre congrégation, dont il était l'honneur et la gloire. Cependant, en faisant part de cette circonstance funeste à vos révérendissimes paternités, nous ne pouvons nous dispenser de répandre quelques fleurs de louange sincère sur son tombeau; non-seulement pour en honorer, en quelque façon, la précieuse mémoire, mais encore pour nous ménager à nous-mêmes une sorte d'épanchement, dans la douleur et la consternation profondes où nous a jetés la perte, véritablement irréparable d'un homme que nous n'hésitons pas à considérer comme un parfait modèle de l'observation des devoirs, imposés par les règles de notre institut.

Né à Gênes, l'an 1763, et ayant embrassé la vie religieuse

de notre ordre dans notre maison de Saint-Cyr de la même ville, jamais il ne se relâcha de sa première ferveur. Sa vie tout entière n'a été qu'un enchaînement non interrompu d'œuvres vertueuses, dirigées à l'acquisition de sa propre perfection, et de travaux apostoliques, ayant pour but la sanctification du prochain ; car la ferveur religieuse dont-il donna de si éclatants exemples dans presque toutes nos maisons d'Italie, alla toujours croissant, jusqu'au moment de son heureux passage à la vie des justes : et depuis l'époque où, ayant à peine terminé ses études, il fut consacré prêtre, jusqu'à celle de la maladie qui a mis un terme à ses jours, jamais il n'a cessé de se dévouer avec une inépuisable activité, avec un zèle immense aux fonctions du ministère apostolique.

Les temples sacrés des villes les plus importantes d'Italie et la cour de Naples furent le théâtre de ses prédications évangéliques ; par ces prédications où régnait une éloquence prudente et affranchie tout à la fois de considérations mondaines, simple et animée, véhémence et pathétique, et soutenue par la puissance des exemples d'une vie sous tous les rapports irréprochable et édifiante, il sut se concilier le suffrage des savants et les acclamations des peuples, ajouter à l'éclat du nom distinctif de notre institut, et attirer à Jésus-Christ un nombre incalculable d'âmes.

Lorsque les troupes françaises eurent envahi cette métropole du monde chrétien, le P. Nervi, déporté dans l'île de Corse pour n'avoir pas voulu souiller sa conscience par la prestation de serments sacrilèges, y souffrit, avec tant de résignation et de bonne grâce, les privations de l'exil et les tourments d'un cruel emprisonnement, que son attitude et sa sérénité furent à la fois pour les vénérables prêtres romains, compagnons de son honorable infortune, un sujet d'admiration, d'encouragement et de consolation.

A peine Rome fut-elle délivrée du joug de l'usurpation étrangère, qu'il y vola en toute hâte, et que, grâce à l'activité de ses démarches, à l'autorité de ses rapports, il réussit à faire rouvrir, entre les premières maisons religieuses, notre éta-

blissement de Saint-André, qui, pour ce motif, peut le considérer comme son second fondateur.

Procureur général et ensuite vicaire général de tout l'ordre, il se fit constamment admirer par sa prudence, unie à la force, par sa constance, inséparable de la modération, et par son zèle pour la régularité de la discipline, qu'il encouragea, plus encore par ses exemples que par ses paroles.

Créé consultant de la sacrée congrégation des rites par le souverain pontife Pie VII, de sainte mémoire, dont il fut très-apprécié, il se distingua entre tous par une profonde connaissance des matières liturgiques. Ses vœux et ses opinions étaient écoutés avec une attention particulière et adoptés de préférence : et l'éminentissime préfet et les secrétaires de cette docte congrégation lui donnèrent des marques honorables de la confiance qu'ils avaient dans sa sagesse et dans son savoir, en le consultant en particulier dans les causes du plus grand intérêt.

La réputation de ses vertus et de sa science avait déterminé grand nombre de personnes à le choisir pour leur guide dans les voies du salut. Son confessionnal fut constamment assiégé par un concours considérable de personnes de condition, même de rang très-supérieur, qui le trouvèrent toujours prêt à les entendre, toujours sage et discret dans sa direction, toujours exemplaire par l'édification qu'il leur donnait ; ce qui lui mérita le titre flatteur de grand directeur spirituel et de maître expérimenté dans l'art difficile de régler les consciences.

Au milieu de tant d'occupations où l'engageait son zèle, on ne le vit jamais s'exempter des pratiques de l'observance régulière ; car, ne se permettant aucun repos et aimant par-dessus tout la solitude et la retraite, il trouvait toujours assez de temps pour remplir exactement ses devoirs multipliés et pourvoir aux occupations, résultant de ses diverses charges. On le vit, même tourmenté par les douleurs les plus aiguës, causées par une plaie invétérée à la jambe, qui a occasionné sa mort, on le vit toujours, dis-je, bien qu'avec une

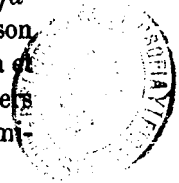
peine extrême, se traîner aux exercices communs, à notre grand étonnement et à notre grande édification.

Bien que d'une vertu très-rigide et d'une conduite austère vis-à-vis de lui-même, vertu et conduite qui ne se relâchèrent jamais, même au milieu de ses longues et douloureuses infirmités, on ne vit jamais en lui rien d'affecté, rien de rebutant ; mais au contraire, sous les apparences d'une gaieté constante, d'une aisance pleine de grâce et d'une inaltérable patience, il dissimula toujours l'acuité de ses douleurs, l'exercice de son oraison presque continuelle et la vertu d'une âme vraiment intérieure.

Scrupuleux observateur de la pauvreté religieuse, il passait, dans les derniers temps, les longues soirées d'hiver, sans lumière dans sa chambre, en méditation et en prières, et lui ayant adressé des reproches à ce sujet, il se contenta de nous répondre en souriant : *Pour ce que je fais, il ne faut pas de lumière.*

Ces vertus, nous les avons vues dans les dernières périodes de son existence religieuse se dessiner en lui d'une façon particulière. Détaché du monde par l'esprit avant de l'être par le corps, uniquement occupé des pensées du salut éternel, plusieurs fois par jour, il repassait dans un recueillement profond sa vie passée, et quoiqu'il protestât toujours qu'il ne trouvait en lui rien qui pût lui causer de l'inquiétude, toutefois il ne cessait d'implorer et de recevoir, avec les marques de la plus sincère douleur, l'absolution sacramentelle.

Au milieu des douleurs d'une organisation physique tombant en dissolution, et de l'âpreté des plus tourmentantes perplexités, on ne l'entendit jamais articuler la plus légère plainte qui eût pu autoriser à présumer que la constance de sa résignation s'était démentie ; mais accoutumé à répéter sans cesse : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat*, il conserva jusqu'au dernier moment la sérénité de son esprit et la religieuse hilarité de ses manières. Il sollicita et reçut avec les transports d'une piété particulière les derniers secours de l'Église, accompagnant le prêtre qui les lui adm-



nistré dans la récitation des prières du Rituel. Enfin, recommandant à Dieu et à Marie, vierge, son esprit, et baisant dévotement l'image du crucifix, il expira, à l'âge de soixante-cinq ans, plein de calme et sans éprouver les douleurs de l'agonie, au milieu des larmes des assistants et des témoignages de la confiance la plus vive et de la dévotion la plus tendre.

Une vie remplie de tant de vertus et de tant de mérites nous fait espérer, avec quelque raison, que notre confrère est passé au repos des justes pour implorer les divines bénédictions du ciel sur notre congrégation affligée, dont il avait servi avec tant de zèle les intérêts ici-bas : toutefois, comme il a dû subir le jugement de ce Dieu qui juge sévèrement les justices mêmes, et qui trouve des taches, même dans ses anges, nous recommandons à vos prières et à vos saints sacrifices sa sainte âme, afin que vous vous acquittiez envers elle de ce qui est prescrit, tant par nos constitutions que par nos décrets.

D. JOACHIM VENTURA,

Consulteur des CC. RR.

AUTRE LETTRE NÉCROLOGIQUE

AUX MÊMES RELIGIEUX

A L'OCCASION DE LA MORT DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE

D. GAÉTAN DONAUDI

GÉNÉRAL DU MÊME ORDRE.

Rome, le 1^{er} novembre 1829.

Pénétrés de la plus navrante douleur, nous venons remplir le triste devoir de faire part à vos paternités et révérences de la perte, à jamais lamentable, qu'ont récemment faite et notre maison de Saint-André-de-la-Vallée et notre congrégation tout entière, dans la personne du révérendissime Père D. Gaetano Donaudi, son supérieur général, enlevé par une mort prématurée vers le milieu de la nuit de la solennité de la Toussaint ; et bien que la désolation où nous a plongés ce coup nouveau, terrible et inopiné, nous ait frappés d'une sorte de stupeur et disposés à pleurer plutôt qu'à prendre la parole, nous tenons cependant à ne pas manquer au devoir sacré de rendre un imparfait tribut d'éloge à la chère et précieuse mémoire de l'illustre défunt ; puisque c'est le seul moyen qui nous soit offert pour épancher et soulager notre amère douleur, et édifier tout l'ordre dont il a été l'ami et le père plutôt que le chef et le supérieur.

Très-peu de nos confrères dans ces dernières années de catastrophes lamentables et de scènes déplorables, ont parcouru une carrière plus brillante et plus honorable selon Dieu et

selon le monde, que celle du respectable sujet dont nous déplorons la perte. Car, entré dans notre maison de Saint-Cyr à Gênes à peine âgé de 16 ans, et envoyé, peu après sa profession solennelle, à Rome, pour y terminer ses études, il y fit tant et de si rapides progrès, qu'ordonné prêtre presque aussitôt, on le jugea capable d'expliquer les saintes Écritures dans notre insigne église de Saint-André-de-la-Vallée; charge qu'il remplit pendant plusieurs années à la satisfaction générale et qui lui valut la réputation de solide et éloquent orateur.

Dirigé ensuite sur Plaisance pour y enseigner successivement la philosophie et la théologie, il se dévoua avec un soin et un zèle indicibles à l'instruction de nos jeunes novices qui étudiaient ces facultés, sans toutefois négliger les externes; mais partagé entre l'étude et la culture des sciences et les soins multipliés du sacré ministère, on le vit se livrer constamment avec empressement, assiduité et affection à la prédication de la divine parole, à la direction des consciences et à toutes les œuvres de la charité chrétienne.

Il continua le même genre de vie à Parme, où il fut envoyé pour gouverner notre maison de Sainte-Christine; et là, tout revêtu qu'il était de la suprême autorité, il ne se réserva d'autre privilège que celui d'être aussi le premier, non-seulement dans l'observance exacte des lois de notre constitution, mais encore dans les exercices du zèle ecclésiastique.

Les communautés religieuses ayant été dissoutes, à la suite des déplorables calamités publiques, présentes encore à la mémoire de tous, il se retira à Turin, sa patrie: là, ne changeant rien à son système de vie religieuse, et zélé pour les âmes, et étranger, dans toute l'extension du mot, aux engagements dangereux de la politique qui agitait alors tous les esprits, il se livra sans réserve à l'administration de l'église de Saint-Laurent, de cette métropole, desservie, avant la dissolution, par les pères de notre congrégation; et entreprenant, lui tout seul, toutes les œuvres diverses du ministère apostolique, réparties auparavant entre plusieurs, il s'y adonna avec une telle assiduité, une telle activité, une telle persévérance qu'il

fit presque oublier l'absence de notre communauté, au public édifié et surpris.

Étendant ensuite au dehors les sollicitudes et les industries de son zèle, il réussit à fonder un établissement d'éducation, où, sous sa direction et d'après un système, tracé par lui avec zèle et prévoyance, les jeunes filles appartenant aux familles les plus distinguées, soit nationales soit étrangères, reçoivent avec l'instruction littéraire et libérale qui convient à leur sexe et à leur condition, les solides enseignements de la religion et sont formées aux habitudes de la vie chrétienne la plus parfaite ; et de ce précieux établissement, cher, outre mesure, à la piété et aux personnes en faveur desquelles l'idée en fut conçue, sont sorties, depuis plusieurs années des dames respectables qui, ornées de toute sorte de culture sociale, pénétrées profondément des maximes et accoutumées aux pratiques de la religion, sont tout à la fois l'ornement et les délices de nobles familles, l'édification de la classe à laquelle elles appartiennent et le miroir de la vraie piété.

La bonne odeur de tant de vertus, qui lui avaient captivé tous les cœurs, et la réputation d'une conduite si sage et si édifiante monta jusqu'au trône et lui concilia la bienveillance et l'estime des souverains actuels de Sardaigne qui le choisirent pour dépositaire de leur cœur, pour directeur et arbitre de leur conscience. Cette distinction souveraine toutefois, n'altéra en rien l'aménité de ses manières, ni ne ralentit l'exercice de son zèle, ni ne diminua la simplicité de son genre de vie ; mais, toujours disposé à prêter l'oreille aux supplications des infortunés, il s'autorisa de la protection et de la faveur dont l'honoraient ces puissants princes pour solliciter leur clémence et leur libéralité dans l'intérêt des malheureux, en sorte qu'il ne parut à la cour que comme une divinité, favorable au malheur.

Mais quoique sa vie ne fût qu'une suite non interrompue de pieux exercices et d'œuvres, ayant le bien public et privé pour objet, le désir de reprendre avec notre habit, les habitudes de la vie religieuse, et de rentrer dans cette maison,

rouverte depuis peu d'années, ne lui fit jamais défaut. Pour se dégager des honorables obligations qu'il avait contractées avec les souverains et avec le public, il n'eut d'autre moyen que de voler à Rome où il embrassa de nouveau la vie de notre congrégation, qui, à la seule annonce de son arrivée, l'avait, encore absent, élu pour son procureur général. De son côté, Sa Sainteté Pie VII, qui, par le bruit public, en connaissait le mérite et les vertus, le fit, peu de jours après son arrivée à Rome, examinateur des évêques : et Léon XII, ensuite, le fit examinateur du clergé romain. Enfin, de consultant qu'il était, notre chapitre général le créa général de tout l'ordre.

Ces charges et ces graves occupations ne purent cependant pas le détourner des fonctions ordinaires de son zèle : et, bien que général, il fut toujours très-assidu au ministère de la prédication, au tribunal de la pénitence pour entendre les confessions, même celles du petit peuple, du peuple grossier, et à la visite des infirmes ; et voulant suppléer à la pénurie des sujets, il n'hésita pas à reprendre l'exercice de l'enseignement, interrompu depuis nombre d'années, et se chargea d'instruire notre jeunesse dans les lettres sacrées.

Son empressement à venir en aide à autrui fut admirable ; lui demander un service, c'était lui en rendre un et acquérir un droit à sa reconnaissance : car il était plus heureux de faire le bien que les autres ne l'étaient de le recevoir. Aussi personne n'implora-t-il en vain sa médiation et son secours ; et, s'il se félicitait de l'étendue de ses connaissances, de l'autorité de ses rapports, de la faveur de grands personnages qui aspiraient à son amitié et l'honoraient de leur confiance, c'était uniquement parce qu'avec tous ces moyens, il pouvait être utile à une foule de personnes.

Ce qui ensuite lui gagnait les cœurs de tous ceux qui l'approchaient, c'était l'heureux assemblage d'une conduite, sous tous les rapports, irrépréhensible, et de l'observance la plus exacte de tous les devoirs de l'amitié, de toutes les convenances sociales, compatibles avec les vertus de son état et les égards qui lui étaient dus. Il était d'une piété solide et sincère, mais

gracieuse et étrangère à cet extérieur de rude austérité, à ces apparences sombres, à ces singularités affectées, sans lesquelles on peut parfaitement plaire au Seigneur et par lesquelles on offense, sans profit d'aucune sorte, les regards du monde. Orné donc de toute sorte de manières distinguées, affable, prévenant, affectueux, il suffisait de lui parler une seule fois pour s'affectionner à lui et désirer de participer à son amitié et à sa confiance.

Ce fut principalement dans la maladie qui nous l'a enlevé qu'il donna des preuves éclatantes de ses vertus. Atteint à l'improviste d'une fièvre violente, peu après avoir lui-même administré les derniers sacrements au très-révérend père procureur général Bonavia, son compatriote et son ami, oubliant jusqu'à son dernier soupir son propre mal, il s'informait avec le plus grand intérêt auprès de toutes les personnes qui l'approchaient, de l'état de la santé de ce vénérable vieillard qui, au moment d'accomplir sa quatre-vingt-troisième année était mort dans les sentiments de la plus grande piété, laissant après lui des regrets unanimes, avant-coureurs de regrets plus cruels encore, que devait faire naître la catastrophe terrible qui devait suivre cette mort, à une distance de quatre jours, catastrophe d'autant plus douloureuse qu'elle était moins redoutée. Cependant la préoccupation de l'état de son ami qu'il croyait en danger, et dont nous n'eûmes garde de lui annoncer la mort ne lui fit jamais oublier ce qu'il devait à Dieu, ce qu'il se devait à lui-même.

Prévenant le jugement des médecins, dès le commencement de sa maladie, il demanda instamment les saints Sacrements, et se sentant plus de confiance dans les prières de ceux qui venaient le visiter, que dans les remèdes de l'art, il les sollicitait humblement, moins pour la guérison de son corps dont il ne cessa de désespérer que pour le salut de son âme. Le mercredi, 28 du mois, fut pour cette communauté désolée un jour d'affliction sentie et d'angoisses profondes. Le soir précédent, nous avons recueilli les derniers soupirs du père Bonavia, la matinée du lendemain avait

été employée à célébrer les funérailles de ce cher défunt : et l'après-midi nous étions témoins de la plus touchante et à la fois de la plus triste de toutes les scènes, à laquelle donna lieu l'administration du saint Viatique à notre supérieur général. Présent à lui-même, il s'était fait placer sur son séant dans son lit pour recevoir plus respectueusement la sainte hostie. A l'entrée du prêtre dans sa chambre et précisément au moment où il venait d'articuler ces paroles : *Pax huic domui, et omnibus habitantibus in ea*, nous éclatâmes tous en sanglots. et nous ne pûmes répondre au ministre du Seigneur que par des larmes. Cette émotion devint encore plus générale lorsque le malade fit brièvement, mais d'une façon émouvante, les protestations les plus édifiantes en face de Jésus dans l'Eucharistie, et demanda pardon à la communauté tout entière, réunie devant lui, des fautes nombreuses qu'il avait, disait-il, commises pendant son court gouvernement.

Les trois jours suivants se passèrent en illusions sur son état, de la part des médecins, et, de la part du malade, en actes de préparation au redoutable passage du temps à l'éternité. Enfin, l'après-dînée, du trente-unième jour d'octobre, à peine eut-il reçu l'Extrême-Onction, avec les marques de la plus grande piété, qu'il entra dans une longue et pénible agonie, qui, n'altérant en rien chez lui l'usage des sens extérieurs non plus que celui de ses facultés intellectuelles, fut un continuel exercice des actes les plus tendres et les plus affectueux des vertus théologiques, et de la plus parfaite et héroïque résignation à la volonté de Dieu dans les peines dont il sentait toute l'amertume. Deux de ses prêtres sur lesquels il avait étendu ses bras l'assistaient aux deux bords opposés de son lit, tandis que le reste de la communauté, prosterné, priait dans la même chambre devant diverses reliques que nous y avons apportées de l'église; tantôt il se recommandait aux prêtres qui étaient à ses côtés, les suppliant de ne pas l'abandonner; tantôt il exhortait les autres à prier avec plus de ferveur pour lui; tantôt il avançait ses lèvres livides pour imprimer d'affectueux baisers sur l'image du crucifix que nous tenions constamment sous ses

yeux ; et quand il s'aperçut que l'ouïe s'affaiblissait peu à peu, il s'efforça de s'approcher davantage et de prêter l'oreille du côté où se tenait le prêtre qui lui suggérait les actes, analogues à la circonstance ; ces actes, il les répétait ensuite d'un ton ferme et affectueux, ou témoignait de les goûter, en inclinant les yeux et le front, lorsqu'il ne pouvait les exprimer par des paroles ; jusqu'à ce qu'après sept heures de cette agonie douloureuse pour lui et aussi édifiante qu'attendrissante pour nous, répétant en union avec le prêtre assistant, nombre de fois ces belles paroles : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*, et autres semblables protestations et prières, il expira doucement vers le milieu de la nuit du 31 octobre à la suite d'une dernière crise de convulsion.

Il est facile de concevoir la consternation et les regrets qu'ont dû nous occasionner la perte imprévue des deux chefs de l'ordre, morts à quatre jours de distance l'un de l'autre, et surtout le concours et la complication de tant de douloureuses circonstances qui l'ont accompagnée ; ce que vos paternités et révérences n'imagineraient jamais, et que nous croyons devoir mentionner ici pour notre consolation et édification commune, c'est que cette catastrophe déplorable a excité un sentiment de compassion et de douloureux intérêt dans Rome tout entière. Tous s'accordent à dire que dans la personne de notre supérieur, ce n'est pas seulement nous, mais la cité qui a fait une perte incalculable. Aussi la foule du peuple, accourue à ses funérailles, a-t-elle été immense ; ces funérailles, nous les avons célébrées le jour de la *Commémoration de tous les fidèles défunts*, avec la plus grande solennité et avec la plus grande pompe funèbre possible, comme il convenait d'ailleurs de le faire pour le chef suprême de l'ordre.

Nous espérons, qu'après tout ce que, dans l'amertume et la consternation où nous sommes plongés, nous vous avons rapidement tracé, vos paternités et vos révérences seront à même d'apprécier la gravité de la perte que nous avons faite et les droits qu'avait l'illustre trépassé à la reconnaissance de

toute notre congrégation, qu'il a honorée par ses mérites et édifiée par ses exemples, et qu'elles s'empresseront d'appliquer leurs suffrages à cette âme bénie et d'en honorer la précieuse mémoire, d'une manière particulière et indépendamment des pratiques d'expiation, prescrites dans des cas semblables, par nos constitutions et nos décrets.

Nous nous recommandons nous-mêmes, du fond de notre cœur, avec cette communauté, désolée par des pertes nombreuses et lamentables, à leur saints sacrifices et pieuses prières, nous mettant à leurs religieuse disposition avec des sentiments de charité sincère, d'estime et de respect.



D. JOACHIM VENTURA,

Consulteur des CC. RR.

FIN.

